



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

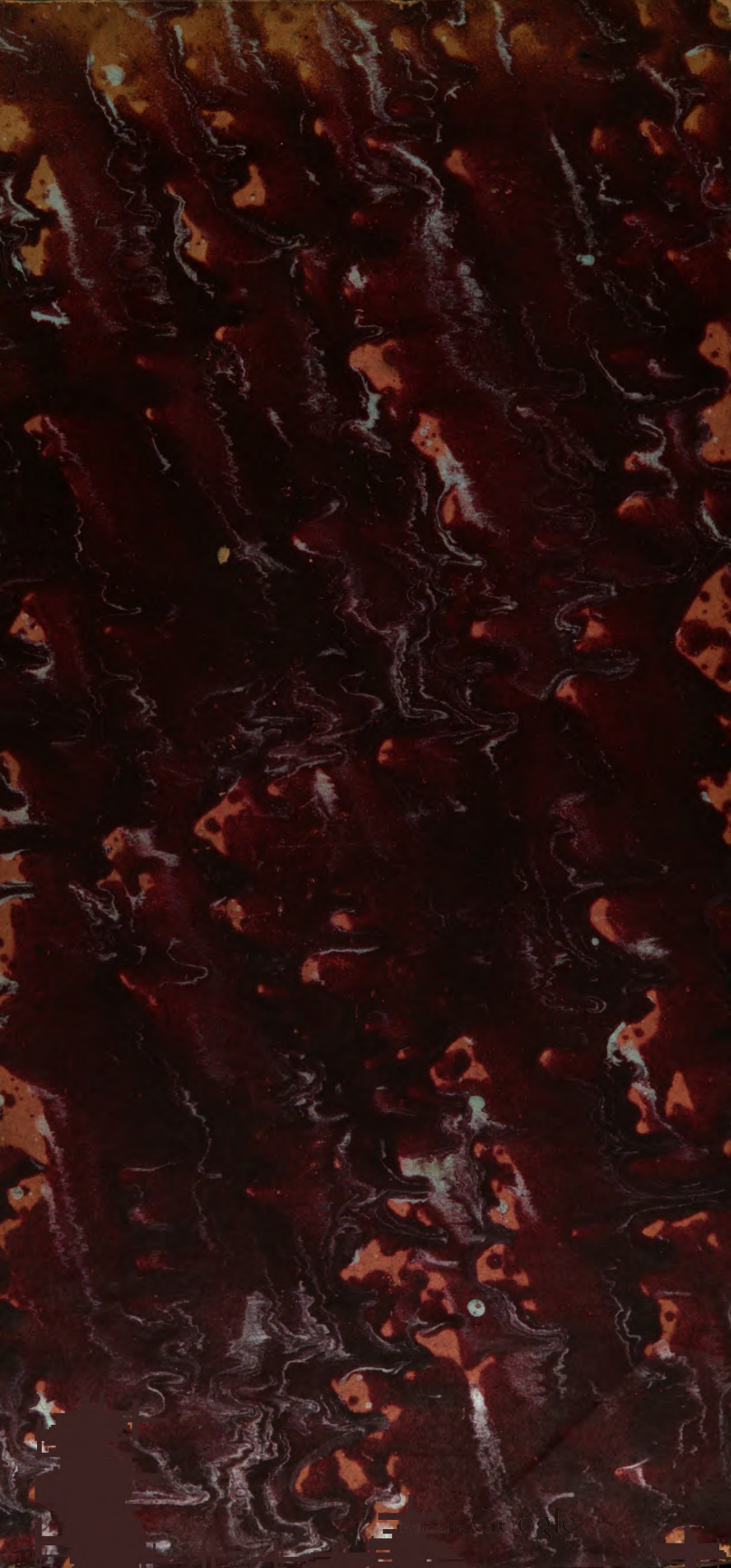
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

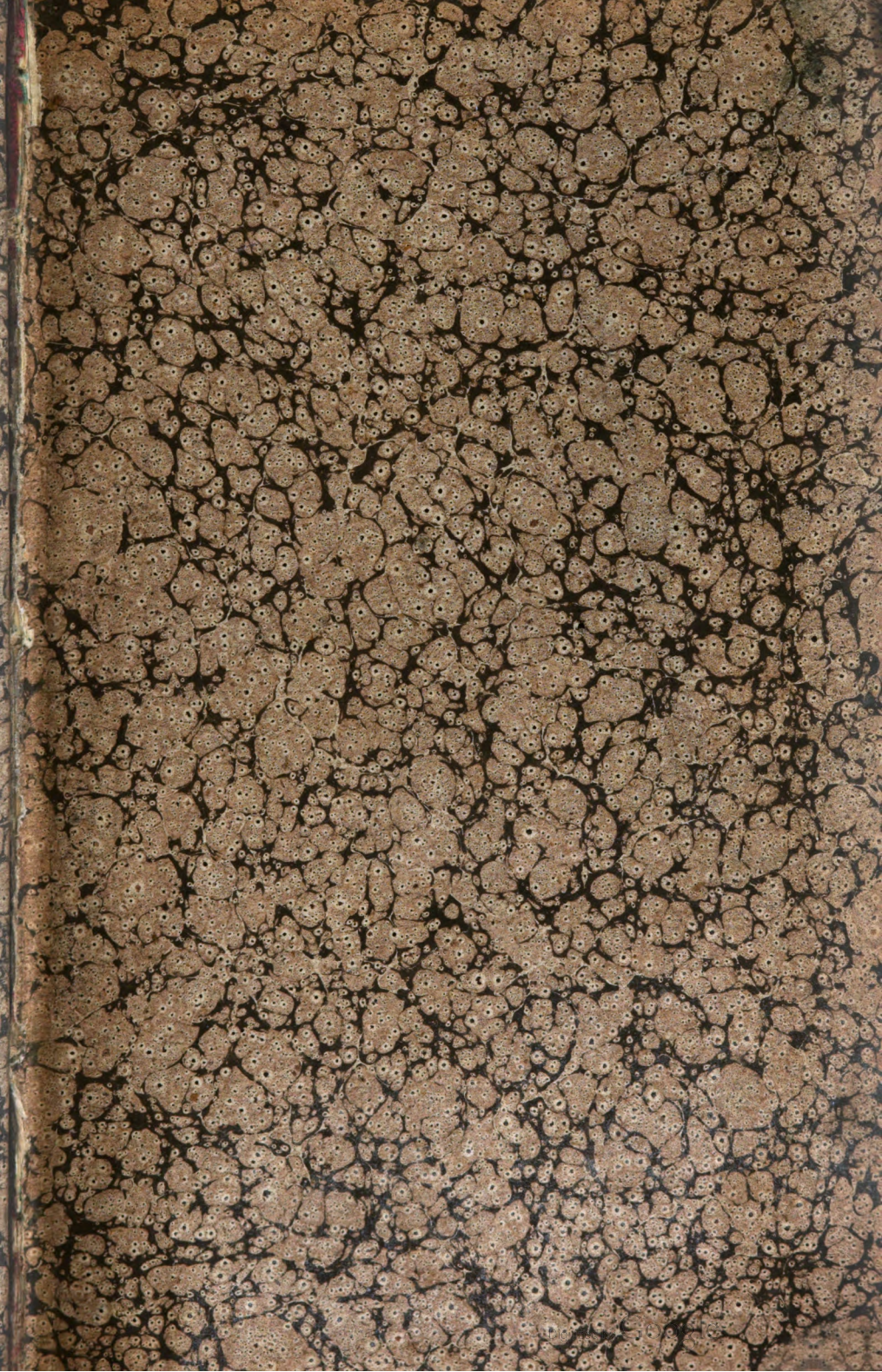
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Handwritten text, possibly a signature or date, including the word "February".

A 341/159

LA VIE ET LA DOCTRINE

DE NOTRE-SEIGNEUR

JÉSUS-CHRIST



---

**PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.**

---



LA VIE ET LA DOCTRINE  
DE NOTRE-SEIGNEUR  
**JÉSUS-CHRIST**

SUIVANT LE TEXTE DE L'ÉVANGILE

EXPLIQUÉ PAR

**BOSSUET**

ET TRADUIT PRESQUE EN ENTIER PAR LUI

AVEC LA DESCRIPTION DE TOUS LES LIEUX TÉMOINS DES ACTIONS DU SAUVEUR, D'APRÈS  
LES MEILLEURS AUTEURS, ET DES NOTES SUR LES USAGES DES JUIFS

LE TOUT RECUEILLI ET MIS EN ORDRE.

PAR

A. CHAILLOT.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

*Les Fontaines*  
60 - CHANTILLY

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE  
rue Bouquerie, 13.

1857





## APPROBATION.

LE livre intitulé : *La Vie et la Doctrine de NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, suivant le texte de l'Évangile expliqué par BOSSUET*, réunit d'innombrables fragments choisis dans toutes les œuvres de l'évêque de Meaux, très-bien liés entre eux au moyen du texte sacré de l'Évangile, et offre à la foi des fidèles un aliment solide. A l'élévation des pensées, à la dignité du langage se joignent une onction, une piété qui pénètrent le cœur et le touchent, en même temps que l'intelligence est satisfaite par un exposé grave, solennel et complet de la doctrine évangélique. C'est pourquoi nous donnons notre approbation à cet ouvrage, et en recommandons vivement la lecture à tous les fidèles.

† JEAN-MARIE-MATHIAS, *Archevêque d'Avignon.*



Quel est le lecteur des *Élévations sur les Mystères*, qui n'a pas vu avec un regret profond ce magnifique livre interrompu par la mort de Bossuet, avant qu'il eût commencé à suivre Jésus-Christ dans sa vie publique ? Peut-on lire les *Méditations sur l'Évangile*, et ne pas éprouver le désir que la vie de Jésus-Christ tout entière eût été exposée sur le même plan ? Ce que Bossuet n'a pas eu l'idée de faire dans ses *Méditations*, ce que la mort ne lui a pas permis de terminer, lorsqu'il consacrait ses derniers jours à ses sublimes *Élévations*, nous n'avons pas essayé de l'entreprendre : quel est le téméraire qui oserait achever ce que Bossuet a commencé ? Mais nous avons recherché dans ces deux immortels chefs-d'œuvre, et dans les autres ouvrages de cet écrivain de génie, les passages qui se rapportent plus directement aux circonstances de la vie de Jésus-Christ, ceux qui expliquent sa doctrine d'une manière plus vive et plus frappante. Nous les avons rattachés au texte évangélique. Pour conserver autant que possible l'unité du style, nous nous sommes servis de la traduction de Bossuet, en compulsant la totalité de ses ouvrages pour en extraire tous les versets cités et traduits par lui. Cette histoire de Jésus-Christ

qui se compose du texte sacré, et des explications, réflexions, méditations, commentaires de Bossuet, est donc tout entière l'ouvrage de ce grand homme, et en la mettant sous son nom, nous restons fidèles à la vérité.

Pour accroître, s'il est possible, l'intérêt qui s'attache à la plus belle de toutes les histoires, nous avons voulu que le lecteur pût suivre pas à pas le Sauveur dans le cours de sa vie mortelle, et qu'il pût voir, pour ainsi dire de ses propres yeux, les lieux sanctifiés par sa naissance, son séjour, ses miracles, ses prédications, ses souffrances, sa mort et sa résurrection. Parmi les nombreuses descriptions qui existent, nous avons donné la préférence à celles qui, au mérite de l'exactitude, joignaient ce talent de peindre et de parler aux yeux qui est le propre des grands écrivains. Il ne fallait pas qu'il y eût un défaut d'harmonie entre le sujet principal et les accessoires, et que des pages médiocrement écrites vinssent contraster désagréablement avec la majesté du style de Bossuet. Les descriptions des Lieux Saints ont donc été tirées des ouvrages les plus célèbres, notamment de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, et du *Voyage en Orient* : en les lisant, on croit être sur les lieux, tant les couleurs sont vraies, tant le pinceau de ces écrivains est habile. Pour que rien n'interrompît la narration des Évangélistes et les réflexions de Bossuet, nous avons placé ces peintures, à part, dans des notes ou des appendices : il n'est pas besoin de dire que tout ce qui n'aurait pas été de l'orthodoxie la

plus rigoureuse en a été soigneusement écarté.

Après mûre réflexion, nous n'avons pas cru devoir indiquer l'endroit des écrits de Bossuet où a été pris chacun des passages qui composent ce livre ; les pages auraient été hérissées de citations et de renvois fatigants pour le lecteur, sans véritable utilité, et avec l'inconvénient de donner à l'ouvrage l'apparence d'un manque de liaison et d'unité que nous avons surtout pris à tâche d'éviter. Il nous suffit d'affirmer que tout a été puisé dans Bossuet, et principalement dans les *Élévations sur les Mystères*, les *Méditations sur l'Évangile*, le *Discours sur l'Histoire universelle*, et les *Sermons*. Tout ce qui ne lui appartient pas est entre deux crochets [ ] ; le texte de l'Évangile est soigneusement distingué par des guillemets « », de même que les paroles tirées des *Saintes Écritures* ; l'ordre adopté est celui des meilleures *Concordes*, et à très-peu de choses près, celui du P. de Ligny ; la traduction est de Bossuet pour les deux tiers au moins, et peut-être pour les trois quarts ; le reste a été tiré des traductions approuvées, et un certain nombre de ces versets ont été pris dans les *OEuvres de Bourdaloue* et de *Massillon*. Les noms des auteurs qui ont fourni les descriptions des *Lieux Saints*, sont cités à la fin de chaque passage.

Quelques lignes à peine restent en propre au rédacteur de ce travail, et quoiqu'elles fussent indispensables à la liaison du texte, il ne les a introduites qu'à regret au milieu de ces belles pages. Son but a été de faire de cette Histoire de

Jésus-Christ la lecture la plus attachante, non seulement par l'intérêt qu'inspirent toutes les actions de Celui qui est descendu du ciel pour régénérer l'humanité déchue, mais encore par la beauté du style et la grandeur des pensées. Ce sera donc un livre vraiment classique. Et comment ne le serait-il pas ? L'Évangile, dans sa divine simplicité, n'est-il pas un modèle inimitable ? Si l'on y joint un choix des pensées les plus belles que l'Évangile ait inspirées à Bossuet, formant pour ainsi dire la fleur de ses chefs-d'œuvre, et puis, comme ornements accessoires, des descriptions de la Terre Sainte par les plus brillants écrivains, on conviendra sans peine qu'un tel livre est fait pour plaire, même à ceux qui seraient assez malheureux pour n'avoir pas la foi chrétienne. Mais là ne doit pas se borner son utilité : il doit aussi fournir un aliment solide à la piété, dont le fondement essentiel est la méditation de la vie de Jésus-Christ. Sans contester le mérite des autres Histoires du Sauveur, nous croyons que le même sujet traité par Bossuet ne saurait manquer d'avoir sur elles une supériorité incontestable, et par là même de produire de plus grands effets pour la conversion et l'avancement des âmes.

---



# LA VIE ET LA DOCTRINE

DE NOTRE SEIGNEUR

# JÉSUS-CHRIST.

---

## I

PRÉFAC. DE SAINT LUC. — TABLEAU GÉNÉRAL DE LA VIE DE JÉSUS-CHRIST. — GÉNÉRATION ÉTERNELLE DU VERBE.

« Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ , Fils de Dieu. »

« Comme plusieurs ont entrepris, dit Saint-Luc, de donner sur les événements qui sont entièrement certains pour nous, une histoire suivie et conforme aux récits que nous en ont faits ceux qui, dès le commencement, les ont vus de leurs propres yeux et ont été les ministres de la parole de Dieu, j'ai cru, excellent Théophile, qu'après avoir été exactement informé de toutes ces choses dès l'origine, devoir en écrire pour toi, toute la suite, afin que tu reconnaisse la certitude des vérités qui t'ont été annoncées. »

« Jésus-Christ, Fils de Dieu, » est cet admirable enfant, appelé par Isaïe le Dieu fort, le père du siècle futur et l'auteur de la paix. Il naît d'une Vierge à Bethléem. Conçu du Saint-Esprit, saint par sa naissance, seul digne de réparer le vice de la nôtre, il reçoit le nom de Sauveur. Envoyé pour prêcher la doctrine que Dieu avait résolu de faire annoncer à tout l'univers, il commence à publier son évangile

et à révéler les secrets qu'il voyait de toute éternité au sein de son Père. Il pose les fondements de son Église par la vocation de douze pêcheurs, et met Saint Pierre à la tête de tout le troupeau avec une prérogative manifeste.

Jésus-Christ parcourt toute la Judée qu'il remplit de ses bienfaits ; secourable aux malades, miséricordieux envers les pêcheurs, faisant ressentir aux hommes une autorité et une douceur qui n'avaient jamais paru qu'en sa personne, il annonce de hauts mystères, mais il les confirme par de grands miracles : il commande de grandes vertus, mais il donne en même-temps de grandes lumières, de grands exemples et de grandes grâces.

Tout se soutient en sa personne ; sa vie, sa doctrine, ses miracles. La même vérité y reluit partout : tout concourt à y faire voir le maître du genre humain et le modèle de la perfection.

Ses miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance ; il les fait avec empire ; les démons et les maladies lui obéissent : à sa parole, les aveugles-nés reçoivent la vue, les morts sortent du tombeau et les péchés sont remis. Le principe en est en lui-même : ils coulent de source : « Je sens, dit-il, qu'une vertu est sortie de moi. » Aussi personne n'en avait-il fait de si grands, ni en si grand nombre, et toutefois il promet que ses disciples feront en son nom encore de plus grandes choses ; tant est féconde et inépuisable la vertu qu'il porte en lui-même.

Qui n'admirerait la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine ? C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu, mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire ; et ce qu'il a sans mesure, il le répand avec mesure, afin que notre faiblesse puisse le porter.

Quoiqu'il soit envoyé pour tout le monde , il ne s'adresse d'abord qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël , mais il parle de sa doctrine comme devant être prêchée , contredite et reçue par toute la terre. Le monde n'avait jamais rien vu de semblable , et ses apôtres en sont étonnés. Il ne cache point aux siens les tristes épreuves par lesquelles ils devaient passer. Il leur fait voir les violences et la séduction employées contr'eux , les persécutions , les fausses doctrines , les faux frères , la guerre au dedans et au dehors , la foi épurée par toutes ces épreuves ; à la fin des temps , l'affaiblissement de cette foi et le refroidissement de la charité parmi ses disciples ; au milieu de tant de périls , son Église et la vérité toujours invincibles.

On ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles ; Jésus-Christ leur montre une vie future , et les tenant suspendus dans cette attente , il leur apprend à se détacher de toutes les choses sensibles. La croix et la patience deviennent leur partage sur la terre , et le ciel leur est proposé comme devant être emporté de force. Jésus-Christ , qui montre aux hommes cette nouvelle voie , y entre le premier : il prêche des vérités pures qui étourdisaient les hommes grossiers et néanmoins superbes : il découvre l'orgueil caché et l'hypocrisie des Pharisiens et des docteurs de la loi qui la corrompaient par leurs interprétations ; au milieu de ces reproches , il honore leur ministère et la chaire de Moïse , où ils sont assis.

Les Pontifes et les Pharisiens animaient contre Jésus-Christ le peuple Juif , dont la religion se tournait en superstition. Ce peuple ne peut souffrir le Sauveur du monde qui l'appelle à des pratiques solides , mais difficiles. Le plus saint et le meilleur de tous les hommes , la sainteté et la bonté même , devient le plus envié et le plus haï. Il ne se rebute pas , et ne cesse de faire du bien à ses citoyens ; mais il voit leur ingratitude : il en prédit le châtement avec larmes , et dénonce à Jérusalem sa chute prochaine.

Cependant la jalousie des Pharisiens et des prêtres le mène à un supplice infâme : ses disciples l'abandonnent ; un d'eux le trahit ; le premier et le plus zélé de tous le renie trois fois. Accusé devant le conseil, il honore jusqu'à la fin le ministère des prêtres, et répond en termes précis au pontife qui l'interrogeait juridiquement. Le pontife et tout le conseil condamnent Jésus-Christ parce qu'il se disait le Christ Fils de Dieu. Il est livré à Ponce Pilate, président romain : son innocence est reconnue par son juge, que la politique et l'intérêt font agir contre sa conscience : le Juste est condamné à mort : le plus grand de tous les crimes donne lieu à la plus parfaite obéissance qui fut jamais : Jésus, maître de sa vie et de toutes choses, s'abandonne volontairement à la fureur des méchants, et offre le sacrifice qui devait être l'expiation du genre humain. A la croix, il regarde dans les prophéties ce qui lui restait à faire : il l'achève, et dit enfin : « Tout est consommé. »

A ce mot, tout change dans le monde : la loi cesse, ses figures passent ; ses sacrifices sont abolis par une oblation plus parfaite. Cela fait, Jésus-Christ expire avec un grand cri : toute la nature s'émeut : le centurion qui le gardait, étonné d'une telle mort, s'écrie qu'il est vraiment le Fils de Dieu ; et les spectateurs s'en retournent frappant leur poitrine. Au troisième jour, il ressuscite ; il paraît aux siens, qui l'avaient abandonné, et qui s'obstinaient à ne pas croire à sa résurrection. Ils le voient, ils lui parlent, ils le touchent, ils sont convaincus. Pour confirmer la foi de sa résurrection, il se montre à diverses fois et en diverses circonstances. Ses disciples le voient en particulier, et le voient aussi tous ensemble : il paraît une fois à plus de cinq cents hommes assemblés. Un apôtre qui l'a écrit, assure que la plupart d'eux vivaient encore au temps où il l'écrivait. « Ce que nous avons vu dès le commencement, écrit un autre, ce que nous avons ouï, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons

considéré, ce que nous avons touché de nos mains , concernant le Verbe de vie..... c'est ce que nous vous annonçons, afin que vous entriez en société avec nous , et que la société qui est entre nous , soit avec le Père , et avec Jésus-Christ son Fils. »

Jésus-Christ donne à ses apôtres tout le temps qu'ils veulent pour le bien considérer ; et , après s'être mis entre leurs mains en toutes les manières qu'ils le souhaitent , en sorte qu'il ne puisse plus leur rester le moindre doute , il leur ordonne de porter témoignage de ce qu'ils ont vu , de ce qu'ils ont ouï , et de ce qu'ils ont touché. Afin qu'on ne puisse douter de leur bonne foi , non plus que de leur persuasion , il les oblige à sceller leur témoignage de leur sang. Ainsi leur prédication est inébranlable ; le fondement en est un fait positif , attesté unanimement par ceux qui l'ont vu. Leur sincérité est justifiée par la plus forte épreuve qu'on puisse imaginer , qui est celle des tourments et de la mort même.

Sur ce fondement, douze pêcheurs entreprennent de convertir le monde entier, qu'ils voyaient si opposé aux lois qu'ils avaient à lui prescrire, et aux vérités qu'ils avaient à lui annoncer. Ils ont ordre de commencer par Jérusalem , et de là de se répandre par toute la terre, pour instruire toutes les nations et les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Jésus-Christ leur promet d'être avec eux jusqu'à la consommation des siècles, et assure par cette parole la perpétuelle durée du ministère ecclésiastique. Cela dit, il monte aux cieux en leur présence.

Les promesses vont être accomplies : les prophéties vont avoir leur dernier éclaircissement. Les Gentils sont appelés à la connaissance de Dieu par les ordres de Jésus-Christ ressuscité : une nouvelle cérémonie est instituée pour la régénération du nouveau peuple ; et les fidèles apprennent que le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, ce Dieu un et indivisible au-

quel ils sont consacrés par le baptême, est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit.

Là donc sont proposées les profondeurs incompréhensibles de l'Être divin, et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature, plus féconde encore au dedans qu'au dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales.

Là sont expliqués les mystères qui étaient enveloppés et comme scellés dans les anciennes Écritures. Nous entendons le secret de cette parole : « Faisons l'homme à notre image ; » et la Trinité, marquée dans la création de l'homme, est expressément déclarée dans sa régénération.

Nous apprenons ce que c'est que cette sagesse « conçue, selon Salomon, devant tous les temps dans le sein de Dieu, » sagesse qui fait toutes ses délices, et par qui sont ordonnés tous ses ouvrages. Nous savons que c'est celui que David a vu « engendré devant l'aurore ; » et le Nouveau Testament nous enseigne que c'est le Verbe, la parole intérieure de Dieu, et sa pensée éternelle, qui est toujours dans son sein, et par qui toutes choses ont été faites.

Où vais-je me perdre ? dans quelle profondeur, dans quel abîme ? Jésus-Christ avant tous les temps peut-il être l'objet de nos connaissances ? Sans doute, puisque c'est à nous qu'est adressé l'Évangile. Allons, marchons sous la conduite de l'aigle des évangélistes, du bien-aimé parmi les disciples, de Jean enfant du tonnerre, qui ne parle point un langage humain, qui tonne, qui étourdit, qui abat tout esprit créé sous l'obéissance de la foi, lorsque, par un rapide vol fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des Anges, des Vertus, des Chérubins et des Séraphins, il entonne son Évangile par ces mots : « Au commencement était le Verbe. » C'est par où il commence à faire connaître Jésus-Christ.

Pourquoi parler du commencement, puisqu'il s'agit de

celui qui n'a point de commencement ? C'est pour dire qu'au commencement , dès l'origine des choses , il était ; il ne commençait pas , il était ; on ne le créait pas , on ne le faisait pas , il était. Et qu'était-il ? C'était le Verbe , la parole intérieure , la pensée , la raison , l'intelligence , le discours intérieur , *sermo* , discours sans discourir , où l'on ne tire pas une chose de l'autre par raisonnement , mais discours où est substantiellement toute vérité et qui est la vérité même.

Il était , il subsistait , mais non comme quelque chose détachée de Dieu ; car « il était en Dieu , et le Verbe était Dieu. » Comment Dieu ? Était-ce Dieu sans origine ? Non ; car ce Dieu est Fils de Dieu , est Fils unique , comme Saint Jean l'appellera bientôt. Ce Verbe donc qui est en Dieu , qui demeure en Dieu , qui subsiste en Dieu , qui est Dieu , est une personne sortie de Dieu même et y demeurant , toujours produit , toujours dans son sein , ainsi que nous le verrons par ces paroles : « Le Fils unique qui est dans le sein du Père. » Il en est produit , puisqu'il est le Fils ; il y demeure , parce qu'il est la pensée éternellement subsistante ; Dieu comme lui , car le Verbe était Dieu , Dieu en Dieu , Dieu de Dieu , engendré de Dieu , subsistant en Dieu ; Dieu comme lui , au dessus de tous , béni aux siècles des siècles.

« Il était au commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui , et sans lui rien n'a été fait de tout ce qui a été fait. » Quelle force , quelle netteté pour exprimer clairement que tout est fait par le Verbe ! Tout par lui , rien sans lui ; que reste-t-il au langage humain pour exprimer que le Verbe est le créateur de tout , ou , ce qui est la même chose , que Dieu est le créateur de tout par le Verbe ?

« En lui était la vie , et la vie était la lumière des hommes. » On appelle vie , entendre , connaître , se connaître soi-même , connaître Dieu , le vouloir , l'aimer , vouloir être heureux en lui , l'être par sa jouissance : c'est la véritable

vie. Mais quelle en est la source ? Dieu a donné à son Fils la vie de sa vive et propre substance, et comme il est source de vie, il a donné à son Fils d'être source de vie. Aussi cette vie de l'intelligence est celle qui éclaire tous les hommes. C'est de la vie de l'intelligence, de la lumière du Verbe, qu'est sortie toute intelligence et toute lumière.

Cette lumière de vie a lui dans le ciel, dans la splendeur des Saints, sur les esprits élevés, sur les anges ; mais elle a voulu aussi luire parmi les hommes qui s'en étaient retirés. Elle s'en est approchée, et afin de les éclairer, elle leur a porté le flambeau jusqu'aux yeux par la prédication de l'Évangile. Ainsi « la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise. » Les âmes superbes n'ont pas compris l'humilité de Jésus-Christ. Les âmes aveuglées par leurs passions, n'ont pas compris Jésus-Christ qui n'avait en vue que la volonté de son Père. Les âmes intéressées, tout enveloppées dans elles-mêmes, n'ont pas compris Jésus-Christ, ni le précepte céleste de se renoncer soi-même.

« Il y eut un homme envoyé de Dieu, de qui le nom était Jean. Celui-ci vint en témoignage, pour rendre témoignage à la lumière afin que tous crussent par lui. Il n'était pas la lumière, mais il vint pour rendre témoignage à la lumière. » Toute l'économie de l'Évangile est que le Verbe est Dieu éternellement ; que dans le temps il s'est fait homme ; que les uns ont cru en lui, et les autres, non ; que ceux qui y ont cru sont enfants de Dieu par la foi, et ceux qui n'y croient pas n'ont à imputer qu'à eux-mêmes leur propre malheur. Car Jésus-Christ, qui est venu parmi les ténèbres, y a apporté avec lui, dans ses exemples, dans ses miracles et dans sa doctrine, une lumière capable de dissiper cette nuit. Les hommes avec leur infirmité n'auraient pu envisager cette lumière en elle-même. Aussi Dieu, pour ne rien omettre, et afin de fortifier la faiblesse de leurs yeux,



pour les préparer à profiter de la lumière qu'il leur offrait, et les y rendre attentifs, a envoyé Jean-Baptiste, qui, n'étant pas la lumière, l'a montrée aux hommes, en disant : « Voilà l'Agneau de Dieu : voilà celui qui est avant moi et dont je prépare les voies. »

« Celui-là était la véritable lumière qui éclaire tout homme venant au monde. » Elle était au milieu de nous, mais sans y être aperçue. « Il était au milieu du monde, » celui qui était cette lumière, et le monde a été fait par lui, « et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi, dans son propre bien, et les siens ne l'ont pas reçu. » Les siens ne l'ont pas reçu ; en un autre sens les siens l'ont reçu. Tous les humbles l'ont suivi, et ce sont là vraiment les siens. « Il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu. » Croire au nom de Jésus-Christ, c'est le reconnaître pour le Christ, pour le Fils de Dieu, pour son Verbe qui était avant tous les temps et qui s'est fait homme. Être prêt à son seul nom, et pour la seule gloire de ce nom sacré, à tout faire, à tout entreprendre, à tout souffrir, c'est véritablement croire au nom de Jésus-Christ. Il a donné le pouvoir à ceux qui y croient d'être faits enfants de Dieu. Admirable pouvoir qui nous est donné ! Il faut que nous concourions à cette glorieuse qualité d'enfants de Dieu, par le pouvoir qui nous est donné de le devenir. Et comment y concourrons-nous, si ce n'est par la pureté et la simplicité de notre foi ? Mais quoique nous concourions à notre génération par la foi, dans le fond pourtant elle vient de Dieu, qui met en nous cette céleste semence de sa parole ; non de celle qui frappe les oreilles, mais de celle qui s'insinue secrètement dans les cœurs.

« Et le Verbe a été fait chair, et il a fait sa demeure au

milieu de nous ; et nous avons vu sa gloire , comme la gloire du Fils unique du Père , plein de grâce et de vérité. » Le Fils est venu à nous et nous avons vu sa gloire. Il était la lumière ; et c'est par l'éclat et le rejaillissement de cette lumière que nous avons été régénérés. Mais voici une autre lumière par laquelle il vient encore éclairer le monde : c'est celle de son Évangile. « Jean rend témoignage de lui , et il crie : c'est celui dont je vous disais : Celui qui doit venir après moi , a été fait devant moi , mon supérieur , parce qu'il était devant moi de toute éternité. Nous avons tout reçu de sa plénitude et grâce pour grâce. Car la loi a été donnée par Moïse , mais la grâce et la vérité a été faite par Jésus-Christ. » Quand il nous régénère et nous fait enfants de Dieu , que fait-il autre chose que de faire naître sa lumière dans nos cœurs , par laquelle nous le voyons plein de grâce et de vérité : de grâce par ses miracles , de vérité par sa parole ; de grâce et de vérité par l'un et par l'autre. Jésus-Christ plein de grâce et de vérité , sait remplir les cœurs et seul les doit attirer. La grâce est répandue sur ses lèvres et sur ses paroles. Tout plaît en lui jusqu'à la Croix ; car c'est là qu'éclate son obéissance , sa libéralité , sa grâce , sa rédemption , son salut. Tout le reste est moins que rien. Jésus-Christ seul est plein de grâce et de vérité. C'est pour nous qu'il en est plein. « Nous recevons tout de sa plénitude. »

Ce commencement admirable de l'Évangile de Saint Jean , est comme un abrégé mystérieux de toute l'économie de l'Évangile. Quel étonnement ! quelle nouvelle lumière ! mais quelle ignorance ! je ne vois rien et je vois tout. Je vois ce Dieu qui était au commencement , et je ne le vois pas. « Jamais personne n'a vu Dieu ; mais le Fils unique , qui est dans le sein du Père , est venu l'annoncer. » Amen : il est ainsi. Voilà tout ce qui me reste , un simple et irrévocable acquiescement par amour à la vérité que la foi me montre.

## II

JÉSUS-CHRIST LIBÉRATEUR ET RÉDEMPTEUR ANNONCÉ PAR LES  
PROPHÉTIES DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE.

Jésus-Christ, le Verbe fait chair, est venu non seulement pour être la source de la lumière et de la vie, mais encore pour expier et effacer par un sacrifice volontaire et d'un prix infini, la faute originelle, source des ténèbres et de la mort spirituelle. « Il a paru, dit Saint Paul, en s'offrant lui-même pour victime. » N'ayant rien dans sa divinité qui pût être immolé à Dieu, Dieu lui donne un corps propre à souffrir, et accommodé à l'état de victime où il se met.

Ce fut le jour même de notre chute que Dieu dit au serpent notre corrupteur : « Je mettrai une inimitié éternelle entre toi et la femme, entre ta race et la sienne; elle brisera ta tête. » Sous la figure du serpent, dont le rampement tortueux était une vive image des dangereuses insinuations et des détours fallacieux de l'esprit malin, Dieu fait voir à Eve notre mère, son ennemi vaincu, et lui montre cette semence bénite par laquelle son vainqueur devait avoir la tête écrasée, c'est-à-dire son orgueil dompté, et son empire abattu par toute la terre. Cette semence bénite était Jésus-Christ, Fils d'une Vierge.

Ce germe béni promis à Eve devint aussi le germe et le rejeton d'Abraham. Dieu promit au saint patriarche qu'en lui et en sa semence toutes ces nations aveugles qui oubliaient leur créateur seraient bénites, c'est-à-dire rappelées à sa connaissance, où se trouve la véritable bénédiction.

En cette promesse était enfermée la venue du Messie, toujours promis comme celui qui devait être le sauveur de tous les peuples de la terre.

Dieu réitéra à Isaac et à Jacob les mêmes promesses. Jacob près d'expirer fit à Juda son fils cette prédiction : « Le sceptre (c'est-à-dire l'autorité) ne sortira point de Juda ; et on verra toujours des capitaines et des magistrats, ou des juges, nés de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des peuples. »

Moïse confirme la venue de ce grand prophète qui devait sortir d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. « Dieu vous suscitera, du milieu de votre nation, et du nombre de vos frères, un prophète semblable à moi : écoutez-le. »

Ce Messie devait être aussi le Fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel, que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement.

Aussi du temps de David et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais par des prophéties magnifiques et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin et l'a chanté dans ses psaumes avec une magnificence que rien n'égalera jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils ; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au-delà, il a vu celui qui est plus que Salomon en gloire aussi-bien qu'en sagesse. Le Messie lui a paru sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui, conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore : il l'a vu dans les lumières des Saints et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son père, pontife éternel et sans successeur, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisedech, ordre nouveau que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle ; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur.

Il l'a vu Dieu , que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur , par sa vérité et par sa justice. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu , et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique : « Je t'ai engendré aujourd'hui , » à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel qui s'étendra sur tous les Gentils , et n'aura point d'autres bornes que celles du monde. Les peuples frémissent en vain ; les rois et les princes font des complots inutiles. Le Seigneur se rit du haut des cieus de leurs complots insensés , et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes , et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug.

Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques , Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré , le modèle de ses perfections et l'objet de ses complaisances , abîmé dans la douleur. La croix paraît à David le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés , tous ses os marqués sur sa peau par tout le poids de son corps violemment suspendu , ses habits partagés , sa robe jetée au sort , sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre , ses ennemis frémissant autour de lui et s'assouvissant de son sang. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations ; tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles ; les pauvres venir les premiers à la table du Messie , et ensuite les riches et les puissants ; tous l'adorer et le bénir ; lui , présidant dans la grande et nombreuse Église , c'est-à-dire dans l'assemblée des nations converties , et y annonçant à ses frères le nom de Dieu et ses vérités éternelles.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du

Messie : il n'y a rien de grand et de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son Père : l'autre voit la virginité de sa Mère; un Emmanuel, un Dieu avec nous, sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu. Celui-ci le voit entrer dans son temple; cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres: ils l'ont vu vendre à son peuple; ils ont su le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé, ils l'ont vu méprisé et méconnaissable aux yeux des hommes; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur; le dernier des hommes; l'homme de douleurs chargé de tous nos péchés; bienfaisant, et méconnu; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel; mené au supplice avec des méchants, et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort; une longue postérité naître de lui par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui le voient; et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des Gentils. C'est le Juste de Sion qui s'élèvera comme une lumière. Les Gentils verront ce Juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion.

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractère particulier : Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement : les îles attendent sa loi, (c'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés). Il ne fera aucun bruit ; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace : c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre ; et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. Il n'est ni rebutant ni impétueux ; et celui que l'on connaissait à peine quand il était dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les Gentils. Sous son règne admirable, les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière ; c'est l'image d'une nouvelle société où tous les peuples se rassemblent : l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils. Les élus, jusqu'alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. Les prêtres et les lévites, qui jusqu'alors sortaient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité. Un nouveau sacrifice plus pur et plus agréable que les anciens sera substitué à leur place, et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre.

Le Juste descendra du ciel comme une rosée , la terre produira son germe , et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice. Le ciel et la terre s'uniront pour produire , comme par un commun enfantement , celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre. De nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine ; et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue ; et Dieu jure par lui-même que tout genou fléchira devant lui , et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David , et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du Fils de Dieu , qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins : ce Messie , montré de loin comme le fils d'Abraham , est encore montré de plus près comme le fils de David : un empire éternel lui est promis ; la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers , est marquée comme le signe certain et le fruit de sa venue ; la conversion des Gentils et la bénédiction de tous les peuples du monde promise depuis si longtemps à Abraham , à Isaac et à Jacob est de nouveau confirmée et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Il restait environ cinq cents ans jusqu'aux jours du Messie. Dieu donna à la majesté de son Fils de faire taire les prophètes pendant tout ce temps , pour tenir son peuple en attente de celui qui devait être l'accomplissement de tous leurs oracles.

Mais vers la fin des temps où Dieu avait résolu de mettre fin aux prophéties , il semble qu'il voulait répandre toutes ses lumières , et découvrir tous les conseils de sa providence , tant il exprima clairement les décrets des temps à venir.



Durant la captivité, et surtout vers les temps qu'elle allait finir, Daniel, vit par ordre, à diverses fois, et sous des figures différentes, quatre monarchies sous lesquelles devaient vivre les Israélites. Il les marque par leurs caractères propres. On voit naître sur la fin, et comme dans le sein de ces monarchies, le règne du Fils de l'homme. A ce nom vous reconnaissez Jésus-Christ; mais ce règne du Fils de l'homme est encore appelé le règne des saints du Très-Haut. Tous les peuples sont soumis à ce grand et pacifique royaume : l'éternité lui est promise; et il doit être le seul dont la puissance ne passera pas à un autre empire.

Quand viendra ce Fils de l'homme et ce Christ tant désiré, et comment il accomplira l'ouvrage qui lui est commis, c'est-à-dire la rédemption du genre humain, Dieu le découvre manifestement à Daniel. Pendant qu'il est occupé de la captivité de son peuple dans Babylone, et des soixante-dix ans dans lesquels Dieu avait voulu la renfermer, au milieu des vœux qu'il fait pour la délivrance de ses frères, il est tout-à-coup élevé à des mystères plus hauts; il voit un autre nombre d'années, et une autre délivrance bien plus importante. Au lieu des septante années prédites par Jérémie, il voit septante semaines, à commencer depuis l'ordonnance donnée par Artaxerce à la longue main, la vingtième année de son règne, pour rebâtir la ville de Jérusalem. Là est marquée, en terme précis, sur la fin de ces semaines, « la rémission des péchés, le règne éternel de la justice, l'entier accomplissement des prophéties, et l'onction du Saint des saints. » Le Christ doit faire sa charge et paraître comme conducteur du peuple après soixante-neuf semaines. « Après soixante-neuf semaines (car le prophète le répète encore,) le Christ doit être mis à mort : » il doit mourir de mort violente; il faut qu'il soit immolé pour accomplir les mystères. Une semaine est marquée entre les autres, et c'est la dernière et la soixante-dixième; c'est celle

où le Christ sera immolé , où « l'alliance sera confirmée , et au milieu de laquelle l'hostie et les sacrifices seront abolis ; » sans doute par la mort du Christ , car c'est en suite de la mort du Christ que ce changement est marqué. « Après cette mort du Christ et l'abolition des sacrifices , » on ne voit plus qu'horreur et confusion : on voit « la ruine de la cité sainte et du sanctuaire ; un peuple et un capitaine qui vient tout perdre ; l'abomination dans le temple ; la dernière et irrémédiable désolation » du peuple ingrat envers son Sauveur.

Ces semaines réduites en semaines d'années , selon l'usage de l'Écriture , font quatre cent quatre-vingt-dix ans , et nous mènent précisément depuis la vingtième année d'Artaxerce à la dernière semaine ; semaine pleine de mystères , où Jésus-Christ immolé met fin par sa mort aux sacrifices de la loi , et en accomplit les figures.

Daniel nous découvre un nouveau mystère. L'oracle de Jacob nous avait appris que le royaume de Juda devait cesser à la venue du Messie : mais il ne disait pas que cette mort serait la cause de la chute de ce royaume. Dieu a révélé ce secret important à Daniel , et il lui déclare que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance.

Du temps que le nouveau temple se bâtissait , Dieu suscita les prophètes Aggée et Zacharie ; et incontinent après il envoya Malachie , qui devait fermer les prophéties de l'ancien peuple.

Que n'a pas vu Zacharie ? On dirait que le livre des décrets divins ait été ouvert à ce prophète. Il voit Jérusalem prise et saccagée ; un pillage effroyable et des désordres infinis ; le peuple en fuite dans le désert , incertain de sa condition , entre la mort et la vie. Le prophète voit aussi ce peuple comblé des bienfaits divins , parmi lesquels il leur conte le triomphe aussi modeste que glorieux « du roi pauvre , du roi pacifique , du roi sauveur , qui entre monté sur

un âne dans sa ville de Jérusalem. » Dans les temps de la décadence, Dieu est acheté trente deniers par son peuple ingrat ; et le prophète voit tout, jusqu'au champ du potier, ou du sculpteur, auquel cet argent est employé. Que dirai-je de la merveilleuse vision de Zacharie qui voit le pasteur frappé et les brebis dispersées ? Que dirai-je du regard que jette le peuple sur son Dieu qu'il a percé, et des larmes que lui fait verser une mort plus lamentable que celle d'un fils unique ? Zacharie a vu toutes ces choses ; mais ce qu'il a vu de plus grand, « c'est le Seigneur envoyé par le Seigneur pour habiter dans Jérusalem, d'où il appelle les Gentils pour les agréer à son peuple. »

Aggée voit la gloire du second temple et le préfère au premier. C'est que le Messie promis depuis deux mille ans, et dès l'origine du monde, comme le Sauveur des Gentils, paraîtra dans ce nouveau temple.

Malachie voit l'offrande toujours pure, et jamais souillée, qui sera présentée à Dieu, non plus seulement comme autrefois dans le temple de Jérusalem, mais depuis le soleil levant jusqu'au couchant ; non plus par les Juifs, mais par les Gentils, parmi lesquels il prédit que le nom de Dieu sera grand. Il voit aussi la gloire du second temple, et le Messie qui l'honore de sa présence ; mais il voit en même temps que le Messie est le Dieu à qui ce temple est dédié.

C'était donc dans le second temple que ce Dieu envoyé de Dieu devait paraître ; mais un autre envoyé précède et lui prépare les voies. Là nous voyons le Messie précédé par son précurseur. Le caractère de ce précurseur est encore montré au prophète. Ce doit être un nouvel Élie, remarquable par sa sainteté, par l'austérité de sa vie, par son autorité et par son zèle. Ainsi le dernier prophète de l'ancien peuple marque le premier prophète qui devait venir après lui, c'est-à-dire cet Elie précurseur du Seigneur qui devait paraître.

De si haut qu'on reprenne l'histoire sacrée, on y trouve que Dieu apparaît en figure humaine aux patriarches, aux prophètes. Un des hommes que voit Abraham et qu'il reçoit en sa maison, se trouve être le Seigneur même, Dieu même, à qui rien n'est difficile; à qui Abraham adresse ses prières comme à Dieu; qui parle lui-même comme Dieu; qui dispose de toutes choses avec une suprême autorité. Ce Dieu qui apparaît à Abraham est souvent appelé Ange, ou Envoyé. C'est l'Ange du Testament, l'Ange du grand Conseil, et le Fils de Dieu lui-même, qui dès lors se plaisait à la forme d'homme, qu'il devait prendre personnellement au temps marqué.

Le même apparaît à Isaac et à Jacob. Jacob combat avec lui comme avec un homme, et se glorifie d'avoir vu Dieu face à face. Combat mystérieux où Dieu veut bien s'égaliser à l'homme. Il apparaît de nouveau à Jacob, et se nomme Dieu tout-puissant, et confirme toutes les promesses qu'il avait faites à Abraham et à Isaac. Tout cela en figure de celui qui s'est incarné pour nous; qui dès lors nous préparait ce grand mystère, le commençait en quelque façon; en faisait voir comme une espèce d'apprentissage et comme un essai; qui enfin a voulu, en la forme humaine, faire les délices de nos pères; qui, par un amour extrême, et si l'on peut l'appeler ainsi, par une tendre passion pour notre nature, a fait aussi de son côté les délices des enfants des hommes, et a voulu montrer par là qu'il est celui qui, conçu et engendré dans le sein de Dieu comme sa sagesse éternelle, a mis son plaisir à être avec eux.

Parcourons ici en esprit tous les endroits où le Dieu trois fois Saint paraît avec une face et avec des pieds, où la gloire du Dieu d'Israël s'élève au-dessus du chariot, et se rend sensible, où l'Ancien des jours apparaît avec sa tête et ses cheveux blancs comme neige; et croyons que toutes ces apparitions ou du Fils de Dieu, ou, si l'on veut, du Père

même , étaient aux hommes un gage certain que Dieu ne regardait pas la nature humaine comme étrangère à la sienne , depuis qu'il avait été résolu que le Fils de Dieu , égal à son Père , se ferait homme comme nous.

Toutes ces apparitions préparaient et commençaient l'Incarnation du Fils de Dieu , l'Incarnation n'étant autre chose qu'une apparition de Dieu au milieu des hommes , plus réelle et plus authentique que toutes les autres , pour accomplir ce qu'avait vu le saint prophète Baruch , que Dieu même , après avoir enseigné la sagesse à Jacob et à ses enfants , avait été vu sur la terre et avait conversé avec les hommes.

### III

LE PRÉCURSEUR. — ANNONCIATION. — VISITATION. — NAISSANCE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — CANTIQUE DE ZACHARIE.

Le voilà , nous disait Malachie , ce Seigneur que vous attendiez , cet ange qui a apparu à Abraham et aux patriarches , le voilà qui vient en personne , qui apparaît dans son temple ; et remarquez qu'un autre ange le précède et lui prépare la voie. C'est Jean-Baptiste , le saint précurseur de Jésus-Christ.

« Au temps d'Hérode (1) , roi de Judée , il y avait un

(1) Trois Hérode sont nommés dans le Nouveau Testament : celui-ci , Iduméen de naissance , appelé Hérode-le-Grand , le premier de sa maison qui ait régné sur la Judée , et le seul qui l'ait possédée tout entière. Ce fut lui qui ordonna le massacre des Innocents. Le second , fils du premier , était Hérode Antipas , Tétrarque de Galilée , mais incestueux d'Hérodias , meurtrier de Jean-Baptiste , le même à qui Pilate envoya Jésus , et qui le fit revêtir d'une robe blanche par dérision. Le troisième était Hérode Agrippa , dont il n'est parlé que dans les Actes des Apôtres : c'est lui qui fit couper la tête à Saint Jacques , qui fit mettre Saint Pierre en prison , et qui mourut rongé des

prêtre nommé Zacharie, de la race d'Abia » qui était la plus excellente, « et sa femme était fille d'Aaron et s'appelait Élisabeth. Ils étaient tous deux justes devant Dieu, marchant dans la voie des commandements et des ordonnances du Seigneur d'une manière irréprochable. Ils n'avaient point de fils, Élisabeth étant stérile, et tous les deux avancés en âge. »

« Pendant que Zacharie était dans l'exercice de sa fonction sacerdotale qu'il remplissait devant Dieu, dans le rang de sa famille, il arriva par le sort, selon la coutume observée entre les prêtres, que ce fut lui qui offrait les parfums dans l'intérieur du temple (1) du Seigneur, et tout le peuple était au dehors (2) priant à l'heure des parfums. »

« Un ange du Seigneur lui apparut, au côté droit de l'autel des parfums, » où il officiait. « Zacharie fut saisi de trouble et la frayeur s'empara de lui. » Le trouble dont il fut saisi à la vue de l'ange, est l'effet de cette crainte religieuse, dont l'âme est occupée lorsque Dieu se rend présent par quelques moyens que ce soit. « Zacharie, ne craignez point, lui dit l'Ange, car votre prière est exaucée : Élisabeth, votre femme, mettra au monde un fils, et vous lui donnerez le nom de Jean. » Le premier effet de la parole portée de la part de Dieu, est de rassurer celui à qui elle est adressée. L'imposition du nom de Jean qui est ordonnée par l'ange est la préparation à un plus grand nom. « Cet enfant vous mettra dans la joie et dans le ravissement, et

vers. Il fut père d'un autre Agrippa, devant qui Saint Paul plaida sa cause. — P. DE LIGNY.

(1) Dans la partie du temple où était l'autel des parfums. Elle était séparée par un voile de la partie la plus interne, appelée le Saint des saints, où le Grand-Prêtre avait seul droit d'entrer une fois l'an. — P. DE LIGNY.

(2) Au vestibule où le peuple restait en prière, les prêtres ayant seuls le droit d'entrer dans la partie où était l'autel des parfums. — P. DE LIGNY.

la multitude se réjouira à sa naissance. Il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira point de vin ni de tout ce qui peut enivrer, et il sera rempli du Saint-Esprit dès le ventre de sa mère. Il convertira plusieurs des enfants d'Israël au Seigneur leur Dieu, et il marchera devant lui, dans l'esprit et la vertu d'Élie, pour faire revivre les cœurs des pères dans les enfants, ramener les incrédules à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait. »

« Zacharie dit à l'ange : Comment saurai-je la vérité de ces paroles ? Je suis vieux et ma femme est déjà avancée en âge. » Stérile dans son meilleur temps, comment pourra-t-elle devenir féconde dans sa vieillesse ? »

L'incrédulité de Zacharie fut suivie d'une punition manifeste. « L'ange lui répondit : Je suis Gabriel, » un des esprits « assistants au trône de Dieu, que le Seigneur vous a envoyé pour vous parler et vous annoncer ces heureuses nouvelles. Vous serez muet et sans parler jusqu'à ce que ces choses arrivent, parce que vous n'avez pas cru à mes paroles qui s'accompliront dans leur temps. » C'est un des endroits par où la prédiction de la conception du Précurseur est inférieure à celle du Maître, où il ne paraît que foi et obéissance. Dieu fit servir la faute et le châtement du saint sacrificateur à la déclaration de son ouvrage. « Cependant le peuple attendait Zacharie, s'étonnant qu'il demeurât si longtemps dans le temple, » contre la coutume. « Lorsqu'il sortit, il ne put leur parler, et le peuple s'aperçut qu'il avait eu une vision dans le temple, » parce qu'il « leur faisait des signes, » pour s'excuser et aussi pour faire connaître l'œuvre de Dieu, « et il demeura muet. Lorsqu'il eut accompli les jours de ses fonctions, il retourna dans sa maison. »

« Après ces jours-là, Elizabeth sa femme devint grosse, et elle se cacha pendant cinq mois, disant : C'est là ce que le Seigneur a fait en moi, lorsqu'il a voulu me tirer de

l'opprobre où j'étais devant les hommes , » à cause de ma stérilité.

Mais nous allons voir une conception , où il n'y a rien que de saint , et à la fois de miraculeux. Il fallait que le Maître fût conçu d'une manière plus haute que celle du précurseur , et que le même ambassadeur , qui fut l'ange Saint Gabriel , en portant à la Sainte Vierge une parole plus excellente et plus relevée , eût aussi un succès plus sublime et plus merveilleux.

« Au sixième mois de la grossesse d'Élizabeth , l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée , nommée Nazareth , à une vierge qu'un homme appelé Joseph , de la maison de David , avait épousée , et le nom de la vierge était Marie. » Dès que nous voyons l'ange Gabriel envoyé , nous devons attendre quelque excellente nouvelle sur la venue du Messie. Lorsque Dieu voulut apprendre à Daniel , homme de désirs , l'arrivée prochaine du Saint des saints , qui devait être oint et immolé , le même ange fut envoyé à ce saint prophète. Nous venons encore de le voir envoyé à Zacharie. Ce n'est pas dans Jérusalem , la ville royale , ni dans le temple , qui en faisait la grandeur , ni dans le sanctuaire , qui en est la partie la plus sacrée , ni parmi les exercices les plus saints d'une fonction toute divine , ni à un homme aussi célèbre par sa vertu que par la dignité de sa charge , et par l'éclat d'une race sacerdotale , que ce saint ange est envoyé cette fois. C'est dans une ville de Galilée , province des moins estimées , dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu (1). C'est

(1) Nazareth est situé à peu près au centre de la Galilée , au nord-ouest du Mont-Thabor , à environ huit lieues au couchant du Jourdain , vers l'endroit où ce fleuve sort du lac de Tibériade , et à cinq lieues du rivage de la Mer Méditerranée. Vingt-cinq à vingt-six lieues le séparent de Jérusalem , qui est au midi. Nazareth est presque tout entouré de montagnes ; il est placé presque au milieu de celle qui s'étend



à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique.

dans la direction du nord au sud. Mais laissons décrire ce lieu au poète qui n'eut jamais de plus belles inspirations que quand il les puisa à la source divine qui jaillit de notre religion :

« Il me semblait à moi, gravissant les dernières collines qui me séparaient de Nazareth, que j'allais contempler à sa source mystérieuse, cette religion, vaste et féconde, qui depuis deux mille ans s'est fait son lit dans l'univers, du haut des montagnes de Galilée, et a abreuvé tant de générations humaines de ses eaux pures et vivifiantes ! C'était là la source, dans le creux de ce rocher que je foulais sous mes pieds ; cette colline, dont je franchissais les derniers degrés, avait porté dans ses flancs le salut, la vie, la lumière, l'espérance du monde.... C'était là, sous ce morceau de ciel bleu, au fond de cette vallée étroite et sombre, à l'ombre de cette petite colline, c'était là le point fatal et sacré du globe que Dieu avait choisi de toute éternité pour faire descendre sur la terre sa vérité, sa justice et son amour incarné dans un Eufant-Dieu ; c'était là que le souffle divin était descendu à son heure sur une pauvre chaumière.... Comme je faisais ces réflexions, la tête baissée et le front chargé de mille autres pensées plus pesantes encore, j'aperçus à mes pieds, au fond d'une vallée creusée en forme de bassin ou de lac de terre, les maisons blanches et gracieusement groupées de Nazareth, sur les deux bords et au fond de ce bassin... Tout autour de la vallée ou du bassin de Nazareth, quelques bouquets de hauts nopals épineux, de figuiers dépouillés de leurs feuilles d'automne, et de grenadiers à la feuille légère et d'un vert tendre et jaune, étaient çà et là semés au hasard, donnant de la fraîcheur et de la grâce au paysage, comme des fleurs des champs autour d'un autel de village. Dieu seul sait ce qui se passa alors dans mon cœur, mais d'un mouvement spontané, et pour ainsi dire involontaire, je me trouvai aux pieds de mon cheval, à genoux dans la poussière, sur un des rochers bleus et poudreux du sentier en précipice que nous descendions. J'y restai quelques minutes dans une contemplation muette... Ces seuls mots s'échappaient de mes lèvres : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*. Je les prononçai avec le sentiment sublime, profond et reconnaissant qu'ils renferment, et ce lieu les inspire si naturellement, que je fus frappé, en arrivant le soir au sanctuaire de l'Eglise latine, de les trouver gravés en lettres d'or sur la table de marbre de l'autel souterrain dans la maison de Marie et Joseph. Puis, baissant religieusement la tête vers cette terre qui avait germé le Christ, je la mouillai de quelques larmes de repentir, d'amour et d'espérance..... »

Ce n'était pas une Élisabeth, dont la considération de son mari faisait éclater la vertu. Il n'en était pas ainsi de la femme de Joseph, qui était choisie pour être la Mère de Jésus; femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier : l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail; ce qui fait que Jésus-Christ est appelé par les Pères les plus anciens : *Fabri et quæstuarie filius*.

Ce n'est point la femme d'un homme célèbre et dont le nom fût connu : elle avait épousé un homme nommé Joseph, et on l'appelait Marie. Ainsi, à l'extérieur, cette seconde ambassade de l'ange est bien moins illustre que l'autre. Mais voyons le fond, et nous y découvrirons quelque chose de bien plus relevé.

« L'Ange, étant entré auprès d'elle, lui dit : Je vous salue, pleine de grâce, » très agréable à Dieu, remplie de ses dons; « le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie

« Sous le grand autel de l'église supérieure, un escalier de quelques marches conduit à une petite chapelle et à un autel de marbre placés à l'endroit même où la tradition porte qu'eut lieu l'Annonciation. Cet autel est élevé sous la voûte, moitié naturelle, moitié artificielle, d'un rocher auquel était adossée la maison sainte. Derrière cette première voûte, deux autels souterrains plus obscurs servaient, dit-on, de cuisine et de cave à la Sainte Famille... Il n'est pas douteux que le couvent et surtout l'église n'aient été primitivement construits sur la place même qu'occupe la maison du divin héritier de la terre et du ciel. Lorsque son nom se fut répandu comme la lumière d'une nouvelle aurore, peu de temps après sa mort, lorsque sa mère et ses disciples vivaient encore, il est certain qu'ils durent se transmettre les uns aux autres le culte d'amour et de douleur que l'absence du divin Maître leur avait laissé, et aller eux-mêmes souvent, conduire les nouveaux chrétiens aux lieux où ils avaient vu vivre, parler, agir et mourir celui qu'ils adoraient aujourd'hui. Nulle piété humaine ne pourrait conserver aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher à son souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et des martyrs. On peut s'en rapporter, quant à l'exactitude des principaux sites de la rédemption, à la ferveur d'un culte naissant et à la vigilance d'un culte immortel. »

— LAMARTINE

par-dessus toutes les femmes. » Ce discours est d'un ton beaucoup plus haut que celui qui fut adressé à Zacharie. On commence par lui dire : Ne craignez point , et vos prières , ajoute-t-on , seront exaucées. Mais ce qu'on annonce à Marie , elle ne pouvait pas même l'avoir demandé , tant il y avait de sublimité et d'excellence. « En entendant parler » l'ange , Marie « fut dans le trouble , et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Marie , humble , retirée , petite à ses yeux , ne pensait pas seulement qu'un ange pût la saluer , et surtout par de si hautes paroles , et c'est son humilité qui la jeta dans le trouble.

« L'ange lui dit : Ne craignez point , Marie. » Il n'avait point commencé par là , comme on a vu qu'il fit à Zacharie ; mais quand Marie eut montré son trouble , il fallut bien lui répondre : « Ne craignez point , Marie , car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein , et vous enfanterez un fils. » Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. Vous concevrez et vous enfanterez un fils , « et vous lui donnerez le nom de JÉSUS , » de Sauveur. « Il sera grand , » non pas à la manière de Jean , qui était grand comme le peut être un serviteur ; mais celui-ci sera grand de la grandeur qui convient au Fils. Aussi « l'appellera-t-on le Fils du Très-Haut. » Il sera le Fils de Dieu effectivement , le Fils unique , le Fils par nature ; c'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière. « Et Dieu lui donnera le trône de David , son père , » selon la chair , « et il régnera éternellement dans la maison de Jacob , et son règne n'aura point de fin. »

Dieu , qui avait prédestiné la Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération , lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent , que non-seulement elle en fit le vœu , mais que même après que l'ange lui eut déclaré quel fils elle devait concevoir , elle ne voulut point acheter l'hon-

neur d'en être la mère au prix de sa virginité. « Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? c'est-à-dire j'ai résolu de tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent, qu'elle est à l'épreuve non-seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Dieu, à qui cet amour acheva, pour ainsi dire, de gagner le cœur, lui fit dire par son ange : « Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et c'est pourquoi la chose sainte qui naîtra de vous sera nommée le Fils de Dieu. » « Qui nous racontera sa génération ? » Elle est inexplicable et inénarrable. Écoutons néanmoins ce que l'ange nous en raconte par ordre de Dieu : La vertu du Très-Haut vous couvrira ; le Très-Haut, le Père Céleste étendra en vous sa génération éternelle ; il produira son Fils dans votre sein et y composera de votre sang un corps si pur que son Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps, ce divin Esprit y inspirera une âme qui, n'ayant que lui pour auteur, sans qu'il s'y mêle aucune autre cause quelle qu'elle soit, ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps, par l'extension de la vertu générative de Dieu, seront unis à la personne du Fils de Dieu ; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu, sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi, ce qui sortira de votre sein sera proprement et véritablement appelé le Fils de Dieu. Ce sera aussi une chose sainte par sa nature, sainte, non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement, *sanctum*, ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui, seul, est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme, qui y sera unie selon les lois éternelles imposées à toute la nature

par son Créateur, ce tout, ce composé divin sera seul tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente ; car si la concupiscence, qui, depuis le péché originel, est inséparablement attachée à la conception des hommes lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'était trouvée en celle-ci, Jésus-Christ aurait dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venait pour l'effacer. Il fallait donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge et devient mère : Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu ; mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre.

L'ange continue : « Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, et c'est ici le sixième mois de celle qui est appelée stérile, » et qui, pardessus sa stérilité naturelle, avait celle de l'âge et de la vieillesse, « parce que rien n'est impossible à Dieu. »

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que, par le miracle souvent répété de rendre fécondes les stériles, il avait voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge ; et, transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu voulait opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. A ce moment l'ange la quitta. »

Dieu n'avait pas besoin du consentement et de l'obéissance de la Sainte Vierge pour faire d'elle ce qu'il voulait ; mais il voulait donner au monde de grands exemples, et que le grand mystère de l'Incarnation fût accompagné de toute

sorte de vertu dans tous ceux qui y avaient part. C'est ce qui a mis dans la Sainte Vierge et dans Saint Joseph, son chaste époux, les vertus que l'Évangile nous fait admirer.

Il y a encore ici un plus haut mystère. La désobéissance d'Ève, notre mère, son incrédulité envers Dieu, sa malheureuse crédulité à l'ange trompeur, était entrée dans l'ouvrage de notre perte, et Dieu a voulu aussi, par une sainte opposition, que l'obéissance de Marie et son humble foi entrât dans l'ouvrage de notre rédemption, en sorte que notre nature fût réparée par tout ce qui avait concouru à sa perte et que nous eussions une nouvelle Ève en Marie, comme nous avons eu en Jésus-Christ un nouvel Adam. C'est ici le solide fondement de la grande dévotion que l'Église a toujours eue pour la Sainte Vierge. Elle a la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre perte. C'est une doctrine reçue dans toute l'Église catholique, par une tradition qui remonte jusqu'à l'origine du Christianisme. Elle se développera dans toute la suite des mystères de l'Évangile. C'est par Marie que le genre humain est sauvé et que, selon l'ancienne promesse, la tête du serpent est écrasée.

« Aussitôt après, » que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, « elle partit et marcha avec promptitude dans le pays des montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda, (1) » pour visiter sa cousine Sainte Élisabeth. Marie qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein, est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie, où Jean-Baptiste vient d'être conçu.

(1) La tradition veut que cette ville que l'Évangile ne nomme pas existât sur l'emplacement où est actuellement un petit village nommé *Aïn*, où l'on montre la maison où eut lieu la Visitation. Elle est dans un champ plein d'oliviers, au pied d'une montagne, et elle a vue sur une vallée agréable et fertile qui sert à présent de jardin au village de la naissance de Saint Jean. C'était la maison des champs de Zacharie, où Élisabeth se retira et se tint cachée pendant cinq mois. A un bon jet de pierre de cette maison, l'on rencontre une belle fontaine abondante en eau, qui va se répandre dans la vallée. — P. NAU.

« Elle entra dans la maison de Zacharie , et salua Élisabeth. A la salutation de Marie , l'enfant tressaillit dans le sein d'Élisabeth , et elle fut remplie de l'Esprit Saint. Elle s'écria à haute voix : » (ce grand cri d'Élisabeth marque tout ensemble et sa surprise et sa joie) : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes , et le fruit de vos entrailles est béni. » Celui que vous y portez est celui en qui toutes les nations seront bénies : il commence par vous à répandre sa bénédiction. « Et d'où me vient ceci , que la mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Elle sent que c'est le Seigneur qui vient et qui agit par sa sainte Mère. « Sitôt que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles , l'enfant que je porte a tressailli de joie dans mon sein. » Il sent la présence du Maître , et commence à faire l'office de son précurseur. Jésus vient à lui par sa mère , et Jean le reconnaît par la sienne. « Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli. » Vous avez conçu vierge , et vous enfanterez vierge , votre Fils remplira le trône de David , et son règne n'aura point de fin. La béatitude est attachée à la foi. Vous avez cherché Dieu par la foi , vous le trouverez par la jouissance.

Quand l'âme , dans son ignorance et ses ténèbres , ressent les premières touches de la divine présence , elle sent je ne sais quels mouvements , souvent encore confus et peu expliqués : ce sont des transports vers Dieu , et des efforts pour sortir de l'obscurité , et rompre tous les liens qui nous y retiennent. C'est ce que veut faire Saint Jean : saisi d'une sainte joie , il voudrait parler ; mais il ne sait comment expliquer son transport. Jésus-Christ , qui en est l'auteur , en connaît la force ; et quoiqu'en apparence il ne fasse rien , il se fait sentir au-dedans par un subit ravissement qu'il inspire à l'âme.

Ces premiers transports d'une âme qui sort d'elle-même , et qui déjà ne se connaît plus , sont suivis d'un calme inef-

fable, d'une paix qui passe les sens et d'un cantique céleste.

« Marie dit : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Quand l'âme entièrement sortie d'elle, ne glorifie plus que Dieu, et met en lui toute sa joie, elle est en paix, puisque rien ne lui peut ôter celui qu'elle chante. « Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, et voilà que tous les siècles me reconnaîtront bienheureuse. » Ici, étant élevée à une plus haute contemplation, elle commence à joindre son bonheur à celui de tous les peuples rachetés, et c'est comme la seconde partie de son cantique.

« Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint, et sa miséricorde s'étend d'âge en âge et de race en race sur ceux qui le craignent. » Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre, et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu, qui est la cause de ces merveilles. « Il a déployé la puissance de son bras ; il a dissipé ceux qui étaient enflés d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de dessus le trône, et il a élevé les humbles. » Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles, si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde, qui confondit les rois et les superbes empires par la prédication de son Évangile ? Cet ouvrage de sa puissance est d'autant plus admirable qu'il s'est servi de la faiblesse pour anéantir la force, et de ce qui n'était pas pour anéantir ce qui était. « Il a rassasié les affamés, et il a renvoyé les riches avec les mains vides. Il a pris en sa possession Israël, son serviteur, se ressouvenant de sa miséricorde, selon les promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité aux siècles des siècles. » Heureux que Dieu ait daigné s'engager à nous par des promesses ! Si la promesse du Christ s'est accom-



plie tant de siècles après, doutons-nous qu'à la fin des siècles tout le reste ne s'accomplisse ?

« Marie demeura environ trois mois avec Élisabeth, et elle retourna en sa maison. » La charité ne doit pas être passagère : Marie demeura trois mois avec Élisabeth. Savoir si la Sainte Vierge vit la naissance de Saint Jean, l'Évangile n'a pas voulu nous le découvrir. Élisabeth était dans son sixième mois, quand Marie la vint visiter ; elle fut environ trois mois avec elle. Elle était donc ou à terme, ou bien près de son terme, et l'Évangile ajoute aussi : Que le temps d'Élisabeth s'accomplit, insinuant selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie était avec elle. Mais qui osera l'assurer, puisque l'Évangile semble avoir évité de le dire ?

« Le terme d'Élisabeth étant accompli, elle enfanta un fils. Les voisins et ses parents, apprenant la miséricorde que Dieu avait exercée sur elle, » en lui ôtant sa stérilité, « s'en réjouirent avec elle. » Dieu voulait rendre célèbre la naissance de Saint Jean-Baptiste, où celle de son Fils devait aussi être célébrée par la prophétie de Zacharie, et voilà que, sous le prétexte d'une civilité ordinaire, Dieu amasse ceux qui devaient être témoins de la gloire de Jean-Baptiste, la répandre et s'en souvenir.

« Le huitième jour on vint circoncire l'enfant, et ils lui donnaient le nom de son père, Zacharie ; mais Élisabeth répondit que son nom était Jean. Personne, lui dit-on, n'a ce nom dans votre famille. En même temps, on demanda, par signes, à son père, quel nom il voulut lui donner. Il se fit donner des tablettes où il écrivit : Jean est son nom. » On connut donc, par le concours du père et de la mère à lui donner ce nom, qu'il était venu d'en haut. « Et tout le monde était étonné. » Le nom de Jean signifie grâce, piété, miséricorde, et Dieu avait destiné ce nom au précurseur de sa grâce et de sa miséricorde.

Il paraît que Zacharie , à qui on ne parlait que par signes, n'était pas seulement devenu muet par son incrédulité, mais que l'ange l'avait encore frappé de surdité ; mais l'ouïe lui fut tout-à-coup rendue avec la parole , quand il eut obéi à l'ange, en donnant à son fils le nom de Jean. L'obéissance guérit le mal que l'incrédulité avait causé : « à l'instant, » celui qui n'entendait que par signe et ne parlait qu'en écrivant , « eut la bouche ouverte et la langue déliée, et il parla pour bénir le Seigneur. Tout le monde en fut saisi de crainte, et ces merveilles se répandirent dans tout le pays voisin des montagnes de Judée. Et tous ceux qui en ouïrent le récit le mirent dans leur cœur, en disant : Quel pensez-vous que sera cet enfant ? Car la main de Dieu est visiblement avec lui. Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit-Saint, et prophétisa en disant » ce divin cantique :

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité son peuple et en a opéré la rédemption ! Et il nous a élevé un puissant sauveur dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait prédit par la bouche de ses saints prophètes, qui ont prédit dès les siècles passés qu'il nous délivrerait de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, pour exercer sa miséricorde envers nos pères, et se souvenir de son alliance sainte, selon qu'il avait juré à Abraham notre père, qu'étant délivrés de la main de nos ennemis, nous le servirions sans crainte, vivant dans la sainteté et la justice devant lui, durant toute la suite de nos jours. »

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël ! » C'est, après être demeuré longtemps muet, une soudaine exclamation pour exprimer les merveilles qu'il avait été contraint de resserrer en lui-même touchant le règne du Christ qui était venu et qui bientôt allait paraître. C'est ce qu'il voit dans son transport ; et il voit en même temps la part qu'aura son fils à ce grand ouvrage, qui sont les deux parties de cet admirable

cantique. Le saint prêtre nous fait voir deux choses dans la rédemption : la première sont les maux dont elle nous affranchit , et la seconde sont les grâces qu'elle nous apporte. Quels sont les ennemis dont nous devons être délivrés ? Ce sont, avant toutes choses, les ennemis invisibles qui nous tenaient captifs par le péché , par nos vices et par tous nos mauvais désirs. Ce n'est pas assez de nous délivrer des maux, le règne de Jésus-Christ nous apporte la sainteté , qui doit avoir deux qualités : la première qu'elle ne soit point extérieure, et aux yeux des hommes, mais aux yeux de Dieu ; la seconde , qu'il faut persévérer dans cet état : une vertu passagère n'est pas digne de Jésus-Christ.

« Et vous , Enfant, vous serez appelé le Prophète du Très-Haut, » son prophète particulier et par excellence , prophète et plus que prophète, comme l'appelle le Sauveur, « car vous marcherez devant le Seigneur pour lui préparer les voies ; pour donner à son peuple la science du salut , pour la rémission de leurs péchés. » C'est le propre ministère de Saint Jean-Baptiste, dont Saint Paul a dit, dans les Actes, après les évangélistes : Que Jean avait baptisé le peuple du baptême de pénitence, leur disant de croire en celui qui allait venir , c'est-à-dire en Jésus.

« Par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, par laquelle ce soleil levant nous est venu visiter du ciel , pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour dresser nos pas dans la voie de la paix. »

« L'enfant croissait, et son esprit se fortifiait et il était dans le désert jusqu'au jour de sa manifestation dans Israël. » Ce que Dieu fait dans cet enfant est inouï. Celui qui, dès le sein de sa mère, avait commencé à éclairer Saint Jean-Baptiste, se saisit de lui dès son enfance, et il paraît que, dès-lors, il se retira dans le désert, sans qu'on puisse dire à quel âge. Cet homme, dès son enfance, d'une retraite et d'un silence si prodigieux, mène une vie si éton-

nante , n'ayant pour tout habit qu'un rude cilice de poils de chameau , une ceinture aussi affreuse sur ses reins , pour toute nourriture des sauterelles , sans qu'on explique comment il les rendait propres à sustenter sa vie , et du miel sauvage , et dans sa soif de l'eau pure. Le désert lui fournissait tout , et sans rien emprunter des villes et des bourgades , il n'eut aucune société avec les hommes mauvais , dont il venait reprendre les vices et réprimer les scandales. (1)

(1) Le désert où la tradition place le principal séjour de saint Jean-Baptiste , (car il en habita plusieurs , d'après l'expression *in desertis* qu'on trouve dans S. Luc ,) est à quelques lieues au midi de Jérusalem en tirant un peu vers le couchant. Il n'est appelé désert que parce qu'il était éloigné des voies fréquentées , et d'un difficile accès ; car c'est un lieu des plus agréables de la Judée. Toutes les terres qui l'environnent sont bien cultivées et très-fertiles , la demeure qu'on dit avoir été celle de Saint Jean-Baptiste , est une grotte de pierre dure , qui est dans le milieu d'une montagne escarpée. On y monte avec peine , et en s'attachant à quelques morceaux de rochers un peu avancés , dont on se sert comme de degrés. L'ouverture , qui est au septentrion , et par où l'on y entre , est un trou carré , élevé de la place d'où l'on commence à monter d'environ douze ou quinze pieds. La grotte a cinq ou six pas de long et deux de large. Sa hauteur n'a guère moins de dix pieds. Au bout il y a un rebord de la roche même , qui servait de lit à Saint Jean , et qui sert à présent d'autel. Il y a un autre trou à l'occident , qui en fait la fenêtre , et qui est aussi comme la porte d'un petit balcon naturel , que le rocher forme en s'élargissant un peu au delà , et d'où on a une belle vue. Au pied de la grotte , le rocher est ouvert d'une haute et profonde fente , du haut et du fond de laquelle tombe goutte à goutte une source d'excellente eau , qui s'écoule dans un petit canal qui est au bas de la fente et dans un rocher. De là elle est reçue dans un petit bassin que l'art et la nature ont fait par moitié. — P. NAU.

APPENDICE AU CHAPITRE III , SUR L'ÉTAT DE LA JUDÉE AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST , ET SUR LA NATURE PHYSIQUE DE CETTE CONTRÉE.

Avant de commencer l'histoire de la vie de Jésus-Christ sur la terre , on aimera à connaître d'abord l'aspect général de la région choisie pour être le théâtre des mystères de la Rédemption , en réservant la description particulière des lieux où les principaux faits se sont passés , pour le moment où il en sera parlé.

La Judée , ou Palestine , ou Terre Sainte est une contrée assez restreinte , comprise entre les 31 et 33 deg. 35' de latitude Nord , et 34 à 36 degrés de longitude Est du méridien de Paris.

Après les vicissitudes que l'Histoire Sainte fait connaître , elle perdit l'indépendance qu'elle avait recouvrée sous les Machabées , et tomba sous la domination romaine vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Elle était alors divisée en plusieurs provinces , les unes en deçà , les autres au-delà du Jourdain , fleuve ou plutôt rivière qui la traverse dans toute sa longueur.

Les provinces en deçà du Jourdain étaient au nombre de trois , la Galilée , au nord ; la Samarie , au centre ; la Judée proprement dite , au sud.

1° La Galilée était bornée , au nord , par le pays des Phéniciens ; au couchant , par la Mer Méditerranée ; au midi , par la Samarie , et , au levant , par le Jourdain et le lac de Génésareth ou de Tibériade. Elle se divisait en Galilée des Gentils , au nord , appelée ainsi parce qu'elle était presque toute peuplée de païens , et en Galilée proprement dite , où Jésus-Christ vécut , prêcha sa doctrine , et fit ses principaux miracles , parcourant ses villes et ses bourgades , parmi lesquelles le Nouveau Testament cite Nazareth , Cana , Génésareth , etc.

2° La Samarie était bornée, au nord, par la Galilée; au couchant, par la région Acrabatène qui la séparait de la Mer Méditerranée; au midi, par la Judée, et, au levant, par le Jourdain. Là se trouvent Samarie et Naïm.

3° La Judée avait pour bornes, au nord, la Samarie; à l'ouest, la Méditerranée; au sud, l'Arabie Pétrée; à l'Est, le Jourdain et la mer Morte. Jérusalem en était la capitale; Bethléem, Jéricho, Bethanie, Emmaüs, les lieux les plus illustres par la présence de Jésus-Christ.

Les provinces au-delà du Jourdain étaient au nombre de huit, dont l'ensemble formait la région appelée Pérée, du mot grec *περην*, *au-delà*, savoir :

1° La Pérée proprement dite, qui s'étendait du torrent de l'Arnon jusqu'à celui de Jaboc. Elle était la plus méridionale de ces provinces.

2° Galaad, situé au nord du torrent de Jaboc.

3° La Décapole, ou les dix villes: on n'est pas d'accord sur ces dix villes; quelques-uns pensent que Capharnaüm, Corozaim, Bethsaïda en faisaient partie.

4° La Gaulonite, située entre la rive orientale du Jourdain et du lac de Génésareth, et les montagnes d'Hermon.

5° La Bathanée, qui s'étendait à l'orient et au nord de la Gaulonite.

6° L'Iturée, dite aussi Auranite, au nord de la Bathanée, et à l'orient de la Gaulonite.

7° La Trachonite, au nord de l'Iturée.

8° L'Abilène, qui touchait à la Phénicie, et était voisine du Mont Liban.

La Palestine est un pays montueux; ses principales montagnes sont le Mont Liban au nord; le Carmel, chaîne de montagnes qui séparait la Galilée de la Samarie, se terminant par un cap qui s'avance dans la Méditerranée, et forme le Mont Carmel proprement dit; le Mont Thabor, célèbre par la transfiguration de Jésus-Christ; les montagnes

d'Israël, formant une chaîne qui traverse la Samarie du nord au sud et se prolonge jusqu'au-delà de Jérusalem. Le Mont des Oliviers, le Mont Moria où était bâti le temple de Salomon, le Calvaire, le Mont de Sion, font partie de cette chaîne. Les montagnes de Galaad sont au-delà du Jourdain.

Quant à l'aspect général de la Terre Sainte, il faut le laisser dépeindre au chaleureux pinceau d'un voyageur moderne : « Quand nous fûmes au revers des premières collines de la Galilée, la Terre Sainte, la Terre de Chanaan, se montra tout entière devant nous : ce n'était pas là cette terre nue, rocailleuse, stérile, cette ruche de montagnes basses et décharnées qu'on nous représente pour la Terre Promise, sur la foi de quelques écrivains prévenus ou de quelques voyageurs pressés d'arriver et d'écrire, qui n'ont vu, des domaines immenses des douze tribus, que le sentier de roche qui mène, entre deux soleils, de Jaffa à Jérusalem. Trompé par eux, je n'attendais que ce qu'ils décrivent, c'est-à-dire un pays sans étendue, sans horizon, sans vallées, sans plaines, sans arbres et sans eau..... Voici la Judée, telle que nous l'avons vue, le premier jour, du haut des collines qui bordent la plaine de Ptolémaïs ; telle que nous l'avons retrouvée de l'autre côté des collines de Zabulon, de celles de Nazareth, et du pied du Mont La-Rosée-de-l'Hermon ou du Mont Carmel ; telle que nous l'avons parcourue dans toute sa largeur et dans toute sa variété, depuis les hauteurs qui dominent Tyr et Sidon jusqu'au lac de Tibériade, et depuis le Mont Thabor, jusqu'aux montagnes de Samarie et de Naplouse, et delà jusqu'aux murailles de Sion. Voici d'abord devant nous la plaine de Zabulon : nous sommes placés entre deux légères ondulations de terres, à peine dignes du nom de collines ; le lit qu'elles laissent entr'elles, en se creusant devant nous, forme le sentier où nous marchons... A droite et à gauche, les

flancs arrondis des deux collines sont ombragés çà et là , de vingt pas en vingt pas , par des touffes d'arbustes variés , qui ne perdent jamais leurs feuilles ; à une distance un peu plus grande s'élèvent des arbres au tronc noueux , aux rameaux nerveux et entrelacés , au feuillage immobile et sombre ; la plupart sont des chênes verts d'une espèce particulière , dont la tige est plus légère et plus élancée que celle des chênes d'Europe , et dont la feuille , veloutée et arrondie , n'a pas la dentelure de la feuille du chêne commun ; le caroubier , le térébinthe , et plus rarement le platane et le sycomore , complètent le vêtement de ces collines. Je ne connais pas les autres arbres par leurs noms : quelques-uns ont le feuillage des sapins et des cèdres ; d'autres , et ce sont les plus beaux , ressemblent à d'immenses saules par la couleur de leur écorce , la grâce de leur feuillage et la nuance tendre et jaunâtre de ce feuillage ; mais ils le surpassent au delà de toute proportion en étendue , en grosseur , en élévation. Les caravanes les plus nombreuses peuvent se rencontrer autour de son tronc colossal et camper ensemble , avec leurs bagages et leurs chameaux , sous leur ombre ; dans les espaces larges et fréquents que ces arbres divers laissent à nu sur les pentes des collines. Des bancs de roches blanchâtres , et plus souvent d'un grès bleu , percent la terre et se montrent au soleil comme les muscles vigoureux d'une forte charpente humaine , qui s'articulent plus en saillie dans la vieillesse , et semblent prêts à percer la peau qui les enveloppe ; mais entre ces bancs ou ces blocs de rochers , une terre noire , légère et profonde , végète sans cesse , et produirait incessamment le blé , l'orge et le maïs , pour peu qu'on la remuât , ou des forêts de broussailles épineuses , de grenadiers sauvages , de roses de Jéricho et de chardons énormes dont la tête s'élève à la hauteur de la tête du chameau. Une fois une de ces collines ainsi décrite , vous les voyez toutes , à leur forme près , et l'imagination



peut se représenter leur effet , à mesure qu'elle les voit citées dans le paysage de la Terre Sainte. Nous marchions donc entre deux de ces collines , et nous commençons à redescendre légèrement en laissant la mer et la plaine de Ptolémaïs derrière nous , quand nous aperçûmes la première plaine de la terre de Chanaan ; c'était la plaine de Zabulon , le jardin de la tribu de ce nom.

« A droite et à gauche devant nous , les deux collines que nous venions de traverser s'écartaient gracieusement , et par une courbe pareille , semblable à deux vagues mourantes , qui se fondent doucement et s'écartent harmonieusement devant la proue d'un navire ; l'espace qu'elles laissent entr'elles , et qui s'élargissait ainsi par degrés , était comme une anse peu profonde que la terre jetait entre les montagnes ; cette anse ou ce golfe de terre , unie et fertile , formait bientôt une plus large vallée , et là où les deux collines qui l'enveloppaient encore venaient à mourir tout-à-fait , cette vallée se fondait et se perdait dans une plaine légèrement ovale , dont les deux extrémités aiguës s'enfonçaient sous l'ombre de deux autres rangs de collines. De l'élévation où nous étions placés , notre regard descendait naturellement dans cette plaine , en suivait involontairement les sinuosités flexibles , et pénétrait avec elle jusque dans les anses les plus étroites qu'elle formait en se glissant entre les racines des montagnes qui la terminent. A gauche , les hautes cimes dorées et ciselées du Liban jetaient hardiment leurs pyramides dans le bleu sombre d'un ciel du matin ; à droite , la colline qui nous portait s'élevait insensiblement en s'éloignant de nous , et , allant comme se nouer avec d'autres collines , formait divers groupes d'élévations , les unes arides , les autres vêtues d'oliviers et de figuiers... Mais en face , l'horizon qui terminait la plaine de Zabulon , et qui s'étendait devant nous dans un espace de trois ou quatre lieues , formait une perspective de collines , de montagnes ,

de vallées , de ciel , de lumière , de vapeurs et d'ombre , fondus avec un tel bonheur de composition , liés avec une si gracieuse symétrie , et variés par des effets si divers , que mon œil ne pouvait s'en détacher , et que , ne trouvant rien dans mes souvenirs des Alpes , d'Italie ou de Grèce , à quoi je puisse comparer ce magique ensemble , je m'écriai : C'est le Poussin , ou Claude Lorrain. Rien en effet ne peut égaler la suavité grandiose de cet horizon de Chanaan que le pinceau des deux peintres à qui le génie divin de la nature en a révélé la beauté. On ne trouvera cet accord du grand et du doux , du fort et du gracieux , du pittoresque et du fertile , que dans les paysages imaginés de ces deux grands hommes , ou dans la nature inimitable du beau pays que nous avons devant nous , et que la main du grand peintre suprême avait lui-même dessiné et coloré pour l'habitation d'un peuple encore pasteur et encore innocent. D'abord au pied des montagnes , et à environ une demi-lieue dans la plaine , un mamelon , entièrement détaché de toutes les collines environnantes , sortait pour ainsi dire de terre , comme un piédestal naturel , destiné uniquement par la nature à porter une ville forte. Ses flancs s'élevaient presque perpendiculairement depuis le niveau de la plaine jusqu'au sommet de cette espèce d'autel de terre ; ils ressemblaient exactement aux remparts d'une place de guerre , tracés et élevés de mains d'hommes.

« Le sommet lui-même , au lieu d'être inégal et arrondi , comme tous les sommets de collines ou de montagnes , était nivelé et aplati comme pour porter quelque chose dont il devait se couronner quand viendrait le peuple à la demeure duquel il était destiné. Dans toutes les charmantes plaines du pays de Chanaan , j'ai revu depuis ces mêmes mamelons , en forme d'autels quadrangulaires ou oblongs , évidemment destinés à protéger les premières demeures d'une nation timide et faible , et leur destination est si bien écrite dans

leur forme isolée et bizarre , que leur masse seule empêche de s'y tromper et de croire qu'ils ont été fabriqués par le peuple qui les couvrit de ses villes... Il faut être aveugle pour ne pas reconnaître une destination spéciale et providentielle dans ces forteresses élevées à l'embouchure et à l'issue de presque toutes les plaines de la Galilée et de la Judée. Derrière ce mamelon , où l'imagination reconstruit sans peine une ville antique avec ses murailles , ses bastions et ses tours , les premières collines montaient graduellement de la plaine , portant comme des taches grises et noires sur leurs flancs , des bosquets d'oliviers ou de chênes verts. Entre ces collines et des montagnes plus élevées et plus sombres auxquelles elles servaient de base , et qui les dominaient majestueusement , quelque torrent écumait sans doute , ou quelque lac profond s'évaporait aux premières ardeurs du soleil du matin ; car une vapeur blanche et bleuâtre s'étendait dans cet espace vide , et dérobaient légèrement , et comme pour le faire mieux fuir , le second plan de montagnes , sous ce rideau transparent que perçaient çà et là les faisceaux des rayons de l'aurore. Plus loin et plus haut encore , une troisième chaîne de montagnes , entièrement sombres , montait en croupes arrondies et inégales , et donnait à tout ce suave paysage cette teinte de majesté , de force et de gravité , qui doit se retrouver dans tout ce qui est beau , comme élément ou comme contraste. De distance en distance , cette troisième chaîne était brisée , et laissait fuir l'horizon et le regard sur une vaste percée d'un ciel d'argent pâle , semé de quelques nues légèrement rosées : enfin , derrière ce magnifique amphithéâtre , deux ou trois cimes du Liban lointain se dressaient comme des promontoires avancés dans le ciel , et recevant les premières la pluie lumineuse des premiers rayons du soleil suspendu au-dessus d'elles , semblaient tellement transparentes , qu'on croyait voir à travers trembler la lumière du ciel

qu'elles nous dérobaient. Ajoutez à ce spectacle la voûte seraine et chaude du firmament, et la couleur limpide de la lumière, et la fermeté des ombres qui caractérise une atmosphère d'Asie ; semez dans la plaine d'immenses files de vaches rousses, de chameaux blancs, de chèvres noires, venant à pas lents chercher une eau rare, mais limpide et savoureuse ; représentez-vous quelques cavaliers montés sur leurs légers coursiers ; quelques femmes des villages voisins, vêtues de leurs longues tuniques bleu de ciel ; quelques hameaux dont les murs, couleur de rochers, et les maisons sans toits se confondent avec les rochers de la colline même : que quelque nuage de fumée d'azur s'élève de distance en distance entre les oliviers et les cyprès qui entourent ces villages ; que quelques pierres, creusées comme des auges (tombeaux des patriarches), quelques fûts de colonnes de granit, quelques chapiteaux sculptés, se rencontrent çà et là autour des fontaines, et vous aurez la peinture la plus exacte et la plus fidèle de la délicieuse plaine de Zabulon, de celle de Nazareth, de celle de Saphora et du Thabor. »

## IV

DOUTE DE SAINT JOSEPH. — NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST. — SA CIRCONCISION. — SA GÉNÉALOGIE.

« Voici comment la naissance de Jésus-Christ s'accomplit : Marie sa mère ayant épousé Joseph, elle se trouva enceinte par l'opération du Saint Esprit avant qu'ils eussent été ensemble. Joseph, son mari, qui était un homme juste, ne voulant pas la diffamer, méditait de la renvoyer secrètement. » Il était juste, et sa justice ne lui permettait pas de demeurer dans la compagnie de celle qu'il ne pouvait croire innocente, car de soupçonner seulement ce qui était arrivé.

par l'opération du Saint-Esprit, c'était un miracle dont Dieu n'avait point encore donné d'exemple et qui ne pouvait tomber dans l'esprit humain. Dieu lui aurait pu éviter toutes ces peines, en lui révélant plus tôt le mystère de la grossesse de sa chaste épouse; mais sa vertu n'aurait pas été mise à l'épreuve qui lui était préparée. Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais sans en paraître inquiète, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel; au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu, et demeure dans la paix.

« Mais lorsque Joseph était dans cette pensée, l'ange du Seigneur lui apparut en songe et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie, votre épouse; car ce qui est en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui délivrera son peuple de ses péchés. Tout ceci a été fait pour accomplir tout ce que le Seigneur avait dit par le prophète : Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils, et vous nommerez son nom Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous. » C'est la gloire de l'Église chrétienne. Quelle autre société a seulement osé se vanter d'avoir pour instituteur le fils d'une vierge ? Un si beau titre n'était jamais tombé dans l'esprit humain, et cette gloire était réservée au christianisme. Jésus-Christ fils d'une vierge, vierge lui-même, a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé Saint Jean, vierge aussi selon toute la tradition chrétienne, dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre, toujours par conséquent dans la compagnie, et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence. Fils de Dieu et fils d'une

Vierge, ces deux choses devaient aller ensemble, afin qu'on pût dire en tout sens : « Qui comprendra sa génération ? »

« Joseph, étant réveillé obéit à l'ange du Seigneur et prit son épouse chez lui. »

Après ce songe, et la parole de l'ange, le saint homme fut changé : il devint père, il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie et du divin enfant. Il commence ce bienheureux ministère par le voyage de Bethléem, et nous en verrons toute la suite.

« En ce même temps, un édit de César Auguste ordonna de faire le dénombrement des habitants de toute la terre. Ce premier dénombrement se fit sous Quirinus, gouverneur de Syrie. » Que faites-vous, princes du monde, en mettant tout l'univers en mouvement, afin qu'on vous dresse un rôle de tous les sujets de votre empire ? Vous en voulez connaître la force, les tributs, les soldats. C'est cela ou quelque chose de semblable que vous pensez faire ; mais Dieu a d'autres desseins que vous exécutez sans y penser par vos vues humaines. Son Fils doit naître dans Bethléem, humble patrie de David ; il l'a fait ainsi prédire par son prophète il y a plus de sept cents ans : et voilà que tout l'univers se remue pour accomplir cette prophétie.

« Chacun allait se faire inscrire dans la ville à laquelle il appartenait. Joseph partit donc de la Galilée, de la ville de Nazareth, pour la Judée et la ville de David appelée Bethléem (1), parce qu'il était de la maison et de la famille

(1) Continuons à laisser décrire les lieux saints par les grands peintres : « Nous sortimes de Jérusalem par la porte de Damas, dit Châteaubriand, puis, tournant à gauche et traversant les ravins au pied du Mont Sion, nous gravîmes une montagne sur le plateau de laquelle nous cheminâmes pendant une heure. Nous laissions Jérusalem au nord derrière nous ; nous avions au couchant les montagnes de Judée, et au levant, par delà la Mer Morte, les montagnes d'Arabie. Nous

de David, pour s'y faire inscrire avec Marie, son épouse, qui était enceinte. »

« Pendant qu'ils étaient à Bethléem, » au-dehors pour obéir au prince qui leur ordonnait de s'y faire inscrire dans le registre public; et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu, dont le secret instinct les menait à l'accomplissement de ses desseins, « le temps d'enfanter de Marie, arriva, et elle mit au monde son fils premier-né, et elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche (1), parce qu'il n'y

passâmes le couvent de Saint-Élie. On ne manque pas de faire remarquer, sous un olivier et sur un rocher au bord du chemin, l'endroit où ce prophète se reposait quand il allait à Jérusalem. A une lieue plus loin, nous entrâmes dans le champ de Rama où l'on trouve le tombeau de Rachel... Nous aperçûmes dans la montagne (car la nuit était venue) les lumières du village de Rama. Le silence était profond autour de nous. Ce fut sans doute dans une pareille nuit que l'on entendit tout-à-coup la voix de Rachel: « *Vox in Rama audita est, ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari quia non sunt...* » Nous arrivâmes par un chemin étroit et scabreux à Bethléem.... Le lendemain j'examinai la campagne du haut d'une terrasse. Bethléem est bâtie sur un monticule qui domine une longue vallée. Cette vallée s'étend de l'est à l'ouest; la colline du midi est couverte d'oliviers clair-semés sur un terrain rougeâtre, hérissé de cailloux; la colline du nord porte des figuiers sur un sol semblable à celui de l'autre colline... Bethléem reçut son nom d'Abraham, et signifie *la maison du pain*. Elle fut surnommée *Ephrata* (fructueuse). Elle porta aussi le nom de *Cité de David*; et elle était la patrie de ce monarque et il y garda les troupeaux dans son enfance. Saint Matthias, apôtre, eut aussi le bonheur de recevoir le jour dans la cité où le Messie vint au monde. »

(1) « La sainte grotte, lieu à jamais révérend de la Nativité du Sauveur, dit Chateaubriand, est irrégulière, parce qu'elle occupe l'emplacement irrégulier de l'étable et de la crèche; elle a trente-sept pieds et demi de long, onze pieds trois pouces de large, et neuf pieds de haut. Elle est taillée dans le roc... Tout au fond de la grotte, du côté de l'Orient, est la place où la Vierge enfanta le Sauveur des hommes... A sept pas de là vers le midi, vous trouvez la crèche, on y descend par deux degrés, car elle n'est pas de niveau avec le reste de la grotte. C'est une voûte élevée, enfoncée dans le rocher... A deux pas vis-à-vis de la crèche est la place où Marie était assise lorsqu'elle présenta l'enfant des douleurs aux adorations des Mages. »

• A deux cents pas de Bethléem, dit le P. de Géramb, dans son Pè-

avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » Jésus, fils de David, naquit dans la ville où David avait pris naissan-

lerinage à Jérusalem, mais d'un autre côté, est une grotte du même genre que celle de la Nativité, mais moins grande, dédiée à la Sainte Vierge. On l'appelle la *grotte de Lait*. La tradition dit qu'avant la fuite en Egypte, la sainte Vierge s'y cacha pendant quelque temps. On y voit un autel taillé dans le roc, où l'on célèbre quelquefois le saint sacrifice de la messe. On y va aussi chanter les litanies.

« La dévotion pour ce lieu est très-grande ; elle a pour motif la vertu qu'on s'accorde à attribuer aux pierres de la grotte. Comme ces pierres sont très-tendres, on en détache facilement des morceaux que l'on réduit en poussière, et que l'on fait prendre aux nourrices qui manquent de lait. Non-seulement les Grecs, les Arméniens, les Russes, et en général toutes les nations qui ont des pèlerins à Jérusalem, attachent une grande confiance à cette poudre, mais même les Turcs et les Arabes, qui en transportent en Turquie et jusque dans l'intérieur de l'Afrique.

« Je ne ferai aucune réflexion sur la vertu de ces pierres et sur ses causes. J'affirme seulement comme une chose certaine, qu'un très-grand nombre de personnes en obtiennent l'effet qu'elles en attendent.

« A demi-lieue de cette grotte, vers l'orient, au-delà d'une montagne que l'on descend par une pente extrêmement rapide, est le *village des Pasteurs*. C'est le lieu qu'habitaient les bergers auxquels les anges apparurent pour leur annoncer la naissance du Sauveur. On l'aperçoit très-distinctement de la terrasse du monastère, et je le contemple toujours avec un nouveau plaisir. L'histoire qu'il rappelle est une de celles qui, dès mes premiers ans, entraient le plus doucement dans ma mémoire, et je n'ai pas connu d'enfant chrétien pour qui elle n'eût les mêmes charmes. A cet âge, bien mieux que lorsque les passions ont introduit dans l'âme une orgueilleuse sagesse, on y trouve, on y sent quelque chose de vraiment céleste ; et grâce à l'innocence, à la pureté du cœur, on se range vite et volontiers, si je puis m'exprimer ainsi, du côté de celui qui, en admettant les hommes de bonne volonté auprès de son divin Fils, a fait passer les bergers avant les rois.

« Ce village est habité moitié par des Catholiques, moitié par des Grecs. Il est bâti comme tous ceux du pays. Chaque maison n'est qu'un tas de pierres sans ordre, et présentant à peine l'aspect de murailles irrégulières, dans lesquelles sont deux trous qu'on appelle, l'un, la porte, l'autre la fenêtre. On nous montra un puits, où, selon la tradition, la sainte Vierge venait laver les langes de l'enfant Jésus, lorsqu'elle était cachée dans la *grotte de Lait*.

« L'emplacement même où les bergers entendirent la voix des anges, est maintenant clos de murs. Il est planté d'environ cinquante ou soixante oliviers. »



ce. Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ ; et César , lorsqu'on n'y pensait pas , exécuta l'ordre de Dieu.

Dieu préparait au monde un grand et nouveau spectacle, quand il fit naître un roi pauvre ; et il fallut lui préparer un palais et un berceau convenables. La foule et les riches de la terre avaient rempli les hôtelleries : il n'y a plus pour Jésus qu'une étable abandonnée et déserte, et une crèche pour le coucher. Digne retraite pour celui qui dans le progrès de son âge devait dire : le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ! C'est lui-même qui le voulut de cette sorte. On a enfin trouvé un lieu digne du délaissé. Sortez, divin enfant, tout est prêt pour signaler votre pauvreté. Il sort comme un trait de lumière, comme un rayon du soleil : sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout-à-coup : cet enfantement est exempt de cris, comme de douleur et de violence : miraculeusement conçu, il naît encore plus miraculeusement. Sa mère l'enveloppe de langes avec ses chastes mains. Il faut couvrir ce nouvel Adam, qui porte le caractère du péché, que l'air dévorerait, et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez-donc, Marie, ce tendre corps ; portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains ? Adorez-le en l'allaitant, pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

« Il y avait dans les environs, des bergers qui veillaient la nuit, parmi les champs, à la garde de leurs troupeaux. L'ange du Seigneur se présenta tout-à-coup à eux ; une lumière céleste les environna, et ils furent saisis d'une grande crainte. » Mais l'ange les rassura. « Ne craignez pas, leur dit-il, je vous annonce une grande joie qui sera ressentie par

tout le peuple. C'est que, dans la ville de David, aujourd'hui vous est né le Sauveur du monde, le Christ, le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnaître : vous trouverez un enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche. Au même instant se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste, qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Après que les anges se furent retirés dans le ciel, les bergers se disaient les uns aux autres : Allons à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph, et l'enfant couché dans la crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant, et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce que les pasteurs leur en avaient dit. » Comme Dieu prépare la voie à son Évangile ! Chacun était étonné d'entendre ce beau témoignage de ces bouches aussi innocentes que rustiques. Il fallait de tels témoins à celui qui devait choisir des pêcheurs pour être ses premiers disciples, et les docteurs futurs de son Église. « Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu, selon ce qui leur avait été dit. » Mais voici encore quelque chose de plus merveilleux et de plus édifiant : « Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur. » Qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde et demeurer cependant la bouche fermée ? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut : que n'a-t-elle pas senti par sa présence ? Et si, pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas senti la sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formait en elle ? Cependant elle

le laisse louer par tout le monde ; Joseph entre en part de son silence comme de son secret ; ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison , et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage , Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire , et son fils comme le fruit d'un mariage ordinaire.

Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures opèrent naturellement le silence , le saisissement , et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression. Car que dirait-on et que pourrait-on dire de Marie qui pût égaler ce qu'elle sentait ?

« Le huitième jour étant arrivé , auquel l'enfant devait être circoncis , il fut nommé Jésus , nom qui lui avait été donné par l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. » Jésus souffre d'être mis au rang des pécheurs ; il va comme un vil esclave porter sur sa chair un caractère servile et la marque du péché de notre origine. En recevant la circoncision , il se rend , comme dit Saint Paul , débiteur de toute la loi , et s'y oblige , mais pour nous , afin de nous affranchir de ce pesant joug. Nous voilà donc libres par l'esclavage de Jésus. Le nom du Sauveur nous en est un gage : Jésus nous sauve du péché ainsi qu'il a été dit. C'est par son sang qu'il doit être notre Sauveur. Il faut qu'il en coûte du sang pour en recevoir le nom. Ce peu de sang qu'il répand oblige à Dieu tout le reste , et c'est le commencement de la rédemption.

C'est ici le lieu de placer les deux généalogies de Jésus-Christ : Voici celle selon Saint Matthieu :

« La généalogie de Jésus-Christ , fils de David , fils d'Abraham :

« Abraham engendra Isaac. Isaac engendra Jacob. Jacob engendra Juda et ses frères. Juda engendra Pharès et Zara de Thamar. Pharès engendra Esron. Esron engendra Aram. Aram engendra Aminadab. Aminadab engendra Naasson.

Naasson engendra Salmon. Salmon engendra Booz de Rahab. Booz engendra Obed de Ruth. Obed engendra Jessé. Jessé engendra le roi David. Le roi David engendra Salomon, de la femme qui avait été mariée avec Urie. Salomon engendra Roboam. Roboam engendra Abias. Abias engendra Asa. Asa engendra Josaphat. Josaphat engendra Joram. Joram engendra Osias. Osias engendra Joatham. Joatham engendra Achas. Achas engendra Ezéchias. Ezéchias engendra Manassés. Manassés engendra Amon. Amon engendra Josias. Josias engendra Jechonias et ses frères vers le temps où les juifs furent emmenés à Babylone. Depuis qu'ils furent emmenés à Babylone, Jechonias engendra Salathiel. Salathiel engendra Zorobabel. Zorobabel engendra Abiud. Abiud engendra Eliacim. Eliacim engendra Azor. Azor engendra Sadoc. Sadoc engendra Achim. Achim engendra Eliud. Eliud engendra Eléazar. Eléazar engendra Mathan. Mathan engendra Jacob. Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus qui est appelé le Christ. »

« Ainsi depuis Abraham jusqu'à David, il y a eu quatorze générations. Depuis David jusqu'à la captivité de Babylone, quatorze générations. Et depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jésus-Christ, quatorze générations. »

Saint Luc commence en remontant la généalogie de « Jésus, qui passait pour fils de Joseph, qui fut fils de Heli, qui fut fils de Mathat, qui fut fils de Levi, qui fut fils de Melchi, qui fut fils de Janne, qui fut fils de Joseph, qui fut fils de Mathathias, qui fut fils d'Amos, qui fut fils de Nahum, qui fut fils de Hesli, qui fut fils de Nagge, qui fut fils de Maath, qui fut fils de Mathathias, qui fut fils de Semei, qui fut fils de Joseph, qui fut fils de Juda, qui fut fils de Joanna, qui fut fils de Resa, qui fut fils de Zorobabel, qui fut fils de Salathiel, qui fut fils de Neri, qui fut fils de Melchi, qui fut fils d'Addi, qui fut fils de Cosan, qui fut fils d'Elmadan, qui fut fils de Her, qui fut fils de Jésus, qui

fut fils d'Eliézer, qui fut fils de Jorim, qui fut fils de Mathat, qui fut fils de Levi, qui fut fils de Siméon, qui fut fils de Juda, qui fut fils de Joseph, qui fut fils de Jona, qui fut fils d'Eliakim, qui fut fils de Melea, qui fut fils de Menna, qui fut fils de Mathatha, qui fut fils de Nathan, qui fut fils de David, qui fut fils de Jessé, qui fut fils d'Obed, qui fut fils de Booz, qui fut fils de Salmon, qui fut fils de Naasson, qui fut fils d'Aminadab, qui fut fils d'Aram, qui fut fils d'Esron, qui fut fils de Pharès, qui fut fils de Juda, qui fut fils de Jacob, qui fut fils d'Isaac, qui fut fils d'Abraham, qui fut fils de Thare, qui fut fils de Nachor, qui fut fils de Sarug, qui fut fils de Ragau, qui fut fils de Phaleg, qui fut fils de Heber, qui fut fils de Salé, qui fut fils de Caïnam, qui fut fils d'Arphaxad, qui fut fils de Sem, qui fut fils de Noë, qui fut fils de Lamech, qui fut fils de Mathusalé, qui fut fils de Hénoch, qui fut fils de Jared, qui fut fils de Malaleel, qui fut fils de Caïnan, qui fut fils de Henos, qui fut fils de Seth, qui fut fils d'Adam, qui fut créé de Dieu. »

[Ce n'est pas ici le lieu de] traiter les difficultés et les contradictions apparentes des deux généalogies de Jésus-Christ, rapportées dans Saint Matthieu et dans Saint Luc; il faut remarquer seulement :

Qu'il était notoire que Jésus-Christ sortait de la race de David; tout le monde l'appelait hautement et sans contradiction le fils de David. Sa généalogie était bien connue, et il était manifeste au Hébreux mêmes qu'il était de la tribu de Juda. Il n'était pas moins constant qu'il en sortait par David.

Si donc les Évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savait qu'ils étaient de même race et si proches parents que tout le monde connaissait leur parenté.

Il est inutile de se tourmenter à concilier les deux généa-

logies de Saint Matthieu et de Saint Luc. La loi qui ordonnait au cadet d'épouser la veuve de son aîné mort sans enfants , pour en faire revivre la tige et lui donner une postérité , introduisait parmi les juifs deux sortes de généalogie , l'une naturelle et l'autre légale. Le Saint-Esprit a voulu que nous sussions qu'en quelque sorte qu'on voulût compter la race de Jésus-Christ , il venait toujours de Juda et de David et de la famille royale. Mais toutefois l'humble Jésus , à qui Dieu avait destiné une noblesse royale , ne sort point de cette maison dans son grand éclat , mais dans le temps de sa décadence , où , déchue de la royauté , elle subsistait dans les plus vils artisans , par où aussi il devait paraître que son trône était d'une autre nature et d'une autre élévation que celui de ses ancêtres. Il faut encore observer que le Sauveur , bien qu'il fût le Saint des saints , non-seulement est sorti de rois pécheurs et méchants , mais encore que les seules femmes qu'on marque comme ses aïeules , sont une Thamar , une Ruth , moabite , et sortie d'une race infidèle , et enfin une Bethsabée , une adultère ; tout cela se fait pour l'espérance des pécheurs , dont Jésus-Christ ne veut pas être éloigné et ne dédaigne pas le sang ; mais il s'en montre le rédempteur.

## V

ADORATION DES MAGES. — PURIFICATION. — FUITE EN EGYPTÉ. —  
 MASSACRE DES INNOGENTS. — RETOUR A NAZARETH.

« Jésus étant né à Bethléem de Juda , sous le règne d'Hérode , des Mages vinrent de l'Orient à Jérusalem , et ils demandèrent : Où est le Roi des Juifs qui est nouvellement né ? Nous avons vu son étoile dans l'Orient et nous sommes venus l'adorer. » Balaam , prophète parmi les Gentils , dans

Moab et en Arabie, avait vu Jésus-Christ comme une étoile, et il avait dit : « Il se lèvera une étoile de Jacob. » Cette étoile qui paraît aux Mages, était la figure de celle que Balaam avait vue. Et qui sait si la prophétie de Balaam ne s'était pas répandue en Orient et dans l'Arabie, et si le bruit n'en était pas venu jusqu'aux Mages ?

Les Mages étaient les savants de leurs pays, observateurs des astres, que Dieu prend par leur attrait, riches et puissants, comme leurs présents le font paraître. S'ils étaient de ceux qui présidaient à la religion, Dieu s'était fait connaître à eux, et ils avaient renoncé au culte de leur pays.

D'où viennent les Mages ? de loin ou de près ? Sont-ils venus en ce peu de jours qui s'écoulaient entre la Nativité et l'Épiphanie, comme l'ancienne tradition de l'Église semble l'insinuer, ou y a-t-il ici quelque autre secret ? Sont-ils venus de plus loin ? N'est-ce pas assez de savoir qu'ils viennent du pays de l'ignorance, du milieu de la Gentilité, comme les prémices sacrées de l'Église des Gentils.

« Entendant cela, Hérode en fut troublé et tout Jérusalem aussi bien que lui. Le roi rassembla tous les princes des prêtres et les scribes du peuple pour savoir d'eux où devait naître le Christ. » Ils allèrent d'abord au but sans hésiter, tant il était véritable que la lumière subsistait toujours dans la synagogue. « Ils lui dirent que c'était à Bethléem de Juda, selon ce qui était écrit par le Prophète : Vraiment, ô Bethléem, tu n'es plus comme auparavant la plus petite des villes de Juda, puisque tu seras illustrée par la présence de celui qui doit conduire Israël, mon peuple. »

Au nom du roi qui était venu et à qui il croyait déjà voir occuper le trône, « alors, Hérode, » touché par l'endroit le plus sensible de son cœur, ne s'emporta point contre les pontifes qui avaient annoncé ce roi aux juifs, ni contre les Mages qui avaient fait la demande. En habile politique, il va à la source, et conclut la mort de ce nouveau

roi. « Appelant les Mages en particulier, il prit grand soin d'apprendre d'eux le temps où l'étoile leur était apparue, et les envoyant à Bethléem : Allez, leur dit-il, informez-vous avec soin de cet enfant, et quand vous l'aurez trouvé, faites-le-moi savoir, afin que j'aie aussi l'adorer à votre exemple. » Le cruel ! il ne songeait qu'à lui plonger un poignard dans le sein ; mais il feint une adoration pour couvrir son crime.

« Après avoir entendu le roi parler ainsi, ils partirent ; et aussitôt l'étoile qu'ils avaient vue en Orient, marchait devant eux, et s'arrêta sur le lieu où était l'enfant. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés de joie. Ils entrèrent dans la maison, où ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère, et, se prosternant en terre, ils l'adorèrent. Puis, ouvrant leurs trésors, ils lui présentèrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » On lui donne de l'or comme à un roi ; l'encens honore sa divinité ; et la myrrhe, son humanité et sa sépulture, parce que c'était le parfum dont on embaumait les morts.

Après avoir adoré l'enfant, « avertis en songe par Dieu, de ne retourner plus à Hérode, ils retournèrent en leur pays par un autre chemin. » Ainsi fut trompée la politique d'Hérode.

« Le temps de la purification de Marie, selon la loi de Moïse étant accompli, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la loi de Dieu : Tout enfant mâle premier-né sera consacré au Seigneur ; et pour offrir en sacrifice ce qui est prescrit par la loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux petits de colombe. » La loi de Moïse ordonnait deux choses aux parents des enfants nouvellement nés. La première, s'ils étaient les aînés, de les consacrer au Seigneur, de sorte que les parents ne pussent s'en réserver la disposition, ni aucun droit sur eux, qu'ils ne les eussent auparavant rachetés de Dieu



par le prix qui était prescrit. La seconde loi regardait la purification des mères, qui étaient impures dès qu'elles avaient mis un enfant au monde. Il leur était défendu, durant quarante ou soixante jours, selon le sexe de leurs enfants, de toucher aucune chose sainte, ni d'approcher du temple et du sanctuaire.

Dans cette purification, les parents devaient offrir à Dieu un agneau, et s'ils étaient pauvres, et n'en avaient pas le moyen, ils pouvaient offrir à la place deux tourterelles, ou deux petits de colombe, pour être immolés, l'un en holocauste, et l'autre (selon le rit du sacrifice), pour le péché. L'Évangile excluant l'agneau, a voulu expressément marquer que le sacrifice de Jésus-Christ, a été celui des pauvres. Par les termes mêmes de la loi de la purification, il paraît que la Sainte Vierge en était exempte : n'ayant contracté ni l'impureté des conceptions ordinaires, ni celle du sang et des autres suites des vulgaires enfantements. Elle obéit néanmoins ; elle s'y croit obligée pour l'édification publique, comme son fils avait obéi à la loi servile de la circoncision.

« Il y avait dans Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon, qui vivait dans l'attente de la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui ; et il avait reçu du Saint-Esprit la promesse qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. » Voici un homme admirable et qui fut un grand personnage dans les mystères de l'enfance de Jésus. « Il vient donc au temple (1) par

(1) C'est ici le moment de parler du temple de Jérusalem, où se passèrent plusieurs actes importants de la vie de Jésus-Christ. « Quand David eut défait tous ses ennemis, dit Bossuet, et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate, paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin ; et sur la même montagne où Abraham prêt à immoler son fils unique, fut retenu par la main d'un ange, il désigna, par ordre de Dieu le lieu du temple. Il en fit tous les dessins ; il en amassa les richesses et

un mouvement de l'esprit de Dieu , au moment que le père et la mère de Jésus l'y portaient , selon la coutume pres-

précieux matériaux ; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple qui devait être disposé par le conquérant , devait être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du tabernacle. L'autel des holocaustes , l'autel des parfums , le chandelier d'or , les tables des pains de proposition , tout le reste des meubles sacrés du temple , fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le désert : Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite , fut posée dans le Saint des saints , lieu inaccessible , symbole de l'impénétrable majesté de Dieu et du ciel , interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs : l'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple.... Mais Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple , l'ornement du monde , qui devait être éternel si les enfants d'Israël eussent persévéré dans la piété , fut consumé par le feu des Assyriens.... Cyrus , devenu par la conquête de Babylone le maître de tout l'Orient , reconnaît dans le peuple juif tant de fois vaincu je ne sais quoi de divin. Ravi des oracles qui avaient prédit ses victoires , il avoue qu'il doit son empire au Dieu du ciel que les juifs servaient , et signale la première année de son règne par le rétablissement de son temple et de son peuple.. L'autel se redresse , le temple se rebâtit , les murailles de Jérusalem sont relevées.. Mais pendant qu'on bâtit ce second temple , les vieillards , qui avaient vu le premier , fondent en larmes en comparant la pauvreté de ce dernier édifice avec la magnificence de l'autre... »

C'est dans le second temple que le Messie devait paraître , selon les prophéties. Hérode l'Ascalonite , parvenu à la couronne par la faveur des Romains , forma le dessein de se faire passer pour le Messie , et crut n'avoir pas de moyen plus propre à gagner l'estime et l'amour des juifs , que d'agrandir et d'orner ce temple d'une manière magnifique. L'or brillait partout à l'intérieur et à l'extérieur. Il y employa pendant plusieurs années dix-huit mille ouvriers , et il ne l'acheva que dans l'espace de quarante-six ans. Les pierres qu'il y employa étaient de dimensions incroyables.

Le temple proprement dit était divisé en deux parties , le Saint des saints dont il est parlé plus haut , et le saint temple ou simplement le saint , destiné aux sacrificateurs : ces deux parties étaient séparées par des portes de cèdre , sculptées et dorées , devant lesquelles pendait un voile de lin , orné de fleurs , couleur de pourpre , d'hyacinthe et d'écar-

rite par la loi. » Heureuse rencontre ! mais qui n'est pas fortuite. La rencontre parmi les hommes paraît au-dehors comme un effet du hasard ; mais il n'y a point de hasard , tout est gouverné par une sagesse dont l'infinie capacité embrasse jusqu'aux moindres circonstances. Le même esprit qui mena au temple Joseph , Marie et Jésus , y mena aussi Siméon. Il cherchait Jésus ; mais plutôt et premièrement Jésus le cherchait , et voulait encore plus se donner à lui que Siméon ne voulait le recevoir.

« Il prit l'enfant entre ses bras , et il bénit Dieu et il dit : Seigneur , vous laissez maintenant s'en aller en paix votre serviteur , selon votre parole , puisque mes yeux ont vu le Sauveur , celui que vous avez destiné pour être exposé à la face de tous les peuples de l'univers , pour être la lumière qui éclairera toutes les nations et comblera de gloire votre peuple d'Israël. » Le saint vieillard ne veut plus rien voir après avoir vu Jésus-Christ. Il croyait profaner ses yeux sanctifiés par la vue de Jésus-Christ , et il ne désire plus que d'aller bientôt au sein d'Abraham , y attendre l'espérance du monde , et annoncer comme prochaine aux enfants de Dieu la consolation d'Israël.

« Le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de

late. Ce fut le voile qui se déchira à la mort de Jésus-Christ. Tout autour de ces deux édifices sacrés étaient d'immenses galeries , des salles d'assemblée , des appartements pour les prêtres , en un mot tous les accessoires nécessaires au service divin. C'est dans ces lieux , dans les cours et les portiques extérieurs que le peuple se tenait et que se sont passés les faits racontés dans l'Évangile. Trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ , Titus assiégea et prit Jérusalem : le temple fut livré aux flammes et ne s'est plus relevé de ses ruines. Sous Julien l'Apostat , les Juifs tentèrent de le rebâtir ; mais le ciel et la terre se conjurèrent contr'eux. La terre fut secouée par d'épouvantables tremblements ; il en sortit des globes de feu ; tous les ouvrages commencés furent détruits , et un grand nombre des ouvriers périrent. Il n'est donc pas resté pierre sur pierre de ce superbe monument , ainsi que Jésus-Christ l'avait prédit.

ce qu'on disait de lui. » Pourquoi cette admiration ? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des Gentils. Marie n'avait ouï parler que du trône de David et de la maison de Jacob. Elle avait senti toutefois, par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que dans tous les temps on la publierait bienheureuse ; ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des Mages était un présage de la conversion des Gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncé, et c'était un grand sujet d'admiration.

« Siméon les bénit, et dit à Marie sa mère : Cet enfant que vous voyez, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour un signe auquel on contredira, et votre âme même sera percée d'une épée, afin que les pensées que plusieurs tiennent cachées dans leurs cœurs soient découvertes. » Siméon est inspiré de parler à fond à Marie, qui plus que personne a ces oreilles intérieures où le Verbe se fait entendre. L'Évangile est le plus parfait commentaire de la parole de Siméon. Écoutez murmurer le peuple : les uns disaient. C'est un homme de bien ; les autres disaient : Non, il trompe le peuple et abuse de sa crédulité. C'est un possédé, disaient les uns, c'est un fou, pourquoi l'écouter davantage ? D'autres disaient : Ce ne sont pas là les paroles d'un possédé ; un possédé rend-il la vue à un aveugle-né ? Les contradictions étaient fortes, les défenseurs étaient faibles, et le parti des contradicteurs devint si fort, qu'à la fin il met en croix l'innocence même. Vous aurez part aux contradictions, ô Marie ; vous verrez tout le monde se soulever contre ce cher fils ; vous en aurez le cœur percé, et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur. Si Jésus-Christ n'avait point paru sur la terre, on ne connaîtrait pas la

profonde malice, le profond orgueil, la profonde corruption, la profonde dissimulation et hypocrisie du cœur de l'homme.

« Il y avait une prophétesse, nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, d'un âge fort avancé, n'ayant été que sept ans avec son mari, depuis qu'elle l'avait épousée étant vierge. Elle était veuve et avait quatre-vingt-quatre ans ; elle ne bougeait pas du temple et servait Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière. » Voilà encore un digne témoin de Jésus-Christ. « Elle survint au même instant, louant le Seigneur, et parlant de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. » Ce Seigneur qu'elle louait visiblement était Jésus-Christ. Elle fut digne de le connaître et de l'annoncer, parce que, détachée de la vie des sens et unie à Dieu par l'oraison, elle avait préparé son cœur à la plus pure lumière. Saint Luc a voulu en peu de paroles nous faire connaître cette sainte veuve, et en marquer non-seulement les vertus, mais la race même, afin que ces circonstances rappelassent le souvenir du témoignage de cette femme ; ce qu'il ne fait pas de Siméon, qui peut-être était plus connu.

« Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnait, ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth. » Ce passage de Saint Luc insinue que la Sainte Vierge et Saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devait faire dans le temple. Il y avait vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth, d'où ils étaient venus, et où était leur demeure, et il était naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple.

Saint Luc, qui nous a si bien marqué la retraite dans Nazareth après l'accomplissement des saintes cérémonies, ne dit pas ce qui s'est passé entré deux, que Saint Mathieu avait déjà raconté. Cet évangéliste, après l'adoration des

Mages, marque leur retour par un autre chemin, l'avertissement de l'ange à Joseph, la retraite en Égypte, la fureur d'Hérode et le massacre des Innocents : un second avertissement de l'ange après la mort d'Hérode, qui bien certainement suivit de près la naissance de Notre-Seigneur ; et enfin un troisième avertissement du ciel pour s'établir à Nazareth.

Ce temps, comme on voit, fut fort court : la sainte famille était cachée, et Hérode attendait des nouvelles certaines de l'enfant par les Mages, qu'il croyait avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure. Il était naturel qu'il les attendit durant quelques jours, et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et à Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent pouvaient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais elles furent promptement suivies de la fuite en Égypte.

« Les Mages s'étant retirés, » Dieu qui voyait dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions et le temps des grands mouvements qu'elles devaient exciter, les prévint par le message du saint ange, » qui vint dire à Joseph pendant son sommeil : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte et n'en partez point que lorsque je vous le dirai, car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre. » Partout où entre Jésus, il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. Étrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout-à-coup ; et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né, lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement, mais tranquillement dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis : « il

se leva , prit l'enfant et sa mère pendant la nuit , et se retira en Égypte , et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode , afin que ce que le Seigneur avait dit par son prophète fût accompli : J'ai appelé mon fils de l'Égypte. » Joseph ne se plaint pas de cet enfant incommode qui ne leur apporte que persécution. Il part , il va en Égypte où il n'a aucune habitude , sans savoir quand il reviendra à sa patrie , à sa boutique et à sa pauvre maison. L'on n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix.

L'affaire pressait : les cruelles jalousies d'Hérode allaient produire d'étranges effets. « Après avoir attendu durant plusieurs jours le retour des Mages , Hérode , voyant qu'ils s'étaient moqués de lui , entra dans une extrême colère , et fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs , depuis deux ans et au-dessous , suivant le temps de l'apparition de l'étoile dont il s'était soigneusement enquis. » Soit que les Mages vissent d'un pays si reculé dans l'Orient qu'il leur fallût deux ans ou environ pour arriver au temps marqué , qui était celui de la naissance de Jésus-Christ ; que Dieu pour les préparer , ait fait paraître son étoile longtemps auparavant sa naissance pour s'ébranler vers la Judée et vers Bethléem environ le temps qu'ils y devaient arriver ; soit enfin que la cruelle jalousie d'Hérode se soit étendue dans le massacre de ces innocents au-delà de l'âge du Sauveur , de crainte de le manquer , et lui en ait fait tuer plus qu'il ne fallait ; un auteur païen (Macrobe), d'une assez exacte critique , raconte que , parmi les enfants de deux ans et au-dessous qu'Hérode fit mourir , il s'y trouva un de ses enfants.

« Alors donc fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Des cris lamentables furent entendus à Rama (dans le voisinage de Bethléem) , des pleurs et des hurlements de Rachel qui pleurait ses enfants et ne voulait point se consoler de les avoir perdus. » Il attribue à Rachel

les lamentations des mères d'autour de Bethléem où elle était enterrée. Les gémissements de ces mères célèbres par toute la contrée, ont mérité d'être prédits, et la mémoire en durait encore au commencement de l'Église, lorsque Saint Matthieu publia son Évangile.

Hérode ne survécut guère aux enfants qu'il faisait tuer pour assurer sa vie et sa couronne. « Hérode étant mort, l'ange du Seigneur apparut encore à Joseph, en songe, en Égypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et retournez dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchaient la vie de l'enfant sont morts. Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère et partit pour le pays d'Israël. Ayant appris qu'Archelaüs, fils d'Hérode, régnait en Judée à la place de son père, il n'osa point y aller; il fut averti en songe de s'établir dans la Galilée, où il demeura dans la ville de Nazareth, pour accomplir ce qui avait été prédit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen, » c'est-à-dire saint. Le mot de Nazaréen (1) contenait un grand mystère, puisqu'il exprimait la sainteté du Sauveur. On l'appelait ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paraît par le titre de la croix.

## VI

### VIE CACHÉE DE JÉSUS, JUSQU'À SON BAPTÊME.

« Cependant l'enfant croissait et se fortifiait, rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était en lui. » Il fallait que comme les autres enfants, il sentit les progrès de l'âge. La sagesse dont il était plein se déclarait par degrés. Cependant

(1) Les Nazaréens formaient avec les Réchabites deux classes de personnes qui se distinguaient du peuple par la sainteté de leur vie. Ils s'abstenaient de toute liqueur qui pouvait enivrer.



dès le berceau et dès le sein de sa mère, il était rempli de sagesse. « Tous les trésors de sagesse et de science étaient cachés en lui, » dit Saint Paul. Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps.

Aimable enfant ! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes, développer vos bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour fils ; faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue et bégayer les louanges de Dieu votre Père !

« Selon le précepte de la loi, Joseph et Marie, son père et sa mère, allaient tous les ans à Jérusalem pour y célébrer la pâque. » Ils y menaient leur cher Fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance, et peut-être instruire du mystère de cette fête. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité de l'âge ignorant, mais d'un ordre plus profond. Il choisit pour accomplir ce mystère l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

« Lorsqu'il fut âgé de douze ans, ils se rendirent à Jérusalem, selon leur coutume, à l'époque de la fête. Les jours de fête étant passés, pendant qu'ils s'en retournaient, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent pas. » Les charmes du saint enfant étaient merveilleux ; il est à croire que tout le monde le voulait avoir. « Pensant qu'il serait dans quelque troupe de voyageurs, » (car les gens de même contrée, allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie), ses parents, à qui Jésus échappa ainsi facilement, « marchèrent un jour sans s'apercevoir de sa perte. « Les voilà premièrement dans l'inquiétude et ensuite dans la douleur,

lorsqu'ils le cherchèrent, sans le trouver, parmi leurs parents et les gens de leur connaissance. » Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste? Qui ne s'affligerait avec lui, et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais ?

« Ils retournèrent à Jérusalem et l'y cherchèrent. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant ; et tous ceux qui l'écoutaient, étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. « Le voilà donc, d'un côté, avec les docteurs, comme étant docteur lui-même, et né pour les enseigner ; et de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, en enfant, si j'ose le dire, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit : Qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient ; et on admirait ses réponses, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit, en y ressentant pourtant, comme il est juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

« En le voyant, ses parents furent étonnés » de le trouver parmi les docteurs dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie ; car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance, et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. « Eh, mon fils, lui dit-elle, pourquoi nous avez-vous fait ce traitement? Votre père et moi affligés vous cherchions.— Pourquoi me cherchiez-vous? leur répondit-il; ne savez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? » Est-ce qu'il désavoue Marie qui avait appelé

Joseph son père ? Non, sans doute, mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai père qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. « Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. » Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère ; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'était ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Quelles étaient en particulier ces affaires ? il ne le dit pas, et il nous le faut ignorer jusqu'à ce qu'il nous le révèle, selon la dispensation dont il use dans la distribution des vérités éternelles et des secrets du ciel.

« Et il partit avec eux et alla à Nazareth et il leur était soumis. » Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. Remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir. Est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice, est d'obéir à deux de ses créatures ; et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit lui-même qu'il était venu pour servir, et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion, il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison ; ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph son chaste époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana ; on ne parle point

de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères, et ses disciples : Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. On n'entend plus parler de ce saint homme ; et c'est pourquoi, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. Apparemment donc il avait perdu son père : Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père, à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment, il est mort entre les bras et dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir, et ce fut là tout son exercice. Orgueil, viens crever à ce spectacle ! Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi ou d'aucune autre action. On se souvenait, dans son Église naissante, des charrues qu'il avait faites, et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent, Jésus-Christ est de leur corps. L'Évangile renferme pendant trente ans toute la vie de Jésus-Christ dans ces paroles : « Et il leur était soumis ; » et encore : « C'est ici ce charpentier, fils de Marie. » Jésus, dans une vie si vulgaire, pouvait-il mieux cacher ce qu'il était ?

Ceux qui rougissent de lui voir passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la Sainte Vierge. Mais écoutons l'Évangile : « Marie conservait toutes ces choses dans son cœur. » L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier, et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu. Mais quand elle eut perdu son fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paraître dans les Actes, ou dans la tradition de l'Église ? On la

nomme parmi ceux qui entrèrent dans le Cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit, et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi que de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher Fils ? Et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditait Jésus : Marie, avec Saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, demeurait en perpétuelle contemplation, se fondant, se liquéfiant pour ainsi parler, en amour et en désir.

« Et Jésus croissait en sagesse et en grâce, comme en âge, devant Dieu et devant les hommes, » c'est-à-dire, que la sagesse et la grâce qui étaient en lui dans sa plénitude, par une sage dispensation se déclaraient avec le temps et de plus en plus, par des œuvres et par des paroles plus excellentes devant Dieu et devant les hommes.

En ramassant dans son esprit, avec Marie, ce qu'on vient de voir de l'enfance de Jésus-Christ, on y voit les profondeurs d'une sagesse cachée, et d'autant plus admirable, que, renfermée en elle-même, elle n'éclate en Jésus-Christ par aucun endroit. Il se déclare avec mesure ; il suit les progrès de l'âge ; il paraît comme un autre enfant : s'il a paru une fois marquer ce qu'il était, ce n'est que pour un moment. Si Jésus s'abaisse lui-même dans l'humilité d'un art mécanique, en même temps il relève le travail des hommes, et change en remède l'ancienne malédiction de manger son pain dans la sueur de son corps.

## VII

PRÉDICATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.  
 — JEUNE ET TENTATION DE JÉSUS-CHRIST DANS LE DÉSERT. —  
 TÉMOIGNAGES RENDUS PAR SAINT JEAN-BAPTISTE. — VOCATION D'ANDRÉ,  
 DE PIERRE, DE PHILIPPE ET DE NATHANAEL.

Verrons-nous donc bientôt paraître Jésus ? Nous le cachera-t-on encore longtemps ? Qu'il vienne ; qu'il illumine le monde. Non, vous n'êtes pas encore assez préparé ; sa lumière vous éblouirait, il faut voir auparavant Saint Jean-Baptiste.

« L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant tétrarque de la Galilée, Philippe son frère l'étant de l'Iturée et du pays des Trachonites, et Lysanias de la contrée d'Abylas, sous le pontificat d'Anne et de Caïphe, la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Comme il est écrit dans le prophète Isaïe : J'envoie devant votre face mon ange qui préparera votre voie devant vous. Jean commença à baptiser et à prêcher dans le désert de Judée, et il vint dans tout le pays arrosé par le Jourdain (1), prê-

(1) Il a été parlé plus haut du désert où Saint Jean-Baptiste vécut et commença à prêcher. Les pays arrosés par le Jourdain où il vint ensuite sont situés entre la sortie de ce fleuve du lac de Génésareth, et son embouchure dans la Mer Morte.

Le Jourdain est le seul fleuve de la Terre Sainte qui ait un volume d'eau un peu considérable. Il sort du lac Phiala au pied de l'Anti-Liban, comme on le découvrit, pour la première fois, d'après l'historien Joseph, sous Philippe, tétrarque des Trachonites. Voici comment on fit cette découverte : Philippe fit jeter une grande quantité de menue paille dans le lac Phiala, laquelle, transportée par des conduits souterrains, reparut quelque temps après au pied du mont Panéus, où l'on avait cru jusqu'alors qu'était la source du Jourdain. Il coule donc sous terre l'espace d'environ six lieues jusqu'à la ville de Panéade, ou Césarée de Philippe, et là il se jette avec fracas hors de son lit souter-

chant le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés. » Il prouvait son envoi par les prophètes précédents,

rain. Après six autres lieues de cours il entre dans le lac de Merou, qui a environ deux lieues et demie de long sur trois quarts de lieue de large. Le Jourdain sort de ce lac pour entrer dans celui de Génésareth, à la distance d'à peu près six lieues. De la sortie de ce dernier lac jusqu'à son embouchure dans la Mer Morte, il se promène en formant plusieurs sinuosités, dans le pays auquel il a donné son nom. Cette partie de son cours est d'environ cinquante lieues. Après ces détails géographiques sur ce fleuve sacré, il faut laisser les voyageurs célèbres qui ont visité ses bords dépeindre les impressions qu'ils y ont éprouvées.

« A son extrémité méridionale, dit Lamartine, le lac de Génésareth se retrécit et s'ouvre pour laisser sortir le fleuve des Prophètes et le fleuve de l'Évangile, le Jourdain. Le Jourdain sort en serpentant du lac, se glisse dans la plaine basse et marécageuse d'Esdrælon ; à environ cinquante pas du lac, il passe en bouillonnant un peu et en faisant entendre son premier murmure sous les arches ruinées d'un pont d'architecture romaine... Ses eaux sont douces, tièdes et bleues comme les eaux du Rhône, quand il s'échappe du lac de Genève. Le Jourdain dans cet endroit qui doit être à peu-près le milieu de sa course, ne serait pas digne du nom de fleuve dans un pays à plus larges dimensions, ... mais c'est plus qu'un torrent. Quoiqu'à la fin d'un automne sans pluie, il roule doucement dans un lit d'environ cent pieds de large, une nappe d'eau de deux ou trois pieds de profondeur, claire, limpide, transparente, laissant compter les cailloux de son lit, et d'une de ces belles couleurs d'eau qui rend toute la profonde couleur d'un firmament d'Asie, plus bleu même que le ciel, comme une image plus belle que l'objet, comme une glace qui colore ce qu'elle réfléchit. A vingt ou trente pas de ses eaux, la plage qu'il laisse à présent à sec, est semée de pierres roulantes, de joncs et quelques touffes de lauriers-roses encore en fleurs. Cette plage a cinq ou six pieds de profondeur au-dessous du niveau de la plaine, et témoigne de la dimension du fleuve dans la saison ordinaire des pleines eaux. Cette dimension doit être de huit à dix pieds de profondeur sur cent à cent vingt pieds de largeur. Il est plus étroit, plus haut et plus bas dans la plaine ; mais alors il est plus encaissé et plus profond, et l'endroit où nous le contemplons est un des quatre gués que le fleuve a dans tout son cours. Je bus, dans le creux de ma main, de l'eau du Jourdain, je trouvai cette eau parfaitement douce, d'une saveur agréable et d'une grande limpidité...

« Après cinq heures de marche, dit plus loin le même voyageur quand il revit le Jourdain plus près de son embouchure, après cinq heures de marche, pendant lesquelles le fleuve semblait toujours s'éloigner de

par la sainteté de sa vie : le zèle et la vérité qui régnaient dans ses discours l'autorisaient parmi le peuple et le faisaient

nous, nous arrivâmes au dernier plateau au pied duquel il devait couler ; mais bien que nous n'en fussions plus qu'à deux ou trois cents pas , nous n'apercevions toujours que la plaine et le désert devant nous. C'est , je pense , cette illusion du désert qui a fait dire à quelques voyageurs , que le Jourdain roulait ses eaux bourbeuses sur un lit de cailloux et entre des rivages de sable dans le désert de Jéricho. Ces voyageurs n'avaient pu parvenir jusqu'au fleuve et voyant de loin une vaste mer de sable , ils n'ont pu s'imaginer qu'une oasis fraîche , profonde , ombreuse et délicieuse , était creusée entre les plateaux de ce désert monotone , et couvrait les flots à plein bord et le lit murmurant du Jourdain , de rideaux de verdure que la Tamise même lui envierait : c'est là pourtant la vérité. Nous en restâmes confondus et charmés quand , arrivés nous-mêmes au bord du dernier plateau qui manque tout-à-coup sous les pas et se creuse en vallée à pic , nous eûmes sous les yeux un des plus gracieux vallons où jamais nos regards se fussent reposés... Ce n'était partout que pelouses du plus beau vert... des bosquets d'arbustes aux longues tiges flexibles ,... de grands peupliers de Perse... des forêts de saules de toute espèce et de grands osiers , tellement touffus , qu'il était impossible d'y pénétrer , tant les arbres étaient pressés , et formaient entr'eux un inextricable réseau. Ces forêts s'étendaient des deux côtés , à perte de vue , et sur les deux rives du fleuve. Il nous fallut descendre de cheval pour pénétrer à pied jusqu'au cours du Jourdain , que nous entendions sans le voir. Nous avançâmes avec peine... enfin nous trouvâmes un endroit où le gazon seul bordait les eaux , et nous trempâmes nos pieds et nos mains dans le fleuve. Il peut avoir cent à cent vingt pieds de largeur ; sa profondeur paraît considérable , son cours est rapide comme celui du Rhône à Genève ; ses eaux sont d'un bleu pâle , légèrement ternies par le mélange des terres grises qu'il traverse et qu'il creuse , et dont nous entendions , de moments en moments , d'énormes falaises qui s'éroulaient dans son cours : ses bords sont à pic , mais il les remplit jusqu'au pied des joncs et des arbres dont ils sont couverts... Une grande quantité d'oiseaux habite ces forêts impénétrables , qui sont le repaire de quelques lions , de panthères et de chats-tigres. »

Le Jourdain a été vu sous un autre aspect par Chateaubriand qui le visita plus près de son embouchure et dans une autre saison : « Je voulais voir le Jourdain , dit-il , à l'endroit où il se jette dans le lac ; mais.. le fleuve , à une lieue de son embouchure , fait un détour sur la gauche et se rapproche de la montagne d'Arabie. Il fallut donc me contenter de marcher vers la courbure du fleuve la plus rapprochée de nous... Nous cheminâmes pendant une heure et demie avec une peine exces-



paraître un nouvel Élie. Il était vêtu de poil de chameau ; il avait une ceinture de cuirs sur ses reins, et sa nourriture était de sauterelles et de miel sauvage. Il disait : Faites pénitence car le règne de Dieu approche. C'est lui dont il est dit par le prophète Isaïe : Une voix est entendue dans le désert : Préparez la voie du Seigneur : faites ses sentiers droits. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline abaissées ; les chemins tortus seront redressés, et les raboteux seront aplanis, et toute chair verra le salut qui vient de Dieu. » Deux moyens de préparer les voies au Christ nous sont montrés dans cet oracle d'Isaïe : l'un, qu'il devait prêcher devant lui à tout le peuple d'Israël le baptême de la pénitence pour préparer son avènement, et l'autre, qu'il devait montrer au peuple ce Sauveur, ainsi que Saint Paul le dit dans les Actes.

sive dans une arène blanche et fine. Nous avançons vers un petit bois de baume et de tamarin, qu'à mon grand étonnement je voyais s'élever au milieu d'un sol stérile. Tout-à-coup les Bethléémites s'arrêtèrent et me montrèrent de la main, au fond d'une ravine, quelque chose que je n'avais pas aperçu. Sans pouvoir dire ce que c'était, j'entrevois comme une espèce de sable en mouvement sur l'immobilité du sol. Je m'approchai de ce singulier objet, et je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur. une onde épaissie : c'était le Jourdain.... Je puisai de l'eau du fleuve dans un vase de cuir ; elle ne me parut pas aussi douce que du sucre, comme le dit un bon missionnaire ; je la trouvai au contraire un peu saumâtre ; mais quoique j'en busse en grande quantité, elle ne me fit aucun mal ; je crois qu'elle serait fort agréable si elle était purgée du sable qu'elle charrie... A environ deux lieues de l'endroit où nous étions arrêtés, j'aperçus plus haut sur le cours du fleuve, un bocage d'une grande étendue. Je le voulus visiter ; car je calculai que c'était à peu près là, en face de Jéricho, que les Israélites passèrent le fleuve, que la manne cessa de tomber, que les Hébreux goûtèrent les premiers fruits de la Terre Promise, que Naaman fut guéri de la lèpre, et qu'enfin Jésus-Christ reçut le baptême des mains de Saint Jean-Baptiste.... Je lui trouvai la même largeur et la même profondeur qu'à une lieue plus bas, c'est-à-dire six à sept pieds de profondeur sous la rive et à peu près cinquante pas de largeur. •

« Jérusalem, toute la Judée, et toute la contrée qui environne le Jourdain se portait vers lui, et Jean les baptisait dans le Jourdain pendant qu'ils confessaient leurs péchés. Il disait donc au peuple qui venait en foule se faire baptiser par lui, et » parmi eux « des Pharisiens et des Sadducéens : Race de vipère, de qui apprendrez-vous à fuir la colère qui doit venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas en vous-mêmes : Nous avons Abraham pour père. Je vous dis que Dieu est assez puissant pour faire naître même de ces pierres des enfants d'Abraham. La cognée est déjà à la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte point de bon fruit sera coupé et jeté au feu. Le peuple l'interrogeait : Que devons-nous faire ? Il leur répondait : Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger en use de même. Les publicains (1) vinrent aussi à lui pour être baptisés et lui dirent : Maître, que faut-il que nous fassions ? Il leur dit : N'exigez rien au-delà de ce qui vous est ordonné. Les gens de guerre l'interrogeaient aussi : Et nous, lui dirent-ils, que faut-il que nous fassions ? Il leur répondit : Ne faites point de concussion, ne parlez mal de personne et contentez-vous de votre solde. » Le prince rendra compte à Dieu, et des tributs qu'il impose et des guerres qu'il entreprend ; mais ses ministres qui, sans inspirer de mauvais conseils, ne font qu'exécuter les ordres publics, sont à couvert aux yeux de Dieu par l'autorité de Saint Jean. Jésus viendra donner les conseils de perfection ; Jean s'attache aux préceptes, et sans prêcher aucun excès, il console tout le monde en ouvrant la porte du ciel aux emplois non-seulement les plus dangereux, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires, pourvu qu'on s'y renferme dans les règles.

« Cependant comme le peuple s'imaginait que Jean pour-

(1) Les publicains étaient les collecteurs des impôts.

rait bien être le Christ, et que tous avaient cette pensée dans le cœur, Jean leur dit à tous : Je vous baptise dans l'eau, pour la pénitence, mais il en viendra un plus puissant que moi, dont je ne suis pas digne de porter les souliers, et il vous baptisera dans le Saint-Esprit et dans le feu. Non, je ne suis pas digne de me prosterner devant lui pour lui délier la courroie de ses souliers. Il a un van dans sa main, et il purgera son aire, et il recueillera le bon grain dans son grenier, et il brûlera la paille d'un feu qui ne s'éteint pas. Il donnait beaucoup d'autres enseignements au peuple, en lui annonçant la bonne nouvelle. » Le baptême de Jean ne contenait qu'une eau simple, au lieu que l'eau que donnait Jésus-Christ était pleine du Saint-Esprit et d'un feu céleste, c'est-à-dire, de ce même feu du Saint-Esprit dont le déluge s'épancha sur toute l'Église dans le Cénacle. C'est ce feu qui anime encore aujourd'hui l'eau du baptême.

Saint Jean annonce aux Juifs plusieurs choses de Jésus-Christ : la première, qu'il allait venir ; la seconde, qu'il était déjà au milieu d'eux sans être connu ; la troisième, qu'il y était, et quelle était sa puissance. Jean s'abaisse jusqu'à se juger indigne de déchausser son souverain, et Jésus, pour le relever, viendra bientôt recevoir de lui le baptême ; et cette main qui se juge indigne de toucher les pieds de Jésus, est élevée, dit Saint Chrysostôme, au haut de sa tête pour verser dessus l'eau baptismale.

Dieu avait déterminé à Jean-Baptiste deux temps où il devait faire connaître le Sauveur, dont le premier était avant que de l'avoir vu. Quelle merveille ! un artisan encore dans la boutique, et gagnant sa vie, est le sujet des prédications d'un prophète et plus que prophète, et si révérend qu'on le prenait pour le Christ. Dans quelle attente de si hauts discours devaient-ils tenir le monde, et quelle préparation des voies du Seigneur ! On s'accoutumait à enten-

dre nommer le Fils unique de Dieu qui venait en annoncer les secrets ; mais quoi ? c'était de ce charpentier qu'on parlait ainsi ? Qu'est-ce après cela que la gloire humaine ? Qu'est-ce devant Dieu que la différence des conditions ? Jean ne l'avait jamais vu , et ne le connaît peut-être que par l'impression qu'il en avait ressentie au sein de sa mère ! Elle se continuait , et il éprouvait que le Fils de Dieu était au monde par les effets qu'il faisait sur lui.

Pendant que Saint Jean faisait retentir les rives du Jourdain , et toute la contrée d'alentour , de la prédication de la pénitence , et qu'on accourait de tous côtés à son baptême , où il en faisait attendre un autre plus efficace de la part du Sauveur qu'il annonçait , « Jésus vint de Nazareth de Galilée au Jourdain (1) pour être baptisé de la main de Jean. Jean l'en empêchait lui disant : C'est vous qui me devez baptiser et vous venez à moi. Mais Jésus lui dit : Laissez-moi faire maintenant , car il est à propos qu'en cette sorte nous remplissions toute justice , et Jean ne lui résista plus. Or il arriva que , tout le peuple recevant le baptême , Jésus ayant été baptisé , comme il s'élevait de l'eau , et qu'il faisait sa prière , le ciel s'ouvrit , et le Saint-Esprit , à la vue de Jean , descendit en forme corporelle sous la figure d'une colombe et se reposa sur lui. En même temps une voix partit d'en haut et l'on entendit ces mots : Vous êtes mon fils bien-aimé , j'ai mis ma complaisance en vous. »

Ce fut donc alors qu'arriva ce que Jean raconte ailleurs aux Juifs. « Je ne le connaissais pas. » Il parle manifestement du temps qui avait précédé le baptême de Jésus-Christ ;

(1) On ne connaît pas d'une manière précise le lieu-même où Jésus-Christ fut baptisé. On pense que ce fut à trois lieues et au-delà de Jéricho , sur la rive droite du Jourdain , à un endroit où le fleuve est rapide et par conséquent moins profond. C'est le lieu qui est le but du pèlerinage des Chrétiens qui visitent la Terre-Sainte. La tradition veut que ce soit au même endroit que les Israélites passèrent le Jourdain pour entrer dans la Terre Promise.

car il l'avait trop connu dans son baptême et par des marques trop éclatantes pour en perdre jamais l'idée. Le Saint-Esprit descendu du ciel et se reposant sur Jésus-Christ devait être la marque pour le reconnaître. Cette marque fut donnée à tout le peuple au baptême de Jésus-Christ, mais Saint Jean qui était l'ami de l'époux, la vit avant tous les autres, et reconnaissant Jésus-Christ, dont il se trouvait indigne de toucher les pieds, il ne voulait pas le baptiser.

Un des caractères de Saint Jean, c'est l'humilité qui paraît dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles. Vraiment, il est véritable que celui qui s'humilie sera exalté. Jean s'humilie et un Dieu l'exalte en le faisant, pour ainsi dire, son consécuteur, pour se dévouer sous sa main à la pénitence. Mais Jésus s'humilie beaucoup davantage, puisqu'il se met aux pieds de Jean, et on ne peut voir sans étonnement que sa première sortie soit pour se faire baptiser par son serviteur.

« Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença à exercer son ministère, étant, comme l'on croyait fils de Joseph. » Il y en a qui prétendent qu'à l'âge d'environ trente ans, avant que de commencer le ministère public d'enseigner le peuple, on était obligé de donner sa généalogie et de la consigner dans le temple, et que c'est ce qui a donné lieu à Saint Luc, marquant l'âge de Notre-Seigneur, de rapporter en même temps sa généalogie à l'endroit de son baptême par où il se disposait à commencer son ministère.

« Jésus, plein du Saint-Esprit, » qui s'était reposé sur lui sous la figure sensible d'une colombe, « quitta le Jourdain, et fut poussé par l'esprit dans le désert. (1) » Selon

(1) « Ce désert est à une petite lieue de Jéricho, dans une des hautes montagnes, qui sont le plus avancées du côté du Nord, dit le P. Nau, que nous citons en l'abrégeant. C'est un des plus effroyables lieux qu'on puisse voir. Vous y avez devant les yeux une grande montagne, dont le bas est un abîme très-profond; elle présente une façade de ro-

Saint Matthieu, il y fut conduit par l'esprit; selon Saint Marc, il y fut jeté, emporté, chassé; selon Saint Luc, il y fut poussé. L'évangéliste Saint Marc, le plus divin de tous les abrégiateurs, abrège en ces termes l'évangile de Saint Matthieu. « Il fut dans le désert quarante jours et quarante nuits; et il était tenté du diable; et il était avec les bêtes, et les anges le servaient. » C'est pour réparer et expier les défauts de notre retraite, de nos combats dans les tentations, de notre abstinence, que Jésus-Christ est poussé dans le désert.

« Après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Alors le tentateur s'approchant lui dit : Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres se changent en pain. Jésus lui répondit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

chers fort escarpés, qui s'ouvrent en plusieurs endroits, et forment des grottes de différentes grandeurs. Pour aller dans celle où le Sauveur s'enferma, on monte d'abord un chemin assez roide, mais sans danger. Mais après avoir monté quelques degrés, il faut grimper pour prendre un sentier large seulement de deux à trois pieds, qui se rétrécit encore en certains endroits, et qui n'est bordé que de précipices horribles. J'en détournai les yeux, et m'appuyant des mains au rocher, j'arrivai enfin près des saintes grottes. Je me trouvai dans un lieu fort étroit, et je ne vis plus devant moi qu'un rocher escarpé, et presque tout droit, haut environ de huit à neuf pieds, que l'on ne monte qu'à la faveur de quelques pierres un peu avancées en certains endroits, où il faut s'attacher des pieds et des mains avec une grande précaution, pour éviter le danger de tomber dans un précipice épouvantable. Après avoir franchi ce passage difficile, on arrive dans une grande grotte, et de là, par un chemin tout-à-fait étroit et effroyable, dans deux belles grottes. La première en renferme une autre plus petite et plus obscure qui est à main droite, et la seconde précède le lieu de la pénitence du Sauveur. C'est comme un petit cabinet presque carré, de douze à treize pieds de diamètre, avec une voûte naturelle fort élevée. On voit, dans le fond, un creux et comme une espèce de niche, où le Seigneur faisait, dit-on, ses prières. De ces grottes on découvre un vaste pays, les campagnes de Jéricho, et une grande partie du cours du Jourdain qui les sépare des grandes plaines des Moabites. Cette montagne s'appelle la montagne de la Quarantaine. »

Le diable alors l'enleva dans la ville sainte , et le mit sur le haut du temple , en lui disant : Si vous êtes le Fils de Dieu , jetez-vous en bas , car il est écrit que les anges ont reçu un ordre de Dieu pour vous garder dans toutes vos voies ; ils vous porteront dans leurs mains , de peur que vos pieds ne se heurtent contre une pierre. Il est écrit aussi , lui dit Jésus : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Et le diable l'enleva encore sur une haute montagne et lui fit voir en un instant tous les empires du monde et toute la gloire qui y est attachée. Je vous donnerai tout cela , lui dit-il , car j'ai le pouvoir de le distribuer à qui il me plaît , si vous vous prosterner à mes pieds et m'adorez. Jésus lui répondit : Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu le serviras seul. Lorsque toute la tentation fut accomplie , le diable le quitta pour un temps ; aussitôt les anges s'approchèrent de lui et ils le servaient , dans le besoin où il voulut être après un si long jeûne.

A chaque tentation , Jésus-Christ oppose autant de sentences de l'Écriture. A la tentation de la sensualité et en particulier à celle de la faim , il oppose que l'homme ne vit pas seulement de pain , qu'il n'y a qu'à s'abandonner à sa Providence paternelle , qu'il nourrit tous les animaux , qu'il ne faut point désirer le plaisir des sens ; que sa parole , que sa vérité est le véritable soutien et le nourrissant plaisir des âmes. Et tout cela est compris dans cette parole de l'Écriture citée en cette occasion par le Sauveur.

A la seconde tentation , Jésus-Christ oppose ces mots : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. Celui qui entreprend des choses trop hautes , sous prétexte que Dieu fera en sa faveur quelque chose d'extraordinaire qu'il n'a point promis , tente le Seigneur son Dieu. Il tente encore le Seigneur son Dieu , lorsqu'il veut entendre par un effort de son esprit ses inaccessibles mystères , sans songer que celui qui entreprend de sonder la majesté , sera opprimé par la gloire.

Pourquoi opposer à la tentation de l'ambition ces paroles : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et le serviras seul ? Les hommes ambitieux s'adorent eux-mêmes, ils se croient les seuls dignes de commander aux hommes. Ceux qui s'imaginent avoir ce que le monde appelle esprit supérieur ; qui, ravis de la prétendue supériorité de leur génie à manier les hommes, croient s'élever au-dessus de tout le genre humain, s'adorent eux-mêmes. En s'adorant eux-mêmes et en adorant leur propre orgueil, ils adorent en quelque sorte le diable qui l'a inspiré.

Pourquoi Jésus-Christ ne dit-il rien à la vanterie du démon, qui se glorifie d'avoir les empires en sa puissance, et de les distribuer à qui il lui plaît ? Il est vrai qu'en remuant les passions et l'ambition des hommes, il donne des fondements à la plupart des conquêtes et des empires qui en ont été l'ouvrage ; mais Jésus-Christ le laisse se repaître de sa fausse gloire ; et content d'apprendre aux hommes à adorer Dieu, il leur apprend à la fin que par là, ils renverseront le superbe empire du démon déjà prêt à tomber à terre.

Quand Dieu créa les purs esprits, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir ; et en les soumettant à sa volonté, il voulut, pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujéti à sa manière au monde spirituel et intellectuel ; et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. On pourrait demander si Dieu conserve le même pouvoir aux anges déserteurs et condamnés ; mais Saint Paul a décidé la question, lorsqu'il avertit les fidèles qu'ils n'ont pas seulement à lutter contre la chair et le sang, mais contre des princes et des



puissances , qu'il appelle encore , à cause de leur origine des Vertus des Cieux , après même qu'ils en ont été précipités , pour nous montrer qu'ils conservent encore dans leur supplice la puissance comme le nom qu'ils avaient par leur nature. Et il ne faut pas s'en étonner , puisque Dieu qui les pouvait justement priver de tous les avantages naturels , a mieux aimé faire voir , en les leur conservant , que tout le bien de la nature tournait en supplice à ceux qui en abusent contre Dieu. Aussi l'intelligence leur est demeurée aussi perçante et aussi sublime que jamais , et la force de leur volonté à mouvoir les corps , par cette même raison , leur est restée , comme du débris de leur effroyable naufrage. Dieu leur a tout changé en mal , et leur noblesse naturelle se tournant en faste , leur intelligence en finesse et en artifice , et leur volonté en partialité et en jalousie , ils sont devenus superbes , trompeurs et envieux , et réduits par leur misère , au triste et noir emploi de tenter les hommes , ne leur restant plus , au lieu de la félicité dont ils jouissaient dans leur origine , que le plaisir obscur et malin que peuvent trouver des coupables à se faire des complices , et des malheureux à se donner des compagnons de leur disgrâce. Leur pouvoir sur les hommes , loin de diminuer , s'est plutôt accru dans la suite par le péché qui nous a faits leurs esclaves. Notre délivrance consiste en ce que cet esprit superbe qui domine sur tous les esprits d'orgueil , ayant osé attendre d'une manière terrible contre la personne du Fils de Dieu , par là a perdu son empire. Qui ne serait étonné de lui voir enlever le Fils de Dieu sur une haute montagne et sur le pinacle du temple ? Comment fut-il permis à cet esprit impur , non-seulement de toucher à ce corps innocent et virginal , mais encore de le transporter où il voulait , comme s'il en eût été le maître ? Mais c'est là qu'il a perdu ses forces ; il ne peut plus rien , parce qu'il a voulu trop pouvoir : le Fils de Dieu l'a vaincu en le laissant faire , et il a

promis à ses fidèles d'anéantir sa puissance. Cette promesse est contenue dans cette parole de l'Apôtre : « Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tenté par-dessus vos forces. »

« Et après que toute la tentation fut accomplie, le diable se retira pour un temps. » Il revint plus d'une fois tenter Jésus, et apparemment il fit de nouveaux efforts dans le temps de sa passion et à l'heure de la mort, qui est le temps que plusieurs entendent dans cet endroit de Saint Luc.

Après les merveilles qui parurent au baptême de Jésus, il y a sujet de s'étonner qu'il disparaisse tout d'un coup pour s'enfoncer dans le désert durant quarante jours et autant de nuits. Après cela, il revint et il commença à prêcher. Pendant sa retraite dans le désert et après, Jean continuait à lui rendre témoignage. Et ce fut alors que « les Juifs de Jérusalem, » étonnés de la prédication du saint Précurseur, « lui députèrent, » pour ainsi dire dans les formes, « des prêtres et des lévites » du nombre des Pharisiens, « qui l'interrogèrent » juridiquement : Qui êtes-vous ? lui dirent-ils ; car ils en avaient conçu une si haute opinion, qu'ils ne crurent rien moins de lui, sinon qu'il était le Christ. Mais « il confessa, et il ne le nia pas et il confessa qu'il n'était point le Christ. » Cette façon de parler de l'évangéliste fait entendre qu'il prenait plaisir à le répéter. Moi le Christ ! Je ne le suis pas : non, encore un coup, je ne le suis pas. « Quoi donc ? Êtes-vous Élie ? Non, dit-il. » Qu'il aime à dire ce qu'il n'est pas, et à se réduire dans le néant ! « Êtes-vous prophète ? Non : » toujours non, et toujours non ; ce n'est qu'un non partout, et Jean n'est rien à ses yeux. Il est pourtant prophète, et plus que prophète, et le plus excellent de tous les prophètes : « Qui êtes-vous donc ? lui dirent-ils, pour que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ; que dites-vous de vous-même ? Je suis, dit-il, la voix de celui qui crie dans le désert :

Rendez droite la voie du Seigneur, comme dit le prophète Isaïe. » Qu'est-ce qu'une voix ? un souffle qui se perd dans l'air : Je suis une voix, un cri, si vous le voulez ; Saint Jean s'éténue jusque-là. On en vient à tourner contre lui toutes ses réponses. « Ceux qui lui avaient été députés étaient des Pharisiens. Ils l'interrogèrent encore : Pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Élie, ni prophète ? Jean leur répondit : Je baptise, il est vrai, dans l'eau ; mais il y en a un au milieu de vous que vous ne connaissez pas. C'est celui qui doit venir après moi, qui est plus puissant que moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers. » Comme il se baigne dans l'humilité et dans le néant !

« Ceci, » ce qu'on vient d'entendre, « se passait en Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait. Le lendemain, Jean vit Jésus qui venait à lui, et il dit : Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui qui ôte le péché du monde. » Tous les jours, soir et matin, on immolait dans le temple un agneau ; ce fut ce qui donna occasion à Jean de prononcer les paroles qu'on vient d'entendre ; peut-être même que Jésus s'approcha de lui à l'heure où l'on offrait ce sacrifice. Ne croyez pas que cet agneau soit le vrai agneau, la vraie victime de Dieu, voilà celui qui s'est mis en entrant au monde à la place de toutes les victimes, et qui peut seul expier et ôter ce grand péché qui est la source de tous les autres, et qui pour cela peut être appelé le péché du monde, c'est-à-dire, le péché d'Adam, qui est celui de tout l'univers. « C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui a été fait mon supérieur, parce qu'il était devant moi. Je ne le connaissais pas, mais je suis venu, donnant le baptême d'eau, afin qu'il fût manifesté en Israël. Ce fut alors que Jean rendit ce témoignage : J'ai vu le Saint-Esprit descendant du ciel comme une colombe, et demeurant sur lui. Et je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser

dans l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez descendre le Saint-Esprit et demeurer sur lui , c'est celui qui baptise dans le Saint-Esprit. Et je l'ai vu , et je lui rends ce témoignage que c'est le Fils de Dieu. »

« Le lendemain Jean était avec deux de ses disciples , et regardant marcher Jésus » (apparemment encore pour venir à lui) , « il dit : Voilà l'agneau de Dieu ; et ces deux disciples l'entendirent comme il parlait ainsi , et ils suivirent Jésus. » Le temps que Jean devait demeurer en liberté était court , et il multiplie , comme on voit , coup sur coup , son témoignage. A l'instant deux de ses disciples se détachèrent de lui pour s'attacher à Jésus. Voilà donc Jésus devenu le maître des disciples de Saint Jean , et on voit comment il lui préparait la voie.

« Jésus se retournant et voyant qu'ils le suivaient , leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Rabbi (ce qui signifie maître) , où demeurez-vous ? Et Jésus leur dit : Venez et voyez. Ils vinrent et virent où il demeurait , et ils passèrent avec lui le reste du jour , et il était environ la dixième heure du jour. Un des deux disciples qui avaient ouï ce témoignage de Jean et qui avaient suivi Jésus , était André , frère de Simon Pierre. Il rencontra premièrement son frère , et il lui dit : Nous avons trouvé le Messie , c'est-à-dire l'Oint , le Christ , et il l'amena à Jésus. Jésus » qui le connut au premier abord et savait à quoi il le destinait , « lui dit en le regardant : Vous êtes Simon , fils de Jonas ? vous serez appelé Céphas , c'est-à-dire Pierre. « Il commence à former son Église et il désigne le fondement : Vous vous appellerez Pierre , vous serez cet immuable rocher sur lequel je bâtirai mon Église. Tout ceci n'était encore qu'un commencement ; ni Saint Pierre ne suivit entièrement Jésus-Christ , ni Saint André ne demeura alors avec lui qu'un jour. Il suffit que nous entendions que les préparations s'achèvent et

que le grand ouvrage se commence, puisque les disciples de Jean profitent de son témoignage pour reconnaître Jésus et lui amener d'autres disciples.

« Le lendemain. » Ce n'est pas inutilement que la suite des jours est si bien marquée : l'Évangéliste veut que l'on entende le prompt et manifeste progrès de l'œuvre de Dieu, et le fruit des préparations de Saint Jean-Baptiste. « Le lendemain Jésus voulut aller en Galilée ; il rencontra Philippe et il lui dit : Suivez-moi. » Il n'attend pas que celui-ci le cherche, il le prévient. L'Évangéliste remarque que « Philippe était de Bethsaïda (1), d'où étaient aussi André et Pierre, » pour nous faire entendre qu'ils se connaissaient les uns les autres et s'entrecommuniaient leur bonheur. « Philippe rencontra Nathanaël, et lui dit : Nous avons trouvé celui que Moïse et la loi et les prophètes nous ont annoncé, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël, » qu'on croit être Saint Barthélemy, « lui répondit : Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? Philippe lui dit : Venez et voyez. Jésus vit Nathanaël venant le trouver, et dit de lui : Voilà un véritable Israélite, exempt de toute astuce. Nathanaël lui dit : D'où me connaissez-vous ? Je vous ai vu sous le figuier, lui répondit Jésus, avant que Philippe vous appelât. » Sans attendre l'éclaircissement de la difficulté sur Nazareth, touché des autres motifs qui l'attiraient, le bon et sincère « Nathanaël, lui dit : Maître, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. Jésus lui dit : Vous croyez parce que je vous ai dit que je vous ai

(1) Bethsaïda, appelée aussi Juliade, était une des villes de la Décapole, et était située au nord du lac de Génésareth. Embellie par Philippe, tétrarque de l'Iturée, qui lui donna le nom de Julie, fille de l'empereur Auguste, Bethsaïda est aujourd'hui entièrement ruinée, selon la prophétie de Jésus-Christ. On en distingue à peine les restes au pied d'une montagne assez haute, et au bord d'une petite rivière qui se décharge non loin de là dans le lac de Génésareth. Une montagne assez considérable sépare ce lieu de Tibériade.

vu sous le figuier. » Parce que vous avez cru d'abord , dès la première étincelle d'une lumière, quoique faible et petite encore , « vous verrez de plus grandes choses , » de bien plus grands secrets vous seront révélés. « Et il ajouta : Vous verrez les cieux ouverts et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'homme. »

### VIII

**NOCES DE CANA. — SÉJOUR A CAPHARNAUM. — SECONDE VOCATION DE PIERRE ET D'ANDRÉ, SUIVIE DE CELLE DE JACQUES ET DE JEAN. — VOYAGE A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE PAQUES. — VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE.**

« Trois jours après , on faisait des noces à Cana en Galilée (1) , et la mère de Jésus y était et Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. Le vin ayant manqué , la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Jésus lui répondit : Femme , qu'y a-t-il entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. Sa mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. » Ce que Jésus-Christ dit à sa sainte Mère n'est pas rude dans le fond , puisque la Sainte Vierge ne se tient pas pour rebutée , et qu'en effet Jésus-Christ fait ce qu'elle veut.

(1) On appelait cette ville Cana de Galilée , pour la distinguer d'une autre qui était dans la tribu d'Aser. Elle était la patrie de Simon , appelé pour cela le Cananéen , et celle aussi de Nathanaël. Cana est à environ trois lieues au nord-est de Nazareth. C'était autrefois une ville assez grande , si l'on en juge par les ruines qui entourent le bourg actuel. Elle est située sur le penchant d'une colline qui s'élève graduellement , et elle descend jusqu'au fond de la vallée , ayant au sud et au couchant de hautes montagnes , et au nord une belle plaine. C'est dans le fond que se trouvait la maison où se firent les noces. Une église chrétienne , changée aujourd'hui en mosquée , fut bâtie sur l'emplacement de cette maison.

Peut-on assez admirer la foi qui fait dire à Marie : Ils n'ont pas de vin ? Et : faites tout ce qu'il vous dira ? Elle est la Mère de tous ceux qui croient , et c'est à sa prière que s'est fait le premier miracle qui les a fait croire.

« Six grandes urnes de pierre étaient placées là pour servir à la purification des Juifs ; elles contenaient chacune deux ou trois mesures. (1) Jésus leur dit : Remplissez ces urnes d'eau , et ils les remplirent jusqu'au bord. Puisse maintenant , leur dit Jésus , et portez-en au maître-d'hôtel. Ils lui en portèrent. Dès que le maître-d'hôtel eût goûté de cette eau qui avait été faite vin , et ne sachant d'où elle venait , quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien , il appela l'époux et lui dit : Tout le monde sert d'abord le bon vin , et lorsque les convives ont beaucoup bu , on sert le vin inférieur ; mais vous , vous avez gardé le bon vin jusqu'à présent. » O vin admirable et plein de mystères , fourni par la charité de Jésus aux prières de la Sainte Vierge. Quel intérêt prend le maître de sobriété à ce que cette compagnie ne soit pas sans vin ? Était-ce chose qui méritât que sa toute puissance y fût employée ? Était-ce en une pareille rencontre où il devait commencer à manifester sa gloire , et un ouvrage de cette nature devait-il être son premier miracle ? Croyez-vous que ceci soit sans mystère ? A Dieu ne plaise , que nous ayons une telle opinion de notre Sauveur. Il représente en son premier miracle ce qu'il est venu faire en ce monde. Ses disciples croient en lui en ce jour : c'est le commencement de l'Église. Il garde son meilleur vin pour la fin du repas : c'est l'Évan-

(1) La mesure que Saint Jean appelle *Metreta* , était de 72 setiers hébraïques dont chacun équivalait à 8 dixièmes de litre. Chacune de ces urnes contenait donc environ 150 litres. On se sert encore à présent dans ce pays de grands vases de terre pour garder l'eau dans les maisons dont quelques-uns tiennent plus que ces cruches. On y garde aussi le vin.

gile pour le dernier âge qui doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Ce vin il le tire de l'eau, et il change cette eau en vin ; c'est qu'il change la loi en l'Évangile, c'est-à-dire, la figure en vérité, la lettre en esprit, la terre en amour. « Ce fut ici le commencement des miracles de Jésus, qui eut lieu à Cana en Galilée, et il manifesta sa gloire par lui-même, et ses disciples crurent en lui, » non plus seulement par le témoignage de Saint Jean-Baptiste, mais par lui-même et par les effets de sa puissance.

« Après cela il vint avec sa mère et ses disciples, à Capharnaüm (1), ville maritime, sur les confins de Zabulon et de Nephtali, et ils y demeurèrent peu de jours » Ensuite il y habita » avec les siens, « afin que cette parole du prophète Isaïe fût accomplie : La terre de Zabulon et la terre de Nephtali, qui sont sur le chemin de la mer, au-delà de la mer, dans la Galilée des Gentils ; ce peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Depuis ce temps-là, Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence, car le royaume du ciel approche. Le temps est accompli : Croyez à l'Évangile du royaume de Dieu. »

Jésus-Christ avait commencé sa prédication en Galilée, à Capharnaüm et aux environs, conformément à la prophé-

(1) Capharnaüm est appelée ville maritime, parce qu'elle était bâtie sur les bords du lac ou mer de Génésareth, à une lieue au couchant de l'embouchure du Jourdain dans ce lac. Sa situation était assez belle ; elle s'étendait en montant des bords du lac sur le penchant d'une colline. La malédiction de Jésus-Christ contre cette ville, théâtre de tant de miracles, a produit son effet. Le peu de foi de ses habitants pendant qu'elle était favorisée de la présence du Sauveur, a causé sa ruine, qui est aujourd'hui complète. On aurait peine à reconnaître sa place, si ce n'étaient de nombreux débris de colonnes, de frises, de chapiteaux bien sculptés, des restes de voûtes qui attestent son ancienne splendeur.



tie d'Isaïe. Nazareth était la demeure de ses parents et la sienne ; mais depuis sa prédication , il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville , avec les villes et contrées voisines , virent la plupart de ses miracles , et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. Ce fut même dans la Galilée qu'il choisit ses apôtres : la troupe de ses disciples était presque toute de ce pays.

« Jésus , marchant le long de la mer de Galilée (1) , vit

(1) La mer de Galilée , dont les rivages et les flots ont vu tant de miracles , porte aussi le nom de lac ou mer de Génésareth ou de Tibériade. Génésareth , appelée dans l'ancien Testament Cenereth , reçut le nom de Tibériade , par une flatterie d'Hérode , le tétrarque , envers l'empereur Tibère. Le lac de Génésareth a environ quatre lieues et demie de longueur sur deux de largeur ; ses eaux sont limpides , douces et très-poissonneuses ; ses rivages sont semés de collines et de montagnes fertiles. On voyait autrefois sur ses bords une foule de villes , dont plusieurs sont aujourd'hui détruites , Capharnaüm , Corozain , Bethsaida , Gérara , Garada , Tibériade , etc. Voici comment Lamartine dépeint ce beau lac :

« La mer de Galilée , large d'environ une lieue à l'extrémité méridionale où nous l'avions abordée , s'élargit d'abord insensiblement ; puis tout-à-coup les montagnes qui la resserrent jusque là , s'ouvrent en larges golfes des deux côtés , et lui forment un vaste bassin presque rond , où elle s'étend et se développe dans un lit d'environ douze ou quinze lieues de tour. Ce bassin n'est pas régulier dans sa forme ; les montagnes ne descendent pas partout jusqu'à ses ondes ; tantôt elles s'écartent à quelque distance du rivage , et laissent entr'elles et cette mer une petite plaine basse , fertile et verte comme les plaines de Génésareth ; tantôt elles se séparent et s'entr'ouvrent pour laisser pénétrer ses flots bleus dans des golfes creusés à leurs pieds et ombragés de leur ombre. La main du peintre le plus suave ne dessinerait pas des contours plus arrondis , plus indécis et plus variés que ceux que la main créatrice a donnés à ces eaux et à ces montagnes : elle semble avoir préparé la scène évangélique pour l'œuvre de grâce , de paix , de réconciliation et d'amour qui devait une fois s'y accomplir ! A l'orient , les montagnes forment depuis la cime du Gelboë , qu'on entrevoit du côté du midi , jusqu'aux cimes du Liban , qui se montrent au nord , une chaîne serrée , mais ondulée et flexible , dont les sombres anneaux semblent de temps en temps prêts à se détendre et se brisent même çà et là pour laisser passer un peu de ciel. Ces montagnes ne sont pas terminées à leurs sommets par ces dents aiguës , par ces rochers aiguës par les

deux pêcheurs, Simon et André son frère, qui jetaient leurs filets dans la mer, et il leur dit : Venez après moi et

tempêtes, qui présentent leurs pointes émoussées à la foudre et aux vents, et donnent toujours à l'aspect des hautes chaînes quelque chose de vieux, de terrible, de ruiné, qui attriste le cœur en élevant la pensée. Elles s'arrondissent mollement en croupes plus ou moins larges, plus ou moins rapides, vêtues, les unes de quelques chênes disséminés, les autres de broussailles verdoyantes, celles-ci d'une terre nue mais fertile, qui offre encore les traces d'une culture variée, quelques autres encore de la seule lumière du soir ou du matin qui glisse sur leurs surfaces et les colore d'un jaune clair, ou d'une teinte bleue et violette plus riche que le pinceau ne pourrait la retrouver. Leurs flancs quoiqu'ils ne laissent passage à aucune véritable vallée, ne forment pas un rempart toujours égal; ils sont creusés de distance en distance, de profondes et larges ravines, comme si les montagnes avaient éclaté sous leur propre poids, et les accidents naturels de la lumière et de l'ombre font de ces ravines des taches lumineuses, ou plus souvent obscures qui attirent l'œil, et rompent l'uniformité des contours et de la couleur. Plus bas elles s'affaissent sur elles-mêmes et avancent çà et là sur le lac des mamelons ou des monticules arrondis : transition douce et gracieuse entre leurs sommets et les eaux qui les réfléchissent. Presque nulle part, du côté de l'Orient, le rocher ne perce la couche végétale dont elles sont grassement revêtues. Au bord du lac, vers le nord, cette chaîne de montagnes s'abaisse en s'éloignant; on distingue de loin une plaine qui vient mourir dans les flots, et à l'extrémité de cette plaine, une masse blanche d'écume qui semble rouler d'assez haut dans la mer. C'est le Jourdain, qui se précipite de là dans le lac. Toute cette extrémité nord de la mer de Galilée est bordée d'une lisière de champs qui paraissent cultivés. Du côté occidental, les chaînes de monticules volcaniques que nous suivions depuis le lever du jour règnent uniformément jusqu'à Tibériade. Des avalanches de pierres noires, vomies par les gueules encore entr'ouvertes d'une centaine de cônes volcaniques éteints, traversent à chaque instant les pentes ardues de cette côte sombre et funèbre. La route n'était variée pour nous que par la forme bizarre et les couleurs étranges des hautes masses de lave durcie qui étaient éparées autour de nous, et par les débris de murailles, de portes de ville détruites, et de colonnes couchées à terre, que nos chevaux franchissaient à chaque pas. Les bords de la mer de Galilée, de ce côté de la Judée, n'étaient pour ainsi dire, qu'une seule ville. »

Aujourd'hui cette belle contrée est presque inhabitée, et aucune barque ne sillonne cette mer intérieure.

je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. Aussitôt ils laissèrent leurs filets et le suivirent. De là s'avançant un peu plus loin , il vit deux autres frères , Jacques fils de Zébédée , et Jean son frère , qui étaient dans une barque avec Zébédée leur père , raccommodant leurs filets , et à l'instant il les appela. Il arriva que le peuple , accablait Jésus qui se trouvait au bord du lac. Il vit deux barques amarrées sur le bord ; les pêcheurs en étaient descendus et lavaient leurs filets. Jésus monta sur une de ces barques qui appartenait à Simon , et le pria de l'éloigner un peu de terre. Alors il s'assit , et enseigna le peuple du haut de la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler , il dit à Simon : Menez la nacelle en pleine eau et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Seigneur , nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole , je vais jeter le filet. L'ayant jeté , ils prirent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait. Alors il firent signe à leurs compagnons qui étaient dans une autre barque de venir les aider. Ils vinrent et ils remplirent tellement les deux barques , qu'elles étaient prêtes à couler à fond. En voyant cela , Simon Pierre se jeta aux genoux de Jésus : Retirez-vous de moi , Seigneur , dit-il , parce que je suis un homme pêcheur. En effet la frayeur l'avait saisi , lui et ses compagnons , à la vue de la capture qu'ils avaient faite de tant de poissons. Jacques et Jean , qui étaient compagnons de Simon , étaient dans la même stupeur. Jésus dit à Simon : Ne craignez rien , désormais je vous ferai pêcheur d'hommes. Ayant ramené leurs barques à terre , ils quittèrent leurs filets pour le suivre ; Jacques et Jean laissèrent dans la barque leurs filets et leur père Zébédée , avec les gens à gages. »

Jésus va commencer ses conquêtes : il a déjà prêché son Évangile ; déjà les troupes se pressent pour écouter sa pa-

role. Personne ne s'est encore attaché à lui ; et parmi tant d'écotants , il n'a pas encore gagné un seul disciple : aussi ne reçoit-il pas indifféremment tous ceux qui se présentent pour le suivre. Jésus choisit ; mais parce qu'il a le choix des personnes, peut-être commencera-t-il ses conquêtes par quelque prince de la synagogue , par quelque prêtre , par quelque pontife , ou par quelque célèbre docteur de la loi , pour donner réputation à sa mission et à sa conduite ? Nullement. « Il vit deux pêcheurs , et il leur dit : Venez après moi , et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. » Et quel a été le motif d'une conduite qui blesse si fort nos idées ? C'est afin que le faste des hommes soit humilié , et que toute langue confesse que vraiment c'est Dieu seul qui a fait l'ouvrage. Jésus considérant ce grand dessein de la sagesse de son Père , tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit. C'est quelque chose de grand , que ce qui a donné tant de joie au Seigneur Jésus. « Considérez , mes frères , dit Saint Paul , qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés à la foi ; et voyez qu'il y en a peu de sages selon la chair , peu de puissants et peu de nobles. Mais Dieu a choisi ce qu'il y a d'insensé selon le monde , pour confondre ce qu'il y a de fort. Il a choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde , et qui n'est rien , pour détruire ce qui est grand , afin que nul homme ne se glorifie devant lui. »

Nous allons entrer dans le mystère de la prédication du Sauveur. Il y avait des lieux , il y avait des temps à prendre , il y avait des manières , et tout était réglé par la sagesse éternelle. Pour les lieux , il était déterminé qu'il ne prêcherait que dans la Terre-Sainte , et aux Israélites. Toute cette terre s'appelait Judée ; mais , dans cette Judée , il y avait la partie où était Jérusalem , qui s'appelait Judée d'une façon toute particulière ; il y avait la Galilée , qui était le royaume d'Hérode. Jésus devait aller partout et

éclairer tout ce pays de sa doctrine, de ses miracles et de ses exemples. Suivons-le partout, et entendons les raisons pourquoi il fait toutes ces choses, autant qu'il lui plaira de nous le découvrir.

## PREMIÈRE PAQUE.

« La pâque des Juifs étant proche, Jésus alla à Jérusalem. » Il ne manquait point de venir à Pâque, selon l'ordonnance de la loi, dans cette ville et au temple; il y venait aussi à d'autres solennités principales. Jésus devait paraître dans le temple, non-seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son Fils, « comme le fils de la maison, » pour y ordonner ce que son Père qui l'y envoyait avait prescrit. « Il trouva dans le temple des gens qui vendaient des bœufs, des moutons et des colombes, ainsi que des changeurs assis à leurs bureaux. Et après avoir fait une espèce de fouet de cordes ramassées, il les chassa tous du temple avec les moutons et les bœufs, il répandit l'argent des changeurs et renversa leurs bureaux. Il dit à ceux qui vendaient les colombes : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas une maison de trafic de la maison de mon père. » Il parle donc, et il agit encore un coup, comme le fils de la maison, et avec une pleine autorité, sans que personne le contredise. Il y exerce de plein droit toute l'autorité de son père. S'il n'avait fait qu'ordonner, ce serait un acte d'autorité; mais il agit, il renverse, il frappe, ce qui est encore un acte de zèle. Aussi « ses disciples se souvinrent-ils alors de cette parole » de David : « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » Le zèle est une ferveur de l'amour de Dieu, trop vif pour attendre le secours d'autrui, ni pour s'astreindre aux formes ordinaires; mais agissant par lui-même, et au-dessus de ses forces, par une absolue confiance en la puissance de Dieu : c'est ce qui paraît dans cette action du Sauveur.

« Les Juifs lui dirent : Quel miracle faites-vous en signe que vous avez droit de faire de telles choses ? Jésus leur répondit : Détruisez ce temple , et dans trois jours je le rétablirai. Les Juifs lui dirent : On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple , et vous le rétablirez dans trois jours ? Mais il parlait du temple de son corps , » « où , dit Saint Paul , la divinité habitait corporellement. » « Lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts , ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela , et ils crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite. »

En même temps pour montrer son autorité , Jésus fait dans le temple ses guérisons ordinaires. « Pendant qu'il était à Jérusalem , à la fête de Pâque , plusieurs crurent en son nom en voyant les miracles qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux parce qu'il les connaissait tous , et qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendit témoignage d'aucun homme ; car il savait de lui-même tout ce qu'il y avait dans l'homme. »

## IX

### ENTRETIEN AVEC NICODÈME.

« Il y avait parmi les Pharisiens un homme appelé Nicodème , un des premiers d'entre les Juifs. Il vint trouver Jésus , la nuit , et lui dit : Maître , nous savons que vous êtes un docteur venu de Dieu , et nul homme ne peut faire les prodiges que vous faites , si Dieu n'est avec lui. Jésus lui répondit : En vérité , en vérité , je vous le dis , si l'on ne renaît pas de nouveau , on ne peut voir le royaume de Dieu. » Nicodème entendit trop charnellement ce qui lui était dit au sujet du baptême , et il poussa l'ignorance jusqu'à demander : « Comment est-ce qu'on peut renaître étant déjà

vieux ? Peut-on rentrer dans le sein de sa mère pour renaître , » pour en sortir encore une fois , et redevenir dans sa vieillesse un enfant nouvellement né ? Aussitôt que ce Pharisien lui a fait sentir sa difficulté , Jésus-Christ la résout par ces paroles : « En vérité , en vérité , je vous le dis , si l'on ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit , on ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; » ce qui veut dire manifestement , ce n'est pas dans le sein de sa mère , c'est dans l'eau qu'il faut entrer : ce n'est pas pour y recevoir une naissance charnelle , c'est pour y être renouvelé par le Saint-Esprit. Et pour ôter toute idée d'une naissance charnelle , il poursuit en cette sorte : « Ce qui est né de la chair , est chair , et ce qui est né de l'esprit , est esprit. Ne vous étonnez donc pas , si je vous dis que , » étant né de la chair , « il faut encore naître » selon l'esprit. « L'esprit souffle où il veut , et vous entendez sa voix , mais vous ne savez d'où il vient et où il va ; ainsi en est-il de celui qui est né de l'esprit. » Dans les premières touches de l'esprit , on ne sait d'où il vient et où il va ; il nous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens ; vous ne savez où il vous mène ; il vous dégoûte de tout , et ne se fait pas toujours sentir d'abord ; on sent seulement qu'on n'est pas bien , et on désire être mieux. Quand il demeure , il se fait connaître ; mais après , il vous rejette dans de nouvelles profondeurs ; et vous commencez à ne plus connaître ce qu'il vous demande ; et la vie intérieure et spirituelle se passe ainsi entre la connaissance et l'ignorance jusqu'à ce que vienne le jour où ce bienheureux esprit se manifeste.

« Nicodème lui dit : Comment cela peut-il se faire ? Quoi ! lui répondit Jésus , vous êtes maître en Israël et vous ignorez ces choses ? » Mais comme sa difficulté sur la naissance charnelle était résolue sans retour , et qu'il n'était pas nécessaire de l'instruire davantage sur la manière dont le Saint-Esprit agissait en nous et y formait des pensées , dont la

fin comme le principe passent notre intelligence , Jésus-Christ ne lui parle plus que de la foi qu'il faut avoir à ses paroles : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage des choses que nous avons vues ; et on ne veut pas le recevoir ; si je vous parle des choses de la terre, vous ne me croyez pas, comment me croirez-vous, si je vous parle des choses du ciel ? Personne n'est monté dans le ciel, que celui qui est descendu du ciel, à savoir le Fils de l'homme qui est au ciel. » Vous en êtes descendu, mon Sauveur, et vous y êtes. Comme Dieu vous ne quittez jamais le ciel, qui est le lieu de la gloire de votre Père, et vous ne le pouvez quitter. Comme homme mortel, vous avez quitté cette gloire, qui vous était naturelle, et vous nous avez paru dans la bassesse !

« Et de même que Moïse a élevé le serpent d'airain dans le désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, c'est-à-dire qu'il soit élevé et mis en croix, afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que celui qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Qu'est-ce à dire qu'il a donné son Fils unique ? C'est qu'il l'a donné à la mort, et à la mort de la croix. Afin qu'il pût mourir, Dieu l'a fait homme, l'a fait Fils de l'homme d'une manière admirable, incompréhensible, très-véritable, très-réelle, mais singulière, qui étonne toute la nature ; et par ce moyen s'est accompli ce que Dieu voulait, que le Fils de l'homme, qui est en même temps le Fils de Dieu, fût élevé à la croix, et donné à la mort pour la vie du monde. « Car Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde pour juger le monde, mais afin de sauver le monde. Celui qui croit en lui ne sera point jugé, » car il a un moyen certain d'être justifié ; « mais celui qui n'y croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. » Qui ne croit



point au Fils , n'a ni grâce, ni vérité, ni vertu ; il ne voit point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui. Elle y était déjà, et l'homme naît enfant de colère. Elle n'y tombe donc pas, elle y demeure, et Jésus-Christ l'en pouvait ôter. Ce n'est pas par un nouveau jugement qu'il est jugé ; le jugement qui était déjà se confirme et se déclare, et l'on meurt dans son péché. « Voici le motif du jugement : c'est que la lumière est venue au monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. Car celui qui fait mal hait la lumière, et il ne vient point à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient manifestées. Mais celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles ont été faites en Dieu. » Jésus-Christ est notre lumière. Que peut-on entendre entre nos yeux et la lumière pour nous la découvrir ? Rien du tout : il n'y a qu'à ouvrir les yeux, et la lumière s'introduit par elle-même. Il n'y a point d'autre voie pour aller à elle : la vérité est plus lumière que la lumière : rien ne peut nous amener à la vérité qu'elle-même. Et qu'est-ce que Jésus-Christ, si ce n'est la vérité qui s'avance vers nous, qui se cache sous une forme accommodée à notre faiblesse, pour se montrer autant que nos yeux infirmes le peuvent porter ? Quelle lumière dans la doctrine de Jésus-Christ ! Cette lumière est d'autant plus belle qu'elle luit dans les ténèbres.

## X

JÉSUS-CHRIST PRÊCHE ET BAPTISE. — NOUVEAU TÉMOIGNAGE DE JEAN-BAPTISTE ; IL EST MIS EN PRISON. — RETOUR DE JÉSUS-CHRIST EN GALILÉE PAR LA SAMARIE.

« Après cela, Jésus et ses disciples vinrent en Judée ; il y faisait son séjour avec eux, et il y baptisait ; quoique ce

ne fût pas lui qui baptisait, mais seulement ses disciples. Jean baptisait aussi à Ennon, près de Salim, parce qu'il y avait là beaucoup d'eau. Jean n'avait point encore été arrêté. Il s'éleva une question entre les disciples de Jean et les Juifs sur la purification, » c'est-à-dire le baptême. « Et les disciples de Jean lui vinrent dire : Maître, celui qui était avec vous au-delà du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, baptise, et tout le monde va à lui. » Ils croyaient qu'étant lui-même venu à Jean pour s'en faire baptiser, on ne devait pas quitter Jean pour lui. Dieu permit cette dispute, et cette espèce de jalousie des disciples de Jean-Baptiste, pour donner lieu à cette instruction admirable du saint Précurseur : « L'homme ne peut rien avoir qui ne lui soit donné du ciel, leur répondit Jean. » Dans cette règle admirable qu'il pose pour fondement, est la mort de l'amour-propre et de la propre élévation. Sur ce fondement, Jean continue : « Vous me rendez vous-mêmes témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux ; mais l'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, est transporté de joie par la voix de l'époux. Et c'est par là que ma joie s'accomplit. » Qui pourrait entendre la suavité de ces dernières paroles ? Saint Jean nous y découvre un nouveau caractère de Jésus-Christ, le plus tendre et le plus doux de tous : c'est qu'il est l'époux. Il a épousé la nature humaine qui lui était étrangère ; il en a fait un même tout avec lui ; en elle il a épousé la sainte Église, épouse immortelle qui n'a ni tache ni ride ; il a épousé les âmes saintes qu'il appelle à la société, non-seulement de son royaume, mais encore de sa royale couche ; les comblant de dons, de chastes délices ; jouissant d'elles, se donnant à elles ; leur donnant non-seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est, son corps, son âme, sa divinité, et leur préparant dans la vie future une union incomparablement plus grande.

Voilà donc le caractère de Jésus. C'est un époux tendre, passionné, transporté, dont l'amour se montre par des effets inouïs. Et quel est le caractère de Jean ? Il est l'ami de l'époux qui entend sa voix. C'est ce qui ne lui était pas encore arrivé. Jusqu'ici il l'avait annoncé, ou sans le connaître ou sans entendre sa parole ; maintenant qu'après s'être fait baptiser par Saint Jean, il a commencé sa prédication, et qu'ainsi qu'il l'avait toujours désiré, le bruit de sa parole retentit jusqu'à lui. Saint Jean, ravi de l'entendre, ne sait comment exprimer sa joie. Telle doit être la joie du chrétien à la voix de Jésus-Christ ; à cette voix qui retentit encore dans son Évangile ; à cette voix secrète et intérieure qui se fait entendre au fond du cœur et qui se répand dans toutes les puissances de l'âme.

Écoutons : Saint Jean continue : « Il faut qu'il croisse et que je diminue. » Il nous en donne les véritables raisons. C'est que Jésus-Christ vient d'en haut ; c'est qu'il est par conséquent au-dessus de tout. « Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tout ; celui qui vient de la terre n'est que terre ; » de lui-même « ne parle que terre », et Jésus-Christ « qui vient du ciel est au-dessus de tout. Il témoigne ce qu'il a vu et ce qu'il a ouï, et personne ne reçoit son témoignage. » Autre caractère de Jésus-Christ : plus son témoignage est authentique et original, moins on le reçoit ; la trop grande lumière éblouit les faibles yeux, et ils sont faibles parce qu'ils sont superbes. Les yeux abaissés sont éclairés, et si Jésus n'est écouté de personne, c'est que personne ne veut être humble. Ce témoignage que personne ne reçoit est néanmoins reçu de quelques-uns à qui Dieu prépare le cœur : « Celui qui reçoit son témoignage atteste que Dieu est véritable, car celui que Dieu a envoyé ne dit que des paroles de Dieu, parce que Dieu ne lui donne pas son esprit avec mesure. » Personne ne reçoit son témoignage. Les Athéniens en général méprisent en la bou-

che de Saint Paul le témoignage de Jésus-Christ, mais Dieu parle en secret à Saint Denis aréopagite et à une femme nommée Damaris. En une autre occasion, il ouvre le cœur de Lydie, une teinturière en pourpre, pour écouter ce que disait Saint Paul. Dieu sait le nom de ceux à qui il veut se faire sentir.

« Le Père aime son Fils et lui met tout entre les mains. » Heureux ceux que Dieu met entre les mains de son Fils qu'il aime si parfaitement ! Ceux qu'il met entre ses mains, ce sont ses fidèles, ses élus. « Qui croit au Fils a la vie éternelle. » Le Fils est lui-même la vie éternelle. La foi est une nouvelle vertu qui renferme toutes les autres. Dieu donne un aimable objet à cette foi, c'est Jésus-Christ. En lui on aime toute vérité et toute vertu, comme dans la source et dans le modèle. « Qui ne croit point au Fils ne verra point la vie, » il n'a ni grâce, ni vérité, ni vertu, » mais la colère de Dieu demeure sur lui. »

Nous avons ouï la prédication de Saint Jean-Baptiste ; un autre Jean, qui est l'apôtre et l'évangéliste nous l'a racontée. Saint Jean-Baptiste sera bientôt arrêté ; il le sera par Hérode, un peu après le baptême et le jeûne de Jésus-Christ. Il va donc devenir précurseur d'une nouvelle manière, c'est-à-dire, par sa prison et par sa mort, qui devance celle de Jésus et nous y prépare. Ainsi nous n'entendrons plus parler Saint Jean-Baptiste : il annoncera le Sauveur d'une autre sorte. « Hérode le tétrarque, dont il reprenait l'inceste avec Hérodiade, femme de son frère, et ses autres méfaits, ajouta un nouveau crime à tous ses autres, en faisant enfermer Jean en prison. Jésus ayant appris que Jean avait été livré, et ayant su qu'on disait aux Pharisiens qu'il faisait plus de disciples et qu'il baptisait plus de personnes que Jean, quitta la Judée, et retourna, par le mouvement de l'Esprit-Saint, en Galilée, prêchant l'Évangile du royaume de Dieu. »

## XI

## LA SAMARITAINE.

« Il lui fallait traverser la Samarie. Il vint donc dans une ville de Samarie, appelée Sichar (1), auprès de l'héritage que Jacob avait donné à son fils Joseph. » La mémoire de cette donation de Jacob à Joseph s'était conservée dans le peuple de Dieu. « Là était la source de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit sur le puits. C'était environ la sixième heure du jour [midi]. Une femme de Samarie vint pour puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donnez-moi à boire, car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter à manger. Comment, lui dit cette femme, me demandez-vous à boire à moi qui suis Samaritaine ? Car les Juifs n'ont point de rapports avec les Samaritains. Jésus lui répondit : Si vous

(1) La même que celle appelée Sichem dans l'Ancien Testament ; elle a été un certain temps la capitale de la Samarie. Elle est située au pied du mont Garizim, sur lequel les Samaritains avaient un temple où ils célébraient leur culte. Leur religion était un Judaïsme corrompu ; ils n'admettaient que les livres de Moïse, dont leurs descendants conservent encore le texte en langue samaritaine. La différence de religion faisait régner une antipathie profonde entr'eux et les Juifs.

Près de Naplouse, ville bâtie sur l'emplacement de Sichar, on montre encore le puits de Jacob, fameux et par le nom du patriarche qui le fit creuser et par l'entretien de Jésus-Christ avec la Samaritaine. Ce puits est aujourd'hui couvert d'une voûte sous laquelle on descend par un trou étroit et l'on découvre l'ouverture du puits en levant une grande pierre plate qui la recouvre. Il est creusé dans le roc : son diamètre est de neuf pieds et sa profondeur de cent cinq. Il a cinq pieds d'eau. Ce puits est à l'extrémité de la vallée étroite de Sichem, qui s'élargit en cet endroit en un vaste champ, portion sans doute de la terre que Jacob donna à son fils Joseph. Une source qui naît entre Sichem et cette terre, l'arrose et la fertilise. L'impératrice Hélène avait fait bâtir sur le puits de la Samaritaine, une église dont on ne voit plus que de faibles vestiges.

connaissiez le don de Dieu, et si vous saviez quel est celui qui vous dit : Donnez-moi à boire, vous lui en auriez demandé peut-être vous-même, et il vous aurait donné de l'eau vive. »

« Seigneur, lui dit la femme, vous n'avez pas de quoi puiser de l'eau, et le puits est profond ; où prendriez-vous donc cette eau vive ? » Ici la Samaritaine s'embarrasse, et croit que l'eau dont Jésus lui parle est de la nature de celle qu'elle venait puiser au puits de Jacob, pour étancher sa soif. « Êtes-vous plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et a bu de cette eau, lui, ses fils et ses troupeaux ? Jésus lui répondit » en s'expliquant nettement : « Tout homme qui boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais plus de soif ; mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante pour la vie éternelle. » Il n'aura donc point de soif. Il n'en aura point en effet, parce qu'il ne désirera plus d'autre plaisir, d'autre joie, d'autre bien que celui qu'il goûte en Jésus-Christ. Il aura pourtant toujours soif ; car il ne cessera point de désirer ce bien suprême, et voudra le posséder de plus en plus. Le voilà donc qui a toujours soif ; mais toujours aussi il se désaltère, parce qu'il a en lui la fontaine éternellement jaillissante. Il n'aura point cette soif fatigante et insatiable de ceux qui cherchent les plaisirs des sens. Il aura toujours soif de la justice, mais la bouche toujours attachée à la source qu'il a en lui-même, sa soif ne le fatiguera, ni ne l'affaiblira jamais.

Cette femme demeura encore un peu dans l'embarras, et elle dit encore au Sauveur : « Seigneur, donnez-moi cette eau, afin que je n'aie jamais soif, et que je ne sois pas obligée à venir ici puiser de l'eau. Mais Jésus-Christ, qui sentit qu'il s'était assez expliqué, changea de discours et « lui dit : Allez appeler votre mari, et revenez ici. Je n'ai point de mari, lui répondit la femme. Jésus lui dit : Vous

avez raison de dire que vous n'avez pas de mari. Vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas votre mari ; vous avez dit vrai en cela. Seigneur, dit la femme, je vois que vous êtes un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous, vous dites que Jérusalem est le lieu où il faut adorer. » Les Samaritains adoraient le vrai Dieu, qui était le Dieu de Jacob, et ils attendaient le Messie. La Samaritaine déclare l'un et l'autre, et néanmoins, parce qu'ils étaient séparés de Jérusalem et du temple, sans communiquer à la vraie Église et à la tige du peuple de Dieu, cette femme reçoit cette sentence de la bouche du Fils de Dieu : « Femme, croyez-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne savez pas : pour nous » (pour nous autres Juifs) « nous adorons ce que nous savons, et le salut vient des Juifs. » C'est de nous que viendra le Christ ; c'est parmi nous qu'il le faut chercher, et il n'y a de salut que parmi les Juifs. Ainsi en est-il de tous les schismes ; et c'est en vain qu'on s'y glorifie d'avoir conservé les fondements du salut. Vous ne savez pas l'origine, ni de la religion, ni de l'alliance. Nous en connaissons l'origine, jusqu'à la source de Moïse et d'Abraham ; et le salut n'est que pour nous. « Mais l'heure vient, et c'est maintenant que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité : car le Père demande de semblables adorateurs. » La plus noble qualité de l'homme, c'est d'être l'humble sujet et le religieux adorateur de la nature divine ; mais ce n'est pas assez que nous connaissions combien nous devons de culte à cette nature suprême, si nous ne sommes instruits de quelle manière il lui plaît d'être adorée. C'est pourquoi « le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est venu pour nous l'apprendre » ; et nous en serons parfaitement informés, si nous entendons cette sublime adoration en esprit et en vérité, que Jésus-Christ nous pres-

crit. Le principe de notre culte , c'est que nous ayons de Dieu des sentiments véritables , et que nous le croyions ce qu'il est. La suite de cette croyance , c'est que nous épurions devant lui nos intentions , et que nous nous disposions comme il le demande. La première de ces deux choses est exprimée par l'adoration en vérité , et la seconde est comprise par l'adoration en esprit. L'adoration en vérité fait que nous voyons Dieu tel qu'il est , et l'adoration en esprit fait que Dieu nous voit tels qu'il nous veut. « Dieu est esprit , et il faut que ceux qui l'adorent , l'adorent en esprit et en vérité. » En effet , puisque Dieu nous a fait l'honneur de nous créer à son image et que le propre de la religion est d'achever dans nos âmes cette divine ressemblance , il est clair que quiconque approche de Dieu doit se rendre conforme à lui ; et par conséquent comme il est esprit , mais esprit très-pur et très-simple , qui est lui-même son être , son intelligence et sa vie , si nous voulons l'adorer , il faut épurer nos cœurs et venir à cet esprit pur avec des dispositions qui soient toutes spirituelles ; c'est ce qui s'appelle dans notre évangile adorer Dieu en esprit. La profonde pensée de la haute incompréhensibilité de Dieu est une des causes principales qui nous portent à l'adorer. Nous aimons Dieu , dit Saint Grégoire de Nazianze , parce que nous le connaissons ; mais nous l'adorons , poursuit-il , parce que nous ne le comprenons pas ; c'est-à-dire , ce que nous connaissons de ses perfections fait que notre cœur s'y attache comme à son souverain bien ; mais parce que c'est un abîme impénétrable que nous ne pouvons sonder , nous nous perdons à ses yeux , nous supprimons devant lui toutes nos pensées , nous nous contentons d'admirer de loin une si haute majesté , et nous nous laissons , pour ainsi dire , engloutir par la grandeur de sa gloire , et c'est là adorer en vérité.

Jean avait tout mis en mouvement et il avait réveillé



le monde sur le sujet de son Sauveur. Le bruit s'en était répandu de tous côtés. « La femme » Samaritaine elle-même « répondit » donc : « Je sais que le Christ vient , » il va paraître , « et quand il sera venu , il nous apprendra toutes choses. » Tant on était attentif à sa venue. « Je le suis , lui dit Jésus , moi qui vous parle. » Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles ! La Samaritaine , une femme pécheresse , lui parle honnêtement du Christ : « Je le suis , moi qui vous parle , » lui dit Jésus sans circuit.

« En ce moment , ses disciples revinrent , et furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme. Cependant personne ne lui dit : Que lui demandez-vous et pourquoi parlez-vous avec elle ? Parmi tous les opprobres que Jésus-Christ a soufferts , jusqu'à être accusé comme un homme qui aimait le vin et la bonne chère , il n'a pas voulu que sa pudeur ait jamais eu la moindre atteinte. On s'étonnait de le voir parler en particulier à une femme qu'il convertissait , et avec elle sa patrie , et il agissait en tout d'une manière si épurée et si sérieuse , que , malgré la malignité de ses ennemis , son intégrité de ce côté-là est demeurée sans soupçon.

« Cette femme , » ravie de la doctrine du Sauveur , « laissa sa cruche » auprès du puits , « et alla à la ville dire à ses citoyens : » Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-ce point le Christ ? » Ce qu'elle dit , non pas en doutant , mais pour les induire à croire aussi ce qu'elle croyait déjà. « Ils sortirent donc de la ville et vinrent le trouver. Dans l'intervalle , ses disciples , » [voyant Jésus épuisé de fatigue et de faim] , « lui disaient en le priant : Maître , mangez ; mais il leur répondit : J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. Ses disciples se disaient l'un à l'autre : Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ? Jésus leur dit : Ma nourriture , c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé , afin d'accomplir son œuvre. » Lorsqu'on

rend à Dieu ce qu'on lui doit , alors on rend aussi pour l'amour de Dieu tout ce qu'on doit à la créature qu'on regarde en lui. On se rend ce qu'on se doit à soi-même ; car on s'est donné tout le bien dont on est capable , quand on s'est rempli de Dieu. L'âme alors n'a plus de faim , n'a plus de soif : elle a sa véritable nourriture. [Puis il ajouta , pour leur apprendre quel était cet ouvrage dans lequel ils allaient être incessamment ses coopérateurs : ] « Ne dites-vous pas : Encore quatre mois , et c'est le temps de la moisson ? Et moi je vous dis : Levez les yeux , voyez ces campagnes , elles sont déjà blanches pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit sa récompense et amasse du fruit pour la vie éternelle , afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble. Car il est vrai de dire : Autre est celui qui sème , autre celui qui moissonne. Je vous ai envoyés moissonner là où vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leur travail. » Jésus-Christ , jusqu'à la fin de sa vie a tout fait pour honorer l'Église juïdaique et la chaire de Moïse. Bien éloigné de se séparer d'avec elle , ou d'en séparer ses disciples , il leur déclare qu'il les envoyait « pour moissonner » ce qui avait été semé par les prophètes : « d'autres ont travaillé et vous êtes entrés dans leur travail. » Remarquez ces mots ; c'est le même ouvrage , la même foi , la même Église , dont on ne s'est séparé qu'alors que , justement réprouvée par son infidélité , elle a effectivement perdu ce titre. [C'est que] Jésus-Christ avait pour lui tous les temps qui précèdent sa venue , puisqu'il y était attendu sans l'interruption d'un seul jour , et que même quand il parut , tout le monde savait où il devait naître.

« Beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui sur la parole de cette femme , qui lui rendait ainsi témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. Les Samaritains qui étaient venus le trouver , le prièrent de rester chez eux , et il y demeura deux jours ; et un bien plus grand nombre

crut en lui en l'entendant parler, et ils disaient à la femme : Nous ne croyons plus maintenant sur votre récit ; nous l'avons entendu par nous-mêmes et nous avons connu que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde. Après deux jours, il sortit de ce lieu, et alla en Galilée ; [mais il se fixa à Capharnaüm.] Car Jésus rendit lui-même ce témoignage qu'un prophète n'est pas honoré dans son pays (1). Lors donc qu'il fut venu en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, ayant vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem le jour de la fête, où eux-mêmes étaient allés. Sa réputation se répandit dans toute la contrée. Il enseignait lui-même dans les synagogues, et tout le monde l'admirait et le louait. »

## XII

GUÉRISON DU FILS D'UN SEIGNEUR, D'UN POSSÉDÉ ET DE LA BELLE-MÈRE DE SAINT PIERRE. — LEÇONS ADRESSÉES A TROIS HOMMES.

« Jésus vint une seconde fois à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin. Il y avait à Capharnaüm un seigneur dont le fils était malade. Ayant appris que Jésus venait de la Judée en Galilée, il alla le trouver, et le suppliait de se rendre chez lui pour guérir son fils qui était près de mourir. Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point. Venez, Seigneur, lui dit cet homme, avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est vivant. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite, et il s'en allait. Comme il descendait [de Ca-

(1) On explique ce passage en disant que ce qui est appelé la patrie du Sauveur, ce n'est pas la Galilée entière, mais uniquement la ville de Nazareth, où il ne voulut pas retourner pour la raison qu'apporte l'Évangéliste, choisissant plutôt de faire sa demeure à Capharnaüm ou en d'autres lieux de la Galilée. Cette explication paraît la plus satisfaisante de cinq ou six autres que donnent les interprètes. — P. DE LIGNY.

na à Capharnaüm], ses serviteurs vinrent au-devant de lui et lui annoncèrent que son fils était vivant. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Ils lui répondirent : Hier, à la septième heure, la fièvre le quitta. Le père reconnut alors que ce fut à cette heure-là que Jésus lui avait dit : Votre fils est vivant. Et il crut, lui et toute sa maison. Ce fut le second miracle que fit Jésus, quand il fut revenu de la Judée en Galilée. » [Jésus étant revenu à Capharnaüm, où il avait, comme nous l'avons vu, établi sa demeure,] « entra aussitôt dans la synagogue, et se mit à enseigner. On était tout étonné de sa doctrine : Car il enseignait comme ayant autorité, et non pas à la manière des scribes. » Il y avait dans ce qu'il disait une autorité et une efficace qu'on n'avait pas encore vues parmi les hommes.

« Il y avait dans la synagogue un homme possédé de l'esprit immonde, qui, jetant un cri, dit à haute voix : Qu'y a-t-il de commun entre vous et nous, Jésus de Nazareth ? Êtes-vous venu pour nous perdre ? Je sais qui vous êtes, le Saint de Dieu. Jésus lui dit d'un ton menaçant : Tais-toi, et sors de cet homme. Alors l'esprit immonde l'agitant avec de violentes convulsions, le jeta au milieu de l'assemblée, et poussant de grands cris, il sortit hors de lui sans lui avoir fait aucun mal. Tous furent épouvantés de ce prodige, et, saisis d'étonnement, ils se disaient les uns aux autres : Qu'est-ce que ceci ? Quelle est cette nouvelle doctrine ? Car il commande avec autorité même aux esprits immondes, et ils lui obéissent, et bientôt sa réputation se répandit dans toute la Galilée. »

[Jésus, après ce miracle, aurait pu choisir un logement dans quelqu'une des maisons les plus opulentes de la ville, où l'on se serait fait un honneur de le recevoir et de le traiter splendidement. Il donna la préférence à celle où l'amitié l'appelait, et dont la pauvreté l'attirait, bien loin de le rebuter.] « Ils allèrent donc, en sortant de la Syna-

gogue, lui, Jacques et Jean, dans la maison de Simon et d'André. La belle-mère de Simon [la mère de sa femme,] était au lit avec une grosse fièvre. Ils en parlèrent tout d'abord à Jésus et le prièrent pour elle. Il s'approcha, et la souleva en lui prenant la main. Il commanda à la fièvre, et la fièvre la quitta sur-le-champ. Elle se leva aussitôt et elle se mit à les servir. »

« Le soir étant venu, après le coucher du soleil, [moment où le Sabbat finissait,] on apporta à Jésus tous les malades et tous les possédés [qu'on n'avait pas pu apporter dans le jour, pour ne pas violer le Sabbat]. Toute la ville était assemblée devant la porte. Jésus mettant la main sur chacun d'eux, guérit un grand nombre de personnes qui souffraient de diverses maladies, et rendit la santé à tous ceux qui étaient malades, afin que ce qui a été dit par le prophète Isaïe [des maladies du corps aussi bien que de celles de l'âme] fût accompli : Il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos maladies. Les démons sortaient du corps de plusieurs personnes, criant et disant : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais Jésus les faisait taire en les menaçant, parce qu'ils savaient qu'il était le Christ. »

« S'étant levé de très-grand matin, il sortit et s'en alla dans un lieu solitaire, où il pria. Simon, et ceux qui étaient avec lui allèrent l'y chercher, et l'ayant trouvé, ils lui dirent : Tout le monde vous cherche. Il leur répondit : Allons aux villages et aux villes des environs, afin que j'y prêche aussi, car c'est pour cela que je suis venu. Mais les troupes de peuple, qui le cherchaient également, le vinrent trouver et le retenaient pour qu'il ne les quittât pas ; mais il leur dit : Il faut que j'annonce à d'autres villes l'Évangile du royaume de Dieu, car je suis envoyé pour cela. Et Jésus allait par toute la Galilée, enseignant dans leurs synagogues et prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité parmi le peuple. » Il

joignait ensemble la prédication de l'Évangile et la guérison des maladies. C'est ce qui lui attirait cette grande réputation, et amassait tant de monde autour de lui. Car « sa réputation se répandit dans toute la Syrie, et on lui présenta tous ceux qui étaient malades et travaillés diversement de maux et de douleurs, les possédés, les lunatiques, les paralytiques, et il les guérit. Et plusieurs troupes le suivaient de la Galilée et de la Décapole, de Jérusalem et de la Judée, et du pays d'au-delà le Jourdain. » [Car] le nom du Sauveur n'était pas moins célèbre dans Jérusalem, où le bruit de ses miracles s'était porté de toutes parts.

« Jésus, se voyant environné d'une grande foule de peuple, ordonna à ses disciples de le passer au-delà du lac. » [Après qu'on eut gagné l'autre bord,] « pendant qu'ils étaient en chemin, un docteur de la loi s'approcha et lui dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez. Jésus lui répondit : Les renards ont leurs trous, et les oiseaux du ciel » qui sont les familles les plus vagabondes du monde, « ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Il ne le dit pas par plainte : il était accoutumé à ce délaissement ; et, à la lettre, dès sa naissance, il n'eut pas où reposer sa tête. C'est lui-même qui le voulut de cette sorte.

« Jésus dit à un autre [qui était] de ses disciples : Suivez-moi. Seigneur, lui répondit celui-ci, permettez-moi d'aller ensevelir mon père avant de vous suivre. Jésus lui répondit : Suivez-moi, et laissez les morts ensevelir leurs morts. Pour vous, vous allez annoncer le royaume de Dieu. »

« Un autre lui dit : Je vous suivrai, Seigneur, mais permettez-moi auparavant de mettre fin à mes affaires. Jésus lui répondit : Celui-là n'est pas propre au royaume de Dieu, qui, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière. » Si vous n'avancez, vous reculez. « Vous regardez en arrière », contre le précepte de l'Évangile. Et que décide le Sauveur ? que vous « n'êtes pas propre au royaume de Dieu. »

## XIII

TEMPÊTE APAISÉE. — GUÉRISON DE DEUX POSSÉDÉS. — POURCEAUX PRÉCIPITÉS DANS LA MER. — PARALYTIQUE GUÉRI. — VOCATION DE SAINT MATTHIEU. — JÉSUS MANGE AVEC LES PÉCHEURS. — DISPUTE TOUCHANT LE JEUNE.

« Ce jour là même, sur le soir, Jésus dit à ses disciples : Repassons à l'autre bord. Et, congédiant la foule, il monta dans une barque avec eux, et d'autres barques l'accompagnaient. Pendant qu'ils naviguaient, il s'endormit. Tout à coup la mer fut violemment agitée : un tourbillon de vent fondit sur le lac, et soulevant les flots, il les jetait dans la barque avec une telle furie, qu'elle en était presque toute enveloppée ; elle commençait à se remplir, et le danger était pressant, et cependant Jésus, couché à la poupe, dormait sur un oreiller ; » pour montrer qu'on n'a rien à craindre quand on a Dieu avec soi, et qu'il n'y a en tout cas qu'à s'abandonner à sa volonté. « Ses disciples, s'approchant de lui, le réveillèrent. Seigneur, dirent-ils, sauvez-nous, nous allons périr ! Vous ne vous inquiétez pas de ce que nous périssons ! Jésus leur répondit : Pourquoi avez-vous peur, gens de peu de foi ? Alors, se levant, il menaça le vent, et dit à la mer : Tais-toi, cesse de gronder. Et le vent cessa, et il se fit un grand calme. Il leur dit alors : Pourquoi êtes-vous timides ? Comment, vous n'avez pas encore de foi ? Ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient l'un à l'autre : Que pensez-vous que soit cet homme qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent ? »

« On arriva à l'autre bord de la mer, dans le pays des Geraséniens, qui est à l'opposite de la Galilée. Au moment où Jésus mettait le pied sur le rivage, il se présenta

à lui deux possédés qui sortaient des sépulcres (1), et qui étaient si furieux que personne ne pouvait passer par ce chemin-là. » [L'un d'eux] « était possédé du démon depuis fort longtemps. Il allait tout nu et n'avait d'autre demeure que les tombeaux. Même avec des chaînes on n'avait pu réussir à le lier. Souvent on l'avait attaché avec des chaînes et des entraves ; mais il avait brisé les chaînes et mis les entraves en pièces, et personne ne pouvait le dompter. Jour et nuit, il errait sans cesse dans les montagnes et se tenait dans les sépulcres, hurlant et se frappant le corps avec des pierres. Dès qu'il vit Jésus de loin, il courut vers lui et l'adora. [Tous deux] se mirent à crier : Qu'y a-t-il entre vous et nous, Jésus, Fils du Dieu Très-Haut ? Vous êtes venu nous tourmenter avant le temps. Je vous en conjure, au nom de Dieu, ne nous tourmentez pas. » Il semble que les démons sentaient approcher le temps où ils devaient être renfermés avec leur prince. « C'est que Jésus commandait à l'esprit immonde de sortir de cet homme, en lui disant : Esprit immonde, sors de cet homme. Quel est ton nom ? lui demanda Jésus. Légion, répondit-il, c'est mon nom, parce que nous sommes plusieurs. C'est qu'un grand nombre de démons s'étaient emparés de cet homme. Ils le priaient de ne pas les chasser hors du pays, et de ne pas leur commander d'aller dans l'abîme. Il y avait là un grand troupeau de pourceaux qui paissaient sur la montagne. Les démons le priaient et lui disaient : si vous nous chassez d'ici, laissez-nous entrer dans ce troupeau de pourceaux. Jésus, » voulant faire sentir combien les démons étaient mal-faisants, et quelle était leur puissance quand il leur lâchait la main, « le leur permit aussitôt, et ces esprits immondes, étant sortis, entrèrent dans les pourceaux. Le troupeau, qui

(1) Les sépulcres des Juifs étaient presque tous des cavernes naturelles ou creusées dans les montagnes.



était bien de deux mille , se précipita avec une grande impétuosité dans la mer où ils furent tous noyés. Ceux qui les faisaient paître, s'enfuirent et annonçèrent cet événement dans la ville et dans les campagnes , racontant tout ce qui s'était passé et ce qui regardait les possédés. Les habitants sortirent pour voir ce qui était arrivé ; ils vinrent auprès de Jésus et virent celui qui était [auparavant] tourmenté par le démon , assis à ses pieds , vêtu , et dans son bon sens , et ils furent remplis de crainte. Ceux qui avaient vu ce qui était arrivé aux possédés et aux pourceaux le leur racontèrent. Alors toute la multitude des Geraséniens pria Jésus de s'éloigner d'eux , parce qu'ils étaient en proie à une grande crainte. Jésus monta dans la barque et s'en retourna. Pendant qu'il s'embarquait , l'homme qui avait été [tant] tourmenté par le démon se mit à le supplier de lui permettre d'aller avec lui. Jésus ne le reçut pas , mais il lui dit : Allez dans votre maison , auprès de vos proches , et annoncez-leur les grandes choses que le Seigneur vous a faites , et combien il a été miséricordieux envers vous. Il s'en alla , et parcourant la Décapole , il publiait les faveurs qu'il avait reçues de Jésus , et tout le monde en était dans l'admiration. »

« Jésus ayant repassé le lac dans la barque , une grande foule s'assembla autour de lui , car tout le peuple l'attendait. Plusieurs jours après , il vint dans sa ville , à Capharnaüm. Le bruit s'étant répandu qu'il était dans la maison , il y accourut tant de monde , que l'intérieur et le dehors de la porte en étaient encombrés. Jésus leur prêchait la parole de Dieu. Il enseignait assis : des Pharisiens et des docteurs de la loi , qui étaient venus de tous les bourgs de la Galilée , de la Judée et de Jérusalem étaient assis auprès de lui , et la vertu du Seigneur était prête pour guérir les malades. On amena un paralytique qu'on portait à quatre sur un lit ; on cherchait à le faire entrer dans la maison et à le placer devant Jésus. Ne sachant par où l'introduire dans la maison à cause

de la foule, les hommes qui le portaient montèrent sur le toit, le découvrirent, et l'ayant percé, ils descendirent par cette ouverture le paralytique avec le lit sur lequel il était couché. Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : Mon fils, prends courage, tes péchés te sont remis. Mais les docteurs de la loi et les Pharisiens, qui étaient assis là, pensèrent et dirent en eux-mêmes : Comment parle-t-il ? Il blasphème. Quel autre que Dieu peut remettre les péchés ? » C'était dans le fond beaucoup plus grand que ce qu'il avait jamais fait. « Jésus voyant dans son esprit ce qu'ils pensaient, leur dit : Pourquoi entretenez-vous ces pensées ? Lequel est le plus facile de dire à un paralytique : Tes péchés te sont remis ? ou de lui dire : Lève-toi, prends ton lit sur tes épaules et marche ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés : Lève-toi, mon fils, » dit-il au paralytique, « et va-t-en en ta maison. Le paralytique se leva aussitôt en leur présence, il prit le lit sur lequel il était couché et s'en alla en sa maison, en glorifiant Dieu. Tout le peuple, saisi de crainte et d'admiration célébrait les louanges de Dieu qui avait donné une telle puissance aux hommes, en disant : Nous avons vu aujourd'hui des choses bien merveilleuses ; jamais nous n'avons rien vu de semblable. » Jésus avait donc clairement établi le pouvoir qu'il avait de remettre les péchés, qui était le plus grand qui pût être donné à un homme. Il n'y avait plus à l'interroger sur le reste ; il n'y avait autre chose à faire qu'à se soumettre.

« Jésus, après cela, partit de nouveau, et retourna vers la mer. Toute la multitude venait à lui, et il les enseignait. Pendant qu'il était en marche, il vit un homme assis au bureau des impôts. Son nom était Matthieu, [autrement] Levi, fils d'Alphée. Il lui dit : Suivez-moi. Celui-ci, quittant tout, se leva et le suivit. Il fit à Jésus un grand festin dans sa maison. Pendant que Jésus y était à table, des pu-

blicains et des pécheurs, qui étaient là en grand nombre, s'y mirent avec lui et ses disciples, car il y avait beaucoup de ces gens-là qui le suivaient. » Les Pharisiens ne se laissaient approcher que de ceux qu'ils croyaient justes. Mais il n'en était pas ainsi de Jésus-Christ et des apôtres : ils amenaient au festin tous ceux qu'ils trouvaient, bons ou mauvais ; les bons pour les confirmer, les mauvais pour les convertir ; et c'est ainsi qu'ils remplirent la maison de Dieu.

« Les docteurs de la loi et les Pharisiens, voyant qu'il mangeait avec des publicains et avec des pécheurs, disaient à ses disciples : D'où vient que votre maître mange et boit avec les publicains et avec les pécheurs ? Jésus les entendant, leur dit : Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, ce sont les malades. Allez donc apprendre ce que veut dire cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice. Car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. » Il faut exercer la miséricorde envers tous ceux qu'on voit souffrir ; envers les malades, envers les affligés ; adoucir leurs maux par des paroles de consolation, et par de sages conseils, si on ne peut autrement leur aider à les porter ; les partager avec eux autant qu'on peut. C'est le plus beau de tous les sacrifices.

« Alors des disciples de Jean s'approchèrent de Jésus, et avec eux des Pharisiens qui jeûnent souvent, et ils lui dirent : D'où vient que les disciples de Jean et ceux des Pharisiens font des jeûnes fréquents et des prières, et que les vôtres mangent et boivent, et ne jeûnent pas ? Jésus leur répondit : Les amis de l'époux peuvent-ils jeûner pendant que l'époux est avec eux ? Tant qu'ils jouissent de la présence de l'époux ils ne peuvent jeûner. Le temps viendra que l'époux leur sera ôté, ils s'affligeront et ils jeûneront dans ces jours. » Si nous étions toujours avec l'Époux, il n'y aurait pour nous que de la joie. Nous ne sommes plus dans ces jours où l'on entendait sur la terre la voix de l'É-

poux céleste : Jésus est retourné à celui qui l'a envoyé , et l'Époux ne paraît plus parmi nous. Il faut jeûner , il faut s'affliger. L'Église jeûnait autrefois toutes les semaines deux ou trois fois , en mémoire de la douleur que la retraite de l'Époux lui avait causée. Le vendredi qui était le jour de sa mort , le samedi qui était le jour de sa sépulture , étaient de ces jours consacrés au jeûne. L'abstinence nous en reste , pour marque de l'abstinence où nous devons vivre en l'absence de l'Époux , en renonçant à la joie , et annonçant sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

[Jésus ne dispensait pas ses disciples du jeûne ; mais il les y disposait pour un temps plus convenable , et pour montrer qu'il s'accommodait ainsi à leur faiblesse ,] « il fit cette comparaison : Personne ne coud une pièce d'étoffe neuve à un vêtement vieux ; autrement le neuf emporte le vieux , et la déchirure devient plus grande. On ne met pas non plus du vin nouveau dans des outres vieilles , autrement le vin nouveau fera crever les outres , et il se répandra , et les outres seront perdues. Mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves , et ainsi tout se conserve. De plus , il n'est personne qui , buvant du vin vieux , en veuille aussitôt du nouveau ; car il dit : Le vin vieux est meilleur. » [Le sens de cette comparaison est qu'il ne faut pas effrayer les pécheurs dont la conversion est récente , par des idées de perfection qui ne sont pas encore à leur portée , de peur de les faire tomber dans le découragement , et de les exposer à une rechute.]

## XIV

JÉSUS GUÉRIT L'HÉMMORROÏSSE , RESSUSCITE LA FILLE DE JAÏRE , REND LA VUE A DES AVEUGLES , ET DÉLIVRE UN POSSÉDÉ.

« Pendant qu'il parlait ainsi , se trouvant auprès de la mer , il vint un des chefs de la synagogue , nommé Jaïre , qui le voyant , se jeta à ses pieds , l'adora , parce qu'il avait sa fille unique , âgée d'environ douze ans , qui se mourait. Il lui faisait de grandes instances ; Ma fille est à l'extrémité , lui disait-il ; venez , Seigneur , imposez la main sur elle , afin qu'elle soit guérie , et qu'elle vive. Jésus se levant , s'en alla avec lui , et le suivit avec ses disciples. »

« Pendant qu'il marchait , il était pressé par la foule. Alors une femme , qui souffrait depuis douze ans d'une perte de sang , et qui avait dépensé toute sa fortune pour payer les médecins sans qu'aucun eût pu la guérir , et qui n'en était que plus mal , s'approcha de Jésus par derrière , au milieu de la foule , et toucha le bord de sa robe. Car elle disait en elle-même : Si je puis seulement toucher sa robe , je serai guérie. Au même instant , la source du sang qui coulait fut tarie , et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de cette maladie. Aussitôt Jésus connaissant en soi-même la vertu qui était sortie de lui , se retourna vers la foule , en disant : Qui a touché mes vêtements ? Comme tous s'en défendaient , Pierre et ceux qui étaient avec lui , lui dirent : Maître , vous voyez la foule qui vous presse , et vous dites : Qui m'a touché ? Mais Jésus dit : Quelqu'un m'a touché : car j'ai senti sortir de moi une vertu. » Et il regardait de tous côtés comme pour voir « la personne qui l'avait touché. » Jésus qui a si vivement distingué cette femme qui le touchait avec foi , de toute la troupe qui le touchait simplement en pressant son corps , a voulu dire que cette femme ne l'a pas

touché véritablement selon le corps, et qu'elle ne l'a touché que par la foi et selon l'esprit. « Alors la femme, saisie de crainte et toute tremblante, en sachant ce qui s'était fait en elle, vint se jeter à ses pieds, et lui dit toute la vérité, et déclara devant tout le peuple le sujet pour lequel elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant. Jésus s'étant retourné, et la voyant, lui dit : Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée; allez en paix, et soyez délivrée de votre maladie. Et la femme fut dès lors guérie. »

« Jésus parlait encore, que des gens du chef de la synagogue vinrent lui dire : Votre fille est morte, pourquoi importunez-vous encore le Maître? Seigneur, dit Jaïre, ma fille vient de mourir. Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au père de la jeune fille : Ne craignez pas, croyez seulement, et elle sera sauvée. Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il ne permit à personne d'entrer avec lui, sinon à Pierre, à Jacques et à Jean, et au père et à la mère de la jeune fille. Jésus, voyant les joueurs de flûte, et une troupe nombreuse de gens qui pleuraient et jetaient des hauts cris : Pourquoi faites-vous ce tumulte, leur dit-il, et pourquoi pleurez-vous? Cette jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. Ils se moquaient de lui, sachant bien qu'elle était morte. Mais Jésus, ayant fait sortir tout le monde, prit avec lui le père et la mère de la jeune fille et ceux qui l'avaient accompagné, et entra dans la chambre où la jeune fille était couchée. Il prit sa main et lui dit : *Talitha cumi*, ce qui signifie, ma fille, levez-vous, je vous le commande. Son âme revint à l'instant; elle se leva aussitôt et se mit à marcher. Elle avait douze ans. Jésus ordonna qu'on lui donnât à manger. Son père et sa mère étaient saisis de stupeur. Jésus leur recommanda fortement de n'en rien dire à personne; mais le bruit s'en répandit dans toute la contrée. »

Il importe de bien méditer toutes ces choses pour nous affermir contre la crainte de la mort. Ce qui se fait prin-

cipalement en méditant les promesses de l'Évangile contre la mort, et en s'attachant par une vive foi à la vie que nous attendons. On a besoin d'une grande grâce contre une si vive terreur. On ne le sent pas, tant qu'on a de la santé et de l'espérance ; mais quand il n'y en a plus, le coup est terrible. Il est faible cependant, si nous croyons bien que Jésus-Christ a vaincu la mort. Il l'a vaincue dans une jeune fille de douze ans, qui ne faisait que d'expirer et qui était encore dans son lit. Il l'a vaincue dans un jeune homme qu'on portait en terre. Et enfin il l'a vaincue dans le tombeau et au milieu de la pourriture, dans la personne de Lazare. Ceux à qui il avait rendu la vie demeuraient mortels ; il restait qu'avec la mort il vainquit même la mortalité. C'était en sa personne qu'il devait faire voir une victoire si complète. Après qu'on l'eut fait mourir, il ressuscite pour ne mourir plus, sans même avoir jamais vu la corruption. Ce qui s'est fait dans le chef, s'accomplira dans les membres. L'immortalité nous est assurée en Jésus-Christ à meilleur titre qu'elle ne nous avait d'abord été donnée en Adam. Notre première immortalité était de pouvoir ne mourir pas : notre dernière immortalité sera de ne pouvoir plus mourir.

« Lorsque Jésus sortit de ce lieu, deux aveugles le suivirent en criant : Fils de David, ayez pitié de nous. Et lorsqu'il fut arrivé dans la maison [où il logeait], les deux aveugles s'approchèrent de lui. Jésus leur dit : Croyez-vous que je puisse faire ce que vous me demandez ? Oui, Seigneur, répondirent-ils. Alors il leur toucha les yeux en disant : Qu'il vous soit fait selon votre foi. Leurs yeux furent ouverts. Jésus leur dit avec menace : Prenez garde que personne ne le sache ; mais dès qu'ils furent partis, ils répandirent sa réputation dans tout ce pays-là. »

« Quand ils furent sortis, on lui présenta un homme muet possédé du démon. Quand le démon eut été chassé, le muet parla, et le peuple s'écriait en admirant Jésus : Il

ne s'est jamais rien vu de pareil en Israël. Mais les Phari-siens disaient : C'est par le prince des démons qu'il chasse les démons. » [Jésus ne releva pas alors ce blasphème , qu'ils n'avaient peut-être pas proféré en sa présence. On verra dans une autre occasion , qu'il y répondit de manière à couvrir de honte ceux qui osèrent le lui faire entendre.]

## XV

## DEUXIÈME PAQUE.

PISCINE. — GUÉRISON D'UN HOMME MALADE DEPUIS TRENTE-HUIT ANS.  
— DISCOURS DE JÉSUS-CHRIST AUX JUIFS.

« Après cela , la fête des Juifs étant arrivée , Jésus se rendit à Jérusalem. Il y a à Jérusalem la piscine dite *probatique* [des brebis (1)], appelée en hébreu Bethsaïda [mai-son de miséricorde]; elle a cinq portiques , sous lesquels

(1) C'est ce que signifie le mot grec *probatique*. Ce nom lui fut donné , ou parce qu'elle était voisine de la porte par laquelle les brebis entraient dans la ville , ou parce que cette piscine était dans le marché où on les exposait en vente , ou parce qu'on les y lavait avant de les immoler , ou parce que les eaux qui avaient servi à laver dans le temple les chairs des victimes immolées , venaient s'y rendre par des canaux souterrains. Cette dernière conjecture a fait croire à plusieurs que c'était pour cette raison que Dieu avait communiqué à ces eaux la vertu miraculeuse dont il est ici question. — P. DE LIGNY.

— On voit les restes de cette piscine au nord de l'emplacement où était le temple de Salomon. C'est un lieu extrêmement profond qui paraît avoir à peu près cent cinquante pas de long et quarante de large. Elle est aujourd'hui à sec. A son extrémité orientale , elle se termine par un rebord de deux ou trois pieds de haut , tandis que son extrémité occidentale s'enfonce sous deux voûtes ; des deux autres côtés , elle est profondément encaissée entre deux murs , dont celui du midi soutient la place du temple.



étaient couchés une grande multitude de malades , d'aveugles , de boiteux , de gens avec des membres desséchés , qui attendaient l'agitation de l'eau. L'ange du Seigneur descendait de temps en temps dans la piscine et l'eau était agitée ; et celui qui descendait le premier dans la piscine après l'agitation de l'eau , était guéri de quelque maladie qu'il eût. Il y avait là un homme qui était malade depuis trente-huit ans. Jésus , l'ayant vu étendu par terre et sachant qu'il était malade depuis fort longtemps , lui dit : Voulez-vous être guéri ? Le malade lui répondit : Seigneur , je n'ai point d'homme qui me porte dans la piscine , lorsque l'eau vient d'être troublée ; car pendant que j'y vais tout seul , un autre y descend avant moi. Jésus lui dit : Levez-vous , prenez votre lit et marchez ; et aussitôt cet homme fut guéri ; il prit son lit , et il se mit à marcher. Mais ce jour-là était un jour de Sabbat : les Juifs dirent donc à l'homme qui avait été guéri : C'est le Sabbat , il ne vous est pas permis de porter votre lit. Celui qui m'a guéri , leur répondit-il , m'a dit : Prenez votre lit et marchez. Ils lui demandèrent : Quel est cet homme qui vous a dit : Prenez votre lit et marchez ? Mais le malade guéri ne savait pas lui-même qui c'était ; car Jésus s'était dérobé à la foule rassemblée dans ce lieu. Jésus le trouva ensuite au temple et lui dit : Je vous ai rendu la santé , allez et ne péchez plus , de peur qu'il ne vous arrive pire. Cet homme s'en alla , et annonça aux Juifs que c'était Jésus qui l'avait guéri. »

« Cela fut cause que les Juifs persécutaient Jésus , parce qu'il faisait ces choses le jour du Sabbat. Mais Jésus leur répondit : Mon Père ne cesse d'agir , et je ne cesse d'agir. » [Parole sublime qui indique que l'action que Jésus-Christ venait de faire était au-dessus de toute critique , parce qu'elle était autant l'action de son dire qu'elle était la sienne.] Si le monde a été , c'est que mon Père l'a fait , et moi aussi ; si le monde continue d'être , c'est que mon Père le con-

serve , et moi aussi. Il a fait , et il fait tout par son-Fils. Il lui est aussi naturel d'agir qu'à son Père. Il ne le fait pas seulement , mais « il le fait semblablement » , aussi parfaitement et avec pareille dignité. Le Père le fait infatigablement et le Fils de même ; le Père tire du néant et le Fils de même ; le Père agit sans cesse et le Fils aussi.

« A cause de cela , les Juifs cherchaient de plus en plus à le faire mourir , parce que non-seulement il violait le Sabbat , mais parce qu'il disait que Dieu était son Père , se faisant égal à Dieu. » [Jésus-Christ leur répond par ces paroles qui établissent l'unité d'opération et de nature , l'égalité parfaite entre le Père et le Fils] : « En vérité , en vérité , je vous le dis , le Fils ne peut rien faire de soi , et il ne fait que ce qu'il voit faire à son Père : ce que le Père fait , le Fils le fait semblablement. » Le Père fait tout ce qu'il fait par son Fils , comme le Fils ne dit rien que ce qu'il entend dire. Mais comment lui parle-t-on ? En l'engendrant : car au Père éternel , parler c'est engendrer : prononcer son Verbe , sa parole , c'est lui donner l'être. « Car le Père aime son fils et lui montre tout ce qu'il fait ; et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celle-ci , afin que vous en soyez frappés d'admiration. » De même , lui montrer tout ce qu'il fait , lui découvrir le fond de son être et de sa puissance , en un mot , lui ouvrir son sein , c'est l'engendrer , c'est le faire sortir de ce sein fécond , et en même temps l'y retenir , dans ce sein , où il voit tout , tout le secret de son Père , et d'où il vient l'apprendre aux hommes , autant qu'ils le peuvent porter et qu'il leur convient. « Comme le Père ressuscite et vivifie qui il lui plaît , ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît. » Il est une source de vie , il est la vie même , comme le Père. « Car le Père ne juge personne , mais il a remis au Fils tout jugement , afin que tous honorent le Fils , comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils , n'honore pas le Père qui l'a envoyé. En vérité , en vérité ,

je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient point en jugement, mais il est déjà passé de la mort à la vie. En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure est venue, et c'est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront recevront la vie. Comme le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même. » Il est donc sorti de Dieu de cette manière, vivant de vivant, vie de la vie; sorti par la parfaite connaissance qu'il a éternellement de lui-même, comme sa pensée, son intelligence, sa sagesse; comme sa parole intérieure, par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est; comme l'expression vive et naturelle de ses perfections et de tout son être; comme portant en lui-même toute sa beauté; comme étant sa « vive et parfaite image, et l'empreinte de sa substance. » Sorti par conséquent comme un autre lui-même, comme son Fils, de même nature que lui; Dieu comme lui, mais un même Dieu avec lui; un même Dieu que lui, parce qu'il ne sort pas par l'effusion d'une partie de sa substance; mais il sort de toute sa substance, puisque sa substance ne souffre pas de division ni de partage: de sorte que sa substance, sa vie, sa divinité lui est communiquée tout entière, lui est commune avec le Père, à qui il ne reste rien de propre et de particulier que d'être Père: comme il ne reste à la source que d'être la source, tout le reste, pour ainsi parler, passant tout entier dans le ruisseau.

Mon Sauveur, parmi toutes choses que votre Père a mises entre vos mains, ce qu'il y a le plus mis, c'est le jugement, puisqu'il s'en est en quelque sorte dépouillé lui-même pour vous le donner. « Et il lui a donné la puissance de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. N'en soyez point étonnés, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui

auront bien fait ressusciteront pour la vie, et ceux qui auront mal fait ressusciteront pour le jugement. » Si vous devez connaître tout ce que le Père a ordonné sur le jugement dernier, parce que c'est à vous qu'il est remis, et que vous êtes vous-même ce souverain juge, qui paraîtrez en ce jour avec une majesté et une puissance divine, il s'ensuit que vous connaissez tout cela même comme homme, parce que c'est comme homme que vous devez juger. « Je ne puis rien faire par moi-même. Selon ce que j'entends, je juge et mon jugement est juste, parce que je ne recherche pas ma volonté propre, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Si je rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas véritable. Il en est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est véritable. Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. Pour moi, je ne reçois pas mon témoignage de l'homme, mais je parle ainsi, » je vous allègue Jean à qui vous croyez, « afin que vous soyez sauvés. » Quand donc Jésus-Christ se servait de ce témoignage, c'est qu'il approchait aux yeux malades une lumière plus proportionnée à leur faiblesse. « Jean était un flambeau ardent et luisant, et vous avez voulu vous réjouir pour un peu de temps à sa lumière. Pour moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean : les œuvres. Mon Père m'a donné le pouvoir de faire ; ces œuvres que je fais rendent assez témoignage que c'est lui qui m'a envoyé. » C'est ainsi qu'il se servait du témoignage de Saint Jean, « afin, » dit-il, « que vous soyez sauvés, » et pour vous convaincre par vous-mêmes. « Le Père qui m'a envoyé a rendu lui-même témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vous n'avez jamais vu sa face, ni vous n'avez pas sa parole demeurante en vous, parce que vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé. Vous sondez les Écritures, par lesquelles vous pensez avoir la vie éternelle : Ce sont elles qui ren-

dent témoignage de moi. Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie. »

« Je ne reçois pas la gloire des hommes. » Non seulement je ne la recherche pas, mais je ne la reçois pas. « Je vous ai connus, et je sais que vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas; si un autre vient en son nom vous le recevrez. Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et ne recherchez pas la gloire qui est de Dieu seul? » Ce n'est pas un crime médiocre, puisqu'il vous empêche de croire. « Ne croyez pas que ce soit moi qui vous accuserai devant mon Père. C'est Moïse, en qui vous espérez, qui est votre accusateur. Si vous croyiez à Moïse, vous croiriez aussi peut-être à moi, car il a écrit de moi. Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles? »

#### XIV

PÉCHERESSE AUX PIEDS DE JÉSUS. — ÉPIS  E JOUR DU SABBAT.

Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. En Saint Luc [où se trouve le récit que nous plaçons ici], la femme n'est pas nommée; et il paraît seulement que c'était une pécheresse pénitente. Ses larmes, dont elle arrosait les pieds de Jésus, sont le caractère de sa pénitence; et Jésus-Christ lui ayant donné expressément la rémission de ses péchés, confirme ce caractère. C'en est aussi une belle confirmation, d'avoir expliqué comme il a fait, la nature et les devoirs de l'amour pénitent, et de montrer jusqu'où le porte la reconnaissance.

« Un Pharisien l'invita à manger avec lui, et Jésus étant entré dans la maison de ce Pharisien, se mit à table. Voici

qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut appris que Jésus était à table dans la maison du Pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'huile parfumée, et se jetant à ses pieds, elle commença de les arroser de ses larmes; elle les essuyait avec ses cheveux, les baisait et y répandait son parfum. A cette vue, le Pharisien qui l'avait invité, disait en lui-même : Si celui-ci était un prophète, il saurait que cette femme qui l'approche et qui le touche, est pécheresse. » Les Pharisiens ne se laissaient approcher que de ceux qu'ils croyaient justes; ils disaient : Ne me touchez pas, ne m'approchez pas. Mais il n'en était pas ainsi de Jésus-Christ. « Il lui dit : répondant » [non à ses paroles, mais à sa pensée] : « Simon, [c'était le nom du Pharisien qui l'avait invité], j'ai quelque chose à vous dire. Maître, parlez, répondit celui-ci. Un homme avait deux débiteurs dont l'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. N'ayant de quoi payer ni l'un ni l'autre, il leur remit la dette à tous deux. Lequel est-ce qui le doit plus aimer ? » Que répond le Pharisien, c'est-à-dire que répond la dureté même et la sécheresse même ? « Simon répondit : Je pense que c'est celui à qui il remet plus. » Sa réponse mérite l'approbation du Sauveur. « Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et se tournant vers la femme, il dit à Simon : Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez pas donné de l'eau pour laver mes pieds, et elle au contraire les a arrosés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné de baiser, tandis qu'elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez pas oint ma tête avec de l'huile; elle, au contraire, a oint mes pieds avec du parfum. C'est pour cela que je vous dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Celui à qui on remet moins aime moins. Et s'adressant à la femme : Vos péchés vous sont

remis, lui dit-il. » Songeons aux larmes de cette sainte pénitente ; songeons à ces baisers qu'elle ne cessait de donner aux pieds de Jésus. Prosternée de tout son corps aux pieds du Sauveur, elle ne met point de fin à ses regrets, parce qu'elle n'en mettait point à son amour. « Ceux qui étaient à table avec lui commencèrent à se dire en eux-mêmes : Quel est celui-ci qui vient remettre les péchés ? Mais Jésus dit à la femme : Votre foi vous a sauvée : allez en paix. » La pécheresse pénitente fit son onction longtemps avant la dernière Pâque, dans la maison de Simon le Pharisien, comme le raconte Saint Luc. La seconde onction qui est clairement attribuée à Marie, sœur de Lazare et de Marthe, se fit à Béthanie, six jours avant [la dernière] Pâque, dans la maison de Lazare et de ses sœurs, selon Saint Jean. Et la troisième encore à Béthanie, mais chez Simon le lépreux, et seulement deux jours avant Pâque, comme le marquent Saint Matthieu et Saint Marc. Dans la première et dans la troisième onction, la femme n'est pas nommée. Dans la seconde, il est porté expressément dans Saint Jean, que celle qui la fit, fut Marie, sœur de Lazare. Et, soit que les trois différentes onctions aient été faites par différentes personnes, selon l'opinion de quelques-uns, ou par la même, selon quelques autres, en divers temps, et avec différentes circonstances, il faut profiter de chaque caractère qui nous y paraît.

[Après que la fête fut passée, Jésus quitta Jérusalem pour retourner en Galilée.] Ce qui obligeait le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée, c'était que les pontifes et les autres qui machinaient sa mort, n'avaient pas le même pouvoir, ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là, que dans Jérusalem et aux environs. Tout se faisait convenablement, puisque Jésus devait passer toute sa vie dans la persécution, dans les périls, avec des précautions, et, pour ainsi dire, dans une fuite continuelle, à

cause de la haine des Juifs. Et néanmoins quand il fallait , et dans les temps les plus solennels , il paraissait dans Jérusalem , afin que la lumière de l'Évangile se répandit de là dans tout le pays , comme du chef sur les membres. Admirez les douces voies de la sagesse de Dieu , qui ne veut point que son Fils fasse tout par miracle et par puissance : premièrement , pour accomplir les mystères de son humiliation ; secondement , pour apprendre par son exemple à ses disciples , les précautions et la prudence avec lesquelles ils doivent agir en toutes choses.

« Un jour de Sabbat , appelé second premier (1) , comme Jésus passait à travers un champ de blé (2) , ses disciples , ayant faim , arrachaient des épis , et en mangeaient les grains , en les frottant dans leurs mains. Quelques Pharisiens leur dirent : Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du Sabbat ? Voilà , dirent-ils à Jésus , vos disciples qui font ce qui est défendu le jour du Sabbat. Jésus leur répondit : N'avez-vous pas lu ce que fit David , lorsque lui et ceux de sa suite furent pressés par la faim ? Comment il entra dans la maison de Dieu , prit les pains de proposition , en mangea et en donna à ceux de sa suite , quoiqu'il ne soit permis qu'aux prêtres seuls d'en manger ? Ou bien n'avez-vous pas lu dans la loi , que les prêtres violent le Sabbat dans le temple , et sont sans reproche ? Or je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un qui est plus grand que le temple même. Si vous aviez bien entendu cette parole : J'aime mieux la miséricorde que le sacrifice , vous n'auriez jamais condamné ces innocents. Le Sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le Sabbat ; c'est pourquoi le Fils de l'homme est le maître même du Sabbat. »

(1) C'est-à-dire , le premier Sabbat depuis le second jour de la fête des azymes.

(2) On montre à environ une demi-lieue de Cana en Galilée un champ qu'on dit être ce champ des épis.



## XVII

GUÉRISON D'UN HOMME DONT LA MAIN ÉTAIT DESSÉCHÉE. — DOUCEUR DE JÉSUS-CHRIST PRÉDITE.

« Jésus, ayant continué son chemin, vint dans leur Synagogue et se mit à enseigner. Il s'y trouvait un homme ayant une main toute desséchée. Les docteurs de la loi et les Pharisiens l'observaient pour voir s'il ferait cette guérison le jour du Sabbat; ils cherchaient à trouver un sujet pour l'accuser. Ils lui demandaient s'il était permis de faire des guérisons les jours du Sabbat. Mais Jésus connaissait leurs pensées : Il dit à l'homme qui avait la main desséchée : Levez-vous, et tenez-vous au milieu de la salle. Celui-ci se leva, et se tint debout. Alors Jésus leur dit : Je vous demande s'il est permis de faire du bien ou du mal les jours du Sabbat, de sauver la vie ou de l'ôter? Mais ils ne répondaient rien. Quel est celui d'entre vous, ajouta Jésus, qui ayant une brebis, si elle tombe dans un trou le jour du Sabbat ne la saisira pas pour l'en retirer? Combien un homme n'est-il pas plus précieux qu'une brebis? Il est donc permis de faire le bien les jours du Sabbat. Mais ils se taisaient. Alors Jésus, après avoir jeté des regards indignés sur tous ceux qui l'entouraient, dit à l'homme : Étendez votre main. Il l'étendit, et elle fut guérie, et devint aussi saine que l'autre. Les Pharisiens en furent remplis de rage, et ils s'entretenaient entr'eux de ce qu'ils pourraient faire contre Jésus. Ils sortirent et tinrent conseil avec les Hérodiens sur les moyens de le perdre. Jésus sachant leur dessein s'en alla de ce lieu, et se retira avec ses disciples vers la mer. Il fut suivi d'une foule nombreuse venue de la Galilée et de la Judée, de Jérusalem, de l'Idumée et du pays d'au-delà du Jourdain. Les habitants des envi-

rons de Tyr et de Sidon, à la nouvelle de ses miracles, vinrent aussi à lui en grand nombre. Jésus dit à ses disciples de lui amener une barque pour qu'elle lui servit à se tenir hors de la pression de la foule. Comme il faisait beaucoup de guérisons, tous ceux qui avaient des maladies se précipitaient sur lui pour le toucher. Il les guérit tous et leur défendit de le découvrir. Les esprits immondes [c'est-à-dire les possédés qui leur servaient d'instruments] en le voyant, se prosternaient devant lui, et s'écriaient : Vous êtes le Fils de Dieu. Mais il leur commandait avec force de ne le point découvrir, afin que s'accomplît cette parole du prophète Isaïe : C'est ici mon serviteur que j'ai élu, mon bien-aimé où j'ai mis ma complaisance : je mettrai en lui mon esprit, et il annoncera la justice aux nations. » Voilà un ministère bien éclatant ; mais qu'il est doux en même temps, et qu'il est humble ! puisque le prophète ajoute, et après lui l'évangéliste : « Il ne disputera point, ni il ne criera point, et on n'entendra point sa voix dans les places publiques, » comme les esprits contentieux la font éclater au dehors. « Il ne rompra pas le roseau à demi brisé, et il n'achèvera point d'éteindre la mèche qui fume encore : » il n'ajoutera point, comme on fait ordinairement parmi les hommes, l'affliction à l'oppressé par des reproches amers. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu. Prenons donc l'esprit de douceur comme le vrai esprit du christianisme. Ne prenons pas ces tons superbes et avantageux ; c'est faiblesse que de s'animer de cette sorte : la force est dans la raison tranquillement exposée ; cette force manque quand on a recours à cette force hautaine et contentieuse qu'on fait venir à son secours. Quand vous avez à combattre pour la vérité, songez que ce n'est point par d'aigres disputes que l'Évangile s'est établi, mais par la douceur et la patience, en imitant Jésus-Christ, qui s'est laissé non-seulement tondre, mais écorcher sans se plaindre. Écoutez, dans les Actes, les pré-

dicateurs de son Évangile, qui, condamnés par les Juifs : « Jugez vous-mêmes, » leur disaient-ils, « s'il faut vous écouter plutôt que Dieu : car, pour nous, nous ne pouvons pas dissimuler ce que nous avons vu et ce que nous avons ouï. » C'est ainsi qu'il faut parler à ceux à qui la vérité nous oblige de nous opposer; c'est ainsi que, sans disputer et sans se troubler, on les met visiblement dans leur tort. Voilà de vrais chrétiens et de vrais imitateurs du Christ. Qui met sa confiance en Dieu, ne la met pas dans la violence d'un ton aigre et impérieux; la victoire appartient à la douceur et à la patience; et Isaïe, après avoir fait Jésus-Christ si humble, si patient et si doux, conclut enfin en disant qu'il remportera la victoire, qu'il gagnera sa cause en jugement et que « les Gentils mettront en lui leur espérance. »

## XVIII

## VOCATION DES DOUZE APOTRES. — SERMON SUR LA MONTAGNE.

Lorsque Jésus voulut former le corps des douze Apôtres, il est expressément marqué qu'auparavant « Il se retira sur une montagne, et y passa la nuit en prière; » ce qui nous donne à entendre qu'une prière secrète précédait ses actions : ou plutôt, qui peut douter qu'il ne fût dans une perpétuelle communication avec son Père, et qu'il ne lui demandât tout, et n'accomplît en tout sa volonté? « Dès qu'il fut jour, il appela ses disciples et ils vinrent à lui. Il choisit douze d'entr'eux, ceux qu'il lui plut, pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher. Il leur donna le nom d'Apôtres [qui signifie *Envoyés*], et il leur donna le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons. Voici le nom des douze Apôtres : Le premier Simon qu'il surnomma Pierre; [ensuite] Jacques, fils de Zébédée et Jean frère de Jacques,

qu'il nomma Boanergès, c'est-à-dire enfant du tonnerre ; André, Philippe, Barthélemy, Matthieu le publicain, Thomas, Jacques, fils d'Alphée, et Jude son frère nommé Thadée, Simon le Chananéen, surnommé le zélé, et Judas Iscariote, celui-là même qui le trahit. Ensuite descendant avec eux, il s'arrêta dans la plaine avec la troupe de ses disciples. [Là, se rassembla] une grande multitude de peuple de toute la Judée, de Jérusalem et du pays maritime, de Tyr et de Sidon, qui étaient venus pour l'entendre et pour être guéris de leurs maladies. Ceux qui étaient possédés des esprits immondes en furent délivrés, et toute la foule cherchait à le toucher, parce qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait tous. »

« Jésus voyant ce peuple, monta sur la montagne (1) et quand il fut assis, ses disciples se mirent auprès de lui. Alors il éleva les yeux au ciel, et ouvrant sa bouche, il les enseignait. »

Allons, allons ensemble sur cette mystérieuse montagne où Jésus commence à ouvrir sa bouche, après s'être contenté jusqu'alors d'ouvrir celle de ses prophètes. Allons à cette mystérieuse montagne; entendons-y la première prédication du Messie; voyons lui faire l'ouverture de son Évangile et les fondements de la loi nouvelle; c'est là qu'il commence d'évangéliser.

(1) La montagne que la tradition désigne comme le lieu où Jésus-Christ prêcha son fameux sermon, et qui est appelée à cause de cela la Montagne des Béatitudes, est située entre Bethsaïde et Tibériade, au couchant de la mer de Galilée. Elle est de hauteur médiocre, et isolée au milieu d'une vaste plaine dont elle fait l'ornement. Elle est de forme allongée et le sommet est divisé en deux mamelons sur l'un desquels Jésus s'assit. On croit que c'est sur cette montagne que Jésus se retirait la nuit pour prier, que c'est de là qu'il envoya ses disciples deux à deux pour prêcher, et qu'il leur montrait les villes de Bethsaïde, de Capharnaüm, de Corozaim qu'il menaçait de sa malédiction pour les punir du mépris qu'elles auraient fait de leur parole.

« Bienheureux , dit-il , les pauvres d'esprit , parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. » Bienheureux non-seulement ces pauvres volontaires , qui ont tout quitté pour le suivre , mais encore tous ceux qui ont l'esprit détaché des biens de la terre ; ceux qui sont effectivement dans la pauvreté sans murmure et sans impatience.

« Bienheureux ceux qui sont doux , car ils posséderont la terre : » sans aigreur , sans enflure , sans dédain , sans prendre avantage sur personne , sans insulter aux malheureux , sans même choquer le superbe , mais tâchant de le gagner par douceur : doux même à ceux qui sont aigres : n'opposant point l'humeur à l'humeur , la violence à la violence , mais corrigeant les excès d'autrui par des paroles vraiment douces.

« Bienheureux ceux qui pleurent , car ils seront consolés. » Soit qu'ils pleurent leurs misères , soit qu'ils pleurent leurs péchés , ils sont heureux , et ils recevront la consolation véritable , qui est celle de l'autre vie « où toute affliction cesse , où toutes les larmes sont essuyées. »

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice , parce qu'ils seront rassasiés. » Bienheureux ceux qui désirent la justice avec le même empressement qu'on désire manger et boire , lorsqu'on est travaillé de la faim et de la soif ; car alors on sera rassasié. On sera rassasié dès cette vie : car le juste se rendra plus juste , et le saint se rendra plus saint , pour contenter son avidité. Mais le parfait rassasiement sera dans le ciel , où la justice éternelle nous sera donnée avec la plénitude de l'amour de Dieu.

« Bienheureux les miséricordieux , parce qu'ils obtiendront miséricorde. » Le plus bel effet de la charité c'est d'être touché des maux d'autrui. « Il est plus heureux de donner que de recevoir , » disait Jésus-Christ. Cette parole n'avait pas été rapportée par les évangélistes ; mais Dieu a voulu donner à Saint Paul la gloire de la recueillir. Bien-

heureux donc les miséricordieux qui donnent sans espérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde : car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Dieu se plaît à se voir lui-même dans un cœur pur comme dans un beau miroir ; il s'y imprime lui-même dans toute sa beauté. Ce beau miroir devient un soleil par les rayons qui le pénètrent : il est tout resplendissant. La pureté de Dieu se joint à la nôtre qu'il a lui-même opérée en nous ; et nos regards épurés le verront briller en nous-mêmes, et y luire d'une éternelle lumière. Aimons la chasteté plus que toutes les autres vertus, c'est elle qui rend le cœur pur.

« Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu. » Dieu est appelé le « Dieu de paix. » Jésus-Christ, le Fils unique du Père est le grand pacificateur, « qui a annoncé la paix à ceux qui étaient de loin, et à ceux qui étaient de près, faisant mourir en lui-même toutes les inimitiés, et pacifiant par le sang qu'il a répandu sur la croix, tout ce qui est dans le ciel et dans la terre, comme dit Saint Paul. » À l'exemple du Fils unique, les enfants d'adoption doivent prendre le caractère de leur père, et se montrer vrais enfants de Dieu par l'amour de la paix. Soyons donc vraiment pacifiques : ayons toujours des paroles de réconciliation et de paix, pour adoucir l'amertume que nos frères témoigneront contre nous ou contre les autres : cherchons toujours à adoucir les mauvais rapports ; à prévenir les inimitiés, les froideurs, les indifférences ; enfin à réconcilier ceux qui seront divisés.

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Tous ceux qui souffrent pour avoir bien fait, pour avoir donné bon exemple, pour avoir obéi simplement, souffrent persécution pour la justice. Ceux qui portent leurs croix

tous les jours, et persécutent persévéramment en eux-mêmes leurs mauvais désirs, souffrent persécution pour la justice. C'est ici la dernière et la plus parfaite de toutes les béatitudes, parce que c'est elle qui porte le plus vivement en elle-même l'empreinte et le caractère du Fils de Dieu. C'est pourquoi il s'arrête sur celle-ci. Non content d'en avoir parlé comme des autres, il reprend encore le discours en disant : « Vous serez heureux, quand vous serez maudits et persécutés, et qu'on dira faussement de vous pour l'amour de moi toute sorte de mal. Réjouissez-vous et soyez remplis de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel; car ils ont persécuté de la même sorte les prophètes qui ont été avant vous, » et non seulement les prophètes, mais le Messie lui-même.

Tout le but de l'homme est d'être heureux. Jésus-Christ n'est venu que pour nous en donner le moyen. Mettre le bonheur où il faut, c'est la source de tout le bien; et la source de tout mal, est de le mettre où il ne faut pas. Disons donc je veux être heureux. Voyons comment : voyons la fin où consiste le bonheur : voyons les moyens d'y parvenir. La fin est à chacune des huit béatitudes; car c'est partout la félicité éternelle sous divers noms. A la première béatitude, comme royaume. A la seconde, comme la Terre Promise. A la troisième, comme la véritable et parfaite consolation. A la quatrième, comme le rassasiement de tous nos désirs. A la cinquième, comme la dernière miséricorde, qui ôtera tous les maux, et donnera tous les biens. A la sixième, sous son propre nom, qui est la vue de Dieu. A la septième, comme la perfection de notre adoption. A la huitième, encore une fois, comme le royaume des cieux. Voilà donc la fin partout : mais comme il y a plusieurs moyens, chaque béatitude en propose un; et tous ensemble rendent l'homme heureux.

Si le sermon sur la montagne est l'abrégé de toute la

doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne ; ce sont huit caractères du chrétien, qui enferment un abrégé de la philosophie chrétienne. La pauvreté, la douceur, les larmes ou le dégoût de la vie présente, la miséricorde, l'amour de la justice, la pureté du cœur, l'amour de la paix, la souffrance pour la justice.

Les caractères opposés aux huit qu'on vient de voir, sont : l'esprit de propriété ou de richesse, l'aigreur, l'amour du plaisir, l'injustice, la dureté, la corruption du cœur, l'esprit de querelle et de brouillerie, l'impatience dans les afflictions et la crainte qui fait abandonner la règle de la vérité et de la justice.

Nous trouverons dans Saint Luc l'abrégé des béatitudes réduites à quatre : d'être pauvre, d'être affamé, de pleurer, d'être haï et persécuté pour l'amour du Fils de Dieu. A ces quatre béatitudes, Jésus-Christ joint quatre malédictions contre les hommes du monde : « Malheur à vous riches, car vous avez votre consolation. Malheur à vous qui êtes contents et rassasiés des biens de la terre, parce que viendra le temps que vous aurez faim, et que vous manquerez de tout. Malheur à vous qui riez, et qui vous laissez emporter aux joies du siècle, car vos joies seront changées en pleurs. Malheur à vous, lorsque les hommes vous applaudissent ; c'est ainsi qu'on faisait aux faux prophètes. » Craignons donc d'avoir notre consolation sur la terre, craignons de la chercher, craignons de la recevoir, craignons les louanges et les applaudissements du monde. Aimons cet enchainement de béatitudes, qui de l'amour de la pauvreté nous pousse jusqu'à celui des souffrances, et par celui des souffrances nous ramène à celui de la pauvreté et nous fait trouver le même royaume des cieux dans l'un et dans l'autre.

Après cet abrégé du christianisme, que Jésus-Christ prépare à ses disciples, [il leur dit :] « Vous êtes le sel de la



terre ; si le sel perd sa saveur , avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds des hommes. Vous êtes la lumière du monde. Une ville qui est placée sur une montagne ne peut être cachée aux yeux de personne. On n'allume point un flambeau pour le mettre sous le boisseau, mais sur le chandelier afin qu'il éclaire toute la maison. Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils en glorifient votre Père qui est dans le ciel. Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les Prophètes. Je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir ; car je vous dis en vérité, que tant que le ciel et la terre dureront, il n'y aura pas un seul iota ni un seul point de la loi qui ne s'accomplisse. Celui donc qui violera un de ces moindres commandements, et qui enseignera aux hommes à les violer, sera le plus petit dans le royaume du Ciel. Car je vous dis que si votre justice n'abonde pas plus que celle des docteurs de la loi et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume du Ciel. » Jésus-Christ nous marque trois caractères éminents de ses disciples : « d'être le sel de la terre : d'être la lumière du monde : d'être d'une extrême exactitude dans l'observance des commandements : » le goût vif de la piété, l'exemple, la régularité et l'exactitude. Il en ajoute après un quatrième qui est l'éminence et la perfection : « si votre justice n'abonde ; » et voilà l'idée entière de la justice chrétienne. Le sel assaisonne les viandes ; il en relève le goût ; il en empêche la fadeur ; il en prévient la corruption. Ainsi la conversation du vrai chrétien doit ranimer dans les autres le goût de la piété. Il faut dans les paroles du chrétien une sainte vivacité ; il faut reprendre avec force, et quelquefois piquer jusqu'au vif, comme un grain de sel. Être la lumière du monde, est un degré encore plus au-dessus du précédent ; car il emporte l'exemple qui édifie et qui éclaire la maison de Dieu. C'est ce que nous nous

devons les uns aux autres. Enfin, la vie chrétienne demande une extrême exactitude. Il faut prendre garde aux moindres préceptes, et n'en mépriser aucun. Le relâchement commence par les petites choses, et de là on tombe dans les plus grands maux.

Jésus-Christ qui a donné plus en général la forme et les caractères de la vie chrétienne, commence ici les préceptes particuliers : et il donne pour fondement cette belle règle que la justice chrétienne doit surpasser celle des plus parfaits d'entre les Juifs et les docteurs de la loi. Il commence à régler ce qu'on doit au prochain, et il nous apprend jusqu'où l'on doit éviter de lui nuire. « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point. Celui qui tuera se rendra digne d'être puni par le jugement. Mais moi je vous dis que si on se fâche contre son frère, on se rend digne d'être puni par le jugement ; si on témoigne son indignation par une parole de colère ou de mépris, on mérite d'être condamné par le conseil, mais si on s'emporte jusqu'à l'appeler insensé, on n'évitera pas le feu éternel. » Que si Jésus-Christ ordonne ce supplice pour les injures, combien seront tourmentés ceux qui frappent, ceux qui tuent ? Le Fils de Dieu n'en parle pas, comme ne voulant pas supposer que cela puisse arriver parmi les siens ; et laissant assez entendre combien les actions violentes seront punies, si les paroles le sont avec une si terrible rigueur. « Si donc vous faites votre offrande à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande devant l'autel, allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et puis vous viendrez présenter votre offrande. » C'est encore un beau et grand précepte, et par lequel nous pouvons entendre combien Dieu aime la paix, de nous ordonner, comme il fait, de nous réconcilier avec notre frère, avant que d'approcher de l'autel. Il ne veut point de l'oblation qui lui est offerte

avec un cœur plein de ressentiment, et avec des mains portées à la vengeance.

« Réconciliez-vous au plus tôt avec votre ennemi, pendant que vous êtes dans la voie avec lui, de peur qu'il ne vous livre au juge, et le juge à l'exécuteur, et que vous ne soyez mis en prison. Je vous le dis en vérité, vous n'en sortirez point jusqu'à ce que vous ayez tout payé jusqu'à la dernière obole. » Dans les querelles, dans les procès, dans les discussions, on se livre l'un l'autre au juge, parce qu'on s'offense mutuellement : on doit donc craindre « la prison, d'où l'on ne sort qu'après avoir tout payé » dans la dernière rigueur : et il faut s'accorder volontairement l'un avec l'autre, plutôt que d'en venir à un jugement qui augmenterait l'aigreur.

[Le nouveau législateur va parler de l'adultère à peu près comme il a fait de l'homicide, c'est-à-dire, qu'il va le découvrir où jusqu'alors les hommes n'avaient guère soupçonné qu'il pût être.] « Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère. Et moi je vous dis : celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur. » En ce qui regarde la chasteté, il faut craindre jusqu'à un regard : c'est par là qu'entre le poison. C'est le premier enseignement de Jésus-Christ sur cette matière.

Le second enseignement est de renoncer aux liaisons non-seulement les plus agréables, mais les plus nécessaires, plutôt que de mettre notre salut en péril. Le secret est de fuir, d'éviter les occasions prochaines, craindre même les plus éloignées, se précautionner de toutes parts, couper jusqu'à sa main droite et jusqu'à son pied, arracher jusqu'à ses yeux : tout doit être violent dans cette matière. Car il faut, autant qu'il se peut, éviter même d'avoir à combattre ; parce qu'on n'est pas long temps courageux ni ferme contre soi-même.

« Si votre œil vous scandalise , arrachez-le et jetez-le loin de vous , car il vaut mieux pour vous que l'un de vos membres périsse , plutôt que votre corps tout entier soit jeté dans l'enfer. Si votre main vous scandalise , coupez-la et jetez-la loin de vous , car il vaut mieux pour vous que l'un de vos membres périsse , plutôt que votre corps tout entier soit jeté dans l'enfer. »

[Cependant Jésus n'en demeure pas là , et après avoir montré l'adultère dans un désir , il le fait voir encore dans une sorte d'union tolérée jusqu'alors : c'était celle qu'on formait après un mariage rompu , non par la mort d'un des conjoints , mais par le divorce permis par la loi ancienne , mais enfin aboli sans retour par l'auteur de la loi évangélique , qui rappelle ainsi le mariage à la pureté de son origine ; voici donc comme il s'exprime :] « Il a été dit encore : Qui-conque voudra renvoyer sa femme , qu'il lui donne un écrit déclarant qu'il la répudie. Et moi je vous dis que tout homme qui répudie sa femme , si ce n'est dans le cas de fornication , la fait devenir adultère , et celui qui épouse une femme répudiée pour quelque cause que ce soit commet un adultère. »

« Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurez point , mais vous rendrez à Dieu ce que vous lui avez promis par serment. Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout : ni par le ciel , parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre , parce qu'elle est son marche-pied ; ni par Jérusalem , parce que c'est la ville du grand roi. Ne jurez pas non plus par votre tête , car vous ne pouvez faire blanc ou noir un seul de vos cheveux. Que votre discours soit ainsi : Cela est , cela n'est pas ; oui , non : tout ce qui est au-delà vient d'un mauvais principe. » Je trouve cet endroit un des plus touchants de la doctrine chrétienne , parce que le Fils de Dieu y établit la plus aimable de toutes les vertus , qui est la sincérité. Le Chrétien ne ment jamais : il dit :

« *Ceta est, cela n'est pas :* » Et cette parole tient lieu de tout serment. Le mensonge ne trouve point de place dans une expression si simple : et la sincérité d'un chrétien doit être si parfaite et si connue , qu'on s'en tienne à sa simple parole , comme s'il avait fait mille serments de toutes les sortes.

Jésus-Christ revient encore à l'obligation de la charité fraternelle : « Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil , et dent pour dent. » C'est ce qu'on permettait aux anciens : il paraissait là une espèce de justice : mais Jésus-Christ ne permet pas au chrétien de se la faire à lui-même , ni de la rechercher pour se satisfaire. « Et moi je vous dis : Ne résistez point à celui qui vous traite mal ; mais si quelqu'un vous frappe sur la joue droite , tendez-lui encore l'autre joue ; et abandonnez encore votre manteau à celui qui vous dispute votre tunique en vous intentant un procès. Accordez deux mille pas à celui qui vous aura forcé à en faire mille avec lui. » Si la justice publique réprime les violences , le chrétien ne l'empêche pas , et il respecte les ordres publics ; mais pour lui , il abandonnera plutôt son manteau à celui qui lui dispute sa tunique , que d'entreprendre un procès pour peu de chose , et entrer dans un esprit de chicane et de ressentiment. La tranquillité de son cœur lui est plus chère que la possession de tout ce qu'on peut lui ravir avec injustice : et s'il faut manquer à la charité pour recouvrer les biens dont on l'a privé , il n'en veut point à ce prix. O Évangile , que tu es pur ! ô doctrine chrétienne , que tu es aimable ! Mais , ô chrétiens , que vous y répondez mal , et que vous êtes peu dignes d'un si beau nom !

« Donnez à qui vous demande , et ne fuyez pas , » comme on fait ordinairement , « celui qui vous emprunte dans son besoin. » Faites ce que vous pourrez pour le soulager : soyez libéral et bienfaisant. Toutes les richesses de l'univers n'égalent pas le prix de ces deux vertus , ni la récompense

qu'elles nous attirent. « Donnez à tous ceux qui vous demandent, et ne redemandez pas votre bien à celui qui vous l'emporte. Pardonnez et on vous pardonnera. Donnez et on vous donnera. On vous versera dans le sein une bonne mesure, pressée, entassée, et versant par-dessus, car vous recevrez selon la mesure dont vous vous serez servi. Enfin ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. Car c'est la loi et les Prophètes. » Ceux qui sont inflexibles, insensibles, sans tendresse, sans pitié, sont dignes de trouver sur eux un ciel d'airain, qui n'ait ni pluie ni rosée. Au contraire, ceux qui sont tendres à la misère d'autrui auront part aux grâces de Dieu et à sa miséricorde, C'est Jésus-Christ qui le dit ; et autant qu'ils auront eu de compassion, autant Dieu en aura-t-il pour eux-mêmes.

« Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous haïrez votre ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et qui pleut sur les justes et les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains le font bien. Les gens de mauvaise vie aiment aussi ceux qui les aiment. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous de plus ? Les païens ne le font-ils pas aussi ? Si vous faites du bien à ceux qui vous en font, quel mérite avez-vous ? Les pécheurs eux-mêmes le font. Et si vous prêtez à ceux de qui vous espérez recevoir quelque chose, quel est votre mérite ? Les pécheurs prêtent aux pécheurs pour recevoir choses égales. Mais vous, aimez vos ennemis ; faites du bien ; prêtez, n'espérant rien de là ; et votre récompense sera grande, et vous serez les Fils du Très-Haut, parce qu'il est

bon pour les ingrats et les méchants. Soyez donc miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux : Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

Chrétiens, élevons-nous à notre modèle, et n'aspérons à rien moins qu'à imiter Dieu. « Soyez miséricordieux, » dit le Fils de Dieu, « comme votre Père céleste est miséricordieux. » Dieu est bon par sa nature, il ne fait que le bien, et ne fait du mal à personne que forcé. Ainsi, faisons du bien à tout le monde, et même à tous nos ennemis ; comme Dieu qui fait luire son soleil sur les bons et les mauvais, et pleut sur le champ du juste comme sur celui du pécheur. Dieu est indulgent, et s'apaise aisément envers nous, malgré notre malice ; pardonnons à son exemple. Il est saint : « Soyez saints, comme je suis saint, moi le Seigneur votre Dieu. » En un mot il est parfait : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » Qui peut atteindre à la perfection de ce modèle ? Jésus-Christ a pris soin de nous élever à la perfection de la justice chrétienne par trois degrés. Premièrement il faut s'élever au-dessus des plus sages des païens. On vous parle de mépriser les richesses : les sages païens ne l'ont-ils pas fait ? D'être fidèles à vos amis : les païens ne l'ont-ils pas été ? D'éviter les fraudes et les tromperies : les païens ne les ont-ils pas détestées ? De fuir l'adultère : les païens les plus licencieux n'en ont-ils pas eu de l'horreur ? Le second degré est de s'élever au-dessus de la justice de la loi et de ceux qui connaissent Dieu. Et cela encore par trois degrés, en évitant trois défauts de la justice judaïque. Le premier, c'est qu'elle n'était qu'extérieure ; le second, c'est qu'on se croyait juste par soi-même ; le troisième, c'est que les œuvres en étaient fort imparfaites, en comparaison de la perfection où l'homme est élevé par l'Évangile.

Voilà donc la justice chrétienne élevée de deux degrés, au-dessus de la justice des sages païens, au-dessus de la jus-

tice des Juifs. Mais voici encore quelque chose de plus excellent, et c'est le troisième degré et la perfection. C'est que la justice chrétienne se doit élever au-dessus d'elle-même. « Non, mes frères, » disait Saint Paul, « Je ne crois pas encore avoir atteint la justice où je tends, ni que je sois parfait : Je poursuis ma course, » comme un homme qui ne croit pas avoir obtenu ce qu'il souhaite. *Unum autem*, mais tout ce que je fais, tout mon but, toute ma pensée, « c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi : » Voyez : tout le progrès qu'il a fait ne lui est rien : il ne s'y arrête pas ; il ne s'y repose pas : « Je m'étends à ce qui est devant. » Entendez ce mot, il s'étend ; il fait effort. Il sort en quelque manière de lui-même : il se disloque lui-même en quelque sorte, par l'effort qu'il fait pour s'avancer. Voilà donc le vrai chrétien, le vrai juste. Il croit n'avoir rien fait ; car s'il croit être suffisamment juste, il ne l'est point du tout. Sur ce fondement de la perfection de la justice chrétienne, Jésus-Christ bâtit tout l'édifice, c'est-à-dire tous les préceptes de son Évangile, pour nous élever au-dessus des païens, des Juifs et de nous-mêmes. Ce qu'il a compris dans cette parole : « soyez parfaits comme votre Père céleste : » et ce que son apôtre a exprimé de la manière que nous avons vue.

## XIX.

### SUITE DU SERMON SUR LA MONTAGNE.

Après avoir porté la justice chrétienne au degré de perfection qu'on vient de voir, et jusqu'à nous donner pour modèle la perfection de Dieu même, Jésus-Christ voit que l'homme, enclin à la vanité, voudrait tirer gloire des pratiques extérieures d'une justice si parfaite ; et c'est ce qui



donne lieu à ce précepte : « Prenez garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes , pour en être regardés , autrement vous perdrez votre récompense auprès de votre Père qui est dans le ciel. Quand vous faites l'aumône , ne sonnez pas de la trompette devant vous , comme le font les hypocrites dans les synagogues et les places publiques , pour être honorés des hommes. En vérité , je vous le dis , ils ont reçu leur récompense. Quand vous faites l'aumône , que votre gauche ne sache pas ce que fait la droite , afin que votre aumône reste secrète , et votre Père , qui vous voit dans le secret , vous donnera votre récompense. Et lorsque vous prierez , vous ne ferez pas comme ces hypocrites qui affectent de prier dans les synagogues et les coins des rues , pour être vus de tout le monde ; je vous le dis en vérité , ils ont reçu leur récompense. Mais lorsque vous voudrez prier , entrez dans votre cabinet , fermez la porte sur vous et priez votre Père dans le secret , et votre Père , qui voit dans le secret , vous donnera votre récompense. »

Heureux donc ceux dont « la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ , » comme dit Saint Paul ; que le monde ne connaît pas ; qui vivent dans le secret de Dieu ; qui se contentent de ses yeux : car quelle erreur et quelle folie de ne se pas contenter d'un tel spectateur !

Il faut bien prendre garde ici à une certaine nonchalance , qui fait négliger les actions du dehors qui édifient le prochain. On dit : que m'importe de ce qu'il pense ? comme qui dirait : que m'importe de le scandaliser ? à Dieu ne plaise ! Dans les actions du dehors , édifiez le prochain , et que tout soit réglé en vous jusqu'à un clin-d'œil ; mais que tout cela se fasse naturellement et simplement , et que la gloire en retourne à Dieu.

Gardez-vous bien aussi de vous contenter de vous régler à l'extérieur : il faut à Dieu son spectacle , c'est-à-dire , dans le secret , un cœur qui le cherche.

« Entrez dans votre cabinet, » dans le plus intime de la maison ; mais entrez dans le plus intime de votre cœur. Soyez dans un parfait recueillement : « Fermez la porte sur vous ; » fermez tous vos sens ; ne donnez accès à aucune pensée étrangère : « Priez en secret : » épanchez votre cœur devant Dieu seul : qu'il soit le dépositaire de vos secrètes peines. « N'affectez point de parler beaucoup dans vos prières, comme font les païens ; ils pensent être exaucés en multipliant les paroles. Ne leur ressemblez donc pas, car votre Père connaît vos besoins avant que vous les lui demandiez. » Parlez peu de la bouche et beaucoup du cœur. Ne multipliez pas vos pensées : car c'est ainsi qu'on s'étourdit, et qu'on se dissipe soi-même. Arrêtez vos regards sur quelque importante vérité qui aura saisi votre esprit et votre cœur. Considérez, pesez, goûtez, ruminez, jouissez. La vérité est le pain de l'âme. Il ne faut pas engloutir d'abord, pour ainsi parler, chaque morceau : il ne faut pas sans cesse passer d'une pensée à une autre, d'une vérité à une autre : tenez-en une : serrez-la jusqu'à vous l'incorporer : tirez-en, pour ainsi parler, tout le suc à force de la presser par votre attention.

« Dieu vous voit dans le secret. » Songez qu'il vous voit jusque dans le fond, infiniment plus que vous-même. Faites un acte de foi simple et vif sur sa présence. Croyez par une foi vive qu'il vous est présent, comme vous donnant au-dessus toutes les bonnes pensées, comme tenant en sa main la source d'où elles sortent : et non-seulement les bonnes pensées, mais les bons désirs, les bonnes résolutions et toutes les bonnes volontés, depuis le premier principe qui les fait naître, jusqu'à la dernière perfection.

« Vous prierez donc ainsi : Notre Père, qui êtes dans les cieux ; votre nom soit sanctifié ; votre règne arrive ; votre volonté soit faite en la terre comme au ciel ; donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, qui est au-dessus

de toute substance ; pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; et ne nous induisez point en tentation , mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il. »

Regardez dans toutes les demandes un exercice d'amour. « Notre Père : » dès ce premier mot de l'Oraison dominicale, le cœur se fond en amour. Dieu veut être notre père par une adoption particulière. L'adoption est un effet de l'amour. Dieu qui aime son Fils unique de tout son amour, et jusqu'à l'infini, étend sur nous l'amour qu'il a pour lui. Aimons donc un tel Père. Disons mille et mille fois : Notre Père, notre Père, notre Père, ne vous aimerons-nous jamais ? Ne serons-nous jamais de vrais enfants pénétrés de vos tendresses paternelles ?

Encore un coup : « Notre Père ; » mais ajoutons à cette fois : « Notre Père qui êtes dans les cieux. » Vous êtes partout ; mais vous êtes dans les cieux comme dans le lieu où vous rassemblez vos enfants, où vous vous montrez à eux, où vous leur manifestez votre gloire, où vous leur avez assigné leur héritage. Notre héritage, c'est Dieu même : il est notre bien : il est lui seul notre récompense. « Je suis, » dit-il, « ton protecteur et ta trop grande récompense. » Trop grande pour tes mérites, mais proportionnée à l'immense bonté de ton Dieu.

« Votre nom soit sanctifié ; votre règne arrive ; votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. » C'est la perpétuelle continuation de l'exercice d'aimer. Sanctifier le nom de Dieu, c'est le glorifier en tout, et ne respirer que sa gloire. Désirer son règne, c'est vouloir lui être soumis de tout son cœur, et vouloir qu'il règne sur nous, et non-seulement sur nous, mais encore sur toutes les créatures. C'est le vrai et parfait exercice de l'amour de conformer sa volonté à celle de Dieu. O notre Père qui êtes dans les cieux ! on vous y aime, et c'est pourquoi on y fait son bonheur de

votre volonté. Que ce qui se fait dans le ciel se fasse sur la terre ! Que ce qui s'achève là, se commence ici !

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour. » C'est ici le vrai discours d'un enfant qui demande en confiance à son père tous ses besoins, même les moindres. O notre Père, vous nous avez donné un corps mortel. Ce corps a besoin tous les jours de nourriture, ou il tombe en défaillance, ou il périt. Donnez-la-nous, donnez-la-nous simple, donnez-la-nous autant qu'elle est nécessaire. Que nous apprenions, en la demandant, que c'est vous qui nous la donnez de jour à jour. Une autre version porte : « Donnez-nous notre pain qui est au-dessus de toute substance ; » par où l'on entend le pain de l'Eucharistie. O Dieu, donnez-le-nous aujourd'hui, donnez-le-nous tous les jours. Fussions-nous dignes de communier toutes les fois que nous assistons à votre sacrifice ! La table est prête, les convives manquent : mais, ô Jésus, vous les appelez ! Désirons ce pain de vie, désirons-le avec ardeur et avidité ! Ceux qui ont faim et soif de la justice le désirent ; car toute grâce y abonde ; et le parfait exercice de l'amour, c'est de désirer sans cesse de recevoir Jésus-Christ.

« Pardonnez-nous comme nous pardonnons. » C'est une chose admirable comment Dieu fait dépendre le pardon que nous attendons de lui, de celui qu'il nous ordonne d'accorder. « Si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Père vous pardonnera de même les vôtres ; mais si vous ne leur pardonnez point, le Père ne vous pardonnera point aussi. »

« Ne nous induisez point en tentation. » Il faut entendre par ces paroles la nécessité de prier en tout temps, et quand le besoin presse, et avant qu'il presse. N'attendez pas la tentation, car alors le trouble et l'agitation de votre esprit vous empêchera de prier. Priez avant la tentation et prévenez l'ennemi. « Dieu ne tente personne, » dit Saint Jacques.

Ainsi, lorsque nous lui disons : « Ne nous induisez point en tentation, » visiblement il faut entendre : Ne permettez pas que nous y entrions. C'est aussi comme parle Saint Paul : « Dieu est fidèle en ses promesses, et il ne souffrira pas que vous soyez tentés par-dessus vos forces ; » mais nos forces consistent principalement dans nos prières.

« Délivrez-nous du mal. » Délivrez-nous du péché et de toutes les suites du péché ; par conséquent de la maladie, de la douleur, de la mort, afin que nous soyons parfaitement libres. Alors aussi nous serons parfaitement heureux. Une autre version porte : « Délivrez-nous du mauvais ; » c'est-à-dire, du démon notre ennemi, et de toutes ses tentations.

« Demandez, vous dis-je, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit ; et quiconque cherche, trouve ; et on ouvre à quiconque frappe. » « Demandez ; cherchez ; frappez : » ce sont trois degrés, et comme trois instances qu'il faut faire persévéramment et coup sur coup. « Frappez : » persévérez à frapper, jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvait. Il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher ses grâces ; et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi. Il faut donc prier pendant le jour, prier pendant la nuit, et tout autant de fois qu'on s'éveille. Et quoique Dieu semble ou n'écouter pas, ou même nous rebuter, il faut frapper toujours ; attendre tout de Dieu, et néanmoins agir aussi ; faire agir sa volonté avec la grâce ; car tout se fait par ce concours. Mais il ne faut jamais oublier que c'est toujours Dieu qui prévient ; car c'est là le fondement de l'humilité.

Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier, et pour obtenir, c'est de bien comprendre que Dieu est un père. « Quel est celui de vous qui donnera une pierre à son fils qui lui demande du pain ? ou qui lui don-

nera un serpent au lieu du poisson qu'il lui demande? ou qui lui présentera un scorpion quand il lui demandera un œuf? Si donc, vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plutôt votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent, » combien plus sera-t-il libéral des vrais biens envers vous? « Si vous donnez, vous qui êtes mauvais, » combien plus Dieu qui est la bonté même! Si vous donnez ce qui vous a été donné, ce que vous n'avez que par emprunt, combien plutôt Dieu donnera-t-il, lui qui est la source du bien, et dont la nature est, pour ainsi parler, de donner!

Jésus-Christ joint ici la doctrine du jeûne à celle de l'oraison et de l'aumône. Ce sont trois sacrifices qui vont ensemble, selon cette sentence de Tobie: « L'oraison est bonne avec le jeûne et l'aumône. » Par l'aumône, on sacrifie ses biens; par le jeûne, on immole son corps; par la prière, on offre à Dieu les affections, et, pour ainsi dire, le plus pur encens de son esprit. Il y faut éviter l'ostentation, comme la peste des bonnes œuvres. « Lorsque vous jeûnez, ne prenez pas un air de tristesse, comme ces hypocrites, qui veulent faire paraître leurs jeûnes dans la pâleur de leurs visages. Je vous dis en vérité qu'ils ont reçu leur récompense. Jeûnez-vous? Oignez votre tête et lavez votre visage, de peur qu'il ne paraisse que vous jeûniez, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. »

Jésus déracine l'avarice, et empêche de craindre jamais la pauvreté. « Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les consomment, et où les voleurs fouillent et les enlèvent; mais faites-vous des trésors dans le ciel, où la rouille et les vers ne les consomment point, et où les voleurs ne peuvent fouiller et les enlever. » Avoir son trésor dans le ciel, c'est y mettre ses affections et son espérance; avoir son trésor dans le ciel, c'est y envoyer ses richesses par les mains des pauvres. « Car où est votre trésor,

là est votre cœur. » Cette parole est grande. De quoi êtes-vous rempli? Où se tournent naturellement vos pensées, c'est là votre trésor : c'est là qu'est votre cœur. Si c'est Dieu, vous êtes heureux : si c'est quelque chose de mortel, votre trésor vous échappe, et votre cœur demeure pauvre et épuisé.

« Votre œil est la lumière de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé. Mais si votre œil est mauvais, tout le corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que seront les ténèbres mêmes? » Cet œil simple, c'est la pureté d'intention. L'œil est simple, quand l'intention est droite : et l'intention est droite, quand le cœur ne se partage pas. C'est ce qu'on appelle simplicité et droiture. L'intention, c'est le regard de l'âme. L'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet ; et l'âme ne peut s'arrêter qu'à un seul bien. Lorsque les regards sont vagues et dissipés, on voit tout, et on ne voit rien. Ainsi quand l'âme se dissipe en vagues désirs, elle ne sait ce qu'elle veut, et elle tombe dans la nonchalance. Dieu veut un regard arrêté et fixe.

Cela se confirme par les paroles suivantes : « On ne peut servir deux maîtres ; car, ou l'on hâira l'un et aimera l'autre, ou on s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses. » Quand on ne sait ce qu'on aime, et qu'on se partage entre Dieu et la créature, Dieu refuse ce qu'on lui offre et la créature a tout. Déracinez l'avarice, déracinez l'ambition, déracinez l'amour du bien sensible, et tout amour de la créature : c'est autant d'idoles que vous abattez dans votre cœur. Que la créature, loin d'avoir tout le cœur, n'en occupe pas la moindre partie. Donnez tout à Dieu : fouillez jusqu'au fond et videz votre cœur pour Dieu ; il saura bien l'occuper et le remplir.

« C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez pas ni de la nourriture nécessaire au soutien de votre vie, ni du vê-

tement qui doit couvrir votre corps. » Cela n'exclut pas une prévoyance modérée, ni un travail réglé ; mais seulement l'inquiétude et l'agitation de l'esprit. « La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que l'habit ? » Dieu qui vous a donné la vie et qui a formé votre corps, avant que vous pussiez en prendre aucun soin, vous donnera tout le reste. Qui a fait le plus ne dédaignera pas de faire le moins. « Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ni ne recueillent ; et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ? Qui de vous, par sa propre volonté, pourrait ajouter une coudée à sa taille ? Pourquoi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Voyez comment croissent les lis des champs ; ils ne travaillent ni ne filent. Je vous le dis en vérité, Salomon, dans toute sa gloire, n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs. Si Dieu vêtait ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui demain sera jetée dans le four, combien plus aura-t-il soin de vous vêtir, gens de petite foi. Ne soyez pas en trouble, dans la crainte de n'avoir pas de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi vous vêtir. Car il appartient aux païens de rechercher ces choses : votre Père sait que vous en avez besoin. » Doutez-vous qu'il ne sache ce qui vous est nécessaire ? Il vous a faits. Doutez-vous qu'il veuille pourvoir à vos besoins ? Il vous l'a promis. Pendant que vous dormiez, Dieu vous faisait croître ; et d'enfant il vous a fait homme. Croyez qu'il fera ainsi tout ce qui convient à votre corps : reposez-vous sur sa puissance et sur sa bonté.

« Cherchez donc le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Le royaume de Dieu et sa justice : non pas une justice purement morale, à la manière des païens ; mais la justice chrétienne, fondée sur l'exemple de Jésus-Christ et sur les règles de l'Évangile. « Cherchez : dans tout le reste dont il a parlé, il n'a point dit ce mot : « Cherchez ; » car il suppose que Dieu par sa bonté



nous peut tout donner ; mais pour le royaume de Dieu , cherchez. C'est la seule chose qui mérite vos inquiétudes. Tremblez donc en opérant votre salut , et toutefois ne vous défiez pas trop de vos forces ; car Dieu travaille avec vous ; c'est lui-même qui fait avec vous tout ce que vous faites.

« Ne vous inquiétez pas du lendemain : le lendemain sera inquiet pour lui-même. A chaque jour suffit son mal. » Ce précepte si important pour tous les soins de la vie , l'est encore plus pour les affaires du salut. Celui qui vous a aidé aujourd'hui , ne vous abandonnera pas demain.

## XX

## FIN DU SERMON SUR LA MONTAGNE.

« Ne jugez point , et vous ne serez point jugés : ne condamnez point , et vous ne serez point condamnés. En telle forme que vous jugerez , vous serez jugés ; et la mesure que vous aurez faite aux autres sera votre règle. » Il y a un juge au-dessus de vous : un juge qui jugera vos jugements , qui vous en demandera compte : qui , par un juste jugement , vous punira d'avoir jugé , sans pouvoir et sans connaissance , qui sont les plus grands défauts d'un jugement. Voici une autre raison de ne juger pas , que Jésus-Christ nous explique , c'est que votre crime est plus grand que celui que vous condamnez. « Pourquoi voyez vous un fétu dans l'œil de votre frère ? Une poutre vous crève les yeux et vous ne la voyez pas ! Ou comment dites-vous à votre frère : Permettez que je vous ôte cette paille de l'œil , tandis que vous avez une poutre dans le vôtre ? Hypocrite , commencez par ôter la poutre qui est dans votre œil , et vous ôterez ensuite la paille qui est dans celui de votre frère ! » Hypocrite ! La plus mauvaise hypocrisie , c'est de condamner tout le mon-

de. On fait par là le vertueux ; on prétend faire admirer la régularité de ses mœurs , la sévérité de sa doctrine ; c'est un homme incorruptible , qui ne flatte , et qui n'épargne personne ; mais l'hypocrite qu'il est , il ne songe pas seulement à se corriger. Il épilogue sans cesse sur les défauts légers des autres , et il ne songe pas seulement aux vices énormes qui l'accablent. Il n'y a point d'hommes plus indulgents pour eux-mêmes que ces impitoyables censeurs de la vie des autres.

« Ne donnez pas la chose sainte aux chiens , et ne jetez pas vos perles devant les pourceaux , de peur qu'ils ne les foulent aux pieds , et que , se retournant , ils ne vous déchirent. » La chose sainte , c'est le corps de Jésus-Christ. En général la chose sainte , signifie tous les mystères que les pasteurs de l'Église sont avertis de donner avec beaucoup de discernement , et de ne les pas donner à profaner aux indignes. « Les perles devant les pourceaux , » sont les saints discours devant ceux qui sont incapables de les goûter , et qui , pour cette raison , se tournent avec une espèce de fureur contre ceux qui leur présentent une chose si peu convenable à leur nature.

« Faites comme vous voulez qu'on vous fasse. » Rien de plus simple que ce principe : rien de plus étendu dans la pratique : toute la société humaine y est renfermée. La nature même nous enseigne cette règle. Mais Jésus-Christ l'élève , en ajoutant : « C'est ici la loi et les prophètes. » C'en est le précis , et l'abrégé de toute justice. La racine en est dans le précepte : « Vous aimerez le prochain comme vous-même. »

« Entrez par la porte étroite , car la voie qui mène à la mort est très-spacieuse , et plusieurs y entrent. Le salut ne doit pas être entrepris avec mollesse. « La porte est étroite » par la mortification , la pauvreté et la pénitence. « Le chemin est large » dans la licence. « Que la porte qui

mène à la vie est petite, et qu'il y en a peu qui la trouvent! » Le grand nombre, le petit nombre, sujet infini de méditer, et inépuisable consolation pour les humbles.

« Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous avec des habillements de brebis et au-dedans sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez par leurs fruits, » et non par leurs feuilles, c'est-à-dire, par leurs œuvres, non par leurs paroles. Le figuier que Jésus-Christ maudit avait des feuilles; mais parce qu'il n'avait pas de fruits, Jésus-Christ le rendit desséché. « Des épines peuvent-elles produire des raisins, ou cueille-t-on des figues sur des ronces? Un bon arbre porte de bons fruits; un mauvais arbre en porte de mauvais. Un bon arbre ne peut porter de mauvais fruits; un mauvais arbre ne peut en porter de bons. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Étrange état d'une créature raisonnable, qui, faute de porter de bons fruits, n'est plus propre que pour le feu. « Vous les connaîtrez donc par leurs fruits. L'homme de bien tire du bien du bon trésor de son cœur, et l'homme mauvais tire du mal du mauvais trésor de son cœur. Car la bouche parle de l'abondance du cœur. »

Jésus-Christ vient de parler des arbres qui n'ont point de fruits: en voici une mauvaise espèce. C'est le chrétien qui n'a que l'apparence du bien, et qui en effet ne porte rien de bon: celui qui parle beaucoup, et ne fait rien. « Tous ceux qui disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas pour cela dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, entrera dans le royaume des cieux. Pourquoi m'appellez-vous: Seigneur, Seigneur! et ne faites-vous pas ce que je dis? » Il vaudrait bien mieux ne pas tant répéter qu'il est le Seigneur, et faire ce qu'il dit. « Plusieurs me diront en ce jour-là: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, n'avons-nous pas chassé les démons en votre nom, et n'avons-nous pas

fait plusieurs miracles en votre nom ? » Si vous m'aimez véritablement, sachez que l'amour n'est pas dans la spéculation, ni dans le discours. Venez aux moyens et aux vérités de pratique : appliquez-vous à l'observance des commandements. Comment serait-il utile aux hommes de faire sur moi de beaux discours ? puisque ceux qui auront prophétisé et fait des miracles en mon nom, sans venir à la pratique des vertus, et à observer mes préceptes, recevront à la fin cette terrible sentence : « Je ne vous ai jamais connus, leur dirai-je hautement alors. Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité ! » Combien donc la vie chrétienne est-elle sérieuse ! combien est-elle ennemie des vains discours ! Elle est toute dans l'obéissance, dans l'humilité, dans la mortification, dans la croix !

« Tout homme qui vient à moi, qui écoute mes discours, et qui les met en pratique, je vais vous montrer à qui il est semblable. Il est semblable à un homme qui bâtit une maison, et qui après avoir fouillé profondément le sol, en a posé les fondements sur le roc. La pluie tombe, les flots viennent, les vents soufflent, la maison demeure, parce qu'elle est fondée sur le roc. Celui qui écoute, et ne fait pas ce que je dis, sera semblable à l'insensé qui a bâti sa maison sur le sable. La pluie tombe, les flots viennent, les vents soufflent, la maison est renversée, et la ruine est grande. » Celui qui écoute et qui fait, en qui la vertu se tourne en habitude par la pratique, « c'est l'homme sage qui bâtit sur la pierre. » Les tentations viennent, les maladies accablent, les afflictions fondent sur cette âme, elle se soutient. Ceux qui ne font qu'écouter, qui se délectent de la beauté ou de la vérité de la sainte parole, sans en venir aux effets, ou qui n'y viennent qu'imparfaitement, « ont bâti sur le sable ; ils tombent à la première occasion, et leur ruine est grande. »

« Lorsque Jésus eut cessé de parler, tout le peuple était ravi en admiration de sa doctrine : car il les enseignait com-

me ayant autorité et puissance , et non comme leurs docteurs et les Pharisiens. » Tout le monde l'appelait « Seigneur et Rabbi », c'est-à-dire maître, quoiqu'il n'eût étudié sous aucun docteur de la loi, et qu'il n'eût fait aucune des choses qui donnaient ce titre parmi les Juifs. On quittait tout pour l'entendre , tant le charme de sa parole était puissant.

## XXI

GUÉRISON D'UN LÉPREUX , ET DU SERVITEUR D'UN CENTURION. —  
RÉSURRECTION DU FILS D'UNE VEUVE DE NAÏM. — SAINT JEAN-  
BAPTISTE DÉPUTE DEUX DE SES DISCIPLES A JÉSUS-CHRIST, QUI LE  
LOUE HAUTEMENT.

« Lorsque Jésus fut descendu de la montagne , une foule nombreuse le suivit. En même temps un lépreux vint à lui , et il l'adora , et le supplia , en lui disant , le genou en terre : Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus eut pitié de lui : il étendit la main, et le touchant : Je le veux, lui dit-il, soyez guéri. Dès qu'il eut parlé , la lèpre de cet homme disparut. » Jésus en descendant de la montagne , où il vient de publier tous les préceptes de la loi évangélique , nous apprend la rémission des péchés. Après le précepte , la prévarication ; et par grâce , la rémission. « Jésus le fit retirer aussitôt , et lui dit avec menace : Prenez garde, n'en parlez à personne ; mais allez vous montrer aux prêtres , et vous offrirez le don que Moïse a prescrit : » Deux passereaux. On en immole un ; on délivre l'autre , on le lâche en liberté après avoir été trempé au sang de l'autre. Jésus défend au lépreux de parler , il l'envoie aux prêtres « pour leur servir de témoignage. » Ce n'est pas qu'il veuille que le peuple ignore ses merveilles et sa mission ; il

veut qu'il les apprenne par la voie ordinaire établie de Dieu. « Cependant le lépreux s'étant retiré commença à parler hautement et à répandre partout ce miracle, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer publiquement dans une ville, mais il était obligé de se retirer dans des lieux écartés, où de toutes parts des troupes nombreuses se rassemblaient autour de lui pour l'entendre et pour être guéries de leurs maladies. Mais Jésus se dérobaît à elles, et se retirait dans la solitude pour prier. »

[Cependant la mission qu'il avait à remplir, et sa charité ramenèrent Jésus dans les villes.] « Il entra à Capharnaüm. Un centurion avait un serviteur, qui lui était fort cher, malade et sur le point de mourir. Ayant ouï parler de Jésus, il lui envoya les sénateurs des Juifs pour le prier de venir et de guérir son serviteur. Il lui fit dire par eux : Seigneur, j'ai chez moi mon serviteur malade d'une paralysie qui le tourmente extrêmement. » On reconnaissait Jésus pour bon citoyen, et c'était une puissante recommandation auprès de lui que d'aimer la nation judaïque. « Les sénateurs étant venus à lui, le priaient avec ardeur et lui disaient : Il mérite que vous l'assistiez, car il aime notre nation et il nous a bâti une synagogue. J'irai, moi-même, dit Jésus, et je le guérirai, et il marchait avec eux; il était déjà près de la maison, lorsque le centurion envoya ses amis au-devant de lui, lui dire de sa part : Seigneur, ne prenez pas tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit. Je ne me suis pas même cru digne d'aller vous trouver, mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car je suis un homme soumis à des chefs, et ayant sous moi des soldats. Je dis à l'un : Marchez, et il marche; à l'autre : Venez, et il vient, et à mon serviteur : Faites cela et il le fait. Jésus l'entendit avec admiration, et se retournant vers la foule qui le suivait : Je vous dis en vérité, leur dit-il, que dans Israël même je

n'ai pas trouvé une si grande foi. Aussi je vous déclare que plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et ils seront assis au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. » (La béatitude céleste nous est représentée comme un banquet.) « Et les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. Là seront pleurs et grincements de dents. » (Ce sera là la grande douleur des Juifs, de voir entre les mains des Gentils la couronne qui leur était destinée.) « Alors Jésus dit au centurion » [par la bouche de ceux qu'il lui avait députés] : « Allez, et qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. A l'heure même son serviteur fut guéri, et les gens qui avaient été envoyés à Jésus le trouvèrent à leur retour rendu à la santé. »

« Jésus se dirigea ensuite vers une ville appelée Naïm (1) ; ses disciples et une foule nombreuse marchaient avec lui. Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort qui était le fils unique d'une veuve. Une foule nombreuse d'habitants de la ville accompagnait le mort avec sa mère. Le Seigneur l'ayant vue, fut mu de miséricorde et lui dit : Ne pleurez pas. Il s'approcha et toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent. Jeune homme, dit-il, lève-toi, je te l'ordonne. Le mort se leva sur son séant, et commença à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Ils furent tous saisis de crainte, et ils s'écriaient : Un grand prophète a paru au milieu de nous, et Dieu a visité son peuple. Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la Judée et tous les pays d'alentour. »

Le Fils de Dieu venant enseigner sur la terre une doctrine si incroyable qu'était la sienne, il fallait qu'il la confirmât par miracles, et qu'il justifiât la dignité de sa mission par des effets d'une puissance surnaturelle. Mais cela n'empêche pas que je ne remarque la bonté qu'il a pour notre

(1) La ville de Naïm était à trois quarts de lieues du Mont Thabor, au midi. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit village.

nature, dans le plaisir singulier qu'il reçoit de donner la guérison à nos maladies. Oui, je soutiens que tous ses miracles viennent d'un sentiment de compassion. Plusieurs fois considérant les misères qui agitent la vie humaine, il ne nous a pu refuser ses larmes. Jamais il ne vit un misérable qu'il n'en eût pitié, et je pense certainement qu'il eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de Dieu son Père et l'ouvrage de notre rédemption ne l'eussent arrêté en Judée. « J'ai, » dit-il, « compassion de ce peuple, » avant de multiplier les cinq pains. Il fut « mû de miséricorde, » dit l'évangéliste, « et rendit l'enfant à la mère. » Dans toutes les grandes guérisons qu'il fait, il ne manque jamais de donner des marques qu'il déplore nos calamités; d'où je conclus très-certainement que sa compassion a fait presque tous ses miracles. La première grâce qu'il faisait aux infirmes, c'était de les plaindre avec l'affection d'un bon père. Son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras pour la soulager.

Si nous apprenons des divines Écritures que Notre-Seigneur Jésus-Christ a toujours été l'unique espérance du monde, la consolation et la joie de tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël, à plus forte raison devons-nous être persuadés que Jean-Baptiste, son bienheureux précurseur, n'avait point de plus chère occupation que celle d'entretenir son esprit de ce doux espoir. C'est pourquoi je me le représente aujourd'hui, dans les prisons du cruel Hérode, comme un homme qui n'a de contentement que d'apprendre ce que son maître fait parmi les hommes, et comme par ses prédications et par ses miracles, il se fait reconnaître à ses vrais fidèles pour le Fils du Dieu tout-puissant. « Jean apprenant, dans sa captivité, les miracles de Jésus, et ses disciples lui en ayant appris tous les détails, il désigna deux d'entr'eux qu'il députa à Jésus, pour lui faire cette deman-



de : » Êtes-vous celui qui doit venir, « ou si nous attendons quelqu'autre ? » Pour moi, je m'imagine que le fruit qu'il espérait de cette ambassade, c'est que ses disciples lui rapportant la réponse de son bon maître, il ne doutait nullement que sa parole ne dût être pleine d'une si ineffable douceur, que seule elle serait capable non-seulement de chasser les maux d'une dure captivité, mais encore d'adoucir les amertumes de cette vie. « Ces hommes étant arrivés auprès de Jésus lui dirent : Jean-Baptiste nous a envoyés vers vous pour vous dire : Êtes-vous celui qui doit venir, ou si nous en attendons quelqu'autre ? En ce moment même, Jésus délivra plusieurs personnes de leurs maladies, de leurs plaies, et des mauvais esprits, et il donna la vue à plusieurs aveugles. Pour réponse, Jésus leur dit : Allez dire à Jean ce que vous avez entendu et vu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres, et heureux est celui qui ne sera point scandalisé à mon sujet ! »

Si vous voyez aujourd'hui que Saint Jean-Baptiste envoie ses disciples à notre Sauveur pour lui demander quel il est, ne vous persuadez pas pour cela que l'Élie du Nouveau Testament et le grand précurseur du Messie ait ignoré le Seigneur auquel il venait préparer les voies. Mais pourquoi donc, direz-vous, pourquoi lui envoyer ses disciples pour s'informer de lui s'il est vrai qu'il soit le Messie ? Qui interroge, cherche ; qui cherche, ignore. S'il connaissait quel était Jésus-Christ, quelle raison peut-il avoir de lui faire ainsi demander ? Ne craignait-il pas que son doute n'ébranlât la foi de plusieurs et ne diminuât beaucoup de l'autorité du témoignage certain qu'il a si souvent rendu au Sauveur. C'est tout ce qu'on nous peut opposer. Mais cette objection ne m'étonne pas : au contraire, ce qu'on m'oppose, je veux le tirer à mon avantage. Je dis qu'il interroge, parce qu'il sait ; il demande au

Sauveur Jésus quel il est, parce qu'il connaît très-bien quel il est. Saint Jean, qui connaissait le Sauveur qu'il avait prêché tant de fois, savait bien qu'il n'appartenait qu'à lui seul de dire quel il était, et de se manifester aux hommes, desquels il venait être le précepteur. C'est pourquoi il lui envoie ses disciples, afin qu'ils soient instruits par lui-même touchant sa venue, que lui seul était capable de nous déclarer. Lui faisant demander à lui-même ce qu'il faut croire de sa personne, il fait bien voir qu'il reconnaît en lui une autorité infaillible, et qu'il ne lui envoie ses disciples que pour être formés de sa main et enseignés de sa propre bouche. Ne pouvant plus annoncer sa venue aux hommes, parce qu'il était retenu aux prisons d'Hérode, il prie Notre-Seigneur de se faire connaître lui-même; et lui faisant faire cette ambassade en présence de tout le peuple, il a dessein de tirer de lui quelque instruction mémorable pour les spectateurs, qui s'imaginaient le Messie tout autre que ce qu'il devait être. En effet il ne fut point trompé. Jésus, qui connaissait sa pensée, et qui voulait récompenser son humilité, fait voir à ses disciples les effets de sa puissance infinie. Il guérit devant eux tous les malades qui se présentent; il leur découvre son cœur; il leur donne des avis importants pour connaître parfaitement le décret de Dieu, et détruire une fausse idée du Messie qui avait préoccupé les Juifs trop charnels; et sachant que son bien-aimé précurseur ne pouvait avoir de plus grande joie que d'apprendre la gloire de son bon maître, il commande aux envoyés de Saint Jean de lui en rapporter les nouvelles, lui voulant donner cette consolation dans la captivité qu'il souffrait pour l'amour de lui. Allez-vous-en donc et lui racontez les guérisons admirables que vous avez vues de vos propres yeux. Dites-lui que l'auteur de tant de miracles ne dédaigne pas de converser parmi les pauvres; au contraire, qu'il les assemble près de sa personne pour les entretenir familière-

ment des mystères du royaume de Dieu et des vérités éternelles : et toutefois que nonobstant, et le pouvoir par lequel je fais de si grandes choses, et l'incroyable douceur par laquelle je condescends à l'infirmité des plus pauvres et des plus abjects, bienheureux est celui à qui je ne donne point de scandale. Dites ceci à Jean ; à ces marques il connaîtra bien qui je suis.

« Lorsque les envoyés furent partis, Jésus se mit à parler de Jean au peuple : Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? leur dit-il : un roseau agité par le vent ? Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un homme vêtu avec mollesse ? Ceux qui sont vêtus d'habits précieux et qui vivent dans les délices se trouvent dans les palais des rois. Mais qu'êtes-vous allé voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, » et le plus excellent de tous les prophètes. Il est Élie en vertu, quoiqu'il ne le soit pas en personne ; il est plus qu'Élie, puisque par la sentence de Jésus-Christ, il est plus grand que tous les prophètes. « Car c'est de lui qu'il a été écrit : J'envoie mon Ange, mon envoyé paraîtra et préparera les voies devant toi. Je vous dis en vérité qu'il est le plus grand de tous les enfants des femmes, » parce qu'il a plus que tous les autres mortels sacrifié sa gloire au Fils unique de Dieu. « Mais celui qui est le plus petit dans le royaume du Ciel est plus grand que lui. »

« Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieus ne peut être pris que de force, et il n'y a que les violents qui l'emporent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à l'avènement de Jean. Et si vous voulez le prendre ainsi, c'est lui qui est Élie qui doit venir. » Il n'est pas Élie en personne, il n'est pas prophète selon la notion commune, prédisant l'avenir, mais montrant Jésus-Christ présent. « Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute, » mais qu'il sache que ces oreilles qui écoutent c'est Dieu qui les donne ; qu'il faut que Dieu parle dedans, et

qu'il aille chercher dans le cœur ceux à qui il veut spécialement se faire entendre. « Tout le peuple qui écoutait, et les publicains qui avaient été baptisés du baptême de Jean reconnurent la sagesse de Dieu. Mais les Pharisiens et les docteurs de la loi, qui ne s'étaient pas fait baptiser par lui, méprisèrent les desseins de Dieu sur eux. [C'était par le baptême de Jean que Dieu voulait les amener à la foi. Le mépris de la moindre grâce leur fit manquer la grâce décisive du salut.] Le Seigneur leur dit alors : A qui comparerai-je les hommes de cette génération ? A qui ressemblent-ils ? Ils sont semblables aux enfants assis dans la place publique qui se disent les uns aux autres : Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé ; nous vous avons chanté des airs tristes, et vous n'avez pas pleuré. Car Jean-Baptiste est venu ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin, et on dit : C'est un démoniaque. Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et ils disent : C'est un homme de plaisir et de bonne chère, ami des publicains et des pécheurs. Ainsi la sagesse a été justifiée par tous ses enfants. » [Si cette sagesse avec laquelle Dieu conduit ses saints par des routes différentes, a été ainsi méprisée par ces impies, il est certain qu'elle a été justifiée par ses enfants qui l'ont reconnue et dans la pénitence extraordinaire de Jean et dans la vie commune du fils de l'homme.]

## XXII

SAINTE FEMME A LA SUITE DE JÉSUS-CHRIST. — SES PARENTS VEULENT SE SAISIR DE SA PERSONNE. — GUÉRISON D'UN POSSÉDÉ AVEUGLE ET MUET. — BLASPHEME DES PHARISIENS. — PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT.

« Jésus continuait à parcourir les villes et les villages, prêchant et annonçant l'Évangile du royaume de Dieu.

Les douze l'accompagnaient , avec quelques femmes qui avaient été délivrées des esprits malins et de maladies : Marie appelée Madeleine , de qui sept démons étaient sortis , Jeanne épouse de Chusa , intendant d'Hérode , Suzanne , et plusieurs autres , qui de leurs biens fournissaient à ses besoins. »

Un jour « ils entrèrent dans une maison , et il s'y rassembla un tel nombre de personnes , qu'ils ne purent pas même prendre leurs repas. Ses proches l'ayant appris , vinrent pour se saisir de lui , disant qu'il était devenu frénétique. Alors on lui présenta un possédé aveugle et muet , et il le guérit de sorte qu'il vit et qu'il parla. Le peuple était dans la stupéfaction et s'écriait : N'est-ce pas là le Fils de David ? Mais les Pharisiens et les docteurs de la loi qui étaient venus de Jérusalem , disaient : Il est possédé de Beelzébuth ; et : C'est par Beelzébuth , prince des démons , qu'il chasse les démons. Et d'autres le tentant lui demandaient quelque prodige dans le ciel. Mais Jésus , connaissant leurs pensées , les rassembla autour de lui , et leur dit en paraboles : Comment Satan peut-il chasser Satan ? Tout royaume divisé en lui-même sera désolé , et toute ville et toute famille divisée en elle-même ne subsistera pas. Et si Satan chasse Satan , il est divisé en lui-même , comment son royaume ne tombera-t-il pas ? Il ne pourra se maintenir , et il tire à sa fin. Si c'est par Beelzébuth que je chasse les démons , par qui vos fils les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges. Mais si c'est par l'esprit de Dieu que je chasse les démons , le royaume de Dieu est donc venu jusqu'à vous. Comment quelqu'un peut-il entrer dans la maison du fort armé , et s'emparer de tout ce qu'il possède , si auparavant il n'a pas lié et désarmé le fort armé. Alors il s'emparera de tout. » Le fort armé c'est le démon. Considérez ces paroles : « Lorsque le fort armé garde sa maison , ce qu'il possède est en paix. Mais si un plus fort que lui survient et triomphe de lui , il emportera toutes les armes dans lesquelles il mettait

sa confiance , et il distribuera ses dépouilles. » Songez à la malheureuse paix dont jouissent les pécheurs. La conscience assoupie , on se voit périr de sang-froid et sans s'émouvoir : les sens nous enchantent , et le démon règne tranquillement. Jésus-Christ a chassé ce fort armé , quand il a ébranlé ce cœur endurci , et qu'on a fait pénitence.

« Celui qui n'est pas avec moi est contre moi , et celui qui n'amasse pas avec moi dissipe. C'est pourquoi je vous déclare que tout péché et tout blasphème sera pardonné aux hommes , mais que le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera point remis. Les blasphèmes contre le Fils seront remis , mais celui qui blasphémara contre le Saint-Esprit , » en persistant d'attribuer au démon les miracles de Jésus-Christ , « ne recevra aucun pardon , mais sera coupable d'un éternel péché , à cause , » poursuit Saint Marc , « qu'ils avaient dit que Jésus-Christ avait en lui-même un esprit » impur qui faisait par lui des miracles ; et qu'ils étaient disposés à porter la révolte jusqu'au dernier excès , comme ils firent en résistant encore aux miracles de ses disciples , et osant attribuer à l'esprit d'erreur la continuation ferme et permanente du témoignage du Saint-Esprit. [L'injustice , l'inconséquence , l'absurdité des calomnies des Pharisiens sont visibles. Ils n'osent nier que guérir les malades , chasser les démons , ne soient des œuvres bonnes , et ils appellent un démon l'auteur de ces bienfaits ! Le Sauveur leur fait sentir cette contradiction.] « Ou dites que l'arbre est bon et que le fruit aussi en est bon , ou dites que l'arbre est mauvais , et que le fruit en est aussi mauvais. L'arbre se connaît par son fruit. Race de vipères , comment pourrez-vous dire de bonnes choses , étant méchants comme vous l'êtes ? Puisque la bouche parle de l'abondance du cœur , l'homme de bien tire du bien du bon trésor de son cœur , et l'homme mauvais tire du mal du mauvais trésor de son cœur. Or je vous dis que toute parole inutile que les hom-

mes auront proférée , ils en rendront compte au jour du jugement. Car ce sera par vos paroles que vous serez justifiés , et par vos paroles que vous serez condamnés. »

## XXIII

SIGNÉ DE JONAS. — ÉTAT D'UNE AME OU LE DÉMON RESTE APRÈS L'AVOIR QUITTÉE. — EXCLAMATION D'UNE FEMME. — MÈRE ET FRÈRES DE JÉSUS. — PARABOLE DE LA SEMENCE.

« Alors quelques-uns des docteurs de la loi et des Phariséens lui dirent : Maître, nous voudrions bien voir quelque signe de vous. Comme le peuple accourait en foule , Jésus se mit à dire : Cette race infidèle cherche un signe , et il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas le prophète. Car , de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites , ainsi le Fils de l'homme sera un signe pour cette race. Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine , ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. » Le Seigneur ordonne à Jonas d'aller prêcher à Ninive qu'elle périrait dans quarante jours. Dieu ne voulut point que Jonas y mit la condition : Si elle ne faisait pénitence. Cette ville la fit toutefois dans le sac et dans la cendre ; et Dieu voulut faire voir qu'il était toujours prêt par sa bonté , à rétracter la sentence sans même l'avoir promis. Écoutons sur ce sujet la parole de Jésus-Christ : « Les gens de Ninive s'élèveront contre cette race dans le jugement et la condamneront , parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et celui-ci est plus que Jonas. La reine du Midi s'élèvera contre cette race dans le jugement , et la condamnera , parce que cette reine vint de l'extrémité de la terre entendre la sagesse de Salomon ; et celui-ci est plus que Salomon. »

Faisons donc pénitence, puisque Jésus même nous y exhorte par son Évangile, par les pressantes et continuelles impulsions de son Saint-Esprit; et n'attendons pas que les Ninivites s'élèvent contre nous au dernier jour; car la conviction serait trop forte, la confusion trop inévitable.

« Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et il n'en trouve pas. Alors il dit : je retournerai dans ma maison, d'où je suis sorti, et il la trouve vide, balayée et parée. En même temps il s'en va, et prend sept esprits plus mauvais que lui, et étant entrés dans cette maison, ils y demeurent, et la fin de cet homme devient pire que le commencement : il en arrivera de même à cette race méchante. » Jésus-Christ a chassé le fort armé. Mais ce n'est pas tout, et il ne quitte pas prise : il revient avec sept démons plus méchants que lui. Pesez tout : ces esprits immondes souillent de nouveau la maison que la pénitence a nettoyée, et ils y établissent leur demeure. « Et le dernier état de cet homme est pire que le premier. » Si toujours, à chaque rechute, l'état devient pire, si le joug du démon s'aggrave, si l'on s'enfoncé de plus en plus dans le mal, si les forces diminuent sans cesse, où en sera-t-on à la fin, et comment sortir de cet abîme ? Dieu peut nous en tirer, je le sais ; mais s'il n'y a rien à désespérer, il y a tout à craindre.

« Pendant qu'il parlait ainsi, une femme, » ravie de son discours, « s'écria parmi la troupe : Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles que vous avez sucées ! Et Jésus dit : Mais plutôt, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » « Mais plutôt : » est-ce qu'il veut dire que sa mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri, et de l'avoir eu pour fils ? Non sans doute, ce n'est pas cela ; il ne dédit pas Sainte Élisabeth, qui a dit par l'instinct du Saint-Esprit « Vous êtes heureuse : ce qui a été dit s'accomplira ; » mais il veut qu'on reconnaisse avec elle, que la vraie cause du bonheur de sa sainte Mère,



c'est d'avoir cru : non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair ; mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant.

« Pendant qu'il parlait encore au peuple, sa mère et ses frères étaient en dehors cherchant à lui parler, et ils ne pouvaient arriver jusqu'à lui à cause de la foule. Restant à la porte ils l'envoyèrent appeler. Tandis que ceux qui l'écoutaient étaient assis autour de lui, on vint lui dire : Votre mère et vos frères (1) sont là-dehors et vous cherchent. Il répondit à celui qui lui parlait : Qui est ma mère et qui sont mes frères ? Et jetant ses regards sur ceux qui étaient assis en cercle autour de lui, et étendant la main vers ses disciples : Voilà ma mère, dit-il, et voilà mes frères : Car celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère. » Ce n'était pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il était entré en se faisant homme, et encore moins pour nier que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa mère ; mais afin que l'on entendit d'où venait la liaison véritable qu'il voulait qu'on eût avec lui ; et que sa mère, qu'on estimait avec raison bienheureuse, selon la parole de Sainte Elisabeth, ne l'était pas tant pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avait auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les saints Pères.

« Comme des troupes nombreuses accourues de diverses villes se rassemblaient autour de lui, ce jour-là même, Jésus, étant sorti de la maison, s'assit au bord de la mer, où il recommença à enseigner. Une foule si grande se rassembla autour de lui, qu'il fut obligé de monter sur une barque, où il s'assit, pendant que tout le peuple se tenait sur

(1) [On voit partout, dans l'Écriture, le mot *frère* employé pour signifier *cousin* ; et S. Jérôme a démontré que c'est dans ce sens qu'on doit entendre ce passage.]

le rivage. Il leur enseignait beaucoup de choses en paraboles, leur disant en sa manière d'instruire : Écoutez : le semeur s'en alla semer. Pendant qu'il semait, une partie du grain tomba le long du chemin ; les oiseaux du ciel vinrent et le mangèrent. Une autre partie tomba dans des endroits pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre ; et elle leva aussitôt, parce que la terre n'avait pas de profondeur. Et quand le soleil fut levé, il brûla le blé, qui n'ayant pas de racines, et par là point d'humidité, se sécha. Une autre partie tomba dans les épines, et les épines en croissant l'étouffèrent ; et elle ne rendit point de fruit. Une autre partie tomba dans une bonne terre : elle porta du fruit qui monta et rendit, quelques grains, trente ; d'autres soixante, et d'autres cent pour un. Et il disait : Qui a des oreilles pour ouïr qu'il écoute. Et lorsqu'il fut seul avec eux, les douze, qui étaient avec lui, s'approchèrent et lui demandèrent l'explication de cette parabole : Pourquoi leur parlez-vous en paraboles ? lui dirent-ils. Il leur répondit : A vous, il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais pour eux il ne leur a pas été donné. Tout se passe en paraboles pour ceux qui sont dehors. Celui qui a, recevra encore ; mais celui qui n'a pas sera privé même de ce qu'il a. C'est pourquoi je leur parle en paraboles, parce qu'en voyant, ils ne voient point, et en entendant, ils ne comprennent point. Et cette prophétie d'Isaïe s'accomplit en eux : Votre oreille entendra, et vous ne comprendrez pas ; vos yeux verront, et vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est endurci, ses oreilles ont eu de la peine à entendre, et ses yeux se sont fermés, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'entendent et que leur cœur ne comprenne. Mais heureux vos yeux, parce qu'ils voient ; heureuses vos oreilles, parce qu'elles entendent. Car je vous dis en vérité, que beaucoup de prophètes, de justes et de rois, ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu ; entendre ce que vous entendez, et ne l'ont

pas entendu. Vous ne comprenez point cette parabole, et comment les comprendrez-vous donc toutes ? Écoutez donc le sens de la parabole du semeur : Voici ce qu'elle signifie : La semence est la parole de Dieu. Celui qui sème, sème la parole. Ceux qui sont le long du chemin où la parole est semée, sont ceux qui écoutent, et lorsqu'ils ont entendu, Satan arrive aussitôt et arrache de leur cœur ce qui y a été semé, de peur qu'en croyant ils ne soient sauvés. De même les endroits pierreux sur lesquels tombe la semence, signifient ceux qui, après avoir entendu la parole, la reçoivent d'abord avec joie, mais ils n'ont point de racines et ne croient que pour un temps ; lorsque la tribulation et la persécution arrivent à cause de la parole, ils sont immédiatement scandalisés, et quand l'heure de la tentation est venue, ils se retirent. » Ce sont les apôtres qui semblent se réjouir en Jésus-Christ même, et qui, touchés de sa douce conversation, ne peuvent se résoudre à le voir partir. Ce sont de faibles amis qui aiment leur joie plus que la gloire de celui qu'ils aiment. Ce sont ceux que Jésus-Christ appelle disciples pour un temps, qui reçoivent la parole avec joie, mais à la première tentation l'abandonnent. La vérité ne les règle pas, mais leur goût passager et spirituel. « La semence qui tombe dans les épines marque ceux qui ont écouté la parole, mais laissent étouffer par les soucis, les richesses et les plaisirs de la vie, et ne rendent point de fruits. Enfin celle qui tombe dans la bonne terre, ce sont ceux qui, écoutant la parole avec un cœur droit et excellent, la retiennent et rapportent le fruit par leur patience, les uns trente, d'autres soixante, et d'autres cent pour un. »

[Cependant cette explication, que Jésus donnait en particulier à ses apôtres, n'était pas destinée pour eux seuls ; ils devaient plus tard la communiquer à tous les peuples à qui ils annonceraient l'Évangile. Aussi ajouta-t-il :] « Personne, après avoir allumé une lampe, ne la couvre d'un

vase , ou ne la cache sous le lit , mais la place sur un chandelier , pour que sa lumière soit vue de ceux qui entrent. Car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert , ni de secret qui ne doive être connu et paraître en public. Si quelqu'un a des oreilles pour ouïr , qu'il entende. Prenez garde à ce que vous entendez , ajouta-t-il ; on vous mesurera avec la mesure avec laquelle vous aurez mesuré les autres , et l'on vous donnera du surplus. Car on donnera à celui qui a déjà , et à celui qui n'a pas , on ôtera même ce qu'il croit avoir. »

## XXIV

PARABOLES DE L'IVRAIE , DU GRAIN DE SÈNEVÉ , DU LEVAIN , DU FILET JETÉ DANS LA MER. — PRÉDICATION DE JÉSUS-CHRIST A NAZARETH , DONT LES HABITANTS VEULENT LE FAIRE MOURIR.

« Jésus leur proposa une autre parabole : Le royaume des cieus , dit-il , est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais pendant que les hommes dormaient , son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du blé , et s'en alla. L'herbe ayant donc poussé , et étant montée en épi , l'ivraie commença aussi à paraître. Alors les serviteurs du père de famille vinrent lui dire : Seigneur , n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Il leur répondit : c'est l'homme ennemi qui l'y a semée. Ses serviteurs lui dirent : voulez-vous que nous allions l'arracher ? Non , leur répondit-il , de peur qu'en arrachant l'ivraie , vous ne déraciniez en même temps le bon grain. Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson , et au temps de la moisson , je dirai aux moissonneurs : Amassez l'ivraie la première , et liez-la en petits faisceaux pour brûler ; mais rassemblez le froment dans mon grenier. »

« Il disait encore : le royaume de Dieu est comme un homme qui jette de la semence en terre. Qu'il dorme ou qu'il se lève, la nuit et le jour, la semence germe et croit, sans qu'il sache comment ; car la terre produit d'elle-même, d'abord la plante, ensuite l'épi, enfin le grain qui remplit l'épi. Et lorsque le fruit est prêt, l'homme y met la faucille, parce que le temps de la moisson est venu. »

« Jésus leur proposa une autre parabole : A quoi comparerons-nous le royaume de Dieu ? leur dit-il, ou par quelle parabole le représenterons-nous ? Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme prend et sème dans son champ. Ce grain est la plus petite de toutes les semences de la terre ; mais lorsqu'il a été semé, il monte et devient plus haut que toutes les herbes ; il pousse de grands rameaux, sous l'ombre desquels les oiseaux du ciel peuvent établir leur demeure. » Avec la foi nous pouvons tout. Pour petite que soit notre foi, ne craignons rien ; car il n'en faut qu'un petit grain, gros comme du sénevé, pour tout entreprendre. La grandeur n'y fait rien, dit le Sauveur : je ne demande que la vérité et la sincérité : car s'il faut que ce petit grain croisse, Dieu qui l'a donné le fera croître. Agissez donc avec peu et il vous sera donné beaucoup ; « et ce grain de sénevé, » cette foi naissante, « deviendra une grande plante, et les oiseaux du ciel se reposeront dessus. » Les plus sublimes vertus n'y viendront pas seulement, mais y feront leur demeure.

« Il leur dit une autre parabole : Le royaume du ciel est semblable au levain, qu'une femme prend et mêle dans trois mesures de farine, jusqu'à ce que toute la pâte soit levée. Jésus disait toutes ces choses au peuple en paraboles. C'est par de telles paraboles multipliées qu'il leur annonçait la parole de Dieu, selon leur intelligence, et il ne leur parlait pas sans paraboles, pour accomplir ce qui avait été prédit par le Prophète : J'ouvrirai ma bouche pour parler en para-

boles, je révélerai des vérités cachées depuis l'origine des siècles. Mais en particulier Jésus expliquait tout à ses disciples. »

« Après avoir renvoyé le peuple, Jésus vint à la maison. Alors ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent. Expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ. Il leur répondit : Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme. Le champ, c'est le monde. Le bon grain, ce sont les fils du royaume, et l'ivraie, ce sont les enfants du malin esprit. L'ennemi qui l'a semée, c'est le démon : la moisson, c'est la fin du monde ; les moissonneurs, ce sont les anges. Comme on cueille l'ivraie et qu'on la brûle dans le feu, il en sera ainsi à la fin du monde. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils ramasseront et jetteront hors du royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là seront les pleurs et les grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Qui a des oreilles pour ouïr, qu'il écoute. »

Le grand Père de famille, c'est Dieu, qui a répandu de tous côtés sur les hommes ses vérités, comme une semence céleste qui devait fructifier en bonnes œuvres pour la vie éternelle. Il avait commencé à jeter cette précieuse semence dans l'esprit de l'homme, l'introduisant dans ce paradis de délices, où tout ce qui se présentait à ses yeux ne lui parlait que de son Créateur. Mais, pendant qu'il s'endormait dans la considération de ses propres dons, oubliant insensiblement son auteur, auquel seul il devait veiller, le serpent frauduleux, qui lui parlait au-dehors, fit couler intérieurement dans son cœur le venin subtil et délicat de la vaine gloire. Animé de ce bon succès, il n'a cessé de jeter autant qu'il a pu les semences du vice et du désordre partout où il a vu que la munificence divine répandait celles de ses grâces. Si bien que, par ses artifices, le bon et le mauvais grain,

c'est-à-dire les bons et les mauvais, se sont trouvés mêlés ensemble dans le même champ, c'est-à-dire dans le monde comme Notre-Seigneur l'interprète. Là-dessus quelques faux zélés se sont élevés, qui ont trouvé ce mélange insupportable ; il a semblé que la justice divine devait incontinent exterminer les impies, et ouvrir sous eux les plus noirs abîmes pour les engloûtir. Mais notre sage Père de famille ne désère pas à ce zèle inconsidéré et superbe ; il ordonne que l'on les laisse croître jusques à la moisson, c'est-à-dire la fin des siècles ; et alors il enverra ses saints anges pour faire cette dernière et éternelle séparation, par laquelle les méchants séparés pour jamais de la compagnie des bons, seront jetés dans la flamme, pendant que la troupe des justes, toute pure et tout éclatante, fera voir dans le royaume de Dieu autant de soleils que de saints.

« Le royaume des cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache, et transporté de joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ. »

« Le royaume des cieux est encore semblable à un marchand qui cherche de belles perles. Lorsqu'il a trouvé une perle de grand prix, il va vendre tout ce qu'il possède et il l'achète. »

« Le royaume du ciel est encore semblable à un filet jeté dans la mer, où sont pris des poissons de toutes les sortes. Quand il est plein, on le retire ; on s'assied sur le rivage : les bons sont choisis et mis dans un vase, et les mauvais rejetés dehors. C'est ce qui arrivera à la consommation des siècles. Les anges viendront et sépareront les justes d'avec les impies, et jetteront ceux-ci dans la fournaise de feu. Là seront les pleurs et grincements de dents. » Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies ? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais et il épargne les uns, pour

l'amour des autres. Après la séparation, quelle vengeance !

« Avez-vous compris tout cela ? Oui, lui répondirent-ils. Il ajouta, [voulant leur faire comprendre quel usage ils devaient faire du trésor de lumières dont il les enrichissait] : Tout docteur bien instruit de la science du royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes ; » [afin que tous ceux de la maison soient abondamment pourvus.]

« Jésus ayant achevé d'expliquer ces paraboles, partit de ce lieu et vint à Nazareth, sa patrie, où il avait été élevé. Il était suivi de ses disciples. Quand le jour du Sabbat fut venu, il entra selon sa coutume dans la synagogue, se mit à enseigner et se leva pour lire. On lui mit entre les mains le livre du prophète Isaïe. En le déroulant, il trouva le passage où il était écrit : L'esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré par son onction ; il m'a envoyé annoncer l'Évangile aux pauvres ; guérir ceux qui ont le cœur affligé ; annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recevoir la vue ; renvoyer en paix ceux qui sont accablés de maux ; publier l'année de miséricorde, et le pardon du Seigneur, et le jour où il rendra à chacun sa récompense. » Quelle joie pareille pouvait-on donner aux hommes de bonne volonté, et quel plus grand sujet de joie ? Mais n'est-ce pas en même temps le plus grand sujet de glorifier Dieu ? Et que peuvent désirer les gens de bien, que de voir Dieu exalté par tant de merveilles ? Voilà donc ce que c'est que l'Évangile : c'est en apprenant l'heureuse nouvelle de la délivrance de l'homme, se réjouir d'y voir la plus grande gloire de Dieu.

« Il replia le livre, le rendit au ministre, et s'assit. Tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue avaient les yeux fixés sur lui. Il commença alors à leur parler et il leur dit : Vos oreilles entendent aujourd'hui l'accomplissement de ce passage de l'Écriture. Tout le monde lui donnait son appro-



bation et admirait sa doctrine, » tant le charme de sa parole était puissant, et tant on était non-seulement touché, mais « ravi de ses discours et des paroles de grâce qui sortaient de sa bouche. On disait : Où a-t-il pris toutes ces choses ? Quelle est la sagesse qui lui a été donnée ? et d'où viennent toutes ces grandes merveilles qui se font par ses mains ? N'est-il pas un ouvrier ? N'est-il pas le fils du charpentier Joseph, le fils de Marie, le frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Et n'avons-nous pas toutes ses sœurs parmi nous ? D'où lui vient donc tout cela ? Et ils le méprisèrent. Jésus leur dit alors : Vous m'appliquerez sans doute ce proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Faites donc dans votre propre pays les grandes choses que vous avez faites à Capharnaüm, d'après ce que nous avons ouï dire. Je vous assure qu'aucun prophète n'est reçu dans sa patrie. Un prophète n'est méprisé que dans son pays et dans sa maison. Je vous le dis en vérité, il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Élie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, lorsqu'il y eut une grande famine dans toute la terre ; et ce prophète n'a été envoyé chez aucune d'elles, mais chez une femme veuve, de Sarepta, du pays des Sidoniens. Il y avait de même plusieurs lépreux en Israël du temps d'Élisée, et nul d'eux n'a été guéri, mais seulement Naaman, syrien. En l'entendant ainsi parler, et voyant que par ces exemples, il leur reprochait leur incrédulité, tous ceux de la synagogue furent remplis de colère. Ils se levèrent, et le traînèrent hors de leur ville, au plus haut de la montagne où leur ville était bâtie, pour le précipiter du haut en bas. « Mais lui, passant au milieu d'eux, se retira. » Jésus s'échappe quand il lui plaît : son esprit va et vient, et l'on ne sait ni d'où il vient ni où il va. Il passe quand il lui plaît au milieu de ceux qui le cherchent sans qu'ils l'aperçoivent. « A cause de leur incrédulité, Jésus ne peut faire là beaucoup de miracles, si ce n'est de guérir un

petit nombre de malades à qui il imposa les mains ; et il s'étonnait lui-même de leur incrédulité. Il parcourait toutes les villes et les villages, enseignant dans leurs synagogues, et prêchant l'Évangile du royaume, et guérissant toute langueur et toute infirmité. Jésus voyant tout ce peuple, en eut pitié ; car ils étaient languissants et dispersés comme des brebis sans pasteur. » Ce sentiment de compassion suit toujours Jésus, quoiqu'il ne soit pas toujours exprimé. Cette compassion fut la source de ses miracles.

## XXV

## MISSION DES DOUZE APOTRES. — INSTRUCTIONS QUE JÉSUS LEUR DONNE AVANT LEUR DÉPART.

« Jésus dit alors à ses disciples : La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le Maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour faire la récolte. Ayant donc rassemblé les douze apôtres, il leur donna force et puissance sur tous les démons pour les chasser, et le pouvoir de guérir toute langueur et toute infirmité. Il les envoya deux à deux. Voici les noms des douze Apôtres » [déjà donnés précédemment, mais rangés dans Saint Matthieu dans un autre ordre, et à ce qu'on croit, selon qu'ils allèrent prêcher deux à deux] : « Le premier, Simon, qui est appelé Pierre, et André, son frère ; Jacques, fils de Zébédée, et Jean son frère ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu, qui avait été publicain ; Jacques, fils d'Alphée, et Thadée ; Simon, Cananéen, et Judas Iscariote, qui fut celui qui le trahit. Jésus envoya ces douze prêcher le royaume de Dieu et guérir les malades ; et il leur ordonna de ne rien prendre pour la route, si ce n'est un bâton ; ni bourse, ni pain, ni argent dans leur ceinture, avec des sandales

aux pieds, et une seule tunique. » Il leur donna ces ordres : « N'entrez pas dans la voie des Gentils, ni dans les villes de Samarie, mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. Dans votre course, prêchez en disant : Le royaume du ciel est proche. Allez, guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. » Qui fit jamais un pareil commandement ? Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres ? « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement. Ne possédez ni or, ni argent, et ne portez aucune monnaie dans vos ceintures. Ne prenez pour le chemin ni deux tuniques, ni des chaussures, ni un bâton ; car celui qui travaille mérite d'être nourri. En quelque ville ou quelque village que vous entriez, informez-vous s'il y a quelqu'un digne de vous recevoir, et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez. En entrant dans une maison, saluez-la en disant : Que la paix soit dans cette maison ! et si cette maison en est digne, votre paix viendra sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, votre paix reviendra à vous. Que si quelqu'un refuse de vous recevoir ou d'écouter vos paroles, sortez de la maison ou de la ville, et secouez la poussière de vos pieds en témoignage contr'eux. Je vous le dis en vérité, le traitement que recevront Sodome et Gomorrhe, au jour du jugement, sera plus supportable que celui d'une telle ville. »

« Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Gardez-vous des hommes, car ils vous livreront aux juges, et vous feront fouetter dans leurs synagogues. Ils vous traineront devant les gouverneurs et devant les rois à cause de moi, » comme des criminels, « pour me rendre témoignage devant eux et devant les Gentils. » Vous paraîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain. « Lorsqu'on vous livrera, ne préméditez rien ; ce que vous aurez à leur dire vous sera donné

à l'heure même : car ce ne sera pas vous qui parlerez , mais le Saint-Esprit qui parlera par votre bouche. Le frère livrera son frère à la mort , et le père son fils ; les fils s'élèveront contre leur père et leur mère , et les feront mourir. Vous serez en haine à tout le monde à cause de moi ; mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. » Il semble qu'il n'a rien oublié pour leur mettre devant les yeux la vive peinture des persécutions qu'il leur avait destinées. Ce n'était pas une chose aisée à prédire , comme on le pourrait penser d'abord , qu'une telle haine et une telle persécution contre l'Église : et on n'aurait pas pu prévoir que le monde qui laissait en paix toutes les religions , et jusqu'aux sectes les plus impies , comme celle des épicuriens , ne pourrait souffrir le christianisme ; mais Jésus-Christ l'a voulu prédire , et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière , et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

« Quand on vous persécutera dans une ville , fuyez dans une autre. Je vous dis en vérité , que vous n'aurez pas achevé de parcourir toutes les villes d'Israël avant que le Fils de l'homme ne soit venu. Le disciple n'est pas plus que le maître , ni le serviteur plus que son seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son maître , et au serviteur comme son seigneur. S'ils ont appelé le Père de famille Beelzébuth , combien plus donneront-ils ce nom à ses domestiques. Ne les craignez donc point , car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert , ni de secret qui ne doive être connu. Dites en plein jour ce que je vous dis dans les ténèbres , et ce que je vous dis à l'oreille prêchez-le jusque sur les toits. Ne craignez pas ceux qui ne peuvent faire mourir que le corps et n'ont point de pouvoir sur l'âme. Craignez plutôt celui qui peut envoyer dans l'enfer l'âme et le corps. N'a-t-on pas deux passereaux pour une obole ? et néanmoins il n'en tombera pas un seul sans l'ordre de votre Père céleste. Jusqu'aux cheveux de votre tête , ils sont tous

comptés. Ne craignez donc pas : vous valez mieux que plusieurs passereaux. »

« Qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père céleste : mais quiconque m'aura renoncé devant les hommes, je le renoncerai en présence de mon Père. »

« Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je n'y suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Je suis venu pour séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère, et les ennemis de l'homme seront ses propres serviteurs. » Le feu que Jésus-Christ est venu allumer sur la terre est le feu de son amour ; la guerre qu'il y est venu apporter est celle que nous devons faire à nous-mêmes pour l'amour de lui, en souffrant qu'on nous sépare de tous ceux qui nous traversent dans sa voie, de quelque tendre lien qu'ils soient unis avec nous.

« Celui qui ne porte pas sa croix et ne vient pas après moi, n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie aux dépens de sa foi la perdra, et celui qui perdra sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera dans l'éternité. » Il n'y a rien que Jésus-Christ ait tant inculqué et tant répété que ce précepte. Entendons le courage que demande le christianisme. Tout perdre ; jeter tout là. Cette vie est une tempête ; il faut soulager le vaisseau quoiqu'il en coûte : car que sert de tout sauver, si soi-même il faut périr ?

« Celui qui vous reçoit, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète, et celui qui recevra un juste en qualité de juste, recevra la récompense d'un juste. Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à un de ces petits, parce qu'il est mon disciple, je vous dis en vérité qu'il ne perdra pas sa récompense. »

« Après que Jésus eut achevé d'instruire ainsi ses douze disciples, il alla plus loin pour enseigner et prêcher dans les

villes de cette contrée. Et ses apôtres étant partis , parcouraient les villages , évangélisant et guérissant partout les malades. Ils prêchaient qu'on fit pénitence ; ils chassaient beaucoup de démons , et ils rendaient la santé à de nombreux malades en les oignant d'huile. »

## XXVI

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. — MULTIPLICATION DE CINQ PAINS ET DE DEUX POISSONS. — JÉSUS MARCHE SUR LES EAUX ET Y SOUTIENT SAINT PIERRE.

« Vers ce temps, Hérode le tétrarque entendit parler des miracles de Jésus, dont la réputation éclatait partout. Il apprit tout ce qui se faisait par sa vertu, et il était dans l'hésitation, parce qu'on disait : C'est Jean qui est ressuscité, et c'est par lui que se font ces miracles. Mais d'autres disaient qu'Élie avait paru, et d'autres qu'un des anciens prophètes était revenu sur la terre. Cependant Hérode disait : J'ai fait couper la tête à Jean : quel est donc celui-ci dont j'entends ainsi parler. Et il dit à ses serviteurs intimes : C'est Jean-Baptiste : il revit en lui, et c'est sa vertu qui opère. Car Hérode avait fait saisir Jean, et l'avait fait mettre aux fers dans sa prison, pour complaire à Hérodiade, qu'il avait épousée, quoiqu'elle fût la femme de son frère Philippe. Jean disait à Hérode : Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Hérodiade lui tendait des pièges et cherchait à le faire mourir, mais n'y réussissait pas. Car Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint. Il se contentait de le faire tenir en prison : il aimait à agir d'après ses conseils, et il l'écoutait volontiers. »

Hérode, qui fit mourir Jean-Baptiste, n'était pas, au

milieu de ses plus grands crimes , sans quelques sentiments de religion. Il mit en prison le saint précurseur qui le reprenait hautement de son inceste. Mais en même temps nous avons vu qu'il le craignait , qu'il le faisait venir souvent , et même qu'il suivait ses conseils. Il le livra néanmoins à la fin et, injustement scrupuleux , la religion du serment l'emporta à son crime.

« Le jour où Hérode fêtait sa naissance étant venu , il donna un repas aux grands de sa cour , aux chefs de ses troupes , et aux principaux personnages de la Galilée. La fille d'Hérodiade y vint , et elle dansa à la grande satisfaction d'Hérode et de tous les convives. Le roi dit à la jeune fille : Demande-moi ce que tu voudras et je te le donnerai ; et il ajouta avec serment : Tout ce que tu demanderas , je te le donnerai , fût-ce la moitié de mon royaume. Celle-ci sortit et dit à sa mère : Que demanderai-je ? La tête de Jean-Baptiste , lui répondit-elle. La jeune fille rentra dans la salle du festin , et fit cette demande suggérée d'avance par sa mère : Je désire que vous me donniez tout de suite dans un plat la tête de Jean-Baptiste. Le roi en fut fâché , mais à cause du serment qu'il avait fait et des assistants , il commanda qu'on la lui donnât. » Hérode n'était point puissant , lorsque désirant de sauver Saint Jean-Baptiste , dont une malheureuse lui demandait la tête , il n'osa la faire « de peur de la fâcher. » Il entra dans son crime quelque égard pour les assistants , devant lesquels il craignit de paraître faible , s'il manquait d'accomplir le serment qu'il avait fait. C'est la plus grande de toutes les faiblesses que de craindre trop de paraître faible.

« Il envoya donc un de ses gardes , avec ordre d'apporter sa tête dans un bassin. Le garde lui coupa la tête dans la prison , l'apporta dans un bassin et la remit à la jeune fille qui la donna à sa mère. » Hérode méprisait la religion ; la superstition le tyrannise. Il écoutait et considérait celui qu'il

tenait dans les fers, un prisonnier qui avait du crédit à la cour ; l'intrépide censeur du prince, et l'ennemi déclaré de sa maîtresse, qui néanmoins se faisait écouter ; un homme qu'on faisait mourir, et qu'après cela on craignait encore. Tant de craintes qui se combattaient : celle de perdre un homme saint, celle d'ouïr de sa bouche des reproches trop libres, celle de troubler ses plaisirs, celle de paraître faible à la compagnie, celle de la justice divine qui ne cessait de revenir quoique si souvent repoussée ; tout cela faisait ici un étrange composé. On ne sait que croire d'un tel prince : on croit tantôt qu'il a quelque religion, et tantôt qu'il n'en a point du tout. C'est une énigme inexplicable, et la superstition n'a rien de suivi.

« Les disciples de Jean ayant appris sa mort, vinrent prendre son corps et le déposèrent dans un tombeau. Puis ils vinrent apporter cette nouvelle à Jésus, qui ayant appris cette mort, s'éloigna du lieu où il se trouvait. »

« Les Apôtres » [de retour de leur mission] « se rassemblèrent autour de Jésus, et lui rendirent compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Il leur dit alors : Venez à l'écart dans un lieu solitaire, et prenez un peu de repos. Car ils étaient entourés d'une foule de gens qui allaient et venaient, et ils n'avaient pas même le temps de manger. Ils montèrent donc sur une barque et s'en allèrent dans un lieu solitaire des environs de Bethsaïde, au-delà de la mer de Galilée ou de Tibériade. On les vit partir, et plusieurs surent où ils allaient ; on y accourait à pied des villes voisines et on y arriva avant eux. Jésus fut donc suivi d'une grande multitude qui avait été témoin des miracles qu'il faisait sur les malades. Jésus en la voyant en eut compassion. Il les accueillit, et montant sur une montagne (1), il s'y as-

(1) La montagne où Jésus fit la multiplication des pains est entre Bethsaïde et Tibériade, plus près de cette dernière ville que de la première ; elle est moins élevée que les montagnes situées de l'autre



sit avec ses disciples. Le jour de la Pâque des Juifs était proche. Il se mit à leur donner beaucoup d'enseignements, et il leur parlait du royaume de Dieu, et il rendait la santé à ceux qui avaient besoin de guérison. »

« L'heure étant déjà avancée, ses douze disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : ce lieu est désert, et l'heure est déjà passée. Renvoyez ces troupes de gens, pour qu'ils aillent dans les villages acheter de quoi se nourrir. Il leur répondit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent : donnez-leur vous-mêmes de quoi manger. Allons, dirent-ils, nous achèterons du pain pour deux cents deniers d'argent et nous leur donnerons à manger. Jésus ayant levé les yeux, et considéré l'immense multitude qui était venue à lui, dit à Philippe : Avec quoi achèterons-nous assez de pain, pour nourrir tout ce monde ? C'était pour l'éprouver qu'il parlait ainsi ; pour lui il savait ce qu'il devait faire. Philippe lui répondit : Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun en eût une petite portion. Jésus leur dit : Combien de pains avez-vous ? Allez, voyez. Quand ils le surent, un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : Il y a ici un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? à moins que nous n'allions nous-mêmes acheter des vivres pour toute cette multitude. Il y avait là environ cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfants. Alors Jésus leur commanda de les faire asseoir tous par bandes et par compagnies, sur l'herbe verte, et ils s'assirent par bandes, cent à cent, cinquante à cinquante. Jésus prit les cinq pains et les deux poissons, les bénit en regardant le ciel, » c'était une manière de s'y adresser pour l'ouvrage qu'il voulait faire ; « il rompit les pains qu'il donna à ses disciples

côté de la vallée où le peuple était rassemblé. Cette vallée n'est pas fort profonde ; de sorte que Notre-Seigneur pouvait voir aisément le grand nombre de personnes qu'il avait fait asseoir sur l'herbe touffue qui tapisse encore ce site solitaire, mais agréable.

pour les présenter à ce peuple , et il partagea entre tous les deux poissons. Tous mangèrent et furent rassasiés. Dès que leurs besoins furent remplis, Jésus dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui sont restés pour qu'ils ne soient pas perdus. Ils les ramassèrent , et remplirent douze corbeilles des morceaux des cinq pains d'orge , et des poissons qui étaient restés à ceux qui en avaient mangé. Les hommes voyant le miracle que Jésus avait fait , disaient : Il est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. Jésus ayant su qu'ils devaient venir pour l'enlever et le faire roi , força ses disciples à s'embarquer pour le devancer au-delà du lac jusqu'à Bethsaïde , pendant qu'il renverrait le peuple. Quand il les eut congédiés , il s'enfuit encore et se retira seul sur une montagne. Il y monta pour prier , et la nuit venue , il y resta seul. »

Il faut savoir que le Fils de Dieu , quoiqu'il parût à l'extérieur le dernier des hommes , était né pour être roi de la manière du monde la plus admirable et la plus auguste , puisque c'était par l'admiration que causaient ses exemples , sa sainte vie , sa sainte doctrine , ses grands ouvrages , et ses miracles , sans aucun autre secours. Le Sauveur avait paru par ces merveilles si secourable au genre humain , que les troupes oublièrent tout pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants , jusqu'aux déserts les plus éloignés , « et Jésus en ayant nourri avec cinq pains d'orge et deux poissons jusqu'à cinq mille , sans compter les femmes et les enfants , » ils furent tellement ravis , qu'ils « voulaient venir » en foule « pour le faire roi , » et le reconnaître pour le Christ. On eût donc vu dès-lors quelque chose de l'éclat qui parut au jour des Rameaux , si Jésus , qui avait ses temps réglés pour toutes choses , ne « se fût retiré » bien avant « dans le désert » pour l'empêcher. Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse , qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Il veut si peu y être découvert qu'il ne souffre personne en sa

compagnie. Celui qui venait se charger d'opprobres, devait éviter les grandeurs humaines. Mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix ; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite, pendant qu'on lui destinait un trône.

« Quand le soir fut venu, ses disciples descendirent au bord de la mer. Étant montés sur une barque, ils se dirigèrent vers Capharnaüm, en traversant la mer. L'obscurité était déjà complète, et Jésus n'était pas encore venu à eux. Il était resté seul à terre, » [comme nous l'avons vu.]

« Cependant la mer s'enflait au souffle d'un grand vent. La barque était ballotée par les flots au milieu de la mer. Le vent était contraire, et Jésus les voyant naviguer à la rame avec de grands efforts, il vint à eux vers la quatrième heure de la nuit en marchant sur la mer, et il voulait passer outre. Après avoir ramé environ l'espace de vingt à trente stades [à peu près 5 à 6 kilomètres], ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque ; et ils eurent peur. Dans leur trouble, ils le prirent pour un fantôme et poussèrent des cris de frayeur. Car ils l'aperçurent tous, et l'effroi fut général. Mais Jésus leur parla aussitôt : Ayez confiance, leur dit-il, c'est moi, ne craignez rien. Pierre lui répondit : Seigneur, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous en marchant sur l'eau. Viens, lui dit-il. Pierre sauta de la barque, et marcha sur l'eau pour aller à Jésus ; mais voyant le vent se renforcer, il eut peur ; et comme il commençait à s'enfoncer, il s'écria : Seigneur, sauvez-moi. Aussitôt Jésus étendit la main, et, le tenant, lui dit : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Ses disciples désirèrent le recevoir dans la barque, et il y monta pour être avec eux. Dès que Jésus et Pierre y furent entrés, le vent cessa. Et ils en furent encore plus stupéfaits, parce qu'ils n'avaient pas compris le miracle des pains, car leur cœur était aveuglé. Aussitôt la barque aborda au rivage où ils allaient.

Ceux qui étaient dans la barque s'approchèrent de lui et l'adorèrent, en disant : Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! »

Tantôt l'Église est représentée, dans l'Écriture, comme une maison bâtie sur une pierre immobile, et tantôt comme un navire qui flotte au milieu des ondes, au gré des vents et des tempêtes : si bien qu'il paraît qu'il n'est rien de plus faible que cette Église, puisqu'elle est ainsi agitée ; et qu'il n'est rien aussi de plus fort, puisqu'on ne la peut jamais renverser, et qu'elle demeure toujours immuable malgré les efforts de l'enfer. L'Évangile nous la représente « parmi les flots, portée deçà et delà par un vent contraire. » Et ce qui est de plus surprenant, c'est que Jésus, qui est son appui, semble l'abandonner à la tempête ; il s'approche et « il veut passer, » comme si son péril ne le touchait pas. Toutefois ne croyez pas qu'il l'oublie : il permettra bien que les flots l'agitent, mais non pas qu'ils la submergent, ni qu'ils l'engloutissent. Il commande aux vents « et ils s'apaisent ; il entre dans le navire, et il arrive sûrement au port, » afin que nous entendions qu'il n'y a rien à craindre pour l'Église, parce que le Fils de Dieu la protège.

« Après avoir traversé la mer, ils vinrent aux rivages de Génésareth et y abordèrent. Dès qu'ils furent sortis de la barque, les habitants de ce lieu reconnurent Jésus, et coururent avertir tout le pays de son arrivée. Partout où on savait qu'il était, on apportait les malades dans des lits ; dans tous les bourgs, villages et villes où il entra, on mettait les malades dans les places publiques, et on le pria de permettre qu'ils pussent seulement toucher la frange de son vêtement. Tous ceux qui le touchaient étaient guéris. » C'était une vertu pour guérir les corps, combien plus en sortira-t-il [de son corps] pour vivifier les âmes ? Approchons donc de cette chair [dans l'Eucharistie], touchons-la, mangeons-la : il en sortira une vertu qui portera la vie dans nos âmes, et qui dans son temps la donnera à nos corps.

## XXVII

DISCOURS DE JÉSUS-CHRIST SUR L'EUCCHARISTIE. — MURMURES DES  
JUIFS.

« Le lendemain » [du jour de la multiplication des pains], « le peuple qui se trouvait de l'autre côté de la mer, avait vu qu'il n'y avait eu là qu'une seule barque et que Jésus n'y était pas entré avec ses disciples, et que ses disciples seuls s'en étaient allés; mais d'autres barques étaient venues depuis lors de Tibériade, près du lieu où ces gens avaient été nourris du pain que le Seigneur leur avait distribué en rendant grâces. Voyant donc que Jésus n'était plus là, ni ses disciples, ils entrèrent dans ces barques, et vinrent à Capharnaüm cherchant Jésus. » Mon Sauveur, de tels hommes ne semblent-ils pas être disposés à profiter de votre parole? ce sont néanmoins ceux-là qui vous quittent, qui murmurent contre vous, qui ne peuvent supporter votre doctrine.

« Ayant trouvé Jésus de l'autre côté de la mer, ils lui dirent : Maître, quand êtes-vous venu ici? Jésus leur répondit : En vérité, en vérité je vous le dis : Vous me cherchez, non point parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains, et que vous en avez été nourris. Travaillez, non point à la nourriture qui périt, mais à celle qui ne périt pas, que le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que le Père céleste vous a désigné en imprimant sur lui son sceau, » et en confirmant sa doctrine et sa mission par tant de miracles. Vous vous expliquez, mon Sauveur! Votre dessein est de nous détacher de la nourriture et de la vie périssable, qui fait tous nos soins, à laquelle nous travaillons toute l'année, et de transporter

notre diligence et notre travail à la nourriture et à la vie qui ne périt point. Visiblement Jésus a parlé ici pour préparer l'institution de l'Eucharistie. « Travaillez à la nourriture que le Fils de l'homme vous donnera, » dit-il, et encore, « Et le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donnerai pour la vie du monde. » Il la donnera, dit-il : c'est visiblement une préparation, et une promesse, avec laquelle il ne faut pas s'étonner que l'institution et l'exécution aient un rapport si manifeste.

« Ils lui dirent donc : Que ferons-nous pour opérer les œuvres de Dieu ? Jésus leur répondit : L'œuvre de Dieu est que vous croyiez à celui qu'il a envoyé. Quel miracle faites-vous, lui dirent-ils, afin que nous croyions après l'avoir vu ? Que faites-vous de si merveilleux ? » Il est vrai que vous nous avez rassasiés de pain dans le désert. Mais ce pain est-il comparable à la manne que Moïse a donnée à nos pères ? « Nos pères ont mangé la manne dans le désert, comme il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du ciel. » Le pain que vous nous avez donné était le pain de la terre : et il y a autant de différence entre vous et Moïse, qu'il y en a entre la terre et le ciel. On voit clairement, par ce discours, qu'ils ne songeaient qu'aux moyens de sustenter cette vie mortelle, et que ce n'était pas sans raison que Jésus-Christ leur avait reproché leurs désirs charnels.

« Jésus leur répondit : Ce n'est pas Moïse qui vous donne le pain descendu du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain descendu du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde. Ils lui dirent donc : Seigneur, donnez-nous toujours ce pain, » ce pain dont vous avez dit qu'il donne la vie éternelle. Ils expriment par là le désir de toute la nature humaine, ou plutôt de toute la nature intelligente. Elle veut vivre éternellement ; elle veut ne manquer de rien ; en un mot, elle veut être heureuse. « Mais Jésus leur dit : Je suis le pain

de vie : celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Il leur dit donc qu'il est « le vrai pain, » la vraie nourriture des âmes « qui viennent à lui » par la foi ; qu'il ne faut pourtant pas que les hommes espèrent de le pouvoir atteindre par sa divinité, ni de s'y unir en elle-même ; que c'est un objet trop haut pour une nature pécheresse et livrée aux sens corporels ; qu'il s'est fait homme pour s'approcher d'eux ; que la chair qu'il a prise est le seul moyen qu'il leur a donné pour s'unir à lui, et que pour cela il l'a remplie de sa divinité même. Il nous enseigne clairement qu'il faut croire deux choses : la première, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, et qu'il a pris une chair humaine, en laquelle il est venu à nous ; la seconde, que pour avoir part à la vie qu'elle contient, il la faut manger.

« Mais je vous l'ai dit : Vous m'avez vu et vous ne croyez point. Tout ce que mon Père me donne vient à moi : et celui qui vient à moi, je ne le mettrai point dehors, parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de mon Père. Or la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. La volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que quiconque voit le Fils, et croit en lui, ait la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » Ainsi, la fin où il veut venir, est de nous faire vivre ; mais de la vie éternelle, et selon l'âme et selon le corps. « Tout ce que mon Père me donne vient à moi, » c'est-à-dire tous ceux qu'il tire de cette manière secrète, qui fait qu'on vient : tous ceux à qui il donne de venir : voilà ce tout bienheureux qui vous est donné par votre père, Seigneur ; tous ceux-là viennent à vous, et comme vous ajoutez : « Vous ne les mettez point dehors, » vous les admettez à votre intime secret, à vos intimes douceurs.

« Mais les Juifs murmuraient contre lui de ce qu'il avait dit : Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Et ils disaient : N'est-ce pas ici le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? Et comment donc se dit-il descendu du ciel ? Jésus leur répondit : Ne murmurez point entre vous. Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne le tire, et je le ressusciterai au dernier jour. » Afin donc de venir à Jésus, et pénétrer ses paroles, il faut être tiré par le Père. Et qu'est-ce qu'être tiré par le Père, sinon être enseigné de Dieu, comme ajoute le Sauveur : « Il est écrit dans les Prophètes : Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque a été enseigné de mon Père, et a appris, vient à moi. Non qu'aucun homme ait vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu : celui-là a vu le Père. » Ainsi être tiré de lui, c'est écouter sa voix, et être enseigné par la douce et toute-puissante insinuation et inspiration de la vérité. Quand on est instruit de cette sorte, on ne murmure point de ses paroles ; on les entend, on les goûte.

## XXVIII

SUITE DU DISCOURS SUR L'EUCARISTIE. — SCANDALE DE PLUSIEURS DISCIPLES. — CONSTANCE DES APOSTRES.

« En vérité, en vérité je vous le dis ! qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. C'est ici le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » C'est donc là le fruit de l'Eucharistie : elle est faite pour contenter notre désir de vivre, et pour cela nous don-



ner la vie éternelle, dans l'âme, par la manifestation de la vérité; et dans le corps, par la glorieuse résurrection. Seigneur, qu'ai-je à désirer? de vivre: de vivre en vous, de vivre pour vous, de vivre de vous, et de votre éternelle vérité, de vivre tout entier, de vivre dans l'âme, de vivre même dans le corps; de ne jamais perdre la vie; de vivre toujours! j'ai tout cela dans l'Eucharistie: j'y ai donc tout, et il ne reste qu'à jouir.

« Les Juifs disputaient entr'eux: Comment, disaient-ils, nous peut-il donner sa chair à manger? » Mais Jésus s'explique encore davantage, et insiste encore plus à dire: « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous » (parce que la vie est pour vous dans cette chair que j'ai prise), et sans discontinuer: « Qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. » Il ne se lasse point de le répéter, puisqu'il ajoute aussitôt après: « Car ma chair est vraiment viande, et mon sang est vraiment breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui. Comme mon Père qui m'a envoyé est vivant, et que je vis pour mon Père, ainsi celui qui me mange vivra pour moi. C'est ici le pain descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos Pères ont mangée, et ils sont morts. Qui mange ce pain vivra éternellement. » On voit comme Jésus-Christ enfonce, pour ainsi dire, toujours et de plus en plus dans la matière: il introduit le discours de la nourriture céleste à l'occasion du pain matériel qu'il venait de leur donner: et il en vient jusqu'à dire qu'il faudra manger sa chair et boire son sang: ce qu'il inculque aussi pressamment, qu'il a fait son incarnation; nous enseignant clairement par là que nous devons aussi réellement manger sa chair et boire son sang, qu'il les a pris l'un et l'autre: et c'est là notre salut, c'est notre vie.

« Jésus dit ces choses à Capharnaüm, dans la synagogue,

où il enseignait. Plusieurs de ses disciples qui l'écoutaient dirent donc : Cette parole est dure : qui la peut ouïr ? » Qui ne serait étonné des progrès de leur incrédulité et ne la regarderait avec frayeur ? Quand Jésus-Christ leur dit qu'il est descendu du ciel , ils commencent à murmurer , et ils disent : « N'est-ce pas ici le fils de Joseph ? Et comment donc se dit-il descendu du ciel ? » Quand il enfonce plus avant et qu'il dit que la nourriture qu'il leur veut donner à manger est sa chair qu'il donnera pour la vie du monde , ils disputent les uns contre les autres en disant : « Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger ? » Ce qui marque des gens encore irrésolus , et plutôt ébranlés que déterminés à le quitter. Il poursuit , et il leur dit si affirmativement et si souvent qu'il faudra manger et boire son corps et son sang , qu'ils ne voient aucun moyen de s'en dispenser ; ce qui leur fait dire : « Cette parole est dure : qui pourrait l'entendre ? » Par où ils se précipitent dans un scandale formel , et dans une incrédulité déclarée. Cependant ils ne s'en vont pas encore : ils attendent s'il viendra enfin quelque sorte d'adoucissement.

« Mais Jésus , sachant en lui-même que plusieurs de ses disciples murmuraient , leur dit : Cela vous scandalise ? » Vous serez donc bien plus étonnés « quand vous verrez le Fils de l'homme remonter où il était auparavant ? » Vous vous scandalisez de m'entendre dire que vous mangerez vraiment ma chair , et que vous boirez vraiment mon sang ; que sera-ce donc si avec cela je vous dis encore que je retournerai entier et vivant au ciel où je suis ? Ne vous imaginez donc pas que je vous parle d'une chair humaine à l'ordinaire , ou de la chair du fils de Joseph ; ni que je vous parle d'une chair qui doive vous être donnée pour entretenir cette vie mortelle , ni par conséquent d'une chair qui doive être mise en pièces et consumée en la mangeant : « la chair , » en ce sens , « ne sert de rien : c'est l'esprit qui vi-

vif : les paroles que je vous dis sont esprit et vie. » Quoiqu'il n'ait parlé, pour ainsi dire, que de sa chair, que de son sang, que de manger celle-là, que de boire de l'autre, tout ce qu'il a dit est esprit, c'est-à-dire que manifestement dans sa chair, dans son sang, tout est esprit, tout est vie, tout est uni à la vie et à l'esprit, parce que sa chair et son sang sont la chair et le sang du Fils de Dieu. « Mais il y en a parmi vous qui ne croient pas. Car dès le commencement Jésus savait qui étaient ceux qui ne croyaient pas, et qui était celui qui le trahirait. » Cette parole nous fait voir que Judas fut un de ces impies murmureurs, à qui la promesse de Jésus, de donner son corps à manger et son sang à boire, fut un scandale. « Et pour cela, continuait-il, je vous ai dit que personne ne peut venir à moi, s'il ne lui est donné par mon Père. »

Jésus-Christ leur ayant dit, pour toute explication, qu'ils ne se trompaient qu'en ce qu'ils croyaient manger sa chair et boire son sang d'une manière qui les consumât, et que d'ailleurs ils n'entendaient pas de quel esprit elle était pleine, ni la façon incompréhensible dont il voulait la leur donner ; ils voient tout poussé à bout, et la dureté qui troublait leur sens et scandalisait leurs esprits, portée au comble : si bien que ne pouvant la porter, ils renoncent tout-à-fait à la compagnie de Jésus-Christ, et ne veulent plus se ranger au nombre de ses disciples. « Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent de sa suite, et n'allèrent plus avec lui. »

« Jésus, » aussi qui avait tout dit de son côté, et qui avait expliqué tout ce qu'il voulait qu'on sût de son mystère, s'adresse à ses « douze apôtres, en leur demandant : Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Comme s'il eût dit : Je n'ai rien à augmenter ni à diminuer à mon discours : je n'y veux rien ajouter, ni je n'en puis rien rabattre : prenez maintenant votre parti : je ne veux point de disciple qui

n'aille jusque là , et je mets leur foi à ce prix. « Mais Simon Pierre lui répondit , » au nom de tous , ainsi qu'il avait accoutumé : « Seigneur , à qui irions-nous ? Vous avez des paroles de vie éternelle. » Où irions-nous , Seigneur , où irions-nous ? Quoi , à la chair et au sang ? à la raison ? à la philosophie ? aux sages du monde ? aux murmureurs ? aux incrédules ? à ceux qui sont encore tous les jours à nous demander : Comment nous peut-il donner sa chair à manger ? Comment est-il dans le ciel , si en même temps on le mange sur la terre ? Non , Seigneur , nous ne voulons pas aller à eux , ni suivre ceux qui vous quittent : « Vous seul avez des paroles de vie éternelle. Nous avons cru et connu que vous êtes le Christ , Fils de Dieu. Jésus , » lui fit bien connaître qu'il ne recevait pas sa déclaration pour tous , puisqu'il « leur répartit : Ne vous ai-je pas choisi vous douze ? Et il y en a un de vous qui est un diable. Et il entendait Judas , fils de Simon Iscariot , qui le devait livrer , quoiqu'il fût l'un des douze. »

## XXIX

## PLAINTES DES PHARISIENS ; LEURS TRADITIONS REJETÉES. — GUÉRISON DE LA FILLE DE LA CANANÉE.

« Depuis cela , Jésus parcourait la Galilée , car il ne voulait pas aller en Judée , parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. » Ce qui obligeait le Sauveur à demeurer ordinairement en Galilée , c'était que les pontifes , et les autres qui machinaient sa mort , n'avaient pas le même pouvoir , ni les mêmes moyens d'exécuter ce noir dessein en ce pays-là , que dans Jérusalem ou aux environs. Jésus devait passer toute sa vie dans la persécution , dans les périls , avec des précautions , et , pour ainsi dire , dans une fuite

continuelle, à cause de la haine des Juifs. Et néanmoins, quand il fallait, et dans les temps les plus solennels, il paraissait dans Jérusalem, afin que la lumière de l'Évangile se répandit de là dans tout le pays. « Des Pharisiens et quelques docteurs de la loi, qui étaient venus de Jérusalem, vinrent ensemble le trouver, et ayant vu de ses disciples prendre leur repas avec des mains impures, c'est-à-dire non lavées, ils les en blâmèrent. Car les Pharisiens et tous les Juifs ne mangent pas, s'ils ne se sont lavé les mains à plusieurs reprises, en suivant sur ce point la tradition des anciens. Lorsqu'ils reviennent de la place publique, ils ne mangent pas jusqu'à ce qu'ils se soient lavés; il y a aussi beaucoup d'autres coutumes, qu'ils ont reçues par tradition et qu'ils conservent, de laver les coupes, les urnes, les vases d'airain et les lits. Les Pharisiens et les docteurs de la loi lui demandaient donc : Pourquoi vos disciples méprisent-ils les traditions des anciens? Ils se mettent à table sans laver leurs mains, mais ils mangent avec des mains impures. Mais il leur répondit : Pourquoi vous-mêmes violez-vous le commandement de Dieu pour suivre votre tradition? Car Dieu a dit : Honorez votre père et votre mère; et : Que celui qui outragera son père ou sa mère soit puni de mort. Et vous, vous dites : Celui-là satisfait au précepte qui dit à son père ou à sa mère : Toutes les offrandes que je ferai à Dieu vous seront utiles. Et vous n'obligez pas à faire autre chose envers son père ou sa mère, quand même après cela on n'honore pas et on n'assiste pas son père ou sa mère. Ainsi, par votre tradition, vous rendez inutile le commandement de Dieu; ainsi, vous détruisez la parole de Dieu par une tradition dont vous êtes vous-mêmes les auteurs, et vous faites encore beaucoup d'autres choses semblables. Hypocrites! Isaïe a bien prophétisé de vous, lorsqu'il a dit : Ce peuple ne m'honore que des lèvres et son cœur est loin de moi. Le culte qu'ils me rendent est vain, en enseignant

des doctrines et des préceptes humains. Car, abandonnant le commandement de Dieu, vous vous attachez à des traditions humaines, à laver les urnes et les coupes, et vous faites beaucoup d'autres choses pareilles. Alors il rappela le peuple autour de lui et lui dit : Écoutez-moi bien tous, et comprenez bien. Rien de ce qui est hors de l'homme et qui entre dans l'homme ne le souille, mais c'est ce qui sort de sa bouche qui le souille. Ce qui entre dans la bouche n'est pas ce qui souille l'homme, mais ce qui en sort. Si quelqu'un a des oreilles pour ouïr, qu'il entende. »

« Alors ses disciples s'approchant de lui : Savez-vous, lui dirent-ils, que les Pharisiens se sont scandalisés en entendant cette parole? » Mais pour ses apôtres, Jésus leur expliqua tellement l'allégorie, qu'il n'y eut jamais sur cela le moindre embarras, ni dans leur esprit, ni dans l'esprit de ceux qui les ont suivis. « Il leur répondit : Toute plantation qui n'a pas été faite par mon Père céleste sera déracinée. Laissez-les : ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles : or, si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tomberont dans le précipice. Après qu'il eut cessé d'être entouré par le peuple et qu'il fut entré dans la maison, ses disciples lui demandèrent le sens de cette parabole. [Ce fut] Pierre [qui] lui dit : Expliquez-nous cette parabole. Jésus lui répondit : Quoi? vous-mêmes avez encore si peu d'intelligence? Êtes-vous donc si peu éclairés? Ne comprenez-vous pas que tout ce qui vient de dehors, et entre dans l'homme, ne le peut souiller? Parce qu'il n'entre pas dans le cœur, mais va dans l'estomac et sort par la voie qui sert à purifier tous les aliments. Mais ce qui souille l'homme, c'est ce qui sort de l'homme. Ce qui sort de la bouche part du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car c'est du cœur de l'homme que partent les mauvaises pensées, les adultères, les impudicités, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, les fraudes, l'envie, le blasphème, l'or-

gueil, l'égarément d'esprit. Tous ces maux viennent du dedans et scouillent l'homme. Mais manger sans se laver les mains, ce n'est pas ce qui souille l'homme. »

« Jésus étant sorti de ce lieu se retira dans les environs de Tyr et de Sidon. Il entra dans une maison, voulant que personne ne sût son arrivée, mais elle ne put rester secrète. En effet une femme cananéenne, qui venait de ces contrées et dont la fille était possédée d'un esprit immonde, eut à peine entendu dire qu'il était là, qu'elle se mit à crier : Ayez pitié de moi, Seigneur, fils de David ! ma fille est cruellement tourmentée par un démon. Jésus ne lui répondit pas un mot. Ses disciples s'approchant de lui, lui dirent : Renvoyez-la, car elle crie après nous. Mais il leur répondit : Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël. La femme entra, se jeta à ses pieds, et l'adora en disant : Seigneur, secourez-moi. Et elle le suppliait de délivrer sa fille du démon. Laissez auparavant, lui répondit-il, les enfants se rassasier : il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. Cette femme était païenne et de race syro-phénicienne. Il est vrai, Seigneur, lui dit-elle, mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Jésus alors lui répondit : O femme ! votre foi est grande. A cause de cette parole que vous venez de dire, [parole qui exprime si bien la foi et l'humilité de cette cananéenne,] allez, le démon est sorti de votre fille. Sa fille fut guérie à l'heure même, et quand la mère fut rentrée dans sa maison, elle trouva la jeune fille couchée sur son lit, et délivrée du démon. »

## XXX

GUÉRISON D'UN SOURD-MUET. — MULTIPLICATION DES SEPT PAINS. —  
DEMANDE D'UN PRODIGE DANS LE CIEL. — LEVAIN DES PHARISIENS  
ET DES SADDUCÉENS.

« Jésus quitta ensuite les environs de Tyr, et traversant le pays de Sidon, il se dirigea vers la mer de Galilée, en passant par les confins de la Décapole. On lui amena un homme qui était sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains pour le guérir. Jésus le tirant à part hors de la foule, lui porta les doigts dans les oreilles, et, prenant de sa salive, lui toucha la langue. Puis, levant les yeux au ciel, il soupira, et lui dit : *Ephpheta*, ce qui signifie : Ouvrez-vous. Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il eut l'usage de la parole. Il leur ordonna de n'en parler à personne ; mais plus il le leur ordonnait, plus ils élevaient la voix, et plus ils témoignaient leur admiration, en disant : Il a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds, et parler les muets.

« Jésus, quittant ce lieu, vint le long de la mer de Galilée, et étant monté sur une montagne, il s'y assit. Des troupes nombreuses se rassemblèrent autour de lui, ayant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des estropiés, et beaucoup d'autres infirmes. Ils les mirent aux pieds de Jésus, et il les guérit. La foule était dans l'admiration, en voyant les muets parler, les boiteux marcher, les aveugles voir, et elle rendait gloire au Dieu d'Israël. Ce fut alors la seconde fois qu'une grande multitude de peuple s'était réunie autour de Jésus sans avoir rien à manger. Il rassembla ses disciples et leur dit : J'ai compassion de ce peuple, parce qu'il y a déjà trois jours qu'ils ne me quittent pas, et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie sans nourri-



ture , ils tomberont en défaillance dans le chemin. Ses disciples lui répondirent : Où trouverait-on assez de pain dans ce désert pour leur suffire à tous ? Combien avez-vous de pains ? leur demanda-t-il. Ils lui répondirent : Sept , et quelques petits poissons. Jésus ordonna au peuple de s'asseoir sur la terre , et prenant les sept pains et les poissons , il rendit grâces , les rompit et les donna à ses disciples ; et ses disciples les donnèrent au peuple. Il bénit aussi les petits poissons qu'ils avaient , et les fit distribuer. Tous en mangèrent et furent rassasiés , et des morceaux qui restèrent , on emporta sept corbeilles pleines. Le nombre de ceux qui mangèrent était de quatre mille hommes , sans compter les femmes et les petits enfants. Jésus les congédia , et s'embarquant aussitôt après avec ses disciples , il vint aux environs de Dalmanutha , sur les confins du territoire de Magedan , » [ou en grec *Magdala* , pays situé sur la rive orientale de la mer de Galilée.]

« Des Pharisiens et des Sadducéens vinrent trouver Jésus , et commencèrent par disputer avec lui. Ensuite ils le prièrent de leur faire voir quelque prodige dans le ciel , à dessein de le tenter. Mais il leur répondit : Quand le soir arrive , vous dites : Il fera beau demain , car le ciel est rouge. Et le matin : Aujourd'hui il fera un orage , le ciel est sombre et rougeâtre. Vous savez donc bien discerner les apparences de l'air , et vous ne savez pas connaître les marques des temps ! Il dit encore au peuple qui se trouvait là : Quand vous voyez une nuée paraître au couchant , vous dites aussitôt , il va pleuvoir , et cela arrive ainsi ; et quand le vent du midi souffle , il fera chaud , dites-vous , et c'est ce qui a lieu. Hypocrites ! vous savez juger de l'aspect du ciel et de la terre , comment donc ne jugez-vous point du temps où vous êtes ? Pourquoi ne jugez-vous pas par vous-mêmes ce qui est juste ? [Tous les signes marqués par les Prophètes pour l'avènement du Messie avaient paru ou paraissaient

actuellement; il était facile de les reconnaître dans Jésus-Christ.] Puis poussant un soupir : Pourquoi cette race, dit-il, demande-t-elle un prodige ? Cette race infidèle et perverse cherche un signe : je vous le dis en vérité, il n'y en aura point pour elle, si ce n'est le signe de Jonas le prophète, [c'est-à-dire la résurrection du Sauveur.] Et les laissant, il se retira.

« Ses disciples ayant passé la mer, oublièrent de prendre du pain, et ils n'en avaient qu'un dans la barque. Jésus leur disait alors : Gardez-vous du levain des Pharisiens, des Sadducéens et d'Hérode. Ils pensèrent et se dirent entre eux qu'ils n'avaient point de pain. Mais connaissant leur pensée, Jésus leur dit : Gens de petite foi, » qui croyez que je ne songe qu'au pain; « pourquoi ne pensez-vous qu'au pain que vous n'avez pas porté? Ne voyez-vous et ne comprenez-vous encore rien? Votre cœur est-il encore aveuglé? Vous avez des yeux, et vous ne voyez pas! Vous avez des oreilles et vous n'entendez pas! Ne vous survenez-vous pas, lorsque j'ai rompu et partagé cinq pains entre cinq mille personnes, combien vous avez emporté de corbeilles pleines des morceaux qui restèrent? Douze, lui répondirent-ils. Et lorsque je partageai sept pains entre quatre mille personnes, combien emportâtes-vous de corbeilles pleines des morceaux? Sept, lui dirent-ils. Comment donc ne comprenez-vous pas? leur dit-il. Comment donc n'avez-vous pas entendu que ce n'est pas du pain que je vous parle, lorsque je vous dis : Gardez-vous du levain des Pharisiens et des Sadducéens. Ils comprirent alors qu'il ne leur avait pas dit qu'il fallait se garder du levain qu'on met dans le pain, mais de la doctrine des Pharisiens et des Sadducéens. »

## XXXI

AVEUGLE DE BETHSAÏDE. — CONFESSION DE SAINT PIERRE. — PROMESSE DES CLEFS. — JÉSUS PRÉDIT SA PASSION; IL REPREND SAINT PIERRE. — OBLIGATION DE RENONCER A SOI-MÊME ET DE PORTER SA CROIX.

« Ils arrivèrent à Bethsaïde : là on lui amena un aveugle en le priant de le toucher. Prenant l'aveugle par la main , il le conduisit hors du bourg. Il lui mit de la salive sur les yeux , en lui imposant les mains , et lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle regardant : je vois, dit-il, les hommes comme des arbres qui marchent. Ensuite Jésus plaça de nouveau les mains sur ses yeux : l'aveugle commença à voir, et il fut si bien guéri, qu'il voyait tout distinctement. Jésus le renvoya en sa maison, en lui disant : Retournez chez vous, et si vous entrez dans le bourg, ne dites à personne ce qui vous est arrivé. »

« Jésus se dirigea ensuite avec ses disciples vers les bourgades de Césarée de Philippe. Dans le chemin, pendant qu'il était seul à prier, accompagné de ses disciples, il leur adressa cette question : Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme ? Ils lui répondirent : Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Élie, d'autres Jérémie, ou quelque'un des anciens prophètes qui est ressuscité : » Étrange illusion des hommes parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable ! Les uns disaient que Jésus était un séducteur ; les autres ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageaient entr'eux en mille sentiments ridicules. A quelles extravagances ne se laissaient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie ?

« Et vous, leur dit Jésus, qui dites-vous que je suis ? Si-

mon Pierre prenant la parole, lui dit : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jésus lui répondit : Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » La béatitude est attachée à la foi. « Et moi aussi je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. Je veux mettre en vous d'une manière éminente et particulière, la prédication de la foi qui en sera le fondement; « et les portes d'enfer ne prévaudront pas contr'elle, » c'est-à-dire, qu'elle sera affermie contre tous les efforts de Satan, jusqu'à en être inébranlable. « Et je vous donnerai les clés du royaume du ciel, et tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le ciel. » Il y a donc pour nous dans le ciel une miséricorde infinie; mais pour être appliquée en terre, elle est toute communiquée à la Sainte Église dans le sacrement de Pénitence. « Il défendit en même temps à ses disciples avec menaces de dire à personne que lui Jésus fût le Christ. »

« Dès lors Jésus déclara à ses disciples; qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, qu'il souffrit beaucoup de la part des sénateurs, des docteurs de la loi et des princes des prêtres, qu'il fût condamné par eux, et mis à mort, et qu'il ressuscitât le troisième jour. Il tenait ouvertement ce discours. Pierre le prenant à part, se mit à le reprendre, en lui disant : A Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne vous arrivera pas ! Mais Jésus se retournant, et regardant ses disciples, dit à Pierre avec menaces : Allez, Satan, vous m'êtes un scandale, parce que vos sentiments ne sont pas selon Dieu, mais selon les hommes. Alors Jésus, ayant réuni autour de lui le peuple avec ses disciples, leur dit : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. Car celui qui cherche à sauver son âme la perdra, et celui qui la perdra à cause

de moi et de l'Évangile, lui donnera la vie. » Toutes les fois que quelque chose de flatteur se présente à nous, songeons à ces paroles : « Qui aime son âme, la perd. » Toutes les fois que quelque chose de dur se présente, songeons aussitôt : « Hair son âme, c'est la sauver. » Périssent donc tout ce qui nous plaît ; qu'il s'en aille en son lieu en pure perte pour nous. « Que sert à l'homme de conquérir le monde, s'il perd son âme ? Si quelqu'un rougit de moi et de mes paroles parmi cette race infidèle et dépravée, le Fils de l'homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans sa majesté et dans celle de son Père et des saints anges. Car le Fils de l'homme viendra dans la gloire de son Père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres. » « Chacun de nous portera son fardeau » au tribunal de Jésus-Christ : chacun sera jugé, non selon les œuvres des autres, mais « selon les siennes. » « En vérité je vous le dis, il y en aura parmi vous qui ne goûteront point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de Dieu dans sa gloire et dans son royaume. » Jésus connaît notre dureté et notre cœur incrédule : il sait que la vie future ne nous touche pas ; elle nous paraît éloignée, et cependant nos esprits grossiers, amusés ou emportés par les biens présents, ne connaissent pas les délices de ce bienheureux avenir. Que fera ce divin Sauveur ? Écoutez un conseil de miséricorde. Je veux aider vos sens, dit-il, je veux soulager votre infirmité ; si cette félicité que je vous promets vous semble trop éloignée pour vous attirer, je veux vous la rendre présente ; je la ferai voir à quelques-uns de vous, qui pourront en rendre témoignage aux autres.

## XXXII

TRANSFIGURATION. — RETOUR D'ÉLIE ANNONCÉ. — CONTRASTE DES HUMILIATIONS DE JÉSUS-CHRIST AVEC SA GLOIRE.

[Cette magnifique promesse ne tarda pas à être accomplie.] « Environ huit jours après le discours qui précède, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et les mena seuls à l'écart sur une montagne élevée (1), où il monta pour prier. Pendant qu'il était en prière, son visage parut tout autre, et il se transfigura devant eux. » Car c'est dans l'oraison que la gloire de Dieu éclate sur nous. Comme donc il était en prière, cette lumière infinie, qui était cachée sous l'infirmité de sa chair, perçant tout-à-coup ce nuage épais avec une force incomparable, « sa face éclata comme le soleil, et une blancheur admirable se répandit sur ses vêtements, qui devinrent éblouissants comme la neige, en sorte que nul ouvrier au monde ne pouvait en faire d'aussi blancs. » Voilà une belle idée de la gloire qui nous est promise : car combien a-t-elle d'éclat, puisqu'elle efface

(1) La tradition des Chrétiens confirmée par l'Église, par le témoignage des Pères, et par l'église que Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin y fit bâtir, ne permet pas de douter que cette montagne ne soit le Mont Thabor. C'est un superbe cône, d'une régularité parfaite, revêtu partout de végétation. Cette charmante montagne sort comme un bouquet de verdure de la plaine d'Esdraël, au milieu de laquelle elle s'élève isolée. Elle est à deux grandes lieues au levant et un peu au midi de Nazareth. On la découvre de plus de quinze lieues; il faut trois quarts d'heure pour arriver au sommet, qui forme un plateau couvert de verdure, et assez inégal pour qu'on y distingue plusieurs éminences séparées entr'elles par des enfoncements peu profonds. Ce fut sur une de ces éminences que Notre-Seigneur se transfigura; elle n'a pas plus de neuf à dix pieds de long, sur sept à huit de large.

le soleil même ! et combien est-elle abondante , puisqu'ayant rempli tout le corps , elle passe jusqu'aux vêtements !

« Tout-à-coup il parut deux hommes qui s'entretenaient avec lui : c'étaient Moïse et Élie ; ils avaient un aspect plein de majesté , et ils lui parlaient de sa sortie de ce monde qui devait s'accomplir dans Jérusalem. Pierre , et ceux qui étaient avec lui , étaient accablés de sommeil. Sortant de leur assoupissement , ils virent la majesté de Jésus , et les deux hommes qui étaient à ses côtés. Moïse et Élie allaient le quitter , lorsque Pierre , » ravi d'un si beau spectacle , s'écrie transporté et tout hors de soi : « O Maître ! Qu'il fait bon ici ! » et que je serai bienheureux si je ne perds jamais cette belle vue. « Dressons-y trois tentes , une pour vous , une pour Moïse et une pour Élie. Car il ne savait pas ce qu'il disait , et ils étaient tous frappés d'une [religieuse] terreur. » Que si Pierre est si fort transporté de joie en voyant seulement la gloire du corps , que serait-ce donc si Jésus lui découvrait celle de son âme ? Mais s'il voyait la beauté incompréhensible de son essence divine , sans nuage , sans mélange , sans obscurité , et telle qu'elle est en elle-même , ô Dieu ! quelle serait son extase ! Mais puisqu'il se croit si heureux de voir son maître en sa majesté , quoiqu'il n'ait point encore de part à sa gloire , quel serait son ravissement s'il s'en voyait revêtu lui-même !

« Pierre parlait encore , qu'une nuée lumineuse se forma autour d'eux et les déroba aux regards ; les apôtres furent saisis de crainte en les voyant entrer dans cette nuée. Alors une voix , sortant de la nuée , fit entendre ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé , en qui j'ai mis ma complaisance : Écoutez-le. » Cette parole : « Écoutez-le , » fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême. « Pendant que la voix parlait , ils ne trouvèrent que Jésus seul. En l'entendant , les apôtres tombèrent la face contre terre , en proie à une grande frayeur , Jésus s'approcha d'eux et les toucha :

Levez-vous, leur dit-il, et ne craignez point. Alors, levant les yeux, et regardant autour d'eux, ils ne virent personne autre que Jésus seul. » Dans le même temps, Jésus-Christ paraît comme maître, Moïse et Élie se retirent; la loi, tout impérieuse qu'elle est, tient à gloire de lui céder; les prophètes, tout clairvoyants qu'ils sont, se vont néanmoins cacher dans la nuée, comme s'ils disaient au divin Jésus par cette action : Nous avons parlé autrefois au nom et par l'ordre de votre Père, maintenant que vous ouvrez votre bouche, et que « l'unique qui était dans le sein du Père » vient lui-même expliquer les secrets du ciel, notre commission est expirée, notre autorité se confond dans l'autorité supérieure, et n'étant que les serviteurs, nous cédon humblement la parole au Fils.

Dans la gloire, Jésus rappelait toujours la mort. Ainsi dans le Thabor même, où il fut enlevé et transfiguré d'une manière si admirable, Moïse et Élie qui étaient venus l'honorer en cet état, et s'entretenaient avec lui, ne lui « parlaient » que de la manière dont il devait sortir de « ce monde dans Jérusalem, » en accomplissant toutes les anciennes prophéties et toutes les figures de la loi. Et en sortant de cette gloire, il n'est plein que de sa mort, et « pendant qu'ils descendaient de la montagne, il défendit à ses disciples de dire à personne ce qu'ils avaient vu, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité des morts. » Il fallait donc mourir; et c'est ce qu'il voulait qu'on comprit bien, afin qu'on vit le chemin qu'on avait à suivre après lui, pour arriver à la résurrection et à la gloire. « Ils gardèrent le silence, et à cette époque-là ils ne dirent rien à personne de ce qu'ils avaient vu. Ils se contentèrent de se demander l'un à l'autre ce que voulait dire : Jusqu'à ce qu'il fût ressuscité des morts. Ils le prièrent aussi de leur expliquer pourquoi les Pharisiens et les docteurs de la loi disaient : Il faut qu'Élie vienne auparavant. Il est vrai, leur répondit Jésus,



qu'Élie viendra, et il rétablira toutes choses, et il en sera de lui, comme du Fils de l'homme, dont il est écrit : Qu'il doit souffrir beaucoup. Mais je vous dis qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, et ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu, comme il est écrit de lui : C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'homme. Les disciples comprirent alors qu'il leur avait parlé de Jean-Baptiste. »

## XXXIII

GUÉRISON D'UN LUNATIQUE. — DÉMON QU'ON NE CHASSE QUE PAR LA PRIÈRE ET LE JEUNE. — JÉSUS PRÉDIT ENCORE SA MORT ET SA RÉSURRECTION. — PAYEMENT DU TRIBUT.

« Le jour suivant, comme ils descendaient de la montagne, une foule nombreuse vint au-devant d'eux. Jésus, étant venu rejoindre ses disciples, les trouva environnés d'une grande multitude, discutant avec des docteurs de la loi. A la vue de Jésus, tout le peuple, frappé d'étonnement et de crainte, vint aussitôt le saluer. Il leur demanda : Quel était le sujet de votre discussion ? En ce moment un homme, perçant la foule, se jeta à genoux devant lui : Seigneur, lui dit-il, ayez pitié de mon fils ! Il est possédé d'un esprit muet. Je vous l'ai amené : jetez les yeux sur lui, c'est mon fils unique. Il est lunatique et souffre horriblement, car il tombe souvent dans le feu et fréquemment dans l'eau. Le démon s'en empare tout à coup, et aussitôt il pousse des cris, il est renversé et entre en convulsions ; il écume, et l'esprit ne le laisse qu'avec peine et comme après l'avoir mis en pièces ; et l'enfant demeure accablé. Je l'ai présenté à vos disciples, en les priant de chasser ce démon, et ils ne l'ont pas pu. Jésus s'écria : O race infidèle et perverse ! Jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à

quand serai-je contraint de vous supporter?... Amenez ici votre fils. » Quelle est la suite de ces paroles, et quelles semblent mal digérées! Pourquoi dans ce même discours assembler une juste indignation et un témoignage certain de tendresse? C'est qu'il se remit en l'esprit que c'était un homme et un homme extrêmement misérable, et cette seule considération lui fit perdre toute sa colère: elle tombe désarmée et vaincue par cet objet de pitié. En vérité, la malice des Juifs était montée à un grand excès! Leur mépris, leur ingratitude le dégoûtaient fort; il ne les pouvait presque plus souffrir; toutefois, dit-il, « amenez votre fils, je le guérirai. » Combien était grande l'inclination qu'il avait de faire du bien aux hommes, puisque ni la haine la plus furieuse, ni l'envie la plus envenimée, ne pouvaient arrêter le cours de ses grâces!

« On amena l'enfant. Lorsqu'il approchait, et dès qu'il eut aperçu Jésus, l'esprit se mit à tourmenter l'enfant, et le jeta avec force contre terre, où il se roulait en écumant. Jésus demanda à son père: Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il? Dès son enfance, lui répondit-il, et le démon l'a souvent jeté dans le feu, et dans l'eau pour le faire périr. Mais si vous pouvez quelque chose, aidez-nous et secourez-nous! Jésus lui dit: Si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit. » La foi donc et la prière sont toute-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu. La difficulté n'est donc pas de faire des miracles: la difficulté est de croire. « Si vous pouvez croire: » c'est là le miracle des miracles de croire parfaitement et sans hésiter. « Alors le père de l'enfant s'écria avec larmes: Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité. Jésus, voyant la foule se presser autour de lui, menaçait l'esprit immonde en lui disant: Esprit sourd et muet, sors de cet enfant, je te l'ordonne, et ne rentre plus en lui. Le démon poussant des clameurs, et agitant violemment l'enfant, en sortit, le laissant comme mort. Plusieurs disaient

déjà : Il est mort. Mais Jésus le prenant par la main, le tira en haut et il se releva. L'enfant fut guéri dès cette heure, et il le rendit à son père. Tout le monde était dans l'admiration de la grandeur de Dieu. »

« Lorsque Jésus fut entré dans la maison, ses disciples s'approchèrent de lui, et lui demandèrent en secret : D'où vient que nous n'avons pu, nous, chasser ce démon ? Jésus leur répondit : C'est à cause de votre incrédulité. Ses apôtres lui dirent alors : Seigneur, augmentez-nous la foi. » Par cette prière ils ne voulaient pas lui dire : Prêchez-nous ; car ils voyaient bien qu'il le faisait, et ne cessait de les instruire. Ils lui demandaient qu'il leur parlât au-dedans pour leur augmenter la foi : et quand ils lui en demandaient l'accroissement, ce n'était pas qu'ils crussent en avoir eu le commencement par eux-mêmes ; mais ils demandaient le progrès à celui de qui ils tenaient le commencement. « Le Seigneur leur dit : Si vous en aviez comme un grain de sénevé, » le plus petit de tous les grains, « vous diriez à ce mûrier : Déracine-toi de là et te plante dans la mer, et il vous obéirait. » Et il trouverait un fond sur les flots pour y étendre ses racines. « Oui, je vous le dis en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénevé, quelque petite qu'elle fût, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là et elle s'y transporterait, et tout vous deviendrait possible. Au reste, pour ces sortes de démons, on ne les chasse que par la prière et le jeûne. » Ainsi le grand miracle de Jésus-Christ n'est pas de nous faire des hommes tout-puissants ; c'est de nous faire de courageux et de fidèles croyants, qui osent tout espérer de Dieu, quand il s'agit de sa gloire. Il faut donc entendre que cette foi qui peut tout nous est inspirée. Pour oser faire cet acte de foi qui peut tout, il faut que Dieu nous en donne le mouvement. Et le fruit de ces préceptes de l'Évangile, c'est de nous abandonner à ce mouvement divin qui nous fait sentir que

Dieu veut de nous quelque chose. Quelque grand qu'il soit, il faut oser, et n'hésiter pas un seul moment.

« Ils partirent de ce lieu, et ils traversaient la Galilée. Jésus ne voulait pas qu'on connût son passage. Pendant qu'ils se trouvaient dans la Galilée, où tout le monde était dans l'admiration de tout ce qu'il faisait, il dit à ses disciples : Mettez, vous autres, ces paroles dans vos cœurs : Le Fils de l'homme sera livré entre les mains des hommes, ils le feront mourir, et après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. Mais ils n'entendaient point cette parole, et elle était comme voilée devant eux, en sorte qu'ils n'en sentaient point la force, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole. Cependant ils en étaient fort affligés. » Ils n'entendaient pas, parce qu'ils ne voulaient pas entendre. Ils virent bien qu'il faudrait suivre leur maître, et ils ne voulaient pas savoir les souffrances où il allait, dans la crainte d'avoir un sort semblable. C'est pourquoi Jésus avait soin de le leur inculquer dans le temps que tout le monde était en admiration des prodiges qu'il faisait : c'est que, flattés par sa gloire, ils avaient le cœur bouché à ce qu'il leur enseignait sur l'opprobre qu'il avait à souffrir, sans vouloir en entendre parler. C'était là néanmoins ce que Jésus voulait qu'ils sussent. Car il avait mis notre salut dans ses souffrances, et dans l'obligation de le suivre, et de porter sa croix après lui. C'est ce que les apôtres n'entendaient pas encore ; et loin de vouloir porter leur croix avec Jésus-Christ, ils ne voulaient pas même entendre ce qu'il leur disait de la sienne, parce qu'ils craignaient d'apprendre trop leurs obligations, en découvrant les dispositions de leur maître.

« Quand ils furent arrivés à Capharnaüm, ceux qui recevaient le tribut des deux drachmes (1), s'approchèrent de

(1) Environ un franc cinquante centimes que chaque Juif payait pour l'entretien du temple.

Pierre en lui disant : Votre maître n'a pas payé les deux drachmes. C'est vrai, dit celui-ci. Quand ils furent entrés dans la maison, Jésus, » fidèle observateur des lois et des coutumes louables de son pays, même de celles dont il savait qu'il était le plus exempt, « le prévint en lui disant : Quel est votre avis, Simon ? De qui est-ce que les rois de la terre exigent le tribut ? Est-ce de leurs enfants ou des étrangers ? Pierre répondit : des étrangers. Jésus lui dit : Les enfants en sont donc affranchis. Et toutefois pour ne pas les scandaliser, allez à la mer et prenez votre ligne, et le premier poisson qui s'y prendra, tirez-le, ouvrez-lui la bouche, et vous y trouverez une pièce d'argent de quatre drachmes ; prenez-la et payez pour moi et pour vous. » Il fait payer un tribut qu'il ne devait pas, comme fils, de peur d'apporter le moindre trouble à l'ordre public.

### XXXIV

LES DISCIPLES DISPUTENT SUR LA PRÉSEANCE. — JÉSUS ENSEIGNE L'HUMILITÉ, LA FUITE DES OCCASIONS DE PÉCHER, L'ESTIME DES PETITS ET DES HUMBLÉS, LE PARDON DES INJURES. — PARABOLE DU MAUVAIS SERVITEUR.

« Il vint une pensée dans l'esprit de ses disciples, savoir qui d'entr'eux serait le premier. Mais Jésus voyant les pensées de leur cœur, leur demanda, quand ils furent arrivés à la maison : De quoi vous entreteniez-vous en chemin ? Ils gardaient le silence : car ils avaient disputé dans le chemin qui d'entr'eux était le plus grand. Jésus s'assit et appela les douze. A ce moment là, les disciples s'approchèrent de lui en lui disant : Qui est, dans votre pensée, le plus grand dans le royaume du ciel ? Il leur répondit : Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous, et le serviteur de tous. Faisant alors approcher un enfant, il le

plaça au milieu d'eux auprès de lui, et après l'avoir embrassé, il leur dit : En vérité je vous le dis, si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque se fera petit comme cet enfant sera le plus grand dans le royaume des cieux. Et celui qui reçoit en mon nom un petit enfant comme celui-ci, me reçoit moi-même ; et qui me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais il reçoit celui qui m'a envoyé. Car celui qui est le plus petit entre vous tous est le plus grand.

« Alors Jean lui dit : Maître, nous avons vu un homme qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne marchait pas avec nous à votre suite. Jésus lui répondit : Ne l'en empêchez pas, car il n'y a personne qui faisant des miracles en mon nom, parle mal de moi aussitôt après. Qui n'est pas contre vous est pour vous. Quiconque vous donnera un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes au Christ, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. Et quiconque scandalisera un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on le jetât dans la mer avec une meule de moulin autour du cou. Malheur au monde, à cause des scandales. Il est nécessaire qu'il arrive des scandales, mais malheur à l'homme par qui le scandale arrive. Si votre main droite vous scandalise, coupez-la. Il vous vaut mieux entrer mutilé dans la vie, que de tomber avec vos deux mains en enfer, et dans le feu inextinguible, où le ver des damnés ne meurt point, et le feu ne s'éteint jamais. Si votre pied vous scandalise, coupez-le : il vous vaut mieux entrer dans la vie n'ayant qu'un pied, que de tomber avec vos deux pieds dans l'enfer et dans le feu inextinguible, où le ver des damnés ne meurt point, et où le feu ne s'éteint jamais. Si votre œil vous scandalise, arrachez-le ; il vous vaut mieux entrer dans le royaume de Dieu, en n'ayant qu'un œil,

que de conserver vos deux yeux , et d'être jeté en enfer , où le ver qui ronge les damnés ne meurt pas , et le feu ne s'éteint pas. Car tous seront salés par le feu, comme toute victime est salée par le sel. Le sel est bon, mais s'il perd sa force, avec quoi l'assaisonnerez-vous? Ayez du sel en vous-même, et gardez la paix entre vous. »

« Prenez garde de ne mépriser aucun de ces petits, car je vous déclare que dans le ciel leurs anges voient éternellement la face de mon Père céleste. » Le ciel est une Jérusalem, une ville de paix, où les saints anges unis à Dieu et unis entr'eux voient éternellement la face du Père. De six ailes ils en emploient quatre, ô Dieu, à se cacher à eux-mêmes votre impénétrable et inaccessible lumière, et à adorer l'incompréhensibilité de votre être, et il ne leur reste que deux ailes pour voltiger, si on l'ose dire, autour de vous, sans pouvoir jamais entrer dans vos profondeurs, ni sonder cet abîme immense de perfection devant lequel ils battent à peine des ailes tremblantes, et ne peuvent presque se soutenir devant vous.

« Le Fils de l'homme est venu en effet sauver ce qui était perdu. Que vous semble-t-il de ceci? Si un homme possède cent brebis et que l'une s'égaré, ne laissera-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur la montagne, pour aller chercher celle qui s'est égarée? Et s'il est assez heureux pour la retrouver, je vous dis en vérité qu'il a plus de joie à cause d'elle, qu'à cause des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont pas égarées. Ainsi il n'est pas dans la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'il périsse un seul de ces petits. »

« Si votre frère a péché contre vous, reprenez-le : s'il se repent, pardonnez-lui. S'il vous offense sept fois le jour, et que sept fois le jour il revienne à vous, en vous disant : Je me repens ; pardonnez-lui. Que si votre frère a péché contre vous ; allez le trouver et le reprenez entre vous et lui ; s'il vous écoute, vous aurez sauvé votre frère. Mais s'il

ne vous écoute pas , prenez encore avec vous une ou deux personnes , pour que toute parole soit confirmée par la bouche de deux ou trois témoins. Que s'il ne les écoute pas , dites-le à l'Église ; et s'il n'écoute pas l'Église , qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » Jésus-Christ va encore plus loin , il n'a point mis de bornes à la rémission des péchés. « En vérité je vous le dis , » sans restriction : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel , et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. Je vous dis de nouveau que si deux d'entre vous sont d'accord sur la terre de tout ce qu'ils ont à demander , leur prière sera exaucée par mon Père qui est dans les cieux. Car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom , je serai là au milieu d'elles. »

« Alors Pierre s'approchant : Seigneur , dit-il , combien de fois pardonnerai-je à mon frère , lorsqu'il aura péché contre moi ? Jusqu'à sept fois ? Jésus répondit » à tous ses ministres , en la personne de Pierre : « Vous pardonnerez non-seulement sept fois , mais jusqu'à sept fois septante fois. » C'est que le prix de son sang est infini ; c'est que l'efficace de sa mort n'a point de bornes.

« C'est pourquoi le royaume du ciel a été comparé à un roi qui voulut faire compter ses serviteurs. Comme il avait commencé à se faire rendre compte , on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents ; mais comme il n'avait pas les moyens de les lui rendre , le maître commanda qu'on le vendit , lui , sa femme , ses enfants et tout ce qu'il possédait , pour satisfaire à cette dette. Ce serviteur se jetant à ses pieds , le pria en lui disant : Seigneur , encore un peu de patience , et je vous rendrai tout. Le maître de ce serviteur , touché de miséricorde , le relâcha et lui remit sa dette. Ce serviteur étant sorti , rencontra un de ses serviteurs qui lui devait cent deniers , et le prenant à la gorge , il l'étouffait , en lui disant : Rends ce que tu dois. Celui-ci



se jetant à ses pieds le suppliait : Ayez un peu de patience , lui disait-il , et je vous rendrai tout. Le créancier s'y refusa , et il le fit mettre en prison , jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette. Les autres serviteurs voyant cela , en furent fort attristés et racontèrent à leur maître tout ce qui s'était passé. Alors son maître le fit venir et lui dit : Mauvais serviteur , je vous ai remis toute votre dette , parce que vous m'en aviez prié. Ne fallait-il pas que vous eussiez pitié de votre conservateur , comme j'ai eu pitié de vous ? Et le maître irrité le jeta entre les mains des bourreaux , jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette entière. C'est ainsi que mon Père céleste en agira envers vous , si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond de son cœur. »

## XXXV

JÉSUS VA EN SECRET A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DES TABERNACLES.  
 — RENCONTRE DE DIX LÉPREUX. — JÉSUS SE MONTRE A LA FÊTE  
 DES TABERNACLES ; IL PRÊCHE DANS LE TEMPLE. — DIVERSITÉ  
 DES JUGEMENTS QU'ON PORTE DE LUI. — ON ENVOIE DES ARCHERS  
 POUR LE PRENDRE.

« Cependant la fête des Juifs , dite des Tabernacles , approchait. » Cette fête était comme un mémorial éternel du long et pénible pèlerinage des enfants d'Israël allant à la Terre Promise , et tout ensemble représentait le pèlerinage des enfants de Dieu allant à leur céleste patrie. « Les frères de Jésus lui dirent : Quittez ce lieu et allez en Judée , pour que vos disciples voient les œuvres que vous faites : car tout homme qui veut être connu n'agit pas en secret. Puisque vous faites ces choses , découvrez-vous au monde. Ses frères mêmes ne croyaient pas en lui. Mais Jésus leur répondit : Mon temps n'est pas encore venu , tandis que votre temps est toujours prêt. Le monde ne peut point vous haïr , vous ;

mais il me hait, moi, parce que je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises. » Dieu a envoyé Jésus-Christ au monde ; c'est-à-dire, il a envoyé sa vérité et sa parole. Qu'a fait au monde ce divin Sauveur ? Il a censuré hautement les pécheurs superbes ; il a confondu les scandaleux, il a été un flambeau qui a mis à chacun devant ses yeux la honte de sa vie. Quel en a été l'événement ? « Le monde me hait parce que je rends témoignage que ses œuvres sont mauvaises ; » et ailleurs en parlant aux Juifs : « C'est pour cela que vous voulez me tuer, parce que ma parole ne prend point en vous, » et que ma vérité vous est à charge.

« Allez à la fête, vous autres, » continua Jésus, « pour moi je n'irai pas à cette fête, parce que mon temps n'est pas encore accompli. Après avoir ainsi parlé, il demeura en Galilée. Cependant, dès que ses frères furent partis, il se rendit aussi lui-même à la fête, non pas publiquement, mais comme en cachette. » [Il paraît indubitable que ses ennemis avaient formé le complot d'attenter à sa vie pendant cette fête, à laquelle ils ne doutaient pas qu'il ne dût se trouver. On lira bientôt que] « les Juifs le cherchaient le jour de la fête, » [et on verra la surprise de ceux qui, instruits du complot, sans y participer, disaient :] « N'est-ce pas lui qu'ils voulaient faire mourir ? Et il prêche, et personne ne lui dit mot. »

« Jésus ne voulait [donc] pas traverser [publiquement] la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir. Pendant qu'il passait à travers la Galilée et la Samarie [provinces où il pouvait se montrer sans danger], pour se rendre à Jérusalem, au moment où il entrait dans un bourg, dix lépreux se présentèrent à lui en se tenant éloignés ; et élevant la voix, ils s'écrièrent : Jésus, notre maître, ayez pitié de nous. Dès qu'il les eut aperçus, il leur dit : Allez, faites-vous voir aux prêtres. Et pendant qu'ils y allaient,

ils furent guéris. L'un d'eux, dès qu'il se vit guéri, revint sur ses pas, glorifiant Dieu à haute voix ; et il se prosterna aux pieds de Jésus en lui rendant grâces : c'était un Samaritain. Jésus lui dit : Tous les dix n'ont-ils pas été guéris ? où sont donc les neuf autres ? Il ne s'est trouvé que cet étranger seul qui soit revenu, et qui ait rendu gloire à Dieu. Relevez-vous, lui dit-il, allez, votre foi vous a sauvé. »

[Jésus étant arrivé à Jérusalem ne s'y montra pas d'abord.] « Les Juifs le cherchaient pendant cette fête, et disaient : Où est-il ? On parlait beaucoup de lui tout bas dans le peuple. Les uns disaient : C'est un homme de bien. Les autres disaient : Non, il abuse de la crédulité du peuple. Cependant personne n'osait parler ouvertement de lui, de peur des Juifs. »

Désabusez-vous pour toujours des hommes et de l'estime que vous faites de leur jugement, en voyant ce qu'ils ont jugé de Jésus-Christ. Il condamne le jugement des hommes, nouvelle manière de le condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même ; et ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fût jamais, l'excès de cette iniquité a infirmé pour jamais toutes leurs sentences. Tout le monde généralement en a mal jugé ; c'est-à-dire, les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugements les plus déréglés, Jésus-Christ l'a voulu subir ; et pour désabuser à jamais de toutes les bizarreries de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune. Voulez-vous voir avant toutes choses la diversité prodigieuse des sentiments ? Écoutez tous les murmures du peuple dans un seul chapitre de l'Évangile de Saint Jean :

C'est un prophète, ce n'en est pas un ; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur ; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme ? d'où est-il venu ? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit ? O Jésus ! Dieu de paix et de vérité, « il y eut sur votre sujet une grande dissension parmi le peuple. »

« Le jour qui se trouvait au milieu de la fête [qui durait sept jours], Jésus monta au temple, et il y enseignait. Les Juifs disaient avec admiration : Comment sait-il l'Écriture, sans l'avoir étudiée ? Jésus leur répondit : Ma doctrine n'est pas ma doctrine, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Celui qui fera la volonté de celui qui m'a envoyé, connaîtra si ma doctrine vient de Dieu ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est véritable ; et il n'y a point d'injustice en lui. Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et pourtant nul de vous n'accomplit la loi. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? Le peuple lui répondit : Vous êtes possédé du malin esprit. Qui est-ce qui songe à vous faire mourir ? Jésus leur répondit : J'ai fait une seule œuvre le jour du Sabbat, et vous vous étonnez tous. Moïse vous a donné la circoncision, (non qu'elle vienne de Moïse, mais des patriarches,) et vous ne vous faites pas scrupule de circoncire le jour du Sabbat. Si un homme peut recevoir la circoncision le jour du Sabbat, pour ne pas violer la loi de Moïse, pourquoi vous fâchez-vous contre moi de ce que j'ai guéri un homme dans tout son corps le jour du Sabbat ? Ne jugez pas selon l'apparence, mais selon l'équité. » Le Sauveur souffre tant d'injures, sans s'aigrir ; il n'éteint pas la mèche fumante, mais il la laisse s'évaporer, pour voir si ces malheureux, lassés d'accabler d'injures un homme si humble et si doux, ne reviendront point en leur bon sens.

« Quelques gens de Jérusalem disaient : N'est-ce pas lui

qu'ils voulaient faire mourir ? Et il prêche , et personne ne lui dit mot. Les prêtres auraient-ils connu qu'il est le Christ. Mais on ne saura d'où viendra le Christ, et celui-ci nous savons d'où il est venu. » Jésus-Christ devait avoir deux naissances, l'une divine et éternelle, et l'autre humaine et dans le temps : cette première naissance devait être inconnue aux hommes : de là s'était répandu le bruit qu'on ne saurait pas d'où le Messie devait venir, ce qui donna lieu à l'objection des Juifs sur l'incertitude de l'origine du Messie. Mais pour concilier toutes choses, « Jésus enseignait à haute voix dans le temple, disant : Et vous savez qui je suis, et vous savez d'où je viens ; et je ne suis pas venu de moi-même ; mais celui qui m'a envoyé est véritable et vous ne le connaissez pas. Moi je le connais, parce que je suis né de lui, et qu'il m'a envoyé. » Ainsi, d'un côté, vous me connaissez et vous savez d'où je dois venir, puisqu'il vous a été révélé que je dois sortir du sang de David, et de Bethléem qui était sa ville ; mais je vous suis inconnu en un autre sens, puisque, comme il dit ailleurs, « vous ne connaissez ni moi ni mon Père. »

« Ils cherchaient à se saisir de lui, mais personne n'osa mettre la main sur lui, parce que son heure n'était pas encore venue. »

« Cependant parmi cette foule, il y en eut beaucoup qui crurent en lui. Quand le Christ viendra, disaient-ils, fera-t-il plus de miracles que n'en fait celui-ci ? Les Pharisiens entendirent ces paroles qu'on murmurait dans la foule, et envoyèrent, de concert avec les princes des prêtres, des gens pour le prendre. Mais Jésus leur dit : Je ne suis plus avec vous que pour un peu de temps, et je vais vers celui qui m'a envoyé. Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez pas venir là où je suis. Les Juifs se disaient entr'eux : Où ira-t-il donc, que nous ne pourrions le trouver ? Ira-t-il aux Gentils dispersés, et s'en ren-

dra-t-il le docteur ? Que signifient ces paroles : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et vous ne pouvez venir là où je suis ? »

## XXVII

EAU MYSTIQUE. — EFFUSION DU SAINT-ESPRIT. — OPINIONS DIVERSES DES JUIFS SUR JÉSUS-CHRIST. — LES PRÊTRES TIENNENT CONSEIL CONTRE LUI. — OBSERVATION DE NIÇODÈME. — LA FEMME ADULTÈRE.

« Le dernier jour de la grande fête, Jésus, se tenant debout, disait à haute voix : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Du sein de celui qui croit en moi, comme dit l'Écriture, il coulera des fleuves d'eau vive. » Il n'aura jamais ni faim, ni soif d'autre chose que de moi ; mais il aura une faim, et une soif insatiable de moi ; et jamais il ne cessera de me désirer. En même temps qu'il sera insatiable, il sera néanmoins rassasié ; car il aura la bouche à la source. Il aura donc toujours soif de ma vérité ; mais il pourra toujours boire, et je le menerai à la vie, où il n'aura plus même à désirer, parce que je le réjouirai par la beauté de ma face, et je remplirai tous ses désirs. « Il disait cela de l'Esprit que ses fidèles devaient recevoir ; car l'Esprit n'avait pas été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. »

« Dans cette foule donc, après avoir entendu ces discours, les uns disaient : C'est un prophète. D'autres disaient : C'est le Christ ; les autres : Le Christ doit-il venir de Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il doit venir de la race de David, et du bourg de Bethléem d'où était David ? Et il y avait parmi le peuple une grande dissension à son sujet. Quelques-uns d'entr'eux voulaient le prendre, mais personne ne mit la main sur lui. Ces gens retournèrent vers les prin-

ces des prêtres et les Pharisiens qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Ils leur répondirent : Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme : » parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité, qui fait que sans s'efforcer, sans se guider, pour ainsi dire, elle y influe si doucement et si intimement qu'on lui cède sans violence. « Les Pharisiens leur dirent : Ne voulez-vous pas vous laisser séduire comme les autres ? Quelqu'un des sénateurs et des Pharisiens a-t-il cru en lui ? Quant à cette multitude qui ignore la loi, ce sont des gens maudits. » Mais ces docteurs et ces Pharisiens eux-mêmes, qui méprisaient tant ceux qui croyaient en lui, et ne lui parlaient que pour le surprendre, ne savaient eux-mêmes que lui répondre ; car il leur fermait la bouche par des paroles précises et décisives, « et ils n'osaient plus l'interroger. »

« Nicodème, un des leurs, celui qui était venu trouver Jésus la nuit, leur dit : Notre loi permet-elle de condamner un homme sans d'abord l'entendre et savoir ce qu'il a fait ? Ils lui répondirent : Êtes-vous aussi Galiléen ? Approfondissez les Écritures, et reconnaissez que le Prophète ne doit point venir de Galilée. » Nous ne voyons pas que Nicodème, quoique d'ailleurs affectionné à Jésus-Christ, eût rien à leur répondre, content de savoir en général que « nul homme ne pouvait faire les prodiges qu'il faisait, si Dieu n'était avec lui. » Rien ne pressait, et Jésus-Christ ayant par avance montré sa venue par les signes les plus authentiques, qui étaient les œuvres de son Père, c'est-à-dire par le témoignage le plus éminent et le plus sublime que le ciel eût jamais pu donner à la terre, il avait suffisamment fondé

la foi qu'on devait avoir à ses paroles , encore qu'on n'entendit pas quelques prophéties particulières ; car c'était assez qu'on vit clairement que les merveilles qu'il opérât étaient une preuve certaine et plus que démonstrative de sa mission. Alors « chacun d'eux retourna en sa maison. Pour Jésus, il s'en alla sur le Mont des Oliviers (1); et au point du jour , il revint au temple , où tout le peuple s'assembla autour de lui, et là , assis, il les instruisait. Alors les docteurs de la loi et les Pharisiens lui amènent une femme surprise en adultère, la placent au milieu de l'assemblée, » et le font l'arbitre de son supplice : « Maître, lui dirent-ils, la femme que nous vous présentons vient d'être surprise en adultère. Dans la loi, Moïse nous a commandé de lapider de tels criminels ; mais vous, Maître, qu'ordonnerez-vous ? C'est ce que disaient les Pharisiens pour le tenter, et trouver contre lui un motif d'accusation. » Mais Jésus, lisant dans le fond des cœurs, voyait qu'ils étaient poussés non point par le zèle de la justice qui craint la contagion des mauvais exemples, mais par l'impatience d'un zèle amer, ou par l'orgueil fastueux d'une piété affectée, et « se baissant, il écrivait avec son doigt sur la terre. Et comme ils persévéraient à l'interroger, il se releva, » et ne rougit ni devant Dieu, ni devant les hommes de prendre en main la défense de cette impudique : « Celui de vous qui est innocent, qu'il jette, dit-il, la première pierre. Et se baissant encore, il continuait à écrire sur la terre. En entendant ces paroles, ils se retirèrent tous l'un après l'autre, en commençant par les vieillards, et Jésus demeura seul avec la femme qui resta debout au milieu de la place. » Ils se retirèrent confus, et je ne vois plus, dit Saint Augustin, que le médecin avec la malade, et la chasteté même avec l'impudique ; je vois la grande et extrême misère avec la grande et extrême miséricorde.

(1) Voyez l'appendice qui suit.



Cette pauvre femme étonnée, après avoir échappé des mains des coupables qui avaient eu honte de la condamner, se croyait perdue sans ressource, regardant devant ses yeux la justice même et se voyant appelée à son tribunal, lorsque Jésus, l'aimable Jésus, toujours facile, toujours indulgent, « non par la conscience d'aucun péché, mais par une bonté infinie, » rassura son âme tremblante par ces aimables paroles que la douceur même a dictées : « Femme, lui dit-il, en se levant, où sont tes accusateurs ? Nul ne t'a condamnée ? Personne, Seigneur, répondit-elle. Je ne te condamnerai pas non plus, lui dit Jésus. » De même que s'il eût dit : « Si la malice t'a pu épargner, pourquoi craindrais-tu l'innocence ? » Je suis un Dieu patient qui pardonne volontiers les iniquités : J'en veux aux crimes, et non aux personnes, et supporte les péchés afin de sauver les pécheurs : « Va donc, et seulement ne pêche plus. » Il ne pardonne qu'à cette condition.

## APPENDICE.

DESCRIPTION DE JÉRUSALEM ET DE SES ALENTOURS, TELLE QU'ELLE  
 ÉTAIT AU TEMPS DE JÉSUS-CHRIST, ET TELLE QU'ELLE EST DE  
 NOS JOURS.

Au moment où la ville de Jérusalem va devenir plus particulièrement le théâtre des actions du Sauveur, il convient de décrire ce qu'elle était, et quelle était la disposition des lieux, pour qu'on puisse, pour ainsi dire, le suivre pas à pas et devenir en esprit le témoin de ses miracles et de son sacrifice. Malgré les révolutions qui ont bouleversé cette ville fameuse, et n'y ont pas laissé pierre sur pierre, il est cependant très-probable que la tradition nous a conservé la véritable situation des lieux consacrés par quelque fait re-

marquable. On ne saurait douter, par exemple, que les premiers disciples ne connussent parfaitement bien le Calvaire, et le sépulcre où Notre-Seigneur fut enseveli, et qu'ils n'eussent une grande vénération pour ces endroits sanctifiés par le contact du corps du Sauveur et par le sang dont ils avaient été arrosés. Le Calvaire, le Saint Sépulcre, la grotte de Bethléem étaient si bien connus du temps de l'empereur Adrien, qu'en haine du nom chrétien, on érigea une statue à Jupiter sur le lieu de la résurrection, une à Vénus sur le Mont Calvaire, et une troisième à Adonis dans Bethléem. Ces statues demeurèrent dans ces lieux, jusqu'à ce que Constantin le grand et sa mère Hélène firent bâtir en leur place de magnifiques temples qui subsistent encore de nos jours. Une succession non interrompue de chrétiens qui ont résidé dans Jérusalem, et de tant d'autres qui y venaient par dévotion de toutes parts, nous a aussi conservé les noms et la véritable situation de la piscine de Bethesda et de celle de Siloë, du jardin de Gethsémani, du Champ du Sang, du torrent Cédron, etc.

La contrée où Jérusalem a été bâtie est montagneuse, et la ville elle-même occupe plusieurs collines moins élevées que les montagnes qui l'entourent, de sorte qu'on ne peut l'apercevoir de loin. La pente de ces collines incline vers l'orient, et elles vont mourir au pied du Mont des Oliviers, qui en est séparé par le lit du torrent Cédron. Cette montagne qui est le lieu le plus éloigné d'où l'on découvre Jérusalem, est encore si près d'elle, qu'on pouvait presque dire, au pied de la lettre, lorsque Notre-Seigneur déplorait son sort, *qu'il pleurait sur la ville.*

Les collines comprises dans l'enceinte de la Jérusalem du temps de Jésus-Christ étaient, au nord, celles d'Acra et de Bezeth; au midi, celle de Sion dont la largeur correspondait à celle des deux premières réunies, et entr'elles s'élevait le Mont Moria. La montagne de Sion fut appelée la ville et

la cité de David , parce que ce prince y bâtit un palais magnifique , qui devint sa demeure et celle de ses successeurs , et qui fut brûlé par Nabuchodonosor plus de cinq cents ans après sa fondation. Salomon fit élever sur le Mont Moria , le temple qui périt aussi par les mains de Nabuchodonosor ; le second temple fut construit sur le même emplacement. Ces diverses collines étaient enfermées dans une enceinte de murailles percées de plusieurs portes , dont l'Écriture cite plusieurs. Le Mont Calvaire était hors de cette enceinte à quelques centaines de pas de la ville. Jérusalem détruite de fond en comble par Titus , fut rebâtie par Adrien qui renferma le Calvaire dans la nouvelle enceinte et laissa en dehors le Mont Sion. La Jérusalem actuelle occupe le même emplacement , mais combien elle est déchue de ce qu'elle était autrefois ! La ville que Nabuchodonosor détruisit , embellie par David , par Salomon et par tous leurs successeurs , rendez-vous des populations les plus lointaines , devait l'emporter sans contredit sur celle qui s'éleva sur ses ruines après la captivité de Babylone , et pourtant celle-ci était si magnifique que Pline l'appelle la plus célèbre de bien loin de toutes les cités de l'Orient , *longe clarissimam urbium Orientis*. Les deux illustres voyageurs que nous avons déjà cités vont nous dire ce qu'elle est aujourd'hui.

« Nous continuâmes , dit Châteaubriand , à nous enfoncer dans un désert où des figuiers sauvages clair-semés étaient au vent du midi leurs feuilles noircies. La terre , qui jusqu'alors avait conservé quelque verdure , se dépouilla ; les flancs des montagnes s'élargirent , et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa ; les mousses mêmes disparurent. L'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et ardente. Nous gravimes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre au col élevé que nous voyions devant nous. Parvenus à ce passage , nous cheminâmes pendant un autre heure sur

un plateau nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques flanqués de tours carrées, et derrière lesquels s'élevaient quelques pointes d'édifices. Le guide s'écria : *El-Cods ! La sainte (Jérusalem) !*

« Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroi de Bouillon, pensant au monde entier changé par la mission du Fils de l'homme, et cherchant vainement ce temple dont *il ne reste pas pierre sur pierre*. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhovah et les épouvantements de la mort.

« Nous entrâmes dans Jérusalem par la porte des pélerins. Auprès de cette porte s'élève la tour de David, plus connue sous le nom de tour des Pisans. Nous payâmes le tribut, et nous suivîmes la rue qui se présentait devant nous : puis tournant à gauche, entre des espèces de prisons de plâtre qu'on appelle des maisons, nous arrivâmes au monastère des Pères Latins... [La description des lieux où se sont passés les scènes de la Passion est réservée pour être jointe au récit que fait l'Évangile des souffrances et de la mort du Sauveur.]

..... Nous sortîmes par la porte de Jaffa pour faire le tour complet de Jérusalem.... Nous tournâmes à gauche en sortant de la porte de la ville, et nous passâmes à la piscine de Bersabée, fossé large et profond, mais sans eau ; ensuite nous gravîmes la montagne de Sion, dont une partie se trouve hors de Jérusalem.... C'est un monticule d'un aspect jaunâtre et stérile, ouvert en forme de croissant du côté de Jérusalem, à peu près de la hauteur de Montmartre, mais plus arrondi au sommet. Ce sommet sacré est marqué par trois monuments, ou plutôt par trois ruines : la maison de Caïphe, le saint Cénacle, et le tombeau ou le palais de

David: Du haut de la montagne, vous voyez, au midi, la vallée de Ben-Hinnon ; par delà cette vallée, le Champ du Sang, acheté des trente deniers de Judas, le Mont du Mauvais-Conseil, les tombeaux des Juges, et tout le désert vers Hébron et Bethléem. Au nord, le mur de Jérusalem, qui passe sur la cime de Sion, vous empêche de voir la ville ; celle-ci va toujours en s'inclinant vers la vallée de Josaphat... En descendant de la montagne de Sion du côté du levant, nous arrivâmes à la vallée, à la fontaine et à la piscine de Siloë, où Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle. La fontaine sort d'un rocher ; elle coule en silence, *cum silentio*, selon un passage de Jérémie ; elle a une espèce de flux et de reflux, tantôt versant ses eaux, comme la fontaine de Vaucluse, tantôt les retenant et les laissant à peine couler. Les lévites répandaient l'eau de Siloë sur l'autel, à la fête des Tabernacles, en chantant : Vous puiserez dans la joie les eaux de la fontaine du Sauveur. Milton invoque cette source, au commencement de son poëme, au lieu de la fontaine Castalie.. Près de là, on montre l'endroit où le prophète Isaïe fut scié en deux avec une scie de bois, par l'ordre de Manassés. On y voit aussi un village appelé Siloan : au pied de ce village est une autre fontaine que l'Écriture nomme Rogel ; en face de cette fontaine, au pied de la montagne de Sion, se trouve une autre fontaine qui porte le nom de Marie. On croit que la Vierge y venait chercher de l'eau. La fontaine de la Vierge mêle ses eaux à celles de la fontaine de Siloë.

« Ici, comme le remarque Saint Jérôme, on est à la racine du Mont Moria, sous les murs du Temple, à peu près en face de la porte sterquilinaire. Nous avançâmes jusqu'à l'angle oriental du mur de la ville et nous entrâmes dans la vallée de Josaphat. Elle court du nord au midi, entre la montagne des Oliviers et le Mont Moria. Le torrent de Cédron passe au milieu. Ce torrent est à sec une partie de l'année : dans les orages ou dans les printemps pluvieux,

il roule une eau rougie. La vallée appelée de Josaphat, du nom du roi qui y fit élever son tombeau, semble avoir toujours servi de cimetière à Jérusalem; on y rencontre les monuments des siècles les plus reculés et des temps les plus modernes: les Juifs viennent y mourir des quatre parties du monde; un étranger leur vend au poids de l'or un peu de terre pour couvrir leurs corps dans le champ de leurs aïeux. Les cèdres dont Salomon planta cette vallée, l'ombre du Temple dont elle était couverte, le torrent qui la traversait, les cantiques de deuil que David y composa, les lamentations que Jérémie y fit entendre, la rendaient propre à la tristesse et à la paix des tombeaux. En commençant sa passion dans ce lieu solitaire, Jésus-Christ le consacra de nouveau aux douleurs: ce David innocent y versa, pour effacer nos crimes, les larmes que le David coupable y répandit pour expier ses propres erreurs. Il y a peu de noms qui réveillent dans l'imagination des pensées à la fois plus touchantes et plus formidables que celui de la vallée de Josaphat: vallée si pleine de mystères que, selon le prophète Joël, tous les hommes y doivent comparaître un jour devant le Juge redoutable.

« L'aspect de la vallée de Josaphat est désolé: le côté occidental est une haute falaise de craie qui soutient les murs gothiques de la ville, au-dessus desquels on aperçoit Jérusalem; le côté oriental est formé par le Mont des Oliviers et par la montagne du Scandale, *mons Offensionis*, ainsi nommée de l'idolâtrie de Salomon. Ces deux montagnes qui se touchent sont presque nues et d'une couleur rouge sombre; sur leurs flancs déserts, on voit çà et là quelques vignes noires et brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages, des friches couvertes d'hysope, des chapelles, des oratoires et des mosquées en ruine. Au fond de la vallée, on découvre un pont d'une seule arche, jeté sur la ravine du torrent de Cédron... A la tristesse de Jérusalem dont il ne s'élève aucu-

ne fumée, dont il ne sort aucun bruit ; à la solitude des montagnes où l'on n'aperçoit pas un être vivant ; au désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées, demi-ouvertes, on dirait que la trompette du Jugement s'est déjà fait entendre, et que les morts vont se lever dans la vallée de Josaphat.

« Au bord même, et presque à la naissance du torrent de Cédron, nous entrâmes dans le jardin des Oliviers : on y voit huit gros oliviers d'une extrême décrépitude. L'olivier est pour ainsi dire immortel, parce qu'il renaît de sa souche : on conservait dans la citadelle d'Athènes un olivier dont l'origine remontait à la fondation de la ville. Les oliviers du jardin de ce nom, à Jérusalem, sont au moins du temps du Bas-Empire. Le village de Gethsémani était à quelque distance du jardin des Oliviers ; on le confond aujourd'hui avec ce jardin. Nous entrâmes d'abord dans le sépulcre de la Vierge. C'est une église où l'on descend par cinquante degrés assez beaux. Quoique la Vierge ne soit pas morte à Jérusalem, elle fut (selon l'opinion de plusieurs Pères) miraculeusement ensevelie à Gethsémani par les Apôtres. Euthymius raconte l'histoire de ces merveilleuses funérailles. Saint Thomas ayant fait ouvrir le cercueil, on n'y trouva plus qu'une robe virginale, simple et pauvre vêtement de cette reine de gloire que les anges avaient enlevée aux cieux. Les tombeaux de Saint Joseph, de Saint Joachim et de Sainte Anne se voient aussi dans cette église souterraine.

« Sortis du sépulcre de la Vierge, nous allâmes voir dans le jardin des Oliviers, la grotte où le Sauveur répandit une sueur de sang, en prononçant ces paroles : Père, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ! Cette grotte est irrégulière ; on y a pratiqué des autels. A quelques pas, en dehors, on voit la place où Judas trahit son maître par un baiser. A quelle espèce de douleur Jésus-Christ consentit à descendre !

« En quittant la grotte du calice d'amertume , et gravissant un chemin tortueux semé de cailloux , le drogman nous arrêta près d'une roche d'où l'on prétend que Jésus-Christ regarda la ville coupable en pleurant sur la désolation prochaine de Sion. De la roche de la Prédiction , nous montâmes à des grottes qui sont à la droite du chemin. On les appelle les Tombeaux des Prophètes.

« Un peu au-dessus de ces grottes , nous trouvâmes une espèce de citerne composée de douze arcades ; ce fut là que les Apôtres composèrent le premier symbole de notre croyance. Tandis que le monde entier adorait à la face du soleil mille divinités honteuses , douze pêcheurs cachés dans les entrailles de la terre dressaient la profession de foi du genre humain , et reconnaissaient l'unité du Dieu créateur de ces astres , à la lumière desquels on n'osait encore proclamer son existence. Si quelque Romain de la cour d'Auguste , passant auprès de ce souterrain , eût aperçu les douze Juifs qui composaient cette œuvre sublime , quel mépris il eût témoigné pour cette troupe superstitieuse ! Avec quel dédain il eût parlé de ces premiers fidèles ! Et pourtant ils allaient renverser les temples de ce Romain , détruire la religion de ses pères , changer les lois , la politique , la morale , la raison , et jusqu'aux pensées des hommes....

« On monte encore un peu plus haut , et l'on rencontre les ruines ou plutôt l'emplacement désert d'une chapelle : une tradition constante enseigne que Jésus-Christ récita dans cet endroit l'Oraison dominicale... Ainsi furent composées presque au même endroit la profession de foi de tous les hommes , et la prière de tous les hommes.

« A trente pas de là , en tirant un peu vers le nord , est un olivier , au pied duquel le Fils du souverain arbitre prédit le jugement universel. Enfin , on fait encore une cinquantaine de pas sur la montagne , et l'on arrive à une pe-



tite mosquée, de forme octogone, reste d'une église élevée jadis à l'endroit même où Jésus-Christ monta au ciel après sa résurrection. On distingue sur le rocher l'empreinte du pied d'un homme; le vestige du pied droit s'y voyait aussi autrefois... Saint Augustin, Saint Jérôme, Saint Paulin, Sulpice Sévère, le vénérable Bède, la tradition, tous les voyageurs anciens et modernes, assurent que cette trace marque un pas de Jésus-Christ. En examinant cette trace, on en a conclu que le Sauveur avait le visage tourné vers le nord au moment de son Ascension... Plusieurs Pères de l'Église ont cru que Jésus-Christ s'éleva aux cieux au milieu des âmes des patriarches et des prophètes, délivrés par lui des chaînes de la mort : sa mère et cent vingt disciples furent témoins de son Ascension. Il étendit les bras comme Moïse, dit Saint Grégoire de Nazianze, et présenta ses disciples à son Père; ensuite il croisa ses mains puissantes en les abaissant sur la tête de ses bien-aimés, et c'était de cette manière que Jacob avait béni les fils de Joseph; puis, quittant la terre avec une majesté admirable, il monta lentement vers les demeures éternelles et se perdit dans une nuée éclatante.

« Le lieu même de l'Ascension n'est pas tout à fait à la cime de la montagne, mais à deux ou trois cents pas au-dessous du plus haut sommet.

« Nous descendîmes de la montagne des Oliviers, et, remontant à cheval, nous continuâmes notre route. Nous laissâmes derrière nous la vallée de Josaphat, et nous marchâmes par des chemins escarpés, jusqu'à l'angle septentrional de la ville; de là tournant à l'ouest, et longeant le mur qui fait face au nord, nous arrivâmes à la grotte où Jérémie composa ses lamentations. Nous n'étions pas loin des sépulcres des rois; mais nous renoncâmes à les voir ce jour-là, parce qu'il était trop tard... Notre course avait duré cinq heures. A pied, et en suivant l'enceinte des murs,

il faut à peine une heure pour faire le tour de Jérusalem...

« Les murs de Jérusalem dont j'ai fait trois fois le tour à pied, présentent quatre faces aux quatre vents; ils forment un carré long, dont le grand côté court d'orient en occident, deux pointes de la boussole au midi. D'Anville a prouvé par les mesures et les positions locales que l'ancienne Jérusalem n'était pas beaucoup plus vaste que la moderne: elle occupait quasi le même emplacement, si ce n'est qu'elle enfermait toute la montagne de Sion, et qu'elle laissait dehors le Calvaire.

« Le donjon du Château de David découvre Jérusalem du couchant à l'orient, comme le Mont des Oliviers la voit de l'orient au couchant. Le paysage qui environne la ville est affreux: ce sont de toutes parts des montagnes nues, arrondies à leur cime, ou terminées en plateau.. Ces montagnes ne sont pas tellement serrées, qu'elles ne présentent des intervalles par où l'œil va chercher d'autres perspectives; mais ces ouvertures ne laissent voir que d'arrière-plans de rochers aussi arides que les premiers plans.

« Il y a encore des personnes qui se persuadent, sur l'autorité de quelques plaisanteries usées, que le royaume de Jérusalem était un misérable petit vallon, peu digne du nom pompeux dont on l'avait décoré: c'était un très-vaste et très-grand pays. L'Écriture entière, les auteurs païens, les écrivains juifs, les historiens et les géographes arabes, les voyageurs en Palestine, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, rendent unanimement témoignage à la fertilité de la Judée. L'abbé Guénée a discuté ces autorités avec une clarté et une critique admirables. Faudrait-il s'étonner d'ailleurs qu'une terre féconde fût devenue stérile après tant de dévastations? Jérusalem a été prise et saccagée dix-sept fois; des millions d'hommes ont été égorgés dans son enceinte, et ce massacre dure pour ainsi dire en-

core ; nulle autre ville n'a éprouvé un pareil sort. Cette punition , si longue et presque surnaturelle , annonce un crime sans exemple , et qu'aucun châtement ne peut expier. Dans cette contrée , devenue la proie du fer et de la flamme , les champs incultes ont perdu la fécondité qu'ils devaient aux sueurs de l'homme ; les sources ont été ensevelies sous des éboulements ; la terre des montagnes , n'étant plus soutenue par l'industrie du vigneron , a été entraînée dans les vallées , et les collines , jadis couvertes de bois de sycomores , n'ont plus offert que des sommets arides. »

Voici maintenant les impressions de M. de Lamartine , à la vue de Jérusalem et de ses alentours : «..... Environ à une lieue de nous , le soleil brillait sur une tour carrée , sur un minaret élevé et sur les larges murailles jaunes de quelques édifices qui couronnent le sommet d'une colline basse , et dont la colline même nous dérobaient la base : mais à quelques pointes de minarets , à quelques créneaux de murs plus élevés , et à la cime noire et bleue de quelques dômes , qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret , on reconnaissait une ville dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée , et qui descendait le long des flancs de la colline : ce ne pouvait être que Jérusalem ; nous nous en croyions plus éloignés encore , et chacun de nous , sans oser rien demander au guide , jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobée sur la ville , et tout m'inspirait le nom de Jérusalem ! C'était elle : elle se détachait en jaune sombre et mat sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du Mont des Oliviers. Nous arrêtâmes nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition. Chaque pas que nous avions à faire en descendant dans les vallées profondes et sombres qui étaient sous nos pieds , allait de nouveau la dérober à nos yeux : derrière ces hautes murailles et ces dômes abaissés

de Jérusalem, une haute et large colline s'élevait en seconde ligne, plus sombre que celle qui portait et cachait la ville : cette seconde colline bordait et terminait pour nous l'horizon. Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental, mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu'à quelques arbres larges et noirs, plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons : c'était la montagne des Oliviers ; c'étaient ces oliviers eux-mêmes, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de la sueur de sang, et de tant d'autres larmes, et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus sacrés. On en distinguait confusément quelques autres qui formaient des taches sombres sur ses flancs ; puis, les murs de Jérusalem coupaient l'horizon et cachaient le pied de la montagne sacrée : plus près de nous, et immédiatement sous nos yeux, rien que le désert de pierres, qui sert d'avenue à une ville de pierres : — Ces pierres énormes et fendues, d'une teinte uniforme de gris de cendre, s'étendent sans interruption, depuis l'endroit où nous étions jusqu'aux portes de Jérusalem.... Les derniers pas que l'on fait avant de découvrir Jérusalem sont creusés au milieu d'une avenue immobile et funèbre de ces rochers, qui s'élèvent de dix pieds au-dessus de la tête du voyageur, et ne laissent voir que la partie du ciel qui est au-dessus d'eux : nous étions dans cette dernière et lugubre avenue, nous y marchions depuis un quart-d'heure, quand les rochers s'écartant tout à coup à droite et à gauche, nous laissèrent face à face avec les murs de Jérusalem, auxquels nous touchions sans nous en douter. Un espace vide de quelques centaines de pas s'étendait seul entre la porte de Bethléem et nous : cet espace aride et ondulé comme ces

glacis qui entourent de loin les places fortes de l'Europe et désolé comme eux, s'ouvrait à droite et s'y creusait en un étroit vallon, qui descendait en pente douce... La porte de Bethléem était ouverte devant nous... Nous restâmes quelques minutes immobiles à la contempler; nous brûlions du désir de la franchir, mais la peste était à son plus haut période d'intensité dans Jérusalem: on ne nous avait reçus au couvent de Saint Jean-Baptiste du désert que sous la promesse formelle de ne pas entrer dans la ville. Nous n'entrâmes pas, et tournant à gauche nous descendîmes lentement le long des hautes murailles bâties au revers d'un ravin profond ou d'un fossé où nous apercevions de temps en temps les pierres fondamentales de l'ancienne enceinte d'Hérode. A tous les pas nous rencontrions des cimetières turcs..., dont la peste peuplait chaque nuit les solitudes; ils étaient remplis de groupes de femmes turques et arabes qui venaient pleurer leurs maris ou leurs pères.... C'était le seul signe de vie et d'habitation humaine qui nous apparût dans notre circuit autour des murailles; du reste, nul bruit, nulle fumée ne s'élevait, et quelques colombes volant des figuiers aux créneaux, et des créneaux sur les bords des piscines saintes, étaient le seul mouvement et le seul murmure de cette enceinte muette et vide.

« A moitié chemin de la descente qui nous conduisait au Cédron et au pied du Mont des Oliviers, nous vîmes une grotte profonde, ouverte, non loin des fossés de la ville, sous un monticule de roche jaunâtre. Je ne voulus pas m'y arrêter; je voulais voir d'abord Jérusalem et rien qu'elle, et elle tout entière, embrassée d'un seul regard avec ses vallées et ses collines, son Josaphat et son Cédron, son temple et son sépulcre, ses ruines et son horizon!

« Nous passâmes ensuite devant la porte de Damas... puis nous tournâmes à droite contre l'angle des murs de la ville, qui forment du côté du nord un carré régulier, et

ayant à notre gauche la profonde et obscure vallée de Gethsémani dont le torrent à sec du Cédron occupe et remplit le fond, nous suivîmes jusqu'à la porte Saint Étienne, un sentier étroit, touchant aux murailles, interrompu par deux belles piscines, dans l'une desquelles le Christ guérit le paralytique. Ce sentier est suspendu sur une marge étroite qui domine le précipice de Gethsémani et la vallée de Josaphat : à la porte de Saint Étienne, il est interrompu dans sa direction le long des terrasses à pic qui portaient le temple de Salomon, et portent aujourd'hui la mosquée d'Omar; et une pente rapide et large descend tout à coup à gauche, vers le pont qui traverse le Cédron, et conduit à Gethsémani et au jardin des Olives. Nous passâmes ce pont, et nous redescendîmes de cheval, en face d'un charmant édifice d'architecture composite, mais d'un caractère sévère et antique, qui est comme enseveli au plus profond de la vallée de Gethsémani et en occupe toute la largeur : c'est le tombeau de la Vierge... Je me mis à genoux sur la marche de marbre de la cour qui précède ce joli temple, et j'invoquai celle dont toute mère apprend de bonne heure à son enfant le culte pieux et tendre : en me levant, j'aperçus derrière moi un arpent d'étendue, touchant d'un côté à la rive élevée du torrent de Cédron, et de l'autre, s'élevant doucement contre la base du Mont des Olives. Un petit mur de pierres sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de leur ombre. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j'aie jamais rencontrés : la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'Homme-Dieu qui les choisit pour cacher ses divines angoisses. Leur aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère ; leurs immenses racines, comme les accroissements séculaires, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et s'élevant de plu-

sieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des sièges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de leurs cimes silencieuses. Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse, comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche, et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années, couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien..... Je me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait été divinement prédestiné et choisi pour la scène la plus douloureuse de la passion de l'Homme-Dieu. C'était une vallée étroite, encaissée, profonde; formée au nord par des hauteurs sombres et nues qui portaient les tombeaux des rois; ombragée à l'ouest par l'ombre des murs sombres et gigantesques d'une ville d'iniquités; couverte à l'orient par la cime de la montagne des Oliviers, et traversée par un torrent qui roulait ses ondes amères et jaunâtres sur les rochers brisés de la vallée de Josaphat.... Je remontai à cheval et tournant à chaque instant la tête pour apercevoir quelque chose de plus de la vallée et de la ville, je gravis en un quart d'heure la montagne des Oliviers: chaque pas que faisait mon cheval sur le sentier qui y monte, me découvrait un quartier, un édifice de plus de Jérusalem. J'arrivai au sommet couronné d'une mosquée en ruines qui couvre la place où le Christ s'éleva au ciel après sa résurrection; je déclinai un peu vers la droite de cette mosquée pour arriver auprès de deux colonnes brisées, couchées à

terre, aux pieds de quelques oliviers, sur un plateau qui regarde à la fois Jérusalem, Sion, les vallées de Saint-Saba qui mènent à la Mer Morte; la Mer Morte elle-même brillant de là entre les cimes des montagnes et l'horison immense et sillonné de cimes diverses, qui se termine aux montagnes d'Arabie; là, je m'assis. — Voici la scène devant moi :

« La montagne des Oliviers, au sommet de laquelle je suis assis, descend en pente brusque et rapide, jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem et qui s'appelle la vallée de Josaphat. Du fond de cette sombre et étroite vallée dont les flancs nus sont tachetés de pierres noires et blanches, pierres funèbres de la mort, dont ils sont presque partout pavés, s'élève une immense et large colline dont l'inclinaison rapide ressemble à celle d'un haut rempart éboulé; nul arbre n'y peut planter ses racines; nulle mousse même n'y peut accrocher ses filaments; la pente est si raide que la terre et les pierres y croulent sans cesse, et elle ne présente à l'œil qu'une surface de poussière aride et desséchée, semblable à des monceaux de cendres jetées du haut de la ville. Vers le milieu de cette colline ou de ce rempart naturel, de hautes et fortes murailles de pierres larges et non taillées sur leur face extérieure, prennent naissance, cachant leurs fondations romaines et hébraïques sous cette cendre même qui recouvre leurs pieds, et s'élèvent ici de cinquante, de cent, et plus loin de deux à trois cents pieds au-dessus de cette base de terre. — Les murailles sont coupées de trois portes de ville, dont deux sont murées, et dont la seule ouverte devant nous semble aussi vide et aussi déserte que si elle ne donnait entrée que dans une ville inhabitée. Les murs s'élèvent encore au-dessus de ces portes et soutiennent une large et vaste terrasse qui s'étend sur les deux tiers de la longueur de Jérusalem, du côté qui regarde l'orient; cette terrasse peut avoir à vue d'œil mille pieds de long sur cinq à six cents pieds de large; elle



est d'un niveau à peu près parfait , sauf à son centre où elle se creuse insensiblement , comme pour rappeler à l'œil la vallée peu profonde qui séparait jadis la colline de Sion de la ville de Jérusalem. Cette magnifique plate-forme préparée sans doute par la nature , mais évidemment achevée par la main des hommes était le piédestal sublime sur lequel s'élevait le temple de Salomon.... Au-delà de l'emplacement du temple , Jérusalem tout entière s'étend et jaillit , pour ainsi dire , devant nous , sans que l'œil puisse en perdre un toit ou une pierre , et comme le plan d'une ville en relief qu'un artiste étalerait sur une table. Cette ville , non pas... amas informe et confus de ruines et de cendres... mais ville brillante de lumière et de couleur... Au milieu de cet océan de maisons et de cette nuée de petits dômes qui les recouvrent , un dôme noir et surbaissé , plus large que les autres , dominé par un autre dôme blanc : c'est le Saint Sépulcre et le Calvaire ; ils sont confondus et comme noyés , de là , dans l'immense dédale de dômes , d'édifices et de rues qui les environnent...

« Voilà la ville , du haut de la montagne des Oliviers ; elle n'a pas d'horizon derrière elle , ni du côté de l'occident , ni du côté du nord. La ligne de ses murs et de ses tours , les aiguilles de ses nombreux minarets , les cintres de ses dômes éclatants , se découpent à nu et crument sur le bleu d'un ciel d'orient ; et la ville , ainsi portée et présentée sur son plateau large et élevé , semble briller encore de toute l'antique splendeur de ses prophéties , ou n'attendre qu'une parole pour sortir tout éblouissante de ses dix-sept ruines successives , et devenir cette *Jérusalem nouvelle* qui sort du sein du désert , brillante de clarté. C'est la vision la plus éclatante que l'œil puisse avoir d'une ville qui n'est plus ; car elle semble être encore et rayonner comme une ville pleine de jeunesse et de vie ; et cependant si on y regarde avec plus d'attention , on sent que ce n'est plus en effet

qu'une belle vision de la ville de David et de Salomon. Aucun bruit ne s'élève de ses places et de ses rues; il n'y a plus de routes qui mènent à ses portes de l'orient ou de l'occident, du midi ou du septentrion; il n'y a que quelques sentiers serpentant au hasard entre les rochers... Nous fûmes assis tout le jour en face des portes principales de Jérusalem; nous fîmes le tour des murs, en passant devant toutes les portes de la ville. Personne n'entrait, personne ne sortait; le mendiant même n'était pas assis contre les bancs; la sentinelle ne se montrait pas sur le seuil; nous ne vîmes rien; nous n'entendîmes rien; le même vide, le même silence à l'entrée d'une ville de trente mille âmes, pendant les douze heures du jour, que si nous eussions passé devant les portes mortes de Pompéïa ou d'Herculanum...

« A gauche de la plate-forme du temple et des murs de Jérusalem, la colline qui porte la ville s'affaisse tout à coup, s'élargit, se développe à l'œil en pentes douces, soutenues çà et là par quelques terrasses de pierres roulantes. Cette colline porte à son sommet, à quelques cents pas de Jérusalem, une mosquée et un groupe d'édifices assez semblables à un hameau d'Europe, couronné de son église et de son clocher. C'est Sion! c'est le palais! c'est le tombeau de David! c'est le lieu de ses inspirations et de ses délices, de sa vie et de son repos! lieu doublement sacré pour moi, dont ce chanfre divin a si souvent touché le cœur et ravi la pensée. C'est le premier des poètes du sentiment! c'est le roi des lyriques!..... J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos, précisément où David choisit le sien, à Sion. C'est la plus belle vue de la Judée, et de la Palestine et de la Galilée. Jérusalem est à gauche, avec le temple et ses édifices, sur lesquels le regard du roi ou du poète pouvait plonger sans être vu. Devant lui, des jardins fertiles, descendant en pentes mou-

rantes, le pouvaient conduire jusqu'au fond du lit du torrent dont il aimait l'écume et la voix. Plus bas, la vallée s'ouvre et s'étend; les figuiers, les grenadiers, les oliviers l'ombragent... Il plonge ses regards sur la ravine alors verdoyante et arrosée de Josaphat; une large ouverture dans les collines de l'est, conduit de pente en pente, de cime en cime, d'ondulation en ondulation, jusqu'au bassin de la Mer Morte, qui refléchit là bas les rayons du soir, dans ses eaux pesantes et épaisses, comme une épaisse glace de Venise, qui donne une teinte mate et plombée à la lumière qui l'effleure. Ce n'est point ce que la pensée se figure, un lac pétrifié dans un horizon triste et sans couleur! C'est d'ici un des plus beaux lacs de Suisse ou d'Italie, laissant dormir ses eaux tranquilles entre l'ombre des hautes montagnes d'Arabie qui s'étendent, comme les Alpes, à perte de vue derrière ses flots, et entre les cimes élancées, pyramidales, coniques, légères, dentelées et étincelantes des dernières montagnes de la Judée. Voilà la vue de Sion! »

Il est impossible, après avoir lu ces belles descriptions que nous abrégeons à regret, de n'avoir pas l'idée la plus exacte de la situation de la Jérusalem de notre temps, qui est, à quelques légères différences près, celle de la Jérusalem du temps de Jésus-Christ. L'esprit se représentera maintenant sans peine le théâtre des actions du Sauveur, et il lui sera facile, avec les détails particuliers que nous donnerons encore, de se transporter au lieu même où se sont passées les scènes de la vie de Jésus-Christ, que l'Évangile va bientôt nous retracer.

## XXXI

AUTRE DISCOURS DE JÉSUS-CHRIST AUX JUIFS. — IL REND TÉMOIGNAGE DE LUI-MÊME. — LUI SEUL DÉLIVRE DE L'ESCLAVAGE DU PÉCHÉ. — SES REPROCHES AUX JUIFS. — ILS VEULENT LE LAPIDER.

« Jésus, s'adressant de nouveau au peuple, dit : Je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il possédera la lumière de la vie. » Le genre humain s'étant retiré de cette lumière éternelle, languissait dans une nuit profonde et dans des ténèbres plus qu'égyptiennes, lorsque Dieu, touché de pitié, envoya son cher Fils en la terre pour être la lumière du monde. C'est lui qui est cette véritable et universelle lumière, « qui illumine par ses clartés tout homme venant au monde. » C'est la splendeur de la gloire du Père, qui, étant devenue chair dans la plénitude des temps, est entrée en société avec nous, et nous a faits participants de ses dons.

« Les Pharisiens lui dirent donc : Vous vous rendez témoignage à vous-même ; votre témoignage n'est pas recevable. Jésus leur répondit : Quoique je me rende témoignage à moi-même, mon témoignage est véritable, parce que je sais d'où je viens, et où je vais ; mais vous, vous ne savez d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair ; mais moi, je ne juge personne. Et si je juge, mon jugement est véritable, parce que je ne suis pas seul, et avec moi est mon Père qui m'a envoyé. Il est écrit dans votre loi que le témoignage de deux hommes est réputé véritable. Je me rends témoignage à moi-même, et mon Père, qui m'a envoyé, me rend aussi témoignage. Ils lui disaient donc : Où est votre père ? Jésus leur répondit : Vous ne connaissez ni moi ni mon Père : si vous me connaissiez, vous connaîtriez peut-être mon Père. »

« Jésus prononçait ses paroles dans l'endroit du temple où l'on gardait le trésor, et personne ne se saisit de lui, parce que son heure n'était pas encore venue. Jésus leur répéta : Je m'en vais et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Là où je vais, vous ne pouvez venir. Il ajouta : Vous êtes d'ici bas, et moi je suis d'en haut. » Je viens apprendre aux hommes des choses hautes qui les passent, et les hommes superbes ne veulent pas s'humilier pour les recevoir. « Vous êtes de ce monde, et moi je ne suis pas de ce monde. » Vous êtes charnels et sensuels, et ce que je vous annonce qui est spirituel, ne peut entrer dans votre esprit. Il faut que je vous régénère, que je vous renouvelle, que je vous refonde : car « ce qui est né de la chair est chair, » et on n'est spirituel qu'en renaissant et en renonçant à sa première vie. « Et il leur répétait : Vous êtes d'en bas et je suis d'en haut. Vous êtes du monde, et je ne suis pas du monde. C'est pour cela que je vous ai dit que vous mourriez dans votre péché. » Dieu a dit que ses miséricordes n'ont point de mesure ; mais il a dit aussi : « Remplissez la mesure de vos pères. » Il a dit qu'il recevrait tous les pénitents ; mais il a dit aussi à certains pécheurs : « Vous mourrez dans votre péché. Ne dites pas que sa miséricorde est infinie ; il est vrai qu'elle est infinie, mais ses effets ont leurs limites que sa sagesse leur a marquées. Elle qui a compté les étoiles, qui a borné l'étendue du ciel dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué aussi la hauteur jusqu'où elle a résolu de laisser croître nos iniquités.

« Si vous ne croyez pas à ce que je suis, vous mourrez dans votre péché. Qui êtes-vous ? lui disaient-ils donc. Jésus leur répondit : Je suis le principe, moi-même qui vous parle. J'ai beaucoup de choses à vous dire et à juger de vous ; mais celui qui m'a envoyé est véritable, et moi je dis dans le monde ce que j'ai appris de lui. Et ils ne comprirent

pas qu'il disait que Dieu était son père. Jésus donc leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, vous connaîtrez qui je suis. » La connaissance de la vérité était attachée à la croix. « Vous connaîtrez que je ne fais rien de moi-même, mais je dis ce que mon Père m'a enseigné. Et celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît. » On voit que les hommes ne voulaient point connaître Jésus, et qu'il ne les jugeait pas dignes qu'il se fit connaître. Ils lui demandent : « Qui êtes-vous ? » Il l'avait dit cent fois, et il l'avait confirmé par tant de miracles : ils lui demandent encore, Qui êtes-vous ? comme si jamais ils n'en avaient ouï parler, parce qu'ils ne croyaient pas en sa parole, ni au témoignage que son Père lui rendait. Il ne veut donc pas s'expliquer, et il leur répond d'une manière si obscure, qu'elle fatigue tous les interprètes : *Principium qui et loquor vobis*. « Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle : » discours ambigu et sans suite ; mais il ne les laissait pas sans instruction. Vous ne me connaissez pas, parce que vous ne voulez pas me connaître ; quand vous m'aurez élevé, vous connaîtrez qui je suis.

« Pendant qu'il parlait ainsi, plusieurs crurent en lui. Jésus dit donc aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous affranchira. » Ce n'était pas seulement les infidèles et les incrédules qui contredisaient à ses paroles ; ceux qui croyaient, mais non pas encore assez à fond, aussitôt qu'ils lui entendirent dire cette parole, la plus consolante qu'il ait jamais prononcée : « La vérité vous affranchira, » s'emportèrent jusqu'à oublier leurs captivités si fréquentes, et jusqu'à lui dire : « Nous sommes de la race d'Abraham ; nous n'avons jamais été dans l'esclavage ; en quel sens dites-vous que nous serons affranchis ? » Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je

vous le dis , quiconque commet le péché est esclave du péché. Or l'esclave ne demeure pas toujours dans la maison , mais le Fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit , vous serez vraiment libres. » Quand il nous dit que nous serons vraiment libres , il a dessein de nous faire entendre qu'il y a une liberté qui n'est qu'apparente ; et il veut que nous aspirions , non à toute sorte de franchise , mais à la franchise véritable , à la liberté digne de ce nom ; c'est-à-dire à celle qui nous est donnée par sa grâce et par sa doctrine. Encore qu'il n'y ait rien dans le monde que les hommes estiment tant que la liberté , j'ose dire qu'il n'y a rien qu'ils conçoivent moins ; et ils se rendent eux-mêmes tous les jours esclaves par l'affectation de l'indépendance. Car la liberté qui nous plaît , c'est sans doute celle que nous nous donnons en suivant nos volontés propres. Et au contraire , nous lisons dans notre Évangile , que jamais nous ne serons libres , jusqu'à ce que le Fils de Dieu nous ait délivrés ; c'est-à-dire , qu'il faut être libres , non point en contentant nos désirs , mais en soumettant notre volonté à une conduite plus haute.

« Je sais que vous êtes les fils d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir , parce que ma parole ne prend point en vous , » et n'y trouve point d'entrée. Ainsi elle vous révolte , parce que vous ne pouvez pas y entrer. Comme jamais il n'y eut de vérité , ni plus haute , ni plus spirituelle , ni plus convaincante et plus vivement reprenante que celle de Jésus-Christ , il n'y eut jamais aussi une plus grande révolte ni une plus grande contradiction. C'est pour quoi il en faut venir jusqu'à la détruire , jusqu'à faire mourir celui qui l'annonce. « Moi je vous parle de ce que j'ai vu en mon Père , et vous , vous faites ce que vous avez vu en votre père. Notre père est Abraham , lui répondirent-ils. Si vous êtes les Fils d'Abraham , leur dit Jésus , faites les œuvres d'Abraham. Maintenant vous cherchez à me faire

mourir, moi qui suis un homme qui vous dis la vérité que j'ai entendue de Dieu. » Voilà le sujet de votre haine. « Abraham n'a pas fait cela. Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes point des enfants illégitimes ; nous n'avons tous qu'un père, qui est Dieu. Si vous aviez Dieu pour père, leur dit Jésus, vous m'aimeriez ; car je suis sorti de Dieu, et je viens de lui ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé. Pourquoi donc ne connaissez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez seulement écouter ma parole. » Elle vous est insupportable, parce qu'elle est vive, convaincante, irrépréhensible. Les hommes se révoltent contre Jésus, parce qu'ils ne veulent pas se convertir, s'humilier, mortifier, combattre leurs cupidités et leurs passions. « Vous êtes les enfants du diable et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été homicide dès le commencement, » non seulement parce qu'il tua d'un seul coup tout le genre humain, mais encore parce que pour assouvir sa haine contre les hommes, il voulut d'abord verser du sang, et que la première mort fut violente ; et montrer, pour ainsi dire, par ce moyen, que nul n'échapperait à la mort, puisqu'Abel le juste y succombait. « Et il n'est pas demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge. » Ainsi ayant perdu à jamais la vérité, il ne lui reste plus à vous proposer que le faux, l'illusion, la vanité même. « Et moi je vous dis la vérité, vous ne me croyez pas. Qui de vous me reprendra de péché ? Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu. C'est parce que vous n'êtes pas de Dieu, que vous ne les écoutez pas. Les Juifs, lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et un possédé du démon ? Jésus répondit sans s'émouvoir : « Je ne suis point possédé du



malin esprit ; mais je rends honneur à mon Père , et vous me déshonorez. Pour moi , je ne recherche point ma propre gloire ; il en est un autre qui la recherchera et qui rendra la justice. En vérité , en vérité je vous le dis , celui qui gardera ma parole ne verra jamais la mort. »

« Nous voyons bien maintenant , lui dirent alors les Juifs , que vous êtes possédé du démon. Abraham est mort , et les Prophètes aussi , et vous dites : Celui qui gardera ma parole ne connaîtra jamais la mort ? Êtes-vous plus grand qu'Abraham notre père , qui est mort ? et que les Prophètes , qui sont morts aussi ? Qui prétendez-vous être ?

« Si je me glorifie moi-même , répondit Jésus , ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie , mon Père que vous appelez votre Dieu , et vous ne l'avez pas connu. Moi , je le connais : si je disais que je ne le connais pas , je serais semblable à vous , je serais un menteur ; mais je le connais et je garde sa parole. Abraham , votre père , a désiré avec ardeur de voir mon jour , il l'a vu et il en a été comblé de joie. » Il a vu mon jour , le jour auquel j'ai paru au monde. Qu'il est beau que le Christ ait été vu de ses pères ! d'Abraham , « qui a vu son jour et qui s'en est réjoui ; » de David , qui , ravi de ses grandeurs , quoiqu'il dût être son fils , « l'avait appelé son Seigneur ! » Comme en Abraham étaient données les promesses de la multiplication des fidèles de Jésus-Christ , en David étaient données celles de son empire éternel.

« Les Juifs lui dirent : Vous n'avez pas encore cinquante ans et vous avez vu Abraham ? Jésus leur répondit : En vérité , en vérité je vous le dis , avant qu'Abraham fût fait , je suis. » Pourquoi choisir si distinctement un autre mot pour lui que pour Abraham , sinon pour exprimer distinctement qu'Abraham a été fait , et qu'il était ? Au commencement était le Verbe. On dira pourtant qu'il a été fait , quand on dira ce qu'il est devenu dans le temps comme fils d'A-

braham ; mais quand il faut exprimer ce qu'il était devant Abraham , on ne dira pas qu'il a été fait , mais qu'il était.

« A ces mots , ils prirent des pierres pour les lui jeter , mais Jésus se cacha et sortit du temple. » De discours en discours , pendant que Jésus leur dit la vérité , ils s'emporent jusqu'à lui dire qu'il était un Samaritain et possédé du malin esprit , sans être touchés de sa douceur ; l'entretien se finit par vouloir prendre des pierres pour le lapider.

## XXVIII

### AVEUGLE-NÉ. — JÉSUS EST LE BON PASTEUR.

« Jésus vit en passant un homme aveugle dès sa naissance ; et ses disciples lui demandèrent : Maître , est-ce lui , ou ses père et mère , qui ont péché , pour qu'il soit né aveugle ? Jésus leur répondit : Ce n'est pas à cause de son péché ou de celui de ses parents , mais c'est pour que les œuvres de Dieu éclatent en lui. Il faut que je travaille à l'œuvre de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour ; la nuit vient pendant laquelle on ne peut travailler. Tant que je suis dans le monde , je suis la lumière du monde. Après avoir dit cela , il cracha à terre , fit de la boue avec sa salive , et oignit de cette boue les yeux de l'aveugle. Ensuite il lui dit : Allez vous laver dans la piscine de Siloë (1) (mot qui signifie *envoyé*). Il y alla et revint en voyant clair. »

(1) La piscine de Siloë est à l'entrée de la fontaine de ce nom , dont il a été déjà parlé. Elle est revêtue de bonnes pierres , et ses restes annoncent qu'elle a été autrefois fort ornée , et qu'on avait eu grand soin de conserver par ce monument la mémoire du miracle plein de mystères que Notre-Seigneur y fit dans la personne de l'aveugle-né. « Notre-Seigneur fit de la boue avec sa salive , dit Saint Augustin , parce que le Verbe s'est fait chair. Il en frotta les yeux de l'aveugle , mais cela ne le fit pas encore voir , parce que l'en frottant de la sorte , il ne l'établit peut-être que catéchumène. Il l'envoya à la piscine de Siloë. Car c'est

« Les voisins donc , et ceux qui l'avaient vu auparavant demandant l'aumône , disaient : N'est-ce pas cet aveugle qui mendiait assis là ? Les uns répondaient : C'est lui-même. Les autres disaient : Ce n'est pas lui , mais il lui ressemble. Mais lui disait : C'est moi-même. Et on lui demandait : Comment vos yeux se sont-ils ouverts ? Cet homme qu'on appelle Jésus , répondit-il , a fait de la boue , en a frotté mes yeux , et m'a dit : Allez vous laver à la piscine de Siloë : J'y suis allé , je m'y suis lavé , et je vois. Ils lui dirent : Où est-il ? Je ne sais , dit-il. »

« On amena aux Pharisiens cet homme qui avait été aveugle. Or c'était un jour de Sabbat que Jésus avait fait de la boue et lui avait ouvert les yeux. Les Pharisiens lui demandèrent à leur tour comment il avait recouvré la vue. Il leur répondit : Il m'a frotté les yeux avec de la boue , je me suis lavé et j'ai vu. Quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme ne vient point de Dieu , puisqu'il n'observe pas le Sabbat. Mais d'autres disaient : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ? Et il y avait division en-

par le baptême en Jésus-Christ qu'on est éclairé. Au reste l'Évangéliste a fait une mention particulière de ce réservoir d'eau , disant qu'il signifie *envoyé* , parce que si Jésus-Christ n'avait pas été envoyé , personne n'eût jamais été renvoyé absous de ses crimes. » Une tradition respectable par son antiquité veut que les Juifs , pour punir l'aveugle-né de l'intrépidité avec laquelle il défendit Jésus contre les Pharisiens , le bannirent. Ils l'embarquèrent avec Lazare , Marthe , Marie-Madeleine et autres saintes personnes , sur ce navire sans agrès qui vint aborder en Provence. Il se nommait Cidoine ou Chélidoine ; il s'attacha inséparablement à Saint Maximin , et annonça avec lui l'Évangile dans la ville d'Aix où il finit ses jours. En souvenir de ce miracle , Dieu , comme le témoigne Saint Irénée , disciple de Saint Jean l'Évangéliste , donna à cette fontaine la vertu de guérir les maladies de ceux qui venaient le jour du Sabbat s'y laver ou boire de son eau. Le champ voisin était appelé le champ du Foulon. Les murailles de l'ancienne Jérusalem venaient autrefois jusqu'à cette fontaine de Siloë. C'est là qu'était cette tour qui , un jour s'écroula et écrasa dans sa chute dix-huit personnes , ainsi que le dit Saint Luc.

tr'eux. S'adressant de nouveau à l'aveugle : Et toi , lui dirent-ils , que dis-tu de celui qui t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un Prophète. Mais les Juifs ne crurent pas que cet homme eût été aveugle , et qu'il eût recouvré la vue , jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son père et sa mère. Ils leur demandèrent : Est-ce là votre fils , que vous dites être né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? Ses parents répondirent : Nous savons bien qu'il est notre fils et qu'il est né aveugle ; mais comment il se fait qu'il voie maintenant , c'est ce que nous ne savons pas : Questionnez-le lui-même , il a assez d'âge pour parler de ce qui le touche. Son père et sa mère parlèrent ainsi , parce qu'ils craignaient les Juifs ; car les Juifs avaient déjà conspiré entr'eux , que si quelqu'un reconnaissait Jésus pour le Christ , il fût excommunié et chassé de la synagogue. C'est ce qui fit dire aux parents de l'aveugle-né : Questionnez-le lui-même ; il a assez d'âge. » C'était plutôt une conspiration secrète qu'un décret public. Il en était de même du dessein de le faire mourir. Et en effet , tant s'en faut que les apôtres fussent excommuniés et exclus du temple ; Jésus-Christ lui-même y prêchait , y ordonnait , y était reçu , consulté , écouté de tout le monde.

« Ils firent venir de nouveau l'homme qui avait été aveugle , et ils lui dirent : Rends gloire à Dieu , nous savons que cet homme est un pécheur. Il leur répondit : je ne sais s'il est un pécheur ; tout ce que je sais , c'est que j'étais aveugle , et que maintenant j'y vois. Que t'a-t-il donc fait , lui dirent-ils ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? Il leur répondit : je vous l'ai déjà dit , et vous l'avez entendu : que voulez-vous que je vous dise de plus ? Voulez-vous devenir aussi ses disciples ? Ils lui dirent avec des injures : Sois son disciple toi-même : nous autres nous sommes les disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse , mais celui-ci , nous ne savons d'où il est. L'homme leur répondit :

C'est vraiment merveilleux que vous ne sachiez d'où il est, et que cependant il m'ait ouvert les yeux. Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais si quelqu'un rend un culte à Dieu et fait sa volonté, Dieu l'exauce. Depuis que le monde existe, on n'a jamais ouï dire que personne ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire. Ils lui répondirent : Tu es rempli de péchés depuis ta naissance, et tu te mêles de nous enseigner ! Et ils le mirent dehors. »

« Jésus apprit qu'on l'avait chassé, et l'ayant rencontré, il lui dit : Croyez-vous au Fils de Dieu ? Qui est-il, Seigneur ? répondit-il, afin que j'y croie. Vous l'avez vu, lui dit Jésus, et c'est lui qui vous parle. » Quand il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux de cette sorte. « L'aveugle-né répartit : J'y crois, Seigneur, et se prosternant, il l'adora. » Que fit-il en se prosternant devant lui, sinon de répéter d'un autre manière et par un autre langage ce « je crois » qu'il venait de prononcer avec la bouche ?

« Jésus ajouta : Je suis venu en jugement dans ce monde, afin que ceux qui ne voient pas commencent à voir, et que ces » superbes « clairvoyants » qui s'imaginent tout voir par eux-mêmes, et sans ma lumière, « soient aveuglés. Quelques Pharisiens qui étaient avec lui entendirent ces paroles, et lui dirent : Sommes-nous aussi des aveugles ? Si vous étiez » tout-à-fait « aveugles, leur répondit-il, vous n'auriez point de péché, » vous trouveriez quelque excuse dans votre ignorance ; « mais vous dites : Nous voyons, » nous entendons tous, et le secret de l'Écriture nous est révélé : « Votre péché demeure en vous. »

« En vérité, en vérité je vous le dis : Celui qui n'entre pas par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre endroit, celui-là est un voleur et un larron. Celui qui

entre par la porte est le pasteur des brebis. Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle ses propres brebis chacune par son nom, et il les fait sortir. Et lorsqu'il a fait sortir ses propres brebis, il marche devant elles, et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. Elles ne suivent pas un étranger, mais elles le fuient, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers. Jésus leur dit cette parabole et ils ne comprirent pas ce qu'il leur voulait dire. Jésus ajouta donc : En vérité, en vérité je vous le dis : C'est moi qui suis la porte des brebis. Tous les autres qui sont venus sont des voleurs et des larrons, et les brebis ne les ont point écoutés. Je suis la porte. Celui qui entre par moi sera sauvé ; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour dérober et tuer, mais je suis venu afin que les brebis vivent, et qu'elles vivent plus abondamment. » Dans tous les discours du Sauveur, il ne parle que de vie, il ne promet que vie. D'où vient que Saint Pierre, lorsque Jésus lui demande s'il le veut quitter : « Maître, où irions-nous, lui dit-il, vous avez des paroles de vie éternelle, » et le Fils de Dieu lui-même dit ailleurs : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie : » c'est qu'il savait bien que les hommes n'ayant rien de plus cher que de vivre, il n'y a point de charme plus puissant pour eux, que cette espérance de vie. Et c'est ici, où il est à propos d'élever un peu nos esprits, pour voir dans la personne du Sauveur Jésus l'origine de notre vie. La vie de Dieu n'est que raison et intelligence ; et le Fils de Dieu procédant de cette raison et de cette intelligence, il est lui-même vie et intelligence. Étant donc la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend tellement la vertu, « qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive : quiconque en boira aura la vie éternelle. »

« Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis ; mais le mercenaire, qui n'est pas le vrai pasteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, abandonne les brebis, et s'enfuit ; le loup les enlève, et les disperse. Le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne s'inquiète pas des brebis. Je suis le bon pasteur, je connais mes brebis et mes brebis me connaissent. Comme mon Père me connaît, je connais aussi mon Père, et je donne ma vie pour mes brebis. Et j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que je les amène et qu'elles entendent ma voix, et il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. » C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et les autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple : Et que vous dit la voix céleste ? « Tue et mange, » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples ; et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornelius ; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils. Après les prémices, viendra le tout ; après l'officier romain, Rome viendra elle-même ; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre.

« C'est pour cela que mon Père m'aime, parce que je donne mon âme pour la reprendre. » Ce n'est point par faiblesse que Jésus a pris nos infirmités, à Dieu ne plaise. C'est par puissance et par choix ; c'est par puissance qu'il est mortel et souffrant ; c'est par puissance qu'il est mort, et nul ne lui a pu arracher son âme, mais il la donne de son bon gré. « Personne ne me la ravit, c'est de moi-même que je la donne. J'ai la puissance de donner mon âme, et j'ai la puissance de la reprendre : et c'est là le commandement que j'ai reçu de mon Père. » Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix. Il a commencé

par aimer son Père, pour ensuite aimer ce qu'il commandait, quelque rigoureux qu'il parût à la nature ; car l'amour de celui qui commande, rend doux ce qui est amer et rude.

« Il s'éleva de nouvelles discussions entre les Juifs au sujet de ces discours. Plusieurs d'entr'eux disaient : Il est possédé du démon et il a perdu le sens ; pourquoi l'écoutez-vous ? Les autres disaient : Ces paroles ne sont pas celles d'un possédé du démon : le démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ? »

## XXXIX

JÉSUS CHOISIT SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES, ET LES ENVOIE ANNONCER L'ÉVANGILE. — LEUR RETOUR. — PAROLES DE JÉSUS SUR LE BONHEUR DE CEUX QUI L'ONT VU, SUR LA DOUCEUR DE SON JOUG, SUR L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN, ETC. — PARABOLE DU SAMARITAIN. — MARTHE ET MARIE.

« Après cela le Seigneur choisit soixante-douze autres disciples, et les envoya deux à deux devant lui dans toute ville et dans tout lieu où il devait lui-même aller ; et il leur disait : la moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson qu'il envoie des ouvriers pour faire la récolte. Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez avec vous ni bourse, ni sac, ni souliers, et sur le chemin ne saluez personne. En quelque maison que vous entriez, dites avant tout : Paix à cette maison ; s'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui, sinon elle reviendra sur vous. Demeurez dans cette maison, mangez et buvez de ce que les maîtres auront : il est juste que l'ouvrier reçoive la récompense de son travail. Ne passez pas de maison en maison. En quelque ville que vous entriez et où l'on vous recevra, mangez de ce qu'on vous présentera ; gué-



rissez les malades que vous y trouverez , et dites-leur : Le royaume de Dieu est proche de vous. « Qui jamais envoya ses ministres avec de tels ordres ? » En quelque ville que vous entriez et où l'on ne vous recevra pas , allez sur les places et dites : Nous secouons contre vous jusqu'à la poussière de votre ville qui s'est attachée à nous : Sachez cependant que le royaume de Dieu est proche. Je vous dis qu'au dernier jour le sort de Sodome sera moins rigoureux que celui de cette ville-là. »

« Alors il commença à faire des reproches aux villes où il avait fait beaucoup de miracles , de ce qu'elles n'avaient pas fait pénitence : Malheur à toi , Corozaim ! Malheur à toi , Bethsaïde ! parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous , avaient été faits dans Tyr et dans Sidon , ces villes auraient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. Je vous déclare donc que Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que vous au jour du jugement. Et toi , Capharnaüm , t'élèveras-tu jusqu'au ciel ? Tu descendras jusqu'au fond des enfers , car si les miracles qui ont été faits au milieu de toi avaient été faits dans Sodome , elle subsisterait peut-être encore aujourd'hui. Qui vous écoute , m'écoute , » [ajouta-t-il en s'adressant à ses disciples] , « et qui vous méprise , me méprise. Or , qui me méprise , méprise celui qui m'a envoyé. »

« Les soixante-douze disciples revinrent avec joie en disant : Seigneur , les démons mêmes nous sont soumis en votre nom. » Ils semblent se réjouir de la gloire de Notre-Seigneur au nom duquel ils rapportent cet effet miraculeux. Mais , parce qu'ils y mêlaient par rapport à eux une complaisance trop humaine , Jésus leur répondit : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. Je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions , et toute la puissance de l'ennemi : rien ne pourra vous nuire. Néanmoins ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous

sont soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. »

« En cette heure, Jésus tressaillit de joie par un mouvement du Saint-Esprit, et il dit : Je vous loue, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ceci aux sages et aux prudents, et que vous l'avez révélé aux humbles. Oui, mon Père, ainsi soit-il, parce que vous l'avez ainsi voulu ! » C'est une parole de complaisance et d'action de grâces, qui fait entrer l'âme chrétienne, à l'exemple de Jésus-Christ, dans les secrets desseins de Dieu, pour s'y soumettre et s'y complaire. « Toutes choses me sont données par mon Père, » Tout m'a été remis « entre les mains. » Ce tout, c'est son Église, et dans son Église, spécialement les saints, et parmi les saints ceux qui le sont jusqu'à la fin, les élus. Voilà ce tout bienheureux remis par le Père entre les mains de Jésus. « Et nul ne connaît le Fils que le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé. » Toutes manières de parler naturelles au Fils de Dieu, pour marquer son unité parfaite avec son Père, et traiter en toutes manières d'égal avec lui. « Et se tournant vers ses disciples, il leur dit : Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous déclare qu'un grand nombre de rois et de prophètes ont désiré de voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, et d'ouïr ce que vous écoutez et ne l'ont pas ouï. »

[Puis s'adressant au peuple, il s'écria :] « Venez à moi, vous tous qui êtes opprésés et affligés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes : car mon joug est doux et mon fardeau est léger. » Il faut à l'homme un joug, une loi, une autorité, un commandement : autrement, emporté par ses passions, il s'échapperait à lui-même. Tout ce qu'il y avait à désirer, c'était de trouver un maître comme Jésus-Christ,

qui sût adoucir la contrainte , et rendre le fardeau léger. Où trouverons-nous la consolation , le soulagement , et les paroles de vie éternelle , si nous ne les trouvons pas dans sa bouche ?

« Alors un docteur de la loi se leva et lui dit pour le tenter : Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Qu'est-ce qui est écrit dans la loi ? Comment lisez-vous ? Celui-ci répondit : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force , et de tout ton esprit , et ton prochain comme toi-même. » Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux ; et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs , puisqu'il voit en un clin-d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur , et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. « Vous avez bien répondu , lui dit Jésus ; faites cela , et vous vivrez. Mais cet homme , voulant se justifier lui-même , dit à Jésus ; Et qui est mon prochain ? Jésus » saisissant [cette occasion de] condamner l'erreur des Juifs qui ne regardaient comme tels que ceux de leur nation , « lui dit : Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho , et tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent , et après l'avoir couvert de blessures , le laissèrent presque sans vie. Un prêtre , qui descendait par le même chemin , le vit et passa. Un lévite passa près de lui et continua aussi son chemin. Mais un Samaritain , trouvant en son chemin ce pauvre blessé , fut touché de miséricorde. Il s'approcha et lia ses plaies , après y avoir versé de l'huile et du vin ; il le mit ensuite sur sa monture , le mena dans l'hôtellerie et eut grand soin de lui. Le lendemain , il tira de sa bourse deux deniers d'argent qu'il donna à son hôte , en lui disant : Ayez soin de cet homme , et je vous rendrai à mon retour tout ce que vous aurez dépensé de plus. Lequel de ces trois vous paraît être le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? Le docteur répondit :

Celui qui a eu pitié de lui ; et Jésus lui dit : Allez et faites de même. » Cette parabole nous apprend que ce n'est pas sur la nation, mais sur l'humanité en général que l'union des hommes doit être fondée ; que nul homme n'est étranger à un autre homme, fût-il d'une nation autant haïe dans la nôtre, que les Samaritains l'étaient des Juifs.

« Pendant qu'ils poursuivaient leur chemin, Jésus entra dans une bourgade, et une femme, appelée Marthe, le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur, nommée Marie, qui, assise aux pieds du Seigneur, était attentive à sa parole. Marthe mettait un grand empressement à préparer tout ce qu'il fallait. Elle s'arrêta et dit : Seigneur, ne remarquez-vous pas que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider. Le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses. Cependant une seule chose est nécessaire : Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens ; ce sont ses hôtes et ses amis. Puisque Jésus n'a pas dédaigné d'avoir des amis sur la terre, suivons ce modèle dans nos amitiés. Aimons ceux qui sont charitables, et qui exercent volontiers l'hospitalité ; car en la personne de leurs hôtes, c'est Jésus-Christ qu'ils reçoivent. Aimons cette Marthe si zélée pour servir Jésus, qu'elle passe jusqu'à un empressement excessif, et jusqu'à une inquiétude dont elle est reprise. Si nos amis ont des défauts, que ce soient des défauts fondés sur le bien. Mais aimons surtout une Marie qui est toujours aux pieds de Jésus, toujours attentive à sa parole et à « la bonne part qui ne pouvait lui être ôtée. » Voilà ceux que Jésus-Christ honorait d'une amitié particulière.

## XL

AUTRES ENSEIGNEMENTS DE JÉSUS-CHRIST, SUR LA PRIÈRE, ETC. —  
NOUVELLE CONDAMNATION DES PHARISIENS.

[Les paroles et les actions du Sauveur qui sont retracées dans ce chapitre ne peuvent être rapportées avec certitude à aucune époque de sa vie publique ; plusieurs des discours qui suivent ont été déjà rapportés, mais avec quelques différences. Il paraît que Jésus-Christ aimait à les répéter, pour mieux les inculquer à ses disciples. On relira sans peine ce que Jésus se plaisait à redire.]

« Un jour qu'il était en prière en un certain lieu, lorsqu'il eut cessé de prier, un de ses disciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier comme Jean l'a appris à ses disciples. Il leur dit : Lorsque vous priez, dites : Père, que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Et remettez-nous nos offenses comme nous les remettons à tous ceux qui nous sont redevables. Et ne nous induisez point en tentation. »

« Il leur dit ensuite : si quelqu'un de vous avait un ami, qu'il allât le trouver au milieu de la nuit, et qu'il lui dit : Mon ami, prêtez-moi trois pains, car il vient de m'arriver un ami et je n'ai rien à lui offrir ; s'il reçoit du dedans cette réponse : Cessez de me troubler, ma porte est déjà fermée, mes enfants dorment dans le lit avec moi, je ne puis pas me lever et vous donner ces pains. S'il persévère dans sa demande, malgré ce refus, son ami qui ne se lève pas d'abord, même par amitié, se lèvera à cause de son importunité et lui donnera tous les pains dont il a besoin. Et moi je vous dis : Demandez, et l'on vous donnera : cher-

chez, et vous trouverez. Frappez, et il vous sera ouvert. Car quiconque demande, reçoit, qui cherche, trouve; et l'on ouvre à qui frappe. » Persévérez à frapper jusqu'à vous rendre importun, s'il se pouvait. Il y a une manière de forcer Dieu, et de lui arracher ses grâces; et cette manière est de demander sans relâche avec une ferme foi. « Si quelqu'un de vous demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre? Ou s'il lui demande un œuf, lui donnera-t-il un scorpion? Donc, si vous qui êtes mauvais, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plutôt votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent. » Le fondement assuré de cette foi que Jésus-Christ exige pour prier, et pour obtenir, c'est de bien comprendre que Dieu est un père.

« On n'allume point un flambeau pour le placer dans un lieu caché, ou sous un boisseau; mais on le met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient sa lumière. Votre œil est le flambeau de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé; si votre œil au contraire est mauvais, tout votre corps sera dans les ténèbres. Prenez donc bien garde que la lumière qui est en vous ne soit que ténèbres. Si donc votre corps est tout éclairé, sans qu'aucune de ses parties soit dans les ténèbres, il sera tout lumineux, et vous éclairera comme un flambeau brillant. »

« Pendant que Jésus parlait, un Pharisien l'invita à prendre son repas chez lui. Jésus entra et se mit à table. Mais le Pharisien commença à le blâmer en son cœur de ce qu'il ne s'était pas lavé avant le repas. Alors le Seigneur lui dit : Vous autres Pharisiens, vous lavez le dehors de la coupe et du plat, mais l'intérieur de vos cœurs est plein de rapines et d'iniquité. Insensés ! celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans? Néanmoins faites l'aumône et tout sera pur pour vous. Malheur à vous, Pharisiens, parce que vous payez la dime de la menthe et de la rue, et

de toutes sortes de légumes , et que vous laissez de côté la justice et l'amour de Dieu : il fallait observer ces choses-ci sans omettre celles-là. Malheur à vous , Pharisiens , parce que vous aimez les premières places dans les synagogues , et à être salués dans les places publiques ! Malheur à vous , parce que vous êtes comme des sépulcres cachés , et que les hommes marchent dessus sans le savoir. » Ce qui fait voir des hypocrites tout-à-fait cachés , avec qui on converse sans les connaître pour ce qu'ils sont , tant leur malice est profonde. Mais tout cela se révélera au grand jour : et plus leur désordre était caché , plus leur honte , qui paraîtra tout d'un coup , sera éclatante.

« Un docteur de la loi interrompit » cette pressante invective contre les Pharisiens , et présuma assez de lui-même pour croire que le Sauveur se tairait , quand il lui aurait témoigné la part qu'il prenait à ce discours : « Maître , dit-il , vous nous faites injure à nous-mêmes par ces paroles. » Son orgueil lui attira ces justes reproches : « Malheur à vous aussi , docteurs de la loi , lui répondit Jésus , qui chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter , et que vous ne touchez pas du bout du doigt. Malheur à vous qui élevez des monuments aux prophètes , et vos pères les ont mis à mort ! Certes vous témoignez assez que vous consentez aux œuvres de vos pères , car ils ont tué les prophètes , et vous bâtissez leurs sépulcres , » pendant que dans votre cœur vous désirez d'en faire autant aux prophètes que vous avez parmi vous ; vous montrez bien que cet extérieur de piété ne tend qu'à couvrir vos noirs desseins , et à les exécuter plus sûrement en les cachant. « C'est pourquoi la sagesse de Dieu a dit : Je leur enverrai des prophètes et des apôtres , et ils tueront les uns et persécuteront les autres , afin qu'on demande compte à cette nation de tout le sang des prophètes qui a été répandu depuis la création du monde , depuis le sang d'Abel jusqu'au sang

de Zacharie qui a péri entre l'autel et le temple. » On mérite le supplice de ceux qu'on imite : Dieu n'impute pas seulement le péché des pères aux enfants, mais encore celui de Caïn, quand on en suit la trace : et il y aura parmi les méchants qui se seront imités les uns les autres, une société de supplices, comme parmi les bons qui auront vécu en unité d'esprit, une société de récompenses.

« Malheur à vous, docteurs de la loi, qui avez pris la clef de la science ; vous n'y êtes pas entrés, et vous en avez fermé la porte à ceux qui voulaient y entrer ! » On distingue la clef de la science de celle de l'autorité. Les docteurs voulaient s'approprier la clef de la science : que n'ouvraient-ils donc au peuple ? Mais ils se trompaient eux-mêmes, et trompaient les autres ; et non contents de se taire, ce qui suffirait pour leur perte, ils étaient les premiers à autoriser les fausses doctrines.

« Comme il leur parlait ainsi, les Pharisiens et les docteurs de la loi commencèrent à le presser et à l'accabler de questions, en lui dressant des pièges, et cherchant à tirer de sa bouche quelque parole, pour exciter contre lui la haine du peuple. » Ils sont pris dans les pièges qu'ils tendaient au Sauveur, et ils croient n'en pouvoir sortir qu'en le perdant. Ainsi périt le juste, pour avoir fait son devoir à reprendre les orgueilleux et les hypocrites.

## XLI

INSTRUCTIONS AU PEUPLE ET AUX DISCIPLES. — JÉSUS REFUSE D'ÊTRE ARBITRE EN DEUX FRÈRES. — LE BON ET LE MAUVAIS SERVITEUR.

Alors donc, après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les Pharisiens, Jésus s'adressa aux troupes que ces



hypocrites séduisaient, afin de les détromper, et à ses disciples, de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples. « Entouré d'une foule si nombreuse qu'on se marchait les uns sur les autres, il commença à dire à ses disciples : Donnez-vous de garde du levain des Pharisiens qui est l'hypocrisie. Car il n'est rien de caché qui ne soit un jour dévoilé, ni rien de secret qui ne soit un jour connu. Ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera répété en plein jour, et ce que vous aurez dit à l'oreille dans les chambres, sera proclamé jusque sur les toits. »

« Je vous dis donc à vous qui êtes mes amis : Ne craignez pas ceux qui ne peuvent tuer que le corps, et ne peuvent pas étendre plus loin leur puissance. Je vais vous montrer qui il faut craindre : Craignez celui qui, après avoir fait mourir le corps, enverra l'âme dans l'enfer : Oui, je vous le dis, craignez celui-là. Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux pièces de la plus petite monnaie ? Néanmoins il n'y en a pas un que Dieu oublie. Tous les cheveux mêmes de votre tête sont comptés. Ne craignez donc pas : vous valez plus que plusieurs passereaux. Je vous le dis encore : Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme se déclarera pour lui devant les anges de Dieu : Quiconque me reniera devant les hommes, sera renié devant les anges de Dieu. Toute parole proférée contre le Fils de l'homme sera pardonnée ; mais celui qui aura blasphémé contre le Saint-Esprit ne recevra point de pardon ? »

« Lorsqu'on vous conduira dans les synagogues, devant les magistrats et les puissances, ne vous inquiétez pas de ce que vous répondrez, ou comment vous parlerez. Car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce que vous aurez à dire. »

Jamais Jésus n'entreprit rien sur l'autorité des magistrats. « Un homme de la troupe lui dit : Maître, comman-

dez à mon frère qu'il fasse partage avec moi. Homme , lui répondit-il , qui m'a établi pour être votre juge ? »

« Il dit ensuite à ceux [qui se trouvaient là] : Donnez-vous de garde de toute avarice, car, en quelque abondance qu'on soit, la vie ne consiste pas en ce qu'on possède. » Vous avez beau dire : J'ai de quoi vivre. Vous ne vivrez pas davantage. « A cette occasion, il leur dit une parabole : Le champ d'un homme riche lui produisit des fruits en abondance, et il pensait en lui-même : Que ferai-je ? Mes greniers ne suffisent pas à serrer mes récoltes. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers et j'en ferai de plus grands, et j'y amasserai toutes mes productions et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : Tu as du bien amassé pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, fais grand'chère. Mais Dieu dit à cet homme : Insensé ! on te redemandra ton âme cette nuit, et à qui sera ce grand bien que tu avais acquis ? Ainsi est celui qui amasse des trésors sur la terre, et qui n'est pas riche en Dieu, » qui ne met pas en lui toutes ses richesses.

« Que ferai-je ? » dit cet homme riche, dans une si grande abondance de toutes sortes de biens ? Voilà le premier effet des grandes richesses : l'inquiétude. « Bois, mange, repose-toi, » dans ton abondance. Et pendant que tu t'imagines pouvoir te reposer dans tes richesses, on t'ôte, non pas ces richesses, mais cette âme même que tu invitais à la jouissance. « On vous redemandra votre âme. » Elle n'est pas à vous, vous n'avez la vie que par emprunt. On vous la redemandra : on vous en demandera compte. Et quand ? « cette nuit. » On vous trouvera demain mort dans votre lit, sans que tout ce grand bien que vous vantiez, vous ait pu procurer le moindre secours, ni prolonger votre vie d'un moment.

« Et s'adressant à ses disciples ; c'est pour cela que je vous dis : Ne soyez point en inquiétude pour votre vie sur

ce que vous aurez à manger, ou pour votre corps, sur ce qu'il faudra pour le vêtir. La vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux : » animaux des plus voraces et néanmoins, « sans semer, sans moissonner, sans grenier ni provisions, ils trouvent de quoi se nourrir. Combien êtes-vous au-dessus d'eux ? » Dieu lui fournit ce qu'il faut, à lui « et à ses petits, » dit le Psalmiste. Dieu écoute leurs cris, quoique rudes et désagréables ; et il les nourrit aussi bien que les rossignols, et les autres, dont la voix est la plus mélodieuse et la plus douce.

« Qui de vous peut, par la force de sa volonté, ajouter une coudée à sa taille ? Si donc vous n'avez pas le pouvoir, pour la moindre des choses, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ? Voyez les lis, comme ils croissent : ils ne travaillent pas, ils ne filent pas : cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas aussi richement vêtu que l'un d'eux. Or, si Dieu revêt d'une si belle parure une herbe des champs qui existe aujourd'hui, et qui demain est jetée dans un four, combien plus le fera-t-il pour vous, homme de peu de foi ! » Jésus-Christ nous apprend, dans ce sermon admirable, à considérer la nature, les fleurs, les oiseaux, les animaux, notre corps, notre âme, notre accroissement insensible, afin d'en prendre occasion de nous élever à Dieu. Il nous fait voir toute la nature d'une manière plus relevée, d'un œil plus perçant, comme l'image de Dieu. Le ciel est son trône : la terre est l'escabeau de ses pieds : la capitale du royaume est le siège de son empire : son soleil se lève, la pluie se répand pour vous assurer de sa bonté. Tout vous en parle : il ne s'est pas laissé sans témoignage.

« Ne vous inquiétez pas de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, et ne demeurez pas comme suspendus en l'air, » comme quand on ne sait ni comment, ni sur quoi on est soutenu, et qu'on se croit toujours prêt à tomber. Ne soyez point dans cette terrible inquiétude, mais

croyez que Dieu vous soutient. « Car ce sont les nations du monde qui sont ainsi inquiètes ; mais votre Père connaît vos besoins. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

« Ne craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père céleste de vous donner son royaume. » Songez au pays où vous serez rois. Ce royaume n'est pas pour les grands du monde : c'est pour les petits, c'est pour les humbles, c'est pour ce petit troupeau que le monde compte pour rien, mais que le Père regarde. « Vendez ce que vous possédez, et donnez-le aux pauvres. Faites des bourses qui ne s'usent point par le temps ; faites-vous un trésor qui ne vous manque pas dans le ciel, qui ne puisse être dérobé par les voleurs, ni corrompu par les vers ; » C'est celui des bonnes œuvres. « Car où est votre trésor, là sera aussi votre cœur. »

« Que vos reins soient ceints, et que des flambeaux allumés brillent dans vos mains. Soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître retourne des noces, pour que, lorsqu'il viendra et qu'il frappera, aussitôt ils lui ouvrent. Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant. Je vous dis en vérité, qu'il se ceindra lui-même, les fera asseoir à sa table, et passera de l'un à l'autre pour les servir. S'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve en cet état, bienheureux sont ces serviteurs. Car sachez que si le père de famille était averti de l'heure à laquelle le voleur doit venir, sans doute il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Vous donc aussi, soyez toujours prêts, parce que le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas. »

Le Fils de Dieu instruit ici tous les chrétiens, sous la figure du père de famille et de ses serviteurs, et encore sous la figure du même père de famille et des voleurs. « Les

reins ceints , » c'est-à-dire , les passions resserrées , comme une robe qui se répandrait faute de ceinture. C'est l'état d'un homme laborieux et toujours prêt à marcher. Car lorsque l'âme se répand dans les passions , elle est lâche , sans force , sans ordre , sans bienséance. « Des flambeaux allumés à la main. » C'est un esprit attentif , et un cœur ardent. « Semblables à des hommes qui attendent ; » par conséquent très-attentifs. Et qui attendent-ils ? Leur maître ; celui qui les peut punir , pour peu qu'il les trouve négligents. « Quand il viendra et qu'il frappera. » Il vient à chaque moment : car chaque heure nous avance contre la mort. Il frappe , par les maladies : il faut donc être attentif , et se tenir prêt dès le premier coup. Mais à peine s'éveille-t-on au dernier , et lorsque la mort est déjà presque dans le cœur : et alors il n'y a plus de flambeaux , plus d'attention , ni de réflexion ; tout est presque éteint. « Aussitôt ils lui ouvrent. » Comme tout ici est actif ! Il faut ouvrir soi-même au maître qui vient , être bien aise de le recevoir ; mais ouvrir avec diligence , « aussitôt. » Ouvrir par conséquent avec joie ; ne pas murmurer , ne pas se plaindre de la mort qui vient sitôt. Au reste , il n'a pas besoin qu'on lui ouvre , afin qu'il prenne notre âme qu'il vient requérir ; car il saura bien la reprendre sans qu'on la lui donne. Bon gré , mal gré , il faut mourir : et souvent il frappe si fort , que les portes brisées s'ouvrent d'elles-mêmes , sans que vous ayez le loisir d'ouvrir , ni de lui offrir vous-même votre âme qu'il vous redemande. Mais sous la figure de la mort , qui vous paraît si hideuse , il vous apporte sa grâce , son royaume , sa félicité éternelle , des richesses inestimables , des plaisirs sans fin. Ouvrez donc à un si bon maître , et donnez-lui de bon cœur cette âme , qu'il ne redemande que pour la rendre bienheureuse. Ce père de famille , qui vient avec tant d'amour , pour nous donner des biens éternels , sous la figure de la mort , prend encore une autre figure , celle « d'ua

voleur ; » c'est-à-dire celle d'un ennemi , qui vient nous ravir tout ce que nous possédons et que nous aimons. Tout d'un coup , tout nous sera enlevé. Il surprend toujours. « Soyons prêts : » pesons ce mot.

« Pierre lui dit : Est-ce pour nous que vous dites cette parabole , ou pour tout le monde ? Le Seigneur lui répondit : Quel est cet économe fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille , qui saura donner le froment dont la distribution lui est confiée en son temps et selon la mesure ? Heureux est ce serviteur , si son maître , à son arrivée , le trouve agissant de la sorte. Je vous dis avec vérité , le maître lui donnera tout ce qu'il possède. » Ici le Fils de Dieu instruit en particulier les supérieurs ecclésiastiques , sous la figure du père de famille qui retourne à sa maison , et de son économe ou principal domestique qui le doit attendre. « Le maître a établi cet économe , » cet intendant , ce dispensateur pour être « fidèle : » pour être « prudent : pour donner la nourriture à sa famille : » pour la lui donner « dans le temps : » pour la lui donner « avec mesure. » Te voilà , ô Pierre ! Vous voilà , pasteurs ! Il faut être fidèles ; donner fidèlement ce que le maître a mis en vos mains pour le distribuer : les instructions , les sacrements. Voilà ce que c'est qu'être fidèles : ne s'attribuer rien ; ne rien retenir de ce qu'il a voulu que vous donnassiez. O économe ! ô intendant spirituel ! tu n'as rien à toi , tu n'as rien pour toi , puisque toi-même tu es tout aux autres. Mais outre la fidélité , il faut la prudence , pour donner dans le temps , pour donner avec mesure. A un tel serviteur , qui dispense bien ce qui lui est confié , « le maître lui donnera tout ce qu'il possède , » et non seulement son royaume , mais encore lui-même.

Nous avons vu le bon serviteur avec ses deux bonnes qualités , la fidélité et la prudence. Voyons maintenant la peinture que Jésus-Christ fait du mauvais dispensateur de

ses grâces et de ses mystères. « Mais si ce serviteur dit en son cœur : Mon maître tarde , » malheureux qui croit échapper à ses mains , à cause qu'il ne frappe pas d'abord , et « s'il commence par battre les serviteurs et les servantes , à manger , à boire , à s'enivrer ; » il abuse de son pouvoir ; il les maltraite , quelquefois en les frappant véritablement. Mais le grand coup que donne ce mauvais économiste à ses conservateurs , c'est lorsqu'il les scandalise ; car alors il frappe leur conscience faible. « Le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne s'attend pas , et à l'heure qu'il ne sait pas , et il le séparera , et lui donnera le partage des infidèles. Le serviteur qui connaît la volonté de son maître , » celui qui est établi dispensateur , sachant mieux que les autres ce que veut le maître , puisqu'il le doit prêcher aux autres , « sera puni sévèrement ; mais celui qui ne la sait pas , et a fait des actes dignes de châtement , sera puni plus légèrement. » Cette moindre punition que le maître de famille lui réserve , ne laissera pas d'être terrible ; car il n'y a rien de faible ni de médiocre dans le siècle futur. « Car on redemandera beaucoup à celui à qui on a beaucoup donné , et on exigera davantage de celui à qui on a confié plus de choses. » Deux règles de la justice éternelle : l'une « de punir davantage celui qui sait davantage ; » parce qu'il pêche contre sa science et par malice ; l'autre « de redemander plus à celui à qui on a plus donné ; » parce qu'il est chargé de plus de choses , et par conséquent il a un plus grand compte à rendre. Ne vante donc pas ta science qui ne sert qu'à te rendre plus coupable. Ne te glorifie pas de tes dons , qui ne font que t'obliger à un plus grand compte. Ne t'excuse pas aussi , sous prétexte que tu ne sais pas ; car c'était à toi à t'instruire. Ne te flatte pas , sous prétexte que le maître ne te menace que de peu : car c'est un peu par comparaison , qui ne laisse pas en soi-même d'être très-grand ; parce que tout est grand , tout est fort dans le rè-

gne de la vérité et de la justice, où Dieu se veut faire sentir tel qu'il est.

## XLII

AUTRES INSTRUCTIONS DE JÉSUS-CHRIST. — NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE. — GUÉRISON D'UNE FEMME COURBÉE OPÉRÉE LE JOUR DU SABBAT. — PETIT NOMBRE DE CEUX QUI SONT SAUVÉS.

[Voici encore quelques-uns de ces oracles de Jésus-Christ que les Évangélistes rapportent sans en marquer le temps ni les circonstances.]

« Je suis venu allumer un feu sur la terre, et que désiré-je sinon qu'il prenne bien vite. »

« J'ai un baptême où il me faut être plongé; ah! combien me sens-je pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! » Il faut que je sois baptisé de mon propre sang.

« Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la terre? Non, vous dis-je, mais la division. S'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées trois contre deux, et deux contre trois. Le père contre le fils, et le fils contre le père, la mère contre la fille, et la fille contre la mère, la belle-mère contre la bru, et la bru contre la belle-mère. »

« En ce même temps, quelques-uns vinrent annoncer à Jésus le massacre des Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Il leur répondit: Pensez-vous que ces Galiléens aient été les plus livrés au péché de toute la Galilée, parce qu'ils ont ainsi souffert? Non, vous dis-je; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez comme eux. De même que ces dix-huit hommes qui furent écrasés par la tour de Siloë, croyez-vous qu'ils fussent plus coupables que tous les autres habitants de Jérusalem? Non, vous dis-je; mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous de même. »



« Il leur dit cette parabole : Un homme avait un figuier planté dans sa vigne , et venant pour y chercher du fruit , il n'y en trouva point. Alors il dit à son vigneron : Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier , sans y en trouver : coupez-le donc , pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? Il fait ombre à ma vigne , et empêche que mes nouveaux plants ne prennent le soleil ou que leur fruit ne mûrisse. » Pour périr à-jamais , il suffit de ne porter pas de fruit. Car c'est alors que vient la rigoureuse parole du sévère père de famille , qui visitant son jardin prononce cette sentence contre le figuier stérile : « Car pourquoi occupe-t-il la terre ? Le vigneron lui répondit : Seigneur , laissez-le encore cette année , afin que je laboure au pied et que j'y mette du fumier : Après cela , s'il porte du fruit , à la bonne heure ; sinon vous le ferez couper. » Appliquez à l'âme : vous avez eu la pluie , vous avez eu le soleil , vous avez eu la culture ; vous n'avez ni profité , ni porté de fruits , vous n'avez plus rien à attendre que la cognée et le feu.

« Jésus enseignait dans leurs synagogues les jours de Sabbat. Il s'y trouva une femme affligée depuis dix-huit ans par un esprit qui la rendait infirme ; elle était courbée au point de ne pouvoir regarder en haut. Jésus , la voyant , l'appela auprès de lui : Femme , lui dit-il , tu es délivrée de ta maladie. Il lui imposa les mains , et aussitôt elle se tint droite , et elle rendait gloire à Dieu. « Quelle précision ! quelle force ! mais en même temps quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles , Seigneur ! « Femme , tu es guérie : » elle est guérie à l'instant. Qui peut parler en cette sorte , sinon celui qui a tout en sa main ? Qui peut se faire croire , sinon celui à qui faire et parler c'est la même chose ?

« Cependant un chef de la synagogue , indigné de ce que Jésus faisait des guérisons le jour du Sabbat , disait à la foule : Il y a six jours pendant lesquels on peut travailler ;

venez donc ces jours-là pour être guéris, et non pas le jour du Sabbat. Hypocrites, lui répondit le Seigneur, est-ce que chacun de vous, le jour du Sabbat, ne détache pas son bœuf ou son âne de la crèche pour le mener boire ? Ne fallait-il pas, le jour du Sabbat, délier cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans ? A ces paroles, tous ses adversaires rougirent de confusion, et tout le peuple se réjouissait de lui voir faire tant d'actions glorieuses. »

« Jésus passait par les villes et les bourgs en se dirigeant vers Jérusalem, et il enseignait. Quelqu'un lui dit : Seigneur, le nombre de ceux qui se sauvent est-il petit ? Jésus leur répondit : Faites effort pour entrer par la porte étroite, car je vous assure que beaucoup chercheront à y entrer et ne le pourront. Lorsque le père de famille sera entré, et qu'il aura fermé la porte, vous qui serez restés au dehors, vous vous mettrez à heurter en disant : Seigneur, ouvrez-nous ! et il vous répondra : Je ne sais d'où vous êtes. Vous lui direz alors : Nous avons mangé et bu en votre présence, et vous avez enseigné sur nos places publiques. Et il vous répétera : Je ne vous connais pas, retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité ! Ce sera alors qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents, quand vous verrez qu'Abraham, Isaac et Jacob, et tous les prophètes, seront dans le royaume de Dieu, et que vous autres vous serez chassés dehors. Il en viendra d'orient et d'occident, du septentrion et du midi, qui auront place au festin dans le royaume de Dieu. Alors ceux qui sont les derniers seront les premiers, et ceux qui sont les premiers seront les derniers. »

« Ce jour-là même, quelques-uns des Pharisiens vinrent lui dire : Quittez ce lieu, et retirez-vous, car Hérode veut vous faire mourir. Il leur répondit : Allez dire à ce renard, » (à ce malheureux politique qui craignait que le Sauveur ne

voulût régner à sa place,) « qu'il faut, » malgré lui, « que je chasse les démons et que je rende la santé aux malades, aujourd'hui et demain; et que ce n'est qu'au troisième jour, » et à la troisième année de ma prédication, « que je dois être consommé par ma mort. Il faut donc que je marche aujourd'hui et demain et le jour suivant, car il ne faut pas qu'un prophète meure ailleurs que dans Jérusalem. Jérusalem ! Jérusalem ! qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Bientôt vos demeures vont être désertes. Je vous le dis : Vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous disiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur. »

Comme il a pleuré Jérusalem ! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui voulaient périr ! « Une poule, » c'est la plus tendre de toutes les mères. Elle voudrait reprendre ses petits, non pas sous ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvait : digne d'être le symbole de la miséricorde divine. O malheureuse Jérusalem ! O âmes appelées et rebelles ! que vous avez été amèrement pleurées ! Revenez donc aux cris empressés de cette mère charitable : ses ailes vous sont encore ouvertes.

### XLIII

HYDROPIQUE GUÉRI LE JOUR DU SABBAT. — FESTIN DES NOCES. —  
PRÉFÉRER JÉSUS-CHRIST A TOUT.

« Jésus étant entré un jour de Sabbat dans la maison d'un chef des Pharisiens pour y prendre son repas, ceux-ci l'observaient. Là un homme hydropique se plaça devant lui. Jésus, répondant [à leur pensée], dit aux docteurs de

la loi et aux Pharisiens : Est-il permis de guérir un jour de Sabbat ? Mais ils gardèrent le silence. Jésus prit l'hydropique, le guérit et le renvoya. Puis il leur dit : Lequel de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retirera pas aussitôt le jour du Sabbat ? Et ils ne savaient que lui répondre. » On le chicanait sur tout. Ils n'eussent pas craint, le jour du Sabbat, de retirer d'un fossé leur âne ou leur bœuf ; mais guérir, le jour du Sabbat, [un hydropique] une fille d'Abraham et la délivrer du malin esprit dont elle était opprimée, c'est un crime abominable ! Faut-il s'étonner si on contredit sa doctrine et ses mystères, puisqu'on trouve mauvais jusqu'à ses miracles et à ses bienfaits ?

« Il adressa alors aux conviés une parabole, prenant garde comment ils choisissaient les premières places. Lorsque vous serez invités à des noces, ne prenez pas la première place à table, de peur qu'il n'y ait un invité qui vous a invité à honorer plus que vous, et que celui qui vous a invités lui et vous ne s'approche et ne vous dise : Donnez votre place à cet autre, et que vous ne soyez réduit à prendre en rougissant la dernière place. Lorsque vous aurez été convié, mettez-vous toujours à la dernière place, afin qu'à l'arrivée de celui qui vous a invité, il vous dise : Mon ami, montez plus haut. Ce vous sera alors un sujet de gloire aux yeux de ceux qui seront à table avec vous ; parce que celui qui s'exalte sera humilié, et celui qui s'humilie sera exalté. »

« Il dit aussi à celui qui l'avait invité : Quand vous donnez à diner ou à souper, n'invitez pas vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins riches, de peur qu'ils ne vous invitent à leur tour, de sorte qu'on vous aura rendu ce qu'on a reçu de vous. Mais quand vous faites un festin, invitez-y les pauvres, les infirmes, les boiteux et les aveugles. Alors vous serez heureux, car ils n'ont rien à vous rendre ; et il vous sera rendu à la résurrection des justes. »  
Bienheureux donc les miséricordieux qui donnent sans es-

pérance de rien recevoir de ceux sur qui ils exercent la miséricorde : car ils obtiendront de Dieu une miséricorde infinie.

« Un de ceux qui étaient à table avec lui, lui dit en entendant cela : Heureux qui prendra part au festin dans le royaume de Dieu ! Jésus lui dit alors : Un homme fit un grand repas et invita beaucoup de gens. Quand l'heure du repas fut venue, il envoya son serviteur dire aux conviés de venir, que tout était prêt. Tous donnèrent de vaines excuses. Le premier dit : J'ai acheté une métairie, j'ai besoin d'aller la voir ; veuillez m'excuser. J'ai acheté cinq couples de bœufs, dit un autre, et je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. Un troisième dit : Je me suis marié, et il ne m'est pas possible d'y venir. Le serviteur retourna vers son maître et lui fit part de ces excuses. Le père de famille irrité dit à son serviteur : Allez dans les places et les carrefours des rues de la ville, et amenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, il a été fait ainsi que vous l'avez ordonné, et il y a encore de la place. Le maître dit au serviteur : Allez sur les chemins et le long des haies, et forcez-les d'entrer pour que ma maison se remplisse. Car je vous assure qu'aucun de ceux qui sont invités ne goûtera de mon repas. »

Ceux qui étaient invités et qui refusaient de venir, étaient les Juifs qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres, que l'heure du festin était venue, qu'ils vissent promptement, ou qu'il en appellerait d'autres. Cela regardait les Juifs ; mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités ; et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin. La cause la plus générale, c'est l'occupation, et, pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde. Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante

les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. Saint Luc nous rapporte les vaines excuses de ceux qui ne venaient pas au festin. « Les uns disaient : j'ai acheté une métairie ; les autres : j'ai acheté des bœufs pour le labourage ; les autres : je me suis marié. » Ceux-là ne méprisaient pas ouvertement la parole ; mais occupés des soins du monde, ils allaient et venaient, sans songer à rien qu'à leurs affaires. Ils ne disaient pas : Je n'ai que faire de vous ni de votre festin ; ils s'excusaient avec une espèce de respect. « Je vous prie, » disaient-ils, excusez-moi » pour cette fois. C'était plutôt un délai qu'un refus : telle est la vie. On venait dire aux Juifs, aux Romains, à tout le monde : Une grande chose est arrivée à Jérusalem ; la vérité s'y est manifestée, et la voie a été ouverte pour le bonheur de la vie future. Que m'importe ? Chacun passait son chemin et allait à ses affaires ; l'un à la ville, l'autre à la campagne : chacun avait son plaisir ou son petit intérêt. Combien plus étaient enchantés ceux qui n'étaient pas seulement occupés de leur domestique comme les particuliers, mais qui, attachés à ce qu'on appelle les grandes affaires du monde, ne disaient pas seulement : « J'ai une métairie, » ou, j'ai pris une femme ; moi, j'ai une province, j'ai une armée, j'ai une importante négociation, j'ai l'empire entier à conduire. Qui se souciait en cet état de ce qu'avait dit Jésus-Christ ? ou qui se mettait en peine de s'en informer ?

« Le festin est prêt, » où trouvera-t-on des convives ? Amenez-moi les premiers venus : s'ils sont vides, je les remplirai ; s'ils sont pauvres, je leur ferai part de mes richesses ; je les redresserai, s'ils sont boiteux ; je les éclairerai, s'ils sont aveugles ; je leur ouvrirai l'oreille, s'ils sont sourds : c'est pour cela que je suis venu. « Forcez-les d'entrer. » S'il n'y avait pas dans la grâce une espèce de violen-

ce, Jésus-Christ ne dirait pas : « Personne ne vient à moi que mon Père ne le tire. » Et encore : « Quand j'aurai été enlevé de terre, je tirerai tout à moi. »

[Jésus était alors en chemin pour se rendre à Jérusalem ;] « des troupes nombreuses marchaient avec lui. Il se tourna vers elles et leur dit : Si quelqu'un veut venir à moi, et ne hait pas son père, sa mère, son épouse, ses enfants, ses frères, ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Celui qui ne porte pas sa croix, et qui ne me suit pas ne saurait être mon disciple. Car quel est celui d'entre vous qui, voulant bâtir une tour, ne s'assoit pas d'abord pour calculer les dépenses nécessaires, et voir s'il a assez d'argent pour l'achever? De peur que, plus tard, quand il en aura posé les fondements, et qu'il ne pourra la terminer, on ne se moque de lui, en disant : Voilà cet insensé qui a commencé un bâtiment et qui ne l'a pas achevé. Ou, qui est le roi qui, ayant à faire la guerre contre un roi, ne songe pas auparavant en lui-même s'il pourra marcher avec dix mille hommes à la rencontre de celui qui en a vingt mille? Autrement, pendant que son ennemi est encore éloigné, il envoie une ambassade pour lui demander la paix. Ainsi, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qu'il a, est incapable d'être mon disciple. »

#### LXIV

FÊTE DE LA DÉDICACE. — BREBIS DE JÉSUS. — PARABOLE DE LA BREBIS ÉGARÉE ET DE LA DRAGME PERDUE. — PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE.

« On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace, et c'était l'hiver. Jésus se promenait dans le temple sous le portique de Salomon. Les Juifs l'environnèrent et lui dirent :

Jusqu'à quand nous arracherez-vous l'âme ? Pourquoi nous faire mourir et nous tenir toujours en suspens ? » lui disent-ils avec une bonne foi apparente. A les entendre parler de cette sorte, on dirait qu'ils veulent savoir de bonne foi la vérité ; mais la réponse de Jésus fait voir le contraire. Vous demandez que je vous dise ouvertement qui je suis. Il le leur avait dit tant de fois, et ses œuvres mêmes parlaient, ce qui lui fait dire : « Je vous le dis et vous ne me croyez pas. Cependant les œuvres que je fais au nom de mon Père, parlent assez, et me rendent un assez grand témoignage. » Ils avaient donc deux témoignages, celui de sa parole, et, ce qui était encore plus fort celui de ses miracles. S'ils consultaient après cela, au lieu de croire, un mauvais esprit les poussait. La vérité éternelle, qu'ils consultent mal, n'a rien à leur répondre, et n'a plus qu'à les confondre devant tout le peuple.

« Mais vous ne me croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. Mes brebis entendent ma voix, je les connais et elles me suivent. Et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de mes mains. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que toute la nature, et nul ne peut rien ravir des mains de mon Père. Mon Père et moi ne sommes qu'un. Les Juifs prirent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit : J'ai fait beaucoup de bonnes œuvres en votre présence par la vertu de mon Père, pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répondirent : Nous ne vous lapidons pas pour une bonne œuvre, mais à cause de votre blasphème, et parce que n'étant qu'un homme, vous vous faites Dieu. Jésus leur répartit : N'est-il pas écrit dans votre loi : J'ai dit que vous êtes des dieux. Si elle appelle dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et que l'Écriture ne puisse perdre sa force, celui que le Père a sanctifié et qu'il a envoyé dans le monde, vous dites qu'il blasphème, parce



qu'il s'appelle lui-même le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne croyez pas en moi; mais si je les fais, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez aux œuvres, afin que vous connaissiez et que vous croyiez que mon Père est en moi, et que je suis en mon Père. »

« Ils cherchaient encore à se saisir de lui, mais il s'échappa de leurs mains. Il se retira de nouveau au-delà du Jourdain, dans l'endroit où Jean avait commencé à baptiser, et il demeura là. Plusieurs vinrent le trouver, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle; mais tout ce que Jean a dit de Jésus est véritable. Et il y en eut beaucoup qui crurent en lui. »

« Des publicains et des pécheurs venaient à Jésus pour l'entendre. Les scribes et les Pharisiens murmuraient et disaient : Cet homme reçoit des gens de mauvaise vie et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole : Quel est celui de vous qui ayant cent brebis, s'il en perd une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, et ne court pas après sa brebis perdue jusqu'à ce qu'il la trouve? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la charge tout joyeux sur ses épaules. En rentrant dans la maison, il appelle ses amis et ses voisins : Réjouissez-vous avec moi, dit-il, de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue. Je vous dis que le ciel conçoit une joie plus grande pour le retour d'un seul pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Ou, quelle est la femme qui ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume pas une lampe, ne balaye pas la maison, et ne la cherche pas avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve. Quand elle l'a retrouvée, elle rassemble ses amies et ses voisines, et leur dit : Félicitez-moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. Oui, je vous le dis, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour le repentir d'un seul pécheur. »

« Il leur dit encore : Un homme avait deux fils et le plus

jeune des deux dit à son père : Mon père , donnez-moi mon partage du bien qui me touche ; et le père leur fit le partage de son bien. Peu de jours après, le plus jeune, ramassant tout ce qu'il possédait, s'en alla dans une région fort éloignée et y dissipa sa fortune en vivant dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, il y eut une grande famine dans ce pays-là , et il commença lui-même à tomber en nécessité. Il s'en alla et se mit au service d'un des habitants du pays, qui l'envoya à sa maison des champs pour y garder des pourceaux. Et là il eût désiré de se rassasier des gousses que les pourceaux mangeaient , et personne ne lui en donnait. Enfin, rentrant en lui-même, il se dit : Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim. Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux : je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; traitez-moi comme l'un de vos serviteurs. Il se leva, et vint trouver son père. Il était encore loin, que son père l'aperçut ; touché de compassion, il courut au devant de son fils, se jeta à son cou et l'embrassa. Son fils lui dit : Mon père, j'ai péché contre le ciel et à vos yeux ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Alors le père dit à ses serviteurs : Apportez sa première robe, et l'en revêtez : mettez-lui un anneau au doigt, et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et le tuez : mangeons et faisons bonne chère, parce que mon fils était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé. »

« Son fils aîné était alors aux champs ; quand il revint et qu'en approchant de la maison, il entendit la musique et les chants, il appela un des serviteurs et lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui répondit : Votre frère est de retour, et votre père a fait tuer le veau gras parce qu'il l'a retrouvé sain et sauf. Le frère fut indigné, et il ne voulait pas entrer. Son père alors sortit, et se mit à le prier ; mais

il répondit à son père : Voilà tant d'années que je vous sers, sans avoir jamais désobéi à vos ordres, et jamais vous ne m'avez donné un chevreau pour régaler mes amis, et dès que votre fils, qui a dévoré son bien avec des femmes perdues, revient, vous faites tuer pour lui le veau gras ! Mon fils, lui dit son père, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Mais il faut que je me réjouisse et que je donne un festin, parce que votre frère était mort, et il est ressuscité ; il était perdu, et il a été retrouvé. »

Toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages, ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir, enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures, sont un tableau naturel de la vie humaine ; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus, une image accomplie des grâces de la pénitence. Pour donner un cours plus libre à ses passions l'enfant prodigue renonce à la commodité et à la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim et au désespoir. Ainsi vous voyez que ses joies se tournent bientôt en une amertume infinie. Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres : et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges vicissitudes ! Plongé par

ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence ; et c'est ce qui donne lieu de faire voir, dans l'égarément et le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleurs ; et les douleurs, sources fécondes de nouveaux plaisirs.

## XLV

## PARABOLES DE L'ÉCONOME ET DU MAUVAIS RICHE.

« Jésus, s'adressant aussi à ses disciples, dit encore : Un homme riche avait un intendant qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé les biens de son maître. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre administration ; car désormais vous n'administrerez plus. L'intendant dit en lui-même : Que ferai-je ? mon maître m'ôte l'administration de ses biens. Je n'ai pas la force de travailler à la terre ; je rougis de mendier. Je sais ce que je ferai, pour trouver un asile, lorsque j'aurai perdu mon emploi. Il convoque un à un tous les débiteurs de son maître, et dit au premier : Combien dois-tu à mon maître ? Cent barils d'huile, répond celui-ci. Tiens, voilà ton obligation : Assieds-toi vite là, et écris cinquante. Il dit ensuite à un autre : Et toi, combien dois-tu ? Cent mesures de froment, répond-il. Prends ton engagement, et écris quatre-vingts. Le maître fit l'éloge de la prudence de cet intendant infidèle ; car pendant cette vie les enfants du siècle sont plus habiles que les enfants de lumière. Et moi je vous dis : Faites-vous des amis avec ces richesses injustes, afin que, lorsque vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles. Qui est fidèle dans les moindres choses, l'est aussi dans les plus grandes, et qui est injuste

dans les moindres choses , l'est aussi dans les plus grandes. Si vous n'avez pas eu de bonne foi dans l'usage des richesses trompeuses de ce monde , qui vous confiera les richesses véritables ? Et si vous, vous n'avez pas été honnête pour le bien d'autrui , qui vous donnera celui qui vous revient ? On ne peut être le serviteur de deux maîtres ; car ou l'on haïra l'un et l'on aimera l'autre , ou l'on s'attachera à celui-ci et l'on méprisera celui-là. On ne peut servir Dieu et l'argent. »

« Les Pharisiens , qui étaient des avares , entendaient tout cela , mais ils riaient de lui. Alors Jésus leur dit : Pour vous , vous tâchez de paraître justes devant les hommes , mais Dieu connaît vos cœurs , car ce qui est grand aux yeux des hommes , n'est qu'abomination aux yeux de Dieu. La loi et les prophètes ont eu autorité jusqu'à la venue de Jean ; mais dès ce moment le royaume de Dieu a été annoncé , et c'est par la violence qu'on y parvient. Le ciel et la terre disparaîtront avec plus de facilité qu'il ne tombera un seul point de la loi. »

« Il y avait un homme riche , qui était vêtu de pourpre et de lin , et se traitait tous les jours splendidement ; et il y avait un pauvre appelé Lazare , tout couvert d'ulcères , couché à la porte de ce riche ; il eût bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table de ce riche , et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient lécher ses ulcères. Or , le mendiant vint à mourir et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi , et fut enseveli dans les enfers. Du lieu de son supplice , élevant les yeux en haut , il vit de loin Abraham , et Lazare dans son sein. Il s'écria alors : Père Abraham , ayez pitié de moi , et envoyez Lazare , afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue , car je suis cruellement tourmenté dans cette flamme. Abraham lui dit : Mon fils , souviens-toi que tu as reçu tes biens en ce monde , et Lazare a reçu ses maux ; c'est pourquoi il est consolé et tu

es dans les tourments. » Il est heureux, car il a souffert avec patience : son état pénible le forçait souvent à pleurer des maux extrêmes, et il n'avait point de consolation du côté des hommes : le riche impitoyable ne daignait pas le regarder. Mais parce qu'il a souffert avec patience, il est consolé : Dieu l'a reçu dans le lieu où il n'y a point de douleur et de peine. « Et de plus nous sommes séparés par un vaste chaos, de sorte que ceux qui voudraient passer d'ici vers vous ne le peuvent pas, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes. Père Abraham, reprit-il, envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Abraham lui répondit : Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent. Non, dit-il, Père Abraham, si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. Abraham lui répliqua : S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, quand même quelqu'un ressusciterait d'entre les morts, ils ne croiront pas. »

[Notre divin Sauveur parlait souvent du royaume de Dieu. Les Juifs ne l'entendaient que du règne temporel du Messie sur la terre. C'était l'objet de leurs désirs et il était bien naturel que l'impatience les prît de savoir quand il arriverait : « Interrogé par les Pharisiens, quand viendra le royaume de Dieu, il leur répondit : Le royaume de Dieu ne vient pas d'une manière sensible. On ne dira point : Il est ici, ou il est là. Le royaume de Dieu est au-dedans de vous. » Peu satisfaits de cette réponse, les Pharisiens cessèrent de le questionner. S'adressant alors à ses disciples, Jésus leur dit : « Les jours viendront où vous désirerez voir un seul jour du Fils de l'homme, et vous ne le verrez pas. » Je disparaîtrai bientôt de vos yeux et mon absence vous sera bien douloureuse ; car il leur prédisait le temps où accablé de travaux, ils désireraient inutilement sa présence sensible, qui était pour eux une source de consolations.]

## XLVI

PRIER AVEC PERSÉVÉRANCE. — LE PHARISIEN ET LE PUBLICAIN. —  
INDISSOLUBILITÉ DU MARIAGE. — JÉSUS BÉNIT LES PETITS ENFANTS.

« Jésus leur disait aussi cette parabole pour montrer qu'il faut prier toujours et ne cesser jamais : Dans une certaine ville, était un juge qui ne craignait pas Dieu, et ne se souciait point des hommes. Dans la même ville, il y avait une veuve qui venait le trouver, et lui disait : Rendez-moi justice contre mon adversaire. Pendant long-temps il refusa de le faire. Mais enfin il se dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je ne me soucie pas des hommes, cependant, à cause de l'importunité de cette veuve, je lui ferai justice, de peur qu'à la fin elle ne vienne me faire des reproches en face. Le Seigneur ajouta : Écoutez ce que dit ce juge inique. [Car tout inique qu'il est, il ne peut résister à une prière persévérante : et Dieu, qui n'est que justice et bonté,] ne rendra pas justice à ses élus qui crient nuit et jour vers lui, et il tardera longtemps ! Je vous le dis : il leur rendra promptement justice. Mais lorsque le Fils de l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre ? »

« Il faut prier toujours, et ne cesser jamais. » Cette prière perpétuelle ne consiste pas en une perpétuelle tension de l'esprit, qui ne ferait qu'épuiser les forces, et dont on ne viendrait peut-être pas à bout. Cette prière perpétuelle se fait, lorsqu'ayant prié à ses heures, on recueille de sa prière et de sa lecture quelque vérité, ou quelque mot, qu'on conserve dans son cœur, et qu'on rappelle sans effort de temps en temps, en se tenant le plus qu'on peut dans un état de dépendance envers Dieu, en lui exposant son besoin, c'est-à-dire, en l'y remettant devant les yeux sans rien

dire. Alors, comme la terre entr'ouverte et desséchée semble demander la pluie, seulement en exposant au ciel sa sécheresse; ainsi l'âme, en exposant ses besoins à Dieu. Et c'est ce que dit David : « Mon âme, ô Seigneur, est devant vous comme une terre desséchée. » Seigneur, je n'ai pas besoin de vous prier : mon besoin vous prie, mon indigence vous prie, ma nécessité vous prie. Tant que cette disposition dure, on prie sans prier; tant qu'on demeure attentif à éviter ce qui nous met en péril, on prie sans prier; et Dieu entend ce langage.

« Jésus dit aussi cette parabole à plusieurs, qui, pleins de confiance en eux-mêmes, se regardaient comme justes et méprisaient les autres : Deux hommes montèrent au temple pour prier : l'un était Pharisien, et l'autre publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, impudiques, tel qu'est aussi ce publicain. » En quoi excelliez-vous donc ? « Je jeûne deux fois la semaine, je paie la dîme de tout ce que j'ai de bien. » Il ne vante que l'extérieur, et ceux-là lui ressemblent, qui ne s'attachent qu'aux observances extérieures; c'est une justice pharisaïque qui semble avoir quelque exactitude, mais qui s'attire de Jésus-Christ ce juste reproche : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » C'est une fausse justice. Mais que dirons-nous de ceux qui n'ont pas même cette justice et cette exactitude extérieure, si ce n'est qu'ils sont pires que les Pharisiens et que les Juifs ?

« Le Publicain, se tenant bien loin, n'osait seulement lever les yeux au ciel; mais il se frappait la poitrine, en disant : O Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé. »



« Lorsque Jésus eut achevé ces discours, il quitta la Galilée, et vint sur les confins de la Judée, au-delà du Jourdain. De nombreuses troupes l'y suivirent et il guérit leurs malades; et il les instruisait selon sa coutume. Des Phari-siens vinrent à lui pour le tenter, et lui dirent : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque cause que ce soit? Il leur répondit : Que vous ordonne Moïse? Moïse a permis, lui dirent-ils, de la renvoyer après lui avoir remis une déclaration écrite de répudiation. Jésus leur répliqua : C'est à cause de la dureté de votre cœur qu'il vous a donné ce précepte. N'avez-vous pas lu que celui qui fit l'homme au commencement, créa un homme et une femme, et qu'il dit : A cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux dans une chair : c'est pourquoi ils ne sont plus deux mais une chair. Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. Pourquoi donc, lui dirent-ils, Moïse a-t-il ordonné qu'en renvoyant sa femme, un homme lui donne une déclaration écrite de répudiation? C'est que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes à cause de la dureté de votre cœur; mais au commencement il n'en était point ainsi. Et moi je vous dis, que quiconque répudie sa femme, si ce n'est en cas de fornication, et en épouse un autre, commet un adultère, et celui qui épouse une femme répudiée commet un adultère. »

« Quand ils furent de retour à la maison, ses disciples l'interrogèrent encore à ce sujet, et il leur dit : Quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère avec celle-ci, et si une femme quitte son mari et épouse un autre homme elle commet un adultère. Si telle est la condition du mari et de la femme, lui dirent ses disciples, il vaut mieux ne se point marier. Il leur dit : Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné. Il y a des eunuques qui sont tels dès leur naissance; il y en a

d'autres qui le sont par la main des hommes ; et il y en a qui se sont rendus eux-mêmes ennuques pour le royaume du ciel. Qui pourra entendre cette parole l'entende. » La religion chrétienne est la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur ; où elle a été consacrée à Dieu ; où l'on a souffert toute sorte de persécutions et la mort même , plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges ; c'est lui qui a fait connaître au monde ces eunuques spirituels autrefois prédits par les prophètes , mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne. Il a inspiré à son apôtre que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager ; fils d'une vierge , vierge lui-même , qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste , vierge ; et pour son disciple bien-aimé Saint Jean , vierge aussi selon toute la tradition chrétienne , dont les apôtres , qui ont tout quitté , ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie , et , pour ainsi dire , entre les mains de la continence ; où il ne faut pas s'étonner si , comme la foi , la sainte virginité a eu ses martyrs. Fils de Dieu et Fils d'une Vierge , ces deux choses devaient aller ensemble , afin qu'on pût dire en tout sens : « Qui comprendra sa génération ? » toujours virginale , et dans le sein de son père et dans celui de sa mère ! O Jésus , nous la croyons si nous ne pouvons pas la comprendre ! Elle nous apprend qu'il n'y a rien de plus incompatible que l'impureté et la religion chrétienne. Élevé parmi des mystères si chastes , qui peut souffrir de la corruption dans sa chair ? Le seul nom de Jésus n'inspire-t-il pas la pureté ? Qui peut seulement le prononcer avec des lèvres souillées ?

« On lui présenta ensuite de petits enfants pour qu'il leur imposât les mains et qu'il priât sur eux ; mais ses disciples repoussaient avec des paroles dures ceux qui les lui présen-

taient. Jésus en fut fâché et, appelant à lui ces petits enfants, il dit : Laissez ces petits enfants venir à moi, et ne les éloignez pas, car c'est à de tels qu'appartient le royaume de Dieu. Je vous dis en vérité que quiconque ne recevra pas en enfant le royaume de Dieu n'y entrera point. Puis les embrassant, il leur imposa les mains et les bénit. Ensuite il quitta ce lieu. »

## XLVII

DIFFICULTÉ DU SALUT POUR LES RICHES. — IL FAUT TOUT QUITTER POUR SUIVRE JÉSUS-CHRIST. — PARABOLE DES OUVRIERS DE LA VIGNE.

« Quand Jésus fut sorti pour se mettre en chemin, un homme distingué accourut et fléchissant le genou devant lui, il lui fit cette demande : Bon maître, quel bien dois-je faire pour obtenir la vie éternelle ? Jésus lui répondit : Pourquoi m'appellez-vous bon, et pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bon ? Dieu seul est la bonté véritable. Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements. Lesquels, lui demanda-t-il ? Jésus lui dit : Vous les connaissez : Tu ne seras point homicide ; tu ne commettras pas l'adultère ; tu ne voleras point ; tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère, et tu aimeras ton prochain comme toi-même. Le jeune homme lui répondit : J'ai gardé tous ces commandements dès mon jeune âge, que me manque-t-il encore ? Jésus ayant jeté la vue sur lui, l'aima et lui dit : Il ne vous manque plus qu'une chose : si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; puis venez, et suivez-moi. Mais celui-ci, à ces paroles, fut affligé ; il s'en alla tout triste, car il possédait de grands biens. »

« Jésus voyant sa tristesse, et jetant les yeux autour de

lui, dit à ses disciples : En vérité, je vous le dis, il est bien difficile à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Et comme ses disciples étaient tout étonnés de ces paroles, Jésus ajouta : Mes enfants bien-aimés, oh ! qu'il est difficile que ceux qui mettent leur confiance dans leurs richesses entrent dans le royaume de Dieu ! Il est plus aisé de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu. Les disciples furent encore plus interdits, et se dirent les uns aux autres : Et qui pourra donc être sauvé ? Mais Jésus les regardant : C'est impossible aux hommes, leur dit-il, mais ce n'est pas impossible à Dieu, parce que tout est possible à Dieu. »

« Alors Pierre lui dit : Vous voyez que nous avons tout quitté pour vous suivre, quelle sera donc notre récompense ? Jésus leur répondit : Je vous le dis en vérité, vous qui m'avez suivi : Au jour de la régénération, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le trône de sa majesté, vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez avec moi les douze tribus d'Israël. » Vous les jugerez avec moi, vous serez tous mes assesseurs. Levez les yeux aux grandeurs, à la puissance, aux trônes que je vous prépare dans ces dernières assises, où tout l'univers sera jugé par une dernière et irrévocable sentence. Quoi ! l'ambition ne mourra pas à ces paroles ! Il ne reste plus qu'à songer à qui cette gloire est promise. C'est à ceux qui persévèrent avec Jésus-Christ dans ses tentations, qui le suivent à la croix, qui portent sa croix avec lui tous les jours, qui ont tout quitté pour lui. « Et quiconque aura quitté sa maison, ses frères et ses sœurs, son père ou sa mère, sa femme ou ses fils, ou ses champs, à cause de mon nom et de l'Évangile, recevra le centuple, dès le temps présent en maisons, en frères, en sœurs, en mère, en fils, en terres, avec des persécutions, et, dans le siècle à venir, il aura pour héritage la vie éternelle. Mais plusieurs des premiers deviendront les derniers, et des derniers deviendront les premiers. »

« Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin pour louer des ouvriers pour sa vigne. Après être convenu avec eux d'un denier pour prix de la journée, il les envoya à sa vigne. Étant sorti vers la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient dans la place à ne rien faire. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne, et je payerai ce qui est juste. Ils y allèrent. Il sortit de nouveau vers la sixième et la neuvième heure et agit de même. Étant sorti vers l'onzième heure, il en trouva encore d'autres qui étaient là, et il leur dit : Comment demeurez-vous ici tout le jour sans rien faire ? Parce que personne ne nous a loués, lui répondirent-ils. Il leur dit : Allez, vous aussi, à ma vigne. Quand le soir fut venu, le maître de la vigne dit à son intendant : Appelez les ouvriers, et payez-leur leur journée, en commençant par les derniers et finissant par les premiers. Lorsque ceux qui étaient venus à l'onzième heure s'approchèrent, ils reçurent chacun un denier. Les premiers étant venus à leur tour, crurent qu'ils recevraient davantage; mais ils ne touchèrent chacun qu'un denier. En le recevant, ils murmuraient contre le père de famille, disant : Les derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les avez payés à l'égal de nous qui avons porté tout le poids du jour et de la chaleur. Mais il répondit à l'un d'eux : Mon ami, je ne vous fais point de tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier pour votre journée ? Prenez ce qui vous appartient, et retirez-vous : pour moi, je veux donner à ce dernier autant qu'à vous. Ne m'est-il pas permis de faire de mon bien ce que je veux ? Et faut-il que votre regard soit mauvais parce que je suis bon ? Et ainsi les derniers seront les premiers, et les premiers seront les derniers; car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Pourquoi ? ô homme ! qui êtes-vous pour interroger Dieu, et demander raison de ses conseils ? Profitez de la grâce qui vous est offerte, et laissez à Dieu la science de ses conseils

et la cause de ses jugements. Vous êtes tenté d'incrédulité à la vue du petit nombre des sauvés, et peu s'en faut que vous ne rejetiez le remède qu'on vous présente, comme un malade insensé, qui, dans un grand hôpital, où un médecin viendrait à lui avec un remède infaillible, au lieu de s'abandonner à sa conduite, regarderait à droite et à gauche ce qu'il ferait des autres. Malheureux ! songe à ton salut, sans promener sur le reste des malades ta folle et superbe curiosité.

### XLVIII

RÉSURRECTION DE LAZARE. — PREMIER CONSEIL TENU CONTRE JÉSUS-CHRIST, OU CAÏPHE PROPHÉTISE. — JÉSUS SE RETIRE A EPHREM.

Jésus approche de Jérusalem, sa mort approche en même temps ; et ce qu'il va faire à cette approche, et pour nous y préparer, est admirable. La première chose, c'est la résurrection de Lazare. Il allait mourir, et il semblait que l'empire de la mort allait s'affermir plus que jamais, après qu'il y aurait été assujéti lui-même. Mais il fait ce grand miracle de la résurrection de Lazare, afin de nous faire voir qu'il est le maître de la mort.

« Il y avait un malade, appelé Lazare de Béthanie (1),

(1) Cette Béthanie, qu'il faut distinguer d'autres lieux de la Judée qui portent le même nom, est un village situé sur le revers opposé de la montagne des Oliviers, par rapport à Jérusalem, dont il n'est distant que d'une bonne demi-lieue. Il s'appelle aujourd'hui Lazariéh, en mémoire de la résurrection de Lazare. On y montre les vestiges de sa maison, et la grotte où il resta quatre jours enterré. On y descend aujourd'hui par plusieurs degrés, taillés dans le roc, au bas desquels on entre dans une grotte à peu près carrée où l'on a dressé un autel. A main gauche, est le caveau creusé et voûté où Lazare fut posé mort. L'entrée actuelle a été pratiquée pour que les Chrétiens pussent pénétrer dans ce lieu célèbre, l'ancienne entrée se trouvant dans l'enceinte d'une mosquée, d'où les Musulmans repoussent tout ce qui n'est pas de leur religion.

qui était du bourg de Marie et de Marthe sa sœur. » Béthanie était une bourgade, à la racine de la montagne des Oliviers. « Marie était celle qui avait versé un parfum sur le Seigneur, et avait essuyé ses pieds avec ses cheveux : la même dont le frère Lazare était malade. Ses sœurs envoyèrent donc dire à Jésus : Seigneur, celui que vous aimez est malade. » Excellente manière de prier : sans rien demander, on expose à celui qui aime le besoin de son ami. Jésus entend la voix du besoin, d'autant plus que cette manière de le prier a quelque chose, non-seulement de plus respectueux et de plus soumis, mais encore de plus tendre. Qu'elle est aimable cette prière ! Pratiquons-la principalement pour les maladies de l'âme.

« A ce message, Jésus répondit : Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de l'homme en soit glorifié. » Lazare en mourut pourtant ; mais le Sauveur voulait dire que la mort sera vaincue, et le Fils de Dieu glorifié par cette victoire. « Or Jésus aimait Marthe, et Marie sa sœur, et Lazare » qui était malade. Voilà les amis de Jésus ; leur maison était toujours ouverte à lui et aux siens ; ce sont ses hôtes et ses amis. « Ayant appris qu'il était malade, Jésus demeura néanmoins deux jours dans le lieu où il se trouvait. Après ce temps, il dit à ses disciples : Retournons en Judée. Ses disciples lui dirent : Maître, il n'y a que peu de temps que les Juifs vous cherchaient pour vous lapider, et vous allez vous mettre entre leurs mains ! Jésus leur répondit : N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Si quelqu'un marche pendant le jour, il ne fait pas de faux pas, parce qu'il voit la lumière qui éclai-

A un demi-quart de lieue de Béthanie, on montre une pierre où, dit la tradition, Jésus s'assit en attendant Marie, que Marthe était allée appeler de sa part. On appelle cette pierre, où Marthe trouva le Sauveur, où Madeleine l'adora, où les Juifs le saluèrent, où il frémit et où il pleura, la *Pierre de l'entretien*, parce qu'il s'entretint là avec ces deux sœurs. La maison de Marthe était à quelques pas de là.

re ce monde, mais s'il marche la nuit, il se heurte, parce qu'il n'a point de lumière. [C'est-à-dire, je puis marcher en assurance durant les jours de ma vie réglés par mon Père, et je ne tomberai entre les mains de mes ennemis que lorsque la nuit, c'est-à-dire l'heure de ma mort sera arrivée.] Après ces paroles, il ajouta : Lazare, notre ami, dort : » Quel bonheur à des mortels de pouvoir avoir Jésus pour ami ! « Notre ami : » Lazare aimait et lui et sa compagnie, ses disciples avaient part à son amitié. Je vais l'éveiller, » poursuit-il, appelant la mort un sommeil plutôt qu'une mort ; et montrant qu'il lui est aussi facile de ressusciter un mort, que de réveiller un endormi. « Seigneur, lui dirent ses disciples, s'il dort, il est guéri. Jésus avait voulu parler de sa mort ; mais eux croyaient qu'il parlait du sommeil ordinaire. Jésus leur dit alors clairement : Notre ami Lazare est mort. Je m'en réjouis pour l'amour de vous, afin que vous croyiez, parce que je n'y étais pas. Mais allons à lui. Alors Thomas, appelé Didyme dit aux autres disciples : Allons-y aussi pour mourir avec lui. » Ils voulaient le détourner de ce voyage ; et il n'y eut que Thomas, qui entendit le mystère, lorsqu'il dit courageusement : Allons, allons aussi, « et mourons avec lui ! » Belle parole si elle eût été suivie de l'effet ! Mais Thomas s'enfuit comme les autres ; et il fut le dernier à croire à sa résurrection. Voilà l'homme : celui qui parle le plus hardiment, le plus souvent est le plus faible, lorsque Dieu l'abandonne à lui-même.

« Jésus arriva, mais il trouva que Lazare était depuis quatre jours dans le tombeau. Béthanie n'étant éloignée de Jérusalem que d'environ quinze stades, nombre de Juifs s'étaient rendus auprès de Marthe et de Marie, pour les consoler de la mort de leur frère. Dès que Marthe apprit que Jésus était arrivé, elle alla au devant de lui ; mais Marie demeura à la maison. » Marthe et Marie conservent toujours leur caractère. Marthe est toujours la plus empressée ; elle



parle plus, elle agit plus. « Marthe lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort; mais je sais que, même à présent, Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez. » Vous avez tout pouvoir, non-seulement pour prévenir la mort, mais encore pour lui enlever la proie qu'elle a déjà entre les mains. » A mesure que Jésus avance, il paraît de plus en plus vainqueur de la mort.

« Votre frère ressuscitera, lui dit Jésus. Je le sais, dit Marthe, au dernier jour, à la résurrection générale. » Elle ne doute pas que Jésus ne puisse le ressusciter avant ce temps; mais elle ne se juge pas digne de cette grâce. Goûtons ces paroles du Sauveur, après lesquelles la mort n'a plus rien d'affreux : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand il sera mort, il vivra. Celui qui vit et qui croit en moi ne mourra point éternellement. » Il ne mourra point pour jamais; la mort ne sera pour lui qu'un passage; il n'y demeurera pas, et il viendra à un état où il ne mourra jamais. « Croyez-vous cela? Oui, Seigneur, lui dit-elle, je crois que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. » La foi de Marthe est grande. Les Juifs disaient de Jésus : « Ne pouvait-il pas faire que Lazare ne mourût pas? » Celle-ci dit, non-seulement qu'il le pouvait faire, mais qu'il l'aurait fait; et qu'il pouvait encore le ressusciter s'il voulait. Elle voit en esprit la résurrection générale, et confesse Jésus-Christ, comme celui qui, étant au ciel et dans le sein de son Père, est venu au monde. Jésus, Fils du Dieu vivant, est vivant de la même vie que son Père. « Comme le Père, » dit-il, « a la vie en soi, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en soi. » Il a donc raison de nous dire qu'il est « la résurrection et la vie; » et encore; « Je suis la vie; » et encore : « Comme le Père ressuscite et vivifie, ainsi le Fils vivifie qui il lui plaît. » Il est une source de vie; il est la vie même comme le Père. La vie est venue à nous, quand il s'est fait hom-

me. » Nous vous annonçons la vie éternelle qui était dans le Père, et qui nous est apparue » pour se répandre sur nous, disait Saint Jean.

« Après ces mots, Marthe s'en alla, et appela sa sœur Marie en secret : Le Maître est là, lui dit-elle ; il vous demande. » Jésus était content de la foi de Marthe ; mais pour achever d'être touché, il voulait voir les pleurs, la tendresse intime et la douceur de Marie toujours attachée du fond de son cœur à sa parole. Il y a un certain secret entre Jésus-Christ et les âmes intérieures, qui sont figurées par Marie. Il faut entrer dans ce secret, et ne le pas troubler en y mêlant le monde. Entends, chrétien, ce doux secret, ce secret entre le Verbe et l'âme détachée des sens, qui l'écoute au dedans et qui ne connaît que sa voix.

« A l'instant Marie se lève, et vient à Jésus. » Quand il appelle, on ne peut y apporter trop de promptitude. « Jésus n'était pas encore entré dans le bourg, mais il se trouvait dans le lieu où Marthe l'avait rencontré. Les Juifs, qui étaient à la maison et qui la consolait, la voyant partir si vite, la suivirent en disant : Elle va pleurer au tombeau. » On connaissait son bon naturel et son cœur tendre ; mais Jésus avait réglé ses tendresses, dont le principal objet était sa parole. « Marie en arrivant au lieu où était Jésus, se jeta à ses pieds dès qu'elle le vit, et lui dit : Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Elle ne dit qu'un mot, et c'est assez. « Jésus la voyant pleurer, et voyant aussi les larmes des Juifs qui l'avaient accompagnée, frémit dans son esprit et se troubla. Où l'avez-vous mis ? dit-il. Seigneur, venez et voyez, lui répondit-on. Et Jésus pleura. » Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible ? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus. Les larmes mêmes de Jésus nous remplissent d'espérance : si le médecin tout-puissant est touché de nos maux, s'il les pleure, s'il en frémit, il les guérira. « Voyez comme il l'aimait, dirent les

Juifs. » Soyez loué, ô Seigneur Jésus, qu'on pût remarquer la tendresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter et d'aimer à votre exemple : les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent. « Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : Celui qui a ouvert les yeux de l'aveugle-né ne pouvait-il pas faire que son ami ne mourût pas ? Jésus, frémissant encore en lui-même, vint au tombeau : c'était une grotte, et elle était fermée par une pierre. Otez la pierre, dit Jésus. Mais la sœur du mort, Marthe, lui dit : Seigneur, il sent déjà mauvais ; voilà le quatrième jour qu'il est là. »

La mort paraît ici dans ce qu'elle a de plus affreux. Lazare est mort, enseveli, enterré, déjà pourri et puant. On craint de lever la pierre de son tombeau, de peur d'infecter le lieu et la personne de Jésus par cette insupportable odeur. Voilà un spectacle horrible : Jésus en frémit, Jésus en pleure. Dans la mort de Lazare, son ami, il déplore le commun supplice de tous les hommes ; il regarde la nature humaine comme créée dans l'immortalité, et comme condamnée à mort pour son péché. Il est l'ami de tout le genre humain ; il vient le rétablir : il commence par en pleurer le désastre, par en frémir, par se troubler lui-même à la vue de son supplice. Ce qui lui paraît si horrible dans la mort, c'est qu'elle est causée par le péché ; et c'est plutôt le péché que la mort qui lui cause ce frémissement, ce trouble, ces pleurs. Il est saisi d'un nouveau frémissement à mesure qu'il approche du tombeau. En voyant cette affreuse caverne, où le mort était gisant, on dirait qu'il n'y a point de remède à un si grand mal. « Celui, » dit-on, « qui a éclairé l'aveugle-né, ne pouvait-il pas empêcher que son ami ne mourût ? » On ne dit pas, ne pouvait-il pas le ressusciter ? C'est à quoi on ne songeait seulement pas. On croit que son pouvoir n'allait pas plus loin que de l'empêcher de mourir ; mais le tirer de la mort, quoiqu'il en eût déjà donné des exem-

ples, on ne voulait ni s'en souvenir ni le croire. On croit qu'il n'a que des larmes et cette frémissante horreur à donner à un tel mal. Voilà tout le genre humain dans la mort : il n'y a qu'à pleurer son sort, on n'y voit aucune ressource. C'est le commencement de l'histoire et comme la première partie de ce tableau : tout y est rempli d'horreur.

Mais voici la seconde, et tout y est plein au contraire de consolation. « Jésus répondit à Marthe : Ne vous ai-je pas dit que si vous croyiez, vous verriez la gloire de Dieu ? Ils ôtèrent la pierre. Jésus levant les yeux en haut, dit : Mon Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez écouté. Pour moi je savais que vous m'écoutez toujours, mais je parle ainsi à cause de ce peuple, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » Quoiqu'il puisse demander à Dieu, fût-ce la résurrection d'un mort de quatre jours, et déjà pourri, il est assuré de l'obtenir. Et pour montrer l'efficacité de sa prière, il commence en remerciant d'avoir été écouté.

« Après ces paroles, il cria d'une voix forte : Lazare, sortez, paraissez. » Les prophètes avaient ressuscité quelques morts ; mais on n'avait point encore traité la mort d'une manière si impérieuse. C'est que « le temps devait venir, et il était déjà venu, » disait le Sauveur, « que ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'entendront recevront la vie. » Ce quise fait maintenant pour le seul Lazare, se fera un jour pour tous les hommes. « Aussitôt le mort se présenta, les pieds et les mains liés de bandelettes, » à peu près comme un enfant dans le berceau, « et le visage enveloppé d'un suaire. » Un homme vivant ne pourrait se remuer en cet état ; cependant un mort se lève et paraît : tant il y a d'efficacité dans la parole du Sauveur. « Déliez-le, leur dit Jésus ; » ôtez-lui ces bandelettes dont il est serré, « et laissez l'aller. » On n'a point dit ni où il alla, ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit, ni ce qu'on lui dit, ni où il avait été, ni comment il se

trouvait : toutes questions superflues. Dieu, qui, dès le moment de sa mort savait ce qu'il en voulait faire, avait tout réglé; il savait par où nous devaient venir les vérités de l'autre vie. Jésus notre docteur savait tout, et avait tout vu dans la source. La simplicité du narré nous apprend ce qu'on doit considérer dans les grandes choses, et comme il y faut mépriser les minuties.

« Plusieurs des Juifs, qui étaient venus voir Marie et Marthe, et avaient été témoins de ce que Jésus avait fait, crurent. » Après un si grand miracle, il semble qu'il ne faut pas s'étonner que plusieurs crussent. La résurrection de Lazare était arrivée en présence de tout le monde, à la porte de Jérusalem, avec le concours qu'attire un deuil dans les maisons considérables : « Plusieurs crurent, » dit l'Évangéliste. C'était là l'effet naturel d'un si grand miracle. « Mais d'autres, » qui savaient la haine des pontifes et des Pharisiens contre Jésus, et qui y entraient, « allèrent trouver les Pharisiens, et leur annoncer ce miracle de Jésus. Là-dessus, les princes des prêtres et les Pharisiens assemblèrent le conseil, » et la résolution en fut étrange. « Que faisons-nous? dirent-ils. Cet homme fait beaucoup de miracles : » Ils ne nient point le fait; il est trop constant. « Que ferons-nous? » La réponse est aisée : Croyez en lui; mais leur avarice, leur faux zèle, leur hypocrisie, leur ambition, leur domination tyrannique sur les consciences, que Jésus découvrait, encore qu'ils la cachassent sous la marque du zèle de la religion, les aveuglaient. En cet état, « ils ne peuvent croire, » comme nous verrons bientôt; et ils aiment mieux résister à Dieu que de renoncer à leur empire. Les incrédules s'écrient : Comment tout le monde n'a-t-il pas cru, s'il y a eu tant et de si grands miracles? Ils n'entendent pas le profond attachement du cœur humain à ses sens, et aux affaires qui les flattent; d'où suit une indifférence prodigieuse pour le salut. Ce qui fait qu'on ne dai-

gne pas s'appliquer à ce qui se passe qui y a rapport, ni s'en enquérir; et que ceux qui l'ont vu, s'étourdissent eux-mêmes pour n'y pas croire, de peur qu'en y croyant ils ne soient forcés de renoncer à tout ce qu'ils aiment, et d'embrasser une vie qui leur paraît si insupportable et si triste.

Il faut donc entendre qu'outre les miracles du dehors, il en fallait un au-dedans, pour y changer la mauvaise disposition des cœurs; et c'est là l'effet de la grâce. De là vient que si peu de gens ont cru, encore qu'on ait vu tant de prodiges, et qu'ils eussent été écrits dès le commencement avec des circonstances si particulières, qu'il n'y avait rien de plus aisé que d'en découvrir la vérité; comme il n'y eût rien eu de plus impudent, ni de plus capable de détromper les plus crédules, que de leur avancer tant de faits positifs, dont le contraire eût été si constant. Il n'y a eu que ceux qui ont assez aimé leur salut et la vérité, pour prendre soin ou de s'enquérir des choses qui se passaient en Judée à la vue de tout le monde, ou d'y faire, s'ils les voyaient, les réflexions nécessaires, afin de les voir d'un autre œil que le vulgaire attaché aux sens et aux préventions.

Ce qu'il y a ici de plus étonnant, c'est que ceux qui ne voient pas la volonté de Dieu dans les miracles qui la déclaraient si évidemment, sont les plus savants du peuple, les pontifes, les Pharisiens et les docteurs de la loi; parce que des hypocrites comme eux, qui n'employaient le nom de Dieu qu'à tromper le monde, des avarés, des orgueilleux, qui faisaient servir la religion à leurs intérêts, devaient être naturellement les plus opposés à la vérité, et les plus incapables de ses secrets. C'est donc ainsi que les pensées de plusieurs furent découvertes, parce qu'on devait voir jusqu'à quel point l'intérêt devait animer les hommes les plus sages en apparence, comme les plus considérables du peuple, contre Dieu et la vérité.

Il ne faut donc plus s'étonner de l'aveuglement des Juifs.

Celui des impies et des hérétiques est à peu près du même genre : les secrètes dispositions de tous ces gens-là devaient être découvertes. C'est que l'effort qu'il faut faire contre ses sens et contre soi-même, pour se donner tout entier à la vérité et à Dieu, est si grand, que plutôt que de le faire, ils aiment mieux étouffer la grâce et l'inspiration qui les y portent, et s'aveugler eux-mêmes.

« Si nous le laissons faire de la sorte, [disait-on dans le conseil], tous croiront en lui ; et les Romains viendront, et détruiront notre ville et toute notre nation. » C'est le prétexte dont ils couvraient leur intérêt caché et leur ambition. Le bien public impose aux hommes ; et peut-être que les pontifes et les Pharisiens en étaient véritablement touchés ; car la politique mal entendue est le moyen le plus sûr pour jeter les hommes dans l'aveuglement, et les faire résister à Dieu. On voit ici tous les caractères de la fausse politique et une imitation de la bonne, mais à contre-sens. La véritable politique est prévoyante, et par là se montre sage. Ceux-ci font aussi les sages et les prévoyants : « Les Romains viendront. » Ils viendront, il est vrai, non pas comme vous pensez, parce qu'on aura reconnu le Sauveur ; mais au contraire, parce qu'on aura manqué de le reconnaître. « La nation périra : » vous l'avez bien prévu ; elle périra en effet ; mais ce sera par les moyens dont vous prétendiez vous servir pour la sauver : tant est aveugle votre politique et votre prévoyance !

« Mais l'un d'entr'eux, nommé Caïphe, étant pontife de cette année, leur dit : Vous n'y entendez rien, et vous ne pensez pas qu'il faut qu'un homme meure pour tout le peuple, et que la nation ne périsse pas. Il ne dit pas cela de lui-même, mais étant pontife de cette année-là, » [et le don de prophétie étant] en quelque sorte annexé au pontificat, « il prophétisa que Jésus mourrait pour la nation, et non-seulement pour la nation, mais encore pour recueillir tous

les enfants de Dieu dispersés dans tout l'univers. » La politique est habile et capable : ceux-ci font les capables. Voyez avec quel air de capacité Caïphe disait : « Vous n'y entendez rien : » il n'y entendait rien lui-même. « Il faut qu'un homme meure pour le peuple. » Il disait vrai ; mais c'était d'une autre façon qu'il ne l'entendait. La politique sacrifie le bien particulier au bien public , et cela est juste jusqu'à un certain point. « Il faut qu'un homme meure pour le peuple : » il entendait qu'on pouvait condamner un innocent au dernier supplice , sous prétexte du bien public : ce qui n'est jamais permis. Car au contraire le sang innocent crie vengeance contre ceux qui le répandent. Il n'y a point de prétexte plus spécieux que le bien public , que les pontifes et leurs adhérents font semblant de se proposer. Mais Dieu les confondit ; et leur politique ruina le temple , la ville , la nation qu'ils faisaient semblant de vouloir sauver. Et Jésus-Christ leur dit à eux-mêmes : « Vos maisons seront abandonnées , vous et vos enfants porterez votre iniquité ; » et tout périt par les Romains que vous faites semblant de vouloir ménager.

Le résultat du conseil [fut que] « dès ce jour ils résolurent de faire mourir Jésus. En conséquence , Jésus ne se montrait plus en public parmi les Juifs , mais il se retira dans une contrée voisine du désert , dans une ville appelée Ephrem(1) , où il faisait sa demeure avec ses disciples. »

« La pâque des Juifs étant proche , plusieurs personnes de ce pays allèrent à Jérusalem avant la pâque pour se purifier. Ils cherchaient Jésus , et se trouvant dans le temple , ils se demandaient l'un à l'autre : Par quel motif pensez-vous qu'il ne soit pas venu à la fête ? Mais les princes des prêtres avaient donné ordre que , si quelqu'un savait où était Jésus , il le déclarât , afin qu'on pût se saisir de lui. »

(1) C'était une ville forte située au-delà du Jourdain , non loin du torrent de Jabok.



## XLIX

RETOUR DE JÉSUS-CHRIST A JÉRUSALEM. — IL RÉPRIME LE ZÈLE DE DEUX DISCIPLES. — IL PRÉDIT SA PASSION AVEC SES CIRCONSTANCES. — AMBITION DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE, QUI EXCITE LES MURMURES DES AUTRES DISCIPLES.

Cependant la pâque approchait , vers le temps de laquelle Jésus devait mourir. Tout se préparait à cette pâque , et en même temps à la mort du Sauveur , puisque déjà l'ordre était donné à tous ceux qui sauraient où il était , de le déclarer , afin qu'on le prit. Le temps où il devait être enlevé du monde approchant , « Jésus affermit son visage pour aller à Jérusalem , » voyant son heure venue. La nature craignait , comme il parut dans son agonie au jardin. Car il a voulu porter nos faiblesses jusqu'à ce point , afin de nous apprendre à les vaincre. « Il envoya devant lui des personnes chargées d'annoncer sa venue ; elles entrèrent dans une ville des Samaritains pour lui préparer ce qui était nécessaire ; mais les Samaritains ne voulurent pas le recevoir parce qu'ils virent bien qu'il allait à Jérusalem. Voyant cela , Jacques et Jean lui dirent : Seigneur , voulez-vous que nous disions que le feu descende du ciel et les consume ? Jésus se retournant , les réprimanda en ces termes : Vous ne savez de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes , mais pour les sauver ; et ils allèrent dans un autre bourg. » Vous ne savez pas quel est l'esprit de votre religion et de la doctrine du Christ. Un des effets principaux de la foi chrétienne et de la sainte onction des enfants de Dieu , est la douceur. Voilà l'esprit de Jésus-Christ et le vrai esprit de Dieu , qui n'habite pas dans un tourbillon , ni dans le souffle d'un vent violent qui renverse les rochers et les montagnes , comme Élie semblait le penser

en voulant tout exterminer et tout perdre ; il n'habite pas dans la commotion et l'ébranlement, ni dans le feu qui la suit ; mais dans le souffle d'un air léger et rafraîchissant. Tel est l'esprit du Seigneur Jésus.

« Comme ils montaient à Jérusalem, Jésus marchait devant eux, et ils en étaient étonnés, et ils craignaient en le suivant. » Le sujet de leur étonnement était qu'ils savaient que les Pharisiens et les docteurs de la loi le cherchaient pour le faire mourir ; et ils ne pouvaient comprendre qu'il allât se mettre entre leurs mains ; et ils le suivaient en tremblant. On craint de suivre Jésus à la croix. « Jésus prit à part les douze, et il leur annonça ce qui devait lui arriver. Nous montons à Jérusalem, leur dit-il, et toutes les choses que les Prophètes ont écrites du Fils de l'homme, seront bientôt accomplies. Il sera livré aux princes des prêtres, aux docteurs de la loi et aux sénateurs ; ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils. Ils l'insulteront, le couvriront de crachats, le flagelleront et le mettront à mort, et le troisième jour il ressuscitera. Mais les disciples ne comprirent rien de ce que Jésus leur disait, » quoique Jésus leur parlât sans aucune ambiguïté. « Cette parole leur était cachée, et ils n'entendaient point ce qu'on leur disait. » L'Évangéliste fait voir, par le soin qu'il prend de nous faire observer cette ignorance des apôtres, combien le mystère de la croix a peine à entrer dans les esprits.

« Alors la mère des enfants de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils et l'adora, et lui demanda quelque chose. Les fils de Zébédée, Jacques et Jean, lui dirent aussi : Maître, nous désirons que vous fassiez pour nous tout ce que nous vous demanderons. » Saint Marc dit distinctement que ce ne fut pas seulement leur mère, mais les deux frères eux-mêmes qui firent cette demande. Ce qui nous montre que leur mère agissait à l'instigation de ses enfants. « Jésus leur dit : Que désirez-vous ? Que voulez-vous

que je fasse pour vous ? La mère répondit : Commandez que mes deux fils que voilà soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche dans votre royaume. Et les fils lui dirent : Accordez-nous d'être assis dans votre gloire, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. — Vous ne savez ce que vous demandez : pouvez-vous boire le calice que je dois boire et être baptisé du baptême que je dois être baptisé ? — Nous le pouvons, lui répondirent-ils. Mais Jésus leur dit : Vous boirez mon calice, et vous serez baptisés de mon baptême ; mais, d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi à vous le donner : ce sera pour ceux à qui il a été préparé par mon père. »

Il n'y a rien qui fasse sentir combien on a de peine à entendre la parole de la croix. Jésus venait d'en parler aussi clairement qu'on a vu ; et loin de l'entendre, Saint Jacques et Saint Jean, qui étaient des premiers entre les apôtres, lui viennent parler de sa gloire et de la distinction où ils y voulaient paraître. Pesez ces paroles de Jésus : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Vous parlez de gloire, et vous ne songez pas ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Là, il leur explique ces souffrances par deux similitudes : par celle d'un calice amer qu'il faut avaler, et par celle d'un baptême sanglant où il faut être plongé. Avaler toute sorte d'amertume, être dans les souffrances jusqu'à y avoir tout le corps plongé, comme on l'a dans le baptême ; la gloire est à ce prix.

Les apôtres ambitieux s'offrirent à tout ; mais Jésus qui voyait bien qu'ils ne s'offraient à souffrir que par ambition, ne voulut pas les satisfaire. Il accepta leur parole pour la croix ; mais pour la gloire, il les renvoya aux décrets éternels de son Père et à ses secrets conseils. Il aurait bien pu leur dire ce qu'il dit dans la suite à tous les apôtres : « Je dispose de mon royaume en votre faveur, comme mon Père en a disposé en la mienne. » Mais des gens qui ne voulaient

souffrir que par ambition, n'étaient pas dignes encore d'entendre cette promesse : et pour les attacher à la croix dont ils n'entendaient pas encore la vertu, Jésus-Christ remet à son Père ce qui regarde la gloire, et ne se réserve en ce lieu qu'à prédire et à distribuer les afflictions.

Tout cela se faisait par cette profonde économie si souvent pratiquée dans l'Évangile et dans toute l'Écriture, où, pour certaines raisons et convenances, des choses diverses sont attribuées au Père et au Fils. Mais il faut toujours se souvenir, dans le fond, de cette parole que le Sauveur adresse à son Père : « Tout ce qui est à vous est à moi ; et tout ce qui est à moi est à vous. »

« En entendant cette demande de Jacques et de Jean, les dix autres furent indignés contre les deux frères. » Aveugles, qui ne songeaient pas qu'ils étaient tous dans les mêmes sentiments qu'ils reprenaient dans les autres, puisqu'un peu auparavant, et un peu après, Jésus-Christ les surprit pensant en eux-mêmes, et se disputant « qui d'entr'eux serait le premier. » C'est ainsi qu'on ne peut souffrir dans les autres le vice qu'on a en soi-même : éclairé pour reprendre ; aveugle à se corriger et à se connaître. « Mais Jésus les appela auprès de lui et leur dit : Vous savez que les souverains des nations les dominant, et que ceux qui sont les plus grands exercent le pouvoir sur elles. Il n'en sera pas ainsi parmi vous ; mais celui qui voudra être le plus grand doit être votre serviteur ; et celui qui voudra être le premier parmi vous doit être votre esclave. De même que le Fils de l'homme n'est pas venu se faire servir, mais servir lui-même et donner sa vie pour la rédemption de plusieurs. »

Remarquez le changement admirable que les instructions du Sauveur, et l'effusion du Saint-Esprit fit dans les apôtres. Ces gens qui ne cessaient de disputer entr'eux de la primauté, la cèdent sans peine à Saint Pierre. Ils lui cèdent la parole partout : il préside à tous leurs conciles et à toutes leurs

assemblées. Saint Jean , un des deux enfants de Zébédéc , qui venait de demander la première place avec son frère Saint Jacques , attend Saint Pierre au tombeau du Sauveur afin qu'il y entre le premier ; et l'empressement de voir les marques de la résurrection de son maître , ne l'empêcha pas de rendre l'honneur qu'il devait au prince des apôtres.

L

JÉSUS PASSE PAR JÉRICO OU IL GUÉRIT UN AVEUGLE. — ZACHÉE.  
— PARABOLE DES DIX MINES D'ARGENT. — GUÉRISON DE DEUX AVEUGLES.

« Jésus approchait de Jéricho (1) ; au bord de la route un aveugle était assis et mendiait. On lui dit que Jésus de Nazareth allait passer. Il s'écria alors : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Ceux qui marchaient les premiers, lui ordonnaient durement de se taire ; mais il n'en criait que plus fort : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! Jésus s'arrêta, et se le fit amener. Quand il se fut approché, il lui demanda : Que voulez-vous que je vous fasse ? Seigneur, que je voie ! répondit l'aveugle. Jésus lui dit : Voyez :

(1) Jéricho est à six lieues environ à l'est-nord-est de Jérusalem. C'est la première ville que Josué ait prise dans le pays de Canaan. Hérode le grand y avait bâti un palais magnifique dans lequel il mourut. C'était donc une ville importante au temps de Jésus-Christ ; ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village où l'on montre la maison de Zachée, ou plutôt celle qui en occupe la place. Saint Clément, pape, rapporte que Zachée devint disciple de Saint Pierre, qui le fit évêque de Césarée de Palestine. Le sycomore où il monta était dans Jéricho même. C'est une espèce de figuier commun dans ce pays ; mais il est beaucoup plus haut que nos figuiers. C'est un des plus grands arbres : son fruit est insipide, mais il fournit un bel ombrage ; c'est pour cet usage que, sous un climat chaud comme celui de la Judée, on en plantait sur les places publiques.

vosre foi vous a sauvé. Et aussitôt il vit, et suivit Jésus en rendant gloire à Dieu. Tout le peuple, témoin de ce miracle, en louait Dieu. »

« Jésus, étant entré dans Jéricho, traversait la ville. Un habitant, nommé Zachée, chef des publicains, et riche, cherchait à voir Jésus pour le connaître; mais la foule l'en empêchait, à cause de sa petite taille. Alors il courut pour devancer le cortège, et monta sur un sycomore pour voir Jésus, qui devait passer à cet endroit. Lorsque Jésus fut là, il leva les yeux, le vit, et lui dit : Zachée, hâtez-vous de descendre, car il faut que je m'arrête aujourd'hui dans votre maison. Zachée s'empessa de descendre, et le reçut avec joie chez lui. Tout le monde, voyant cela, se mit à murmurer de ce qu'il était allé loger chez un pécheur. Mais Zachée, debout devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, dès ce jour je donne aux pauvres la moitié de ma fortune, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois ce qu'il a perdu avec moi. Jésus lui dit : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison, parce que son maître est aussi un fils d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. »

« Tandis qu'on l'écoutait ainsi parler, il ajouta une parabole au sujet de la proximité où il se trouvait de Jérusalem, et de l'opinion qu'on avait de la manifestation prochaine du royaume de Dieu. Il dit donc : Un homme de haute naissance partit pour une contrée lointaine pour être mis en possession d'un royaume, et revenir ensuite. Il appela ses dix serviteurs, leur donna dix mines (1) et leur dit : Négociez, jusqu'à ce que je vienne. Mais ses compatriotes le haïssaient, et ils envoyèrent une ambassade après lui, pour dire : Nous ne voulons point qu'il règne sur nous. Cependant quand il eut pris possession de son royaume, il

(1) La mine judaïque (*mina*) valait environ 93 fr. de notre monnaie.

revint, et fit venir les serviteurs à qui il avait donné de l'argent, pour savoir combien chacun lui avait fait rendre en négociant. Le premier étant venu, lui dit : Seigneur, votre mine a produit dix mines. O bon serviteur, lui répondit-il, puisque vous avez été fidèle dans le maniement de cette petite somme, vous aurez autorité sur dix villes. Le second étant venu, lui dit : Seigneur votre mine a produit cinq mines. Et vous, lui répondit-il, vous aurez autorité sur cinq villes. » Ce qu'il y a à remarquer ici, c'est la proportion et les convenances. « On donne à chacun selon sa vertu. » Chacun travaille et profite à proportion de ses talents, et il ne reste qu'à admirer l'exactitude de la divine justice, par rapport à l'exactitude et à la fidélité d'un chacun.

« Il en vint un autre qui dit : Seigneur, voilà votre mine que j'ai gardée serrée dans un linge. Car je vous ai craint, sachant que vous êtes un homme difficile : vous ramassez où vous n'avez point répandu ; vous moissonnez où vous n'avez point semé. » A Dieu ne plaise, que Dieu soit ainsi ; car où n'a-t-il pas semé, et quels dons n'a-t-il pas répandus ? Mais Jésus-Christ nous veut faire entendre par cette espèce d'excès, combien est grande la rigueur de Dieu dans le compte qu'il redemande. Car il n'y a rien qu'il n'ait droit d'exiger de sa créature infidèle et désobéissante, dont le fonds étant à lui tout entier, il a droit de punir son ingratitude des plus extrêmes rigueurs.

« Son maître lui répondit : Je te juge par ta propre bouche ; mauvais serviteur ! » La lumière de la vérité qui parle en nous prononcera notre sentence : chacun avouera son crime, et ordonnera son supplice. « Tu savais que j'étais un homme rigoureux, redemandant ce que je n'ai point donné, recueillant ce que je n'ai pas semé : pourquoi donc n'as-tu pas mis mon argent à la banque, pour qu'à mon retour, je pusse le toucher avec les intérêts ? Otez-lui sa mine, dit-il à ceux qui étaient présents, et donnez-la à celui qui en

a dix. » Comment est-ce que les élus profitent des grâces que les réprouvés auront perdues ? Les justes profitent de tout, et autant de la négligence des autres qui les instruit, que de leur propre travail. « Ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines. Et moi je vous dis qu'à tout homme qui a, on donnera, et il sera dans l'abondance ; et à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a, ce qu'il semble avoir. » Il n'a rien en effet, parce qu'il ne garde rien. Un panier, un vaisseau percé n'a jamais d'eau, parce que celle qu'il reçoit, il la perd dans le même instant. Ame cassée et brisée, où l'eau de la grâce ne vient pas, elle n'a jamais rien de propre ; et cependant ce qu'elle semble avoir lui sera encore ôté. Elle demeurera sèche, dépouillée, sans bien, sans lumière, sans aucune consolation même passagère ; et il est juste ; car il fallait lui ôter tout ce qu'elle gardait mal. « Pour mes ennemis qui n'ont pas voulu que je régnerasse sur eux, qu'on les amène ici, et qu'on les fasse mourir à mes yeux, » devant ma vérité, devant ma justice éternelle. Car ce sera leur juste supplice, que la justice et la vérité les condamneront à jamais : et ce sera la mort éternelle.

« Après avoir dit cette parabole, Jésus se dirigea vers Jérusalem, marchant le premier. Comme ils sortaient de Jéricho, une foule nombreuse le suivit. Deux aveugles, assis le long de la route, entendirent que Jésus passait. L'un s'appelait Bartimée, fils de Timée. Ils s'écrièrent : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de nous ! La foule les faisait taire en les menaçant ; mais ils criaient encore plus haut : Seigneur, fils de David, ayez pitié de nous ! Jésus s'arrêta et les appela : Que voulez-vous que je vous fasse ? leur dit-il. — Seigneur, que nos yeux soient ouverts ! Jésus, ayant pitié d'eux, toucha leurs yeux, et aussitôt ils virent clair et le suivirent. » Vous n'avez jamais guéri les malades, Seigneur, que cette tendre compassion de votre cœur attendri ne vous ait ému. Ces aveugles, qui connaissent combien



vous êtes sensible à nos maux, vous disaient à cris redoublés : « Ayez pitié de nous, Seigneur, Fils de David ! » Vous écoutâtes leurs voix : touché de compassion, vous mites votre main miséricordieuse sur leurs yeux privés de la lumière, et ils reçurent la vue.

## LI

MARIE RÉPAND DES PARFUMS SUR JÉSUS-CHRIST. — MURMURES DE JUDAS ET DES APOTRES. — LES ENNEMIS DE JÉSUS FORMENT LE DESSEIN DE TUER LAZARE. — ENTRÉE TRIOMPHANTE DE JÉSUS-CHRIST A JÉRUSALEM.

L'heure de Jésus approchant, il va volontairement à Jérusalem, où il savait qu'il devait mourir. « Six jours avant la pâque, Jésus vint à Béthanie où était mort Lazare qu'il avait ressuscité. Là on lui donna à souper, dans la maison de Simon le lépreux. Marthe servait, et Lazare était du nombre de ceux qui étaient à table avec lui. » Marthe gardait son caractère et servait. Marie aussi, pour garder le sien, se mit selon sa coutume aux pieds de Jésus ; elle prit une livre d'un parfum exquis, de nard d'épi, et les en oignit : elle les essuya avec ses cheveux. Elle brisa ensuite le vase et versa le reste du parfum sur la tête de Jésus qui était à table, » ce qui était très-facile en ces temps où les conviés étaient à table, couchés. « La maison fut toute remplie de la bonne odeur de ce parfum. »

Il est arrivé trois fois au Sauveur d'être oint par de pieuses femmes. Il faut remarquer que ces profusions de parfums scandalisèrent deux fois les hypocrites, et même les disciples qui n'en savaient pas le mystère ; et que Jésus aussi prit deux fois la défense de ces pieuses profusions. L'amour des pauvres fut le prétexte dont on se servit pour condamner la piété de ces femmes, qu'on appelait indiscrete,

et pour couvrir l'envie qu'on avait contre Jésus, et des honneurs qu'on lui faisait : et Judas se signala parmi ces faux charitables et ces faux dévots. « Alors un de ses disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit : Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum, et n'a-t-on pas donné aux pauvres les trois cents deniers qu'on aurait pu en tirer ? Il dit cela, non qu'il s'inquiétât des pauvres, mais parce qu'il était un voleur, et que gardant la bourse, il avait entre les mains l'argent qu'on y mettait. » Les plus méchants sont les plus sévères censeurs de la conduite des autres ; soit par le dérèglement de leur esprit, soit par leur hypocrisie, soit par un faux zèle. Judas avait encore une autre raison : c'est qu'il gardait et volait ce qu'on donnait au Sauveur, et il croyait qu'on ôtait à son avarice ce qu'on ne mettait pas entre ses mains. Que l'avarice parle haut, quand elle peut se couvrir du prétexte de la charité ! Ses insolents discours n'attaquaient pas seulement les femmes dont il attaquait la profusion, mais encore Jésus-Christ qui la souffrait. « Mais Jésus » prit en main leur défense ; « car d'autres s'indignèrent aussi, et disaient entr'eux : Pourquoi cette prodigalité ? La vente de ce parfum aurait produit plus de trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres ; et ils murmuraient contr'elle. Jésus le sachant, leur dit : Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Ce qu'elle vient de faire envers moi est une bonne œuvre. Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, et quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien, tandis que vous ne m'aurez pas toujours. Cette femme a fait ce qui était en son pouvoir : en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour l'ensevelir. » Il se considérait comme mort, à cause que l'heure approchait, et qu'il s'était mis dans l'esprit et dans l'état de victime. « Laissez-la faire : elle a embaumé mon corps par avance. Je vous le dis en vérité, dans tous lieux de l'univers où cet évangile aura été prêché, on racontera en mé-

moire d'elle ce qu'elle a fait. » Les onctions étaient salutaires au corps : on s'en servait non-seulement par délicatesse, mais encore par précaution et par remède. On faisait nager les corps morts dans le baume et dans les parfums, pour les conserver et en prévenir la corruption, même après la mort : et c'était tout le bien dont le corps était capable alors. On pouvait toujours faire ces sortes de biens aux pauvres, disait le Sauveur ; « mais pour lui, on n'aurait pas toujours son corps présent » pour lui faire ce bien. Il fallait donc le lui faire pendant qu'on l'avait : et quand on ne l'aurait plus, se consoler en le faisant aux pauvres, dont il imputait le soulagement et le bien comme fait à sa personne.

« Une grande multitude de Juifs ayant su que Jésus était là, vint, non-seulement pour le voir, mais aussi pour voir Lazare qu'il avait ressuscité des morts. Mais les princes des prêtres résolurent de faire mourir aussi Lazare, parce que, à cause de lui, plusieurs quittaient les Juifs, et croyaient en Jésus. » Loin de profiter du miracle de la résurrection de Lazare, « ils résolurent, non-seulement de tuer Jésus, » qui était l'auteur du miracle, « mais encore Lazare » même, en qui il s'était accompli. Trop de monde le venait voir, et c'était un témoin trop vivant contr'eux. Ils voulurent donc le tuer, croyant obscurcir par là le miracle de sa résurrection, en montrant du moins que le Sauveur n'avait pas pu le faire vivre longtemps. Ils songèrent donc à le tuer, comme si, par cette sorte de mort, ils pouvaient lier les mains à Dieu. Et il fallait encore que la gloire de Jésus-Christ révélât au monde ce prodige de malignité et de folie.

« Le lendemain, comme ils approchaient de Jérusalem et qu'ils étaient déjà à Bethphagé (1) au pied de la monta-

(1) Bethphagé était entre Béthanie et le lieu de l'Ascension de Jésus-Christ. Il n'en existe plus rien, que des pierres dispersées. On

gne des Oliviers , Jésus envoya deux de ses disciples en leur disant : Allez au village qui est vis-à-vis de vous , et en y entrant vous trouverez un ânesse attachée , avec son ânon , attaché aussi , sur lequel personne n'a encore monté. Déliez-le et amenez-le. Si quelqu'un vous dit : Pourquoi le déliez-vous ? répondez-lui que le Seigneur en a affaire , et aussitôt il vous le laissera prendre. Or , tout ceci se fit pour que cette prophétie fût accomplie : Dites à la fille de Sion : Ton roi , doux et pauvre , vient à toi monté sur une ânesse et sur son ânon. Les disciples allèrent et firent comme Jésus leur avait commandé. Ils trouvèrent l'ânon lié à une porte entre deux chemins , comme il le leur avait dit , et ils le délièrent. Pendant qu'ils le détachaient , ceux à qui il appartenait leur dirent : Pourquoi le déliez-vous ? Ils répondirent , comme Jésus le leur avait recommandé : Parce que le Seigneur en a besoin. A ces mots , ces gens les laissèrent aller. »

Cet exemple nous fait voir que Jésus avait des disciples cachés que ses apôtres ne connaissaient pas , si ce n'est quand de certaines raisons l'obligeaient à les leur déclarer. Il avait plusieurs disciples de cette sorte à la ville et à la campagne , dont il connaissait la fidélité et l'obéissance : et cependant il ne les découvrait à ses disciples que dans le besoin ; leur apprenant par ce moyen la discrétion avec laquelle ils devaient ménager ceux qui se fieraient à eux , quand ce ne serait que pour ne point leur faire de peine

monte de Béthanie jusque là , où le terrain est assez plat ; à gauche , s'ouvre une vallée profonde qui sépare le Mont des Oliviers , proprement dit , de la partie de la montagne qui portait Bethphagé. C'est là que Jésus commença son humble triomphe en envoyant chercher dans le village qui était vis-à-vis , sur le penchant de la montagne des Oliviers , l'ânesse et son ânon , pour lui servir de monture.

Arrivé à Bethphagé , Jésus tourna à gauche pour se diriger sur Jérusalem par un chemin qui conduit droit au pont du Cédron. Lorsqu'il fut à moitié du chemin , il s'arrêta dans un endroit d'où l'on découvre parfaitement le temple et la ville , et c'est là qu'il pleura sur elle et qu'il prédit sa désolation.

inutile , et ne leur point attirer de haine sans nécessité. Cette discrétion des disciples leur fait taire encore dans leurs évangiles , et si longtems après la mort du Sauveur , le nom de celui dont il avait choisi la maison pour y manger la pâque , aussi bien que de celui où il envoya quérir l'ânon et l'ânesse. Ils ne taisaient pas de même d'autres noms : et par exemple , non-seulement on a remarqué que celui qui lui aida à porter sa croix , était un nommé Simon , Cyrénéen : mais on circonstancie encore , « qu'il était père d'Alexandre et de Rufus , » connus parmi les fidèles. Tout se doit faire avec raison : il y a des personnes qu'il faut nommer pour mieux circonstancier les choses ; il y en a d'autres qu'une certaine discrétion ordonne de taire.

L'ânon s'était trouvé à point nommé à l'entrée de ce village , lié à une porte entre deux chemins. « Il se trouva aussi là » avec beaucoup d'autres personnes inconnues , « un homme qui demanda aux deux disciples ce qu'ils voulaient faire de cet ânon. » Et il semblait que le hasard l'eût fait parler ; mais non : car c'était précisément celui qui devait laisser aller cet animal , au premier mot des disciples , selon la parole de leur maître. Enfin il se trouva que cet ânon n'avait jamais été monté. Car il le fallait ainsi pour accomplir le mystère , et pour montrer que le Sauveur devait un jour monter et conduire un peuple indocile , c'est-à-dire le peuple Gentil , qui jusqu'à lui n'avait point de loi , ni personne qui l'eût pu dompter. Tout est conduit , les petites choses comme les plus grandes ; et tout cadre avec les grands desseins de Dieu.

Tout se fit comme Jésus l'avait dit. « Ils lui amenèrent l'ânesse et l'ânon , sur lesquels ils étendirent leurs vêtements , et y mirent Jésus , comme il est écrit : Ne crains point , fille de Sion ; ton roi vient à toi assis sur un ânon. Ses disciples ne savaient pas d'abord le mystère de ce qu'ils faisaient ; mais après que Jésus fut glorifié , ils se ressouvirent que

toutes ces choses avaient été écrites de lui et qu'ils les avaient accomplies » sans y penser. [Mais] Jésus avait tout prévu ; et sachant les prophéties , il les accomplissait toutes avec connaissance.

« Une troupe nombreuse de gens qui étaient venus pour la fête , ayant appris que Jésus venait à Jérusalem , prirent des branches de palmier , et marchèrent au-devant de lui , en criant : *Hosanna* , béni celui qui vient au nom du Seigneur ! Vive le roi d'Israël ! Une foule nombreuse étendait ses vêtements le long du chemin ; d'autres coupaient des rameaux aux arbres , et en jonchaient le chemin. » Ce qui attira au Sauveur toute cette gloire ; ce fut le bruit de ses miracles , et en particulier celui de Lazare ressuscité , qui venait d'être fait à la porte de Jérusalem. « Car toute la troupe qui était avec lui lorsqu'il le fit sortir du tombeau » où il pourrissait , « lui rendait témoignage ; et c'est pour cela que la troupe » de ceux qui étaient venus à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâque , « accourut au devant de lui , parce qu'ils avaient appris qu'il avait fait ce miracle. » On célébrait aussi ses autres miracles , dont la réputation avait rempli toute la Judée , « et lorsqu'il approchait de la descente de la montagne des Oliviers , les troupes de ses disciples , saisis d'une joie subite , se mirent à louer Dieu » de toutes les guérisons , et « de toutes les merveilles qu'ils avaient vues , disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel , et gloire au plus haut des cieux ! La foule qui le précédait et le suivait , poussait des acclamations : *Hosanna* au Fils de David , béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne de notre père David ! *Hosanna* au plus haut des cieux ! »

« Mais les Pharisiens se dirent les uns aux autres : Vous voyez que nous ne gagnons rien : tout le monde court après lui. Quelques-uns des Pharisiens qui étaient parmi la foule , dirent à Jésus : Maître , réprimez vos disciples. Il leur ré-

pondit : Non, vous dis-je, les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent pas assez haut. »

Remarquons deux faits particuliers de l'histoire de notre Sauveur, qui semblent d'abord assez répugnants. Nous lisons [d'un côté] que, prévoyant que les peuples allaient s'assembler pour le faire roi, il se retira tout seul au désert, et montre par cette retraite, qu'il rejette tous les titres de grandeur humaine; mais nous voyons ici ce même Jésus faire son entrée dans Jérusalem, au milieu des acclamations de tout un grand peuple, qui crie de toute sa force : « Béni soit le Fils de David, vive le roi d'Israël ! » Et, bien loin d'empêcher ces cris, étant pressé par les Pharisiens de réprimer ses disciples qui semblaient offenser par leurs procédés la majesté de l'empire, il prend hautement leur défense. Qui lui fait changer ses desseins et l'ordre de sa conduite ? Quel nouveau goût trouve-t-il dans la royauté qu'il a autrefois dédaignée ? C'est que Jésus ne veut point de titre d'honneur qui ne se trouve joint nécessairement à l'utilité de son peuple. Quand il fait son entrée dans Jérusalem, il y entre pour consommer l'œuvre de notre rédemption par sa passion douloureuse. Comme c'est là le principe de ses bienfaits, il ne refuse pas la juste reconnaissance que rendent ses peuples à sa puissance royale. Alors il confessera qu'il est roi : il le dira à Pilate, lui qui ne l'a jamais dit à ses disciples ; il le publiera parmi ses supplices, lui qui n'en a jamais parlé parmi ses miracles. Le titre de sa royauté sera écrit en trois langues au haut de sa croix, afin que toute la terre en soit informée ; et il veut bien accepter un nom de puissance, pourvu qu'il ouvre à ses peuples dans le même temps une source infinie de grâces.

Le règne du Sauveur devait être glorieux et éclatant, quoique d'une autre gloire et d'un autre éclat que celui que les Juifs charnels s'étaient imaginé. Nous avons même vu que Jésus satisfaisait en quelque façon même à cette attente

grossière d'une royauté sur la terre, par la pompe de ce jour; et leur montrait que rien ne lui était plus aisé que de se faire reconnaître pour roi par tous les peuples, et qu'il y avait à cela des dispositions merveilleuses. Mais afin de ne point sortir de ce caractère d'humilité et de persécution, qui devait le suivre partout jusqu'au dernier jour, il fallait qu'il y eût de la contradiction dans son triomphe; et ce caractère y paraît dans la jalousie des pontifes, des Pharisiens et des docteurs de la loi. La jalousie les dévorait; et pendant que, jusqu'aux enfants, tout criait qu'il était le Fils de David, ils lui disaient: « Maître, réprimez vos disciples? Entendez-vous bien ce qu'ils disent? » Il leur répondit deux choses: l'une, « N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit: Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants, et de ceux qui sont à la mamelle. » Si vous aviez la simplicité et la sincère disposition d'un âge innocent, vous loueriez Dieu comme eux. L'autre, « Si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront. Dieu est assez puissant, » disait Jean-Baptiste, « pour faire naître même de ces pierres les enfants d'Abraham; » et des cœurs les plus endurcis, en faire de vrais fidèles.

## LII

JÉSUS VERSE DES LARMES SUR JÉRUSALEM. — FIGUIER MAUDIT. —  
 VENDEURS CHASSÉS DU TEMPLE. — TOUTE PUISSANCE DE LA FOI.  
 — TROUBLE DE JÉSUS. — VOIX DU CIEL.

Suivons Jésus, et apprenons de Saint Luc ce qu'il fit en descendant vers Jérusalem, en approchant de ses portes, et en la regardant. « Lorsqu'en s'approchant il découvrit la ville, il pleura sur elle, en s'écriant: Ah! si tu savais ce qui pouvait te donner la paix! mais ton malheur est caché à tes yeux. Viendront les jours que tes ennemis t'environ-



neront de tranchées, te fermeront et te serreront de toutes parts. Ils te renverseront à terre totalement, toi et tes enfants qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre dans ton enceinte, parce que tu n'as pas connu le jour où je te venais visiter. » Ainsi arriva-t-il à Jérusalem de point en point : on sait les effroyables travaux que firent les Romains, et cette muraille qu'ils élevèrent autour de cette ville malheureuse qui la serrait tous les jours de plus en plus : ce qui causa l'horrible famine que tout le monde sait, où les mères mangeaient leurs enfants.

« Pendant que Jésus entra dans Jérusalem, » et qu'il la traversait en triomphe, « toute la ville fut émue, et l'on se disait : Qui est celui-là ? Et les peuples qui accompagnaient le » nouveau roi, « répondaient : C'est Jésus, le prophète de Nazareth de Galilée. » Jésus-Christ avait commencé sa prédication en Galilée ; Nazareth était la demeure de ses parents et la sienne ; mais depuis sa prédication, il s'établit avec les siens à Capharnaüm. Cette ville avec les villes et contrées voisines, virent la plupart de ses miracles, et ouïrent la plus grande partie de ses instructions. C'était même dans la Galilée qu'il avait choisi ses apôtres ; la troupe de ses disciples était presque toute de ce pays : et en entrant avec lui à Jérusalem, ils faisaient honneur à leur patrie du nom d'un si grand prophète.

« Jésus entra ainsi dans Jérusalem et dans le Temple, et après avoir tout regardé de tous côtés, comme il était tard, il se retira à Béthanie(1) avec les douze. » Jésus va des-

(1) Le chemin qui va de Jérusalem à Béthanie a été souvent parcouru par le Sauveur et ses disciples. On sort par la porte du martyr de Saint Étienne, et après avoir passé le torrent de Cédron, et être arrivé au Jardin des Olives, on tourne à main droite, et l'on prend le plus haut des deux chemins que l'on rencontre. On le suit toujours en montant, jusqu'à la naissance d'une vallée par laquelle on descend la pente, opposée en tournant à gauche. Alors on a, dans la droite, le champ que Notre-Seigneur a rendu mémorable par la malédiction du

cedre au Temple, comme les triomphateurs le pratiquaient ordinairement, même parmi les peuples idolâtres. Car il y avait une notion dans tout le genre humain, qu'il fallait rapporter à la divinité toute la gloire : que ce qu'il y avait de plus élevé parmi les hommes devait s'abaisser à ses pieds ; et qu'à vrai dire, c'était à Dieu qu'appartenait le triomphe. Jésus-Christ devait paraître dans le Temple, non seulement pour y rendre à Dieu le culte suprême, mais encore comme son fils, « comme le fils de la maison : » pour y ordonner ce que son Père qui l'y envoyait, lui avait prescrit. Ainsi, d'abord qu'il y entre, « il regarde tout, et de tous côtés, » selon la remarque de Saint Marc.

« Le lendemain matin, en revenant de Béthanie à la ville, il eut faim. » Selon la lettre, il jeûnait beaucoup ; selon le mystère, il avait faim et soif quand il fallait. Il a toujours faim et soif de notre salut. « Ayant aperçu de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il y trouverait quelque fruit, mais il n'y vit que des feuilles, parce que ce n'était pas le temps des figues. Alors il dit au figuier, ses disciples l'entendirent : Que jamais personne ne mange de ton fruit ! » C'est une parabole de choses. Il ne faut donc point demander ce qu'avait fait ce figuier, ni ce qu'il avait mérité : car qui ne sait qu'un arbre ne mérite rien ? Il faut voir ce qu'il représentait, c'est-à-dire la créature raisonnable qui doit toujours des fruits à son créateur, en quelque temps qu'il lui en demande : et lorsqu'il ne trouve que des feuilles, un dehors apparent et rien de solide, il la maudit. « Ils arrivèrent à Jérusalem, et lorsqu'il fut entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient ; il renversa les tables des changeurs et les sièges des marchands de colombes. » Il n'épargne pas les person-

figuier où il ne trouva point de fruit, quand il eut faim. Ce figuier maudit était à un bon quart de lieue de Jérusalem, et à peu près à mi-chemin de cette ville à Béthanie. — P. NAU.

nes , qu'il chassa du saint lieu , apparemment à grands coups de fouet et avec des cordes ramassées , comme il avait fait autrefois. « Il se met à les instruire » en leur disant ce que Dieu avait dit par la bouche d'Isaïe : « N'est-il pas écrit que ma maison est une maison de prières pour toutes les nations ? Et vous , vous en faites une caverne de voleurs ; » ainsi que Jérémie l'avait prédit. Il parle donc et il agit encore un coup , comme le maître de la maison , et avec une pleine autorité sans que personne le contredise. En 'même temps , pour montrer cette autorité , il fait dans le temple ses guérisons ordinaires.

Alors donc fut accompli cet oracle de David : « Et moi j'ai été établi de Dieu comme roi sur Sion , sa sainte montagne , annonçant et prêchant ses préceptes. » On vit dans son temple « le Dominateur et l'Ange du Testament , » que Malachie avait prédit. Jésus-Christ y exerce de plein droit toute l'autorité de son Père : « Il ne souffrait pas , » dit Saint Marc , « qu'on passât avec un vaisseau dans le temple , » ni qu'on fit servir de chemin public un lieu si saint. L'Évangile ne dit pas qu'il le défendait , mais qu'il ne le souffrait pas : et c'est à dire , à en juger par le reste de ses actions , qu'il les repoussait et les chassait ; du moins qu'il les reprenait avec menaces. « Les princes des prêtres et les docteurs de la loi ayant entendu cela , cherchaient un moyen de le perdre ; car ils le craignaient , parce que tout le peuple était ravi de sa doctrine. »

« En même temps il guérit les aveugles et les estropiés qui se présentèrent à lui dans le temple. Les princes des prêtres et les docteurs de la loi , voyant les merveilles qu'il faisait , et entendant les enfants crier dans le temple : Hosanna au fils de David ! en conçurent de l'indignation. Ils lui dirent : Entendez-vous bien ce qu'ils disent ? Jésus leur répondit : N'avez-vous jamais lu ce qui est écrit. Vous avez tiré la louange la plus parfaite de la bouche des petits

enfants, et de ceux qui sont à la mamelle? Et les ayant laissés, il sortit de la ville et se retira à Béthanie où il passa la nuit. » Sa retraite était donc à Béthanie : c'était là qu'il se cachait chez quelques-uns de ses amis et de ses disciples ; et apparemment dans la maison de Lazare, de Marie et de Marthe, ou chez quelque autre. Tous ces passages font voir qu'à cette dernière semaine, et dès le jour qu'il fit son entrée, le Sauveur sortait tous les soirs de Jérusalem, et se cachait à Béthanie, d'où il revenait tous les matins faire ses fonctions dans le temple, où tout le peuple s'assemblait aussi dès le matin pour l'entendre. Le jour, ses ennemis étaient retenus par la crainte d'émouvoir le peuple, si on le prenait en plein jour. « Car ils craignaient, » dit Saint Marc, « parce que tout le peuple qui l'écoutait était ravi de sa doctrine. » Ou comme le rapporte Saint Luc : « Jésus enseignait tous les jours dans le temple : les princes des prêtres, les docteurs de la loi et les chefs du peuple cherchaient à le perdre ; mais ils ne savaient que lui faire, parce que tout le peuple qui l'écoutait, était ravi et hors de soi. » Ainsi dans le jour il demeurait, et dans la nuit, où ses ennemis eussent trouvé plus d'occasion de le perdre, il sortait de la ville, et se retirait à Béthanie, avec ses disciples, pour achever sa semaine, et le temps qui lui était prescrit pour nous instruire ; continuant à se servir des voies douces, si naturelles à la sagesse divine, des précautions nécessaires et des moyens ordinaires de se conserver jusqu'à la nuit où il devait être pris.

« La matinée d'après, comme ils revenaient à Jérusalem, ses disciples » s'arrêtèrent au figuier « en passant, et le trouvèrent desséché depuis la racine. A cette vue, ils furent étonnés, et dirent : Comment cela est-il arrivé tout-à-coup ? Pierre se souvenant de la malédiction, dit à Jésus : Maître, le figuier que vous avez maudit est séché. » Jésus-Christ ne voulait pas sortir de ce monde, sans faire voir des effets

sensibles de sa malédiction, voulant faire sentir ce qu'elle pouvait ; mais par un effet de sa bonté, il frappe l'arbre et épargne l'homme.

Les apôtres étant étonnés de l'effet soudain de la parole de Jésus-Christ sur le figuier, le furent beaucoup davantage, lorsqu'il leur dit qu'ils en pouvaient faire autant, et même beaucoup plus, pourvu qu'ils eussent la foi. « Ayez la foi en Dieu, leur dit-il ; je vous dis en vérité que si vous avez la foi et que vous n'hésitez pas, vous aurez non-seulement le pouvoir de dessécher un figuier, mais vous direz à cette montagne : Déracinez-vous, et jetez-vous dans la mer, et cela se fera. Si celui-là n'hésite pas, et s'il a la foi que tout ce qu'il dit se fera, cela se fera. » Voici le prodige des prodiges, l'homme revêtu de la puissance de Dieu. « C'est pourquoi je vous le dis : Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez et il vous arrivera. » Vous pourrez tout ce que je puis : vous ferez tout ce que vous m'avez vu faire de plus grand, « et vous ferez même de plus grandes choses. » En effet, si on est guéri en touchant le bord de la robe de Jésus-Christ, pendant qu'elle était sur lui, ne se fait-il pas quelque chose de plus dans Saint Paul, lorsque « les linges qui avaient seulement touché son corps guérissaient les malades à qui on les portait ? » Et non-seulement les linges qui avaient touché les corps des apôtres avaient cette vertu, mais « leur ombre même : » l'ombre qui n'est rien, « quand elle passait sur les malades, ils étaient guéris. » La foi donc et la prière sont toutes-puissantes, et revêtent l'homme de la toute-puissance de Dieu.

Pesez les qualités de la foi et de la prière. Qu'on la fasse sans hésiter, pour peu que ce soit, avec une pleine persuasion. C'est-à-dire qu'il faut avoir une foi si pleine qu'elle ne se démente par aucun endroit. Voilà la foi qui obtient tout. Telle est la première condition de la prière, qu'elle se fasse

avec une pleine foi. La seconde y est encore marquée : « Lorsque vous serez prêt à prier , si vous avez quelque chose contre quelqu'un , pardonnez-lui , pour que votre Père qui est dans le ciel vous pardonne aussi vos offenses. Que si vous ne pardonnez pas , votre Père qui est dans le ciel ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. » On obtient donc tout ce qu'on demande , si on le demande avec un cœur plein de foi en Dieu et en paix avec tous les hommes. Voilà ce que Dieu demande , un cœur sans aigreur et sans défiance : on a tout de lui à ce prix.

Durant les criminelles menées des enfants d'Abraham contre le Christ qui leur était promis , les Gentils qui n'étaient pas de cette race bénite , et qui aussi étaient étrangers à cette sainte alliance , furent touchés d'une sainte admiration pour l'auteur de tant de merveilles. « Quelques Gentils , » qui connaissent Dieu , quoiqu'ils ne fussent pas Juifs , puisqu'ils « étaient venus adorer à la fête , s'adressèrent à Philippe , » un de ses apôtres , « qui était de Bethsaïda en Galilée , et lui firent cette prière : Seigneur , nous souhaitons de voir Jésus. » Ce n'était pas seulement le voir : car tout le monde l'avait assez vu dans cette journée , et tout le monde le voyait quand il prêchait ; mais ils le voulaient voir en particulier et jouir de son entretien , ce qui est proprement ce qu'on appelle venir voir un homme. « Philippe vint le dire à André , et André et Philippe le dirent ensemble à Jésus. »

A cette approche des Gentils qui voulaient le voir , Jésus arrête aussitôt sa pensée sur la vocation des Gentils , qui devait être le fruit de sa mort. Ces grandes prophéties où les nations lui sont données comme son héritage et sa possession , lui sont présentes : dans le petit , il voit le grand. Ce que les Mages avaient commencé dès sa naissance , qui était la conversion des Gentils en leurs personnes , ceux-ci le continuent et le figurent encore vers le temps de sa mort :

et le Sauveur voyant concourir dans les Gentils le désir de le voir avec celui de le perdre dans les Juifs, voit en même temps dans cet essai commencer le grand mystère de la vocation des uns, par l'aveuglement et la réprobation des autres. C'est ce qui lui fait répondre : « L'heure est venue que le Fils de l'homme va être glorifié. » Les Gentils vont venir, et son royaume va s'étendre par toute la terre.

Il voit plus loin : et il voit, selon les anciennes prophéties, que c'était par sa mort qu'il devait acquérir ce nouveau peuple et cette nombreuse postérité qui lui était promise. Plein de cette vérité, il ajoute : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment ne tombe et ne meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il se multiplie. » C'est ainsi que dans les paroles de Jésus-Christ nous voyons le vrai commentaire et la vraie explication des prophéties. Mais il nous en doit à notre manière arriver autant qu'à lui. Nous sommes le grain de froment et nous avons un germe de vie caché en nous-mêmes. C'est par là que, comme Jésus, nous devons porter beaucoup de fruit, et du fruit pour la vie éternelle. Mais il faut que tout meure en nous : il faut que ce germe de vie se dégage et se débarrasse de tout ce qui l'enveloppe. La fécondité de ce grain ne paraîtra qu'à ce prix. De peur que nous ne vissions pas assez tôt cette conséquence, Jésus-Christ nous la découvre lui-même. « Qui aime son âme, » dit-il, « la perdra, et qui hait son âme dans ce monde la sauvera. » Il n'y a rien que Jésus ait tant répété et tant inculqué que ce précepte. « Celui qui me veut servir, qu'il me suive ; » qu'il m'imité, qu'il soit avec moi, qu'il passe par les mêmes voies. « Là où je suis, celui qui me sert y sera aussi. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera » à ce prix, comme il m'a honoré moi-même.

« Maintenant mon âme est troublée, et que dirai-je : Mon Père, sauvez-moi de cette heure ? Mais je suis venu

pour cette heure. » Voici le commencement de son agonie : de cette agonie qu'il devait souffrir dans le Jardin des Olives : de ce combat intérieur où il devait combattre contre son supplice , contre son Père en quelque façon et contre lui-même. O Jésus , mon âme est troublée de votre trouble ! A qui sera notre recours , si vous êtes troublé vous-même , vous que nous réclamons dans notre infirmité ? C'est le mystère : il nous porte en soi ; il transporte sur lui-même notre trouble , et le porte dans sa sainte âme. Notre infirmité est passée à lui , et c'est ainsi qu'il nous fortifie , premièrement , par l'exemple qu'il nous donne ; car s'il n'avait senti cette répugnance naturelle à la mort , et cette horreur naturelle de la douleur et du supplice , nous n'apprendrions pas de lui à dire dans nos douleurs : « Votre volonté soit faite , et non la mienne ; secondement par le mérite : s'il ne souffrait pas , il n'offrirait point de sacrifice , ou le sacrifice ne lui coûterait rien , et ainsi il ne serait pas un vrai sacrifice.

« Maintenant mon âme est troublée , et que dirai-je ? » Voilà le trouble : l'esprit flotte comme incertain de lui-même. « Et que dirai-je ? » Voilà , mon Sauveur , mes incertitudes et mes agitations , que vous portez. « Mon Père , sauvez-moi de cette heure ! » Dirai-je cela à mon Père ? lui demanderai-je absolument d'être délivré de cette heure , de cette ignominie , de ces peines si affreuses à la nature ? « Mais je suis venu pour cette heure. » Voilà l'homme faible qui s'excite , qui s'encourage lui-même : « Je suis venu pour cette heure. Je suis venu » allumer « un feu » par ma passion ; « et que désiré-je : sinon qu'il prenne bien vite ? J'ai un baptême où il me faut être plongé : ah ! combien suis-je pressé en moi-même jusqu'à ce que je l'accomplisse ! » Voilà ce que dit Jésus dans sa force. Mais Jésus dans sa faiblesse dit : « Que ferai-je ? » à quoi me résoudrai-je ? demanderai-je à Dieu ma délivrance particu-



lière, ou celle du genre humain ? Écouterai-je la nature infirme par elle-même, ou la gloire de mon Père dans le salut des hommes perdus ? « Mon Père, » votre gloire l'emporte : « glorifiez votre nom : » votre nom de Père, glorifiez-le en glorifiant votre Fils. « Non ma volonté, mais la vôtre : » non mon repos, mais votre gloire, et la rédemption du peuple par qui vous voulez être glorifié. Voilà le combat, voilà la victoire. Jésus a affermi son âme invincible ; ou plutôt, parce qu'elle était absolument invincible, et n'avait à combattre que pour nous, il a appris à combattre et à vaincre. Et voilà encore dans la victoire de l'âme de Jésus, l'image de nos combats et le caractère d'humiliation qui devait accompagner le Sauveur.

Afin que rien ne manque à la gloire du Sauveur dans son entrée, le ciel se joint avec la terre pour l'honorer ; et à cette parole du Sauveur : « Mon Père, glorifiez votre nom, » une voix « aussi éclatante que le tonnerre » vint du ciel : « Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore. »

Trois voix sont venues du ciel, et de la part du Père céleste, pour honorer le Fils de Dieu. Le jour de son baptême, devant qu'il commençât son ministère, le Père le fit connaître, et lui donna, pour ainsi parler, sa mission par cette voix : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance. » La même voix fut ouïe encore à la transfiguration, et pendant que Moïse et Élie entraient dans une nuée lumineuse qui les environna, cette voix sortit de la nuée : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis ma complaisance : écoutez-le. » Cette parole, « écoutez-le, » fut ajoutée à ce qui avait été ouï dans le baptême. La troisième voix est celle que nous lisons aujourd'hui dans Saint Jean : « Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. » J'ai glorifié mon nom de Père, en honorant mon Fils unique : je l'ai glorifié dans l'éternité, je le glorifierai dans le temps. Je l'ai glorifié lorsque j'ai fait éclater tant de

merveilles dans sa naissance, dans son baptême, dans le cours de son ministère; maintenant même, en inspirant tant d'admiration pour lui aux Juifs et aux Gentils, qui commencent déjà à le vouloir voir; et je le glorifierai encore lorsque je lui donnerai, après sa résurrection, la gloire dont il a joui dans mon sein avant que le monde fût, et que l'exaltant comme Dieu au-dessus des cieux, je remplirai toute la terre de son nom.

La seconde de ces trois voix, à la transfiguration, n'a été ouïe que de trois disciples choisis; mais nous devait être rapportée par eux, après sa résurrection, comme l'a fait l'apôtre Saint Pierre. Pour les deux autres, elles sont venues dans des occasions très-importantes. La première, pour préparer les esprits à la prédication du Sauveur, dès le commencement de son ministère. La seconde, à la veille de sa mort, pour soutenir la foi contre l'ignominie de la croix.

L'Évangile ne marque pas ce qu'opérèrent ces voix: et pour en juger par l'événement, leur grand effet ne s'est fait paraître qu'après la résurrection. Pour celle de ce jour, Saint Jean remarque qu'elle causa de la dissension parmi ceux qui l'ouïrent. « La troupe qui l'entourait et qui l'ouït, disait: C'est le tonnerre; les autres disaient: Un ange lui a parlé. » Il semble qu'ils ne voulussent point croire que Dieu se fût déclaré par cette voix. « C'est un tonnerre; » c'est un bruit confus qui ne signifie rien. Et pour ceux qui disaient le mieux: « C'est un ange, » disaient-ils, « qui lui a parlé: » soit qu'ils ne voulussent pas remonter plus haut, par un esprit d'incrédulité; soit qu'ils crussent de bonne foi que Dieu lui avait parlé par un ange, comme il avait fait aux patriarches et à tout le peuple sous Moïse. Quoi qu'il en soit, « Jésus leur dit: Cette voix n'est pas pour moi, mais pour vous. »

Jésus-Christ nous va expliquer le mystère de cette voix céleste: « C'est maintenant que le monde va être jugé. »

Comment ? En exerçant son jugement sur Jésus-Christ, dont il jugera si mal, que son jugement et ses maximes demeureront à jamais condamnés. Le Sauveur a jugé le monde en se laissant juger par le monde ; et l'iniquité de ce jugement anéantit tous les autres à jamais.

« C'est maintenant que le prince de ce monde, » le démon qui en est le maître par l'idolâtrie, « va être chassé, » et les fausses divinités abandonnées. Mais ce n'est pas assez de chasser le démon, il faut rendre l'empire à Dieu par Jésus-Christ. « Et moi, » dit-il, « après que j'aurai été élevé de terre » sur la croix, « je tirerai tout à moi : » J'entraînerai à moi toutes choses. « Il disait cela pour signifier de quelle mort il devait mourir. » Il y a dans la vertu de la croix de quoi attirer tous les hommes. Il y aura des hommes de toutes les sortes, et non-seulement de tout sexe, mais encore de toute nation, de tout génie, de toute profession, de tout état, qui seront si puissamment attirés, qu'ils viendront en foule à Jésus. L'action du crucifiement semble avoir élevé Jésus pour être l'objet de tout le monde : il est en butte à toute contradiction d'un côté ; et de l'autre, il est l'objet de toute l'espérance du monde. « Il fallait qu'il fût élevé comme le serpent dans le désert, » afin que tout le monde pût tourner les yeux vers lui, comme il dit lui-même. La guérison de l'univers a été le fruit de cette cruelle et mystérieuse exaltation.

« Je tirerai ; j'entraînerai : » considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force se fait cette opération. Il nous tire par la manifestation de la vérité. Il nous tire par le charme d'un plaisir céleste ; par ces douceurs cachées que personne ne sait que ceux qui les ont expérimentées. Il nous tire par notre propre volonté, qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons ; mais suivons jusqu'à la

croix. Car comme c'est de là qu'il tire, c'est jusque là qu'il le faut suivre.

« Le peuple lui dit : Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement. Et comment donc dites-vous que le Fils de l'homme doit être élevé » de terre, c'est-à-dire crucifié ? « Qui est ce Fils de l'homme ? » Il avait parlé si souvent de cette exaltation mystérieuse ; il avait d'ailleurs si souvent parlé de la croix et de la nécessité de porter sa croix pour le suivre, qu'à la fin le peuple s'était accoutumé à l'entendre. C'est ce qui cause cette parole. Il y avait de la vérité et de l'erreur dans ce discours. Ils avaient raison de dire que le Christ devait demeurer et régner éternellement ; mais ils ne voulaient pas entendre par où il lui fallait passer, pour arriver à son règne. Le maître était au milieu d'eux, et il n'y avait qu'à le consulter, après que Dieu avait attesté sa mission par tant de miracles. Et c'est pourquoi « Jésus leur répondit : La lumière est encore au milieu de vous pour un peu de temps. » Je m'en vais et cette lumière ne sera plus guère avec vous : servez-vous-en pendant que vous l'avez : « Marchez à la faveur de cette lumière, de peur que les ténèbres ne vous environnent, » ne vous surprennent, ne vous enveloppent, « et lorsqu'on est dans les ténèbres on ne sait où l'on va : » on se heurte à toutes les pierres ; on tombe dans tous les abîmes ; et non-seulement le pied manque, mais la tête ne se peut défendre. Jésus est la lumière à ceux qui ouvrent les yeux pour le voir ; mais à ceux qui les ferment, il est une pierre où l'on se heurte et l'on se brise. Faute d'avoir voulu apprendre de lui le mystère de son infirmité, ils s'y sont heurtés et brisés, et ne le connaissent pas, et ils demandent : Qui est ce Fils de l'homme, qui doit être crucifié, et par là tirer toutes choses ? Est-ce vous que nous voyons si faible ? Aveugle, ne voyez-vous pas, à la majesté de son entrée, qu'il ne tiendrait qu'à lui d'avoir de la gloire : qu'il ne la perd donc pas

par faiblesse, mais qu'il en diffère par sagesse le grand éclat ? « Pendant que vous avez la lumière, croyez à la lumière, afin que vous soyez les enfants de la lumière. Jésus dit ces choses et il se retira, et il se cacha d'eux. » Quel état ! quand non-seulement on se retire de la lumière, mais qu'à son tour, par un juste jugement, la lumière se retire ; et non-seulement se retire, mais se cache !

### LIII

INCRÉDULITÉ DES JUIFS PRÉDITE PAR ISAÏE. — ORIGINE DU BAPTÊME DE JEAN. — PARABOLE DES DEUX FILS ET DES VIGNERONS HOMICIDES.

En comptant avec Saint Marc, c'est ici le quatrième jour de la dernière semaine de notre Sauveur. Le premier est celui de son entrée, qui est le cinquième avant Pâque. Le second jour de cette semaine fut le lendemain matin, lorsque Jésus, venant de Béthanie à la ville, eut faim, dessécha le figuier, et nettoya le temple de voleurs, comme il les appelle. Le troisième est celui où, repassant sur le matin devant le figuier, on le vit flétri et séché ; et c'est celui où nous avons entendu tant de merveilles sur la foi. Le quatrième est celui dont Saint Marc dit, après tout ce que nous venons de voir : « Jésus vint encore une autre fois à Jérusalem ; » et c'est celui où il objecta aux Juifs le baptême de Jean, comme on va voir.

Après cela je ne vois plus de distinction de jours. En sorte qu'il faut partager ce qui reste de ses discours entre le mercredi et le jeudi durant le jour ; car il fut pris la nuit, et il fut crucifié le lendemain. Plus nous approchons de la fin de Jésus, plus nous devons être attentifs à ses discours. Il va établir la foi et autoriser sa mission d'une manière admirable, fermant la bouche à tous les contredisans, et laissant

ce témoignage au monde , que sa doctrine était absolument irrépréhensible , puisque ses plus grands ennemis demeuraient muets devant lui. « Mais malgré tant de miracles qu'il avait faits devant eux , ils ne crurent pas en lui : afin que s'accomplît cette parole du prophète Isaïe : Seigneur , qui a cru à ce qu'il a ouï de nous ? et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ? C'est pour cela qu'ils ne pouvaient croire , parce qu'Isaïe a dit encore : Il a aveuglé leurs yeux , et il a endurci leur cœur , afin qu'en voyant avec leurs yeux , ils ne comprennent pas du cœur , et qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. Isaïe a dit ces choses , quand il a vu sa gloire , et il en a parlé. »

« Cependant plusieurs des sénateurs mêmes crurent en lui , mais ils n'osèrent le reconnaître publiquement à cause des Pharisiens , et de crainte d'être chassés de la synagogue ; car ils aimaient plus la gloire des hommes que la gloire de Dieu. »

« Jésus s'écria : Celui qui croit en moi , ne croit pas en moi , mais en celui qui m'a envoyé , et celui qui me voit , voit celui qui m'a envoyé. Moi qui suis la lumière , je suis venu en ce monde , afin que nul de ceux qui croient en moi ne demeure dans les ténèbres. Si quelqu'un écoute mes paroles et n'est pas soigneux de les accomplir , je ne le juge pas , car je ne viens pas pour juger le monde , mais pour sauver le monde. » Qu'il ne s'imagine pas toutefois qu'il doive demeurer sans être jugé. « Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles , a un juge établi : » Quel sera ce juge ? « La parole que j'ai prêchée le jugera au dernier jour. » C'est-à-dire que ni on ne recevra d'excuse , ni on ne cherchera de tempérament. La parole , dit-il , vous jugera ; la loi elle-même fera la sentence selon sa propre teneur , dans l'extrême rigueur du droit : et de là vous devez entendre que ce sera un jugement sans miséricorde. « Parce que je n'ai point parlé de moi-même , et que mon

Père, qui m'a envoyé, m'a prescrit tout ce que j'avais à dire, et je sais que son commandement est la vie éternelle. Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit. »

Les paroles de Jésus-Christ ressentent quelque chose de divin, par leur simplicité, par leur profondeur, et par une certaine autorité douce avec laquelle elles sortent. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme : » parce que jamais homme n'a été Dieu comme lui, ni n'a eu sur tous les esprits cette autorité naturelle qui appartient à la vérité. Mais la merveille de cette parole, c'est que cet homme qui parle en Dieu, parle en même temps comme prenant tout d'un autre : « Ce que je dis, je le dis comme mon Père me l'a dit ; » et comme il me le dit toujours, parce qu'il me parle toujours, comme toujours je suis sa parole.

Il faut en écoutant Jésus-Christ et ses paroles toutes divines, croire que c'est d'un Dieu qu'elles viennent ; et croire aussi, en même temps, que Dieu d'où elles viennent, vient lui-même de Dieu, et qu'il est Fils ; et à chaque parole que nous entendons, il faut remonter jusqu'à la source, contempler le Père dans le Fils, et le Fils dans le Père. Voici donc l'acte de foi que je m'en vais faire : le Fils n'est pas de lui-même : autrement il ne serait pas Fils : il ne parle donc pas de lui-même : « il dit ce que son Père lui dit : » Son Père lui dit tout en l'engendrant ; et il lui dit, non par une autre parole, mais par la propre parole qu'il engendre : il rapporte tout à son Père parce qu'il s'y rapporte lui-même : il rapporte sa gloire à celui de qui il tient tout son être ; mais cette gloire leur est commune : quelque chose manquerait au Père si son Fils était moins parfait que lui. C'est ce que je crois, car Jésus-Christ me le dit : c'est ce que je verrai un jour, parce que le même Jésus me l'a promis.

« Un de ces jours-là, comme il enseignait dans le temple, et annonçait l'Évangile au peuple, les princes des prê-

tres, les docteurs de la loi, et les sénateurs s'assemblèrent, et lui firent cette demande : En quelle puissance faites-vous ces choses ? ou qui vous a donné ce pouvoir ? » Il paraît que cette demande regardait principalement la puissance qu'il se donnait d'enseigner, car ils vinrent à lui comme il enseignait. Mais la demande s'étend aussi à tout le reste que venait de faire Jésus : et c'est comme si on lui eût demandé : En quelle puissance êtes-vous entré si solennellement dans le temple ? en quelle puissance y enseignez-vous ? en quelle puissance en chassez-vous les vendeurs et les acheteurs, et y exercez-vous tant d'autorité ? Ce serait à nous à vous donner cette puissance ; nous ne vous l'avons point donnée, d'où vous vient-elle ? Voilà une demande faite dans les formes par l'assemblée et par les personnes qui semblaient avoir le plus de droit de la faire. Et néanmoins Jésus ne leur donne sur ce sujet aucune instruction ; mais il se contente de les confondre devant le peuple de mauvaise foi et d'hypocrisie, comme on va le voir. « Il leur répondit : Je vous ferai à mon tour une question : et si vous y répondez, je vous dirai en quelle puissance je fais ces choses. De qui est le baptême de Jean ? du ciel ou des hommes ? Répondez-moi. Mais eux raisonnaient ainsi en eux-mêmes : Si nous disons que le baptême de Jean est du ciel, il nous dira : Pourquoi ne l'avez-vous pas cru ? » Il le leur avait déjà dit, et ils n'avaient su que répondre : « Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. » S'ils avaient donc avoué la mission céleste de Saint Jean-Baptiste, il leur aurait fermé la bouche par son témoignage. Que dire donc ? « Si nous disons qu'il est des hommes, nous craignons le peuple, il nous lapidera, car ils tiennent tous Jean pour un prophète. Ils répondirent donc à Jésus : Nous n'en savons rien. Et moi, dit-il, je ne vous dis pas non plus en quelle puissance j'agis. » Gens de mauvaise foi, qui n'osez ni avouer ni nier la mission de Saint Jean-Baptiste, vous ne



méritez-pas que je vous réponde. Avouez, niez, pensez ce que vous voudrez ; vous êtes confondus ; et il n'y a de parti pour vous que de vous taire. Il y en aurait un autre, ce serait de croire à Jésus ; mais vous ne pouvez, pour la raison et les manières que nous verrons en son lieu.

Jésus se communique si facilement aux esprits dociles et humbles. La Samaritaine, une pécheresse, lui parle bonnement du Christ : — « Je le suis, moi qui vous parle, » lui dit-il, sans circuit. Et à l'aveugle-né : « Vous avez vu le Fils de Dieu, et c'est celui qui vous parle. » Ainsi en d'autres endroits. Quand donc il ne répond pas de cette manière simple, si digne de lui, c'est que les hommes ne sont pas dignes qu'il se manifeste à eux de cette sorte. « De quelle puissance faites-vous ces choses ? » Comme s'ils lui eussent dit : De quelle puissance guérissez-vous tous les malades ? De quelle puissance rendez-vous la vue aux aveugles ? De quelle puissance ressuscitez-vous les morts ? Il était trop clair que c'était par la puissance divine ; et ils ne l'interrogeaient sur une chose si claire, que par un mauvais esprit.

Mais voyons comme Jésus confond les docteurs et les pontifes. « Que vous semble de ceci ? leur dit-il. Un homme avait deux fils, et s'adressant au premier, il lui dit : Mon fils, allez aujourd'hui travailler à ma vigne. Celui-ci lui répondit : je ne veux pas ; mais plus tard, touché de repentir, il obéit. S'adressant ensuite à l'autre, le père lui donna le même ordre. Le fils répondit : Seigneur, je m'en vais, mais il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? Le premier, répondirent-ils. » Cette parabole va convaincre les pontifes et les sénateurs d'une hypocrisie manifeste. Le Fils de Dieu nous y marque deux caractères dans ces deux fils ; l'un est celui d'une désobéissance manifeste ; l'autre est celui d'une obéissance imparfaite, et plus apparente que solide ; et il se trouve que ce dernier est le plus mauvais. L'un a honte de désobéir ouvertement à son père,

en lui disant : « Je ne veux pas ; » et après avoir dit : Je le veux , il suit pourtant son penchant , et « il ne fait rien. » L'autre dit ouvertement : « Je n'en ferai rien , » et il a honte de son insolence , et « il obéit. » L'un a la présomption de vouloir passer pour vertueux et il ne l'est qu'en paroles ; c'est pourquoi il tombe. L'autre a horreur de sa témérité , et il s'en repent. Notre-Seigneur fait voir aux pontifes que le dernier caractère est le leur. Nourris dans la piété , ils ne parlent que de Dieu , que de religion , que de l'obéissance qu'on doit à la loi ; et parce qu'ils en parlent souvent , ils se croient assez gens de bien , et ne se corrigent jamais. C'est pourquoi Jésus-Christ leur parle de cette manière terrible : « Je vous le dis en vérité , les publicains et les femmes de mauvaise vie arriveront plutôt que vous dans le royaume des cieus. Jean est venu à vous dans la voie de la justice , » sans autre marque de sa mission que sa vie sainte et austère , « et vous ne l'avez pas cru , et » néanmoins « les publicains et les femmes de mauvaise vie » en ont été touchés et « l'ont cru. Mais vous , vous les avez vus se convertir sans vous repentir , et sans le croire ensuite. » Et vous , qui avez vu Jésus-Christ , qui non seulement marchait comme Jean dans la voie de la justice , puisqu'il a dit , non dans le désert , mais dans le milieu du monde : « Qui me reprendra de péché ? » mais qui a fait de si grands miracles , qu'il y avait de quoi émouvoir les plus insensibles : vous , dis-je , qui l'avez vu et qui avez ouï sa voix , « vous n'avez pas cru. » Quelle est votre honte et quel sera votre supplice ?

« Écoutez encore cette parabole , dit-il , en s'adressant aussi au peuple. » Dans la précédente parabole , Jésus avait fait sentir aux sénateurs , aux docteurs et aux pontifes , leur iniquité : il leur va faire avouer ici le supplice qu'ils méritent ; car il les convaincra si puissamment , qu'ils seront eux-mêmes contraints de prononcer leur sentence. C'est à

vous qu'il parle aussi bien qu'aux Juifs. Écoutons donc et voyons, sous la plus claire et sous la plus simple figure qui fût jamais, toute l'histoire de l'Église.

« Un père de famille a planté une vigne, l'a entourée d'une haie, y a creusé un pressoir et bâti une tour. » C'est ce que David avait chanté : « Vous avez transplanté la vigne que vous aviez en Égypte; vous avez chassé les Gentils » de la terre de Chanaan, « et vous l'y avez plantée. Elle a pris racine, et a rempli la terre: son ombre a couvert les montagnes, et ses branches se sont étendues sur les plus hauts cèdres: elle a provigné jusqu'à la mer et jusqu'à l'Euphrate. » Mais voici quelque chose de plus clair en Isaïe: « Une vigne a été plantée pour mon bien-aimé, » pour le Fils qui a été oint, pour le Christ: » il l'a faite du meilleur plant: « Il a élevé une tour au milieu, » pour y loger ceux qui la gardaient: » il a bâti un pressoir. » Voilà les propres paroles de notre Sauveur. « Puis il a loué cette vigne à des vigneron, et s'en est allé dans un pays éloigné pour longtemps. » Il en a commis la culture aux pontifes, enfants d'Aaron et aux docteurs de la loi.

« Le temps des vendanges étant proche, il a envoyé un de ses serviteurs aux vigneron pour recevoir d'eux les fruits de sa vigne. Ceux-ci se sont jetés sur lui, l'ont frappé et l'ont renvoyé les mains vides. Il leur a envoyé encore un autre de ses serviteurs. Ils l'ont frappé de même, l'ont accablé d'outrages et l'ont chassé aussi sans lui rien donner. Il leur en a envoyé un autre qu'ils ont tué, et d'autres encore, et ils les ont frappés ou mis à mort. »

« J'ai envoyé, » dit le Seigneur, « mes serviteurs les prophètes, le soir et le matin, pour avertir » et les princes, et les pontifes, et le peuple, qu'ils eussent à donner à Dieu le fruit qu'il attendait de la culture qu'il avait donnée à sa vigne par la loi et par les Saintes Écritures. Au lieu d'écouter les prophètes, « ils les ont persécutés, ils les ont

massacrés. Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils point persécuté? » leur dit Saint Étienne. « Ils ont massacré ceux qui vous annonçaient l'arrivée du juste, dont vous avez été les traîtres et les meurtriers. » C'est justement ce que Jésus-Christ leur reproche dans la parabole.

« Alors le maître de la vigne se dit : Que ferai-je? Je leur enverrai mon fils bien-aimé; peut-être en le voyant le respecteront-ils. N'ayant plus que ce fils unique qui lui était très-cher, il le leur a envoyé, en disant : Ils respecteront mon fils, » Jésus-Christ lui-même. Il avait de quoi se faire respecter par sa doctrine et par ses miracles. « Les vigneron en le voyant ont eu la même pensée et se sont dit : Voici l'héritier; tuons-le, et l'héritage sera à nous. Et ils l'ont traîné hors de la vigne, » hors de Jérusalem, sur le Calvaire, « et ils l'ont » inhumainement « tué » par les mains de Ponce Pilate et des Gentils. Admirez combien vivement Jésus les presse, comme il leur découvre ce qu'ils machinaient, ce qu'ils allaient accomplir dans deux jours. Ne devaient-ils pas être attendris? D'autant plus que le Sauveur leur mit leur crime si évidemment devant les yeux, que leur ayant demandé : « Quand le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vigneron? Ils lui répondirent : Il punira ces méchants selon leur mérite, et il louera sa vigne à d'autres vigneron qui lui rendront du fruit dans le temps; » ou comme il l'explique après, « le royaume de Dieu vous sera ôté, et sera donné à un peuple qui en rapportera les fruits. » C'est ce qui devait arriver bientôt, lorsque les apôtres leur dirent : « Il vous fallait premièrement annoncer la parole de Dieu; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, nous passons aux Gentils : car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné : Je t'ai établi pour éclairer les Gentils. »

« Oui, leur dit Jésus, le maître viendra, il fera périr les vigneron, et il mettra sa vigne en d'autres mains. A Dieu

ne plaise ! dirent-ils après avoir entendu ces paroles. » Ils avaient en horreur ce qu'ils faisaient. Ils étaient ceux qui , après avoir tué les prophètes , voulaient encore tuer le Fils ; et néanmoins quand on leur dit qu'ils le voulaient faire , ils s'écrient : « A Dieu ne plaise ! » ne se connaissant pas eux-mêmes , et ne voulant pas croire que celui qu'ils feraient mourir pût être le Christ , ni que sa mort pût attirer la réprobation de la nation : car ils ne connaissaient pas que la contradiction et la souffrance était un des caractères du Messie dans son premier avènement. Mais le Sauveur leur ouvrait les yeux par deux prophéties : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : La pierre qu'ils ont rejetée en bâtissant est devenue la pierre de l'angle , » la pierre principale , le nœud et le fondement de tout l'édifice ? Cette pierre principale était sans doute le Christ. Or cette pierre devait être rejetée. Le Christ devait donc être rejeté : par qui , sinon par ceux à qui il venait ? Il n'y eût rien eu de merveilleux qu'il ne fût pas écouté ni reçu de ceux à qui il ne parlait pas , tels qu'étaient les Gentils. Mais les Juifs qui devaient bâtir l'édifice spirituel , réprochèrent cette pierre , qui devint par ce moyen la pierre de l'angle , qui unit dans un seul bâtiment les Juifs et les Gentils. « Et c'est ce qui nous a paru merveilleux , et un ouvrage que Dieu seul pouvait accomplir. C'est pourquoi , je vous le déclare , le royaume de Dieu vous sera ôté et sera donné à un peuple qui en rapportera les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre sera brisé , et celui sur qui elle tombera sera écrasé et mis en poudre de son poids. » Le Christ devait être cette pierre unique et fondamentale. Il est notre règle et notre juge. On tombe sur cette pierre , et l'on se heurte contre cette règle , quand on pèche : elle tombe sur nous quand il nous punit. Le pécheur qui s'est brisé et a perdu toute sa force en transgressant la loi de Jésus-Christ , est écrasé par sa juste et éternelle vengeance. Mais on peut s'unir à cette pierre d'une

manière plus heureuse et plus convenable. « Approchez-vous, » dit Saint Pierre, « de cette pierre vivante, reprochée des hommes, mais honorée de Dieu. Établissez-vous sur cette pierre, et entrez dans la structure de ce bâtiment, comme des pierres vivantes, et devenez la maison de Dieu, » étant unis par la foi et à la pierre fondamentale qui est Jésus-Christ, et à tout le corps des fidèles qui sont les pierres dont est composé ce saint édifice.

« Les princes des prêtres et les Pharisiens en entendant ses paroles, comprirent que c'était d'eux qu'il parlait; ils cherchaient à se saisir de lui, mais ils craignaient le peuple, parce qu'il considérait Jésus comme un prophète. »

#### LIV

PARABOLE DES NOCES. — OBLIGATION DE PAYER LE TRIBUT. — PREUVES DE LA RÉSURRECTION. — LE GRAND COMMANDEMENT DE LA LOI, C'EST L'AMOUR DE DIEU ET DU PROCHAIN. — COMMENT LE MESSIE EST-IL EN MÊME TEMPS FILS DE DAVID ET SON SEIGNEUR.

On voit avec quelle convenance la sagesse éternelle arrange les choses. Rien n'était plus convenable, dans le temps qu'on machinait la mort du Sauveur, que de parler comme il a fait aux chefs d'une si noire conspiration, en leur faisant voir quels en seraient les effets, et combien funestes à eux-mêmes et à toute la nation. Il était bon aussi de prévenir le scandale de la croix, et de faire voir que si le Sauveur était rejeté, s'il devenait un scandale aux Juifs, il n'en serait pas moins, suivant les anciennes prophéties, la pierre de l'angle, le fondement de tout l'édifice, et l'espérance du monde. Le Fils de Dieu enseigne toutes ces vérités deux jours avant celui de sa mort. Rien n'était plus capable, ni de corriger la malice de ses ennemis, ni de prévenir le scandale de ses disciples. Ce qu'il va encore ajouter n'est pas moins à propos.

« Et Jésus, répondant, leur dit encore en paraboles : » ce mot de « répondre » pouvait marquer qu'il continuait son discours. Le Fils de Dieu, qui voyait le fond des cœurs, répondait souvent aux pensées secrètes de ceux qui l'écoutaient, comme il paraît par plusieurs endroits de l'Évangile. Après avoir ouï qu'il se choisirait un autre peuple, il n'y avait rien de plus naturel que de rechercher en soi-même les causes les plus générales qui feraient abandonner les Juifs, et les moyens qu'il aurait pour remplir sa maison. C'est ce qu'il explique par la parabole suivante :

« Le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit à son fils un festin de noces. » Jésus-Christ était l'époux de cette noce : « Celui qui a l'épouse est l'époux, » disait Jean-Baptiste. C'est lui qui était venu pour épouser l'Église, la recueillir par son sang, la doter de son royaume, la faire entrer en société de sa gloire. Il fait un grand festin quand il donne sa sainte parole pour être la nourriture des âmes, et qu'il se donne lui-même à tout son peuple comme le pain de vie éternelle.

« Il envoya ses serviteurs pour appeler aux noces ceux qui étaient conviés, mais ils refusèrent d'y venir. Il envioie encore d'autres serviteurs avec ordre de dire aux conviés : j'ai préparé mon festin, j'ai tué mes bœufs et tout ce que j'avais fait engraisser; tout est prêt, venez aux noces. » Ceux qui étaient invités et qui refusaient de venir, étaient les Juifs qu'il avertit par lui-même, et qu'il fit avertir par ses apôtres que l'heure du festin était venue, qu'ils vissent promptement, ou qu'il en appellerait d'autres. Cela regardait les Juifs, mais cela nous regarde aussi. Nous sommes à présent les invités; et nous devons apprendre ce qui empêche les hommes de venir à ce céleste festin.

La cause la plus générale, c'est l'occupation, et pour ainsi dire, l'enchantement des affaires du monde. Jésus ne rapporte pas les affaires extraordinaires qui surviennent

dans la vie. C'est le train commun des affaires qui occupe et qui enchante les hommes, de manière qu'ils ne se donnent pas le loisir de penser à leur vocation, ni d'écouter Jésus-Christ qui les appelle à son festin. « Tous négligeaient sa parole : l'un allait à sa métairie, l'autre à son négoce, » et personne ne l'écoutait. « Quelques-uns prirent ses serviteurs, et après leur avoir fait toute sorte de mauvais traitements, ils les tuèrent. » C'est en effet ce qui arriva au Sauveur. Les uns ont résisté ouvertement à la prédication de l'Évangile; mais la cause la plus générale de le rejeter, fut la négligence, *neglexerunt*, causée par l'occupation des affaires de la vie.

« Le roi, en colère, envoya ses armées, et perdit ces meurtriers, et mit le feu à leur ville qui fut réduite en cendres. Alors il dit à ses serviteurs : Le festin est prêt, mais ceux qui y ont été invités n'en ont pas été jugés dignes. » Où trouvera-t-on des convives ? « Allez dans les coins de rue, et amenez-moi tous ceux que vous trouverez. Les domestiques, se répandant dans les rues, rassemblèrent les bons et les mauvais, et la salle des noces se remplit de gens qui se mirent à table. » Les Pharisiens et les docteurs de la loi qui présumaient de leur justice, ont été exclus.

Prenez garde : n'y a-t-il donc qu'à entrer dans le festin, lorsqu'on y est appelé, et la vocation fait-elle tout ? Gardez-vous bien de le croire. Le roi va entrer dans la salle du banquet, et celui qui n'aura pas l'habit nuptial sera honteusement chassé. On appelait anciennement l'habit nuptial, une sorte de parure que devaient avoir ceux qui accompagnaient l'époux et l'épouse, lorsque celle-ci passait de la maison paternelle en celle de l'époux. De là vient que le Fils de Dieu, qui prend ses comparaisons des usages les plus solennels et les plus connus de la vie humaine, allègue ici l'habit nuptial, pour expliquer les ornements intérieurs qu'il faut apporter à son banquet.



« Le roi entra dans la salle du festin pour y voir les conviés, et il vit un homme qui n'avait point l'habit nuptial. Mon ami, lui dit-il, » ami par la vocation, qui devenez mon ennemi en la méprisant, « comment êtes-vous entré sans avoir l'habit nuptial? Et il n'eut rien à répondre. » Car que répondre au Sauveur qui nous reproche par la bouche de l'apôtre, « de n'avoir pas su discerner son corps, et de nous en rendre coupables? » « Liez-lui les pieds et les mains, » dit le roi, ôtez-lui la liberté dont il a fait un si mauvais usage. « Jetez-le dans les ténèbres extérieures. » Il a voulu entrer dans l'intérieur de la maison avec des dispositions funestes, chassez-le : plus il a voulu entrer au dedans, plus il faut le pousser dehors. Mais qu'y trouvera-t-il, le malheureux? Loin de la maison de Dieu, où la lumière réside, où la vérité se manifeste, où Jésus-Christ luit éternellement, où les Saints sont comme des astres : qu'y trouvera-t-il? sinon « les ténèbres » d'un éternel cachot? Voilà ces ténèbres extérieures dont Jésus-Christ parle si souvent. « Là sera pleur et grincements de dents. » Au lieu des chastes délices de la sainte table, il y aura un pleur éternel. La voix de l'époux et de l'épouse cessera : toute la joie sera bannie de ce triste lieu : la désolation sera éternelle. « Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus : » Jésus-Christ nous en a souvent avertis, et il avait déjà dit la même parole.

« Alors les Pharisiens s'étant retirés conspirèrent pour le surprendre dans ses discours. Ils lui envoyèrent des hommes artificieux qui contrefaisaient les gens de bien. Ces émissaires étaient quelques Pharisiens de leurs disciples, avec des Hérodiens, dont la mission était de le surprendre pour le livrer au gouverneur en qui résidait le pouvoir et l'autorité. « Ces Hérodiens étaient des politiques qui faisaient profession d'honorer le pouvoir du grand Hérode, ce politique raffiné, qui, pour avoir rebâti le temple avec

une magnificence presque semblable à celle de Salomon , et pour avoir rétabli en quelque manière le royaume de Judée fort faible et fort appauvri devant lui , avait paru si grand aux Juifs , que quelques-uns voulurent le prendre pour le Messie. Les hypocrites et les politiques s'entendent fort bien ensemble : et les voilà qui « conspirent pour surprendre le Sauveur. »

Ils commencent par la flatterie : car c'est par là que l'on commence toujours quand on veut tromper quelqu'un : « Maître , lui dirent-ils , nous savons que vous êtes véritable ; et que vous enseignez la voie de Dieu en toute sincérité , sans vous mettre en peine de qui que ce soit ; car vous ne prenez pas garde à la personne des hommes. Dites-nous ce que vous pensez : Est-il permis ou non de payer le tribut à César ? »

Le peuple Juif s'était nourri dans cette pensée qu'il ne pouvait pas être assujéti à des infidèles. Les Romains avaient occupé la Judée , et avaient même réuni à leur empire une grande partie du royaume qu'ils avaient donné autrefois à Hérode et à sa famille : Jérusalem était elle-même dans cette sujétion ; et il y avait un gouverneur qui commandait au nom de César , et faisait payer les tributs qu'on lui devait. Si Jésus eût décidé contre le tribut , « ils le livraient aussitôt , » comme dit Saint Luc , « entre les mains du gouverneur ; » et s'il disait qu'il fallait payer , ils le décrieraient parmi le peuple , comme un flatteur des Gentils et de l'empire infidèle. Mais il leur ferme la bouche : premièrement , en leur faisant voir qu'il connaissait leur malice ; secondement , par une réponse qui ne laisse aucune réplique. « Hypocrites , leur dit-il , pourquoi tâchez-vous de me surprendre ? » Vous faites paraître un faux zèle pour la liberté du peuple de Dieu contre l'empire infidèle , et vous couvrez de ce beau prétexte le dessein de perdre un innocent ; mais « donnez-moi la pièce d'argent dont on paie le tribut : » Je

ne veux que cela pour vous confondre. « Ils lui présentèrent un denier. » « Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? De César , répondirent-ils. » Si vous reconnaissez César pour votre prince ; si vous vous servez de sa monnaie , et que son image intervienne dans tous vos contrats , en sorte qu'il soit constant que vous faites sous son autorité tout le commerce de la vie humaine , pouvez-vous vous exempter des charges publiques , et refuser à César la reconnaissance qu'on doit naturellement à la puissance légitime , pour la protection qu'on en reçoit ? « Rendez-donc à César ce qui est à César , et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Par cette parole , il fait deux choses : la première , c'est qu'il décide que se soumettre aux ordres publics , c'est se soumettre à l'ordre de Dieu qui établit les empires ; la seconde , c'est qu'il renferme les ordres publics dans leurs bornes légitimes. Il épuise la difficulté par cette réponse , puisqu'en rendant à César ce que Dieu a mis sous son ressort , en même temps il réserve à Dieu ce que Dieu s'est réservé , c'est-à-dire , la religion et la conscience. « Et ne pouvant rien reprendre dans ses paroles devant le peuple , ils se turent » en admirant sa réponse , où il réglait tout ensemble et les peuples et les Césars , sans que personne pût se plaindre ; « et le laissant , ils s'en allèrent confus. »

Un peu de réflexion sur l'injustice des hommes. Ils admirèrent Jésus , et sentirent bien qu'ils ne pouvaient l'accuser ni devant le gouverneur , ni devant le peuple. Mais se convertissent-ils , et cessent-ils de vouloir le perdre ? Au contraire , plus ils sont convaincus , et moins ils ont de raison à lui opposer , plus ils lui opposent de fureur. En apparence ils font les zélés pour la liberté du peuple de Dieu , et contre l'empire infidèle , puisqu'ils osent même demander avis sur le tribut qu'on lui doit. Mais ceux-là mêmes qui font paraître ce faux zèle , dans trois jours crieront à Pilate : « Si vous sauvez cet homme , vous n'êtes pas ami de César. »

Bien plus, voici un des chefs de l'accusation : « Nous avons trouvé cet homme qui empêchait de payer le tribut à César. » C'était précisément tout le contraire, comme on vient de voir par sa réponse. Qui peut empêcher la calomnie, si une réponse si nette ne l'a pu faire ? Il ne reste qu'à la souffrir, si Dieu la permet, et à savoir se contenter de son innocence.

Voici le jour des interrogations, mais le jour des résolutions les plus admirables que la sagesse incarnée ait données aux hommes. « Ce jour-là, les Sadducéens, qui nient la résurrection, le vinrent trouver, et lui proposèrent une question, en lui disant : Maître, Moïse nous a ordonné dans l'Écriture que si quelqu'un a un frère marié qui vienne à mourir sans enfants, il épouse la veuve de son frère pour susciter des enfants à son frère mort. Or il y avait sept frères parmi nous, dont le premier ayant épousé une femme est mort, et n'ayant point eu d'enfants, il a laissé sa femme à son frère. La même chose arriva au second, et au troisième, et à tous les autres jusqu'au septième. Enfin cette femme est morte après eux tous. Lors donc que la résurrection arrivera, duquel de ces sept sera-t-elle femme, puisqu'ils l'ont tous eue ?

« Moïse nous a commandé. » Voyez comme ceux qui errent cherchent toujours à s'appuyer sur les Écritures, et font semblant de vouloir obéir à la loi. « De qui des sept sera-t-elle femme : car elle l'a été de tous ? » Il faut encore ajouter, selon Saint Marc et selon Saint Luc, « qu'elle n'a point laissé d'enfants au septième, non plus qu'aux autres : » de sorte qu'il n'y a rien qui détermine en sa faveur.

« De qui sera-t-elle femme ? » Admirez combien les hommes sont charnels. Ils ne peuvent comprendre une vie ni une félicité sans les objets qui flattent les sens, et sans les choses corporelles auxquelles ils sont accoutumés. Ainsi ils n'entendent pas comment les Saints sont heureux.

« Jésus leur répondit : Vous vous trompez, faute d'en-

tendre les Écritures et la puissance de Dieu. » C'est la source de toutes les erreurs. On ne veut point entendre que Dieu puisse faire des choses au-dessus du sens et du raisonnement humain, ni autre chose que ce qu'on voit. C'est pourquoi on n'entend pas les Écritures : parce que pour ne vouloir pas étendre ses vues sur l'immensité de la puissance de Dieu, on abaisse les Écritures à des sens proportionnés à notre faiblesse. On ne veut croire ni incarnation, ni eucharistie, ni résurrection, ni rien de ce que Dieu peut, et de ce qu'il veut bien faire pour l'amour de ses serviteurs. Ainsi les Sadducéens ne voulaient pas croire, ni qu'il pût conserver l'âme sans le corps, ni qu'il pût l'y réunir de nouveau, ni qu'il le lui pût rendre avec de plus nobles qualités qu'en cette vie ; ni enfin qu'il pût donner à l'homme d'autres plaisirs que ceux qu'il a coutume de sentir.

« Lorsqu'on sera ressuscité des morts, il n'y aura plus de mariage ; mais on sera comme les anges de Dieu dans le ciel. Dans ce siècle, les hommes prennent des femmes, et les femmes des maris ; mais dans la résurrection, » ou comme il est porté dans Saint Luc, « parmi ceux qui seront jugés dignes du siècle à venir, et de ressusciter des morts, ni les hommes ne prendront des femmes, ni les femmes des maris, et ils seront immortels, égaux aux anges de Dieu dans le ciel. » Ainsi pour conserver un tel peuple, il ne faudra ni de génération ni de mariage ; et on n'en aura non plus besoin pour les hommes que pour les anges. Tout ce qui est établi pour soutenir la mortalité, cessera : l'homme sera renouvelé dans son corps et dans son âme. « Car ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils sont comme les anges, et qu'ils sont enfants de Dieu, parce qu'ils sont enfants de la résurrection. » Ce ne sera plus de la chair et du sang que nous naissons comme dans cette vie ; il n'y aura plus rien de corruptible. Avec une nouvelle naissance, Dieu donnera à nos corps de nouvelles qualités.

« Le corps est maintenant conçu et semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruptibilité. Il est conçu dans la difformité, il ressuscitera dans la gloire; il est conçu dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force; il est conçu pour une vie animale, il ressuscitera pour une vie spirituelle. » Ne vous étonnez donc pas s'il n'y aura point alors de mariage, comme il n'y aura point de festins. On sera comme les anges sans aucune infirmité des sens, et sans avoir besoin de les satisfaire : « Et Dieu sera tout en tous. » On n'aura besoin que de lui.

« Or que les morts ressuscitent, n'avez-vous pas lu dans le livre de Moïse ce que Dieu lui a dit du milieu du buisson ardent? » Il va à la source et leur allègue les paroles du législateur, et le fondement de l'alliance. « Je serai ton Dieu, » dit Dieu à Abraham, et c'est sur cela que l'alliance est fondée, et depuis il s'est toujours appelé « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, » et c'est ainsi qu'il s'appela, quand il apparut à Moïse pour l'envoyer à son peuple : Je suis le Dieu de ton père, « le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, » ni le Dieu de ce qui n'est plus, « mais le Dieu des vivants. Vous vous trompez donc beaucoup. » « Les morts, » à les regarder comme morts, dorment dans le sépulcre; le Seigneur ne s'en souvient plus, et ils ne sont plus sous sa main. » Mais il n'en est pas ainsi des âmes saintes, des âmes des amis de Dieu : car s'ils sont morts à l'égard de l'homme, « ils sont vivants pour Dieu. Ils sont vivants sous ses yeux et devant lui, » et encore : « ils sont vivants pour lui. » C'est pourquoi il se dit leur Dieu, non-seulement pendant leur vie, mais encore après leur mort; et comme dit l'apôtre Saint Paul : « Dieu ne rougit pas de s'appeler leur Dieu, parce qu'il leur a bâti une ville permanente, et qui avait des fondements éternels. » Autrement, comment n'aurait-il pas honte de s'appeler leur Dieu,

s'il les avait abandonnés , et ne leur eût laissé pour demeure qu'un tombeau ? Ils sont donc vivants devant lui.

On dira que Jésus ne prouve que l'immortalité des âmes et non la résurrection des corps. Mais la coutume de l'Écriture est de regarder une de ces choses comme la suite de l'autre. Car si on revient à l'origine , Dieu , avant que de créer l'âme , lui a préparé un corps. Il n'a répandu sur nous ce souffle de vie , c'est-à-dire , l'âme faite à son image , qu'après qu'il a donné à la boue , qu'il maniait si artistement avec ses doigts tout-puissants , la forme du corps humain. Si donc il a fait l'âme pour la mettre dans un corps , il ne veut pas qu'elle en soit éternellement séparée. Aussi voulut-il d'abord qu'elle y fût unie éternellement , puisqu'il avait fait l'homme immortel , et que c'est par le péché que la mort a été introduite sur la terre. Mais le péché ne peut pas détruire à jamais l'œuvre de Dieu : car le péché et son règne doit être lui-même détruit. Alors donc l'homme sera rétabli dans son premier état : la mort mourra , et l'âme sera réunie à son corps pour ne le perdre jamais.

« Alors quelques-uns des docteurs de la loi , » ravis de ce qu'il venait de dire , s'écrièrent avec une espèce de transport : « Maître , vous avez bien dit ; et le peuple qui l'écoutait était dans l'admiration de sa doctrine , et ils [les Sadducéens sans doute] n'osaient plus l'interroger. Les Phariséens , sachant qu'il avait fermé la bouche aux Sadducéens , tinrent conseil ensemble. L'un d'eux , docteur de la loi , qui avait assisté aux questions des Sadducéens et avait oui avec quelle sagesse Jésus leur avait répondu , s'approcha , et lui dit , pour le tenter : Maître , quel est le premier de tous les commandements , le grand commandement de la loi ? » On ne sait si c'est encore pour le tenter qu'on lui fit cette demande , ou si c'est de bonne foi et pour être instruit ; car le docteur de la loi qui l'avait interrogé , paraît si satisfait de sa réponse , qu'il mérita de recevoir cet éloge

du Sauveur : « Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. » Il semble aussi que les Pharisiens qui firent faire cette demande au Fils de Dieu, furent bien aises qu'il eût confondu les Sadducéens ; et reconnaissant en lui par ses admirables réponses une doctrine supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais entendu, ils furent bien aises d'apprendre sa résolution sur la plus importante question qu'on pût faire sur la loi.

Jésus, qui était la vérité même, allait toujours et d'abord au premier principe. Il était clair que le plus grand commandement devait regarder Dieu. C'est pourquoi il choisit un lieu de la loi qui portait ainsi : « Écoute, Israël ; le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu, le seul Seigneur. » Par là la grandeur de Dieu était établie dans sa parfaite unité. De là il s'ensuivait encore qu'il lui fallait consacrer celui de nos sentiments qui le faisait le plus régner dans nos cœurs, et réunissait davantage en lui toutes nos affections, qui était l'amour. « Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta pensée, et de toute ta puissance. C'est là le plus grand commandement et le premier. » Mais de peur que quelque ignorant ne soupçonnât qu'en réunissant en Dieu tout son amour, il n'en restât plus pour le prochain, il ajoute au premier précepte « le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceux-ci. De ces deux préceptes dépendent toute la loi et tous les prophètes. » Voilà donc toute la loi rappelée à ses deux principes généraux : et l'homme est parfaitement instruit de tous ses devoirs, puisqu'il voit en un clin-d'œil ce qu'il doit à Dieu son créateur, et ce qu'il doit aux hommes ses semblables. Nous voyons donc la facilité que Jésus-Christ apporte aujourd'hui à notre instruction, puisque sans nous obliger à lire et à pénétrer toute la loi, ce que les faibles et les ignorants ne pourraient pas faire, il réduit toute la loi à six lignes.



« Le docteur de la loi lui dit : Vous avez bien parlé , Maître , en disant qu'il n'y a qu'un seul Dieu , et qu'il n'y en a pas d'autre que lui , et qu'il faut l'aimer de tout son cœur , et de toute son intelligence , et de toute son âme , et de toute sa force , et qu'aimer le prochain comme soi-même , c'est une chose plus grande que tous les holocaustes et tous les sacrifices. Jésus voyant qu'il avait répondu avec sagesse , lui dit : Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu. »

« Pendant que les Pharisiens étaient assemblés , Jésus leur demanda aussi : Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ? de David , lui répondirent-ils. Comment donc , leur dit-il , David , inspiré par l'Esprit Saint , l'appelle-t-il son Seigneur , en disant dans le livre des Psaumes : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Soyez assis à ma droite jusqu'à ce que le temps vienne de mettre tous vos ennemis à vos pieds ? S'il est le Fils de David , comment l'appelle-t-il son Seigneur ? » Il voulait par là leur faire lever les yeux à une plus haute naissance de Jésus-Christ , selon laquelle il n'est pas Fils de David , mais Fils unique de Dieu ; et ils n'avaient qu'à continuer le psaume , pour trouver cette naissance éternelle , puisque Dieu même parle ainsi dans la suite : « Je vous ai engendré de mon sein devant l'aurore , dans les splendeurs des Saints. » « Devant que l'aurore , » devant que cette lumière qui se couche et qui se lève tous les jours , eût commencé à paraître , il y avait une lumière éternelle qui fait la félicité des Saints ; c'est dans cette lumière éternelle que je vous ai engendré.

« Nul ne pouvait lui répondre un seul mot , et depuis ce jour-là personne n'osa plus l'interroger ; mais un peuple nombreux prenait plaisir à l'écouter. » S'ils eussent consulté , pour s'instruire de bonne foi , un maître dont la doctrine était si remplie de vérité et de grâce , il y avait à l'interroger jusqu'à la fin. Mais comme ils l'interrogeaient dans

le dessein de le surprendre, et pour voir s'il répondrait mal, ou s'il demeurerait court dans quelque question, ils cessent de le consulter aussitôt qu'ils sentent qu'ils n'ont aucun avantage à tirer contre lui de ses réponses.

## LV

ÉCOUTER LES ENSEIGNEMENTS DES DOCTEURS DE LA LOI ET NE PAS SUIVRE LEURS EXEMPLES. — MALÉDICTIONS PRONONCÉES CONTRE LES SCRIBES ET LES PHARISIENS. — LES DEUX DENIERS DE LA VEUVE.

Après avoir confondu les Pharisiens et les docteurs de la loi par ses réponses, Jésus commence à découvrir au peuple leur hypocrisie, pour deux raisons. La première, afin que le peuple fût prémuni contre leurs artifices, puisque ce devait être là le plus grand obstacle à leur foi. La seconde, pour l'instruction des maîtres et des docteurs de l'Église, afin qu'ils évitassent soigneusement cette hypocrisie pharisaïque, qui avait fait une si grande opposition à l'Évangile, et avait mis à la fin le Fils de Dieu sur la croix. Le Sauveur ne devait pas sortir de ce monde sans y laisser une instruction si essentielle.

« Alors donc, » après avoir confondu tous les docteurs de la loi et les Pharisiens, « Jésus s'adressa aux troupes » que ces hypocrites séduisaient, afin de les détromper ; » et à ses disciples, » de peur qu'ils n'en suivissent un jour les mauvais exemples, « et leur parla en cette sorte : Les docteurs de la loi et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse. Gardez donc et faites tout ce qu'ils vous diront. » La première chose qui est à observer dans le sermon de Notre-Seigneur, c'est qu'ayant à découvrir les abus et les corruptions qui étaient en vogue dans la Synagogue et dans ses docteurs, il commence par établir l'autorité de leur mi-

nistère de la manière la plus forte. Car autrement en reprenant les abus, on en introduirait un plus grand que tous les autres, qui serait de se retirer de la société, et de mépriser le ministère qui est de Dieu, à cause des vices de ceux qui l'exercent. Le docteur du genre humain ne voulait pas sortir du monde sans établir ce fondement, qui est le remède à tous les schismes futurs : et on ne peut pas l'établir avec plus de force.

Après avoir établi leur autorité sur celle de Moïse, il attribue clairement à la Synagogue une vérité infallible, en sorte qu'il fallait tenir pour certain tout ce qui avait passé en dogme constant de la Synagogue. Car il ne donne à personne le droit de juger au-dessus d'elle ; et le partage du peuple est l'obéissance. « Gardez et faites. »

Songez donc à l'autorité que doivent avoir les docteurs de l'Église chrétienne, puisqu'ils sont assis, non pas sur la chaire de Moïse, mais « sur celle de Jésus-Christ et des apôtres ; » et qu'ils y sont établis avec une promesse bien plus authentique que les docteurs de la Synagogue, puisque la Synagogue devait passer et n'avait que des promesses temporelles ; au lieu qu'il a été dit à l'Église : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

« Gardez donc et faites ce qu'ils vous diront. » Mais parce que l'assistance qui leur est promise pour bien enseigner en corps, n'empêche pas la corruption qui peut être dans les mains des particuliers, et même de la plupart, il ajoute : « Mais ne faites pas selon leurs œuvres : car ils disent et ne font pas. » Considérons la merveilleuse conduite de Dieu, qui gouvernera tellement le corps des docteurs, qu'ils soutiendront les saintes maximes plus qu'ils ne les pratiqueront, et qu'ils ne passeront pas leur corruption en dogme : le dogme ayant par lui-même une racine si forte, qu'il se soutient de soi.

Jésus-Christ nous prémunit donc contre les scandales qui

ne seront jamais plus grands, que lorsqu'on les verra dans les docteurs et dans les pasteurs. Et il veut que nous apprenions à honorer le ministère, même dans des mains indignes ; parce que l'indignité des ministres est de leur fait particulier ; et le ministère est de Dieu.

Il y a ici quelque chose d'étonnant : car Jésus-Christ savait bien que la Synagogue l'allait condamner dans trois jours. Le sanguinaire conseil avait déjà été tenu, et il y avait été décidé « qu'il fallait que Jésus mourût. » Et il semble que la Synagogue était déjà réprouvée. Comment donc en parler encore d'une manière si authentique, et lui donner l'autorité de la vraie Église ?

En cherchant soigneusement dans l'Écriture, je trouve que la Synagogue ne devait être absolument réprouvée, que lorsqu'elle aurait actuellement fait mourir Jésus-Christ. Bien plus, Dieu la voulait encore attendre jusqu'à ce qu'elle eût méprisé le grand signe qu'il lui devait envoyer pour reconnaître le Christ, qui était celui de sa résurrection. « Cette race infidèle cherche un signe, et il ne lui en sera point donné d'autre que le signe de Jonas le prophète, » et le reste.

Ce n'était pas assez que le Christ fût ressuscité, il fallait que sa résurrection fût publiée, ce qui ne se commença qu'à la Pentecôte.

Ce n'était pas encore assez : car les apôtres ne se séparent pas encore de la communion du reste du peuple : et quoiqu'ils fissent déjà un corps à part avec leurs disciples, ils allaient au temple comme les autres, et ils étaient reçus à y rendre le même culte. Et tout ce qu'on fit après contre les apôtres par voie de fait, ne faisait pas qu'ils fussent privés du culte public, ni qu'eux-mêmes s'en séparassent. C'était un temps d'attente, où plusieurs gens de bien, qui pouvaient n'avoir pas vu les miracles de Jésus-Christ, demeureraient comme en suspens. « On venait cependant de

toutes les villes à Jérusalem , pour y apporter les malades aux apôtres : on les exposait à l'ombre de Saint Pierre ; et la Synagogue , quoique déjà sur le penchant de sa ruine , n'avait pas encore pris absolument son parti.

C'est une chose admirable comme Dieu la supportait en silence , et combien de formalités et de dénonciations , pour ainsi dire , il pratiqua , avant que de répudier entièrement cette épouse infidèle. Pendant ce temps-là , les Gentils venaient en foule à l'Église , qui se formait tous les jours de plus en plus. La persécution s'éleva de tous côtés à l'instigation des Juifs qui allaient partout pour animer les Gentils , jusqu'à ce qu'ils excitèrent Néron à cette première et grande persécution , où les deux apôtres Saint Pierre et Saint Paul moururent. Ce fut là comme le terme fatal marqué à la Synagogue : car elle avait pris alors universellement parti contre les fidèles. Enfin , n'ayant écouté ni le Fils de Dieu , ni ceux qu'il leur envoyait pour les obliger à se repentir , il lança le dernier coup , où l'on sait que la cité sainte fut mise en feu avec son temple , avec toutes les marques de la dernière extermination que Daniel avait prédite.

On voit l'état de l'Église dans cet intervalle. C'était comme un temps d'attente , durant lequel se faisait la publication de l'Évangile. L'Église judaïque demeurait encore en état. Le Fils de Dieu lui donnait toujours la même autorité qu'elle avait pour soutenir et instruire les enfants de Dieu ; ne lui dérogeant la créance que dans le point que Dieu avait révélé par tant de miracles. L'Église chrétienne naissait encore , et se formait dans le sein de l'Église judaïque , et n'était pas encore entièrement enfantée , ni séparée de ce sein maternel. La Synagogue s'aveugle à mesure que la lumière croit : les enfants de Dieu se séparent. La lumière est-elle venue à son plein , par la destruction du saint lieu , par l'extermination de l'ancien peuple , et l'en-

trée des Gentils en foule , avec un manifeste accomplissement des anciens oracles ? la Synagogue a perdu toute son autorité , et n'est plus qu'un peuple manifestement réprouvé. C'est ce qui devait arriver , selon les conseils de Dieu , dans cet entre-temps qui se devait écouler entre la naissance de Jésus-Christ et la réprobation déclarée du peuple juif.

Mais cette diminution et cette déchéance d'autorité ne doit jamais arriver à l'Église chrétienne. On dit donc absolument à ses enfants : Vos pasteurs et vos docteurs sont assis , non plus sur la chaire de Moïse qui devait tomber , mais sur la chaire de Jésus-Christ qui est immobile. « Faites donc » en tout et partout « ce qu'ils vous enseignent. »

« Ils lient des fardeaux pesants et insupportables , » continua Jésus , « et les chargent sur les épaules des hommes ; mais ils ne les aident pas du bout du doigt. » Voilà leur premier caractère : rigoureux par ostentation , et en même temps durs et impitoyables.

« Ils font tout pour être vus des hommes. » Voilà la source de tout le mal. La véritable piété ne songe qu'à contenter Dieu. « Ils étendent des parchemins où ils écrivent des sentences de la loi de Dieu , et ils élargissent les franges de leurs robes. Ils aiment les premières places dans les festins , et les premiers sièges dans les synagogues. Ils aiment qu'on les salue dans les places publiques , et qu'on les appelle *Rabbi* (Maîtres.) Ils pillent les veuves sous prétexte d'une longue oraison ; ils en seront plus sévèrement condamnés. Pour vous , ne vous faites pas appeler *Rabbi* ; car vous n'avez qu'un seul maître , et vous êtes tous frères. Sur la terre n'appellez personne votre père ; car vous n'avez qu'un seul père qui est dans le ciel. Ne vous appelez pas docteurs , car vous n'avez qu'un seul docteur , qui est le Christ. Le plus grand d'entre vous , c'est votre serviteur. Celui qui s'exalte sera humilié , et celui qui s'humilie sera exalté. » Il ne dit pas qu'il n'y ait pas d'ordre dans son

Église , et que personne n'y soit élevé en autorité au-dessus des autres ; mais il avertit que l'autorité est une servitude. S'il faut donc prendre de l'autorité sur votre frère , que ce soit pour l'amour de lui et non pour l'amour de vous , pour son bien et non pour nous contenter d'un vain honneur. Si on vous appelle *Père* , parce que vous en faites la fonction, elle est déléguée , elle est empruntée. Revenez au fond , vous vous trouverez frère et disciple. « Un seul maître : » une seule « lumière qui éclaire tout homme venant au monde , » qui a parlé au dehors , et parle encore tous les jours dans son Évangile ; mais qui parle toujours au dedans , dès qu'on lui prête l'oreille. Dans quel silence faut-il être pour ne pas perdre la moindre de ses paroles ?

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites ! » Écoutons bien ces *Væ* ; malheur à vous , qui fermez la porte du ciel aux hommes , car vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer. » Ils ne voulaient point croire en Jésus-Christ , et ils empêchaient le peuple d'y croire.

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites , parce que pour dévorer la substance des veuves , vous faites semblant de prier Dieu long-temps » pour elles, ou de leur vouloir apprendre « à prier long-temps. C'est pour cela que votre jugement sera d'autant plus grand , » parce que la chose dont ils abusent est plus excellente. « Les maisons des veuves , » faibles par leur sexe , maîtresses de leur conduite , et n'ayant plus de mari qui saurait bien écarter le directeur intéressé : voilà un vrai butin pour l'hypocrisie.

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites , qui courez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte , et quand il l'est devenu , vous le faites damner deux fois plus que vous. » Ils le gagnent et puis ils le scandalisent. Ces malheureux prosélytes se rebutent de la piété , et

peut-être de la foi ; et ils se damnent doublement parce qu'ils deviennent déserteurs de la religion , et que , sachant la volonté du maître , ils sont beaucoup plus punis.

« Malheur à vous , conducteurs d'aveugles , qui dites : Si l'on jure par le temple , ce n'est rien ; mais si l'on jure par l'or du temple , on est tenu à son serment. Insensés et aveugles ! Que faut-il plus estimer : l'or , ou le temple qui sanctifie l'or ? Et , dites-vous , si l'on jure par l'autel , ce n'est rien ; mais si l'on jure par le don qui est sur l'autel , on est tenu à son serment. Aveugles ! que faut-il le plus estimer : le don , ou l'autel qui sanctifie le don ? Celui donc qui jure par l'autel , jure par l'autel et par tout ce qui est dessus. Celui qui jure par le temple , jure par le temple et par celui qui y habite. Et celui qui jure par le ciel , jure par le trône de Dieu , et par celui qui y est assis. » Comme il élève l'esprit ! du don , à l'autel et au temple : du temple , au ciel dont il est l'image : du ciel , à Dieu qui y est assis , qui y règne , qui y tient l'empire de tout l'univers. Ces guides aveugles étaient assez insensés pour dire que le serment qu'on faisait par le don et par l'or qu'on avait consacré dans le temple et sur l'autel , était plus inviolable que celui qu'on faisait par le temple et par l'autel même. Pourquoi ? parce qu'ils voulaient qu'on multipliât les dons et l'or dont ils profitaient : et c'est pourquoi ils en relevaient le prix , et ils poussaient leur aveuglement jusqu'à préférer le présent au temple et à l'autel , où on le consacrait.

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites , qui payez la dime de la menthe , de l'aneth et du cumin , et qui omettez les plus grandes choses de la loi , la justice , la miséricorde , la bonne foi ! Il fallait s'attacher à ces grandes choses , mais sans omettre les moindres. Guides aveugles , qui coulez le moucheron , et qui avalez un chameau !

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hy-



pocrates , qui nettoyez le dehors de la coupe et du plat , et qui au dedans êtes pleins de saletés et de rapines. Aveugle Pharisien , nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat afin que le dehors soit pur : » car la pureté vient du dedans et se doit répandre de là au dehors. Autrement , malgré ton hypocrisie , l'infection du dedans se produira par quelque endroit ; ta vie se démentira ; ton ambition cachée sera découverte.

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites , vous êtes semblables à des sépulcres reblanchis qui paraissent beaux au dehors , mais qui sont pleins au dedans d'ossements des morts , d'infection et de pourriture. » Quelle affreuse idée d'un hypocrite ! « C'est ainsi que vous , au dehors , vous paraissez justes , mais au dedans , vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. »

« Malheur à vous , docteurs de la loi et Pharisiens hypocrites , qui bâtissez les sépulcres des prophètes , et ornez les monuments des justes , et qui dites : Si nous eussions été du temps de nos pères , nous n'eussions pas persécuté les prophètes comme eux. Vous vous rendez témoignage à vous-mêmes que vous êtes les vrais enfants de ceux qui ont tué les prophètes , » puisque vous voulez faire comme eux ; et vous voulez avoir tout ensemble et la gloire de détester le crime , et le plaisir de le commettre. Vous êtes leurs vrais enfants , et vous remplissez la mesure de vos pères. Serpents , engeance de vipères , comment éviterez-vous la damnation de l'enfer ? Je vous envoie des prophètes , et des sages , et des docteurs ; vous en tuerez et crucifierez quelques-uns , vous en flagellerez d'autres dans vos synagogues , et vous les poursuivrez de ville en ville , afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre , tombe sur vous , depuis le sang d'Abel le juste , jusqu'au sang de Zacharie , fils de Barachie , que vous avez fait mourir entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité , tout viendra fondre sur

cette génération. » Le temps approchait, et ceux qui étaient vivants le pouvaient voir. Il prédit un supplice affreux aux Juifs : et en effet le monde n'en avait jamais vu de semblable.

« Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui ont été envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! et voilà que vos maisons vont bientôt être désolées. Je vous dis en vérité : Vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez : Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur. » Ces dernières paroles, depuis ces mots : « Jérusalem, Jérusalem, » ont déjà été dites avant l'entrée du Sauveur : et alors il voulait dire qu'on ne le reverrait plus jusqu'au jour de cette entrée. Ici l'entrée était faite ; et il veut dire qu'il s'en allait jusqu'au dernier jugement, qui n'arriverait pas que les Juifs ne fussent retournés à lui, et ne le reconnussent pour le *Christ*.

Le Sauveur a achevé ce qu'il voulait. Il a établi l'autorité de la chaire de Moïse ; il a fait voir les abus ; il a expliqué le châtement ; il n'a pas tenu à sa bonté qu'ils ne l'aient écouté, et ils ont voulu périr. O quel regret pour ces malheureux ! ô quelle augmentation de leur supplice !

Jésus-Christ venait de parler des Pharisiens, et de leur artifice à tirer l'argent des veuves : il va montrer ce qu'il faut estimer dans l'argent, et quel en est le vrai prix. « Jésus s'étant assis vis-à-vis du tronc, regardait comment la foule y mettait de l'argent, et plusieurs gens riches en mettaient beaucoup. Il vint une pauvre veuve qui donna deux petites pièces d'un liard. » Que l'homme est riche ! son argent vaut tout ce qu'il veut : sa volonté y donne le prix. Un liard vaut mieux que les plus riches présents. Un verre d'eau froide vous sera compté ; et on ne veut pas même vous donner la peine de la chauffer ! N'avez-vous pas un verre d'eau à donner ? un désir, un soupir, un mot de

douceur, un témoignage de compassion ? si tout cela est sincère, il vaut la vie éternelle.

Heureux les chrétiens d'avoir un maître qui sait si bien faire valoir les bonnes intentions de ses serviteurs ! Aussitôt qu'il voit cette veuve qui n'a donné que deux doubles, ravi de sa libéralité, « il convoque ses disciples, » comme à un grand et magnifique spectacle : « En vérité, leur dit-il, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres qui ont mis dans le tronc, » quoique tous les autres eussent donné largement. « Car les autres ont donné le superflu et le reste de leur abondance, » sans s'apercevoir d'aucune diminution, « au lieu que celle-ci a donné tout ce qu'elle avait et tout son vivre ; » s'abandonnant avec foi à la divine providence. Voilà les aumônes que Jésus-Christ loue : celles où on prend sur soi : car de telles aumônes sont les seules qui méritent le nom de sacrifice.

## LVI

JÉSUS-CHRIST PRÉDIT LA DESTRUCTION DU TEMPLE, LA RUINE DE JÉRUSALEM ET LA FIN DU MONDE. — IL ANNONCE LES SIGNES AVANT-COUREURS DE CES ÉVÉNEMENTS.

« Jésus étant sorti du temple, s'en allait. Ses disciples s'approchèrent de lui pour lui faire remarquer les grandes constructions du temple. Quelques-uns disaient qu'il était bâti de belles pierres, et orné de dons précieux. Un entr'autres lui dit : Maître, voyez quelles pierres et quelle structure. Jésus leur répondit : Voyez-vous tous ces grands bâtiments ? En vérité je vous le dis, il n'y demeurera pas pierre sur pierre. Des jours viendront, où il n'y restera pas une pierre qui ne soit renversée. »

Ce que Jésus-Christ avait prédit de la ruine de Jérusalem est ici plus particulièrement expliqué ; et Jésus-Christ y déclare ce qu'il n'avait pas encore dit : que le temple ne

serait pas excepté d'un malheur si prochain. Il ne voulait pas laisser ignorer à ses disciples un événement si important; et il choisit pour s'en expliquer les jours prochains de sa mort.

Si quelque chose devait être immortelle, c'était un temple si auguste, si saint, si célèbre : tout semblait le préserver des injures du temps; sa structure, sa solidité. On épargne, même dans les villes prises, ces beaux monuments, non des villes, ni des royaumes, mais du monde. Mais sa sentence est prononcée, il faut qu'il tombe. En effet, Tite avait défendu surtout qu'on ne touchât point à ce temple : mais un soldat animé par un instinct céleste, comme Josèphe, historien juif, qui était présent à ce siège et qui a tout vu, le témoigne, y mit le feu; et on ne le put éteindre. Les Juifs avaient voulu le rebâtir, sous Julien l'apostat : le feu consuma les ouvriers qui y travaillaient. Il fallait que tout fût détruit, et à jamais : car Jésus-Christ l'avait dit. Le temple avait accompli pour ainsi parler tout ce à quoi il était destiné. Le Christ y avait paru, selon les oracles d'Aggée et de Malachie. Qu'il périsse donc, il est temps : quelque saint que soit celui-ci par tant de merveilles, il faut qu'il cède aux temples où l'on offrira, selon le même Malachie, « un plus excellent sacrifice, depuis le soleil levant jusques au couchant. »

[Jésus sortit de la ville, et montant] « sur la montagne des Oliviers, il s'assit en face du temple. Ses disciples s'approchèrent de lui en particulier, et Pierre, Jacques, Jean et André lui dirent : Maître, dites-nous quand arriveront ces choses, quel sera le signe du temps où elles commenceront, et quel est le signe de votre avènement et de la consommation des siècles? » Remarquez que, dans leur demande, ils confondent tout ensemble la ruine de Jérusalem, et celle de tout l'univers à la fin des siècles. C'est ce qui donne lieu à Jésus-Christ de leur parler ensemble de l'une et de l'autre. On demandera pourquoi il n'a pas voulu dis-

tinguer des choses si éloignées. C'est premièrement par la liaison qu'il y avait entr'elles ; l'une étant la figure de l'autre. Secondement, parce qu'en effet plusieurs choses devaient être communes à tous les deux événements. Troisièmement, parce que , lorsque Dieu découvre les secrets de l'avenir , il le fait toujours avec quelque obscurité, parce qu'il s'en réserve le secret ; parce qu'il ne veut pas contenter la curiosité, mais édifier la foi ; parce qu'il veut que les hommes soient toujours surpris par quelque endroit.

« Jésus leur répondit : Prenez garde à n'être pas séduits ; car plusieurs viendront sous mon nom, disant : Je suis le Christ, et le temps approche. Ils séduiront beaucoup de gens ; gardez-vous de vous mettre à leur suite. » Souvenez-vous qu'ils joignaient deux choses, la chute de Jérusalem, et le dernier jour, comme devant arriver dans le même temps. Et sans les désabuser d'abord, parce que cela n'était pas nécessaire, Jésus leur va expliquer ce qui devait être commun à ces deux événements.

« Prenez garde qu'on ne vous séduise, » comme s'il leur disait : Il vous importe peu de savoir quand arriveront ces choses ; mais ce qu'il faut que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une périlleuse et horrible tentation, pour vous séduire. « Quand vous entendrez parler de guerres et de séditions, ne soyez point troublés ; car il faut que cela arrive, et ce n'est pas encore la fin. Il ajouta : On verra se soulever nation contre nation, et royaume contre royaume. Il y aura en divers lieux de grands tremblements de terre, des pestes, des famines, des prodiges et des signes effrayants dans le ciel. » C'est ce qui arrivera un peu devant la guerre de Judée, et dans la dernière année de Néron ; et c'est ce qui arrivera d'une manière encore plus formidable aux approches du dernier jour. « C'est ici le commencement des douleurs ; » des douleurs de l'enfantement ; de celles qui font jeter de plus grands cris ; qui s'augmentent de plus en

plus : on croit être à la fin, ce n'est encore qu'un commencement. Quoi ! ce mouvement effroyable des royaumes qui s'entrechoquent, ces famines, ces pestes, ces tremblements de terre, ne sont que « le commencement des douleurs ! » O Dieu, que vos derniers coups sont redoutables, si ceux-là qui sont si terribles, dont on ne peut seulement entendre les noms sans être saisi de frayeur, ne sont qu'un prélude !

« Mais avant tout cela, on mettra la main sur vous et on vous persécutera en vous trainant dans les synagogues et dans les prisons, devant les présidents et devant les rois à cause de mon nom ; or cela sera pour que vous me rendiez témoignage. » Il joint selon sa coutume la consolation aux maux : vous paraîtrez comme des témoins de la vérité, comme les maîtres du genre humain. « Prenez alors garde à vous-mêmes. Gravez donc cette pensée dans votre cœur, (car ils vous livreront par trahison,) que vous n'aurez rien à préméditer pour répondre ; mais dites ce qui vous sera inspiré sur l'heure. Je vous donnerai une bouche et une sagesse, et tous vos ennemis ne pourront y résister ni la contredire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit. Vous serez livrés par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos proches et vos amis, et ils feront mourir quelques-uns d'entre vous. En ce temps-là le frère livrera son frère à la mort, le père son fils, et les enfants se soulèveront contre les auteurs de leurs jours, et les feront mourir. Vous serez en butte à la haine de tout le monde à cause de mon nom. Alors plusieurs se scandaliseront, se trahiront et se haïront les uns les autres. Il s'élèvera un grand nombre de faux prophètes, qui séduiront beaucoup de monde ; et » ce qui sera le plus déplorable, c'est que « la malice s'augmentant sans fin, la charité se refroidira dans la multitude. » Ce refroidissement de la charité paraîtra beaucoup davantage à la fin des siècles. « Mais, » à ce

comble de maux il n'y a qu'un seul remède ; « qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. C'est par votre patience que vous posséderez vos âmes ; » non en combattant mais en souffrant. « Cet Évangile du royaume sera prêché par toute la terre , en témoignage à toutes les nations , et après viendra la fin. »

Un autre avant-coureur : la persécution. Elle a ces terribles circonstances : une haine implacable de tout le genre humain contre l'Église ; la fureur au dehors , la trahison au dedans ; on se livrera les uns les autres ; les frères livreront leurs frères , et le père même son enfant ; les enfants se soulèveront contre leurs pères ; et les familles mêmes seront divisées ; les scandales seront horribles , à cause des chutes fréquentes de ceux qu'on croyait les plus fermes. Au milieu de tout cela , la séduction redoublera , et de faux docteurs gagneront ceux que la violence n'aurait pu abattre : la cruauté et la séduction iront ensemble au dernier degré. C'est ce qui est arrivé à l'Église naissante , à commencer vers les dernières années de Néron , un peu avant la guerre de Judée. C'est ce qui arrivera d'une manière bien plus terrible à la fin des siècles.

Ce n'était pas une chose aisée à prédire , comme on le pourrait penser d'abord , qu'une telle haine et une telle persécution contre l'Église : et on n'aurait pas pu prévoir que le monde qui laissait en paix toutes les religions , et jusqu'aux sectes les plus impies , comme celle des Épicuriens , ne pourrait souffrir le Christianisme. Mais Jésus-Christ l'a voulu prédire , et avertir ses fidèles d'une chose aussi singulière , et jusqu'alors autant inouïe que celle-là.

« Il faut que cet Évangile soit prêché par toute la terre : » de peur qu'on ne pense que la persécution qu'on vient de voir si déchainée , en arrête le cours. « Paul était lié : mais la parole de Dieu ne l'était pas ; elle courait , » dit cet apôtre : « La foi des Romains y était annoncée : l'Évangile ,

qui était venu jusqu'à Colosse , était , et fructifiait , et crois-  
sait en même temps parmi le monde. » Ainsi la prédiction  
du Sauveur s'accomplissait déjà en quelque façon , avant la  
dissipation des Juifs ; mais le grand accomplissement en est  
réservé à la fin des siècles , et la prédication aura percé  
par tout le monde , avant qu'il finisse.

« Quand donc vous verrez Jérusalem investie par une ar-  
mée , sachez que sa perte est certaine. Quand vous verrez  
dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par  
le prophète Daniel , que celui qui lit comprenne ; alors , que  
ceux qui sont dans la Judée se retirent dans les montagnes ,  
que ceux qui sont dans la ville en sortent , et que ceux qui  
sont dans les pays d'alentour n'y entrent pas ; que celui  
qui est sur le toit ne descende point dans la maison , et  
qu'il n'y entre point pour emporter quelque chose ; que  
celui qui est aux champs ne revienne pas prendre son man-  
teau : parce que ce sont ici les jours de vengeance , pour  
accomplir tout ce qui a été écrit. Malheur aux femmes gros-  
ses et à celles qui nourrissent. Car il y aura de grandes né-  
cessités , et une grande colère se déploiera sur ce peuple.  
Ils passeront par le fil de l'épée ; ils seront emmenés cap-  
tifs par toutes les nations , et Jérusalem sera foulée aux  
pieds par les Gentils , jusqu'à ce que le temps des Gentils  
soit accompli. Priez que votre fuite n'arrive point dans l'hi-  
ver ou dans le jour du Sabbat , parce que ces jours de tri-  
bulation seront tels que , jamais , depuis que Dieu a créé le  
monde jusqu'à ce jour , il n'y a eu , jamais il n'y aura d'af-  
fliction semblable. Et si Dieu n'avait abrégé le temps , nul  
homme ne se sauverait ; mais Dieu abrégera le temps pour  
l'amour de ses élus. »

« Alors si quelqu'un vous dit : Le Christ est ici ou il est  
là , ne le croyez pas ; car il s'élèvera de faux Christs et de  
faux prophètes , et ils feront de si grands prodiges et des  
signes si surprenants , que les élus mêmes , s'il était possi-



ble, y seraient trompés. Prenez-y donc garde, voilà que je vous l'ai prédit. Si l'on vous dit : le voici dans le désert, ne sortez pas ; le voici dans les lieux retirés de la maison, ne le croyez pas. » Ce n'est plus le temps qu'il doit venir de cette sorte, d'une maison particulière, d'une ville obscure, d'un désert, tantôt caché, tantôt découvert, il paraîtra tout d'un coup avec un éclat surprenant ; « car un éclair ne se fait pas voir plus rapidement du levant au couchant, et d'un côté du ciel à l'autre, que le Fils de l'homme paraîtra dans toute la terre. » Voilà la première chose qu'il marque de ce grand événement : une apparition soudaine et un éclat, qui en un moment se fera sentir d'une extrémité du monde à l'autre. Mais, voici la seconde : « Où sera le corps, là s'assembleront les aigles. » Si les aigles sentent leur proie de si loin, et s'assemblent rapidement de toutes parts autour d'un corps mort, combien plus s'assembleront les élus où sera le Fils de l'homme ?

Tout cela regarde visiblement l'apparition dernière, et le dernier jour de Jésus-Christ, et c'est pourquoi il ajoute : « Mais, aussitôt après l'affliction de ces jours-là, il y aura des signes dans le soleil, dans la lune, et dans les étoiles, et sur la terre les nations seront épouvantées par le bruit de la mer et l'agitation de ses flots. Les hommes sécheront de frayeur dans l'attente de ce qui devra arriver à tout l'univers ; car le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera pas la lumière, les étoiles tomberont du ciel, et les puissances célestes seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans le ciel, et tous les peuples de la terre seront dans les pleurs et les gémissements. Ils verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et alors il enverra ses anges avec des trompettes, et par leur son éclatant, ils rassembleront les élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. »

Il faut qu'il y ait dans ces deux événements, dans le dernier jour de Jérusalem, et dans le dernier jour du monde, quelque chose qui soit propre à chacun, et quelque chose qui soit commun à l'un et à l'autre.

Ce qui est propre à la désolation de Jérusalem, c'est qu'elle sera investie d'une armée : c'est que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint. C'est qu'alors on pourra encore prendre la fuite, et se sauver des maux qui menaceront Jérusalem ; c'est que cette ville sera réduite à une famine prodigieuse. C'est que la colère de Dieu sera terrible sur ce peuple particulier, c'est-à-dire sur le peuple juif, en sorte qu'il n'y aura jamais eu de désastre pareil au sien. C'est que ce peuple périra par l'épée, sera trainé en captivité par toutes les nations, et Jérusalem foulée aux pieds par les Gentils. C'est que la ville et le temple seront détruits et qu'il n'y restera pas pierre sur pierre, comme nous l'avons déjà vu. C'est que cette génération, celle où on était, ne passera point, que ces choses-ci ne soient accomplies, et que ceux qui vivent les verront.

Ce qui sera particulier au dernier jour de l'univers, c'est que le soleil sera obscurci, la lune sans lumière, les étoiles sans consistance, tout l'univers dérangé ; que le signe du Fils de l'homme paraîtra ; qu'il viendra en sa majesté ; que ses anges rassembleront ses élus des quatre coins de la terre, et le reste qui est exprimé dans l'Évangile ; que le jour et l'heure en sont inconnus ; et que tout le monde y sera surpris.

Ce qui sera commun à l'un et à l'autre jour, sera l'esprit de séduction, et les faux prophètes, la persécution du peuple de Dieu ; les guerres par tout l'univers, et une commotion universelle dans les empires, avec une attente terrible de ce qui devra arriver.

« En vérité, en vérité je vous le dis : Cette génération-ci ne finira point, jusqu'à ce que toutes ces choses-ci soient

accomplies : le ciel et la terre passeront ; mais mes paroles ne passeront point. Mais pour ce jour et cette heure-là, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils ne le savent pas ; ni personne que mon Père. »

Voilà deux temps bien marqués. *Hæc*, et *illa*, en grec comme en latin, marquent deux temps opposés, l'un plus proche, l'autre plus éloigné. « Cette génération-ci verra toutes ces choses accomplies : *generatio hæc ; omnia hæc ; omnia ista*. Mais pour ce jour-là, pour cette heure-là ; *de die autem illa et hora*, personne ne le sait. » Ce qui doit arriver dans la génération où nous sommes, et dont les hommes qui vivent doivent être les témoins, je vous en marque le temps. Mais pour ce jour-là, ce jour où je viendrai juger le monde, personne n'en sait rien, et je ne dois pas vous le découvrir. On ne sait ni s'il est loin, ni s'il est près ; et le secret en est impénétrable, et aux anges qui sont dans le ciel, et à l'Église même, quoiqu'elle soit enseignée par le Fils de Dieu. Il faut donc entendre ici, par les choses que le Fils ne sait pas, celles qu'il ne sait pas pour son Église, ni dans son Église, et qu'il ne doit point lui révéler, conformément à cette parole : « Vous êtes mes amis, et je vous ai fait connaître tout ce que j'ai ouï de mon Père ; » tout ce que j'ai ouï pour vous, tout ce qui était compris dans mon instruction. Ou, comme il dit ici ; « Je vous ai tout prédit, » tout ce que je devais vous prédire. Le reste, je le sais bien par l'étroite société qui est entre mon Père et moi : mais je ne le sais pas par rapport à vous, et selon le personnage que je suis venu faire parmi les hommes. Ce que le Fils ne sait pas dans cet endroit, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir. Le Fils comme notre docteur, le Fils comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que cela n'est pas compris dans ses instructions, ni dans tout ce qu'il a vu pour nous, ainsi que nous l'avons dit. Et le Fils de Dieu parle

ainsi pour transporter en lui-même le mystère de notre ignorance , sans préjudice de la science qu'il avait d'ailleurs , et nous apprendre , non-seulement à ignorer , mais encore à confesser sans peine que nous ignorons.

« Prenez garde , veillez et priez , car vous ne savez pas le temps. Prenez donc garde à vous , de peur que vos cœurs ne soient appesantis par la bonne chère , l'ivrognerie , et par les soins de cette vie , et que ce jour ne vienne vous surprendre à l'improviste. Car il viendra tout à coup comme un lacet où seront pris tous ceux qui habitent la face de la terre. Veillez donc et priez en tout temps , afin d'être rendus dignes d'éviter ces choses qui arriveront , et de paraître devant le Fils de l'homme. De même qu'aux jours qui précéderent le déluge , ils mangeaient et buvaient , ils se mariaient et mariaient leurs enfants jusqu'aux jours que Noë entra dans l'arche , et ils ne songeaient pas au déluge , jusqu'à ce qu'il arriva et les fit tous périr ; ainsi il en sera à l'avènement du Fils de l'homme. Alors de deux hommes qui seront dans un champ , l'un sera pris et l'autre laissé ; de deux femmes qui moudront dans un moulin , l'une sera prise et l'autre laissée. Veillez donc , parce que vous ne savez pas à quelle heure le Seigneur viendra. Sachez que si le père de famille savait à quelle heure viendra le voleur , il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Soyez donc aussi toujours prêts , parce que vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'homme. »

De tout ce que nous avons vu , il y avait deux sortes d'instructions particulières à recueillir. Dans la ruine de Jérusalem , il y avait à s'en sauver par la fuite. C'est ce que firent les chrétiens , qui s'enfuirent en effet vers les pays montagnards , à la ville de Pella , comme marquent les histoires. A l'égard des calamités qui devaient arriver à la fin du monde , il fallait ne pas songer à s'en sauver , puisqu'elles sont universelles et inévitables ; mais s'y préparer : et

cette préparation nous est expliquée dans le reste de ce chapitre. Elle consiste à veiller, à être attentif, à se tenir toujours prêt, en accompagnant de prières son attention et sa diligence. Il faut songer à l'effet de ce terrible jugement où de deux qui seront ensemble, l'un sera pris et l'autre laissé. L'un enlevé à Jésus-Christ, l'autre laissé au milieu des maux, d'où il ne sortira que pour rentrer dans de plus grands, et n'en sortir jamais. Il ne faut point reculer, ni regarder en arrière : « Souvenez-vous de la femme de Lot. » Il ne suffit pas d'éviter les mauvaises compagnies ni de fuir le monde qu'on a quitté ; il ne faut pas seulement tourner les yeux de ce côté-là. Il faut faire toutes ses actions avec une activité et une diligence extraordinaires ; se sauver à quelque prix que ce soit ; laisser périr beaucoup de choses qu'on aimerait, plutôt que de hasarder son salut. Il faut se retirer de tout ce qui attache trop l'esprit, de tout ce qui « appesantit le cœur ; » et non-seulement « de l'ivrognerie ; » mais encore « de la bonne chère et des soins de cette vie, » et sur les soins de cette vie, il faut remarquer ces paroles : « Aux jours de Noë, ils buvaient, ils mangeaient, ils se mariaient, » etc. car il ne dit pas : Ils tuaient, ils commettaient des adultères, et le reste : il parle des actions les plus ordinaires, les plus innocentes de la vie : parce qu'elles occupent, elles embarrassent, elles accablent, elles enchantent, elles attachent, elles trompent, en nous menant d'un soin à un autre et d'une affaire à une autre. Il ne suffit donc pas d'éviter les actions criminelles, mais il faut encore prendre garde à ne pas se laisser jeter par les autres dans cet esprit d'empressement et d'occupation qui fait qu'on n'est jamais à soi. Enfin on ne saurait assez songer au grand mal dont nous sommes menacés. Ce sera comme le déluge au temps de Noë, comme le feu du ciel au temps de Lot, « comme un lacet où nous serons pris tout à coup. »

## LVII

BONS ET MAUVAIS SERVITEURS. — PARABOLES DES DIX VIERGES ET DES TALENTS. — JUGEMENT DERNIER.

Jésus-Christ commande à ses ministres de dénoncer à tous ceux qui diffèrent de jour en jour leur conversion, qu'ils seront surpris infailliblement dans les pièges de la mort et de l'enfer ; et qu'à moins de veiller à toutes les heures, il viendra une heure imprévue qui ne leur laissera aucune ressource. Écoutez, non la parole des hommes, mais celle de Jésus-Christ même : « Qui est le serviteur fidèle et prudent que son maître a établi sur tous ses serviteurs, afin qu'il leur distribue dans le temps leur nourriture ? Heureux est ce serviteur, si son maître, à son arrivée, le trouve agissant de la sorte ! Je vous dis en vérité qu'il l'établira sur tous ses biens. Mais si ce serviteur est méchant, et qu'il dise en son cœur : Mon maître n'est pas prêt à revenir : et qu'il commence à maltraiter ses compagnons, et à manger et à boire, et à s'enivrer et à mener une vie dissolue, le maître de ce serviteur viendra au jour auquel il ne s'attend pas, et à l'heure qu'il ne sait pas, et il le séparera et lui donnera le partage des infidèles et des hypocrites. C'est là qu'il y aura pleur et grincements de dents. Ce sera comme lorsqu'un homme quitte sa maison pour aller faire quelque voyage, qu'il donne ordre et pouvoir à ses serviteurs d'agir chacun dans son emploi et qu'il commande au portier de veiller. Veillez donc, (car vous ne savez si le maître de la maison viendra sur le soir, ou vers le minuit, ou au chant du coq, ou le matin,) de peur que, quand il arrivera tout à coup, il ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez. »

Cette parabole de l'Évangile nous découvre en termes

formels deux vérités importantes. La première, que Jésus-Christ a dessein de nous surprendre ; la seconde, que le seul moyen qu'il nous donne pour éviter la surprise, c'est de veiller sans relâche. Tel est le conseil de Dieu, et la sage économie que ce grand Père de famille a établie dans sa maison. Il a voulu avoir des serviteurs vigilants et perpétuellement attentifs. C'est pourquoi il a disposé de sorte le cours imperceptible du temps, que nous ne sentons ni sa fuite, ni les larcins qu'il nous fait ; en sorte que la dernière heure nous surprend toujours.

« Alors le royaume de Dieu sera semblable à dix vierges, qui, ayant pris leurs lampes, allèrent au devant de l'époux et de l'épouse. » C'est, sous une autre figure, un avertissement de se tenir prêt. Combien Jésus le répète-t-il ? Et cependant nous sommes sourds. Il semble n'avoir destiné les derniers jours de sa vie, qu'à nous préparer à la mort, et que ce soit là son unique affaire : c'est en effet celle d'où tout dépend.

« Dix vierges. » C'est un état saint, et qui n'est pas donné à tout le monde, ainsi qu'il le dit ailleurs : « Tous n'entendent pas cette parole, mais ceux à qui il a été donné. » En voici dix qui ont entendu cette haute parole, à qui ce don excellent a été donné : et néanmoins il y en a cinq qui périssent. Tremblez donc vous tous qui avez reçu ce don, et apprenez à le faire valoir.

« Cinq d'entre elles étaient folles, » sans précaution, sans prévoyance, « et cinq sages. Les cinq folles prirent leurs lampes et ne prirent pas de l'huile. Mais les cinq sages prirent de l'huile dans des vases avec leurs lampes. L'époux tardant à venir, elles sommeillèrent et elles dormirent. » Celles qui ont leur provision, peuvent demeurer tranquilles ; mais les autres, elles doivent profiter du temps pour acheter de l'huile, et amasser de bonnes œuvres.

« Au milieu de la nuit, un cri se fit : Voici l'époux qui

vient, il faut aller au devant de lui. Toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes, » et néanmoins cinq périrent et sont exclues du festin. Ce ne sont point des personnes vicieuses, ni insensibles, ni tout à fait sans bonnes œuvres; elles commencent beaucoup, et n'achèvent rien. Oh! combien périront par ce défaut! « Les folles dirent aux sages: Donnez-nous de votre huile; nos lampes s'éteignent. » La charité leur manque, les bonnes œuvres leur manquent. « Les vierges sages leurs répondirent: De peur que nous n'en ayons pas pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. » Vous à qui l'huile manque; vous qui ne méritez pas de véritables louanges, allez à ceux qui les vendent; allez aux flatteurs, qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux. « Pendant qu'elles allaient en acheter, » pendant que leurs flatteurs les amusaient, « l'époux vint; celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Les autres vierges vinrent plus tard, et s'écrièrent: Seigneur, seigneur, ouvrez-nous! » La porte est fermée pour ne plus s'ouvrir, et votre exclusion est sans remède. « Il leur répondit donc: En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » Malgré vos bons désirs, vos volontés imparfaites, vos commencements de vertu, je ne connais en vous ni mon image que j'y avais formée, ni le caractère de chrétien, ni celui d'homme raisonnable, ni rien enfin de solide ni de véritable. « Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

« Car il en sera de même d'un homme qui, partant pour un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs et leur confia sa fortune. A l'un il donna cinq talents [environ vingt-trois mille francs]; à un autre, deux, [neuf mille francs en nombre rond], et à un autre, un seul; à chacun selon sa capacité particulière, et il partit immédiatement après. » On donne à chacun selon sa vertu; chacun travaille et pro-



fit à proportion de ses talents ; chacun est récompensé selon son travail.

« Celui qui avait reçu cinq talents , s'en alla , il trafiqua de cet argent , et il en gagna cinq autres. De même celui qui en avait reçu deux , en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un , s'en alla faire un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint , et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu cinq talents vint lui en présenter cinq autres, en disant : Seigneur , vous m'aviez donné cinq talents, en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés. Son maître lui dit : O bon et fidèle serviteur , parce que vous avez été fidèle en peu de choses , je vous établirai sur beaucoup. Entrez dans la joie de votre seigneur. » « La joie entre en nous , lorsqu'elle est médiocre ; mais nous entrons dans la joie , dit Saint Augustin , quand elle surmonte la capacité de notre âme , qu'elle nous inonde , qu'elle regorge , et que nous en sommes absorbés ; ce qui est la parfaite félicité des Saints. » « Celui qui avait reçu deux talents s'approcha et dit : Seigneur , vous m'aviez donné deux talents , en voilà deux autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés. Son maître lui dit : O bon et fidèle serviteur , parce que vous avez été fidèle en peu de choses , je vous établirai sur beaucoup ; entrez dans la joie de votre seigneur. »

« Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approchant ensuite , lui dit : Je sais que vous êtes un homme difficile ; vous moissonnez où vous n'avez point semé ; vous ramassez où vous n'avez point répandu. Plein de crainte , je suis allé enfouir votre talent dans la terre ; voilà ce qui vous appartient. »

« Son maître lui répondit : Serviteur mauvais et paresseux , » « mauvais » parce qu'il est « paresseux ; » qui doit tout à la divine justice , seulement pour n'avoir rien mis à profit pour elle : « vous saviez que je moissonne où

je n'ai point semé, que je ramasse où je n'ai point répandu : il fallait placer mon argent chez les banquiers, et à mon retour je l'aurais retiré avec les intérêts. Otez-lui son talent et donnez-le à celui qui en a dix. » A celui qui a, il sera donné avec abondance ; à celui qui n'a pas, ce qu'il semble avoir, lui sera ôté. « Jetez ce mauvais serviteur dans les ténèbres extérieures, où il y aura pleur et grincement de dents. » Ce qui fait le malheur de ces ténèbres, c'est qu'elles sont extérieures. La seule séparation rend le malheur des réprouvés extrême et insupportable : de là ce pleur éternel, de là ce grincement de dents. Si vous n'êtes mis dedans, si vous n'entrez dans la joie, toutes sortes de maux tombent sur vous, et la seule séparation vous les attire.

Tout est donc ici dans une entière proportion ; la peine, la récompense. Il y en a une commune à tous pour la fidélité qui l'est aussi : il y en a de particulières selon la diversité du travail : et tout l'ordre de la justice est accompli. Il paraît par la même raison de proportion et d'égalité, que si celui qui avait reçu cinq talents ou deux talents avait été paresseux, il aurait été plus puni que celui qui n'en avait reçu qu'un ; et il n'y a plus à chacun qu'à examiner ce qu'il a reçu, pour voir ce qu'il a à craindre.

Après avoir préparé ses fidèles au jugement dernier par tant de soins, il est temps qu'il nous fasse voir ce jugement, et c'est ce qu'il fait dans le reste de ce chapitre.

« Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté, et tous ses anges avec lui. » Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? « dans une nuée éclatante : » du plus haut des cieux, de la droite de son Père. » Il s'assiéra dans le siège de sa majesté, et toutes les nations seront assemblées devant lui. » Quelle journée ! quelle séance ! Qui ne tremblera alors ? Où se cacheront ceux qui mettaient toute leur confiance à se cacher ; « dont les actions étaient honteuses, même à dire

et à penser ? » et qui verront tout à coup leur turpitude révélée devant tous les anges , devant tous les hommes ; et ce qui renferme en un mot toute confusion et toute honte , devant le Fils de l'homme , dont la présence , dont la sainteté , dont la vérité convaincra et confondra tous les pécheurs.

« Il les séparera les uns des autres , comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs ; et il mettra les brebis à sa droite , et les boucs à sa gauche. » Que n'aura point à craindre alors la troupe des impies ? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère , c'est le mélange des bons et des mauvais : et il épargne les uns pour l'amour des autres. Après la séparation , quelle vengeance !

« Alors le roi dira à ceux qui seront à la droite : Venez , les bénis (les bien-aimés) de mon Père , » autrefois maudits et haïs des hommes ; mais dès lors bénis de mon Père , dont la bénédiction se déclare en ce jour. « Venez posséder le royaume qui vous était préparé depuis la création du monde. » Venez , venez , venez , « entrez dans la joie de votre Seigneur : » Jouissez de son royaume éternel. O venez , venez ! Quelle parole ! quelle joie ! quelle douceur ! quel transport ! « Car j'ai eu faim , et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif , et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans demeure et vous m'avez recueilli ; j'étais nu , et vous m'avez couvert ; j'étais malade , et vous m'avez visité ; j'étais en prison , et vous êtes venus à moi. » C'est la même raison qui lui fait dire : « Saul , Saul , pourquoi me persécutes-tu ? » et : « Je suis Jésus que tu persécutes : » C'est par la société , ou plutôt par l'unité qui est entre le chef et les membres ; c'est parce qu'il est le cep , et que nous sommes les branches. Mais il faut ici remarquer , que les pauvres sont de tous ses membres , ceux dans lesquels il est le plus. « Alors les justes lui diront : Seigneur , quand vous avons-nous vu avoir faim , et vous avons-nous donné

à manger ? avoir soif , et vous avons-nous donné à boire ? quand vous avons-nous vu sans demeure , et vous avons-nous recueilli ? ou sans habits , et vous avons-nous couvert ? quand vous avons-nous vu malade ou en prison , et vous avons-nous visité ? Et le roi leur répondra : En vérité , je vous le dis , toutes les fois que vous avez donné ce secours à un de mes frères , et » encore « des plus petits , » afin que vous ne méprisiez aucune sorte de petitesse , « vous me l'avez donné à moi-même. » A vous la gloire , à vous la louange , à vous l'action de grâces de tous ceux qui souffrent , c'est-à-dire de tous les hommes , pour la bonté que vous avez eue de vous approprier et d'adopter leurs souffrances , et de les recommander à tous vos enfants , par un précepte qui est le seul dont vous parliez sur votre trône , à la face du ciel et de la terre , en présence des hommes et des anges.

« Il dira ensuite à ceux qui sont à sa gauche : Retirez-vous de moi , maudits : allez. » O paroles qu'on ne peut assez méditer ! « Venez : Allez. » Taisons-nous : tais-toi , ma langue ! tes expressions sont trop faibles. Mon âme , pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et le malheur , et toute l'idée de l'un et de l'autre ! « Venez : Allez : » Venez à moi , où est tout le bien. Allez loin de moi , où est tout le mal. Au lieu de ce « Venez » si ravissant , plein d'une admirable douceur qui satisfera le cœur de l'homme sans lui laisser rien à désirer , les méchants , les impénitents entendront cet impitoyable : « Allez , retirez-vous. » Et où iront-ils , les malheureux ? Où , en s'éloignant du souverain bien , sinon au souverain mal ? Où , en s'éloignant de la lumière éternelle , sinon à ces ténèbres extérieures , ténèbres affreuses , plus palpables que celles de l'Égypte ? Où , en perdant la joie éternelle , si ce n'est aux pleurs , au désespoir , à la rage , au grincement de dents , à l'éternelle fureur ? « Allez : retirez-vous , ouvriers d'iniquité. Retirez-

vous , je ne vous connais pas. » Ma marque n'est point en vous. Allez , maudits. « Allez au feu , » arbre infructueux qui n'êtes plus bon qu'à brûler , « allez au feu éternel : » nulle goutte de rosée , nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous. « Allez à ce feu qui est préparé au diable et à ses anges : » à celui qui , dès le commencement , n'ayant point voulu « demeurer dans la vérité , est menteur et père du mensonge , meurtrier , » calomniateur , tentateur et accusateur des Saints ; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie , imitateurs de son orgueil et de son impénitence , participez à ses peines : qu'il soit votre tyran , votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage , portez éternellement ce joug de fer , vous qui avez refusé le doux joug de Notre-Seigneur. « Parce que j'ai eu faim , et vous ne m'avez point donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez refusé à boire. J'étais étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; j'étais nu et vous ne m'avez pas couvert ; j'étais infirme et en prison et vous ne m'avez pas visité. Et ceux-ci lui diront : Seigneur , quand vous avons-nous vu avoir faim , avoir soif , étranger , infirme , en prison , et avons-nous manqué à vous assister ? Alors il leur répondra : En vérité , je vous le dis , toutes les fois que vous n'avez pas secouru les moindres personnes qui souffraient , c'est à moi que vous avez refusé ce secours. Allez. Et ils iront au supplice éternel , et les justes à la vie éternelle. » C'est par là que Jésus finit sa prédication. C'est ce qu'il nous laisse à méditer : et il n'a rien de plus important à dire au peuple.

« Après donc que Jésus eût fini tous ces discours , » il ne songe plus qu'aux préparatifs de sa mort ; à la pâque ancienne , à la nouvelle ; aux dernières instructions qu'il voulait laisser à ses apôtres , à la cène , et après la cène ; à la dernière prière par laquelle il commença son sacrifice ; finalement à sa mort.

## LVIII

LES ENNEMIS DE JÉSUS TIENNENT DE NOUVEAU CONSEIL CONTRE LUI ,  
ET JUDAS S'ENGAGE AVEC EUX A LE LEUR LIVRER. — JÉSUS FAIT  
LA CÈNE AVEC SES APOTRES , LEUR LAVE LES PIEDS , ET PRÉDIT  
LA TRAHISON DE JUDAS.

« Cependant la fête des Azymes , appelée la Pâque , approchait ; elle devait se faire à deux jours de là. Jésus dit à ses disciples : Pâque sera dans deux jours , et le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » Est livré , selon le grec : « il le va être : » l'ouvrage est en train : on tient déjà le conseil. « Alors les princes des prêtres et les sénateurs du peuple s'assemblèrent dans la salle du grand-prêtre , qui s'appelait Caïphe , et ils tinrent conseil pour trouver le moyen de prendre Jésus par ruse et de le faire mourir. Mais ils craignaient le peuple , et ils disaient : Que ce ne soit pas un jour de fête , de peur qu'il ne s'élève quelque tumulte parmi le peuple. »

« Cependant Satan entra dans Judas , surnommé Iscariote , l'un des douze. Il alla trouver les princes des prêtres et les magistrats , et s'entretint avec eux des moyens de leur livrer Jésus. Que me donnerez-vous , leur dit-il , et je vous le mettrai entre les mains ? En entendant sa proposition , ils se réjouirent , lui promirent une somme d'argent , qu'ils fixèrent à trente deniers. Judas s'engagea de son côté , et dès ce moment il chercha une occasion de le leur livrer , à l'insu du peuple. «

« Au premier jour des azymes , à la fin duquel il fallait immoler l'agneau pascal , les disciples vinrent à Jésus ; » et comme ils savaient combien il était exact à toutes les observations de la loi , « ils lui dirent : Où voulez-vous que nous allions faire les préparatifs pour que vous mangiez la pâque ?

Il envoya deux de ses disciples, Pierre et Jean, en leur disant : Allez nous préparer la pâque pour que nous la mangions. A quel endroit, ? lui dirent-ils. Jésus leur dit : Allez à la ville : à un certain homme : » Les évangélistes ne le nomment pas ; et Jésus même, sans le nommer à ses disciples, leur donna seulement des marques certaines pour le trouver. « Allez à la ville ; en y entrant, vous y rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau : vous le suivrez, et en entrant dans la maison où il ira, vous direz au maître : Voici ce que dit le Seigneur : Mon temps approche je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples : où est le lieu où je dois la manger ? et il vous montrera une grande salle tapissée (1) : préparez-nous-y tout ce qu'il faudra. Ses disciples allèrent à la ville, trouvèrent tout ce qu'il avait dit, et firent les préparatifs de la pâque. »

Voici quelque chose de grand qui se prépare, et quelque chose de plus grand que la pâque ordinaire, puisqu'il envoie les deux plus considérables de ses apôtres, Saint Pierre, qu'il avait mis à leur tête, et Saint Jean, qu'il honorait de son amitié particulière. Les évangélistes ne marquent point que ce fût son ordinaire d'en user ainsi aux autres pâques, ni aussi qu'il eût accoutumé de choisir un lieu où il y eût une grande salle tapissée. Aussi les Saints Pères ont-ils remarqué que cet appareil regardait l'institution de l'Eucharistie. Jésus-Christ voulait nous faire voir avec quel soin il fallait que fussent décorés les lieux consacrés à la célébration de

(1) Le Saint-Cénacle où Jésus fit sa dernière pâque avec ses disciples, était bâti sur le Mont Sion, dit Châteaubriand. Jésus y institua le sacrement de l'Eucharistie ; il y apparut à ses disciples le jour de sa résurrection ; le Saint-Esprit y descendit sur les apôtres. Le Saint-Cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu ; Saint Jacques-le-mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et Saint Pierre y tint le premier concile de l'Eglise ; enfin ce fut de ce lieu que les apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre : *Docete omnes gentes.*

ce mystère. Il n'y a que dans cette circonstance où il semble n'avoir pas voulu paraître pauvre.

Le signe que donne Jésus de ce porteur d'eau, devait faire entendre à ses disciples que les actions les plus vulgaires sont dirigées spécialement par la divine providence. Qu'y avait-il de plus ordinaire, et qui parût davantage se faire au hasard, que la rencontre d'un homme qui venait de quérir de l'eau à quelque fontaine hors de la ville? Et qu'y avait-il qui parût dépendre davantage de la pure volonté de cet homme, que de porter sa cruche d'eau dans cette maison, au moment précis que les deux disciples devaient entrer dans la ville? Et néanmoins cela était dirigé secrètement par la sagesse de Dieu; et les autres actions semblables le sont aussi à leur manière, et pour d'autres fins que Dieu conduit: de sorte que s'il arrive si souvent des événements si remarquables par ces rencontres qu'on appelle fortuites, il faut croire que c'est Dieu qui ordonne tout, jusqu'à nos moindres mouvements, sans pourtant intéresser notre liberté, mais en dirigeant tous les mouvements à ses fins cachées.

Saint Pierre et Saint Jean trouvèrent les choses comme Notre-Seigneur les leur avait dites. Le porteur d'eau ne manqua pas de se trouver à l'endroit de la ville par où ils entraient, et d'aller à la maison que notre Seigneur avait choisie. Voilà donc tout disposé. Le grand cénacle tapissé est prêt; on y attend le Sauveur. Voyons maintenant les grands spectacles qu'il y va donner à ses fidèles. Contemplons, croyons, profitons; ouvrons le cœur plutôt que les yeux.

« Le soir étant venu, Jésus arriva avec les douze. Quand ce fut le moment, il se mit à table, et les douze apôtres avec lui. Devant le jour de Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » On sait que le mot de *Pâque* signifie



*passage*. Une des raisons de ce nom, c'est que la fête de Pâque fut instituée, lorsque l'ancien peuple devait sortir de l'Égypte, pour passer à la terre promise à leurs pères; ce qui était la figure du *passage* que devait faire le peuple nouveau, de la terre à la céleste patrie. Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage; et c'est à quoi Notre Seigneur va diriger plus que jamais toute sa conduite, ainsi que Saint Jean semble ici nous en avertir.

En ce moment de son passage, comme il les allait quitter, il les aima plus que jamais, et leur donna des marques plus sensibles de son amour. C'était la consolation qu'il leur voulait laisser en les quittant. En effet, tout ce qu'il leur dit est plus tendre, tout ce qu'il fait plus rempli d'amour; témoin l'eucharistie qu'il leur va donner. Mais voici par où il commence. « Après le souper, le diable ayant déjà mis dans le cœur de Judas, fils de Simon Iscariot, le dessein de le livrer : Jésus sachant que son Père lui avait tout mis entre les mains, et qu'il était sorti de Dieu, et qu'il y retournait, il se leva de table, quitta ses habits, et mit un linge devant lui; puis ayant versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds de ses disciples, et les essuya avec le linge qu'il avait attaché autour de lui. »

« Après le souper : » Saint Jean va parler d'un autre souper, « où il était couché sur le sein de Jésus; où Jésus donna à Judas le morceau trempé. » Voilà donc un autre souper. Il y en eut deux, dont le dernier se fit après le lavement des pieds, et ce fut celui où il institua l'eucharistie : souper de cérémonie, qui peut-être fut précédé du souper de l'agneau pascal. Je n'entre pas dans ces questions, je ne cherche qu'à m'édifier : il me suffit d'entendre que le festin où l'eucharistie fut instituée, fut un festin particulier, qui fut tout plein de mystère, comme nous le verrons bientôt. Que le premier donc soit celui où l'on satisfait au besoin. Voilà Jésus qui se lève et qui sort de ta-

ble : et pour préparer ses disciples au mystérieux festin qu'il leur préparait , il leur lave les pieds.

« Jésus , sachant que son Père lui avait tout remis entre les mains , et qu'il était sorti de Dieu et retournait à Dieu. » Arrêtons-nous : Saint Jean est ici tout occupé des grandeurs et de la puissance de Jésus ; et il nous veut remplir de cette idée , afin que la peinture qu'il nous va faire de son humilité et de son amour , soit plus vive. « Sorti de Dieu : » sans altération , sans succession , sans ordre de temps , avec une inexplicable pureté , comme le rayon sort du soleil , sans s'en séparer , et toujours portant en lui-même toute la vertu de son principe , ce qui fait que Saint Paul l'appelle « l'éclat et le rejaillissement de la gloire de son Père. » Sorti néanmoins , non par extension comme le rayon qui n'est que la lumière étendue , et portée bien loin au dehors ; mais sorti de Dieu , comme la pensée sort de l'esprit en y demeurant toujours ; sorti par la parfaite connaissance que Dieu a éternellement de lui-même , comme sa pensée , son intelligence , sa sagesse ; comme sa parole intérieure , par laquelle il se dit à lui-même tout ce qu'il est ; comme l'expression vive et naturelle de toutes ses perfections et de tout son être ; comme portant en lui-même toute sa beauté ; comme étant sa « vive et parfaite image , et l'empreinte de sa substance. » Celui qui est sorti de Dieu de cette manière , ne peut pas qu'il n'y retourne. Il y avait en lui une grandeur qui devait enfin l'emporter. Il ne pouvait s'abaisser que par condescendance , pour s'approcher de nous ; pour nous apporter ses grâces ; pour nous donner un parfait modèle d'humilité , de douceur , de patience , de toutes les vertus ; pour se rendre la victime de nos péchés. Pour cela il fallait qu'il descendit jusqu'au tombeau ; mais , comme dit Saint Pierre , « il n'y pouvait pas être détenu. » Et il fallait que la vie qui était en lui prévalût. Il fallait donc que s'il quittait sa gloire il la reprit bientôt. Et lors-

qu'il fut sur le point d'accomplir ce glorieux retour, étant tel, et se sachant tel, comme le remarque Saint Jean, il voulut bien nous laver les pieds. Silence, silence, encore un coup; taisez-vous, mes pensées; laissez-moi contempler Jésus aux pieds de ses apôtres, à nos pieds de tous, et aux pieds de tous ses fidèles, qu'il regardait dans ses apôtres.

« Il se leva de table, et il posa ses habits : » les habits d'honneur que portaient les personnes libres, et ne se laissant que cette sorte d'habits que ceux qui servaient avaient accoutumé de garder. « Et ayant pris un linge, il se l'attacha devant lui : » de mot à mot, « il s'en ceignit. » Se ceindre, en général, était la posture de celui qui allait servir; mais se ceindre d'un linge, est l'habit d'un service encore plus vil, qui est celui de laver les pieds. Et remarquez que Jésus fait tout lui-même : lui-même il pose ses habits; il se met lui-même ce linge; il verse l'eau lui-même dans le bassin; de ces mêmes mains qui sont les dispensatrices de toutes les grâces; de ces mains qui sont les mains d'un Dieu, qui a tout fait par sa puissance; de ces mains dont la seule imposition, le seul attouchement guérissait les maladies et ressuscitait les morts; de ces mêmes mains, il versa de l'eau dans un bassin, il lava et essuya les pieds de ses disciples. Ce n'est pas ici une cérémonie; c'est un service effectif qu'il leur rend à tous, et le service le plus vil, puisqu'il faut se mettre à leurs pieds pour le leur rendre; il faut laver les ordures et la poussière qui s'amassaient autour des pieds en marchant nu-pieds, comme on faisait en ces pays-là. Voilà ce que fait Jésus, sachant tout ce qu'il était, dès l'éternité, et dans le temps, et ce qu'il allait devenir par sa résurrection, et son ascension triomphante.

Que Saint Pierre était pénétré de ces grandeurs et de ces bassesses de son maître, lorsque « Jésus vient à lui, » et qu'il s'écrie tout transporté: « Quoi, Seigneur, vous me laveriez les pieds ! » Vous? à qui? à moi? TU, MIHI. VOUS,

le Fils de Dieu ? à moi, un pécheur ? Je ne le souffrirai jamais.

Le caractère de Saint Pierre était la ferveur. Elle n'était pas encore bien réglée ; mais elle était extrême, et quoique « Jésus lui dit : Vous ne savez pas encore ce que je veux faire, vous le saurez bientôt, » et en son temps ; comme s'il eût dit : Laissez-moi faire ; je sais pourquoi je le fais ; Pierre s'obstine, pour ainsi parler : « Jamais vous ne me laverez les pieds, lui dit-il. » Il contraind Jésus de lui dire : « Si je ne vous lave, vous n'aurez point de part avec moi. » Et en même temps, avec la même ferveur qui lui faisait dire : « Jamais vous ne me laverez les pieds, » il s'écrie : « Ah ! Seigneur, non-seulement les pieds, mais encore les mains et la tête. » Il ne savait pas encore ce que c'était d'être lavé par Jésus, et dans quel baptême il fallait être plongé à son exemple : il n'avait pas encore pénétré cette parole de son maître : « J'ai à être baptisé d'un baptême ; » il faut que je sois baptisé de mon propre sang ; et je réserve ce baptême de souffrance à mes serviteurs. Pierre ne savait pas encore tout ce mystère, et néanmoins, possédé du désir d'être avec son maître, il s'écrie : je vous livre tout, les pieds, les mains, la tête même ; lavez-moi comme vous voudrez, je veux être avec vous quoi qu'il en coûte. Vous serez écouté, Pierre, vos pieds et vos mains seront lavés ; vous serez crucifié comme votre maître ; votre tête aura son partage dans votre crucifiement, et vous serez crucifié la tête en bas. C'est ainsi que votre maître vous lavera, voilà le bain qu'il vous prépare : « Vous ne le savez pas encore, » mais on vous le fera savoir en son temps.

« Jésus lui dit : Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de laver ses pieds, et il est pur dans tout le reste ; et vous, vous êtes purs, mais non pas tous. » En Orient, dans les pays chauds, l'usage du bain était fort fréquent, et, après qu'on s'était lavé le matin et pendant le jour, il ne restait

plus sur le soir que de se laver les pieds , pour se nettoyer des ordures qu'on amassait allant et venant. Jésus-Christ se sert de cette similitude, pour faire entendre à ses fidèles qu'après s'être lavé des grands péchés, il reste encore le soin de se purger de ceux que l'on contracte dans l'usage de la vie humaine. Il ne nous est pas permis de négliger ces moindres péchés; et c'est ce qu'il a voulu signifier par le lavement des pieds. Et afin de pénétrer tout le mystère, le soin qu'il prend de laver les pieds à ses apôtres, au moment qu'il allait instituer l'eucharistie et les y faire participer, nous apprend que le temps où nous devons nous appliquer à purger ces fautes vénielles, c'est celui où nous nous préparons à la communion, où il s'agit de s'unir parfaitement avec Jésus-Christ.

« Vous êtes purs, mais non pas tous; car il savait qui était celui qui le devait trahir: et c'est pour cela qu'il dit, vous êtes purs, mais non pas tous. » Et cependant, quoiqu'il le connût, et que « le diable fût déjà entré dans son cœur, » pour lui inspirer le dessein de livrer son maître, il lui lave les pieds comme aux autres, et il l'avertit qu'il voit son crime, pour le porter à se corriger.

Il fallait joindre l'instruction de la parole à celle de l'exemple. « Lorsqu'il leur eut lavé les pieds, Jésus reprit ses habits, et s'étant remis à table, » avant que de reprendre le souper qu'il avait interrompu, avant que d'en venir au repas céleste, il y parla de cette sorte: « Vous voyez ce que je viens de vous faire: vous m'appellez votre maître et votre Seigneur, et vous avez raison, car je le suis. Si donc moi, qui suis Seigneur et maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait. En vérité, en vérité je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que son maître, et l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez cela, vous serez

heureux si vous le mettez en pratique. Je ne parle pas de vous tous : je connais ceux que j'ai choisis ; mais il faut que l'Écriture soit accomplie, où il est dit : Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi. Et je vous le dis avant que la chose arrive, afin que vous connaissiez qui je suis, lorsqu'elle sera arrivée. » Jésus-Christ, après avoir dit : « Faites comme je vous ai fait, » et avoir montré aux hommes le service qu'ils doivent rendre à leurs semblables, afin de leur faire entendre à combien plus forte raison ils doivent servir ses ministres, il ajoute : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. » Le bel enchaînement : de remonter des ministres de Jésus-Christ, à lui-même ; et de lui-même jusqu'à Dieu son père !

## LIX

JÉSUS SE TROUBLE. — INSTITUTION DE L'EUCCHARISTIE. — JÉSUS FAIT CONNAITRE LE TRAHIRE A JEAN. — SORTIE DE JUDAS. — DISPUTE DES APOTRES SUR LA PRIMAUTÉ. — PRÉSUMPTION DE PIERRE. — JÉSUS PRÉDIT SON TRIPLE RENONCEMENT.

« Jésus, ayant dit ces choses, se troubla en son esprit, » et se déclara en disant : « Un de vous me trahira. » Ce trouble dans l'âme sainte et dans l'esprit de Jésus, est digne d'une attention extraordinaire. Ce qui se présente d'abord à notre esprit, c'est la cause de ce trouble : « Un de vous me trahira. » Le crime, la trahison, la perfidie d'un des disciples de Jésus, c'est ce qui lui cause ce trouble intérieur. Ce qui le trouble donc, en général, c'est le péché.

Pendant que Jésus parlait à ses disciples de celui qui le devait trahir, ils continuaient le souper : et le Fils de Dieu, voulant établir la nouvelle pâque par l'institution de l'E-

charistie , la commença par ces paroles : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous devant que de souffrir : » ce qui fut suivi , comme on verra , de l'institution de l'Eucharistie : et cette institution , et ce grand désir qu'il nous témoigne en ce lieu , de faire avec nous cette pâque , avant que de souffrir , fait partie de l'amour immense dont Jésus , « qui avait toujours aimé les siens , les aima jusqu'à la fin. » Il ajoute : « Je vous dis en vérité , que je ne mangerai point de cette pâque si désirée , jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu. » Dans ce bienheureux royaume , ma pâque sera accomplie , parce que j'aurai passé du monde à mon Père. Mais ma pâque , c'est aussi la vôtre ; et parce que je suis votre chef , et que vous êtes mes membres , il faut que vous fassiez le même passage. Mangez donc la victime du passage ; mangez mon corps , et passez à Dieu avec moi : Commencez à y passer en esprit ; vous y passerez un jour en personne et selon le corps , lorsque vous ressusciterez par la vertu de mon corps qui aura sanctifié le vôtre. « Ensuite prenant la coupe , il rendit grâces , et dit : Prenez-la , et distribuez-la entre vous. »

« Pendant qu'ils soupaient , comme ils mangeaient encore , Jésus prit du pain , le bénit , et après avoir rendu grâces , le rompit et le donna à ses disciples , en leur disant : Prenez , mangez ; ceci est mon corps , donné pour vous : faites ceci en mémoire de moi. Et prenant la coupe après le souper , il rendit grâces , et la donna à ses disciples , en leur disant : Buvez-en tous ; c'est mon sang , le sang de la nouvelle alliance , qui est répandu pour plusieurs en rémission de leurs péchés. (Et ils en burent tous.) Toutes les fois que vous le boirez , faites-le en mémoire de moi. Or , je vous le dis , je ne boirai point désormais de ce fruit de la vigne , jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. »

Chrétien , te voilà instruit : tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère : quelle simplicité ! quelle netteté dans ces paroles ! il ne laisse rien à deviner , à gloser : et s'il y faut quelque glose , c'est seulement en remarquant que , selon la force de l'original , il faudrait traduire : « Ceci est mon corps , mon propre corps ; le même corps qui est donné pour vous : Ceci est mon sang , mon propre sang ; le sang de la nouvelle alliance ; le sang répandu pour vous en rémission de vos péchés. » Quelle simplicité , encore un coup ! quelle netteté ! quelle force dans ces paroles ! S'il avait voulu donner un signe , une ressemblance toute pure , il aurait bien su le dire. Il savait bien que Dieu avait dit , en instituant la circoncision : « Vous circoncirez votre chair : ce sera le signe de l'alliance entre vous et moi. » Quand il a proposé des similitudes , il a bien su tourner son langage d'une manière à le faire entendre ; en sorte que personne n'en doutât jamais. Quand il fait des comparaisons , des similitudes , les évangélistes ont bien su dire : « Jésus dit cette parabole , il fit cette comparaison. » Ici , sans rien préparer , sans rien tempérer , sans rien expliquer , ni devant , ni après , on nous dit tout court : « Jésus dit : Ceci est mon corps ; ceci est mon sang : mon corps donné : mon sang répandu : » voilà ce que je vous donne. Et vous , que ferez-vous en le recevant ? Souvenez-vous éternellement du présent que je vous fais en cette nuit : souvenez-vous que c'est moi qui vous l'ai laissé , et qui ai fait ce testament ; qui vous ai laissé cette pâque , et qui l'ai mangée avec vous , avant que de souffrir. Si je vous donne mon corps comme devant être , comme ayant été livré pour vous , et mon sang comme répandu pour vos péchés ; en un mot , si je vous le donne comme une victime , mangez-le comme une victime , et souvenez-vous que c'est là un gage qu'elle a été immolée pour vous. O mon Sauveur , pour la troisième fois , quelle netteté ! quelle précision ! quelle force !



Mais en même temps, quelle autorité et quelle puissance dans vos paroles! « Femme, tu es guérie ; » elle est guérie à l'instant. « Ceci est mon corps ; » c'est son corps. « Ceci est mon sang ; » c'est son sang. Qui peut parler en cette sorte, sinon celui qui a tout en sa main? Qui peut se faire croire, sinon celui à qui faire et parler, c'est la même chose?

Mon âme, arrête-toi ici sans discourir : crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission, qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut dans ta foi la même simplicité qu'il a prise dans ses paroles. « Ceci est mon corps ; » c'est donc son corps. « Ceci est mon sang ; » c'est donc son sang. Dans l'ancienne façon de communier, le prêtre disait : « Le corps de Jésus-Christ ; » et le fidèle répondait : Amen, il est ainsi. Tout était fait, tout était dit, tout était expliqué par ces trois mots. Je me tais, je crois, j'adore : tout est fait, tout est dit.

Cherchons avec humilité pourquoi il fallait que Jésus-Christ instituât et qu'il mangeât cette pâque avec ses disciples, avant que de souffrir, plutôt qu'après et lorsqu'il fut ressuscité. Il avait dessein dans ce mystère de nous rendre sa mort présente; de nous transporter en esprit au Calvaire, où son sang fut répandu, et coula à gros bouillons de toutes ses veines. « Ceci, » dit-il, « est mon corps, donné pour vous, rompu pour vous, » et percé de tant de plaies. « Ceci est mon sang répandu pour vous. » Voilà ce corps, voilà ce sang qui nous sont mis devant les yeux, comme séparés l'un de l'autre. Afin que tout cadrât à son dessein, il fallait que ce mystère fût institué à la veille de cette mort sanglante; « la nuit même où il devait être livré, » comme le remarque Saint Paul; lorsque Judas machinait son noir dessein, et qu'il était prêt à partir pour l'exécuter. Que dis-je prêt à partir? « Il part de la table, » où

lui et les autres disciples mangeaient pour la dernière fois avec leur Maître, où il venait de leur donner son corps et son sang, et à Judas comme aux autres : il part à ce moment pour l'aller livrer : dans deux heures il le mettra entre les mains de ses ennemis. Jésus est lui-même déjà tout troublé de sa mort prochaine, du trouble mystérieux que nous avons vu : c'est en cet état, c'est parmi ce trouble, et la mort, pour ainsi parler, déjà présente, qu'il institue la nouvelle pâque.

Toutes les fois donc que nous assistons, que nous communions à son mystère, toutes les fois que nous entendons ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; » nous devons nous souvenir dans quelles conjonctures, à quelle nuit, au milieu de quels discours, elles furent prononcées. Ce fut en disant devant, ce fut en répétant après : « Un de vous me trahira ; la main de celui qui me trahira est avec moi à la table ; il mange avec moi. Les disciples se regardaient les uns les autres, ne sachant de qui il voulait parler. Tous furent affligés, et lui demandaient, chacun en particulier : Est-ce moi, Seigneur ? Il leur répondit : C'est l'un des douze qui met la main au plat avec moi. Pour le Fils de l'homme, il s'en va, selon ce qui a été écrit de lui. Mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera livré ! Il vaudrait mieux pour cet homme que jamais il ne fût né. » L'institution de la Cène est faite dans cette conjoncture : pendant que les apôtres, avertis de la perfidie d'un de leurs compagnons, se regardaient les uns les autres, et demandaient avec étonnement et avec frayeur : « Sera-ce moi, Seigneur. » C'est au milieu de ces actions et de ces paroles ; et pendant qu'il désignait des yeux et de la main, celui qui allait faire le coup ; c'est, dis-je, parmi toutes ces choses qu'il institua l'Eucharistie. Ne la mangeons donc jamais, n'assistons jamais à la célébration de ce mystère, que nous ne nous transportions en esprit à la

triste nuit où il fut établi, et que nous ne nous laissons pénétrer des préparatifs affreux du sacrifice sanglant de notre Sauveur.

« Judas, » qui devait se confondre et se convertir, en voyant l'horreur et l'affliction que ce discours causait à tous ses frères, loin d'en être touché, prend avec les autres un air de confiance, et dit comme eux : « Seigneur, est-ce moi ? Jésus lui répondit : Vous l'avez dit : c'est vous. » Cependant il n'est point ému, et content de faire bonne mine, il persiste dans son dessein. [La réponse fut sans doute entendue de Judas seul.] Les disciples, à ces paroles de Jésus, « Celui qui met la main au plat avec moi me trahira, commencèrent à se demander l'un à l'autre, qui d'eux devait faire un telle action. » Comme plusieurs pouvaient y mettre la main ensemble, et que ce signal n'était pas précis, « Pierre fit signe au disciple bien-aimé de Jésus, qui reposait sur son sein, qu'il lui demandât qui c'était. Celui-ci, la tête appuyée sur la poitrine de Jésus, lui dit : Seigneur, qui est-ce ? C'est celui, dit Jésus, à qui je donnerai un morceau de pain trempé ; et l'ayant trempé, il le donna à Judas, fils de Simon Iscariot. » Le voilà bien désigné, par sa famille, par son caractère. Il s'appelait Judas ; son père était Simon ; le titre de sa famille était « Iscariot, l'homme de meurtres, » parce qu'il devait tuer le Seigneur, et parce qu'il devait enfin se tuer lui-même. « Après qu'il lui eut donné le morceau trempé, Satan entra en lui, et Jésus dit à Judas : Fais vite ce que tu as à faire. Personne de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui avait dit cela. Car quelques-uns pensaient que, Judas ayant la bourse, Jésus avait voulu lui dire : Achetez ce dont nous avons besoin pour la fête, ou bien : Donnez quelque chose aux pauvres. Lorsqu'il eut reçu le morceau, il se retira incontinent, et il était nuit. »

Pour l'ordre de l'histoire, on peut observer qu'après la

Cène, Jésus parla encore à ses disciples de celui qui le devait trahir : ce qui redoubla leur inquiétude sur l'auteur de la trahison. Ce fut alors que Saint Pierre fit signe à Saint Jean, et que Jésus leur donna à eux seuls la marque du morceau trempé. Il ne le fit pas connaître à tous les disciples, comme Saint Jean le dit expressément. Cela aurait causé parmi eux un trop grand tumulte, et ils se seraient peut-être portés à quelque violence. Mais comme il voulait qu'ils sussent qu'il connaissait parfaitement toutes choses, il en choisit parmi ses disciples deux, dont il connaissait mieux la discrétion, pour être, quand il le faudrait, témoins aux autres qu'il ne savait pas les événements par de vagues connaissances, ou des pressentiments confus, mais avec une lumière claire et distincte. Il parla donc à Saint Jean assez bas pour n'être entendu que de lui seul, ou tout au plus de Saint Pierre qui y était attentif. Les autres ne connurent rien à ce signal; et Judas, après avoir pris ce morceau, se retira, incontinent, selon Saint Jean.

Cette sortie précipitée du traître disciple eût étonné les autres apôtres, s'ils n'eussent ouï Jésus-Christ qui lui avait dit : « Fais vite ce que tu as à faire : » ce qu'ils avaient entendu de quelque ordre qu'il lui donnait pour la fête, ou pour les pauvres. Ils connaissaient la tendresse de leur maître pour ces derniers.

Quelques-uns ont cru que ce morceau, après lequel Satan entra en Judas, fut celui du pain sacré de l'Eucharistie. Mais visiblement ce fut un morceau que Jésus-Christ trempa dans quelque plat, ce qui ne convient point à ce pain divin. Il faut donc entendre que ce morceau fut à Saint Jean le signe qu'il demandait, et à Judas la dernière marque de familiarité et de communication qu'il aurait avec lui; après quoi, ce cœur ingrat, que rien ne put fléchir, fut livré à Satan.

Ce n'est pas sans raison que Saint Jean remarque « qu'il

était nuit ; » afin de nous faire entendre que tout ceci , et ce qui suit , arriva peu d'heures avant que le Sauveur fût livré. Car il fut livré la même nuit. Cette circonstance du temps auquel Jésus parle, sert à nous rendre attentifs à ses dernières paroles qui contiennent son dernier adieu et ses dernières instructions : celles, par conséquent, qu'il veut laisser le plus profondément gravées dans le cœur de ses disciples. En voici une très-importante que nous tirerons de Saint Luc.

« Il s'éleva aussi une dispute entr'eux lequel d'eux tous paraissait être le plus grand. » Cette dispute assez fréquente parmi les apôtres est renouvelée au temps de la Cène. Rien ne peut éteindre l'ambition dans les hommes. L'exemple de la douceur et de l'humilité de Jésus-Christ devait faire mourir ce sentiment, et cependant, ses disciples, gens grossiers, qu'il avait tirés de la pêche et de la nacelle, s'y laissent emporter. Ils l'allaient perdre ; déjà il ne leur parlait que de sa mort prochaine, de la trahison qui se tramait contre lui, et de toutes les suites funestes de ce complot. Quoiqu'ils ne dussent être occupés que d'un si triste et si étrange événement, leur ambition les emporte.

Jésus venait établir un nouvel empire qui aurait son gouvernement, et, pour ainsi parler, ses magistrats ; et il se sert de cette occasion pour montrer quel devait être le génie de ce nouveau gouvernement. Ce qu'il a dessein d'établir, c'est la différence des empires et des gouvernements du monde d'avec celui qu'il venait de former. Dans ceux-là est le faste, tout s'y fait avec hauteur et avec empire, souvent même avec arrogance, avec violence. « Les rois des nations les dominant, » dit-il, et « ceux qui exercent la domination et la puissance sur elles sont appelés bienfaiteurs ; mais il n'en est pas ainsi parmi vous ; le premier et le plus grand, doit devenir le plus petit, et celui qui gouverne doit être le serviteur de tous. Car qui est le plus grand,

de celui qui est à table , ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? et cependant vous voyez que je suis parmi vous comme celui qui sert ; » puisque même pendant que vous étiez à table , j'en suis sorti pour vous servir et pour vous laver les pieds. « Vous êtes ceux qui êtes demeurés avec moi dans mes tentations , » dans mes peines : comme s'il disait : le désir de la gloire vous tourmente , voici en quoi vous devez mettre votre gloire , c'est de ne m'avoir point abandonné au milieu de mes périls et de mes peines. « Et moi aussi je vous prépare le royaume comme mon Père me l'a préparé , » le même qu'il m'a préparé : un royaume éternel et inébranlable. N'y a-t-il pas là de quoi contenter votre ambition ? au lieu de vous amuser à vous disputer l'un à l'autre sur des préférences temporelles. « Quand vous serez dans ce royaume , je vous y ferai asseoir à ma table ; vous y mangerez et vous y boirez avec moi. » Vous demandez des trônes et des premières places ; voici le trône que je vous prépare : « Vous serez assis sur douze trônes , et vous jugerez avec moi les douze tribus d'Israël. » Vous les jugerez et , avec moi , vous serez tous mes assesseurs.

« Lorsque Judas fut sorti , Jésus s'écria : Maintenant le Fils de l'homme va être glorifié , et Dieu va être glorifié en lui. » Maintenant que ma fin approche ; que le perfide disciple qui a machiné ma mort est parti pour exécuter ce complot , qu'il le conclut , et que je vais être livré à mes ennemis pour souffrir de leur violence les dernières extrémités ; « maintenant le Fils de l'homme va être glorifié ; » mais ce n'est pas là , poursuit-il , à quoi je m'arrête : la gloire de Dieu fait tout mon objet ; « et Dieu va être glorifié en lui , » par son obéissance , par son sacrifice le plus parfait qui fut jamais. Ma doctrine va être confirmée par ma mort : je tirerai tout à moi , et je retournerai à la gloire que j'ai eue dès l'éternité auprès de mon Père. « Si Dieu est glorifié en lui , il le glorifiera en lui-même , et il ne

tardera pas à le glorifier. » C'est du plus grand de tous les crimes que doit naître cette gloire de Dieu, la plus grande qui fut jamais. C'est des plus grandes extrémités où Jésus pût être poussé, que sortira sa plus grande gloire.

Et maintenant il va ramasser toute sa tendresse, pour leur donner le précepte de la charité fraternelle. « Mes petits enfants, » il ne les avait jamais appelés de cette sorte, il ne les avait jamais nommés ses enfants; « je serai encore avec vous un peu de temps; » profitez donc de ce temps pour entendre mes dernières volontés. « Vous me cherchez; » viendra le temps que vous rachéteriez de beaucoup la consolation d'entendre ma parole, « et, comme je l'ai dit aux Juifs, vous ne pouvez pas venir où je vais, je vous le dis aussi présentement: « Profitez donc encore un coup du temps que j'ai à être avec vous. Avec ce préparatif, et cette démonstration d'une tendresse particulière, où en veut-il enfin venir? Écoutons, profitons, croyons.

« Je vous donne un commandement nouveau: de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés: vous devez aussi vous entr'aimer les uns les autres. » Pourquoi est-ce un commandement nouveau? Parce que l'esprit de la loi nouvelle, c'est d'agir avec amour et non pas avec crainte; parce que Jésus-Christ y ajoute cette circonstance importante, de nous aimer les uns les autres comme il nous a aimés. Et jusqu'où est-ce que Jésus-Christ a porté son amour? Jusqu'à donner sa vie pour ceux qu'il aimait. Mais voici le dernier mot qui presse plus que tous les autres: « En cela tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Voilà le caractère de Chrétien et de disciple de Jésus-Christ. Qui renonce à la charité renonce à la foi, abjure le christianisme, sort de l'école de Jésus-Christ, c'est-à-dire de son Église.

Comme Jésus-Christ se fut tu, Saint Pierre frappé de cette parole: « Vous me cherchez; et, ainsi que j'ai dit

aux Juifs, Vous ne pouvez pas venir où je vas : » car elle paraissait rude, et il semblait les avoir rangés avec les Juifs, qui ne croyaient point à sa parole : frappé donc de ce discours, il dit au Sauveur : « Seigneur, où allez vous ? » Et Jésus lui dit : « Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vas ; mais vous me suivrez après. » Jésus console ses apôtres dans la personne de Pierre ; et leur donne espérance de le suivre un jour où il allait. Mais il leur déclare en même temps qu'ils ne le pouvaient pas encore. Et Pierre, dont le zèle n'était pas content de cette explication, lui répondit tout ému : « Pourquoi ne puis-je pas vous suivre maintenant ? » Il entendit bien que son maître allait à la mort, et il ajouta : « Je donnerai ma vie pour vous. Et le Seigneur dit : Simon, Simon, » je t'appelle par deux fois : sois attentif. « Satan a demandé à vous cribler tous vous autres, comme on crible le froment. Mais, Pierre, j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne défaille point, et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères. » Il est donc de nouveau chargé de toute l'Église ; il est chargé de tous ses frères, puisque Jésus-Christ lui ordonne de les affermir dans cette foi qu'il venait de rendre invincible par sa prière. Voilà quelque chose de grand pour Saint Pierre. Mais il ne faut pas oublier que, de peur qu'il ne s'enorgueillit d'une si haute promesse, elle est suivie incontinent de la prédiction de sa chute.

« Jésus leur dit alors : Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit même. Car il est écrit : je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées. Mais lorsque je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » Quand Dieu fait ou promet de grandes grâces, il faut s'humilier et reconnaître de qui elles viennent. Au lieu de considérer sa faiblesse, Pierre s'emporta jusqu'à dire avec fierté et arrogance : « Quand tous les autres se scandaliseraient à votre sujet, je ne me scandaliserai jamais. Je suis prêt à vous suivre partout et jusqu'à la mort. Je suis prêt à aller



avec vous en prison et à la mort. Je donnerai ma vie pour vous. « Mais Jésus-Christ, qui l'avait élevé si haut, sait bien rabattre son orgueil. « Tu donneras ta vie pour moi ? lui dit-il. Je te le déclare à toi, » à qui je viens de dire de si grande choses ; mais à toi, qui présumes de toi-même, au lieu de t'humilier de mes dons, « je te déclare, » dis-je que tu tomberas « cette nuit, » dans un moment, et par trois fois, dans une honteuse et manifeste infidélité. « Pierre, le coq ne chantera point, que tu ne m'aies renié trois fois. Aujourd'hui, cette nuit même, avant que le coq ait fait entendre deux fois sa voix, tu me renieras trois fois ; » afin que tu sentes que si tu portais « un grand trésor, » tu le portais « dans un fragile vaisseau de terre, » et que ce qui se fait en toi de grand, se fait, non point par toi-même, mais par la sublimité de la vertu de Dieu. « Mais Pierre insista : Quand il me faudrait mourir avec vous, je ne vous renierai point. » La faute, la grande faute, la cause de son reniement, de son crime, c'est que Jésus-Christ lui disant : « Vous ne pouvez pas, » au lieu de reconnaître son impuissance, il s'élève contre Jésus-Christ ; et avec une témérité pitoyable et punissable, il dit qu'il peut, à celui qui sait tout, et qui lui dit qu'il ne peut pas.

« Les autres disciples parlèrent de même, » soit par un motif de présomption, soit pour ne pas paraître moins affectonnés envers leur commun maître.

Le passé semblait leur donner cette assurance pour l'avenir ; mais Jésus qui savait que l'avenir serait bien différent, « ajouta : Quand je vous ai envoyés sans sac, sans bourse, sans chaussure, vous a-t-il manqué quelque chose ? Rien, Seigneur, répondirent-ils. Jésus dit alors : Mais maintenant, que celui qui a un sac ou une bourse, les prenne ; et que celui qui n'en a point, vende sa robe pour acheter une épée. » Par ces expressions figurées, il leur annonçait les persécutions auxquelles ils allaient être en butte, et les aver-

tissait de ne mettre leur confiance qu'en lui. « Car je vous dis qu'il faut encore que ce qui a été écrit de moi s'accomplisse : Et il a été compté parmi les scélérats ; car ce qui est écrit de moi tire à sa fin. Ils lui répondirent : Seigneur, il y a ici deux épées. C'est assez leur dit-il. » Il était du dessein de Dieu et de l'ordre des prophéties qu'il parût environné de gens de main, et qui usassent de l'épée pour le sauver. On sait pourtant ce qu'il fit pour réparer cette violence des siens, et il suffit aujourd'hui de considérer comme il fallait qu'il y eût quelque sorte de fondement à la calomnie qu'on devait faire contre lui. On lui dit qu'il y avait deux épées dans la compagnie : il le savait bien ; mais il voulait qu'il fût marqué qu'il n'y arrivait rien par hasard dans sa passion. Il répondit : « C'est assez ; » et après avoir tout accompli, et donné tous ses ordres, avant que d'aller, selon sa coutume, dans le Jardin des Oliviers, il commença son dernier adieu et ses dernières instructions que nous allons voir dans Saint Jean.

## LX

## DISCOURS DE JÉSUS-CHRIST APRÈS LA CÈNE.

Lisez le Chapitre XIV [de Saint Jean, qui contient ce qui va suivre] : vous y trouverez des profondeurs à faire trembler. Seigneur, j'en suis effrayé : ceux qui ne les sentent pas, n'entendent pas. Profitez de ce que vous entendez : adorez ce que vous n'entendez pas. Tout ce que vous trouverez clair, c'est ce que Jésus-Christ vous dit ; c'est par là qu'il vous parle ; et lorsque vous n'entendez pas, il vous parle d'une autre manière, il vous dit : Crois, adore, humilie-toi, désire, cherche ; heureux, soit que tu trouves, soit que Dieu réserve cette grâce à un autre temps ; puisqu'en attendant, tu te soumetts, qui est plus que d'avoir

trouvé et d'entendre , puisque c'est le principe pour entendre , et que c'est déjà entendre ce qu'il y a de meilleur.

« Que votre cœur ne se trouble pas , » qu'il ne craigne rien. Les temps de trouble arrivaient : c'était l'heure de la puissance des ténèbres ; les apôtres étaient déjà comme au milieu de ces troubles. Jésus-Christ leur faisait voir la violence de ses ennemis prête à éclater. Il n'y avait rien de plus nécessaire que de les précautionner contre tant de troubles , et après avoir dit , dès le commencement : « Ne vous troublez pas , » ne craignez rien , il finit encore par les mêmes mots : « Je vous donne ma paix , je vous laisse ma paix ; que votre cœur ne se trouble pas , ne craignez pas : » après quoi il termine ce discours , et se lève pour aller à la mort.

« Vous croyez en Dieu , croyez aussi en moi , » Car je suis Dieu , mais un Dieu homme , un Dieu qui a été votre victime , un Dieu qui ai offert pour vous ce que j'ai pris de vous-mêmes. « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père ; s'il n'en était pas ainsi , je vous le dirais ; car je vais vous préparer la place. Après que je m'en serai allé , et que je vous aurai préparé la place , je reviendrai pour vous prendre , et vous emmener avec moi afin que vous soyez où je suis. » C'est là la grande parole ; c'est la parole de consolation et de tendresse , où Jésus-Christ nous fait voir qu'il ne veut pas être sans nous , qu'il ne veut pas que nous soyons longtemps sans lui. Si nous aimons Jésus-Christ rien ne doit nous être plus cher que cette parole. « Vous savez où je vais , et vous en savez la voie. » Et ce chemin c'est moi-même. Pourquoi donc seriez-vous troublés de mon départ , puisque je vous montre la voie pour venir où je suis ?

« Seigneur , lui dit Thomas , nous ne savons où vous allez , et comment en pouvons-nous savoir la voie ? Jésus lui répondit : Je suis la voie , la vérité et la vie : » Je suis ce-

lui où il faut aller ; car c'est avec moi qu'il faut être. Je suis la voie où il faut aller ; parole haute et impénétrable au sens humain. Quelle est la fin de tous les désirs si ce n'est la « vérité, » et la vie ? C'est, dit-il, ce que je suis, et quand on a trouvé le chemin, que reste-t-il à chercher ? « Je suis » encore « ce chemin ; je suis la voie. » Comment peut-on être à la fois, et le terme où l'on va, et le chemin pour y aller ? Mon Sauveur unit l'un et l'autre, et dans ce peu de paroles : « Je suis la voie, la vérité et la vie, » il renferme toute sa doctrine et tout le mystère de la piété. « Je suis la vérité et la vie. » Je suis « le Verbe » qui « était au commencement, » la parole du Père éternel, sa conception, sa sagesse, « la véritable lumière qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde ; » la vérité même ; par conséquent le soutien, la nourriture et la vie de tout ce qui entend : celui en qui est la vie, et la même vie qui est dans le Père. « Je suis donc, » dit-il, « la vérité et la vie, » parce que je suis Dieu ; mais en même temps je suis homme, je suis venu enseigner le genre humain, et lui apporter des paroles de vie éternelle : avec la doctrine, je lui ai donné l'exemple de bien vivre. Mais comme tout cela n'était qu'au dehors, il fallait encore apporter la grâce aux hommes, et je me suis fait leur victime, pour leur mériter cette grâce : « Je suis donc la voie. » On ne peut approcher de Dieu, ni de la vie éternelle que par moi. Il y faut venir par ma doctrine ; il y faut venir par mes exemples ; il y faut venir par mes mérites et par la grâce que j'apporte au monde.

« Nul ne vient à mon Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père ; et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu. » Ne croyez pas qu'en vous élevant à la connaissance de mon Père, je vous mène à quelque chose qui soit hors de moi : c'est en moi qu'on connaît le Père ; et vous l'avez déjà vu.

« Philippe lui dit : Seigneur , montrez-nous votre Père , et il nous suffit. » Dieu seul nous suffit ; et il ne faut que le voir pour le posséder , parce qu'en le voyant , on voit « tout le bien , » comme il l'explique lui-même à Moïse. On voit donc tout ce qui peut attirer l'amour ; on l'aime sans bornes ; et tout cela c'est le posséder. Comme il ne nous paraît point dans tout l'Évangile de demande plus haute que celle de Saint Philippe , il n'y a aussi rien de plus haut que la réponse de Notre-Seigneur. Remarquez avant toutes choses cette espèce d'étonnement avec lequel le Sauveur parle : « Il y a si longtemps que je suis avec vous , et vous ne me connaissez pas ? Philippe , qui me voit , voit mon Père. » Je ne parle pas de celui qui me voit seulement des yeux du corps : celui-là en me voyant , ne me voit point. Il y a une certaine manière de me voir , qui ne laisse plus rien à désirer , parce que celui qui me voit de cette sorte , c'est-à-dire , celui qui me voit à découvert et tel que je suis , il voit mon Père. Je suis moi-même par mon fonds et par ma naissance , la manifestation de mon Père ; parce que je suis son image vivante , l'éclat de sa gloire , l'empreinte , l'expression de sa substance. Prenez donc garde , Philippe , ne souhaitez pas de voir mon Père , comme si mon Père était quelque chose hors de moi : c'est en moi qu'il faut le voir : c'est en lui aussi qu'on me voit. « Comment donc me dites-vous : Montrez-nous votre Père ? Ne croyez-vous pas que je suis dans mon Père , et mon Père dans moi ? » Quand donc on le voit , on me voit dans mon principe ; et quand on me voit , on le voit dans son image , dans son expression , dans son éclat , dans le rejaillissement de sa gloire : et la vue du Père et du Fils est inséparable.

Quoique nous soyons bien éloignés de cette bienheureuse vision où nous verrons clairement le Père dans le Fils , comme le Fils dans le Père , le Fils de Dieu va nous apprendre que le Père commence déjà à se manifester en lui ,

par deux moyens admirables : par sa parole , par les œuvres de sa puissance , qui sont ses miracles. « Les paroles que je vous dis , je ne les dis pas de moi-même. Le Père qui demeure en moi fait les œuvres » miraculeuses. « Ne croyez-vous pas que je suis en mon Père , et mon Père en moi ? Croyez-le du moins à cause des œuvres que je fais. »

« En vérité , en vérité je vous le dis , celui qui croit en moi , non-seulement fera les œuvres que je fais , mais il en fera encore de plus grandes : parce que je m'en vais à mon Père. » Vous croyez tout perdre par ma retraite : vous y gagnez ; et la puissance qui vous sera donnée d'en haut , viendra à un tel point , que non-seulement vous ferez les choses que je fais , mais encore vous en ferez de plus grandes. C'est la merveille de Dieu dans les disciples de Jésus-Christ. Ils ont fait tout ce qu'il a fait : car ils ont guéri comme lui tous les malades qu'on leur présentait , et comme lui ils ont été jusqu'à ressusciter des morts. Ils ont fait des choses qu'il n'a pas faites : à la prière de Pierre , « Ananias et Saphira sont tombés morts ; » et à celle de Paul , « le magicien Elymas a été frappé d'aveuglement. » Voilà des miracles que Jésus n'a pas faits ; mais c'est aussi qu'il ne devait pas les faire , à cause qu'ils répugnaient au caractère de douceur , au personnage de Sauveur qu'il venait faire. Mais le grand endroit , où il paraît dans les apôtres un miracle plus grand que ceux de Jésus , c'est la conversion du monde. A la première prédication de Saint Pierre , trois mille hommes se convertissent ; à la seconde , cinq mille. Après la mort de Jésus , ses disciples ne se trouvent qu'environ six vingts dans le cénacle : il y avait par ci par là quelques disciples cachés ; mais Saint Jacques dit à Saint Paul : « Voyez , mon frère , combien de milliers ont cru. » Et que sera-ce donc si nous considérons la gentilité convertie , et l'Évangile reçu dans tout le monde , jusqu'aux peuples les plus barbares ? Voilà les miracles de la prédication apostolique , plus grands que ceux de la prédication de Jésus-Christ même.

Ajoutons à ces miracles les secrets révélés par les apôtres, que Jésus n'avait pas révélés par lui-même. Jésus avait bien parlé de la réprobation des Juifs et de la conversion des Gentils ; mais que la réprobation des Juifs dût sitôt paraître, et dût donner lieu à la prochaine conversion des Gentils ; qu'Israël dût revenir, mais à la fin seulement, et quand « les nations seraient pleinement entrées dans l'Église, » c'est un secret dont Jésus-Christ avait réservé la révélation à Saint Paul, qui, étant choisi pour être le docteur des Gentils, devait aussi annoncer aux hommes plus profondément le mystère incompréhensible de leur vocation.

Il montre pourtant après, que ce que feront ses disciples de plus grand que lui, c'est lui encore qui le fait : « ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. Si vous demandez quelque chose en mon nom, je le ferai, » et ce que je ferai par vous sera plus grand en quelque façon, que ce que je ferai par moi-même.

« Si vous m'aimez, gardez mes commandements ; et je prierai mon Père, et il vous enverra un autre consolateur, pour demeurer éternellement en vous, l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas, et ne le connaît pas ; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera en vous, et qu'il sera en vous. » Il n'oublie rien pour les consoler et les raffermir, et afin que rien ne leur manque de ce qui est divin, ou plutôt, afin que rien ne leur manque de ce qui est Dieu, il leur promet le Saint-Esprit. Ce sera donc cet Esprit qui vous consolera de mon absence. « L'Esprit de vérité. » Quelle est la consolation de l'homme parmi les travaux et les erreurs, si ce n'est la vérité ?

« Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous, » je vous verrai après ma résurrection. Mais ce n'est pas là toute ma promesse, parce que je disparaîtrai trop tôt, pour vous satisfaire par cette courte vision ; je viendrai en vous

par mon Esprit consolateur. « Encore un peu de temps , et le monde ne me verra plus , mais vous , vous me verrez ; parce que je vivrai , et vous vivrez. En ce jour vous verrez que je suis en mon Père , et vous en moi , et moi en vous. » En ce jour , lorsque le Saint-Esprit vous sera donné , et encore plus en ce jour , où vous verrez à découvert la vérité même , vous verrez mon union intime , substantielle et naturelle avec mon Père , et celle que j'ai contractée avec vous par miséricorde et par grâce.

« Celui qui a reçu mes commandements et qui les garde , est celui qui m'aime ; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père , et je l'aimerai et me manifesterai à lui. » Comme s'il disait : Ne vous mettez en peine de rien que de garder mes commandements : si vous les gardez , tout est sûr , parce que mon Père et moi vous aimerons d'un amour si cordial , que nous nous manifesterons à vous sans vous rien cacher. Douce manifestation que l'amour inspire , que l'amour attire ! « Je me manifesterai , » non point pour satisfaire des yeux curieux , mais un cœur ardent.

« Jude , non pas l'Ischariote , » [mais celui qui s'appelait aussi Thadée , frère de Jacques , et cousin du Sauveur] « lui dit : Seigneur , d'où vient que vous vous découvrez à nous et non pas au monde ? » C'est ici le grand secret de la prédestination divine. Jésus-Christ seul pouvait résoudre cette question ; mais il s'en est réservé le secret. Et c'est pourquoi il n'y répond pas , et sans même faire semblant de l'entendre , il répète encore une fois : « Si quelqu'un m'aime , il garde mon commandement , et mon Père l'aimera , et nous viendrons à lui , et nous ferons notre demeure en lui. » Comme s'il eût dit : O Jude , ne demandez pas ce qu'il ne vous est pas donné de savoir ; ne cherchez point la cause de la préférence : adorez mes conseils. Tout ce qui vous regarde sur ce sujet , c'est qu'il faut garder les commandements : tout le reste est le secret de mon Père. Saint Jude



entendit bien qu'il ne fallait pas pousser plus loin la question. Apprenons de ce saint apôtre à demeurer en repos, non sur l'évidence d'une réponse précise, mais sur l'impénétrable hauteur d'une vérité cachée.

Qui nous dira quelle est cette secrète partie de notre âme dont le Père et le Fils font leur temple et leur sanctuaire ? Qui nous dira combien intimement ils y habitent ? Ce n'est pas là cette présence dont Saint Paul dit : « Il n'est pas loin de nous ; car nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes en lui et par lui. » Car cette présence nous est commune avec tous les hommes, et même en un certain sens avec tout ce qui vit et qui respire. Mais l'union que Jésus-Christ nous promet ici, est une union qu'il ne promet qu'à ses amis. Qu'elle est profonde ! qu'elle est intime ! qu'elle est éloignée de la région des sens !

« Celui qui ne m'aime pas, ne garde pas ma parole. Et la parole que vous avez entendue n'est pas la mienne, mais celle de mon Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses, pendant que j'étais parmi vous. Mais le Saint-Esprit consolateur, que mon Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, vous inspirera, vous suggérera, » mot à mot, selon l'original, « vous fera ressouvenir de toutes les choses que je vous aurai dites. » Outre les enseignements du dehors, il fallait un maître intérieur, qui fit deux choses : l'une de nous faire entendre au dedans ce qu'on nous avait enseigné au dehors ; l'autre, de nous en faire souvenir, et d'empêcher qu'il ne nous échappât jamais. Remarquons bien néanmoins que Jésus-Christ et le Saint-Esprit ne nous enseignent pas des choses différentes.

« Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous donne pas une paix comme celle que le monde donne, » puisqu'au contraire c'est lui qui la trouble. Et qu'est-ce que cette paix ? « Nous viendrons à lui et nous y ferons notre demeure. » Dieu en nous et en notre fond, c'est notre paix.

« Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne rien. » Vous diriez qu'à coups redoublés il veuille faire pénétrer la paix au fond du cœur.

« Vous avez ouï ce que je vous ai dit : je m'en vais, et je reviens : » je meurs, et je ressuscite, et je reviens de nouveau à vous. Je m'en vais encore, je monte au ciel, et j'en reviendrai à la fin, pour demander compte de mes grâces. « Si vous m'aimiez, vous devriez vous réjouir que je retourne à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi, » et que c'est avec lui que je trouverai ma véritable grandeur. En se faisant homme, il est sorti, en un certain sens, du lieu de sa gloire; et il s'est fait moindre que son Père, lui qui est naturellement son égal. Comme homme il va retourner à ce lieu de gloire; et en retournant à celui qui est plus grand que lui, à cet égard, il devient aussi plus grand lui-même. Réjouissez-vous donc, vous qui m'aimez; réjouissez-vous de la gloire où je vais entrer.

« Je vous ai dit ces choses, avant qu'elles arrivassent, afin que vous crussiez, quand elles seraient arrivées. » Que vous crussiez : quoi? deux choses. La première, que je vois tout, que je sais tout, qu'on ne me peut cacher ce qu'on trame contre moi dans les ténèbres. La seconde chose, afin que vous croyiez que le monde ne peut rien sur moi; et que personne n'aurait puissance de me livrer, si je ne me livrais moi-même, le premier, pour obéir à mon Père. C'est ce qu'il confirme par les paroles suivantes : « Je n'ai plus guère de temps pour vous parler; le prince de ce monde arrive, et il n'a rien en moi. » Il anime les Juifs, et je les vois avancer par son instinct. Il n'a aucun droit sur moi, parce que je suis sans péché; ainsi, il n'a pas de droit de m'assujétir à sa puissance, ni de me donner la mort. « Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père, et que je fais ce qu'il me commande, levez-vous, sortons d'ici. » Allons au devant de ceux qui me cherchent. Il ne recule pas : il

marche à la mort avec une volonté déterminée : il y mène ses disciples. Car encore que leur heure ne soit pas encore venue , il veut pourtant qu'ils le suivent ; et il les mène au combat pour les aguerrir. Ils fuiront à cette fois ; mais peu à peu ils s'accoutumeront à combattre.

Cela dit, Jésus se leva. « Il sortit » du Cénacle et de la maison , « pour aller , selon sa coutume , au jardin et à la montagne des Oliviers , et ses disciples le suivirent. »

## LXI

### SUITE DU DISCOURS APRÈS LA CÈNE.

« Je suis la vraie vigne , et mon père est le vigneron , le laboureur. » On croit que sur le chemin de la montagne des Olives , il se trouvait beaucoup de vignes , qui donnèrent lieu au Sauveur de dire ces paroles. Nous avons ici trois choses à considérer : la vigne , ou la tige qui est Jésus-Christ ; les branches de la vigne , c'est-à-dire les fidèles ; et le laboureur qui est le Père éternel. De là suit une extrême dépendance de tous les fidèles à l'égard de Jésus-Christ. Comme les branches sècheraient et périraient sans ressource , et ne seraient plus propres que pour le feu , sans le suc qu'elles tirent continuellement de la tige ; il en serait de même de nous , si nous ne recevions continuellement de Jésus-Christ la grâce qui nous fait vivre. « La branche qui ne porte point de fruit en « moi , » ce céleste vigneron « la retranchera ; et la branche qui en portera , il la taillera , afin qu'elle en porte davantage. » La première opération , qui est de retrancher la branche qui ne porte point de fruit , a un effet terrible : Cette branche retranchée « sèchera et sera jetée au feu et brûlera. » Mais le céleste laboureur ne retranchera-t-il que le mauvais bois incapable de produire du fruit ? Non ; il a une seconde opé-

ration sur le bon bois ; il le taille , il le purifie , il coupe dans le vif ; et non content de retrancher le bois sec , il n'épargne pas le bois vert. Ainsi en est-il du Chrétien.

« Vous êtes déjà purs à cause de la parole que je vous ai dite. Demeurez en moi , et moi en vous : comme la branche ne peut porter du fruit d'elle-même , si elle n'est unie au cep , il en est de même de vous , si vous ne demeurez en moi. » Vous n'avez pas seulement besoin de moi pour être purifiés , vous avez encore besoin de moi pour rester purs.

« Je suis la vigne , et vous , les branches : celui qui demeure en moi , et moi en lui , porte beaucoup de fruit ; parce que vous ne pouvez rien faire sans moi. Celui qui ne demeurera pas en moi , sera jeté dehors comme une branche retranchée , qui sèchera , sera jetée au feu , et brûlera. Si vous demeurez en moi , et que mes paroles demeurent en vous , vous demanderez tout ce que vous voudrez et il vous sera accordé. » Après avoir jeté sur l'humilité et la dépendance les fondements de la prière , il en explique la vertu. Quiconque veut donc prier , il doit se mettre véritablement et intimement dans le cœur cette parole : « Vous ne pouvez rien sans moi : » rien , rien encore une fois , rien du tout. Car c'est pour cela qu'on prie , qu'on demande , parce qu'on n'a rien , et par conséquent qu'on ne peut rien , ou pour tout dire en un mot , qu'on n'est rien ; en matière de bien , un pur néant.

« La gloire de mon Père est que vous rapportiez beaucoup de fruit , et que vous deveniez mes vrais disciples , » mes vrais imitateurs dans le chemin de la croix et de la mortification ; car c'est à quoi il nous veut conduire ; mais il nous y conduit par la voie d'amour. « Je vous ai aimés comme mon Père m'a aimé : » non par une fausse tendresse comme celle des parents charnels. Mon Père m'a aimé d'un amour ferme , et il m'a envoyé souffrir. Je vous ai aimés de même : souffrez et mourez avec moi , et je vi-

vrai avec vous. « Demeurez dans mon amour. Si vous gardez mes commandements , vous demeurerez dans mon amour ; comme j'ai gardé les commandements de mon Père , je demeure dans son amour. » Voyez comme il insinue doucement le commandement de la croix. Mais avant que de s'expliquer ouvertement là-dessus , il enseigne que le véritable amour n'est pas à dire , à promettre de grandes choses , à les désirer , à s'en remplir l'esprit ; mais à entrer par là dans une pratique sérieuse et réelle des commandements.

« Je vous ai dit toutes ces choses , afin que ma joie demeure en vous et que votre joie soit accomplie , » qu'elle soit pleine et parfaite. Quelle est ma joie ? d'obéir et d'obéir par amour. « Le commandement que je vous ai donné est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » Voilà la croix qui se déclare ; mais pour lui ôter toute sa rudesse , elle se déclare par le précepte de l'amour. Jésus-Christ a aimé et il a donné sa vie. Quelle misère était la nôtre , lorsqu'il a fallu , pour nous en tirer , la mort d'un tel ami !

« Vous êtes mes amis , si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appellerai plus serviteurs , parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelé mes amis , parce que je vous ai découvert tout ce que j'ai ouï de mon Père. » Le serviteur et le sujet n'a que la simple exécution de la volonté de son maître , sans en savoir le secret ; mais Jésus-Christ nous révèle , autant qu'il nous est convenable , la raison de ses conseils , qui n'est autre que l'amour qu'il a pour nous , jusqu'à donner sa vie pour notre salut , et pour nous faire ses cohéritiers ; et tout le fruit de cet amour , c'est que nous nous aimions les uns les autres. « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi , c'est moi qui vous ai choisis , et je vous ai établis afin que

vous rapportiez du fruit , et que votre fruit demeure , et que mon Père vous accorde tout ce que vous lui demanderez en mon nom. Ce que je vous commande , c'est de vous aimer les uns les autres. »

« Si le monde vous hait , sachez qu'il m'a haï le premier. » La cause de cette haine nous est expliquée par cette parole : « Celui qui fait mal , hait la lumière. » Le monde me hait parce que je lui découvre ses mauvaises œuvres. « Si vous étiez du monde , le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde , et que je vous ai choisis du milieu du monde , le monde vous hait. » Dans votre séparation , on ne vous croit pas de même espèce que les autres : on croit que vous voulez vous distinguer , et l'on vous accable. « Souvenez-vous de la parole que je vous ai dite : Le serviteur n'est pas plus grand que son maître : s'ils m'ont persécuté , ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole , ils garderont aussi la vôtre. » Jésus-Christ si doux , si humble de cœur , si pauvre , si patient , qui pouvait-il avoir offensé ? Il est haï cependant , et ses apôtres le sont avec lui. Qui ne se console-rait par cet exemple ? « Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom , parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu , et que je ne leur eusse point parlé , ils seraient sans péché ; mais' maintenant ils n'ont plus d'excuse de leur péché. Celui qui me hait , hait aussi mon Père. Si je n'avais pas fait en leur présence des miracles qu'aucun autre n'avait jamais faits , ils seraient sans péché ; mais maintenant ils haïssent et moi et mon Père , afin que soit accomplie cette parole qui est écrite dans leur loi : Ils m'ont haï sans sujet. » Jésus-Christ qui venait ôter le péché du monde , a donné lieu au plus grand de tous les péchés , qui est celui de mépriser et de poursuivre jusqu'à la mort de la croix , la vérité qui leur apparaissait en sa personne. Les crimes s'augmentent par les

grâces : c'est la grande douleur du Sauveur ; c'est le calice qu'il voudrait pouvoir détourner de lui ; c'est ce qui lui perce le cœur ; c'est enfin ce qui l'abat devant son Père ; ce qui lui fait suer du sang ; ce qui est le véritable sujet de cette profonde tristesse qui pénètre son âme sainte jusqu'à la mort, et enfin de son agonie.

Après avoir fait voir dans le monde une haine si envenimée contre lui, il ajoute pourtant que Dieu ne le laissera pas sans témoignage : « Lorsque le Consolateur, l'Esprit de vérité qui procède du Père, que je vous enverrai de la part de mon Père, sera venu, il rendra témoignage de moi. » C'est là le témoignage que je veux : car ce n'est point l'esprit de déguisement et de flatterie, qui est celui qui règne dans le monde ; ce n'est point l'esprit d'injustice et de partialité ; c'est l'esprit de vérité, qui est en même temps un esprit de concorde et de douceur ; qui unira tous les cœurs, et n'en fera qu'un de ceux de tous les fidèles. Voilà celui que mon Père enverra pour me rendre témoignage ; « Et vous aussi, qui avez toujours été avec moi, » animés de cet esprit, « vous me rendrez témoignage. » Ce sera un témoignage irréprochable, rendu par des personnes qui ont tout vu : un témoignage sincère, confirmé par l'effusion de votre sang. Voilà, dit-il, le témoignage que je me suis réservé sur la terre. Il vous fera haïr ; mais votre consolation, c'est que par là vous prendrez part à la haine qu'on me porte injustement.

« Je vous ai dit ces choses afin que vous ne vous scandalisiez point. Ils vous chasseront des synagogues, et l'heure vient où quiconque vous fera mourir croira rendre service à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils n'ont connu ni le Père ni moi. Je vous ai parlé ainsi pour que vous vous souveniez de ces contradictions quand l'heure sera venue. » Il découvre plus ouvertement à ses disciples la nature de la haine qu'on aura contr'eux. Car après leur avoir appris qu'elle leur est commune avec lui, et qu'ils se l'attireront

en lui rendant témoignage par le Saint-Esprit qui viendra en eux , il croit leur pouvoir tout dire : et il leur apprend enfin que le caractère de cette haine qu'ils auront à porter , c'est que ce sera une haine de religion ; qu'on les excommuniera , et qu'on les aura tellement en exécration , qu'on croira rendre service à Dieu que de les exterminer.

« Je ne vous ai pas dit ces choses » que je viens de vous exposer touchant la haine qu'on aura pour vous ; « parce que j'étais encore avec vous. » Rien ne me pressait de vous les dire , et comme j'étais avec vous , je vous gardais moi-même , » et je n'avais pas besoin de vous prémunir contre les persécutions qui vous devaient arriver après ma retraite. « Mais maintenant je m'en vais à celui qui m'a envoyé , » et il faut vous parler à fond de toutes choses , autant que vous le pourrez porter. « Je m'en vais donc , et vous ne me demandez pas où je vais ; mais , parce que je vous déclare que je me retire , la tristesse remplit votre cœur. » En quoi il les reprend secrètement du peu d'attention qu'ils ont à ce qu'il fait , et du peu d'amour qu'ils ont pour lui , puisqu'ils ne songent qu'à eux-mêmes , et ne s'occupent que de leur tristesse. Il est néanmoins si bon , que , sans les reprendre davantage , il tourne tout son discours à les consoler , et leur parle du Saint-Esprit qui devait venir , leur apprenant qu'il ne lui est pas inférieur , et le prouvant , premièrement , par les effets de sa mission ; et , à la fin , par son origine éternelle , comme la suite le fera paraître.

« Cependant je vous dis la vérité : il vous est utile que je m'en aille , car si je ne m'en allais pas , le Consolateur ne viendrait point à vous ; mais si je m'en vais , je vous l'enverrai. Et quand il sera venu , il convaincra le monde sur le péché , sur la justice , et sur le jugement. Sur le péché , parce qu'on n'a pas cru en moi. » Entendons le péché des Juifs , qui est de n'avoir point cru au Christ , qui leur avait été envoyé ; d'avoir par là démenti leurs prophéties , et



Dieu qui confirmait la mission de Jésus-Christ par tant de miracles : de les avoir attribués au démon. C'était là le péché des Juifs, le grand péché ; « le péché contre le Saint-Esprit, » qui, poussé à un certain degré de malice que Dieu sait, « ne se remet ni en ce siècle, ni en l'autre. » C'est sur ce péché et de ce péché que le Saint-Esprit devait convaincre le monde incrédule.

Il convaincra le monde « sur la justice. » C'est le second point sur lequel le Saint-Esprit devait convaincre le monde : « parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me verrez plus. » Il faut sous-entendre : Sans que pour cela vous cessiez de croire en moi, ou que votre foi se ralentisse. Et pour entendre cette seconde conviction du Saint-Esprit, il faut savoir que la justice chrétienne vient de la foi, selon cette parole du prophète répétée trois fois par Saint Paul : « Le juste vit de la foi. » Mais la véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi ; et dans cette foi la véritable justice, qui étant l'ouvrage du Saint-Esprit, il s'ensuit qu'il donna au monde une parfaite conviction de la justice.

Le Saint-Esprit convaincra le monde « touchant le jugement ; parce que le prince de ce monde est déjà jugé. » Comment est-ce que Jésus-Christ juge le monde dans le temps de sa passion ? C'est en se laissant juger, et en faisant voir par l'inique jugement du monde sur Jésus-Christ, que tous ses jugements sont nuls. Le Saint-Esprit, qui est descendu, confirme ce jugement contre le monde. Qu'a opéré.

le jugement du monde sur Jésus-Christ ? Rien autre chose qu'une démonstration de son iniquité. La doctrine de Jésus-Christ qu'on croyait anéantie par sa croix, se relève plus que jamais : le ciel se déclare pour elle ; et au défaut des Juifs, les Gentils la vont recevoir, et composer le nouveau peuple. C'est l'ouvrage du Saint-Esprit, qui, descendu en forme de langue, montre l'efficace de la prédication apostolique. Toutes les nations l'entendent : de toutes les langues il ne s'en fait qu'une, pour montrer que l'Évangile va tout réunir. Le prince de ce monde est jugé : tous les peuples vont consentir à sa condamnation.

« J'ai beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne les pouvez pas encore porter. Quand cet Esprit de vérité viendra, il vous apprendra toute vérité : car il ne vous parlera pas de lui-même ; mais il vous dira ce qu'il a ouï, et vous annoncera les choses futures. » Toutes ces fonctions du Saint-Esprit l'égalent manifestement au Fils de Dieu, dont il accomplit l'ouvrage. S'il y met la perfection, si Jésus-Christ, pour ainsi parler, lui en donne toute la gloire, c'est que la gloire du Saint-Esprit est celle du Fils de Dieu, comme la gloire du Fils de Dieu est celle du Père, et que la gloire de la Trinité est une et indivisible.

« Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien, et il vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi, et c'est pourquoi je vous ai dit qu'il prendrait du mien, et il vous annoncera ce qu'il en aura pris. » C'est à lui que sont réservées les vérités les plus hautes et les plus cachées ; et il lui est réservé en même temps d'augmenter vos forces pour vous en rendre capables. Qui le peut, si ce n'est un Dieu ? il est donc Dieu. « Et il vous annoncera les choses futures. » Il veut dire que c'est cet Esprit qui fait les prophètes ; qui les inspire au dedans ; qui leur découvre l'avenir : car il sait tout, et ce qui est même le plus réservé à Dieu. Il est vrai, dit le Fils de Dieu, que « il ne dit que

ce qu'il a ouï ; » mais il n'a pas ouï autrement que le Fils de Dieu : il a ouï ce qu'il a reçu par son éternelle procession, comme le Fils a reçu par son éternelle naissance. Car il faut entendre que cet Esprit procède du Père, d'une manière aussi parfaite que le Fils. Le Fils procède par génération : et le Saint-Esprit, comment ? Qui le pourra dire ? Nul homme vivant : et je ne sais si les anges mêmes le peuvent.

Pourquoi Jésus-Christ nous parle-t-il de ces hauts mystères, si ce n'est parce qu'il veut un jour nous les découvrir à nu ? Avant que d'enseigner pleinement la vérité, les maîtres commencent à dire en gros à leurs disciples ce qu'ils apprendront dans leur école. Jésus-Christ commence aussi par nous dire confusément ce qu'il nous montrera un jour très-clairement dans sa gloire. Croyons donc et nous verrons. Ne nous étonnons pas des difficultés ; nous sommes encore dans les préludes de notre science. Ne souhaitons pas de demeurer dans ces premiers éléments : désirons de voir, et en attendant, contentons-nous de croire.

## LXII

FIN DU DISCOURS APRÈS LA CÈNE. — PRIÈRE DE JÉSUS-CHRIST.

« Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Père. » Depuis que Jésus-Christ sort de la maison, jusqu'à ce verset, Jésus-Christ a parlé seul sans discontinuation, et sans être interrompu par ses disciples, si ce n'est par ce petit mot de Saint Jude : « D'où vient, Seigneur, que vous vous découvrirez à nous et non pas au monde ? » A quoi Jésus-Christ ne répond pas, ou n'y répond qu'indirectement, en continuant son discours. Ils l'interrompent ici plus ouvertement, en se disant les uns

aux autres : « Que veut-il nous dire ? encore un peu , et vous ne me verrez plus , parce que je m'en retourne à mon Père ? Et ils disaient : Que veut dire ce peu de temps ? Nous ne savons ce qu'il veut dire. » Et Jésus , qui avait prévu cette interruption , et qui avait comme jeté cette parole pour y donner lieu , dans le dessein d'en tirer une grande consolation et une grande instruction pour eux , reprend la parole en cette sorte : « Vous vous demandez les uns aux autres ce que veut dire : Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus , et encore un peu de temps et vous me verrez : en vérité , en vérité je vous le dis : vous gémirez et vous pleurerez , vous autres , et le monde se réjouira ; mais votre tristesse sera changée en joie. »

Il y avait quelque sorte d'ambiguïté dans ce discours du Sauveur. On pouvait entendre : dans peu vous cesserez de me voir , car je vais mourir , et dans peu vous me reverrez , car je ressusciterai. Mais la suite nous fait voir que Jésus-Christ regarde plus loin. Nous cesserons de le voir ; non précisément à cause qu'il ira à la mort ; mais à cause qu'il montera aux cieux , à la droite de son Père , et nous le reverrons pour ne plus le perdre , lorsqu'il viendra des cieux , une seconde fois , pour nous y ramener avec lui. Ainsi ce qu'il appelle un peu de temps , c'est tout le temps de la durée de ce siècle , tant à cause que ce temps finit bientôt pour chacun de nous , qu'à cause qu'en le comparant à l'éternité qui doit suivre , c'est moins qu'un moment.

« Vous pleurerez , et le monde se réjouira ; mais votre tristesse sera changée en joie. Quand une femme accouche , elle est triste , parce que son heure est venue ; mais tous ses maux sont oubliés , au moment qu'elle a mis un enfant au monde , à cause de la joie qu'elle a d'avoir enfanté un homme. De même donc vous êtes tristes , mais je vous reverrai et votre cœur se réjouira , et personne ne vous ravira votre joie. » Cette tristesse ne sera pas seulement chan-

gée en joie dans le jour de l'éternité ; mais dès le siècle présent , la joie de Jésus-Christ triomphera dans notre cœur , et c'est de ce fond de joie que goûtera au dedans un cœur attaché à Jésus-Christ , que sortira ce dégoût des plaisirs du monde , qui ne sont qu'illusion , tentation et corruption.

« En ce jour-là vous ne m'interrogerez plus de rien , » car vous verrez à découvert la vérité même. « En vérité , en vérité , je vous le dis , ce que vous demanderez à mon Père en mon nom , vous sera donné. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. » Eh quoi ! lorsqu'ils lui disaient : « Seigneur , apprenez-nous à prier ; » et encore : « augmentez-nous la foi , » n'était-ce pas de lui , et par lui qu'il espéraient cette grâce ? Leurs demandes n'étaient pas encore assez épurées. Lorsque leur foi fut épurée par sa croix , par son absence et par l'opération du Saint-Esprit , il apprirent ce qu'il fallait demander au nom de Jésus-Christ , qui était de lui être conforme , et de marcher après lui dans la route des croix et de la mort.

« Demandez et vous recevrez afin que votre joie s'accomplisse. » La joie qu'il leur promet ici n'est pas une joie sensible ; c'est une joie dans la foi , c'est une joie dans la croix , comme celle de Jésus-Christ , « qui est monté sur la croix en se proposant une grande joie. » Quelle joie , si ce n'était celle de glorifier son Père , et de contenter son amour en sauvant les hommes ?

« Je vous ai dit ceci en paraboles. » Je ne me suis pas encore entièrement expliqué sur mon départ ; je vous en vais maintenant parler à découvert. « Voici l'heure où je ne vous parlerai plus en paraboles , mais où je vous parlerai clairement de mon Père. Alors vous ferez vos demandes en mon nom , et je ne vous dis pas que je prierai le Père pour vous. » Il ne laisse pas de le faire d'une manière admirable , en se présentant pour nous à Dieu , comme il est

écrit aux Hébreux. Mais il veut dire que non content de cela, il fait plus, puisqu'il nous concilie tellement le Père que de lui-même il se porte à nous aimer, quoique toujours au nom de son Fils, puisqu'il dit : « Mon Père vous aime, parce que vous m'avez aimé, et que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de Dieu, et je suis venu au monde ; maintenant je quitte le monde, et je m'en retourne à mon Père. » Il finit là son discours, comme n'ayant plus rien à leur expliquer, après leur avoir dit si nettement d'où il venait, et l'obligation qu'il avait d'y retourner.

Les disciples, ravis d'avoir entendu ce grand secret de leur maître, lui en témoignent leur joie en lui disant : « C'est à cette heure que vous parlez à découvert, et vous ne vous servez point de paraboles ; » vous avez répondu à nos plus secrètes pensées ; vous avez satisfait à nos désirs les plus profonds. « Nous voyons maintenant que vous savez tout, et vous n'avez pas besoin qu'on vous interroge : c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu. » Nul autre qu'un Dieu sorti de Dieu ne peut découvrir le secret du cœur humain : nous croyons en vous. Qui ne croirait, à les entendre parler de cette sorte, que leur foi aurait autant de persévérance qu'il y paraissait de sincérité ? Mais Jésus les connaissait mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, « et il leur dit : Vous croyez maintenant. Le temps va venir, et il est venu, que vous serez dispersés chacun de son côté, et que vous me laisserez seul ; mais je ne suis pas seul, parce que mon Père est avec moi. »

« Je vous ai dit ceci, » je vous ai expliqué la désolation où je serai par votre fuite, qui ne laissera que Dieu avec moi : « afin que vous trouviez la paix en moi seul, » non pas en vous-mêmes ni dans votre foi que vous voyez si chancelante. Il n'y a donc point de paix pour vous que celle que je vous donne en vous protégeant. « Vous aurez de l'affliction dans le monde ; mais prenez courage, j'ai vaincu

le monde. » Destitué de toute apparence de secours, et n'ayant pour toute ressource qu'un Dieu délaissant et irrité, j'ai vaincu le monde, je l'ai vaincu pour moi et pour vous. Prenez courage, ayez confiance ; pourvu que vous sachiez vous commettre à ma foi, votre paix est inaltérable.

Là finit le dernier discours, et comme le dernier adieu de Notre-Seigneur à ses apôtres. Après leur avoir parlé, il va maintenant parler pour eux et pour nous tous à son Père. Car ce n'est pas assez d'instruire les hommes par la prédication de la vérité, si on ne leur obtient par la prière la grâce de la connaître et de la pratiquer. C'est ce que Jésus-Christ va faire dans la prière suivante.

« Jésus dit ces choses, et levant les yeux au ciel, il dit : Mon Père, l'heure est venue : glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. » Je me sens ici élevé à je ne sais quoi d'intime que je ne puis pas bien expliquer à moi-même. Ce je ne sais quoi me fait sentir dans le fond de l'âme qu'il se faut unir à l'intention secrète de Jésus-Christ dans cette prière, et que c'est là le véritable moyen de prier en Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Et il me semble que cette intention secrète de Jésus-Christ est celle de former toute son Église, et de s'offrir lui-même intérieurement et extérieurement en sacrifice pour cela.

« Mon Père, l'heure est venue, » que se doivent accomplir les prophéties de l'effusion de votre esprit sur tous les peuples, et de cette grande glorification qui doit vous être donnée, en ramassant votre peuple de toutes les nations. « Glorifiez votre Fils, » en le ressuscitant de la mort, et en répandant sa parole dans toute la terre, en y formant la société où doivent être renfermés tous vos amis, tous vos élus. « Comme vous lui avez donné la puissance sur tous les hommes, afin qu'il donne la vie éternelle à tous ceux que son Père lui a donnés. » Qui ne se soumettrait à cette puissance dont l'effet est de nous rendre heureux, et de

nous faire vivre éternellement d'une vie, qui n'est autre chose que l'écoulement de la vie de Jésus-Christ en nous, comme la suite le fera paraître ? « Or la vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » Voilà donc en quoi consiste la formation de l'Église, dans la glorification de Jésus-Christ par la manifestation de son Évangile à la gloire de Dieu son Père, dont la fin est de donner la vie éternelle à tous ceux que le Père donnera au Fils. Ainsi tout le ministère de Jésus-Christ tend à la vie éternelle. La vie éternelle commencée consiste à connaître par la foi ; et la vie éternelle consommée consiste à voir face à face et à découvrir ; et Jésus-Christ nous donne l'une et l'autre, parce qu'il nous la mérite, et qu'il en est le principe dans tous les membres qu'il anime.

« Je vous ai glorifié sur la terre » par ma prédication et par mes miracles : « J'ai achevé l'ouvrage que vous m'avez donné à faire ; et maintenant glorifiez-moi, vous mon Père, de la gloire que j'ai eue en vous devant que le monde fût. » La gloire qu'il donne à son Père, c'est de déclarer son immense et naturelle grandeur : la gloire qu'il lui demande, c'est que son Père déclare aussi la grandeur dont il jouissait éternellement dans son sein comme son Verbe. « J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés, » en les tirant « du monde ; ils étaient à vous et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. Ils ont maintenant connu que tout ce que vous m'avez donné vient de vous ; parce que je leur ai donné les paroles que vous m'avez données, et ils ont connu véritablement que je suis sorti de vous ; ils ont cru que vous m'avez envoyé. » Il parle de ceux qui étaient actuellement avec lui. Judas s'était retiré incontinent après la Cène, et n'avait aucune part au discours qui avait suivi. Ce traître s'étant retiré pour consommer son crime, « et ensuite aller en son lieu, » on



pouvait dire véritablement de tous ceux qui étaient présents, qu'ils avaient reçu la parole, et qu'ils avaient connu que Jésus-Christ était sorti de Dieu.

« Je prie pour eux : je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés et qui sont à vous. Tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi ; et j'ai été glorifié en eux. » Il parle des onze et de ceux-là seulement, dont la foi et l'obéissance l'ont glorifié. Et lorsqu'il dit qu'il a été glorifié en eux, il les regarde principalement dans l'état où ils seraient mis après sa résurrection et la descente du Saint-Esprit. Priant ici pour la formation de son corps mystique, qui est l'Église, il commence par prier pour ceux qui en devaient être après lui les fondateurs par la prédication ; et il prie ensuite « pour ceux qui devaient croire par leur parole ; » car c'est ainsi que tout le corps est complet par la sainte société de ceux qui enseignent, et de ceux qui sont dociles à apprendre la vérité ; et tout cela est une suite de la prière du Fils de Dieu.

« Je ne suis plus dans le monde ; » toujours selon cette façon de parler, qui lui fait énoncer comme déjà accompli ce qui va l'être. Je ne suis donc plus dans le monde : « je pars, et je viens à vous ; mais pour eux ils sont dans le monde. Mon Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous, » s'unissant ensemble, en toute cordialité et vérité : non de paroles seulement, mais par œuvres, et par les effets d'une charité sincère ; qu'ils soient un véritablement ; qu'ils soient un inséparablement ; que nous soyons le modèle de leur union.

« Pendant que j'étais avec eux, je les conservais en votre nom. J'ai gardé ceux que vous m'avez donnés et aucun d'eux n'a péri, si ce n'est l'enfant de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie. Et maintenant je viens à vous ; et je dis ces choses, étant encore dans le monde, afin qu'ils les entendent et qu'ils aient ma joie accomplie en eux. » Quelle

est cette joie de Jésus, si ce n'est celle de leur assurer leur bonheur sur les bontés de son Père ? Je leur ai donné votre parole, et le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde ; » mais ils méprisent sa haine injuste et impuissante : injuste, parce qu'elle s'est premièrement attachée à Jésus-Christ : impuissante, puisqu'elle n'a pu empêcher sa gloire, ni l'accomplissement de la volonté de Dieu.

« Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal. » Il fallait qu'ils fissent leur temps dans le monde, comme lui-même l'y avait fait. Ils devaient luire comme de grands luminaires dans le monde. En les laissant dans le monde, « je vous prie de les garder du mal ; » que le monde ne les gagne pas par ses attrait ; qu'il ne les épouvante pas par ses menaces. Mon Père, « gardez-les du mal, » et qu'ils soient dans le monde, sans en être. « Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. »

« Sanctifiez-les en vérité : votre parole » que je leur ai donnée « est la vérité. Comme vous m'avez envoyé dans le monde, ainsi je les envoie dans le monde, » pour y être, non pour en être ; « et je me sanctifie moi-même pour eux : » je m'offre, je me consacre, je me sacrifie, et je me rends leur victime, « afin qu'ils soient sanctifiés en vérité : » d'une véritable et parfaite sanctification, ou « qu'ils soient sanctifiés dans la vérité, » dans moi qui suis la vérité même ; ce qui revient dans le fond à la même chose. Voilà donc la mission des apôtres fondée sur celle de Jésus-Christ.

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui croiront en moi par leur parole. » En priant pour les apôtres qu'il envoyait au monde, il priait aussi pour ceux à qui il les envoyait, mais afin de nous déclarer davantage ses intentions et de nous faire entendre qu'il nous associe à ses apôtres, il demande pour nous la même grâce qu'il a demandée pour eux. « Je vous prie, » disait-il, qu'ils soient

un « comme nous. » Voilà ce qu'il demandait pour ses apôtres. Et que demande-t-il maintenant pour nous qui devons croire par leur parole ? « Je vous prie, » dit-il encore, « que tous ils soient un comme vous, mon Père, êtes en moi, et moi en vous : ainsi qu'ils soient de même un en nous, afin que le monde croie que vous m'avez envoyé. » Il explique plus distinctement ce qu'il avait dit de notre unité. « Qu'ils soient un comme nous ; » c'était à dire dans la proportion qui doit être entre l'original toujours parfait et d'imparfaites images. Mais lorsqu'il dit : « Qu'ils soient un en nous, » il explique plus distinctement que l'unité est en Dieu comme dans la source, comme dans le centre, comme dans le premier principe, par qui et en qui nous sommes unis. « Qu'ils soient un en nous : » qu'il y ait entre eux, comme entre nous, une parfaite égalité, depuis le premier d'entre eux jusqu'au dernier : qu'il y ait une parfaite unité et communauté. C'est ce qui a été en effet dans la naissance de l'Église, pour montrer que la disposition en devait être dans le fond de tous les cœurs. Et c'est pourquoi Ananias et Saphira, ces deux disciples qui violèrent la loi de cette communauté de l'Église, périrent dans leur malheureuse propriété. Pierre, qui était le chef de l'unité, les frappa ; et le Saint-Esprit, à qui ces malheureux avaient menti, fit un foudre de la parole de ce saint apôtre, pour les faire mourir à l'instant. Ainsi fut vengé le violement de l'unité des fidèles.

« Afin que le monde croie que vous m'avez envoyé, » Quand le monde croira ainsi, le monde sera converti : cette partie du monde qui le croira cessera d'être du monde. Et Jésus-Christ attribue la conversion de l'univers, qui devait venir, à cette unité de ses fidèles.

« Je leur ai donné la gloire que vous m'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un. » Il la compte comme donnée, parce qu'il voulait nous la donner, et

qu'elle sera le fruit du sacrifice qu'il allait offrir pour nous. Il commence ici à nous découvrir une nouvelle vérité, qui est qu'après avoir été un dans la charité sur la terre, nous serons un dans la gloire; et que la gloire qui nous sera donnée sera celle de Jésus-Christ. Il parle ici de la gloire qui devait être donnée à Jésus-Christ selon sa nature humaine, en le ressuscitant. Cette gloire nous sera donnée, puisque nous aurons part à la gloire de sa résurrection. « Je suis en eux et vous en moi, afin qu'ils soient consommés, » réduits « en un, et que le monde connaisse que vous m'avez envoyé, et que vous les avez aimés comme vous m'avez aimé. » Il revient toujours à cette sainte unité, elle fait les délices de son cœur, et il nous apprend ici que la source de cette unité, c'est qu'il est en nous, comme son Père est en lui.

« Mon Père, je veux que là où je suis, ceux que vous m'avez donnés y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée, parce que vous m'avez aimé avant l'établissement du monde. » Jusqu'ici il avait dit : « Je prie : » il change de langage, et il dit plus absolument : « Je veux. » C'est une chose admirable, que ce soit en faisant pour nous la demande la plus importante, que Jésus-Christ ait parlé de cette sorte. Il semble qu'après avoir dit, « qu'ils soient où je suis, » il ne servait de rien d'ajouter : « qu'ils y soient avec moi ; » mais on ne pouvait trop exprimer ce qui fait toute la douceur de cette demande, puisqu'être avec Jésus-Christ, c'est ce qui satisfait le cœur de l'homme. « Afin qu'ils voient ma gloire. » Il semble qu'il y manquerait quelque chose; qu'elle ne serait pas complète, si ses amis ne la voyaient. La voir, c'est y avoir part; la voir, c'est en jouir. La source de notre bonheur, c'est que ce Fils que Dieu aime, et qu'il porte dans son sein avant que le monde fût, et de toute éternité, se soit fait homme; en sorte que ne faisant qu'une seule

et même personne avec l'homme qui lui est uni, il aime ce tout comme son Fils ; d'où il s'ensuit que, répandant sur les hommes, qui sont ses membres, le même amour qu'il a pour lui, il s'ensuit, dis-je, que l'amour qu'il a pour nous est une extension et une effusion de celui qu'il porte dans l'éternité à son Fils unique. C'est la source de notre bonheur.

« Mon Père juste, le monde ne vous a pas connu ; » non-seulement il est corrompu et ne connaît pas votre justice, mais c'est encore par votre justice que l'abandonnant à sa corruption, dont il ne veut pas sortir, et ne le peut de soi-même, vous le laissez privé de votre connaissance. « Le monde » donc « ne vous connaît pas, mais moi je vous connais, et ceux-ci, » les apôtres qui étaient présents, et en leur personne toute la société des enfants de Dieu qu'ils représentaient, « ont connu que vous m'avez envoyé. » Moi qui vous connais seul, et qui suis seul digne de vous connaître, je vous ai fait connaître à eux, en me faisant connaître moi-même. « Je leur ai fait connaître votre nom, » vos grandeurs, vos conseils, ce nom de Père, « et je le leur ferai connaître davantage, afin que l'amour que vous avez pour moi soit en eux, comme je suis en eux. » Ainsi le Père Éternel ne voit en eux que Jésus-Christ : c'est pourquoi il les aime par l'effusion et l'extension du même amour qu'il a pour Jésus-Christ même : et cet amour, en les embrassant comme les images, comme les membres de son Fils, répand sur eux la même gloire que Jésus-Christ a reçue, en conséquence de ce qui était dû à sa grandeur naturelle, en tant que Dieu, et à ses souffrances, en tant qu'homme. Qu'y a-t-il à désirer davantage ? Jésus-Christ même n'a rien de plus à nous donner. C'est pourquoi, après avoir prononcé avec une tendresse infinie ce grand et bienheureux mot, il met fin à sa prière ; et il ne lui reste plus qu'à partir pour la consommer par son sacrifice.

## APPENDICE.

## LA VOIE DOULOUREUSE. — LES TRADITIONS CHRÉTIENNES A JÉRUSALEM.

On donne ce nom à la route que Jésus, chargé de sa croix, suivit depuis le palais de Pilate, lieu de sa condamnation, jusqu'au Golgotha, théâtre de son supplice. Les édifices, qui bordent les rues qu'il arrosa de son sang et de ses sueurs, ne sont sans doute plus ceux qui existaient alors; mais, selon toute probabilité, ils en occupent la place. Lorsque Titus eut renversé Jérusalem et brûlé son temple, cette cité coupable ne cessa pas de vivre dans le souvenir de ceux de ses enfants qui survécurent à sa ruine, et le lieu qu'elle occupa fut toujours aussi sacré pour les Juifs que pour les Chrétiens. Dès que les temps furent plus calmes, on dut s'empressez de relever les maisons les moins endommagées, et naturellement elles marquèrent, à peu de différences près, l'ancienne direction des rues. Si l'on dit que, plus tard, l'Empereur Adrien fit reconstruire la ville, cela signifie qu'il la fit enfermer de murailles, qu'il y fit élever des édifices publics, mais rien ne prouve qu'il n'y existât qu'un emplacement vide; le contraire est infiniment plus probable.

Lorsque les femmes juives pleuraient sur Jérusalem détruite, pouvaient-elles avoir oublié les paroles de Jésus allant à la mort : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants, » et l'accomplissement si prompt et si terrible de sa prophétie ne dut-il pas graver en traits ineffaçables dans leur souvenir et dans celui de leurs enfants jusqu'aux moindres circonstances du supplice qui avait amené un tel châtement? Si les femmes juives, qui ne voyaient qu'un homme et tout au plus un prophète dans la personne

du Sauveur, avaient dû conserver et transmettre la mémoire de sa douloureuse passion, combien plus toutes les scènes de ce drame auguste ne durent-elles pas être respectueusement recueillies et transmises par tous ceux qui avaient cru en Jésus-Christ ? Il est historiquement prouvé que les lieux de la naissance, des miracles, de la mort et de la sépulture de l'Homme-Dieu ont été immédiatement l'objet d'une vénération profonde de la part des Chrétiens, et l'on ne peut douter que les Lieux Saints, depuis les premiers siècles jusqu'à nous, n'aient pas cessé d'attirer des pèlerins de toute condition ; n'est-il pas alors raisonnable de croire que ces hommes pieux ont dû faire passer, de génération en génération, la mémoire de tous les lieux où Jésus a laissé tomber quelques gouttes de son sang, jusqu'à ce qu'il l'eût versé tout entier au Calvaire ? Châteaubriand, qui n'en a pas douté, a ainsi décrit la voie douloureuse :

« On appelle ainsi le chemin que parcourut le Sauveur du monde en se rendant de la maison de Pilate au Calvaire.

« La maison de Pilate est une ruine d'où l'on découvre le vaste emplacement du temple de Salomon. Jésus-Christ, ayant été battu de verges, couronné d'épines, et revêtu d'une casaque de pourpre, fut présenté aux Juifs par Pilate : *Ecce homo !* s'écria le juge : et l'on voit encore la fenêtre d'où il prononça ces paroles mémorables.

« A cent vingt pas de l'arc de l'*Ecce homo*, on me montra, à gauche, les ruines d'une église consacrée autrefois à Notre-Dame des Douleurs. Ce fut dans cet endroit que Marie, chassée d'abord par les gardes, rencontra son fils chargé de la croix. Ce fait n'est point rapporté dans les Évangiles, mais il est cru généralement sur l'autorité de Saint Boniface et de Saint Anselme. Saint Boniface dit que la Vierge tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer un seul mot ; *nec verbum dicere potuit*. Saint Anselme assure que le Christ la salua par ces mots : *Salve*,

*Mater.* Comme on retrouve Marie au pied de la croix, ce récit des Pères n'a rien que de très-probable ; la foi ne s'oppose point à ces traditions : elles montrent à quel point la merveilleuse et sublime histoire de la Passion s'est gravée dans la mémoire des hommes. Dix-huit siècles écoulés, des persécutions sans fin, des révolutions éternelles, des ruines toujours croissantes, n'ont pu effacer ou cacher la trace d'une mère qui vint pleurer sur son fils.

« Cinquante pas plus loin, nous trouvâmes l'endroit où Simon le Cyrénéen aida Jésus-Christ à porter sa croix.

« Ici le chemin, qui se dirigeait est et ouest, fait un coude et tourne au nord ; je vis à main droite le lieu où se tenait Lazare le pauvre, et en face, de l'autre côté de la rue, la maison du Mauvais Riche. Saint Chrysostôme, Saint Ambroise et Saint Cyrille ont cru que l'histoire du Lazare et du Mauvais Riche n'était point une simple parabole, mais un fait réel et connu. Les Juifs mêmes nous ont conservé le nom du Mauvais Riche, qu'ils nomment Nabal.

« Après avoir passé la maison du Mauvais Riche, on tourne à droite et l'on reprend la direction du couchant. A l'entrée de cette rue qui monte au Calvaire, le Christ rencontra les saintes femmes qui pleuraient.

« A cent dix pas de là, on montre l'emplacement de la maison de Véronique, et le lieu où cette pieuse femme essuya le visage du Sauveur.

« Après avoir fait une centaine de pas, on trouve la porte Judiciaire : c'était la porte par où sortaient les criminels qu'on exécutait sur le Golgotha, aujourd'hui renfermé dans la nouvelle cité.

« De la porte Judiciaire au haut du Calvaire, on compte à peu près deux cents pas : là se termine la voie douloureuse, qui peut avoir en tout un mille de longueur. Nous avons vu que le Calvaire est maintenant compris dans l'Église du Saint Sépulcre. Si ceux qui lisent la Passion dans



l'Évangile sont frappés d'une sainte tristesse et d'une admiration profonde, qu'est-ce donc que d'en suivre les scènes au pied de la montagne de Sion, à la vue du Temple, et dans les murs mêmes de Jérusalem ? »

Lorsque Chateaubriand décrivait ainsi la voie douloureuse, en se conformant aux traditions chrétiennes à Jérusalem, il s'était d'avance rendu compte du degré de confiance qu'elles méritent, et il a consigné dans un Mémoire spécial les motifs fondés qui leur donnent le plus grand caractère de vérité. Voici les passages les plus remarquables de ce Mémoire :

« Les traditions de la Terre Sainte tirent leur certitude de trois sources : De l'histoire, de la religion, des lieux ou des localités. Considérons-les d'abord sous le rapport de l'histoire. Les quatre Évangiles sont les premiers documents qui nous retracent les actions du Fils de l'homme. Les actes de Pilate, conservés à Rome du temps de Tertullien, au II<sup>e</sup> siècle, attestaient le principal fait de cette histoire, savoir le crucifiement de Jésus de Nazareth. Dès lors l'Église commence à Jérusalem. On croira aisément que les apôtres, les disciples et les parents du Sauveur selon la chair, qui composaient cette première église du monde, n'ignoraient rien de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Il est essentiel de remarquer que le Golgotha était hors de la ville, ainsi que la montagne des Oliviers ; d'où il résultait que les apôtres pouvaient plus facilement prier aux lieux sanctifiés par le divin Maître.

« La connaissance de ces lieux ne fut pas longtemps renfermée dans un petit cercle de disciples : Saint Pierre, en deux predications, convertit huit mille personnes à Jérusalem. Les deux premiers évêques de Jérusalem, Jacques et Siméon, étaient proches parents du Sauveur. On trouve ensuite une série de treize évêques de race juive, occupant un espace de 123 ans, depuis Tibère jusqu'au règne d'Adrien. L'historien Eusèbe en donne les noms. 56

« Si les premiers Chrétiens de Judée consacrèrent des monuments à leur culte, n'est-il pas probable qu'ils les élevèrent de préférence aux endroits qu'avaient illustrés quelques miracles ? Et comment douter qu'il y eût dès lors des sanctuaires en Palestine, lorsque les fidèles en possédaient à Rome même et dans toutes les provinces de l'empire. L'élection des sept diacres, l'an 33 de notre ère, le premier concile tenu l'an 50, annoncent que les apôtres avaient dans la ville sainte des lieux particuliers de réunion. Au commencement des troubles de la Judée, l'an de Jésus-Christ 70, sous l'empereur Vespasien, les Chrétiens de Jérusalem se retirèrent à Pella ; et aussitôt que la ville eut été renversée, ils revinrent habiter parmi ses ruines. Dans un espace de quelques mois, ils n'avaient pu oublier la position de leurs sanctuaires, qui, se trouvant d'ailleurs hors de l'enceinte des murs, ne durent pas souffrir beaucoup du siège. Saint Siméon, second évêque de Jérusalem, vivait encore et ne fut martyrisé que sous Trajan, à l'âge de 120 ans. Les autres évêques ses successeurs, qui nous conduisent jusqu'au temps d'Adrien, s'établirent sur les débris de la cité sainte, et ils en conservèrent les traditions chrétiennes. Que les lieux sacrés fussent généralement connus du temps d'Adrien, à peine un siècle après la Passion de Jésus-Christ, c'est ce que l'on prouve par les statues que cet empereur y fit ériger. La folie de l'idolâtrie publia ainsi, par ses profanations imprudentes, cette folie de la croix qu'elle avait tant d'intérêt à cacher.

« A peine l'Église d'origine juive de Jérusalem fut-elle dispersée par Adrien, l'an 137, que nous voyons y commencer l'Église formée des Gentils. Marc en fut le premier évêque, et Eusèbe nous donne la liste de ses successeurs jusqu'à Dioclétien, en 284. L'histoire fournit des preuves que les Gentils convertis à la foi vécurent en paix dans Ælia, (nouveau nom de Jérusalem), jusqu'à la persécution

de Dioclétien. Si les fidèles n'avaient plus alors pour célébrer leurs fêtes, la jouissance du Calvaire, du Saint-Sépulcre et de Bethléem, ils ne pouvaient toutefois perdre la mémoire de ces sanctuaires ; les idoles leur en marquaient la place. Il y a des auteurs qui vont plus loin et qui prétendent qu'avant la persécution de Dioclétien, les Chrétiens de la Judée étaient rentrés en possession du Saint-Sépulcre.

« Nous voici parvenus à une époque où les Saints Lieux commencent à briller d'un éclat qui ne s'effacera plus. Constantin, en 327, ordonna à Macaire, évêque de Jérusalem de décorer le tombeau du Sauveur d'une superbe basilique. Hélène, mère de l'empereur, fit elle-même rechercher le Saint-Sépulcre, qui avait été caché dans la fondation de l'édifice d'Adrien. Non-seulement on bâtit une magnifique église, mais Hélène en fit encore élever deux autres ; l'une sur la Crèche à Bethléem, l'autre sur la montagne des Oliviers, en mémoire de l'Ascension du Sauveur. Des chapelles, des oratoires, des autels, marquèrent peu à peu tous les endroits consacrés par les actions du Fils de l'homme : les traditions orales furent écrites et mises à l'abri de l'infidélité de la mémoire. »

« En effet, » continue Châteaubriand que nous abrégeons, « Eusèbe nous décrit à peu près les Saints Lieux tels que nous les voyons aujourd'hui. Après lui, vient Saint Cyrille, évêque de Jérusalem, en 347, qui nous montre les Stations Sacrées telles qu'elles étaient avant et après les travaux de Constantin et de Sainte Hélène. Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre, donnent ensuite la succession de plusieurs évêques depuis Constantin jusqu'à Justinien, en 385.

« Saint Jérôme retiré à Bethléem vers l'an 385, nous a laissé en divers endroits de ses ouvrages le tableau le plus complet des Lieux Saints. Il assure dans une de ses lettres, après avoir parlé du grand nombre d'évêques, de martyrs et de docteurs qui étaient venus à Jérusalem depuis l'As-

cension du Seigneur jusqu'à son époque , qu'il y, venait des pèlerins de l'Inde , de l'Éthiopie , de la Bretagne et de l'Irlande. Il dit qu'on envoyait de toutes parts des aumônes au Calvaire ; il nomme les principaux lieux de dévotion de la Palestine , et il ajoute que , dans la seule ville de Jérusalem , il y avait tant de sanctuaires qu'on ne pouvait les parcourir dans un seul jour.

« Le même Père de l'Église, dans sa lettre à Eustochie sur la mort de Paule , décrit les stations où la sainte dame romaine s'arrêta : il parle de la croix au sommet du Calvaire ; de la pierre que l'ange dérangea de l'entrée du Saint-Sépulcre ; de l'endroit où le corps de Jésus avait été déposé ; de la colonne où il était attaché pendant la flagellation ; du lieu où les apôtres étaient rassemblés , lorsque le Saint-Esprit descendit sur eux , etc. Cette lettre est de l'an 404 , il y a plus de 1450 ans qu'elle est écrite. On peut lire toutes les relations de la Terre Sainte depuis le voyage d'Arculfé jusqu'à mon Itinéraire , et l'on verra que les pèlerins ont constamment retrouvé et décrit les lieux marqués par Saint Jérôme. Certes , voilà du moins une belle et imposante antiquité.

« Le siècle qui suivit celui de Saint Jérôme ne nous laisse point perdre de vue le Calvaire. C'était alors , en 430 , que Théodoret écrivait son *Histoire Ecclésiastique* , où nous retrouvons souvent la chrétienne Sion. Les deux voyages de l'impératrice Eudoxie , femme de Théodose le jeune , sont de ce siècle. Elle fit bâtir des monastères à Jérusalem , et y finit ses jours dans la retraite , en 450.

« Le commencement du sixième siècle nous fournit l'Itinéraire d'Antonin de Plaisance ; il décrit toutes les stations , comme Saint Jérôme.

« Le premier historien de notre monarchie , Grégoire de Tours , nous parle aussi dans ce siècle (en 573) des pèlerinages à Jérusalem. Un de ses diacres était allé en Terre

Sainte. Ce fut encore dans ce même siècle, en 593, que Justinien renvoya au Saint-Sépulcre les vases sacrés que Titus avait enlevés du temple. Ces vases, tombés en 455 dans les mains de Genséric, lors du pillage de Rome par les Vandales, furent retrouvés à Carthage par Bélisaire.

« Cosroës prit Jérusalem en 613 ; l'empereur Héraclius rapporta au tombeau de Jésus-Christ, en 615, la vraie croix que ce roi des Perses avait enlevée. Vingt-un ans après, Omar s'empara de la cité sainte, qui demeura sous le joug des Sarrasins jusqu'au temps de Godefroi de Bouillon. L'église du Saint-Sépulcre fut sauvée par la constance invincible des fidèles de la Judée ; jamais ils ne l'abandonnèrent ; et les pèlerins, rivalisant de zèle avec eux, ne cessèrent point d'accourir au saint rivage.

« Quelques années après la conquête d'Omar, Arculfe, évêque français, visita la Palestine, vers l'an 690. Il décrit les Lieux Saints tels qu'ils étaient du temps de Saint Jérôme ; c'est exactement tout ce qu'on montre de nos jours. Jérusalem s'appelait encore *Ælia*.

« Nous avons au huitième siècle deux relations du voyage à Jérusalem de Saint Guillebaud : toujours description des mêmes lieux, toujours même fidélité de traditions.

« Sous le règne de Charlemagne, au commencement du neuvième siècle, le calife Haroun-al-Réchyd, céda à l'empereur français la propriété du Saint-Sépulcre. Une relation fort détaillée de Bernard, le moine, qui se trouvait en Palestine, vers l'an 870, donne toutes les positions des Lieux Saints.

« Élie III, patriarche de Jérusalem, écrivit en 905 à Charles-le-Gros ; il lui demandait des secours pour le rétablissement des Églises.

« Le onzième siècle, qui finit par les croisades, nous donne plusieurs voyageurs en Terre Sainte.

« Jérusalem demeura entre les mains des princes français

de 1099 à 1187. Durant cette période, les historiens de la collection *Gesta Dei per Francos* ne nous laissent rien ignorer de la Terre Sainte.

« Lorsque Saladin eut repris Jérusalem sur les Croisés, les Syriens rachetèrent par une somme considérable l'Église du Saint-Sépulcre; et malgré les dangers de l'entreprise, les pèlerins continuèrent à visiter la Palestine. »

Il serait trop long d'énumérer ici tous les récits de voyages qui ont été publiés depuis le douzième siècle jusqu'à nos jours. Chateaubriand cite les principaux et ajoute : « Ces voyages qui se multiplient à l'infini, se répètent tous les uns les autres, et confirment les traditions de Jérusalem de la manière la plus invariable et la plus frappante. Quel étonnant corps de preuves en effet ! Les apôtres ont vu Jésus-Christ; ils connaissent les lieux honorés par les pas du Fils de l'homme; ils transmettent la tradition à la première Église chrétienne de Judée; la succession des évêques s'établit, et garde soigneusement cette tradition sacrée. Eusèbe paraît, et l'histoire des Saints Lieux commence; Socrate, Sozomène, Théodoret, Evagre, Saint Jérôme la continuent. Les pèlerins accourent de toutes parts. Depuis ce moment jusqu'à nos jours, une suite de voyages non interrompue nous donne, pendant près de quinze siècles, et les mêmes faits et les mêmes descriptions. Quelle tradition fut jamais appuyée d'un aussi grand nombre de témoignages ? J'ajouterai à tant de preuves historiques quelques considérations sur la nature des traditions religieuses, et sur le local de Jérusalem.

« Il est certain que les souvenirs religieux ne se perdent pas aussi facilement que les souvenirs historiques. Si le principe de la religion est sévère, comme dans le christianisme; si la moindre déviation d'un fait ou d'une idée devient une hérésie, il est probable que tout ce qui touche cette religion se conservera d'âge en âge avec une rigoureuse exac-

titude. Dix-huit siècles , qui tous indiquent aux mêmes lieux les mêmes faits et les mêmes monuments, ne peuvent tromper. N'oublions pas d'ailleurs que le Christianisme fut persécuté dès son berceau , et qu'il a presque toujours continué de souffrir à Jérusalem : or, on sait quelle fidélité règne parmi les hommes qui gémissent ensemble : tout devient sacré alors et la dépouille d'un martyr est conservée avec plus de respect que la couronne d'un monarque. L'enfant qui peut à peine parler connaît déjà cette dépouille ; porté la nuit , dans les bras de sa mère, à de périlleux autels, il entend des chants, il voit des pleurs qui gravent à jamais dans sa tendre mémoire des objets qu'il n'oubliera plus, et quand il ne devrait encore montrer que de la joie , l'ouverture de cœur et la légèreté de son âge, il apprend à devenir grave, discret et prudent.

« Je trouve dans Eusèbe une preuve remarquable de cette vénération pour une relique sainte. Il rapporte que de son temps , les Chrétiens de la Judée conservaient encore la chaire de Saint Jacques, frère du Sauveur, et premier évêque de Jérusalem. Gibbon lui-même n'a pu s'empêcher de reconnaître l'authenticité des traditions religieuses en Palestine : « Ils fixèrent (les Chrétiens), par une tradition non douteuse, la scène de chaque événement mémorable. » Aveu d'un poids considérable dans la bouche d'un écrivain aussi instruit que l'historien anglais, et d'un homme en même temps si peu favorable à la religion.

« Enfin les traditions des lieux ne s'altèrent pas comme celle des faits, parce que la face de la terre ne change pas aussi facilement que celle de la société. D'Anville retrouve avec une sagacité merveilleuse tout le plan de l'ancienne Jérusalem dans la nouvelle.

« Le théâtre de la Passion, à l'étendre depuis la Montagne des Oliviers jusqu'au Calvaire, n'occupe pas plus d'une lieue de terrain ; et voyez combien de choses faciles à signa-

ler dans ce petit espace. C'est d'abord une montagne, *la Montagne des Oliviers*, qui domine la ville et le temple à l'orient; cette montagne est là, et n'a pas changé : c'est un torrent de Cédron; et ce torrent est encore le seul qui passe à Jérusalem : c'est un lieu élevé à la porte de l'ancienne cité, où l'on mettait à mort les criminels; or ce lieu élevé est aisé à retrouver entre le Mont Sion et la porte judiciaire, dont il existe encore quelques vestiges. On ne peut méconnaître Sion puisqu'elle était encore la plus haute colline de la ville. « Nous sommes, dit notre grand géographe, assurés des limites de cette ville dans la partie que Sion occupait. C'est le côté qui s'avance le plus vers le midi; et, non-seulement on est fixé de manière à ne pouvoir s'étendre plus loin de ce côté-là, mais encore l'espace de l'emplacement que Jérusalem peut y prendre en largeur, se trouve déterminé, d'une part, par la pente ou l'escarpement de Sion qui regarde le couchant, et de l'autre, par son extrémité opposée, vers Cédron. »

« Le Golgotha était donc une petite croupe de la montagne de Sion, à l'orient de cette montagne et à l'occident de la porte de la ville : cette éminence, qui porte maintenant l'église du Saint-Sépulcre, se distingue parfaitement encore. On sait que Jésus-Christ fut enseveli dans un jardin au bas du Calvaire; or ce jardin et la maison qui en dépendait, ne pouvaient disparaître au pied du Golgotha, monticule dont la base n'est pas assez large pour qu'on y perde un monument.

« La montagne des Oliviers et le torrent de Cédron dominent ensuite la vallée de Josaphat; celle-ci détermine la position du temple sur le Mont Moria. Le temple fournit la porte triomphale et la maison d'Hérode, que Josèphe place à l'orient, au bas de la ville et près du temple. Le prétoire de Pilate touchait presque à la tour Antonia, et on connaît les fondements de cette tour. Ainsi le tribunal de



Pilate et le Calvaire étant trouvés , on place aisément la dernière scène de la Passion sur le chemin qui conduit de l'un à l'autre ; surtout ayant encore pour témoin un fragment de la porte judiciaire. Ce chemin est cette *Voie douloureuse* si célèbre dans toutes les relations des pèlerins.

« Les actions de Jésus-Christ hors de la cité sainte ne sont pas indiquées par les lieux avec moins de certitude. Le jardin des Oliviers de l'autre côté de la vallée de Josaphat et du torrent de Cédron est visiblement aujourd'hui dans la position que lui donne l'Évangile.

« S'il y a quelque chose de prouvé sur terre, c'est l'authenticité des traditions chrétiennes à Jérusalem. »

On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur la *Vraie Croix* puisés à des sources authentiques :

La grotte, où fut retrouvée la croix où Notre-Seigneur fut attaché, est située au pied de l'espèce de promontoire que le Calvaire dirige vers l'Orient, et par lequel il se termine là d'une manière abrupte. Un ravin profond et étroit, appelé par le prophète Jérémie la *Vallée des Cadavres*, séparait ce lieu des remparts de l'ancienne enceinte de Jérusalem. On croit qu'elle tirait son nom de l'usage d'y précipiter les corps des suppliciés, après leur exécution. Les Romains et d'autres peuples avaient coutume d'ensevelir les criminels avec les instruments de leurs supplices. Les corps de deux larrons, leurs croix et celle de Jésus furent jetés dans ce ravin. Le courage de Joseph d'Arimathie en réclamant le corps de Jésus-Christ lui épargna ce dernier outrage. Quelques fidèles durent, sans doute pendant la nuit, cacher dans la caverne la croix ; les clous et les autres reliques sacrées qui y ont été retrouvées plus tard. On sait que les Juifs, pour tâcher d'abolir les souvenirs de leur victime, couvrirent de décombres et d'immondices le Calvaire, le Saint-Sépulcre et les lieux environnants ; les païens les souillèrent en y érigeant des sanctuaires à leurs dieux.

C'est ainsi que la croix resta cachée pendant près de trois siècles. Mais Constantin, pour qui la croix avait été le signe de la victoire, voulut dans sa reconnaissance, rendre aux hommes du monde cet instrument de son salut. Il chargea sa mère Hélène de cette pieuse recherche. Malgré son grand âge (elle avait près de quatre-vingts ans), cette sainte princesse se rendit dans la Terre Sainte; partout elle fit abattre les temples des faux dieux qui avaient été bâtis sur les Saints Lieux, et y fit ériger, à la place, des églises magnifiques, dont beaucoup subsistent encore. Mais son plus grand désir était de retrouver la vraie croix. Un événement miraculeux lui en révéla la place. Elle s'était rendue au Calvaire, accompagnée de Macaire, évêque de Jérusalem et d'une foule nombreuse. Tout à coup une commotion ébranla le sol : des fissures qui s'étaient formées s'exhalèrent, dit-on, une odeur suave. Elle se hâta d'ordonner des fouilles dans ce lieu : elles mirent au jour la croix du Sauveur avec son titre détaché, la lance, les clous, la couronne d'épines, et les croix des deux larrons. La guérison d'une malade connue de toute la ville comme incurable, et même la résurrection d'un mort, firent distinguer la vraie croix des deux autres. Ces prodiges amenèrent la conversion d'un grand nombre de Juifs et de païens. Ce fut le 3 mai 326 qu'eut lieu ce fait miraculeux, dont le souvenir a été consacré par une fête solennelle.

L'impératrice Hélène fit renfermer dans une châsse d'argent la partie la plus considérable de la vraie croix, qui demeura à Jérusalem exposée à la vénération des fidèles. Le Vendredi-Saint, elle était l'objet d'un culte spécial, qui a été l'origine de la sainte cérémonie qui se pratique ce jour-là dans toutes les églises catholiques du monde. Sainte Hélène emporta à Constantinople une partie de la vraie croix moins considérable que celle qu'elle laissa à Jérusalem. L'empereur Constantin reçut avec des transports de joie les pré-

cieuses reliques. Il réserva pour lui deux des clous qui avaient percé les membres du Sauveur ; il fit placer l'un dans la couronne qu'il portait aux jours les plus solennels , et il ajouta l'autre au mors de son cheval , comme une sauvegarde dans les périls des combats. Il envoya à Rome la portion de la vraie croix apportée par sa mère à Constantinople , et fit construire exprès une église , sous le nom de Sainte-Croix-de-Jérusalem , pour qu'elle fût spécialement honorée ; on l'y vénère encore de nos jours.

La portion de la vraie croix déposée par Sainte Hélène dans la basilique du Saint Sépulcre à Jérusalem , a éprouvé de grandes vicissitudes. Elle y demeura paisiblement jusqu'en l'an 615 , où Cosroës , roi de Perse , après avoir saccagé la Palestine et commis les plus atroces cruautés , s'en rendit maître et l'emporta à Tauris. Elle fut rendue à l'empereur Héraclius , après de longs combats , et il la rapporta à Jérusalem en 629. Revêtu de ses plus beaux ornements , il prit lui-même la croix sur ses épaules , et se présenta aux portes de la ville ; mais une main invisible lui en interdit l'entrée , jusqu'à ce qu'il se fût dépouillé de ses riches vêtements , et de ses insignes impériaux , pour se conformer à l'état où Jésus-Christ avait été mis lorsqu'il parcourut les rues de Jérusalem pour monter au Calvaire. L'Église a conservé le souvenir de cette solennité et de ce miracle par la fête du 14 septembre. La croix fut replacée dans son sanctuaire , et l'intégrité des sceaux qui fermaient la châsse , prouva que l'ennemi l'avait respectée. De nouveaux miracles montrèrent aussi que c'était bien le bois du Saint Sacrifice.

Peu d'années après , Omar et ses Musulmans prirent Jérusalem ; mais l'église du Saint-Sépulcre et ses dépendances furent respectées par eux ; les chrétiens avaient soin de cacher la vraie croix dans un lieu secret à l'approche des dangers. Godefroi de Bouillon , maître de Jérusalem en 1099 ,

y retrouva la vraie croix, ou plutôt une portion considérable, sous la garde d'un fidèle syrien. Cette sainte relique était portée dans les combats par les Croisés, qui la regardaient comme le gage de la victoire. Un évêque, délégué par le patriarche de Jérusalem, la tenait élevée à la tête de l'armée chrétienne. Elle fut enlevée par les Musulmans à la bataille de Tibériade, l'évêque qui la portait ayant été tué. Ce fut le signal du désastre des Chrétiens; Jérusalem retomba en 1187 sous le joug des infidèles.

Quoique la plupart des reliques de la passion aient enrichi plusieurs autres églises du monde chrétien, Jérusalem conserve encore dans la basilique du Saint-Sépulcre, deux morceaux du bois de la vraie croix. L'un est enfermé dans une croix processionnelle d'argent donnée par Saint Louis, roi de France; l'autre est enchâssée dans une croix d'argent garnie de pierreries; c'est celle qui est exposée dans la chapelle ou grotte où la croix fut retrouvée par Sainte Hélène. Cette grotte est à soixante-dix pas du tombeau du Sauveur. On y descend par un large escalier de 29 marches qui conduit d'abord à l'église presque souterraine de Sainte Hélène; de là on descend par douze autres marches grossièrement taillées dans le roc vif de la sainte caverne. La roche du Calvaire lui sert de paroi et de voûte; sa forme est irrégulière; elle a 7 mètres 60 centimètres de l'est à l'ouest, et 6 mètres du nord au sud.

### XLIII

HISTOIRE DE LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST. — JARDIN DES OLIVES.  
— JÉSUS EST PRIS ET CONDUIT CHEZ LE GRAND PRÊTRE.

« Après avoir ainsi parlé, Jésus sortit avec ses disciples et alla au delà du torrent de Cédron. Il allait selon sa coutume à la montagne des Oliviers et ses disciples le suivirent.

Il vint avec eux dans un enclos appelé Gethsémani, où était un jardin où il entra avec ses disciples. Judas, qui le trahissait, connaissait aussi ce lieu, parce que Jésus s'y était souvent rendu avec eux. Il dit à ses disciples : Asseyez-vous là, tandis que je vais prier ici près. Et vous aussi, priez, de peur d'entrer en tentation. Ensuite il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et alors il commença à s'effrayer et à se laisser aller au découragement. Mon âme est triste jusqu'à la mort, leur dit-il; demeurez ici et veillez avec moi. S'étant un peu avancé, et s'écartant d'eux à la distance d'un jet de pierre, il tomba à genoux, et prosterné le visage contre terre, il se mit à prier : Mon Père, disait-il, si vous le voulez, éloignez de moi ce calice; toutefois que votre volonté s'accomplisse et non la mienne. Et il prolongeait sa prière, livré à cette agonie. Mon Père, disait-il, tout vous est possible; détournez de moi ce calice; cependant que ma volonté ne se fasse pas, mais la vôtre. » Alors toutes les forces étant retirées dans le plus intime de l'âme, le reste fut livré à l'épouvante, à la faiblesse, à cette étrange désolation, jusque-là que dans ses frayeurs, « il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre. » Notre Sauveur savait que notre salut était dans son sang, et, pressé d'une ardeur immense de sauver nos âmes, il ne peut plus retenir ce sang, avide de couler pour nous, qui, sans attendre une violence étrangère, se déborde déjà de lui-même, poussé par le seul effort de la charité.

Comment s'accorde ce trouble, cette agitation, et pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur, avec la parfaite union du Verbe et la bienheureuse jouissance qu'elle attirait avec elle? C'est un mystère qu'il ne faut pas espérer de pénétrer en cette vie. Il nous suffit de penser que par le ministère qu'il exerçait de chef, de victime, de modèle du genre humain, il a dû souffrir les délaissements et les faiblesses, que demandaient

l'expiation de nos péchés, l'exemple qu'il nous devait, et les grâces qu'il fallait nous mériter par ce moyen. C'est pour nous que tout heureux qu'il était dans la haute partie de l'âme, par la jouissance du Verbe qu'il ne pouvait pas ne pas posséder, puisqu'il faisait avec lui une seule et même personne, il a fallu qu'il pût dire selon la partie inférieure : « Je suis triste jusqu'à la mort, » et encore : « L'esprit est prompt, mais la chair est infirme. » Car ces peines intérieures faisaient partie de ce qu'il devait souffrir pour le péché : ces faiblesses faisaient partie du remède qu'il devait apporter aux nôtres, et de l'exemple qu'il nous devait donner pour les soutenir et pour les vaincre. Il fallait qu'il y eût en lui des infirmités, des détresses, des désolations, des délaissements auxquels nous passions nous unir pour porter les nôtres. C'est par là « qu'il est devenu ce pontife compatissant, qui sait nous plaindre dans nos maux, à cause qu'il les a expérimentés, et qu'il a passé par toute sorte d'épreuves ; tenté, » comme dit Saint Paul, « ainsi que nous, en toutes choses, à la réserve du péché. » C'est pour toutes ces raisons, et sans doute pour beaucoup d'autres, qui ne sont pas encore révélées, que l'âme de Jésus-Christ a été livrée par le Verbe aux horreurs, aux troubles, aux faiblesses, aux délaissements que nous avons vus ; qu'elle s'y est livrée elle-même volontairement, en s'appliquant aux objets capables de les exciter, et se mettant dans des dispositions qui y étaient le plus convenables : ce qui fait dire à Saint Jean, « qu'il était troublé » à la vérité, mais aussi « qu'il se troublait lui-même, » n'y ayant rien de forcé dans le trouble qu'il souffrait, et au contraire tout y étant dirigé et ordonné par le Verbe qui présidait dans cette personne adorable, et par l'âme qui s'abandonnait à cette conduite, de toute sa volonté et de toute sa pensée.

« Alors un ange lui apparut venant du ciel pour le forti-

fier. Il se releva après ces prières, et s'approchant de ses disciples, il les trouva endormis par l'accablement que donne la tristesse. Il dit à Simon Pierre : Quoi, vous dormez ? Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est infirme. Et il s'éloigna de nouveau pour prier, répétant les mêmes paroles : Si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Puis revenant vers eux il les trouva encore endormis : leurs yeux étaient appesantis, et ils ne savaient ce qu'ils lui répondaient. Il les laissa, et alla prier pour la troisième fois, répétant toujours les mêmes paroles. Enfin, il revint à ses disciples et leur dit : Dormez maintenant, et reposez-vous. L'heure approche, et le Fils de l'homme va être livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous, allons : celui qui me trahit, approche. »

« Il parlait encore, qu'une troupe parut, précédée par Judas, l'un des douze. Il avait pris avec lui une cohorte de soldats romains, et des serviteurs des pontifes et des Pharisiens, tous munis de lanternes, de torches, d'armes et de bâtons. Voici le signal que leur avait donné le traître : Celui que je baiserai, leur avait-il dit, c'est lui-même, arrêtez-le et conduisez-le avec précaution. En arrivant, il s'approcha aussitôt de Jésus : Salut, Maître, lui dit-il, et il lui fit un baiser. Jésus lui dit : Mon ami, pour quoi êtes-vous venu ? Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ? »

« Jésus, qui savait tout ce qui devait lui arriver, s'avança vers le reste de la troupe, et leur dit : Qui cherchez-vous ? Jésus de Nazareth, lui répondirent-ils. C'est moi, leur dit Jésus. Dès qu'il leur eut dit : C'est moi, ils se rejetèrent en arrière, et tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : Qui cherchez-vous ? Jésus de Nazareth, lui dirent-ils. Je vous ai déjà dit que c'est moi, leur

répondit Jésus ; si c'est donc moi que vous cherchez , laissez aller ceux-ci , [montrant ses disciples ,] afin que la parole qu'il avait prononcée fût accomplie : Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés. »

« Alors s'avançant , ils portèrent les mains sur Jésus , et se saisirent de lui. Ceux qui étaient autour de Jésus , voyant ce qui allait arriver , lui dirent : Seigneur , frappons-nous de l'épée ? Et Simon Pierre , qui en avait une , la tira , et en frappant un serviteur du Grand-Prêtre , il lui coupa l'oreille droite. Cet homme s'appelait Malchus. Jésus leur dit : C'est assez ; et touchant son oreille , il le guérit. Il dit ensuite à Pierre , remettez votre épée dans le fourreau ; car tous ceux qui s'arment du glaive , périront par le glaive. Quoi ! je ne boirai pas le calice que mon Père m'a donné à boire ? Ne puis-je pas , croyez-vous , prier mon Père , et il m'enverrait plus de douze légions d'anges ? Comment les Écritures s'accompliraient-elles , puisqu'il faut que cela soit ainsi ? Jésus dit alors à ces gens qui étaient venus vers lui , princes des prêtres , officiers du temple et sénateurs : Vous êtes sortis , armés d'épées et de bâtons , pour me prendre comme un voleur. J'étais tous les jours parmi vous , enseignant dans le temple , et vous ne m'avez point arrêté ; c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres. » Il veut dire , ô Juifs , si vous l'entendez , que vous ne pouviez pas l'arrêter alors parce qu'il se servait de sa puissance ; maintenant qu'elle n'agit plus , la puissance opposée n'a plus rien qui la borne , qui la contraigne. « Mais tout cela s'est fait pour que tous les écrits des prophètes fussent accomplis. A ce moment , tous les disciples l'abandonnant prirent la fuite. Un jeune homme seul le suivait , sans autre vêtement qu'un linceul. On l'arrêta , mais laissant son linceul entre leurs mains , il s'enfuit tout nu. »

« La cohorte des soldats , leur chef , et les gens envoyés par les Juifs se saisirent de Jésus et le lièrent. Ils l'amènè-



rent d'abord à Anne, beau-père de Caïphe, qui était le Grand-Prêtre de cette année-là. Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il faut qu'un homme meure pour tout le peuple. Anne le renvoya chargé de liens à Caïphe, le Grand-Prêtre, chez qui les docteurs de la loi et les anciens du peuple étaient assemblés. »

« Cependant Simon Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Cet autre disciple était connu du Grand-Prêtre, et il entra avec Jésus dans la cour de la maison du Grand-Prêtre. Mais Pierre demeura en dehors à la porte. Alors cet autre disciple, qui était connu du Grand-Prêtre, sortit, parla à la portière, et fit entrer Pierre jusque dans la cour. Les serviteurs et les officiers du Grand-Prêtre se tenaient autour du feu qu'on avait allumé, au milieu de la cour, parce que le temps était froid ; et ils se chauffaient. Pierre se chauffait aussi avec eux, assis, en attendant de voir comment finirait ce qui allait se passer. »

« Le Grand-Prêtre interrogea Jésus touchant ses disciples et sa doctrine. Jésus lui répondit : J'ai parlé publiquement à tout le monde : j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où les Juifs se rassemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous ? Interrogez ceux qui ont entendu comment je leur ai parlé : ceux-là savent ce que j'ai dit. A peine Jésus avait-il achevé ces paroles, qu'un des officiers qui étaient présents, lui donna un soufflet, en disant : Est-ce ainsi que vous répondez au Grand-Prêtre ? Jésus lui répondit : Si j'ai mal parlé, rendez témoignage contre ce qui est mal : Si j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ? »

« Cependant les princes des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus, pour le livrer à la mort. Mais ils n'en trouvaient point d'acceptable, quoi qu'il se présentât beaucoup de faux témoins. Plusieurs dépositions ne s'accordaient pas. Enfin il en vint deux qui dirent : Nous l'avons entendu parler ainsi : Je puis détruire le tem-

ple de Dieu et le rétablir trois jours après. Je détruirai ce temple fait de main d'homme, et au bout de trois jours j'en rétablirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme. Mais ils n'étaient pas d'accord dans leur témoignage. »

« Alors le Grand-Prêtre, se levant au milieu de l'assemblée, dit à Jésus : Vous ne répondez rien aux dépositions que ces hommes font contre vous ? Mais Jésus garda le silence, et ne fit aucune réponse. Le Grand-Prêtre l'interrogea de nouveau en ces termes : Je vous commande, par le Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ fils de Dieu éternellement béni. Jésus lui répondit : Vous l'avez dit : je le suis. Et de plus je vous déclare à vous tous qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel. A ces mots, le Grand-Prêtre déchira ses vêtements, en s'écriant : Il a blasphémé ! Qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous avez entendu son blasphème ! Que vous en semble ? Il est coupable de mort, répondirent-ils.

[Après ce premier interrogatoire terminé vers le milieu de la nuit, Jésus fut laissé à la garde des subalternes.]  
« Quelques-uns commencèrent à lui cracher au visage. Ceux qui le tenaient, se faisaient un jeu de le frapper. Ils lui enveloppèrent la tête d'un voile, et le frappant à la face, ils lui disaient : Christ, devine qui t'a frappé ? et ils l'accablaient d'injures mêlées de blasphèmes. »

## LXIV

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PASSION. — REPENTIR ET DÉSESPOIR DE  
JUDAS. — JÉSUS EST CONDUIT A PILATE.

« Pierre était assis en bas dans la cour, et il se chauffait. Il vint une des servantes du Grand-Prêtre, qui, le voyant près du feu, le regarda et lui dit : Vous aussi, vous étiez

avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, en disant : Femme , je ne sais ce que vous voulez dire : je ne le connais pas. Aussitôt , il sortit de la cour , et le coq chanta. Comme il passait en sortant par une porte intérieure , une autre servante le vit , et dit à ceux qui se trouvaient là : Cet homme aussi était avec Jésus de Nazareth. Un peu après un autre le voyant , lui dit : Vous aussi vous étiez avec lui. N'êtes-vous pas de ses disciples ? lui dit-on. Il le nia une seconde fois avec serment : Non , leur dit-il , je ne connais pas cet homme. Après un intervalle d'environ une heure , un des serviteurs du Grand-Prêtre , et parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille , lui dit : Ne vous ai-je pas vu dans le jardin avec lui ? Un autre l'affirmait en disant : Vraiment , il était avec lui ; car il est Galiléen. Et les gens qui étaient là disaient à Pierre : certainement vous êtes de ses disciples , car vous êtes de la Galilée , et votre langage vous fait reconnaître. Pierre le nia de nouveau , et se mit à jurer avec détestation et avec anathème qu'il ne connaissait pas cet homme-là. Aussitôt , comme il parlait encore , le coq chanta une seconde fois , et le Seigneur , s'étant tourné vers Pierre , jeta un regard sur lui. Pierre se ressouvint alors de cette parole de Jésus : Avant que le coq chante deux fois , vous me renierez trois fois. Et sortant de la maison , il versa des larmes amères. »

« Dès qu'il fut jour , les Anciens du peuple , les princes des prêtres et les docteurs de la loi se réunirent pour livrer Jésus à la mort. Ils le firent amener dans leur assemblée et lui dirent : Si vous êtes le Christ , dites-le-nous. Si je vous le dis , vous ne me croirez pas , leur répondit-il. Si je vous interroge à mon tour , vous ne me répondrez pas , et vous ne me laisserez point aller. Au reste le Fils de l'homme sera désormais assis à la droite de la majesté de Dieu. Ils lui dirent tous : Vous êtes donc le Fils de Dieu ? Vous le dites : je le suis , leur répondit-il. Qu'avons-nous besoin de té-

moignage ? s'écrièrent-ils ; nous avons entendu son aveu de sa propre bouche. Alors toute l'assemblée se leva. Ils emmenèrent Jésus chargé de liens , et le livrèrent à Ponce Pilate, président » ou gouverneur de la Judée pour les Romains.

« Judas, qui l'avait trahi, le voyant ainsi condamné, fut entraîné par le repentir à rendre les trente pièces d'argent aux princes des prêtres et aux anciens. Il leur dit : j'ai péché en livrant le sang innocent. Que nous importe ? lui répondirent-ils ; cela vous regarde. Alors il vint jeter dans le temple les pièces d'argent, et s'étant retiré il alla se pendre. Pendant qu'il était suspendu, son ventre se déchira et ses entrailles se répandirent à terre. Les princes des prêtres ayant pris l'argent, dirent : Il ne nous est pas permis de le verser dans le trésor, parce que c'est le prix du sang. Après délibération, ils en achetèrent le champ d'un potier pour la sépulture des étrangers. C'est de là que ce champ est appelé *Haceldama*, c'est-à-dire le champ du sang, et qu'il porte ce nom encore aujourd'hui. Alors fut accompli ce qui avait été dit par le prophète Jérémie : Ils ont reçu les trente pièces d'argent, prix de celui qui a été mis à prix et vendu par les enfants d'Israël, et ils les ont donnés pour acheter le champ d'un potier, comme le Seigneur me l'a commandé. »

« On emmena donc Jésus de la maison de Caïphe au prétoire du gouverneur. C'était le matin et ceux qui le conduisaient n'entrèrent pas dans le prétoire, de peur de devenir impurs, et de ne pouvoir à cause de cela manger la pâque. C'est pour cela que Pilate sortit du prétoire et venant à eux leur dit : Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? Ils lui répondirent : Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas livré. Prenez-le vous-mêmes, leur dit-il, et jugez-le selon votre loi. Les Juifs lui répondirent : Nous n'avons pas le pouvoir de faire mourir personne : afin que fussent accomplies les paroles de Jésus, par lesquelles il avait annoncé la mort dont il devait mourir. Toutefois ils

commencèrent à l'accuser , en disant : Nous l'avons vu chercher à mettre le trouble dans notre nation , empêcher de payer le tribut à César , et dire qu'il était le Christ , véritable roi.

« Pilate rentra dans le prétoire et fit comparaître Jésus. Lorsqu'il fut en sa présence , le gouverneur l'interrogea en ces termes : Vous êtes le roi des Juifs ? Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même , ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? Est-ce que je suis Juif ? lui répliqua Pilate. Votre nation et les princes des prêtres vous ont livré à moi : qu'avez-vous fait ? Mon royaume n'est pas de ce monde , lui répondit Jésus ; si mon royaume était de ce monde , mes sujets auraient combattu pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici-bas. Vous êtes donc roi ? lui dit Pilate. Oui certes , vous l'avez dit , répondit Jésus. »

Jésus approuve ce qu'il rejetait , il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée , c'est que mourir , à mon Sauveur , c'est régner. En effet , quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et avec un maintien plus auguste , que dans le temps de sa passion ? Que je me plais à le voir devant le tribunal de Pilate , bravant , pour ainsi dire , la majesté des faisceaux romains par la générosité de son silence ! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire pour interroger le Sauveur , il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question ? Admirez , admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu , aussitôt , ayant ouï parler de sa royauté , « Oui , certes , je suis roi , » lui dit-il d'un ton grave et majestueux : parole qui jusqu'alors ne lui était pas sortie de la bouche. Il n'a jamais dit qu'il fût roi , quand il faisait des actions d'une puissance divine , et il lui plaît de le déclarer , quand il est près de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. Je vous entends , ô mon roi sauveur ! C'est

que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples, et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté, que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. « C'est pour cela que je suis né, » dit-il, « et que je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui aime la vérité écoute ma parole. Qu'est-ce que la vérité? lui demanda Pilate. Et après avoir dit ces mots, » il se leva sans avoir reçu la réponse, et « sortit de nouveau vers les princes des prêtres et la troupe des Juifs, et leur dit : Je ne trouve en lui aucun crime. »

« A toutes les accusations des princes des prêtres et des anciens, Jésus ne fit aucune réponse. Pilate alors l'interrogea de nouveau : N'entendez-vous pas, lui dit-il, tout ce qu'on dépose contre vous? Voyez de quelles choses on vous accuse! Mais il ne répondit à aucune de ses paroles, de sorte que le gouverneur en était dans un grand étonnement. De leur côté, les Juifs redoublaient leurs accusations. Il met le trouble dans le peuple, disaient-ils, par les doctrines qu'il enseigne par toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici. En entendant parler de la Galilée, Pilate demanda s'il était Galiléen; et lorsqu'il sut qu'il était d'un pays soumis à Hérode, il le renvoya à Hérode qui se trouvait lui-même à Jérusalem pendant ces jours-là. »

« Hérode se réjouit beaucoup de voir Jésus; il désirait depuis longtemps de le voir, à cause des choses merveilleuses qu'il entendait dire de lui, et il espérait lui voir faire quelque prodige. Il lui faisait beaucoup de questions, mais Jésus ne lui répondait rien. Alors Hérode, avec toute sa cour, en fit sa risée; il le revêtit d'une robe blanche par moquerie, et le renvoya à Pilate. Dès ce jour-là Hérode et Pilate devinrent amis, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre. »

## LXV

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PASSION. — FLAGELLATION. — COURONNEMENT D'ÉPINES.

Jamais Jésus n'entreprit rien sur l'autorité des magistrats. La toute-puissance qu'il avait en main ne l'empêcha pas de se laisser prendre sans résistance. Il reprit Saint Pierre qui avait donné un coup d'épée, et rétablit le mal que cet apôtre avait fait. Il comparait devant les pontifes, devant Pilate et devant Hérode, répondant précisément sur le fait dont il s'agissait à ceux qui avaient droit de l'interroger. « Le souverain pontife lui dit : Je vous commande de la part de Dieu, de me dire si vous êtes le Christ, Fils de Dieu ; et il répondit : Je le suis. » Il satisfit Pilate sur sa royauté, qui faisait tout son crime, et l'assura en même temps « qu'elle n'était pas de ce monde. » Il ne dit mot à Hérode, qui n'avait rien à commander dans Jérusalem, à qui aussi on le renvoyait seulement par cérémonie, et qui ne le voulait voir que par curiosité, et après avoir satisfait à l'interrogatoire légitime. Au surplus, il ne condamna que par son silence la procédure manifestement inique dont on usait contre lui, sans se plaindre, sans murmurer, « se livrant, » comme dit Saint Pierre, « à celui qui le jugeait injustement. » Ainsi il fut fidèle et affectionné, jusqu'à la fin, à sa patrie, quoiqu'ingrate, et à ses cruels citoyens qui ne songeaient qu'à se rassasier de son sang, avec une si aveugle fureur, qu'ils lui préférèrent un séditionnaire et un meurtrier. Il savait que sa mort devait être le salut de ces ingrats citoyens, s'ils eussent fait pénitence : c'est pourquoi il pria pour eux en particulier, jusque sur la croix où ils l'avaient attaché. Il versa son sang avec un regard particulier pour sa nation ; et en offrant ce grand sa-

crifice, qui devait faire l'expiation de tout l'univers, il voulut que l'amour de la patrie y trouvât sa place.

[Après que Jésus lui eut été renvoyé par Hérode,] « Pilate assembla les pontifes, les magistrats et le peuple, et leur dit : Vous accusez cet homme d'avoir excité le peuple à la sédition, et voilà que, l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé de ce que vous lui reprochez. Hérode, à qui je l'ai renvoyé, ne l'a pas non plus trouvé digne de mort. Je le relâcherai donc après l'avoir fait châtier. »

« A l'époque de la fête, Pilate avait coutume de délivrer au peuple celui des prisonniers dont il lui demanderait la grâce. Il était même obligé de le faire. Il y avait alors en prison un voleur fameux, nommé Barrabas, qui y avait été enfermé à cause d'une sédition qu'il avait excitée dans la ville, et d'un meurtre qu'il y avait commis. Quand la multitude fut rassemblée, il commença à leur demander comme il faisait toujours : C'est un usage parmi vous qu'à la fête de Pâque je vous relâche un prisonnier : lequel voulez-vous que je vous délivre. Barrabas, ou Jésus qu'on appelle le Christ ? Il savait que les pontifes le lui avaient livré par envie. »

[En ce moment,] « pendant que Pilate était assis à son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous embarrassez pas dans l'affaire de ce juste, car dans un rêve que j'ai fait aujourd'hui, j'ai beaucoup souffert à cause de lui. [Dans l'intervalle] les pontifes et les anciens travaillaient le peuple, et lui persuadaient de réclamer Barrabas, et de faire périr Jésus. [Quand] Pilate leur demanda : Lequel voulez-vous que je vous délivre de ces deux ? Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? toute la multitude se mit à crier à la fois : Faites-le mourir ! mettez en liberté Barrabas. Pilate, qui désirait délivrer Jésus, leur parla encore : Que voulez-vous que je fasse au roi des Juifs, à Jésus qu'on appelle le Christ ? Mais ils s'écrièrent de nouveau tous



ensemble : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Et il leur dit pour la troisième fois : Mais quel mal a-t-il fait ? pour moi , je ne le trouve pas digne de mort : je le châtierai et le renverrai. Mais ils faisaient des efforts horribles , criant qu'on le crucifiât , et leurs cris s'augmentaient toujours : Crucifiez-le ! qu'on le crucifie ! Pilate voyant qu'il ne gagnait rien , mais que le tumulte allait croissant , se fit apporter de l'eau , et lava ses mains devant tout le peuple en disant : Je suis innocent du sang de cet homme juste ; c'est à vous à aviser. Tout le peuple répondit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants ! » Il y sera , race maudite ! tu ne seras que trop exaucée : ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejets , jusqu'à ce que le Seigneur , se lassant enfin de ses vengeances , se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. « Pilate, voulant contenter le peuple, leur accorda leur demande, Il leur délivra le prisonnier séditieux et meurtrier qu'ils réclamaient, et abandonna Jésus à leur volonté. »

C'est une chose pitoyable de voir Pilate dans l'histoire de la Passion. « Il savait que les Juifs lui amenaient et accusaient Jésus par envie. » Il leur avait déclaré « qu'il ne voyait en cet homme aucune cause de mort. » Il leur dit encore : « Hérode , à qui je l'ai renvoyé , ne l'a pas trouvé non plus digne de mort. » Il leur dit une troisième fois : « Mais quel mal a-t-il fait ? pour moi je ne le trouve pas digne de mort. » Pourquoi tant contester pour enfin abandonner la justice ? toutes ses excuses le condamnent. « Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le. » Comme si un magistrat était innocent de laisser faire un crime qu'il peut empêcher. On lui allègue la raison d'État : « Si vous le renvoyez , vous offenserez César : qui se fait roi est son ennemi. » Mais il savait bien , et Jésus le lui avait déclaré , « que son royaume n'était point de ce monde. » Il craignit les mouvements du peuple et les menaces qu'ils lui fai-

saient de se plaindre de lui à César. Il ne devait craindre que de mal faire. C'est en vain qu'il lave ses mains devant tout le peuple, l'*Ecclésiastique* le condamne : « Ne soyez point juge, si vous ne pouvez enfoncer par force l'iniquité ; autrement vous craignez la face du puissant, et votre justice trébuchera. »

[La flagellation devait précéder le crucifiement, selon les lois romaines.] « Pilate fit prendre et flageller Jésus. Alors les soldats de la garde du gouverneur, ayant conduit Jésus dans la cour du prétoire, et là, ayant assemblé autour de lui toute leur compagnie, ils lui ôtèrent ses habits et le revêtirent d'un manteau de pourpre. Puis, faisant une couronne avec des épines (1) entrelacées, ils la lui mirent sur la tête, et lui placèrent un roseau dans la main. Après cela, chacun venait devant lui, et fléchissant le genou, ils lui disaient par dérision : Nous vous saluons, Roi des Juifs. Ils lui crachaient au visage, et prenant le roseau, ils l'en frappaient sur la tête, et lui donnaient des soufflets. »

Que fait Jésus dans sa Passion ? le voici en un mot dans l'Écriture : « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement ; » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent

(1) Selon la tradition latine à Jérusalem, la couronne de Jésus-Christ fut prise sur l'arbre épineux, *lycium spinosum*. Mais le savant botaniste Hosselquist croit qu'on employa pour cette couronne le *nabka* des Arabes, dont les branches armées de piquants sont souples et pliantes, et les feuilles d'un beau vert foncé comme celles du lierre. Peut-être les ennemis de Jésus choisirent-ils pour ajouter l'insulte au châtiment, une plante approchant de celle dont on se servait pour couronner les empereurs et les généraux d'armée.

Une autre tradition conserve à Jérusalem la sentence prononcée par Pilate contre le Sauveur du monde :

*Jesum Nazarenum, subversorem gentis, contemptorem Cæsaris, et falsum Messiam, ut majorum suæ gentis testimonio probatum est, ducite ad communis supplicii locum, et eum in ludibris reglæ majestatis in medio duorum latronum cruci affigite. I, lictor, expedi cruces.*

de l'insulter : il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement, il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu ; Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou ; il avoue tout par son silence ; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même ; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille ; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas ; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente ; voilà ce fou dans le corps-de-garde, qui s'imagine être roi des Juifs ; il faut lui mettre une couronne d'épines ; il la reçoit : et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton : frappez, voilà la tête. Hérode l'a habillé de blanc comme un fou : apportez cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ; mettez, voilà les épaules : donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ; le voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné : donne encore ta main qu'on la cloue : tenez, la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge, multipliez cent fois les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un criminel : il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

## LXVI

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PASSION. — JÉSUS EST CONDAMNÉ A MORT ET CRUCIFIÉ.

« Pilate , » pensant délivrer Jésus , « sortit encore une fois , et dit aux Juifs : Voilà que je vous l'amène ici dehors , afin que vous voyez que je ne trouve en lui aucun crime. Jésus sortit , portant une couronne d'épines et un manteau de pourpre , et Pilate leur dit : *Voilà l'Homme.* » Le voilà , le voilà cet homme ; le voilà , cet homme de douleurs. Et qui est-ce ? un homme ou un ver de terre ? est-ce un homme vivant ou bien une victime écorchée ? On vous le dit , c'est un homme : *Ecce homo.* Le voilà , l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue , sa mère ; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés. C'est lui , n'en doutez pas : Voilà l'homme , voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités ; il nous fallait un homme défiguré , pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée ; il nous fallait cet homme tout couvert de plaies pour guérir les nôtres. « Dès que les pontifes et leurs gens le virent , ils se mirent à crier : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! Pilate leur dit : Prenez-le vous-mêmes , et crucifiez-le , car je ne trouve en lui aucun crime. Les Juifs lui répondirent : Nous avons une loi , et selon cette loi , il faut qu'il meure , parce qu'il s'est fait le Fils de Dieu. Pilate , entendant ces paroles , eut encore plus de crainte. Rentrant de nouveau dans le prétoire , il dit à Jésus : D'où êtes-vous ? Mais Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : Vous ne me dites rien : ne savez-vous pas que j'ai la puissance de vous faire crucifier , et la puissance de vous mettre en liberté ? Vous n'auriez sur moi aucune puissance , lui répondit Jésus , si elle ne vous avait été

donnée d'en haut. C'est pour cela que celui qui m'a livré à vous est coupable d'un plus grand péché. Dès ce moment, Pilate chercha à le délivrer; mais les Juifs poussaient des clameurs: Si vous le relâchez, vous n'êtes pas ami de César; car quiconque se fait roi est l'ennemi de César. Pilate, en entendant ces cris, fit amener Jésus au dehors, et s'assit sur son tribunal, au lieu appelé *Lithostrotos*, en hébreu *Gabbatha*. C'était le jour de la préparation de la Pâque, vers la sixième heure: Voilà votre roi, dit-il aux Juifs. Mais ils criaient: Qu'on l'ôte! qu'on l'ôte! qu'on le crucifie! Il leur dit: Crucifierai-je votre roi? Nous n'avons point de roi que César, répondirent les princes des prêtres. Alors il l'abandonna à leur volonté, et le leur remit entre les mains pour être crucifié. »

« Ils s'emparèrent de Jésus. Les soldats qui en avaient fait leur jouet, le dépouillèrent de la pourpre, lui remirent ses vêtements et le firent sortir pour aller le crucifier. Jésus, portant lui-même sa croix fut conduit hors de la ville au lieu appelé le Calvaire, en hébreu *Golgotha*. Pendant qu'ils l'y conduisaient, ils rencontrèrent un homme qui passait en revenant des champs: il se nommait Simon, de Cyrène, père d'Alexandre et de Rufus. Ils le contraignirent à prendre la croix, et ils l'en chargèrent pour qu'il la portât derrière Jésus. »

« Cependant Jésus était suivi d'une grande multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et déploiraient sa mort. Jésus, se retournant vers elles, leur dit: Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants, parce qu'il viendra des jours où l'on dira: Bienheureuses les stériles; bienheureuses les entrailles qui n'ont pas engendré, et les mamelles qui n'ont pas nourri. Alors ils commenceront à dire aux montagnes: Tombez sur nous! et aux collines: Couvrez-nous! car si l'on fait ainsi au bois vert, » à la justice, à la sainteté, à Jésus-

Christ même, que fera-t-on au bois sec, « qui n'est plus bon que pour le feu, et aux pécheurs destitués de tout sentiment de piété, qui n'ont plus à attendre que le dernier coup ?

« On conduisait avec Jésus deux criminels pour les mettre à mort. Lorsqu'ils furent arrivés au Calvaire, on présenta à Jésus du vin mêlé avec du fiel, et quand il en eut goûté, il ne voulut pas le boire. Ce fut à la troisième heure qu'ils crucifièrent Jésus, et avec lui les deux voleurs, l'un à droite, l'autre à gauche, et Jésus au milieu. Ainsi fut accomplie cette parole de l'Écriture : Il a été rangé avec les méchants. Jésus disait : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

« Pilate fit écrire et placer au haut de la croix une inscription contenant la cause de la condamnation de Jésus : elle était ainsi conçue : Celui-ci est Jésus, de Nazareth, roi des Juifs. Cette inscription fut lue de beaucoup de Juifs, le lieu où l'on avait crucifié Jésus étant près de la ville. Elle était écrite en hébreu, en grec et en latin. Les princes des prêtres des Juifs dirent donc à Pilate : N'écrivez pas, Roi des Juifs, mais qu'il a dit de lui-même : Je suis le Roi des Juifs. Pilate leur répondit : Ce que j'ai écrit est écrit. » Pilate condamne le Fils de Dieu à la croix ; et, voulant écrire, selon la coutume, la cause de son supplice, il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infailibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les faire concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés ! Parce que le règne du Sauveur devait commencer à la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira, sans y penser, à la Providence divine. Écrivez-donc, ô Pilate, les paroles que Dieu vous dicte et dont vous n'entendez pas le mystère. Quoique l'on puisse alléguer, gardez-

vous de changer ce qui est déjà écrit dans le ciel ; que vos ordres soient irrévocables , parce qu'ils sont faits en exécution d'un arrêt immuable du Tout-Puissant. Que la royauté de Jésus soit écrite en langue hébraïque , qui est la langue du peuple de Dieu ; et en la langue grecque , qui est la langue des doctes et des philosophes ; et en la langue romaine , qui est la langue de l'Empire et du monde. Et vous , ô Grecs , inventeurs des arts ; vous , ô Juifs , héritiers des promesses ; vous , Romains , maîtres de la terre , venez lire cet admirable écriteau : fléchissez le genou devant votre roi. Bientôt , bientôt vous verrez cet homme , abandonné de ses propres disciples , ramasser tous les peuples sous l'invocation de son nom. Bientôt il arrivera ce qu'il a prédit autrefois , qu'étant élevé hors de terre il attirera tout à soi , et changera l'instrument du plus infâme supplice en une machine céleste pour enlever tous les cœurs.

« Après avoir crucifié Jésus , les soldats prirent ses vêtements , dont ils firent quatre parts , une pour chaque soldat , et sa tunique. Cette tunique était sans couture et entièrement tissée du haut en bas. Ils se dirent entr'eux : Ne la coupons pas , mais tirons au sort à qui l'aura ; afin que fût accomplie cette parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes vêtements , et ils ont tiré ma robe au sort. C'est ce que firent les soldats. »

Contemplez Jésus à la croix : voyez tous ses membres brisés et rompus par une suspension violente ; considérez cet homme de douleurs qui ayant les mains et les pieds percés , ne se soutient plus que sur ses blessures , et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps affaïssé et abattu par la perte du sang et par un travail inconcevable ; qui , parmi ces douleurs immenses , ne semble élevé si haut que pour découvrir de loin un peuple infini , qui se moque , qui remue la tête , qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable.

## LXVII

FIN DE L'HISTOIRE DE LA PASSION. — JÉSUS MEURT SUR LA CROIX.  
— IL EST MIS AU SÉPULCRE.

« Les soldats s'étant assis, gardaient Jésus, et ceux qui passaient blasphémaient contre lui, en secouant la tête, en lui disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même ; si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Le peuple se tenait là et le regardait, et les hommes les plus considérables se moquaient de lui avec la multitude, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ élu de Dieu ! Les princes des prêtres, avec les docteurs de la loi et les sénateurs se moquaient aussi de Jésus : Il a sauvé les autres, disaient-ils, et il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende présentement de la croix, et nous croirons en lui. Il a mis sa confiance en Dieu : si Dieu l'aime, qu'il le délivre, puisqu'il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Qu'il descende de la croix, pour que nous voyons et que nous croyons. Les soldats se riaient de lui en lui présentant du vinaigre, en lui disant : Sauve-toi, si tu es le roi des Juifs. Les voleurs eux-mêmes qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient. » C'est ici qu'il faudrait que les cieux s'ouvrissent ; c'est le temps où il faudrait faire résonner cette voix céleste : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Non, le ciel est d'airain sur sa tête ; bien loin de le reconnaître par aucun miracle, il retire jusqu'aux moindres marques de sa protection, jusque-là que les démons mêmes, sentant bien ce prodigieux abandonnement, s'avancèrent aussi contre Jésus-Christ, pour en faire le jouet de leur fureur. Après avoir achevé toutes leurs tentations, ils s'étaient retirés de lui jusqu'à un autre temps : ce que les Pères interprètent du temps de sa passion, qui



était en effet leur temps. Et je vous laisse à penser, si, l'ayant remué si terriblement dans le désert, maintenant que voici leur jour, combien ils lui auront fait sentir d'outrages.

« Mais tandis que l'un des voleurs crucifiés blasphémait contre lui, en lui disant : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous, l'autre le reprenait : Quoi ! disait-il, étant condamné, la rigueur du tourment ne t'a pas encore appris à craindre Dieu ! Pour nous, c'est avec justice, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais lui n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi, quand vous serez venu en votre royaume. Jésus lui répondit : En vérité, je vous dis que vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. » Un mourant voit Jésus mourant et lui demande la vie, un crucifié voit Jésus crucifié et il lui parle de son royaume ; ses yeux n'aperçoivent que des croix, et sa foi ne lui représente qu'un trône : quelle foi et quelle espérance ! Celui-ci voit mourir Jésus avec lui, et il met en lui son espérance ; mais encore en quel temps et dans quelle rencontre de choses ! Dans le temps que tout le monde condamne Jésus, et que même les siens l'abandonnent, lui seul est réservé pour le glorifier à la croix. C'est que, dans l'usage des afflictions, la foi et la piété font de grands progrès, quand elles savent se servir de cet avantage incroyable de souffrir avec Jésus-Christ.

« Cependant auprès de la croix de Jésus, se tenaient sa mère, et la sœur de sa mère, Marie de Cléophas, et Marie-Madeleine. Jésus ayant vu sa mère, et auprès d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : O femme, voilà votre fils. Après il dit au disciple : Voilà votre mère. Et dès ce moment, ce disciple la reçut chez lui. »

Quand je vois l'âme de la Sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà, à la vérité que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue, et la blessure du

cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Ne croyez pas que la sainte Mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la Providence divine sur cette Mère affligée, et il nous faut entendre qu'elle est conduite auprès de son Fils dans cet état d'abandonnement, parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur avec les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort.

Ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus figure d'homme ? Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée ; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant, qui, selon la prophétie du bon Siméon, devait déchirer ses entrailles et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? « Elle est debout auprès de la croix. » Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle n'est affligée. Que reste-t-il donc, sinon que son Fils bien aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité ? C'est aussi dans

cette pensée qu'il lui donne Saint Jean pour son fils : « Femme, dit-il, voilà votre fils. » O femme, qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi, soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple; je les enfante par mes douleurs; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde.

« C'était environ la sixième heure, et des ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure, et le soleil devint obscur. A la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix haute : *Eloi, Eloi, lamma sabachthani*, ce qui signifie, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Quelques-uns de ceux qui étaient présents, dirent en l'entendant : Voilà qu'il appelle Élie. »

« Après cela, Jésus voyant que tout s'accomplissait, afin que cette parole de l'Écriture fût encore accomplie, dit : J'ai soif. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Aussitôt un des soldats courut mettre une éponge au bout d'une tige d'hysope, l'imbibait de vinaigre et la présenta à sa bouche. » Jésus savait ce qu'il voulait, qui était l'accomplissement des prophéties; mais une vertu cachée exécutait tout le reste. Il se trouva précisément un vaisseau où il y avait du vinaigre : il se trouva une éponge dans laquelle on lui pouvait présenter à la croix le vinaigre où on la trempa : on l'attachait au bout d'une lance, et on la lui mit sur la bouche. La haine implacable de ses ennemis que le démon animait, mais que Dieu gouvernait secrètement, fit tout le préparatif nécessaire à l'accomplissement de la prophétie.

« Cependant les autres disaient : Attendez, voyons si Élie viendra le délivrer, voyons s'il viendra le détacher de la croix. Jésus après avoir pris le vinaigre, dit : Tout est consommé. Mon Père, s'écria-t-il alors d'une voix élevée, je remets mon âme entre vos mains, et en disant ces paroles, il inclina la tête, et il rendit l'esprit. » Jésus avait tout

prévu, et sachant toutes les prophéties, il les accomplissait toutes avec connaissance. C'est ce qu'il fit jusqu'à la mort ; et c'est pourquoi, jusque sur la croix, « voyant que tout s'accomplissait, » et qu'il ne lui restait plus rien à accomplir durant sa vie que cette prophétie de David : » Ils m'ont donné du fiel à boire : « et, dans ma soif, ils m'ont abreuvé avec du vinaigre : » il dit : « J'ai soif. » On lui présenta le breuvage qui lui avait été prédestiné : « il en goûta » autant qu'il fallait pour accomplir la prophétie : après il dit : « Tout est accompli : » il n'y a plus qu'à rendre l'âme : à l'instant « il baissa la tête, » et se mit volontairement en la posture d'un homme mourant, « et il expira. »

Le docte et l'éloquent Saint Jean-Chrysostôme, considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie ; et méditant profondément cette vérité, il fait cette belle observation. La veille de sa mort, dit ce saint évêque, il sue, il tremble, il frémit, tant l'image de son supplice lui paraît terrible ; et dans le fort des douleurs, il paraît changé tout à coup, et les tourments ne lui sont plus rien. Il s'entretient avec ce bienheureux larron d'un sens rassis et sans s'émouvoir ; il considère et reconnaît distinctement ceux des siens qui sont auprès de sa croix, il leur parle et il les console ; après, il lit dans les prophètes qu'on lui prépare encore un breuvage amer, il élève la voix pour le demander, il le goûte sans s'émouvoir ; et enfin, ayant remarqué que tout ce qu'il avait à faire était accompli, il rend aussitôt son âme à son Père, et le fait avec une action si libre, si paisible, si préméditée, qu'il est bien aisé à juger que « personne ne la lui ravit, mais qu'il la donne lui-même de son plein gré. » La cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le Mont des Olives a vu si troublé, c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un es-

prit plus tranquille. Il paraît troublé au Mont des Olivives , « mais c'est un trouble volontaire , » dit Saint Augustin , qu'il se plaisait d'exciter lui-même. Pour quelle raison ? C'est qu'il se considérait comme la victime ; il voulait agir comme victime ; il prenait, si l'on peut parler de la sorte , l'action et la posture d'une victime , et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel , et qu'il commence à faire la fonction de prêtre ; aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité , il ne veut plus sentir aucun trouble , afin que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux , qui , sans force et sans violence , d'un esprit tranquille et d'un sens rassis , s'immole lui-même volontairement , poussé par l'amour de notre salut. De là cette action remise et paisible , qui fait qu'au milieu de tant de douleurs , « il meurt plus doucement , dit Saint Augustin , que nous n'avons accoutumé de nous endormir. »

Comme on voit quelquefois dans un grand orage , le ciel semble s'éclater et fondre tout entier sur la terre ; mais en même temps qu'il se décharge , il s'éclaircit peu à peu jusqu'à ce qu'il reprend enfin sa première sérénité , calme et apaisé , si je puis parler de la sorte , par sa propre indignation : ainsi la justice divine , éclatant sur le Fils de Dieu , dans toute sa force , se passe peu à peu en se déchargeant ; la nue crève et se dissipe ; Dieu qui « était en Christ se réconciliant le monde , » commence à ouvrir aux enfants d'Adam cette face bénigne et riante ; et par un retour admirable qui comprend tout le mystère de notre salut , pendant qu'il frappe sans miséricorde son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables , il pardonne sans réserve aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. Mais aussi c'est que sa rigoureuse justice fut si fortement combattue par le Fils de Dieu , qu'il fallut enfin qu'elle se rendit et qu'elle laissât enfin emporter le ciel à une si grande

violence. O ciel, enfin tu nous es ouvert ; nous ne sommes plus des bannis, chassés honteusement de notre patrie !

Ici finit la puissance des ténèbres. « En même temps » que Jésus expira, le voile du temple fut déchiré du haut en bas par le milieu, la terre trembla, les pierres se fendirent, les tombeaux s'ouvrirent. Les corps de plusieurs Saints qui étaient morts ressuscitèrent, et sortant de leurs tombeaux après la résurrection de Jésus, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs personnes ; » en témoignage que par la mort et par le sang de Jésus, le sanctuaire était ouvert, les morts recevaient la vie, l'interdit était levé, tout était changé pour les hommes. Remettons-nous devant les yeux la structure de l'ancien temple, où était le lieu très-saint, le Saint des saints, la partie du sanctuaire la plus intime, celle où était l'arche, où Dieu même avait établi sa résidence, lieu inaccessible à tout autre qu'au souverain pontife, qui encore n'y pouvait entrer qu'une fois l'an. Il était couvert d'un grand voile parsemé de chérubins, pour nous faire souvenir de ce chérubin, qui, avec une épée flamboyante, gardait la porte du paradis, pour empêcher nos premiers pères d'y rentrer, après qu'ils en eurent été chassés. Ces chérubins semblaient dire : N'entrez pas ; rien d'impur ne doit entrer en ce lieu : c'est la figure du ciel où personne ne doit entrer jusqu'à ce que le souverain pontife en ait ouvert l'entrée. C'est le voile qui nous marquait que nous étions interdits, impurs, incapables d'entrer jamais dans le Saint des saints : c'est ce voile qui fut déchiré en deux parts quand Jésus-Christ expira. Le Pontife s'ouvrait l'entrée dans le sanctuaire par le sang des animaux ; mais Jésus-Christ y devait entrer par son propre sang, par l'oblation de lui-même.

Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de péni-

tence : ceux qui demeurèrent au pied de sa croix , et qui lui virent rendre les derniers soupirs , « toute cette multitude présente à ce spectacle , en voyant tout ce qui se passait , s'en retournèrent , frappant leur poitrine. Le centurion , placé vis-à-vis de la croix , le voyant jeter ce grand cri en expirant , glorifia Dieu en disant : C'était vraiment un homme juste , vraiment celui-ci était le Fils de Dieu ! Les hommes placés avec lui pour garder Jésus , ayant vu le tremblement de terre et tous ces prodiges , furent saisis d'une crainte extrême , et s'écrièrent : C'était vraiment le Fils de Dieu ! Toutes les personnes qui étaient connues de Jésus , et plusieurs femmes se tenaient à l'écart , considérant ce spectacle. Parmi elles étaient Marie-Madeleine , Marie , mère de Jacques le mineur et de Joseph [c'est la même que Marie femme de Cléophas] , Salomé , mère des enfants de Zébédée , qui allaient à sa suite dans la Galilée pour lui rendre leurs services , et beaucoup d'autres qui étaient venues avec lui à Jérusalem. »

« Ce jour-là étant celui de la préparation de la Pâque et la veille du sabbat , les Juifs , de peur que les corps ne restassent en croix le jour de ce sabbat , qui était une grande fête , prièrent Pilate de leur faire rompre les jambes et de les enlever. Les soldats vinrent et rompirent les jambes du premier et de l'autre qui avait été crucifié avec lui. Étant venus à Jésus , et voyant qu'il était déjà mort , ils ne lui rompirent pas les jambes ; mais un des soldats lui perça le côté avec une lance , et il en sortit aussitôt du sang et de l'eau. Celui qui le vit en rend témoignage , et son témoignage est véritable ; et il sait qu'il dit vrai , afin que vous croyiez aussi. » Les choses arrivèrent afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie : Vous ne briserez aucun de ses os ; et ailleurs , l'Écriture dit : Ils verront qui ils ont percé. » Il y a une source de sang et de grâce qui n'a pas été encore ouverte. Venez , ô soldat , percez son côté , un secret résér-

voir de sang doit encore couler sur nous par cette blessure : voyez ruisseler ce sang et cette eau du côté percé de Jésus ; c'est l'eau du baptême , c'est l'eau de la pénitence , l'eau de nos larmes pieuses. Que cette eau est efficace pour laver nos crimes ! mais elle ne peut rien qu'étant jointe au sang de Jésus , dont elle tire toute sa vertu. J'entends le mystère ; je découvre la cause profonde pour laquelle le divin Sauveur prodiguant tant de sang avant sa mort , nous en gardait encore après sa mort même : celui qu'il répand avant sa mort , faisait le prix de notre salut ; celui qu'il répand après , nous en montre l'application par les Sacraments de l'Église.

« Quand le soir fut venu , un homme riche , du lieu d'Arimathie , appelé Joseph , se rendit auprès de Pilate. C'était un homme distingué , juste et vertueux , qui avait le rang de décurion. Il était disciple de Jésus , mais en secret par crainte des Juifs. Il n'avait adhéré ni à leurs desseins , ni à leurs actes , et il était dans l'attente du royaume de Dieu. Il se présenta hardiment à Pilate , et lui demanda le corps de Jésus. Pilate s'étonna que Jésus fût déjà mort ; il fit appeler le centurion et s'informa de lui si vraiment il était mort. Sur la réponse affirmative du centurion , Pilate fit donner le corps à Joseph. Nicodème , celui qui était allé autrefois trouver Jésus la nuit , vint aussi , apportant environ cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès. Joseph acheta un linceul , et lorsqu'il eut fait ôter Jésus de la croix , il l'en fit envelopper , et on entoura le corps de linges et d'aromates , suivant la coutume des Juifs pour ensevelir les morts. »

« Au lieu où Jésus avait été crucifié , était un jardin , et dans ce jardin un sépulcre neuf , où personne n'avait encore été mis. C'est là qu'ils déposèrent Jésus , à cause de la préparation du sabbat des Juifs , parce que le sépulcre était proche. [Il fallait qu'on eût le temps d'y porter le corps avant que le repos du sabbat commençât.] Ce tombeau ,



appartenait à Joseph d'Arimathie qui l'avait fait creuser nouvellement dans le roc. Après y avoir fait placer le corps de Jésus, et en avoir fermé l'entrée avec une grande pierre, il s'en alla. »

Quand je vois ces riches tombeaux sous lesquels les grands de la terre semblent vouloir cacher la honte de leur corruption, je ne puis assez m'étonner de l'extrême folie des hommes, qui érigent de si magnifiques trophées à un peu de cendre et à quelques vieux ossements. C'est en vain que l'on enrichit leurs cercueils de marbre et de bronze ; c'est en vain que l'on déguise leur nom véritable par ces titres superbes de monuments et de mausolées. Que nous profite après tout cette vaine pompe, si ce n'est que le triomphe de la mort est plus glorieux, et les marques de notre néant plus illustres ? Il n'en est pas ainsi du sépulcre de mon Sauveur. La mort a eu assez de pouvoir sur son divin corps ; elle l'a étendu sur la terre, sans mouvement et sans vie : elle n'a pas pu le corrompre ; et nous lui pouvons adresser cette parole que Job disait à la mer : « Tu iras jusque-là, et ne passeras plus outre : cette pierre donnera des bornes à ta furie, » et à ce tombeau, comme à un rempart invincible, seront enfin rompus tes efforts.

C'est pourquoi Notre-Seigneur, après avoir subi volontairement une mort infâme, il veut après cela que « son sépulcre soit honorable, » comme dit le prophète Isaïe. Il est situé au milieu d'un jardin, taillé tout nouvellement dans le roc ; et de plus il veut qu'il soit vierge aussi bien que le sein de sa mère, et que personne n'y ait été posé devant lui : davantage, il faut à son corps cent livres de baume du plus précieux, et un linge très-fin et très-blanc pour l'envelopper. Et après que, durant le cours de sa vie, « il s'est rassasié de douleurs et d'opprobres, » nous dit le Prophète, vous diriez qu'il soit devenu délicat dans sa sépulture : n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il se pré-

paraît un lit plutôt qu'un sépulcre ? Il s'y est reposé doucement jusqu'à ce que l'heure de se lever fût venue ; mais tout d'un coup il s'est éveillé , et en se levant , il a éveillé la foi endormie des apôtres.

« C'était donc le jour de la préparation du sabbat [le vendredi] , et l'heure approchait où le sabbat commençait [au coucher du soleil]. Marie-Madeleine et l'autre Marie, qui étaient venues avec Jésus de la Galilée, s'étaient assises vis-à-vis du sépulcre ; elles avaient suivi [le convoi] , et avaient examiné avec attention le tombeau , et comment le corps y avait été placé. (1) Elles revinrent préparer des aromates et des parfums , et puis gardèrent le repos commandé à cause du sabbat. »

« Le jour suivant , qui était le lendemain du jour appelé la préparation du sabbat , les princes des prêtres et des Pharisiens s'assemblèrent et se rendirent chez Pilate. Seigneur , lui dirent-ils , nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit pendant qu'il vivait : Je ressusciterai trois

(1) Le Saint-Sépulcre se composait de deux parties , toutes deux taillées dans le roc. La première et la plus extérieure , formait comme un parvis , ou vestibule , entièrement ouvert sur le devant , et pouvant contenir une vingtaine de personnes. La seconde , pièce qui est proprement le sépulcre , communique avec la première par une porte qui a à peine deux pieds de large sur trois de haut. Ce caveau est de forme carrée ; ses côtés ont six pieds de longueur ; la hauteur est d'environ huit à neuf pieds. En entrant à droite , on trouve comme un lit de pierre , réservé en creusant le roc , haut de deux pieds , large de trois , et long de six , dans le sens du levant au couchant. C'est sur ce lit que fut déposé le corps du Sauveur ; une légère dépression marque la place précise qu'il occupait. Voilà l'état primitif du saint tombeau tel qu'il existe encore sous le revêtement de marbre blanc qui le couvre en tout sens. La porte étroite qui fait communiquer ensemble les deux parties du tombeau est celle qui était fermée par la grosse pierre dont parle l'Évangile , et au travers de laquelle regardaient , en se baissant , ceux qui n'entraient pas dans le sépulcre. La partie antérieure du vestibule est aujourd'hui fermée par une muraille et une porte de menuiserie ; une petite chapelle de marbre recouvre entièrement le monument , et est isolée au-dessous de l'immense dôme de l'église du Saint-Sépulcre.

jours après ma mort. Or donnez donc que le sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent dérober son corps et ne disent au peuple : Il est ressuscité d'entre les morts, erreur qui serait pire que la première. Pilate leur dit : Vous avez une garde, allez, faites-le garder comme vous l'entendrez. Ils s'en allèrent donc et placèrent des gardes au sépulcre, après l'avoir bien fermé et y avoir apposé leurs sceaux. »

## LXVIII

## RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Le Fils de Dieu toujours véritable accomplit fidèlement ce qu'il avait prédit aux Juifs infidèles en des termes mystérieux, dont ils n'avaient pas entendu le sens, et qu'ils avaient pris pour un blasphème. « Renversez ce temple, » leur avait-il dit, « et je le redresserai en trois jours. Il voulait parler, » dit l'Évangéliste, « du temple de son corps, » temple vraiment saint et auguste, construit par le Saint-Esprit, consacré d'une huile céleste par la plénitude des grâces et « dans lequel la divinité habitait corporellement. » Les Juifs violents et sacrilèges, avaient non-seulement profané, mais abattu et ruiné ce bel édifice; et il n'était pas juste que l'ouvrage du Saint-Esprit fût détruit et aboli par des mains profanes. Aussi aujourd'hui ce temple sacré, qui, tout abattu qu'il était, portait toujours en lui-même un principe de résurrection, se relève sur ses propres ruines, plus auguste et plus magnifique qu'il ne fût jamais.

« Lorsque le sabbat fut passé, [c'est-à-dire, le jour même du sabbat après le coucher du soleil,] Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé achetèrent des parfums qu'elles destinaient à embaumer le corps de Jésus.

Le lendemain du sabbat, elles partirent de grand matin, et il ne faisait pas encore clair, et vinrent au sépulcre en portant les aromates qu'elles avaient préparés; elles y arrivèrent que le soleil était déjà levé. Elles se disaient entr'elles [en chemin] : Qui nous ôtera la pierre du sépulcre ? Car elle était très-grosse. [Déjà] un grand tremblement de terre s'était fait. Un ange du Seigneur descendit du ciel, s'approcha et renversa la pierre sur laquelle il s'assit. Son visage brillait comme un éclair, et son vêtement était blanc comme la neige. La terreur qu'il inspira aux gardes fut telle qu'ils restèrent comme morts. »

« Les femmes virent la pierre renversée et le sépulcre ouvert; elles y entrèrent et ne trouvèrent pas le corps du Seigneur Jésus. Madeleine courut et vint trouver Simon Pierre et l'autre disciple que Jésus aimait, et leur dit : On a enlevé le Seigneur de son tombeau et nous ne savons où on l'a mis. A cet avis, Pierre sortit avec l'autre disciple, et ils allèrent au sépulcre. Ils couraient tous deux ensemble, mais l'autre disciple courut plus vite que Pierre, et y arriva le premier. S'étant incliné, il vit les linges posés à terre, mais il n'entra pas. Simon Pierre qui le suivait arriva et entra dans le sépulcre, où il vit les linges posés à terre, et le suaire qui avait servi à couvrir la tête de Jésus, non pas avec les autres linges, mais roulé et placé dans un endroit à part. Alors, l'autre disciple qui était arrivé le premier au sépulcre, entra : il vit, et il crut. Car ils ne connaissaient pas encore que l'Écriture dit qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre les morts. » Pierre et Jean courent au tombeau : Jean arrive le premier, mais le respect le retient, et il n'ose entrer devant Pierre dans les profondeurs. C'est Pierre qui voit le premier les linges de la sépulture posés à un coin du tombeau sacré, et les premières dépouilles de la mort vaincue. Voyez comme l'Église se forme avec toute sa bienheureuse subordination au sépulcre

de Jésus-Christ ressuscité ; et voyez en même temps comme les apôtres sortent peu à peu de leur erreur , Dieu les en tirant pas à pas.

« Pierre se retira, étonné en lui-même de ce qui était arrivé. Cependant Marie-Madeleine restait en dehors du sépulcre et elle pleurait. Les yeux tout en larmes, elle se baissa et regarda à l'intérieur du tombeau, et elle vit deux anges en habits blancs, assis l'un à la tête, l'autre aux pieds [du lit de pierre] où le corps de Jésus avait été déposé. Femme, lui dirent-ils, pourquoi pleurez-vous ? Elle leur répondit : Parce qu'on a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. Après ces paroles, elle se retourna et elle vit Jésus debout, mais elle ne savait pas que ce fût Jésus. Femme, lui dit-il, pourquoi pleurez-vous ? qui cherchez-vous ? Celle-ci le prenant pour le jardinier, lui répondit : Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. Jésus lui dit : Marie ! — Rabboni, c'est-à-dire, Maître ! s'écria-t-elle [à cette voix] qui la fit retourner. Mais Jésus lui dit : Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père ; mais allez trouver mes frères, et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et vers le vôtre, vers mon Dieu et vers le vôtre. »

« Ainsi donc, à sa résurrection qui eut lieu le matin du premier jour de la semaine, Jésus apparut d'abord à Marie-Madeleine, qu'il avait délivrée de sept démons. Cependant les autres femmes » [qui n'avaient pas été témoins de l'apparition de Jésus à Madeleine, et qui après avoir quitté le tombeau vide y étaient revenues], « étaient encore dans la consternation, lorsque deux hommes se montrèrent à elles avec des vêtements éclatants. Elles furent effrayées et baissèrent leurs regards vers la terre ; mais l'un des anges leur dit : Ne craignez point, vous ; je sais que vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Pourquoi cherchez-

vous un vivant parmi les morts ? il n'y est plus, il est ressuscité, comme il l'a dit. Souvenez-vous de ses paroles, tandis qu'il était encore dans la Galilée : Il faut que le Fils de l'homme soit livré entre les mains des hommes pécheurs, qu'il soit crucifié, et qu'il ressuscite le troisième jour. Venez et voyez le lieu où le Seigneur avait été mis. Maintenant hâtez-vous d'aller dire à ses disciples et à Pierre : Le Seigneur est ressuscité, il vous précèdera dans la Galilée ; là vous le verrez, comme il vous l'a dit. Je vous en avertis d'avance. Elles se ressouvinrent alors de ses paroles. »

« Elles sortirent aussitôt du sépulcre avec une grande joie mêlée de frayeur, et coururent pour aller annoncer aux disciples cette nouvelle, dont elles ne parlèrent à personne [sur la route], tant elles étaient effrayées. Tout à coup Jésus se présenta devant elles, en leur disant : Je vous salue. Elles s'approchèrent jusqu'à ses pieds, les embrassèrent et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : Ne craignez point, allez et annoncez à mes frères qu'ils aillent en Galilée ; ils me verront là. A leur retour du sépulcre, elles annoncèrent aux onze et à tous les autres tout ce qui leur était arrivé. Ce fut Jeanne et Marie mère de Jacques, et les autres qui étaient avec elles, qui apportèrent ces nouvelles aux Apôtres ; mais ceux-ci prirent leurs discours pour des rêveries, et ne les crurent pas. Marie-Madeleine était aussi venue dire aux disciples : J'ai vu le Seigneur et voilà ce qu'il m'a dit. Mais en l'entendant dire que Jésus était vivant et qu'elle l'avait vu, ils n'ajoutèrent point foi à ses paroles. »

« Pendant que les femmes s'en allaient, quelques-uns des gardes rentrèrent dans la ville et apprirent aux princes des prêtres tout ce qui s'était passé. Ceux-ci s'étant assemblés avec les sénateurs, et en ayant délibéré avec eux, donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, en leur disant : Dites que ses disciples sont venus la nuit, et ont dérobé son corps pendant que vous dormiez. Si le gouver-

neur vient à le savoir , nous lui persuaderons que c'est la vérité , et nous vous mettrons à l'abri de toute punition. Les soldats , ayant reçu l'argent , parlèrent selon qu'ils avaient été endoctrinés. C'est ainsi que ce bruit qu'ils répandirent s'est conservé parmi les Juifs jusqu'à ce jour. »

## LXIX

### DIVERSES APPARITIONS DE JÉSUS-CHRIST APRÈS SA RÉSURRECTION.

Le Fils de Dieu a travaillé à son Église durant sa vie , à sa mort , à sa glorieuse résurrection , mais toujours sur le même plan. Durant les jours de sa vie mortelle , il a choisi ses apôtres ; il a dit à Pierre ; que « sur cette pierre il bâtirait son Église , contre laquelle « l'enfer serait toujours faible : « Vous voyez les matériaux déjà préparés : les apôtre sont appelés et Pierre est mis à leur tête. Jésus-Christ ne sera pas plus tôt ressuscité que nous le verrons commencer à élever l'édifice , mais toujours sur les mêmes fondements : car écoutez ce que dit l'ange aux pieuses femmes : « Allez dire à ses disciples et à Pierre. » Dieu commence à réveiller la foi des apôtres , et il réveille principalement Pierre , qui était le premier de tous ; Pierre qui , pour cette même raison devait être le plus fort , et qui , d'abord le plus infidèle , puisqu'il avait su renier son maître , devait enfin confirmer ses frères , « afin , » comme dit l'apôtre , « que la force fût perfectionnée dans l'infirmité , et que la main de Jésus-Christ parût partout. » Dieu les tire pas à pas de leur erreur , afin qu'une profonde réflexion sur leurs torts leur fasse entendre que Jésus-Christ seul avait pu ressusciter leur foi éteinte. Mais il faut avancer l'ouvrage , et il est temps que Jésus-Christ paraisse aux apôtres : tout se fera sur le même plan sur lequel on a commencé. Saint Paul , fidèle témoin , nous apprend que « Jésus-Christ apparut à

Pierre, et après aux onze. » Saints apôtres, le temps es-  
 venu que Jésus-Christ vous veut rendre les dignes témoins  
 de sa résurrection ; et afin que tout le corps soit inébranla-  
 ble , il commence par affermir celui qu'il a mis à la tête :  
 c'est aussi lui qui doit porter la parole au nom de vous  
 tous. Pierre qui a dit le premier : « Vous êtes Christ, Fils  
 du Dieu vivant , » a aussi prêché le premier : Vous êtes le  
 Christ ressuscité, le premier-né d'entre les morts ; et l'É-  
 glise va être fondée autant sur la foi de la résurrection de  
 Jésus-Christ , que sur celle de sa génération éternelle.

Saint Paul nous apprend encore que Jésus-Christ « se fit  
 voir ensuite à Jacques [le mineur], et à plus de cinq cents  
 frères assemblés. » Le jour de ces apparitions n'est pas indi-  
 qué , mais] « le jour même ; » [de la résurrection] « deux  
 de ses disciples se rendaient à un bourg appelé Emmaüs ,  
 distant d'environ soixante stades de Jérusalem , [deux lieues  
 et demie]. Tandis qu'ils s'entretenaient et qu'ils raisonnaient  
 ensemble , Jésus lui-même se joignit à eux et marcha avec  
 eux ; mais ils avaient un voile sur les yeux pour ne le pas  
 connaître, et il leur dit : Quels sont ces discours que vous  
 tenez ensemble en marchant, et pourquoi êtes-vous tristes ?  
 L'un d'eux, nommé Cléophas, lui répondit : Vous êtes  
 donc le seul qui soyez si étranger dans Jérusalem, et qui  
 ignoriez ce qui s'y est passé ces jours derniers ? Et quoi ?  
 leur dit-il. Ils lui répondirent : Touchant Jésus de Nazareth  
 qui fut un prophète, puissant en œuvres et en paroles, de-  
 vant Dieu et devant tout le peuple ; et comment les princes  
 des prêtres et les principaux de notre nation l'ont livré pour  
 le faire condamner à mort et l'ont crucifié. Pour nous,  
 nous espérons qu'il devait racheter Israël ; et cependant,  
 après tout cela, voilà aujourd'hui le troisième jour que ces  
 choses se sont passées. Il est vrai que quelques femmes, de  
 celles qui étaient avec nous, nous ont effrayés ; car étant  
 allées avant le jour à son tombeau, elles n'ont pas trouvé



son corps , et selon ce qu'elles sont venues même nous dire, elles ont vu des anges qui leur ont annoncé que Jésus était vivant. Quelques-uns des nôtres sont allés au sépulcre , et ont vu que les femmes disaient vrai ; mais pour lui , ils ne l'ont pas trouvé. »

« O insensés , leur dit Jésus lui-même , hommes dont le cœur est tardif à croire tout ce que les prophètes ont dit ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrit toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse , et par tous les prophètes , il leur interprétait tous les passages de l'Écriture qui le regardaient. Cependant ils approchaient du bourg où ils allaient , et Jésus feignit de vouloir aller plus loin. Mais ils le contraignirent à s'arrêter , en lui disant : Demeurez avec nous , Seigneur , puisqu'il se fait tard , et le jour baisse. Et il entra avec eux. »

« Pendant qu'il était à table avec eux , il prit du pain , le bénit, le rompit et le leur présenta. Ce fut à cet instant que leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils le reconnurent , mais il disparut à leurs regards. Ils se dirent alors l'un à l'autre : Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous-mêmes , pendant qu'il nous parlait durant le chemin , et qu'il nous dévoilait le sens des Écritures ? Se levant aussitôt, ils retournèrent à Jérusalem , et trouvèrent les onze réunis avec ceux de leur compagnie , et disant : Le Seigneur est vraiment ressuscité et il a apparu à Simon. Eux , à leur tour , racontèrent ce qui s'était passé dans le chemin et comment ils l'avaient reconnu dans la fraction du pain ; mais ils ne les crurent pas. »

« Cependant , tandis qu'ils s'entretenaient sur ce sujet , le soir même du jour qui était le premier de la semaine , et que les portes de la maison où les disciples étaient assemblés étaient fermées , à cause de leur crainte des Juifs , Jésus apparut aux onze qui étaient à table , et leur dit : La paix soit avec vous ! C'est moi , ne craignez rien. Il leur

reprocha leur incrédulité et la dureté de leur cœur, qui les avait empêchés de croire ceux qui l'avaient vu ressuscité. Troublés et saisis de frayeur, ils croyaient voir un esprit. Pourquoi êtes-vous troublés ? leur dit-il, et pourquoi s'élève-t-il tant de différentes pensées dans votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est moi-même. Touchez et voyez : un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. Après ces paroles, il leur montra ses mains, ses pieds et son côté. »

« Les disciples se réjouirent de voir le Seigneur. Cependant comme au milieu de leur joie et de leur étonnement, ils ne croyaient point encore [complètement], il leur dit : Avez-vous ici quelque chose à manger ? Ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Il en mangea devant eux, prit ce qui restait et le leur donna. »

« Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous ! Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie. Après ces paroles, il souffla et leur dit : Recevez le Saint-Esprit : ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux dont vous les retiendrez, ils leur seront retenus. » Lorsqu'il parle ainsi aux apôtres, Jésus-Christ nous enseigne assez que la pénitence est un sacrement. Par où nous voyons clairement que l'Esprit qui purge les péchés des hommes doit être communiqué aux fidèles par le ministère des saints apôtres, et c'est ce que nous appelons sacrement, quand un ministère visible opère intérieurement le salut des âmes.

« Thomas, l'un des douze, celui qu'on appelait Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent : Nous avons vu le Seigneur. Mais il leur répondit : Si je ne vois à ses mains la plaie faite par les clous, et si je ne mets le doigt dans ces trous, et si je ne mets la main dans la plaie de son côté, je ne croirai pas. Huit jours après, les disciples se trouvaient encore réunis dans le même lieu,

et Thomas était avec eux. Jésus entra, les portes fermées, et, debout au milieu d'eux, il leur dit : La paix soit avec vous ! Il dit ensuite à Thomas, entrez ici votre doigt, et voyez mes mains; approchez votre main, et mettez-la dans mon côté. Ne soyez donc pas incrédule, mais fidèle. Thomas lui répondit : Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. Jésus lui dit : Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; bienheureux ceux qui croient et ne voient point. » La véritable épreuve de la foi, c'est de croire ce qu'on ne voit pas. Tant que Jésus-Christ a été sur la terre, sa présence a soutenu la foi de ses disciples : aussitôt qu'il fut arrêté, leur foi tomba : et ceux qui auparavant croyaient en lui comme au Rédempteur d'Israël, commencèrent à dire froidement : « Nous espérions qu'il devait racheter Israël : » comme s'ils disaient : Mais maintenant après son supplice, nous avons perdu cette espérance. Voilà donc la foi des apôtres morte avec Jésus-Christ. Mais quand le Saint-Esprit l'eut ressuscitée, en sorte qu'ils furent plus constamment et plus parfaitement attachés à la personne et à la doctrine de leur maître, qu'ils ne l'étaient pendant sa vie, on vit en eux une véritable foi.

« Jésus fit encore en présence de ses disciples beaucoup d'autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre; mais ceux-ci sont écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

## LXX

PÊCHE MIRACULEUSE. — SAINT PIERRE EST ÉTABLI PASTEUR DE  
TOUT LE TROUPEAU.

« Jésus se montra ensuite à ses disciples au bord de la mer de Tibériade. Voici comment il se fit voir. Il y avait

ensemble Simon Pierre, Thomas qu'on appelait Didyme, Nathanaël qui était de Cana en Galilée, les fils de Zébédée et deux autres de ses disciples. Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher. Ils lui dirent : Nous allons aussi avec vous. Ils sortirent et se mirent dans une barque; mais cette nuit-là ils ne prirent rien. Le matin étant venu, Jésus était debout sur le rivage; cependant les disciples ne reconnurent pas que c'était Jésus. Alors Jésus leur dit : Enfants, n'avez-vous rien à manger ? Non, lui répondirent-ils. Jetez, leur dit-il, le filet du côté droit de la barque et vous en trouverez. Ils le jetèrent et ne pouvaient plus le retirer, tant les poissons étaient nombreux. »

« Le disciple que Jésus aimait dit alors à Pierre : C'est le Seigneur. Simon Pierre entendant que c'était le Seigneur, mit sa tunique, car il était nu, et se jeta dans la mer. Les autres disciples qui n'étaient loin de la terre que d'environ deux cents coudées, vinrent avec la barque en tirant le filet plein de poissons. Dès qu'ils furent descendus à terre, ils virent des charbons allumés, avec du poisson par dessus, et du pain. Jésus leur dit : Apportez du poisson que vous venez de prendre. Simon Pierre monta dans la barque et tira à terre le filet plein de cent cinquante-trois gros poissons. Et malgré cette grande quantité, le filet ne se rompit pas. Jésus leur dit : Venez, dinez; cependant aucun de ceux qui se préparaient à manger n'osait lui demander : Qui êtes-vous ? sachant que c'était le Seigneur. Jésus s'approcha, prit du pain, le leur donna, et en fit autant du poisson. C'était la troisième fois que Jésus se montrait à ses disciples, depuis qu'il était ressuscité d'entre les morts, [en ne comptant que pour une, dit Saint Augustin, toutes les apparitions d'un même jour.] »

Après qu'ils eurent pris leur repas, Jésus, « pour donner la dernière forme à son Église, environné de ses apôtres qui ne se lassaient point de le regarder, « dit à Si-

mon Pierre : Simon , fils de Jean , m'aimez-vous plus que ceux-ci ? » Vous qui êtes le premier en dignité , êtes-vous le premier en amour ? « Oui , Seigneur , répondit-il , vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux. Il lui dit une seconde fois : Simon , fils de Jean , m'aimez-vous ? Oui , Seigneur , lui répondit-il , vous savez que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes agneaux. Il lui dit pour la troisième fois : Simon fils de Jean , m'aimez-vous ? Pierre s'attrista de ce qu'il lui disait une troisième fois : M'aimez-vous ? et il lui dit : Seigneur , vous savez tout , vous savez bien que je vous aime. Jésus lui dit : Paissez mes brebis. » Paissez les petits , paissez les mères ; enfin , avec le troupeau , paissez aussi les pasteurs , qui , à votre égard , seront des brebis ; et aimez plus que tous les autres , puisque mon choix vous élève au-dessus d'eux tous. Ainsi s'achève l'Église : le corps des apôtres reçoit sa dernière forme , en recevant de la main de Jésus-Christ ressuscité un chef qui le représente sur la terre : l'Église est distinguée éternellement de toutes les sociétés schismatiques , qui , faute de reconnaître un chef établi de Dieu de cette sorte , ne sont que confusion ; et le mystère de l'unité , par lequel l'Église est inébranlable , se consomme.

Jésus voyant l'amour de Saint Pierre élevé au plus haut degré où il peut monter en ce monde , ne l'interrogea pas davantage , et lui dit : « En vérité , en vérité , je vous le dis , lorsque vous étiez jeune , vous vous ceigniez vous-même , et vous alliez où vous vouliez ; mais lorsque vous serez devenu vieux , vous étendrez les mains , et un autre vous ceindra , et vous mènera où vous ne voulez pas aller. Il dit cela pour marquer par quelle mort il devait glorifier Dieu ; et après ces paroles , il lui dit : Suivez-moi. » Et où ? à la croix où vous serez attaché avec moi. « Étendez vos mains , » marquant par là le dernier effort que peut faire la charité. Car point de charité plus grande ici-bas que celle qui conduit à donner sa vie pour Jésus-Christ.

La chute de Pierre n'empêche pas l'effet des promesses et des desseins de Jésus-Christ. Car encore qu'il ait renié, et par trois fois, et la dernière fois avec blasphème et exécution, en sorte que dans ce genre de crime, il ne pouvait pas tomber plus bas, Jésus qui fond les cœurs par ses regards, lui en réserve un des plus efficaces et des plus tendres; et cet homme si entêté de lui-même et de son courage, se retire fondant en larmes; et celui qui était tombé, parce que son maître avait détourné sa face pour un moment, apprend qu'il n'est converti que parce qu'il a daigné jeter sur lui un regard. C'est donc alors qu'il commença à recevoir cette force qui lui avait été promise. Sa foi revint plus ferme et plus vigoureuse qu'elle n'avait été devant sa chute: Jésus-Christ accomplit en lui ce qu'il lui avait promis; et il se servit de lui pour confirmer ses frères. C'est pourquoi il fut le premier des apôtres, à qui il apparut après sa résurrection. Il avait apparu à ces femmes pieuses; mais on ne parlait, parmi les frères, que du témoignage de Simon qui les devait confirmer. C'est lui aussi, à qui Saint Jean avait réservé l'honneur d'entrer le premier dans le tombeau, où il n'était arrivé que le second, afin qu'il fût le premier témoin des marques de la résurrection. Dès lors il est marqué que Saint Jean vit ces marques et qu'il crut. Mais on ne célèbre avec distinction parmi les disciples que la foi de Pierre et non celle de Jean.

Lorsqu'ils allèrent à la pêche où Jésus devait apparaître, pour montrer les effets de la pêche spirituelle pour laquelle il les avait choisis, ce fut Pierre qui dit le premier: « Je m'en vais pêcher, » et les autres le suivirent, en disant: « Nous y allons aussi. » Le bien-aimé disciple qui connut Jésus le premier, l'indiqua à Pierre seul, et il lui dit: « C'est le Seigneur. » Ce fut Pierre et non pas Jean, qui se jeta dans la mer: ce fut Pierre et non pas Jean, ni les autres qui amenèrent au Sauveur les cent cinquante-trois pois-

sons mystérieux qui ne rompaient point le filet, et qui figuraient les vrais fidèles qui devaient demeurer pris heureusement dans les rets de la prédication évangélique. Pierre, toujours à la tête de cette pêche mystérieuse, à qui Jésus avait dit spécialement durant sa vie mortelle : « Mène la nacelle en pleine eau, » et « je te ferai pêcheur d'hommes : » qui, à la parole de Jésus, avait en effet amené tant de poissons, que deux barques en furent pleines, jusque presque à couler à fond : ce Pierre lui-même conduit cette pêche encore plus belle et plus mystérieuse, que les apôtres firent sous les yeux de Jésus-Christ ressuscité. Et tout cela en figure de la prédication apostolique, qui, commencée par Saint Pierre le jour de la Pentecôte et les jours suivants, amena tant de milliers d'âmes à Jésus-Christ, et forma à Jérusalem le corps de l'Église, qui devait ensuite se multiplier avec une telle fécondité par toute la terre. Voilà ce que figurait cette pêche des apôtres, Saint Pierre étant à la tête, et les confirmant par son exemple.

Et admirez les circonstances frappantes que Dieu choisit pour former son Église. Comme il avait différé jusqu'à la dernière extrémité l'exécution du commencement de sa promesse, de même ici il en prolonge le plein accomplissement jusqu'au moment où tout doit paraître sans ressource. Il laisse tout tomber jusqu'à l'espérance : « Nous espérions, » disent ses disciples depuis sa mort. Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir ; puis il agit. « Nous espérons : » C'en est fait, notre espérance est tombée et ensevelie avec lui dans le tombeau. Après la mort de Jésus-Christ, ils retournent à la pêche : jamais ils ne s'y étaient livrés durant sa vie, « ils espéraient » toujours. C'est Pierre qui en fait la proposition : « Je vais pêcher ; — nous allons avec vous. » Retournons aux poissons, laissons les hommes. Voilà le fondement qui abandonne l'édifice, le capitaine qui

quitte l'armée : Pierre, le chef des apôtres, va reprendre son premier métier, et les filets, et le bateau qu'il avait quittés. Évangile, que deviendrez-vous ? Pêche spirituelle, vous ne serez plus ! Mais dans ce moment Jésus vient : il ranime la foi presque éteinte de ses disciples abattus ; il leur commande de reprendre le ministère qu'il leur a confié, et les rappelle au soin de ses brebis dispersées : « Paissez mes brebis. » C'en est assez pour leur rendre la paix et relever leur courage. Rassurés désormais par sa parole, fortifiés par son esprit, rien ne les étonnera, rien ne sera capable de les troubler : ni le sentiment de leur faiblesse, ni la vue des obstacles, ni la grandeur du projet, ni le défaut des ressources humaines, rien ne saurait les ébranler dans la résolution d'exécuter ce que leur Maître leur a prescrit ; et déjà espérant contre toute espérance, ils se regardent comme assurés de la révolution qu'ils méditent. Quel étrange changement dans ces esprits grossiers ! Quelle folle présomption, ou quelle sublime et céleste inspiration les anime !

En effet, considérez, je vous prie, l'entreprise de ces pêcheurs. Sans aucune apparence de secours humain, ils partagent le monde entre eux pour le conquérir. Ils se sont mis dans l'esprit de changer par tout l'univers les religions établies, et les fausses et la véritable, et parmi les Gentils et parmi les Juifs. Ils veulent établir un nouveau culte, un nouveau sacrifice, une loi nouvelle ; parce que, disent-ils, un homme qu'on a crucifié en Jérusalem l'a enseigné de la sorte. Cet homme est ressuscité, il est monté aux cieux où il est le Tout-Puissant. Nulle grâce que par ses mains, nul accès à Dieu qu'en son nom. En sa croix est établie la gloire de Dieu ; en sa mort, le salut et la vie des hommes.

Mais voyons par quels artifices ils se concilieront les esprits. Venez, disent-ils, servir Jésus-Christ : quiconque se donne à lui, sera heureux quand il sera mort : en attendant, il faudra souffrir les dernières extrémités. Voilà leur



doctrine , et voilà leurs preuves ; voilà leur fin , voilà leurs moyens.

Dans une si étrange entreprise , je ne dis pas , avoir réussi comme ils ont fait , mais avoir osé espérer , c'est une marque invincible de la vérité. Il n'y a que la vérité ou la vraisemblance qui puisse faire espérer les hommes. Ici tout ce qui se voit , étonne ; tout ce qui se prévoit , est contraire ; tout ce qui est humain est impossible. Donc , où il n'y a nulle vraisemblance , il faut conclure nécessairement que c'est la seule vérité qui soutient l'ouvrage. Que le monde se moque tant qu'il voudra ! encore faut-il que la plus forte persuasion qui ait jamais paru sur la terre , et dans la chose la plus incroyable et parmi les épreuves les plus difficiles , et dans les hommes les plus incrédules et les plus timides , dont le plus hardi a renié lâchement son maître , ait une cause apparente. La feinte ne va pas si loin , la surprise ne dure pas si longtemps , la folie n'est pas si réglée. Car enfin , poussons à bout le raisonnement des incrédules. Qu'est-ce qu'ils veulent penser de nos saints pêcheurs ? Quoi ? qu'ils avaient inventé une belle fable , qu'ils se plaisaient d'annoncer au monde ? mais ils l'auraient faite plus vraisemblable. Que c'étaient des insensés et des imbéciles qui ne s'entendaient pas eux-mêmes ? mais leur vie , mais leurs écrits , mais leurs lois et la sainte discipline qu'ils ont établie , et enfin l'événement même prouvent le contraire. C'est une chose inouïe , ou que la finesse invente si mal , ou que la folie exécute si heureusement : ni le projet n'annonce des hommes rusés , ni le succès des hommes dépourvus de sens. Ce ne sont pas ici des hommes prévenus , qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait. Ce ne sont pas ici des spéculatifs et des curieux , qui ayant rêvé dans leur cabinet sur des choses imperceptibles , sur des mystères éloignés des sens , font leurs idoles de leurs opinions et les défendent jusqu'à mourir. Ceux-ci ne nous

disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu. Leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal prises et défectueuses. Ils nous disent : Nous avons vu, nous avons oui, nous avons touché de nos mains, et souvent, et longtemps, et plusieurs ensemble, ce Jésus-Christ ressuscité des morts. S'ils disent la vérité, que reste-t-il à répondre ? S'ils inventent, que prétendent-ils ? Quel avantage, quelle récompense, quel prix de tous leurs travaux ? S'ils attendaient quelque chose, c'était dans cette vie ou après leur mort. D'espérer pendant cette vie, ni la haine, ni la puissance, ni le nombre de leurs ennemis, ni leur propre faiblesse ne le souffre pas. Les voilà donc réduits aux siècles futurs ; et alors, ou ils attendent de Dieu la félicité de leurs âmes, ou ils attendent des hommes la gloire et l'immortalité de leur nom. S'ils attendent la félicité que promet le Dieu véritable, il est clair qu'ils ne pensent pas à tromper le monde ; et si le monde veut s'imaginer que le désir de se signaler dans l'histoire ait été flatter ces esprits grossiers jusque dans leurs bateaux de pêcheurs, je dirai seulement ce mot : Si un Pierre, si un André, si un Jean, parmi tant d'opprobres et de persécutions, ont pu prévoir de si loin la gloire du Christianisme, et celle que nous leur donnons, je ne veux rien de plus fort pour convaincre tous les esprits raisonnables que c'étaient des hommes divins, auxquels, et l'Esprit de Dieu, et la force toujours invincible de la vérité, faisaient voir, dans l'extrémité de l'oppression, la victoire très-assurée de la bonne cause.

Voilà ce que fait voir la vocation des pêcheurs : elle montre que l'Église est un édifice tiré du néant, une création, l'œuvre d'une main toute-puissante. Voyez la structure, rien de plus grand ; le fondement, c'est le néant même : *vocat ea quæ non sunt*. Si le néant y paraît, c'est donc une véritable création ; on y voit quelques parties brutes pour montrer ce que l'art a opéré.

Jésus avait dit à Pierre : « Suivez-moi. Pierre se retournant vit qu'ils étaient suivis du disciple que Jésus aimait, qui pendant la Cène avait reposé sur son sein, et lui avait dit : Seigneur, quel est celui qui vous trahira ? Pierre donc l'ayant vu, dit à Jésus : Seigneur, que destinez-vous à celui-ci ? Jésus lui dit : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? Pour vous, suivez-moi. Sur cela le bruit courut parmi les frères que ce disciple ne mourrait pas. Mais Jésus ne dit point : Il ne mourra pas, mais : Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que vous importe ? C'est ce même disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites, et nous savons que son témoignage est véritable. Il y a aussi bien d'autres choses que Jésus a faites, et si on les rapportait en détail, je ne crois pas que le monde pût contenir les livres qu'on en écrirait. »

Pierre demandait à Jésus-Christ : « Seigneur, que destinez-vous à celui-ci ? » Vous m'avez dit quelle sera ma croix, quelle part y donnerez-vous à celui-ci ? Ne vous en mettez point en peine. La croix que je veux qu'il porte ne frappera pas les sens : je me réserve de la lui imprimer moi-même : elle sera principalement au fond de son âme ; ce sera moi qui y mettrai la main, et je saurai bien la rendre pesante. Tout homme que Jésus-Christ aime, il attire tellement son cœur après lui, qu'il ne souhaite rien avec plus d'ardeur que de voir abattre son corps, comme une vieille mesure qui le sépare de Jésus-Christ. Il est donc embrasé du désir du martyre ; et cependant, ô Sauveur, quels supplices lui donnerez-vous ? un exil. Jésus-Christ veut prolonger sa vie, parce qu'il veut encore aggraver sa croix. Il faut vivre jusqu'à une vieillesse décrépite : il faut qu'il voie passer devant lui tous ses frères les saints apôtres, et qu'il survive presque à tous les enfants qu'il a engendrés à Notre-Seigneur. De quoi le consolerez-vous, ô Sauveur

des âmes ? Ne voyez-vous pas qu'il meurt tous les jours , parce qu'il ne peut mourir une fois ? Hélas ! il n'a plus qu'un souffle. Ce vieillard n'est plus que cendre ; et sous cette cendre vous voulez cacher un grand feu. De quoi le consolerez-vous ? Sera-ce par les visions dont vous le gratifierez ? Mais c'est ce qui augmente l'ardeur de ses désirs. O divin Jésus ! quel supplice ! votre amour est trop sévère pour lui. Mais je sais que dans la croix que vous lui donnez « il y a une douleur qui console , » et que le calice de votre passion que vous lui faites boire à longs traits , tout amer qu'il est à nos sens , a ses douceurs pour l'esprit , quand une foi vive l'a persuadé des maximes de l'Évangile.

## LXXI

DERNIÈRES APPARITIONS DE JÉSUS-CHRIST. — PROMESSE DU SAINT-ESPRIT. — ASCENSION.

« Pendant les onze disciples se rendirent en Galilée , sur la montagne où Jésus leur avait commandé de se trouver. En le voyant , ils l'adorèrent ; néanmoins quelques-uns eurent des doutes. Mais Jésus s'approchant , leur parla ainsi : Toute puissance m'est donnée dans le ciel et dans la terre. » Ce qui ne s'entend pas seulement de la toute-puissance que le Père lui a donnée en lui communiquant sa divine essence ; mais d'une sorte de toute-puissance que le Père donne au Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite , où il lui donne comme au Christ et comme au Dieu-Homme , et même selon son humanité , l'entière dispensation de toutes ses grâces. « Allez donc , enseignez toutes les nations , les baptisant au nom du Père , et du Fils , et du Saint-Esprit , et leur apprenant à garder tous les préceptes que je vous ai donnés ; et voilà , je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Allez par tout

le monde , prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé , et celui qui ne croira pas sera condamné. Or voici les prodiges que fera la foi dans ceux qui croiront : ils chasseront les démons en mon nom ; ils parleront de nouvelles langues. Ils dompteront les serpents , et les poisons qu'ils boiront ne leur nuiront pas. Ils imposeront les mains sur les malades et les malades seront guéris. »

[Les apôtres retournèrent à Jérusalem , où Jésus leur apparut de nouveau ,] « et il leur dit : Pendant que j'étais encore avec vous , je vous disais qu'il était nécessaire que tout ce qui est écrit de moi dans la loi de Moïse , dans les Prophètes et dans les Psaumes s'accomplît. Alors il leur ouvrit le sens des Écritures pour qu'ils fussent capables de les entendre. Et il leur dit : C'est ainsi qu'il est écrit , et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrit , et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troisième jour , et qu'on annonçât en son nom la pénitence et la rémission des péchés à tout l'univers , en commençant par Jérusalem. C'est vous qui êtes les témoins de ces choses : et je vais envoyer sur vous la grâce promise par mon Père ; mais vous , demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut. » De quoi donc avaient-ils besoin ? de vertu , de force , de puissance , pour être capables de prêcher sans crainte l'Évangile , et de goûter la joie de souffrir pour Jésus-Christ. Ils avaient besoin , par-dessus la foi , et par-dessus l'amour qu'ils avaient déjà , de recevoir une vertu , une puissance d'en haut. Elle vint , cette vertu , et le Saint-Esprit descendit.

[Ce fut ainsi que] « Jésus se montra plein de vie à ses apôtres après sa Passion. Il leur en donna plusieurs preuves , en leur apparaissant pendant quarante jours et leur parlant du royaume de Dieu. En mangeant avec eux , il leur ordonna de ne point sortir de Jérusalem , mais d'atten-

dre la promesse du Père, que vous avez entendue de ma bouche, leur dit-il. Car Jean, il est vrai, a donné un baptême d'eau; mais vous, vous recevrez le baptême de l'Esprit-Saint dans peu de jours. »

« Ceux qui étaient présents l'interrogèrent : Seigneur, lui dirent-ils, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël? Jésus leur répondit : Ce n'est point à vous de connaître les temps ou les moments dont le Père s'est réservé la disposition. Mais vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui viendra d'en haut sur vous, et vous serez mes témoins dans Jérusalem, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. Après avoir ainsi parlé, il les conduisit hors de la ville jusqu'à Béthanie. Là, élevant les mains il les bénit, et pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et ils le virent s'élever vers les cieux, et une nuée le déroba à leurs regards. Il monta ainsi au Ciel où il est assis à la droite de Dieu. Comme ils le suivaient des yeux vers le ciel où il montait, voilà que deux hommes en vêtements blancs parurent tout à coup auprès d'eux, et leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous là, les yeux tournés en haut? Ce Jésus qui s'est séparé de vous pour aller au ciel, en reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'élever. »

« C'est ainsi, dit Saint Paul, que Jésus, notre avant-coureur, est entré pour nous au dedans du voile, c'est-à-dire au ciel, fait pontife éternellement selon l'ordre de Melchisedech. » Toute la cour céleste accourt au-devant de lui; on publie ses louanges et ses victoires; on chante qu'il a brisé les fers des captifs et que son sang a délivré la race d'Adam éternellement condamnée. La divinité de Jésus, toujours immuable dans sa grandeur, n'a jamais été abaissée; et par conséquent, ce n'est pas la divinité qui est aujourd'hui établie en gloire; car elle n'a jamais rien perdu de sa dignité naturelle. Cette humanité qui a été méprisée,

qui a été traitée si indignement, c'est elle qui est élevée aujourd'hui ; et si Jésus est couronné en ce jour illustre , c'est notre nature qui est couronnée ; c'est elle qui est placée dans ce trône auguste devant lequel le ciel et la terre se courbent. « Celui qui est descendu, dit Saint Paul, c'est lui-même qui est monté : » Celui qui était si petit sur la terre, est infiniment relevé dans le ciel : et par la puissance de Dieu, sa grandeur est crue selon la mesure de sa bassesse. Jésus-Christ, dans l'infirmité de sa chair, au jour de sa passion douloureuse, a livré bataille à Satan et à ses anges rebelles qui étaient conjurés contre lui. Sans doute il est descendu pour combattre, puisqu'il a combattu par sa mort : c'est descendre infiniment à un Dieu, que de mourir cruellement sur un bois infâme. Mais aujourd'hui, ce même Jésus, après son combat, montant à la droite du Père, met tous ses ennemis à ses pieds ; et à la vue d'une si grande puissance, « tout genou se fléchit devant lui, comme dit l'apôtre, dans le ciel, sur la terre, et dans les enfers. »

Mais le Seigneur Jésus n'est pas seulement un roi puissant et victorieux, il est le grand sacrificateur du peuple fidèle et le pontife de la nouvelle alliance. Or, cette qualité de pontife, qui est le principal ornement de notre Sauveur, en qualité d'homme, l'obligeait à se rendre auprès de son Père, pour y traiter les affaires des hommes, desquels il est établi le médiateur. « Le pontife, dit l'apôtre Saint Paul, est établi près de Dieu pour les hommes : » pour cela il faut qu'il s'approche, il faut qu'il intercède, il faut qu'il bénisse. En s'approchant, il nous prépare les grâces, en intercédant, il nous les obtient ; en bénissant, il les épanche sur nous. Or, ces fonctions sont si excellentes qu'aucune créature vivante n'est capable de les exercer dans leur perfection. C'est Jésus, c'est Jésus qui est l'unique et le véritable pontife : c'est lui seul qui approche de Dieu avec

dignité, lui seul qui intercède avec fruit, lui seul qui bœnt avec efficace. Que je suis ravi d'aise, quand je considère Jésus-Christ notre grand sacrificateur officiant devant cet autel éternel, où notre Dieu se fait adorer ! Tantôt il se tourne à son Père pour lui parler de nos misères et de nos besoins ; tantôt il se retourne sur nous, et il nous comble de grâces par son seul regard.

Si Dieu est bon jusqu'à nous donner ce que demandent nos sens, combien plutôt nous donnera-t-il ce que demande notre esprit fait à son image ! Le Tout-Puissant n'aurait fait que des ouvrages peu dignes de lui, si toute sa magnificence ne se terminait qu'à des grandeurs exposées à nos sens infirmes. Tout ce qui n'est pas éternel ne répond ni à la majesté d'un Dieu éternel, ni aux espérances de l'homme à qui il a fait connaître son éternité ; et cette immuable fidélité qu'il garde à ses serviteurs n'aura jamais un objet qui lui soit proportionné, jusqu'à ce qu'elle s'étende à quelque chose d'immortel et de permanent. Il fallait donc qu'à la fin Jésus-Christ nous ouvrit les cieus pour y découvrir à notre foi cette cité permanente où nous devons être recueillis après cette vie. Il nous fait voir que si Dieu prend pour son titre éternel le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, c'est à cause que ces saints hommes sont toujours vivants devant lui.

C'est ainsi que les vérités de la vie future nous sont développées par Jésus-Christ. Il nous les montre, même dans la loi ; la véritable terre promise, c'est le royaume céleste. L'Égypte d'où il faut sortir, le désert où il faut passer, c'est le monde avec ses plaisirs et ses vanités ; c'est là que nous sommes vraiment captifs et errants, séduits par le péché et ses convoitises : il nous faut secouer ce joug pour trouver dans Jérusalem, et dans la cité de notre Dieu, la liberté véritable, et un sanctuaire non fait de main d'homme, où la gloire du Dieu d'Israël nous apparaisse.



Par cette doctrine de Jésus-Christ, le secret de Dieu nous est découvert, la loi est toute spirituelle, ses promesses nous introduisent à celle de l'Évangile et y servent de fondement. Une même lumière nous paraît partout : elle se lève sous les patriarches ; sous Moïse et sous les prophètes, elle s'accroît ; Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude.

A ce Christ, à cet Homme-Dieu, à cet homme qui tient sur la terre, comme parle Saint Augustin, la place de la vérité, et la fait voir personnellement résidente au milieu de nous ; à lui, dis-je, était réservé de nous montrer toute vérité, c'est-à-dire, celle des mystères, celle des vertus, et celle des récompenses que Dieu a destinées à ceux qu'il aime.

FIN.



# TABLE.

<b>INTRODUCTION:</b>	<b>Page 5</b>
<b>LA VIE ET LA DOCTRINE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.</b>	
I. Préface de Saint Luc. — Tableau général de la vie de Jésus-Christ. — Génération éternelle du Verbe.	9
II. Jésus-Christ libérateur et Rédempteur annoncé par les prophéties depuis l'origine du monde.	19
III. Le Précurseur. — Annonciation. — Visitation. — Naissance de Saint Jean-Baptiste. — Cantique de Zacharie.	29
Appendice au Chapitre III, sur l'état de la Judée au temps de Jésus-Christ, et sur la nature physique de cette contrée.	45
IV. Doute de Saint Joseph. — Naissance de Jésus-Christ. — Sa Circoncision. — Sa Généalogie.	52
V. Adoration des Mages. — Purification. — Fuite en Égypte. — Massacre des Innocents. — Retour à Nazareth.	62
VI. Vie cachée de Jésus, jusqu'à son baptême.	72
VII. Prédication de Saint Jean-Baptiste. — Baptême de Jésus-Christ. — Jeûne et tentation de Jésus-Christ dans le désert. — Témoignages rendus par Saint Jean-Baptiste. — Vocation d'André, de Pierre, de Philippe et de Nathanaël.	78
VIII. Noces de Cana. — Séjour à Capharnaüm. — Seconde vocation de Pierre et d'André, suivie de celle de Jacques et de Jean. — Voyage à Jérusalem pour la fête de Pâques. — Vendeurs chassés du Temple.	94
Première Pâque.	101
IX. Entretien avec Nicodème.	102
X. Jésus-Christ prêche et baptise. — Nouveau témoignage de Jean-Baptiste; il est mis en prison. — Retour de Jésus-Christ en Galilée par la Samarie.	105
XI. La Samaritaine.	109

XII. Guérison du fils d'un seigneur, d'un possédé et de la belle-mère de Saint Pierre. — Leçons adressées à trois hommes.	115
XIII. Tempête apaisée. — Guérison de deux possédés. — Pourceaux précipités dans la mer. — Paralytique guéri. — Vocation de Saint Matthieu. — Jésus mange avec les pécheurs. — Dispute touchant le jeûne.	119
XIV. Jésus guérit l'hémorroïsse, ressuscite la fille de Jaïre, rend la vue à des aveugles, et délivre un possédé.	125
XV. Deuxième Pâque. — Piscine. — Guérison d'un homme malade depuis trente-huit ans. — Discours de Jésus-Christ aux Juifs.	128
XVI. Pécheresse aux pieds de Jésus. — Épis rompus le jour du Sabbat.	133
XVII. Guérison d'un homme dont la main était desséchée. — Douceur de Jésus-Christ prédite.	137
XVIII. Vocation des douze Apôtres. — Sermon sur la montagne.	139
XIX. Suite du sermon sur la montagne.	152
XX. Fin du sermon sur la montagne.	161
XXI. Guérison d'un lépreux, et du serviteur d'un Centurion. — Résurrection du fils d'une veuve de Naïm. — Saint Jean-Baptiste députe deux de ses disciples à Jésus-Christ, qui le loue hautement.	165
XXII. Saintes femmes à la suite de Jésus-Christ. — Ses parents veulent se saisir de sa personne. — Guérison d'un possédé aveugle et muet. — Blasphème des Phariséens. — Pêché contre le Saint-Esprit.	172
XXIII. Signe de Jonas. — État d'une âme où le démon reste après l'avoir quittée. — Exclamation d'une femme. — Mère et frères de Jésus. — Parabole de la semence.	175
XXIV. Paraboles de l'ivraie, du grain de sénevé, du levain, du filet jeté dans la mer. — Prédication de Jésus-Christ à Nazareth, dont les habitants veulent le faire mourir.	180
XXV. Mission des douze Apôtres. — Instructions que Jésus leur donne avant leur départ.	186
XXVI. Décollation de Saint Jean-Baptiste. — Multiplication de cinq pains et de deux poissons. — Jésus marche sur les eaux et y soutient Saint Pierre.	190

<b>XXVII.</b> Discours de Jésus-Christ sur l'Eucharistie. — Murmures des Juifs.	197
<b>XXVIII.</b> Suite du discours sur l'Eucharistie. — Scandale de plusieurs disciples. — Constance des Apôtres.	200
<b>XXIX.</b> Plaintes des Pharisiens; leurs traditions rejetées. — Guérison de la fille de la Cananée.	204
<b>XXX.</b> Guérison d'un sourd-muet. — Multiplication des sept pains. — Demande d'un prodige dans le ciel. — Levain des Pharisiens et des Sadducéens.	208
<b>XXXI.</b> Aveugle de Bethsaïde. — Confession de Saint Pierre. — Promesse des clefs. — Jésus prédit sa passion; il reprend Saint Pierre. — Obligation de renoncer à soi-même et de porter sa croix.	211
<b>XXXII.</b> Transfiguration. — Retour d'Élie annoncé. — Contraste des humiliations de Jésus-Christ avec sa gloire.	214
<b>XXXIII.</b> Guérison d'un lunatique. — Démon qu'on ne chasse que par la prière et le jeûne. — Jésus prédit encore sa mort et sa résurrection. — Paiement du tribut.	217
<b>XXXIV.</b> Les disciples disputent sur la préséance. — Jésus enseigne l'humilité, la fuite des occasions de pécher, l'estime des petits et des humbles, le pardon des injures. — Parabole du mauvais serviteur.	221
<b>XXXV.</b> Jésus va en secret à Jérusalem pour la fête des Tabernacles. — Rencontre de dix lépreux. — Jésus se montre à la fête des Tabernacles; il prêche dans le Temple. — Diversité des jugements qu'on porte sur lui. — On envoie des archers pour le prendre.	225
<b>XXXVI.</b> Eau mystique. — Effusion du Saint-Esprit. — Opinions diverses des Juifs sur Jésus-Christ. — Les Prêtres tiennent conseil contre lui. — Observation de Nicodème. — La femme adultère.	230
<b>Appendice.</b> — Description de Jérusalem et de ses alentours, telle qu'elle était au temps de Jésus-Christ, et telle qu'elle est de nos jours.	233
<b>XXXVII.</b> Autre discours de Jésus-Christ aux Juifs. — Il rend témoignage de lui-même. — Lui seul délivre de l'esclavage du péché. — Ses reproches aux Juifs. — Ils veulent le lapider.	252
<b>XXXVIII.</b> Aveugle-né. — Jésus est le bon Pasteur.	258
<b>XXXIX.</b> Jésus choisit soixante-douze disciples et les envoie annoncer l'Évangile. — Leur retour. — Paroles de Jé-	

sus sur le bonheur de ceux qui l'ont vu, sur la douceur de son joug, sur l'amour de Dieu et du prochain, etc. — Parabole du Samaritain. — Marthe et Marie.	264
XL. Autres enseignements de Jésus-Christ, sur la prière, etc. — Nouvelle condamnation des Pharisiens.	265
XLI. Instructions au peuple et aux disciples. — Jésus refuse d'être arbitre entre deux frères. — Le bon et le mauvais serviteur.	272
XLII. Autres instructions de Jésus-Christ. — Nécessité de la pénitence. — Guérison d'une femme courbée opérée le jour du Sabbat. — Petit nombre de ceux qui sont sauvés.	280
XLIII. Hydropique guéri le jour du Sabbat. — Festin des noces. — Préférer Jésus-Christ à tout.	283
XLIV. Fête de la dédicace. — Brebis de Jésus. — Parabole de la brebis égarée et de la dragme perdue. — Parabole de l'Enfant prodigue.	287
XLV. Paraboles de l'économe et du mauvais riche.	292
XLVI. Prier avec persévérance. — Le Pharisien et le Publicain. — Indissolubilité du mariage. — Jésus bénit les petits enfants.	295
XLVII. Difficulté du salut pour les riches. — Il faut tout quitter pour suivre Jésus-Christ. — Parabole des ouvriers de la vigne.	299
XLVIII. Résurrection de Lazare. — Premier conseil tenu contre Jésus-Christ, où Caïphe prophétise. — Jésus se retire à Éphrem.	302
XLIX. Retour de Jésus-Christ à Jérusalem. — Il réprime le zèle de deux disciples. — Il prédit sa passion avec ses circonstances. — Ambition des enfants de Zébédée, qui excite les murmures des autres disciples.	313
L. Jésus passe par Jéricho où il guérit un aveugle. — Zachée. — Parabole des dix mines d'argent. — Guérison de deux aveugles.	317
LI. Marie répand des parfums sur Jésus-Christ. — Murmures de Judas et des apôtres. — Les ennemis de Jésus forment le dessein de tuer Lazare. — Entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem.	321
LII. Jésus verse des larmes sur Jérusalem. — Figueur maudit. — Vendeurs chassés du Temple. — Toute puis-	

sance de la foi. — Trouble de Jésus. — Voix du ciel.	328
<b>LIII.</b> Incrédulité des Juifs prédite par Isaïe. — Origine du baptême de Jean. — Parabole des deux fils et des vigneronniers homicides.	341
<b>LIV.</b> Parabole des noces. — Obligation de payer le tribut. — Preuves de la résurrection. — Le grand commandement de la loi, c'est l'amour de Dieu et du prochain. — Comment le Messie est-il en même temps fils de David et son Seigneur.	350
<b>LV.</b> Écouter les enseignements des docteurs de la loi et ne pas suivre leurs exemples. — Malédiction prononcée contre les Scribes et les Pharisiens. — Les deux deniers de la veuve.	362
<b>LVI.</b> Jésus-Christ prédit la destruction du Temple, la ruine de Jérusalem et la fin du monde. — Il annonce les signes avant-coureurs de ces événements.	371
<b>LVII.</b> Bons et mauvais serviteurs. — Parabole des dix vierges et des talents. — Jugement dernier.	382
<b>LVIII.</b> Les ennemis de Jésus tiennent de nouveau conseil contre lui, et Judas s'engage avec eux à le leur livrer. — Jésus fait la Cène avec ses Apôtres, leur lave les pieds, et prédit la trahison de Judas.	390
<b>LIX.</b> Jésus se trouble. — Institution de l'Eucharistie. — Jésus fait connaître le traître à Jean. — Sortie de Judas. — Dispute des Apôtres sur la primauté. — Présomption de Pierre. — Jésus prédit son triple renoncement.	398
<b>LX.</b> Discours de Jésus-Christ après la Cène.	410
<b>LXI.</b> Suite du discours après la Cène.	419
<b>LXII.</b> Fin du discours après la Cène. — Prière de Jésus-Christ.	427
<b>Appendice.</b> — La voie douloureuse. — Les traditions chrétiennes à Jérusalem.	436
<b>LXIII.</b> Histoire de la passion de Jésus-Christ. — Jardin des Oliviers. — Jésus est pris et conduit chez le Grand-Prêtre.	452
<b>LXIV.</b> Suite de l'histoire de la passion. — Repentir et désespoir de Judas. — Jésus est conduit à Pilate.	457
<b>LXV.</b> Suite de l'histoire de la passion. — Flagellation. — Couronnement d'épines.	463

LXVI. Suite de l'histoire de la passion. — Jésus est condamné à mort et crucifié.	468
LXVII. Fin de l'histoire de la passion. — Jésus meurt sur la croix. — Il est mis au sépulcre.	472
LXVIII. Résurrection de Jésus-Christ.	483
LXIX. Diverses apparitions de Jésus-Christ après sa résurrection.	487
LXX. Péche miraculeuse. — Saint Pierre est établi pasteur de tout le troupeau.	491
LXXI. Dernières apparitions de Jésus-Christ. — Promesse du Saint-Esprit. — Ascension.	500

FIN DE LA TABLE.



**LA VIÈ**  
**DE LA**  
**TRÈS-SAINTE VIERGE**



LA VIE  
DE LA  
**TRÈS-SAINTE VIERGE**

MÉDITÉE PAR  
**BOSSUET**

POUR FAIRE SUITE A LA VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

OUVRAGE RECUEILLI ET MIS EN ORDRE

PAR

**A. CHAILLOT.**

---

AVIGNON

SEGUIN AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE  
rue Bouquerie, 13.

1857

---

**PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.**

---

# AVERTISSEMENT.

---

En creusant dans cette mine inépuisable des OEuvres de Bossuet, dans ces trésors de science, de lumière, de profondeur, de sublimité, d'où sont extraites ces pensées, ces réflexions, ces pages admirables qui, en accompagnant et en expliquant le texte évangélique, nous ont servi à former ce tout que nous avons intitulé *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, nous avons dû laisser de côté une foule de passages magnifiques relatifs à sa divine Mère. Il n'eût pas été possible, sans grossir beaucoup trop notre ouvrage, et peut-être sans en détruire l'unité, d'y faire entrer, suffisamment développés, les extraits des écrits où Bossuet traite d'une manière spéciale des vertus et des grandeurs de Marie. Ce n'était pas toutefois sans regrets que nous laissions à l'écart des matériaux si précieux : de là, l'idée qui a présidé à la rédaction de l'ouvrage que nous publions aujourd'hui. Le même esprit a dirigé l'exécution des deux livres ; mais, dans la *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, le récit de l'Évangile était souvent si complet que nous avons alors hésité à l'interrompre par des réflexions, de crainte d'en altérer la divine

simplicité. Il n'en est pas de même dans la *Vie de la Très-Sainte Vierge*; l'Évangile, après avoir parlé des mystères de la naissance de Jésus-Christ, semble oublier l'humble Vierge de Nazareth, et sans la tradition, celle du moins que l'Église a consacrée, on connaîtrait à peine quelques faits de sa vie, après qu'elle eut donné au monde son Sauveur. Mais si l'Évangile est sobre de faits, il en a dit assez; il a suffisamment parlé de Marie, pour la faire connaître intimement. Appuyé sur le fondement solide du texte sacré, Bossuet fait une vive peinture des pensées, des sentiments et des actions de la Sainte Vierge, et offre un tableau resplendissant de lumière et de vérité des grandeurs de celle qui a porté un Dieu dans ses chastes entrailles. Nous osons dire que Bossuet se surpasse lui-même quand il décrit les vertus modestes de Marie, au milieu de la plus grande gloire qu'ait pu recevoir une créature humaine, lorsqu'il raconte la part qu'elle prend à la passion de son Fils, lorsqu'il nous la montre après la résurrection uniquement occupée de la pensée de ce Fils auquel elle brûle de se réunir, et enfin lorsqu'il nous peint sa mort causée par l'excès de son amour. Nul mieux que Bossuet n'a parlé avec autant de force et de puissance de conviction de l'immaculée Conception, qui n'était cependant pas encore un dogme défini par l'Église.

Voilà les matériaux qui ont servi à composer ce livre et que nous avons liés les uns aux autres, en nous servant du texte évangélique comme du fil qui maintient l'unité de l'action.

De même que dans la vie de Jésus-Christ, nous avons cru qu'on lirait avec plaisir la description des lieux où se sont passées les scènes de la vie de la Sainte Vierge ; mais cette fois nous n'avons pas eu recours aux grands écrivains que nous aimions à citer. Nous avons cru que des détails plus simples, plus naïfs, que le récit des traditions locales sur quelques-unes des actions de la Vierge Marie, offriraient encore beaucoup d'intérêt, et nous avons largement puisé dans le voyage du P. Nau. Nous nous gardons bien de donner comme authentiques toutes les traditions que l'autorité de l'Église n'admettrait pas, mais quelle que soit leur valeur, nous sommes sûr qu'elles feront plaisir à beaucoup de nos lecteurs. Voilà tout ce que nous avons à dire de notre travail, qui a été entrepris dans le même but que celui auquel il fait suite.

---





# LA VIE

DE LA

# TRÈS-SAINTE VIERGE

---

## I

MARIE ANNONCÉE AU MONDE EN MÊME TEMPS QUE LE RÉDEMPTEUR.  
— SA CONCEPTION IMMACULÉE.

C'est un trait merveilleux de miséricorde que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leurs espérances. Nous voyons en la Genèse, que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps le libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent, qui nous a trompés, que sa tête sera brisée: c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les menaces et les promesses se touchent, la lumière de la faveur nous paraît dans le feu même de la colère, afin que nous entendions que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté! Adam même qui nous a perdus, et Ève qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les Saintes Lettres com-

me des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus-Christ ne dédaigne pas de s'appeler le divin Adam : Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève ; et, par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine.

Saint Épiphane a remarqué doctement que c'est après sa condamnation qu'Ève est appelée Mère des vivants. « Qu'est-ce à dire ceci, dit-il ? Elle n'avait pas ce beau nom, lorsqu'elle était encore dans le paradis ; et on commence à l'appeler Mère des vivants après qu'elle a été condamnée à n'engendrer plus que des morts : » qui ne voit qu'il y a ici du mystère ? Et c'est ce qui a fait dire à ce grand évêque , « qu'elle est nommée ainsi en énigme, et comme figure de la Sainte Vierge, qui est la vraie Mère de tous les vivants, » c'est-à-dire de tous les fidèles auxquels son enfantement a rendu la vie.

La foi nous enseigne que si un homme nous perd, un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam, c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui était notre punition ; l'arbre nous tue, l'arbre nous guérit ; et, pour accomplir toutes choses, nous voyons, dans l'eucharistie, qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait. De là vient que nos anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché d'opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu que tout ce qui a eu part à notre ruine doit coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance ; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que

Dieu prédestinât une nouvelle Ève aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le fondement assuré de la dévotion pour la Sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien : et croyez que vous entendez en ces deux grands hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Église Gallicane, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la Sainte Vierge : « Il fallait, dit-il, que le genre humain condamné à mort par une vierge, fût aussi délivré par une vierge. » Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il était, dit-il, nécessaire que ce qui avait été perdu par ce sexe fût ramené au salut par le même sexe. » Et après eux, l'incomparable Saint Augustin, dans le livre du Symbole aux catéchumènes : « Par une femme la mort, nous dit-il, et par une femme la vie ; par Ève la ruine, par Marie le salut. » Tous les autres ont parlé dans le même sens ; et de là il est aisé de conclure que de même que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie sans difficulté est la nouvelle Ève ; d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Ève est la mère de tous les mortels, la seconde qui est Marie, est la mère de tous les vivants, selon la pensée de Saint Épiphane, c'est-à-dire de tous les fidèles.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de la réparation par Marie ; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la Sainte Vierge ; Ève était vierge encore, et Marie est vierge ; Ève encore vierge avait son époux, et Marie, la vierge des vierges, avait son époux ;

la malédiction est donnée à Ève , la bénédiction à Marie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes : » un ange de ténèbres s'adresse à Ève , un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur , en lui faisant affecter la divinité : « Vous serez comme des dieux , » lui dit-il. L'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : « Le Seigneur est avec vous , » lui dit Gabriel ; l'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : « Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ? » L'ange de lumière parlant à Marie lui persuada l'obéissance : « Ne craignez point , Marie , » lui dit-il , et , « Rien n'est impossible au Seigneur. » Ève croit au serpent , et Marie à l'ange : de cette sorte , dit Tertullien , une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité , et « Marie répare , en croyant à Dieu , ce qu'Ève a gâté en croyant au diable. » Et , pour achever le mystère , Ève séduite par le démon est contrainte de fuir devant la face de Dieu , et Marie instruite par l'ange est rendue digne de porter Dieu : Ève nous ayant présenté le fruit de mort , Marie nous présente le vrai fruit de vie ; afin , dit Saint Irénée , écoutez les paroles de ce grand martyr , « afin que la vierge Marie fût l'avocate de la vierge Ève. »

Après un rapport si exact , qui pourrait douter que Marie ne fût l'Ève de la nouvelle alliance , et la mère du nouveau peuple. Non certainement ce ne sont point les hommes qui nous persuadent une vérité si constante ; c'est Dieu même qui nous convainc par l'ordre de ses conseils très-profonds , par la merveilleuse économie de tous ses desseins , par la convenance des choses si évidemment déclarée , par le rapport nécessaire de tous ses mystères.

Ce fut le jour même de notre chute que Dieu dit au

serpent notre corrupteur : « Je mettrai une inimitié » éternelle » entre toi et la femme, entre ta race et la sienne : elle brisera ta tête. » (*Gen. III. 15.*) Premièrement, on ne peut pas croire que Dieu ait voulu effectivement juger ou punir le serpent visible, qui était un animal sans connaissance : c'est donc une allégorie où le serpent est jugé en figure du diable dont il avait été l'instrument. Secondement, il faut entendre par la race du serpent les menteurs, dont il est le père, selon cette parole du Sauveur : « Lorsqu'il dit des mensonges, il parle de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge. » En troisième lieu, par « la race de la femme, » il faut entendre l'un de sa race : un fruit sorti d'elle qui brisera la tête du serpent. Car on ne peut pas penser que toute la race de la femme soit victorieuse du serpent, puisqu'il y en a un si grand nombre qui ne se relèvent jamais de leur chute. La race de la femme est victorieuse, en tant qu'il y a quelqu'un des enfants de la femme par qui le démon et tous ses enfants seront défaits.

Il n'importe que, dans une ancienne version, cette victoire sur le serpent soit attribuée à la femme, et que ce soit elle qui en doive écraser la tête : *ipsa conteret*. Car il faut entendre que la femme remportera cette victoire, parce qu'elle mettra au monde le vainqueur. On concilie par ce moyen les deux leçons : celle qu'on trouve à présent dans l'original, qui attribue la victoire au fils de la femme, et celle de notre version, qui l'attribue à la femme même. En quelque manière qu'on l'entende, on voit sortir de la femme un fruit qui écrasera la tête du serpent, et en détruira l'empire.

Si Dieu s'était contenté de dire qu'il y aurait une inimitié éternelle entre le serpent et la femme, ou avec le fruit qu'elle produirait, et que le serpent lui préparerait par

derrière et à « son talon » de secrètes embûches, on ne verrait point la victoire future de la femme ou de son fruit. Mais puisqu'on voit que son fruit et elle briseraient la tête du serpent, la victoire devait demeurer à notre race. Or ce que veut dire cette race, ce fruit, pour traduire de mot à mot cette semence bénie de la femme, il faut écouter Saint Paul sur cette promesse à Abraham : « En l'un de ta race, » en ton fils, « seront bénies » et sanctifiées « toutes les nations de la terre : » où le saint apôtre remarque qu'il ne dit pas : « Dans les fruits que tu produiras, » et dans tes enfants, « comme étant plusieurs, mais en ton fils, comme dans un seul, » et dans « le Christ. »

C'est donc en lui que toutes les nations seront bénies, toutes en un seul. Ainsi, dans cette parole adressée au serpent : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta race et son fruit, » on doit entendre que Dieu avait en vue un seul fils et un seul fruit qui est Jésus-Christ. Et Dieu qui pouvait dire également, et devait dire plutôt qu'il mettrait cette inimitié entre le dragon et l'homme, ou le fruit de l'homme, a mieux aimé dire qu'il la mettrait entre la femme et le fruit de la femme, pour mieux marquer ce fruit béni, qui étant né d'une vierge, n'était le fruit que d'une femme, dont aussi Sainte Élisabeth disait : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni le fruit de vos entrailles. » Vous êtes donc, ô Marie ! cette femme qui par votre fruit devez écraser la tête du serpent. Vous êtes, ô Jésus ! ce fruit béni, en qui la victoire nous est assurée.

La Vierge Marie était de la race de David. Si les évangélistes se sont attachés à marquer la descendance de Joseph plutôt que celle de Marie, c'est qu'on savait qu'ils étaient de même race, et si proches parents que tout le monde connaissait leur parenté. Ainsi dans l'ordre qui fut donné sous Auguste de faire écrire son nom dans le lieu

de son origine , « Joseph fut à Bethléem avec Marie son épouse , pour se faire inscrire avec elle. » C'en est assez pour fermer la bouche aux esprits contentieux et contredisants , qui voudraient qu'on nous eût donné la généalogie de la Sainte Vierge plutôt que celle de Saint Joseph. C'était assez que tout le monde sût qu'ils étaient parents et de même race.

Quoique Jésus-Christ dût descendre de Juda , et non de Lévi ni d'Aaron , il convenait qu'il y eût quelque parenté entre sa famille et celle d'Aaron : ce qui fait que la Sainte Vierge était cousine d'Élisabeth , et que ces deux saintes parentes ont eu des ancêtres communs.

La conception de la Sainte Vierge fut miraculeuse. Dieu la donna par miracle à son père Saint Joachim et à Sainte Anne sa mère qui était stérile. On a appris ce miracle d'une pieuse tradition venue de l'Orient , et répandue dans toutes les Églises. Par une grâce particulière , sa conception a été immaculée , c'est-à-dire sans aucune tache et sans le péché originel , [c'est ce que l'Église a défini. (1)] L'âme de Marie , cette âme prédestinée à la plénitude des grâces , fut premièrement unie à un corps , mais à un corps dont la pureté , qui ne trouve rien de semblable même parmi les esprits angéliques , attirera quelque jour sur la terre le chaste Époux des âmes fidèles. Loin de cette conception les gémissements et les pleurs qui doivent accompagner les conceptions ordi-

(1) Voici les propres termes de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de Marie , d'après les Lettres Apostoliques de N. S. P. le Pape Pie IX , du 8 décembre 1854 : « Nous déclarons , prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la Bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa conception , par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant , en vue des mérites de Jésus-Christ sauveur du genre humain , préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle , est révélée de Dieu , et que par conséquent elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles. »

naires. Celle-ci est toute pure et tout innocente. Non, non, ne le croyez pas, chrétiens, que la corruption générale de notre nature ait violé la pureté de la mère que Dieu destinait à son fils unique : le péché originel n'a pas touché à Marie.

Adam notre premier père s'étant élevé contre Dieu, il perdit aussitôt l'empire naturel qu'il avait sur ses appétits. La désobéissance fut vengée par une autre désobéissance. Il sentit une rébellion à laquelle il ne s'attendait pas ; et la partie inférieure s'étant inopinément soulevée contre la raison, il resta tout confus de ce qu'il ne pouvait la réduire. Mais, ce qui est de plus déplorable, c'est que ces convoitises brutales qui s'élèvent dans nos sens, à la confusion de l'esprit, aient si grande part à notre naissance. De là vient qu'elle a je ne sais quoi de honteux, à cause que nous venons tous de ces appétits déréglés qui firent rougir notre premier père. Comprenez, s'il vous plaît, ces vérités ; et épargnez-moi la pudeur de repasser encore une fois sur des choses si pleines d'ignominie, et toutefois sans lesquelles il est impossible que vous entendiez ce que c'est que le péché d'origine : car c'est par ces canaux que le venin et la peste se coulent dans notre nature. Qui nous engendre, nous tue. Nous recevons en même temps et de la même racine, et la vie du corps et la mort de l'âme. La masse dont nous sommes formés, étant infectée dans sa source, elle empoisonne notre âme par sa funeste contagion.

Que dirons-nous donc maintenant de la bienheureuse Marie ? Il est vrai qu'elle a conçu étant vierge ; mais elle n'a pas été conçue d'une vierge. Cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Pour elle, dont la conception s'est faite par les voies ordinaires, comment évitera-t-elle la corruption qui y est inséparablement attachée ? Car enfin l'apôtre Saint Paul parle en termes si universels de cette commune malédiction de



toute notre nature , que ses paroles semblent ne pouvoir souffrir aucune limitation. « Tous ont péché , dit-il ; et tous sont morts en Adam , et tous ont péché en Adam. » Et il y a beaucoup d'autres paroles semblables , non moins fortes , ni moins générales. Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie , où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle ? Ce sera entre les bras de son Fils , ce sera dans la toute-puissance divine , ce sera dans cette source infinie de miséricorde qui jamais ne peut être épuisée. Vous avez , ce me semble , bien compris la difficulté. Je l'ai proposée dans toute sa force , du moins selon mon pouvoir. Écoutez maintenant la réponse , et suivez attentivement ma pensée.

Certes , il faut l'avouer , Marie était perdue tout ainsi que les autres hommes , si le médecin miséricordieux , qui donne la guérison à nos maladies , n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Ce péché , qui , ainsi qu'un torrent se déborde sur tous les hommes , allait gâter cette Sainte Vierge de ses ondes empoisonnées. Mais il n'y a point de cours si impétueux que la toute-puissance divine n'arrête quand il lui plaît. Considérez le soleil , avec quelle impétuosité il parcourt cette immense carrière qui lui a été ouverte par la Providence. Cependant vous n'ignorez pas que Dieu ne l'ait fixé autrefois au milieu du ciel , à la seule parole d'un homme. Ceux qui habitent près du Jourdain , savent avec quelle rapidité il se décharge dans la Mer Morte , du moins si je ne me trompe dans la description de ces lieux. Néanmoins , toute l'armée d'Israël l'a vu remonter à sa source , pour faire passage à l'arche où reposait le Seigneur tout-puissant. Est-il rien de plus naturel que cette influence de chaleur dévorante qui sort du feu dans une fournaise ? Et l'impie Nabuchodonosor n'a-t-il pas admiré trois bénis enfants qui se jouaient au milieu des flammes que ses satellites impitoya-

bles avaient vainement irritées ? Nonobstant tous ces exemples illustres, ne peut-on pas dire véritablement qu'il n'y a point de feu qui ne brûle, et que le soleil roule dans les cieux d'un mouvement éternel, et qu'il ne se rencontre aucun fleuve qui retourne jamais à sa source ? Nous tenons tous les jours de semblables propos, sans que nous en soyons empêchés par ces fameux exemples, bien qu'ils ne soient ignorés de personne. Et d'où vient cela ? C'est que nous avons accoutumé de parler selon le cours ordinaire des choses ; et Dieu se plaît d'agir quelquefois selon les lois de sa toute-puissance qui est au-dessus de tous nos discours.

Ainsi je ne m'étonne pas que le grand apôtre Saint Paul ait prononcé si généralement que le péché de notre premier père a fait mourir tous ses descendants. En effet, selon la suite naturelle des choses que l'apôtre considérait en ce lieu, être né de la race d'Adam à la façon ordinaire, enfermait infailliblement le péché. Il n'est pas plus naturel au feu de brûler, qu'à cette damnable concupiscence d'infecter tout ce qu'elle touche, d'y porter la corruption et la mort. Il n'est point de poison plus présent, ni de peste plus pénétrante. Mais je dis que ces malédictions si universelles, que toutes ces propositions si générales qu'elles puissent être, n'empêchent par les réserves que peut faire le souverain, ni les coups d'autorité absolue. Et quand est-ce, ô grand Dieu, que vous userez plus à propos de cette puissance qui n'a point de bornes, et qui est sa loi elle-même, quand est-ce que vous en userez, sinon pour faire grâce à Marie ?

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ? N'est-ce pas une nécessité commune à toutes les femmes d'enfanter en tristesse et dans le péril de leur vie ? Marie en a été exemptée. N'a-t-il pas été prononcé de tous les hommes généralement « qu'ils offensent tous en beaucoup de choses ? » Y a-t-il aucun juste qui puisse éviter

ces péchés de fragilité que nous appelons véniels ? Et, Lien que cette proposition soit si générale et si véritable, l'admirable Saint Augustin ne craint point d'en excepter la très-innocente Marie. Certes, si nous reconnaissons dans sa vie qu'elle eût été assujétie aux ordres communs, nous pourrions croire peut-être qu'elle aurait été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons au contraire une dispense presque générale de toutes les lois ; si nous y voyons selon la foi orthodoxe, ou du moins selon le sentiment des docteurs les plus approuvés ; si, dis-je, nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fragilité, des sens sans rébellion, une vie sans tache, une mort sans peine ; si son époux n'est que son gardien ; son mariage, le voile sacré qui couvre et protège sa virginité ; son Fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée ; si lorsqu'elle le conçut, la nature étonnée et confuse crut que toutes ses lois allaient être à jamais abolies ; si le Saint-Esprit tint sa place, et les délices de la virginité, celle qui est ordinairement occupée par la convoitise, qui pourra croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle ?

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est la prérogative du Fils de Dieu ; que de la communiquer à sa sainte Mère, c'est ôter au Sauveur l'avantage qui est dû à sa qualité. A Dieu ne plaise, ô mon Maître, qu'une si téméraire pensée puisse jamais entrer dans mon âme ! Périssent tous mes raisonnements, que tous mes discours soient honteusement effacés, s'ils diminuent quelque chose de votre grandeur ! Vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce ; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilège ; vous l'êtes comme rédempteur, elle l'est comme la première de celles que votre sang précieux a purifiées.

Il est certes tout à fait nécessaire qu'il surpasse sa sainte Mère d'une distance infinie. Mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa Mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs ? Que répondrez-vous à une demande qui me paraît si juste ? Je ne me contente pas de ce que vous me dites, qu'elle a été sanctifiée devant sa naissance. Car encore que je vous avoue que c'est une belle prérogative, je vous prie de vous souvenir que c'est le privilège de Saint Jean-Baptiste et peut-être de quelque autre prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous me donniez, si vous le pouvez, quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi, j'y satisferai aisément, établissant trois degrés que chacun pourra retenir. Je dis que le Sauveur était infiniment au-dessus de cette commune corruption. Pour Marie, elle y était soumise ; mais elle en a été préservée : entendez ce mot, s'il vous plaît. Et à l'égard des autres Saints, je dis qu'ils l'avaient effectivement contractée, mais qu'ils en ont été délivrés. Ainsi nous conservons la prérogative à la Mère, sans faire tort à l'excellence du Fils ; ainsi nous voyons une juste et équitable disposition qui semble bien convenable à la Providence divine ; ainsi le Sauveur Jésus, qui était venu en ce monde principalement pour purger les hommes de ce péché d'origine, qui était le grand œuvre du diable, en remporte une glorieuse victoire ; il le dompte, il le met en fuite partout où il se peut retrancher.

Comment cela ? L'induction en est claire. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés ; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Ce n'est pas tout : le diable, par ce péché, pénètre jusqu'au sein de nos mères, et là, tout impuissants que nous sommes, il nous rend ennemis de Dieu. Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans les entrailles maternelles, et là il défait encore le

péché. Tels sont ceux que nous appelons sanctifiés devant la naissance, comme Saint Jean ; comme Jérémie, selon le sentiment de quelques docteurs ; comme Saint Joseph peut-être, selon la conjecture de quelques autres. Mais il reste un endroit, ô Sauveur, où le diable se vante d'être invincible : il dit que l'on ne l'en peut chasser. C'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Il dit que si vous lui ôtez la suite, du moins il s'attache, sans rien craindre, à la source et à la racine. « Élevez-vous, Seigneur, et que vos ennemis disparaissent, et que ceux qui vous haïssent tombent et périssent devant votre face ! » Choisissez du moins une créature que vous sanctifiez dès son origine, dès le premier instant où elle sera animée ; faites voir à notre envieux que vous pouvez prévenir son venin par la force de votre grâce ; qu'il n'y a point de lieu où il puisse porter ses ténèbres infernales, d'où vous ne le chassiez par l'éclat tout-puissant de votre lumière. La bienheureuse Marie se présente fort à propos. Il sera digne de votre bonté et digne de la grandeur d'une Mère si excellente, que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la Sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou se reposant doucement sur son sein, ou enclos dans ses chastes entrailles : quand je regarde l'incompréhensible ainsi renfermé, et cette immensité comme raccourcie ; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je me dis quelquefois à part moi : Se pourrait-il bien faire que Dieu eût voulu abandonner au diable, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendrait un si long et si admirable repos, ce lit virginal où il célébra des noces toutes spirituelles avec notre nature ? C'est ainsi que je me parle à moi-même. Puis me

retournant au Sauveur : Béni enfant , lui dis-je , ne le souffrez pas ; ne permettez pas que votre Mère soit violée. Ah ! si Satan osait l'aborder pendant que, demeurant en elle, vous y faites un paradis , que de foudrès vous feriez tomber sur sa tête ! Avec quelle jalousie vous défendriez l'honneur et l'innocence de votre Mère ! Mais , ô béni enfant , par qui les siècles ont été faits , vous êtes devant tous les temps. Quand votre Mère fut conçue , vous la regardiez du plus haut des cieux ; mais vous-même vous formiez ses membres. C'est vous qui inspirâtes ce souffle de vie qui anima cette chair dont la vôtre devait être tirée. Ah ! prenez garde , ô Sagesse éternelle, que dans ce même moment elle va être infectée d'un horrible péché , elle va être en la possession de Satan. Détournez ce malheur par votre bonté ; commencez à honorer votre Mère ; faites qu'il lui profite d'avoir un fils qui est devant elle. Car enfin , à bien prendre les choses , elle est déjà votre Mère , et déjà vous êtes son Fils. Elle l'était selon les desseins de Dieu , selon les règles de sa providence , selon les lois de cette éternité immuable à laquelle rien n'est nouveau , qui enferme dans son unité toutes les différences des temps. Or , c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir , et non selon les règles humaines ; selon les lois de l'éternité , non selon les lois des temps. Quand il s'agit du Fils de Dieu , ne me parlez pas des règles humaines ; parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa Mère selon l'ordre des choses divines , le Fils Dieu dès sa conception la considérait comme telle. Elle l'était en effet à son égard. Ne laissez passer , s'il vous plaît , aucune de ces vérités : elles sont toutes fort importantes pour ce que j'ai à vous dire.

Poursuivons maintenant , et disons : le grand Tertullien raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre , quand l'heure serait arrivée , il

s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes ; que dans ce dessein souvent il est descendu du ciel ; que c'était lui qui , dès l'Ancien Testament , parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes : « il se plaisait , dit-il , d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il devait être dans la plénitude des temps , » tant il était passionné , si j'ose parler de la sorte , pour notre misérable nature. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents ? Par conséquent le Fils de Dieu , longtemps avant d'être homme , aimait Marie comme sa mère : il se plaisait dans cette affection ; il ne cessait de veiller sur elle ; il détournait de dessus son temple les malédictions des profanes ; il l'embellissait de ses dons ; il la comblait de ses grâces , depuis le premier instant où elle commença le cours de sa vie , jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée.

## II

NAISSANCE DE LA SAINTE VIERGE. — SA PRÉSENTATION AU TEMPLE.  
— SON MARIAGE.

Ni l'art , ni la nature , ni Dieu même , ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages ; ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre , on dessine avant que de bâtir , et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte ; et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue , ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable , c'est que Dieu observe la même conduite , et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation : c'est le miracle de sa sagesse , c'est le grand effort de sa puissance , c'est son œuvre par excellen-

ce. Mais encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps, il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde. Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ, et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps était arrivé, l'heure du mystère était proche; il médite quelque chose de plus excellent : il forme la bienheureuse Marie, pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les plus beaux traits en celle qu'il destinait pour être sa mère.

Avant la naissance de Jésus-Christ, tout ce qu'il y avait de gens de bien sur la terre, qui vivaient attendant la rédemption d'Israël, ne faisaient autre chose que soupirer après sa venue, et par des vœux ardents pressaient le Père Éternel d'envoyer bientôt à son peuple son unique libérateur : que si parmi leurs désirs il leur paraissait quelque signe que ce temps bienheureux approchât, il n'est pas croyable avec combien de transports toutes les puissances de leurs âmes éclataient en actions de grâces. Si donc ils eussent appris à la naissance de la Sainte Vierge qu'elle devait être sa mère, combien l'auraient-ils embrassée, et quel aurait été l'excès de leur ravissement, dans l'espérance qu'ils auraient conçue d'être présents à ce jour si beau, auquel le désiré des nations commencerait à paraître au monde !

[Marie naquit, selon l'opinion commune, à Nazareth.] Ses parents étaient pieux, chastes, charitables, vivant sans reproche dans la voie de Dieu. Il semble que cette sainteté s'arrête en ceux qui la possèdent, et qu'elle ne coule pas en leurs descendants; néanmoins il faut avouer que ce leur est un grand avantage. Saint Paul dit que « les enfants des fidèles sont saints, parce que, comme dit Ter-



tullien, ils sont destinés à la sainteté, et par là au salut. » Dieu favorise les enfants à cause des pères ; Salomon à cause de David ; les Israélites à cause d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est un grand avantage d'être consacré à Dieu, en naissant, par des mains saintes et innocentes. Mais il y a quelque chose de singulier en la nativité de Marie ; car elle est la fille des prières de ses parents : l'union spirituelle de leurs âmes a impétré la bénédiction que Dieu a donnée à la chaste union de leur mariage, et il était juste que Marie fût un fruit non tant de la nature que de la grâce ; qu'elle vint plutôt du ciel que de la terre, et plutôt de Dieu que des hommes. Mais cela peut être commun à Marie avec beaucoup d'autres : Samuel, Saint Jean-Baptiste, etc. A Samuel, Anne seule pria ; à Saint Jean-Baptiste, Zacharie fut incrédule ; à Isaac, Sara se prit à rire : ici concours des deux parents : Marie commence à les saneuifier et à les unir dans la charité.

Que dirons-nous donc de particulier ? Elle tire de ses parents cette noblesse ancienne, qui la fait descendre des rois et des patriarches. La noblesse semble être un bien naturel, parce que nous l'apportons en naissant, non pas comme les richesses : il est de la nature de ceux qui sont plus précieux et plus estimés, en ce qu'on ne les peut acquérir. C'est le seul des avantages humains que le Fils de Dieu n'a pas voulu dédaigner, et c'est là ce qui la relève : car la noblesse dans les autres hommes n'est ordinairement qu'un titre inutile, qui ne sert de rien à ceux qui le portent, mais qui marque seulement la vertu de leurs ancêtres. Mais elle était nécessaire au Fils de Dieu pour accomplir le mystère pour lequel il est envoyé du Père. Il fallait qu'il vint des patriarches comme leur héritier, pour accomplir les promesses qui leur avaient été faites ; il fallait qu'il vint des rois de Juda, afin de rendre à David la per-

pétuité de son trône , que tant d'oracles lui avaient promise ; l'alliance sacerdotale lui était nécessaire , parce qu'il devait être grand-prêtre.

La noblesse de Jésus vient de Marie ; mais Marie a cela de commun avec beaucoup d'autres , et nous tâchons de la distinguer. Elle a en elle le sang des rois et des patriarches avec une dignité particulière , parce qu'elle l'a pour le verser immédiatement en la personne de Jésus-Christ , et pour l'unir à celui pour lequel il a été tant de fois consacré et conservé entier et incorruptible , parmi tant de désolations et une si longue suite d'années. De même que dans une fontaine tous les tuyaux contiennent la même eau ; mais le dernier par lequel elle rejaillit , la contient , ce semble , d'une manière plus noble , parce qu'il la contient pour la jeter bien haut dans les airs , et pour la verser dans le bassin de marbre ou de porphyre qu'on lui a richement orné et préparé avec tant de soin : ainsi ce sang des rois et des patriarches se rencontre dans la Sainte Vierge comme dans le sacré canal , d'où il doit rejaillir plus haut même que sa source , puisqu'il doit être uni à Dieu même , par où il doit être reçu en la personne du Fils de Dieu comme dans un bassin sacré , où il doit recevoir sa dernière perfection ; où étant consacré et purifié , il répandra sa pureté et sa noblesse par toute la terre , et dans toute la race des enfants d'Adam : noblesse divine et spirituelle , qui , au lieu d'être les enfants des hommes , nous fera devenir les enfants de Dieu.

Marie nous apporte l'espérance de voir bientôt Jésus-Christ. Jusque-là on ne rencontrait de toutes parts que des ténèbres : ténèbres d'ignorance et d'infidélité parmi les Gentils ; ténèbres de figures , ombres épaisses parmi les Juifs ; on ne connaissait pas la vie ni la félicité éternelle. Marie vient pour nous apporter un commencement de lumière : ce n'est pas encore le jour ; mais le jour sortira de son chaste

sein. Nous ne voyons pas encore Jésus-Christ ; mais nous voyons déjà en Marie ces grâces , ces vertus et ces dons qui le doivent attirer au monde. C'est le premier rayon qui commence à poindre ; c'est le premier commencement du jour chrétien , en la naissance de la Sainte Vierge. Bientôt , bientôt ce divin soleil s'avancera à pas de géant , comme parle le divin Psalmiste pour fournir sa carrière , et sortant , comme de son lit , du sein virginal de Marie , il portera sa lumière et sa chaleur du levant au couchant.

Le caractère de la grâce maternelle est inexplicable ; il commence dès la nativité de Marie. Le Fils éternel de Dieu n'eut pas plutôt vu , au sein de son Père , celle d'où il devait prendre sa chair , qu'aussitôt il envoie son divin Esprit , pour prendre possession de ce divin temple qui lui est préparé dès l'éternité , pour le consacrer de ses grâces , pour le rendre digne de lui dès ce premier moment. Il est à croire que les cieux s'ouvrirent et que les anges coururent en foule pour honorer cette Sainte Vierge , qui était choisie pour être leur reine , et dont ils reconnurent la grandeur future par un caractère de gloire qui leur marquait la faveur de Dieu. L'ange qui fut destiné par sa conduite fut envoyé avec des ordres tout singuliers ; quelques-uns veulent qu'il ait été d'un ordre supérieur. Mais n'entrons point dans ce secret.

Une pieuse tradition venue de l'Orient , que l'Église nous rappelle le 21 novembre , porte que la bienheureuse Marie fut consacrée à Dieu dans son enfance , et lui fut présentée dans son temple. Il est certain , en effet , que la Sainte Vierge a été consacrée spécialement à Dieu dès sa première enfance , et toujours nourrie sous ses ailes. Le rapport qu'elle avait avec le temple , c'est qu'elle était le temple vivant où le Fils de Dieu devait habiter. Ouvrez-vous , sanctuaire , portes éternelles ; voici le temple qu'on présente au temple ,

le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement, à l'arche figurative où il ne repose qu'en image.

Dieu, qui avait prédestiné la Sainte Vierge Marie pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité à un degré si éminent, que non-seulement elle en fit vœu, mais que, même après que l'ange lui eût déclaré quel fils elle devait concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être mère au prix de sa virginité. Virginité, quel est votre prix ! Vous seule pouvez faire une mère de Dieu ; mais on vous estime encore plus qu'une si haute dignité.

[Ce qui augmente encore la gloire de Marie à cet égard, c'est qu'elle fit vœu de virginité avant qu'elle sût, comme l'observe Saint Augustin, qu'elle devait un jour concevoir dans son sein le Verbe divin. Et Dieu le voulut ainsi, afin que celle dont il devait naître fût vierge de son choix et de son plein gré. Malgré ce vœu, continue ce Père, comme ce n'était pas l'usage chez les Juifs qu'une fille demeurât sans mari, on unit Marie à Joseph, que l'Évangile appelle homme juste.] Voici les trois principales vertus de Saint Joseph, que Dieu veut que nous voyons dans son Écriture. La première, c'est sa pureté, qui paraît par sa continence dans son mariage ; la seconde, sa fidélité ; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Saint Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles ? La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin enfant, dès le commencement de sa vie. La troisième, son humilité, en ce que, possédant un si grand trésor par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses

dons , ou de faire connaître ses avantages , il se cache autant qu'il peut aux yeux des mortels , jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle , et des richesses infinies qu'il met en sa garde.

Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand Saint Joseph , lorsque sa providence dépose en ses mains la virginité de Marie , il importe que nous entendions avant toutes choses , combien cette virginité est chérie du ciel , combien elle est utile à la terre. Les anciens docteurs définissent la virginité , en disant que c'est une imitation de la vie des anges ; qu'elle met les hommes au-dessus du corps par le mépris de tous ses plaisirs , et qu'elle élève tellement la chair , qu'elle l'égale en quelque façon , si nous osons dire , à la pureté des esprits. « Ils ont , dit Saint Augustin , en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair , et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. » Vous voyez donc que , selon ce Père , la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps , et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles : et de là il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'incarnation. Car qu'est-ce que le mystère de l'incarnation ? C'est l'union très-étroite de Dieu et de l'homme , de la divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair , » dit l'Évangéliste : voilà l'union , voilà le mystère.

Mais ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit si pur , et ainsi qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées ? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux , pour les approcher par son entremise. Et , en effet , nous voyons que la lumière , lorsqu'elle tombe sur les corps opaques , ne les peut jamais pénétrer , parce que leur obscurité la repousse ; il semble au contraire qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons ;

mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi nous pouvons dire que la divinité du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu, en quelque sorte, préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

C'est la virginité, dit le grand Grégoire de Nysse, qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes : c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel ; et étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature. Par là ne voyez-vous pas et la dignité de Marie, et celle de Joseph, son fidèle époux ? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginité bienheureuse a été choisie dès l'éternité pour donner Jésus-Christ au monde ; et vous voyez la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature, je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère ? Écoutez ce savant évêque, et suivez exactement sa pensée. Il remarque avant toutes choses qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre ; il y a secondement l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un cœur qui n'est plus capable de se

partager , et qui ne peut brûler d'autres flammés ; il y a enfin les enfants , qui sont un troisième lien , parce que l'amour des parents venant , pour ainsi dire , à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage , l'amour se lie par un nœud plus ferme.

Saint Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph , et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité. Il y trouve premièrement le sacré contrat , par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre ; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph , et Joseph à la divine Marie ; si bien que leur mariage est très-véritable , parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés ? Pureté, voilà ton triomphe ! Ils se donnent réciproquement leur virginité , et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit ? de se la garder l'un à l'autre. Oui , Marie a droit de garder la virginité de Joseph , et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer , et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les rassemblent , voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent , pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques ; et il me semble que je vois deux astres , qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage d'autant plus ferme , dit Saint Augustin , que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables , en cela même qu'elles sont plus saintes.

Qui pourrait maintenant vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés ? Car , ô sainte virginité , vos flammes sont d'autant plus fortes qu'elles sont plus pures et plus dégagées ; et le feu de la convoitise , qui est

allumé dans nos corps , ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de Joseph et de Marie ? C'est là que l'amour était tout céleste et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité ; et il est aisé de l'entendre. Car dites-nous , divin Joseph , qu'est-ce que vous aimez en Marie ? Ah ! sans doute , ce n'était pas la beauté mortelle , mais cette beauté cachée et intérieure , dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie qui faisait le chaste objet de ses feux ; et plus il aimait cette pureté , plus il la voulait conserver , premièrement en sa sainte épouse , et secondement en lui-même , par une entière unité de cœur : si bien que son amour conjugal , se détournant du cours ordinaire , se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie.

Il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable : c'est le fruit sacré de ce mariage , je veux dire le Sauveur Jésus. Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre dire si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Cela peut-être paraît impossible ; toutefois , si vous rappelez à votre mémoire tant de vérités importantes que nous avons , ce me semble , si bien établies , j'espère que vous m'accorderez aisément , que Jésus , ce béni enfant , est sorti en quelque manière , de l'union virginale de ces deux époux. Car n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie qui a attiré Jésus-Christ du ciel ? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée ? N'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit ? Oui certainement , nous dit Saint Fulgence , il est le fruit , il est l'ornement , il est le prix et la récompense de la sainte virginité. C'est à cause de sa virginité que Marie a plu au Père Éternel ; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se



répand sur elle, et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et par conséquent ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la rend féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle. Car si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin : permettez-moi d'enchéris sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie, n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage ; elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité ! si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve ; et tous deux la présentent au Père Éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte : c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas à la vérité par la chair ; mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère.

### III

#### ANNONCIATION.

« L'ange Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, nommée Nazareth (1), à une vierge qu'un homme appelé Joseph, de la maison de David, avait épousée, et le nom de la vierge était Marie. » Dès que nous voyons l'ange Saint Gabriel envoyé, nous devons attendre quelque excellente

(1) Voir l'appendice à la fin. — P. NAU.

nouvelle sur la venue du Messie. Ce n'est pas dans Jérusalem, la ville royale, ni dans le temple qui en faisait la grandeur, ni dans le sanctuaire qui en est la partie la plus sacrée; c'est dans une ville de Galilée, province des moins estimées, dans une petite ville dont il faut dire le nom à peine connu. C'est à la femme d'un homme qui, comme elle, était à la vérité de la famille royale, mais réduit à un métier mécanique. Femme d'un artisan inconnu, d'un pauvre menuisier, l'ancienne tradition nous apprend qu'elle gagnait elle-même sa vie par son travail. Ce n'est point la femme d'un homme célèbre et dont le nom fût connu : « elle avait épousé un homme nommé Joseph, et on l'appelait Marie. »

L'ange commence par ces mots d'une humble salutation : « Je vous salue, pleine de grâces ; » très-agréable à Dieu, remplie de ses dons : « Le Seigneur est avec vous, et vous êtes bénie par-dessus toutes les femmes. » Ce qu'on annonce à Marie, elle ne pouvait pas même l'avoir demandé, tant il y avait de sublimité et d'excellence. Marie, humble, retirée, petite à ses yeux, ne pensait pas seulement qu'un ange la pût saluer, et surtout par de si hautes paroles : c'est son humilité qui la jeta « dans le trouble. » Mais l'ange reprit aussitôt : « Ne craignez point, Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils. » Votre conception miraculeuse sera suivie d'un enfantement aussi admirable. « Vous concevrez et enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus, » de Sauveur. « Il sera grand, aussi l'appellera-t-on le Fils du Très-Haut. » Et ce ne sera pas une simple dénomination ou par adoption, comme les autres qui sont appelés « enfants de Dieu. » Il sera le Fils de Dieu effectivement, le Fils unique, le Fils par nature : C'est pourquoi on lui en donnera le nom avec une force particulière.

Marie répondit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il , puisque je ne connais point d'homme ? » c'est-à-dire , j'ai résolu en tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté , et dans un degré si éminent qu'elle est à l'épreuve , non-seulement de toutes les promesses des hommes , mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvait-il promettre de plus grand que son Fils , en la même qualité qu'il le possède lui-même , c'est-à-dire , en la qualité de Fils ? Elle est prête à le refuser , s'il lui faut perdre la virginité pour l'acquérir. Mais Dieu , à qui cet amour acheva , pour ainsi dire , de gagner le cœur , lui fit dire par son ange : « Le Saint-Esprit surviendra en vous , et la vertu du Très-Haut vous couvrira. » Dieu même vous tiendra lieu d'époux ; il s'unira à votre corps ; mais il faut pour cela qu'il soit plus pur que les rayons du soleil. Le très-pur ne s'unit qu'à la pureté ; il conçoit son Fils seul dans son sein paternel , sans partager sa conception avec un autre : il ne veut , quand il le fait naître dans le temps , le partager qu'avec une vierge , ni souffrir qu'il ait deux pères.

« La vertu du Très-Haut vous couvrira. » Le Très-Haut , le Père céleste étendra en vous sa génération éternelle : il produira son Fils dans votre sein , et y composera de votre sang un corps si pur , que le Saint-Esprit sera seul capable de le former. En même temps ce divin Esprit y inspirera une âme , qui n'ayant que lui pour auteur , sans le concours d'aucune autre cause , ne peut être que sainte. Cette âme et ce corps , par l'extension de la vertu générative de Dieu , seront unis à la personne du Fils de Dieu ; et dorénavant ce qu'on appellera le Fils de Dieu sera ce tout composé du Fils de Dieu et de l'homme. Ainsi « ce qui sortira de votre sein , sera » proprement et véritablement « appelé le Fils de Dieu. » Ce sera aussi « une chose sainte » par sa nature ;

« sainte, » non d'une sainteté dérivée et accidentelle, mais substantivement ; *sanctum* : ce qui ne peut convenir qu'à Dieu, qui seul est une chose sainte par nature. Et comme cette chose sainte, qui est le Verbe et le Fils de Dieu, s'unira personnellement à ce qui sera formé de votre sang, à l'âme qui y sera unie, selon les lois éternelles imposées à toute la nature par son Créateur, ce tout, ce composé divin, sera tout ensemble le Fils de Dieu et le vôtre.

Voilà donc une nouvelle dignité créée sur la terre : c'est la dignité de Mère de Dieu, qui enferme de si grandes grâces, qu'il ne faut ni tenter ni espérer de les comprendre par sa pensée. La parfaite virginité de corps et d'esprit fait partie d'une dignité si éminente. Car si la concupiscence, qui depuis le péché originel est inséparablement attachée à la conception des hommes, lorsqu'elle se fait à la manière ordinaire, s'était trouvée en celle-ci, Jésus-Christ aurait dû naturellement contracter cette souillure primitive, lui qui venait pour l'effacer. Il fallait donc que Jésus-Christ fût fils d'une vierge, et qu'il fût conçu du Saint-Esprit. Ainsi donc Marie demeure vierge et devient mère : Jésus-Christ n'appellera de père que Dieu, mais Dieu veut qu'il ait une mère sur la terre. Chastes mystères du Christianisme, qu'il faut être pur pour vous entendre !

L'ange continue : « Et voilà que votre cousine Élisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse ; et c'est ici le sixième mois de celle qui était appelée stérile ; » et qui pardessus la stérilité naturelle, avait encore celle de l'âge et de la vieillesse : « parce que rien n'est impossible à Dieu. » Marie n'avait pas besoin qu'on lui alléguât des exemples de la toute-puissance divine : et c'est pour nous, à qui le mystère de cette annonce devait être révélé, que l'ange apporte cet exemple. Dieu voulait néanmoins que la Sainte Vierge connût la conception de Saint Jean-Baptiste, à cau-

se du grand mystère qu'il nous préparait par la connaissance qu'on lui donne de ce miracle.

Marie fut transportée en admiration de la puissance divine dans tous ses degrés. Elle vit que par le miracle souvent répété de rendre fécondes les stériles, Dieu avait voulu préparer le monde au miracle unique et nouveau de l'enfantement d'une vierge; et transportée en esprit d'une sainte joie par la merveille que Dieu voulait opérer en elle, elle dit d'une voix soumise : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole. »

Dieu n'avait pas besoin du consentement et de l'obéissance de la Sainte Vierge, pour faire d'elle ce qu'il voulait, ni pour en faire naître Jésus-Christ, et en former dans ses entrailles le corps qu'il voulait unir à la personne de son Fils; mais il voulait donner au monde de grands exemples; et que le grand mystère de l'Incarnation fût accompagné de toutes sortes de vertus dans tous ceux qui y avaient part. C'est ce qui a mis dans la Sainte Vierge et dans Saint Joseph son chaste époux les vertus que l'Évangile nous fait admirer. Mais outre les raisons que Dieu eut de demander le consentement de Marie; s'il n'avait envoyé son ange pour le recevoir, nous n'aurions jamais su cette haute résolution de la Sainte Vierge, de ne se laisser approcher par aucun homme. Il lui fait donc proposer ce qu'il souhaitait d'elle; et il juge digne d'être la mère de son Fils incarné, celle qui, la première de toutes les femmes, avait conçu le dessein et formé le vœu d'être vierge perpétuelle.

La sainte virginité devait être la première disposition pour faire une mère de Dieu. Car il fallait une pureté au-dessus de celle des anges, pour être unie au Père Éternel, pour produire le même Fils que lui. Il fallait aussi être disposée par la même pureté à recevoir la vertu d'en haut, et le Saint-Esprit survenant. Cette haute résolution de renoncer à ja-

mais à toute la joie des sens, comme si on était sans corps, c'est ce qui fait une vierge, et qui préparait sur la terre une mère au Fils de Dieu. Mais tout cela, ce n'était rien sans l'humilité. Les mauvais anges étaient chastes, et avec toute leur chasteté, parce qu'ils étaient superbes, Dieu les a repoussés jusqu'aux enfers. Il fallait donc que Marie fût humble, autant que ces rebelles ont été superbes, et c'est ce qui lui a fait dire : « Je suis la servante du Seigneur. » Il ne fallait rien moins pour la faire mère. Mais la dernière disposition était la foi. Car il fallait concevoir le Fils de Dieu dans son esprit avant que de le concevoir dans son corps ; et cette conception dans l'esprit était l'ouvrage de la seule foi : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Par là donc cette parole entra dans la Sainte Vierge comme une semence céleste ; et la recevoir en soi, qu'était-ce autre chose que de concevoir le Verbe en esprit ?

Ayons donc une ferme foi, et espérons tout de la bonté et de la promesse divine. Le Verbe s'incorporera à nous, et par cette espèce d'incarnation nous participerons à la dignité de la Mère de Dieu, conformément à cette sentence du Sauveur : « Celui qui écoute la parole de Dieu, et qui fait sa volonté, est mon frère, ma sœur et ma mère. » Tel est le fondement de la gloire de la Sainte Vierge. La suite développera d'autres effets de la prédestination de cette Vierge, Mère de Dieu ; et ce seront les effets du Verbe de Dieu en elle et en nous.

#### IV

LA SAINTE VIERGE VA VISITER SAINTE ÉLISABETH. — SON CANTIQUÉ  
D'ACTIONS DE GRACES.

« Aussitôt après » que Marie eut conçu le Verbe dans son sein, « elle part, et marche avec promptitude dans le pays

des montagnes de la Judée , en une ville de la tribu de Juda , » pour visiter sa cousine Sainte Élisabeth. Quand on est plein de Jésus-Christ , on l'est en même temps de charité , d'une sainte vivacité , de grands sentiments ; et l'exécution ne souffre rien de languissant. Marie , qui porte la grâce avec Jésus-Christ dans son sein est sollicitée par un divin instinct à l'aller répandre dans la maison de Zacharie , où Jean-Baptiste vient d'être conçu. (1)

(1) Cette maison est dans un champ plein d'oliviers , au pied d'une montagne , et elle a vue sur une vallée agréable et fertile , qui sert à présent de jardin , au village de la naissance de Saint Jean. Il y avait là autrefois un monastère considérable ; tout y est maintenant ruiné. J'y vis dans mon premier voyage quelque chose de l'église , et des restes de la maison même où la Vierge entra , à ce que nous disait notre conducteur. Il n'en paraît presque plus rien.

Cette maison de la Visitation de la Sainte Vierge , était la maison des champs de Zacharie. Sainte Elisabeth , se voyant enceinte par une faveur extraordinaire du ciel , alla se retirer là , et elle s'y tint cachée pendant cinq mois , pour y goûter plus en repos et avec plus de douceur la joie qu'elle avait de se voir tirée de l'opprobre où vivaient les femmes stériles , et pour y rendre à Dieu de continuelles actions de grâces d'un si grand bienfait.

Une église a été bâtie sur le lieu de la naissance de Saint Jean-Baptiste : elle est en forme de croix , d'une grandeur médiocre , bien bâtie et bien voûtée. Le dôme qui en fait le couronnement , et qui lui donne du jour , est un des plus beaux ornements qu'elle ait. Son pavé est un ouvrage à la mosaïque , qu'on a trouvé assez entier , sous le fumier et les ordures. L'endroit où naquit Saint Jean , est à la croisée du côté du septentrion , au bout d'une voûte assez longue , parallèle à celle de la nef. C'était une petite chambre faite à moitié dans la roche. On en a fait une chapelle richement pavée et on y a dressé un autel à l'Orient. Il faut descendre quelques degrés pour s'y rendre. Sainte Élisabeth choisit cet appartement , pour faire ses couches , et ce ne fut pas tant pour y être fraîchement dans les grandes chaleurs de l'été , et pour être dans un lieu séparé , selon les ordres de la loi , jusqu'au jour de sa purification , que par une conduite particulière de Notre-Seigneur , qui voulut que son Précurseur lui fût semblable en sa naissance dans une caverne , comme il le devait être en sa vie. Ce grand Saint fut là circoncis , et il y reçut le nom de Jean , qu'un ange apporta du ciel à son père , et que le Saint-Esprit inspira à sa mère. Ce fut alors que ce plus

« Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. A la salutation de Marie, l'enfant tressaillit dans le sein d'Élisabeth, et remplie du Saint-Esprit, elle s'écria, » ce grand cri de Sainte Élisabeth marque tout ensemble et

fortuné des pères, eut l'indulgence plénière de la faute qu'il avait commise en se rendant incrédule à l'ange : ses oreilles s'ouvrirent, et furent guéries de leur surdité ; sa langue se délia, et il prononça cet admirable cantique que l'Église chante tous les jours dans l'office des Laudes, et qui est la plus belle action de grâces que nous puissions rendre à Dieu, pour le bienfait de l'Incarnation. Il se passa là tant de merveilles, et elles furent si éclatantes, que le bruit en fut bientôt répandu par toute la Judée. Mais la plus grande de toutes était celle qui était la moins connue, et c'était l'humilité et la charité avec laquelle la Vierge enceinte du Fils de Dieu servit là sa chère cousine. Elle se trouva à la naissance de Saint Jean, au sentiment de plusieurs des Saints Pères ; mais pas un d'eux, n'en parle mieux que le Théologien dévot, le séraphique Saint Bonaventure : *Peperit Elisabeth filium, quem Domina levavit a terra, et diligenter aptavit, ut expediens erat. Parvulus autem ipsam quasi intelligens aspiciebat, et cum eum matri porrigere vellet, ad eam caput vertebat, et in ea solum delectabatur.* (C. 5. *Vitæ Christ.*) Élisabeth, dit ce Père, accoucha de son fils, que Notre-Dame releva de terre, et prit le soin de l'accommoder, comme il fallait. Cet enfant avait toujours les yeux sur elle, comme une personne raisonnable et connaissante, et lorsqu'elle voulait le donner à sa mère, il se tournait vers elle, et il n'avait de plaisir qu'en elle. Ce Saint ajoute : *O felicem infantem, quem Cælorum Regina natum excepit ! Si rationis usu pollebat, quis possit fando explicare quanta in Deiparæ gremio, tum Virgini, tum Christo maxime conjunctus lætitia exsilierit. Considera magnitudinem Joannis, nullus unquam talem gerulam habuit.* « O l'heureux enfant que la Reine du ciel a reçu entre ses bras à sa naissance ! S'il avait l'usage de raison, quelle était sa joie, lorsqu'étant dans le giron de la Mère de Dieu, il était si uni à Jésus-Christ et à la Vierge. Considérez la grandeur de Jean ; jamais enfant n'a été porté en de tels bras. » L'Évangile favorise tout à fait le sentiment de ces Saints Pères : car il dit que la Vierge demeura là environ trois mois. Elle n'y arriva qu'en avril, et les trois mois qu'elle y demeura, ne s'accomplirent qu'en juillet. Et qui peut croire de la charité infinie de la Sainte Vierge, qu'elle se retira de chez sa cousine au temps qu'elle avait le plus besoin d'elle ? — P. NAU.



sa surprise et sa joie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni : » Celui que vous y portez est celui en qui toutes les nations seront bénies ; il commence par vous à répandre sa bénédiction. « D'où me vient ceci que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? » Les âmes que Dieu aborde, étonnées de sa présence inespérée, le premier mouvement qu'elles font, est de s'éloigner en quelque sorte comme indignes de cette grâce. Dans un semblable sentiment, mais plus doux, Élisabeth, quoique consommée dans la vertu, ne laisse pas d'être surprise de se voir approcher par le Seigneur d'une façon si admirable. Disons en passant, que c'est par Marie que la grâce nous est distribuée, pour combattre l'opinion de ceux qui nous blâment d'honorer la Sainte Vierge comme Mère de Dieu. Ils voudraient établir une secrète jalousie entre Dieu et la créature, à cause de l'honneur que nous rendons aux Saints. Qu'ils écoutent Sainte Élisabeth ! Elle ne dit pas : D'où me vient ce bonheur que mon Seigneur vienne à moi ? mais : que la Mère de mon Seigneur vienne à moi ? Elle sent que c'est le Seigneur qui vient lui-même, mais qui vient et qui agit par sa sainte Mère. « Sitôt, dit-elle, que la voix de votre salutation est venue à mes oreilles, l'enfant que je porte a tressailli dans mon sein. » Il sent la présence du maître, et commence à faire l'office de son précurseur, si ce n'est encore par la voix, c'est par ce soudain tressaillement : la voix même ne lui manque pas, puisque c'est lui qui secrètement anime celle de sa Mère. Jésus vient à lui par sa Mère, et Jean le reconnaît par la sienne. Ainsi Marie contribue aux opérations de la grâce dans nos cœurs ; et loin de faire injure à la grâce, en attribuant cette prérogative à Marie, c'est au contraire honorer la grâce, parce que c'est d'elle que la Vierge tire toute son excellence.

Élisabeth, comme revenue de son étonnement, s'étend sur

la louange de la Sainte Vierge. « Vous êtes heureuse d'avoir cru : ce qui vous a été dit par le Seigneur sera accompli. » Vous avez conçu vierge , vous enfanterez vierge ; votre Fils remplira le trône de David , et son règne n'aura point de fin.

Le Fils de Dieu , visitant les hommes , imprime trois mouvements dans leur cœur. Sitôt qu'il approche , il nous inspire , avant toutes choses , une grande et auguste idée de sa majesté , qui fait que l'âme tremblante et confuse de sa naturelle bassesse , est saisie devant Dieu d'un profond respect , et se juge indigne des dons de sa grâce. C'est par cette humilité qu'il se prépare. Par un second mouvement , il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance , et de courir à lui par de saints désirs. Enfin , se rendant propice à ses vœux , il fait triompher sa paix dans son cœur , et le comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements.

Ces trois sentiments paraissent ici nettement et distinctement , et avec un ordre admirable. En effet , ne voyez-vous pas Sainte Élisabeth , qui , considérant Jésus-Christ qui l'honore de sa visite en la personne de sa sainte Mère , reconnaît humblement son indignité , en disant d'une voix si respectueuse : « Et d'où me vient un si grand honneur , que la Mère de mon Seigneur me visite? » D'autre part , ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents , qui pressent impétueusement le saint Précurseur , lorsque , tressaillant au sein de sa mère , il veut , ce semble , rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son Maître , et ne peut souffrir la prison qui le sépare de sa présence ? Enfin , n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie , qui étant pleine de Jésus-Christ , et possédant en paix ce qu'elle aime , s'épanche toute en actions de grâces , et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : « Mon âme exalte le Seigneur , et mon esprit se ré-

jouit en Dieu mon Sauveur. » Mais que veut dire exalter Dieu ? Exalter Dieu, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile ; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée. Exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous en pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus ; élevez-le au-dessus de l'élévation, exaltez-le au-dessus de l'exaltation. Enfin, quelque haute idée que vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus : voilà ce que c'est que d'exalter Dieu.

Mais quelle est la cause de l'exaltation de Marie, quel en est le sujet ? La première cause de son exaltation, c'est « qu'il a regardé la bassesse de sa servante. » Elle ne dit pas sa servante ; mais la bassesse de sa servante, tant elle est pénétrée de son néant. Il y a en Dieu un regard de bonté et de miséricorde, qui est celui qu'il arrête sur les âmes pénitentes, pour les consoler et les encourager à revenir à lui. Mais il y a aussi en Dieu, pour le juste, un regard de faveur et de bienveillance, un regard de défense et de protection : ah ! un regard de la sérénité de sa face, dont la beauté jamais ne se ternit. Quelle impression doit faire sur le cœur des justes ce regard de Dieu, si amoureux, si tendre, dont il est écrit : « Voici les yeux du Seigneur qui se reposent sur les justes ? » C'est là ce regard de Dieu, qui transporte Marie de joie et d'admiration.

Elle ne craint point après cela de reconnaître ses avantages dont elle a vu la source en Dieu, et qu'elle ne peut plus voir que dans ce principe : « Et voilà, dit-elle, que tous les siècles me reconnaîtront bienheureuse. Celui qui seul est puissant a fait en moi de grandes choses ; et son nom est saint ; et sa miséricorde s'étend d'âge en âge, et de race

en race sur ceux qui le craignent. » Elle commence à voir que son bonheur est le bonheur de toute la terre , et qu'elle porte celui en qui toutes les nations seront bénies. Elle s'élève donc à la puissance et à la sainteté de Dieu , qui est la cause de ces merveilles.

La deuxième cause de l'exaltation de Marie , c'est le triomphe de Dieu sur le monde , c'est la victoire qu'il a remportée sur lui. Ce monde a quelque chose d'éclatant , qui surprend et qui trompe ceux qui s'en laissent éblouir : sa lumière faible éblouit les faibles. Marie , à la lueur de cette lumière qui l'éclaire , a découvert la vanité , le faux éclat , le faste de cette pompe vaine. Elle n'a pas regardé le triomphe de Dieu sur le monde comme devant arriver , mais comme étant déjà fait : « Il a , dit-elle , déployé la puissance de son bras ; il a dissipé ceux qui étaient enflés d'orgueil dans la pensée de leur cœur. Il a renversé les puissants de dessus le trône , et il a élevé les humbles. » Elle a vu le monde abattu ; elle l'a vu renversé , et Dieu victorieux : *Deposuit* , « il les a mis à bas. » Le monde n'est pas entièrement vaincu , il triomphe. Le monde à présent triomphe , il se moque des simples ; mais Dieu le renversera , et Marie considère ce triomphe comme accompli ; *Deposuit* , *deposuit*. Elle ne dit pas : Il les renversera , il les brisera ; mais *deposuit*. C'en est fait , il est renversé , il est brisé , il est à bas.

Quand est-ce qu'il a fait toutes ces merveilles , si ce n'est quand il a envoyé son Fils au monde , qui a confondu les rois et les superbes empires par la prédication de son Évangile ? Ouvrage où sa puissance a paru d'autant plus admirable , qu'il « s'est servi de la faiblesse pour anéantir la force , et de ce qui n'était pas pour détruire ce qui était , afin que ne paraissant rien , nul homme ne se glorifie devant lui , » et qu'on attribuât tout à la seule puissance de son

bras. Marie elle-même en est un exemple : il l'a élevée au-dessus de tout , parce qu'elle s'est déclarée la plus basse des créatures. Quand il s'est fait une demeure sur la terre , ce n'a point été dans les palais des rois ; il a choisi de pauvres , mais d'humbles parents , et tout ce que le monde méprisait le plus pour en abattre la pompe. C'est donc là le propre caractère de la puissance divine dans la nouvelle alliance , qu'elle y fait sentir sa vertu par la faiblesse même.

« Il a rassasié les affamés , et il a renvoyé les riches avec les mains vides : » Et quand ? si ce n'est quand il a dit : « Heureux ceux qui ont faim , car ils seront rassasiés. Malheur à vous qui êtes rassasiés , car vous aurez faim. » C'est ici qu'il faut dire avec Marie : Mon âme glorifie le Seigneur , et n'exalte que sa puissance , qui va paraître par l'infirmité et par la bassesse. C'est là que l'âme trouve sa paix , lorsqu'elle voit tomber toute la gloire du monde , et Dieu seul demeure grand.

Les palais et les trônes sont à bas ; les cabanes sont relevées : toute fausse grandeur est anéantie : c'est un effet général de l'enfantement de Marie dans toute la terre. Mais ne dira-t-elle rien de la rédemption d'Israël , et de ces brebis perdues de la maison d'Israël , pour lesquelles son fils a dit qu'il était venu ? Écoutons la fin du divin cantique : « Il a pris en sa protection Israël son serviteur. » Ce n'est point à cause des mérites dont se vantaient les présomptueux : au contraire , il a abattu le faste pharisaïque et les superbes pensées des docteurs de la loi. Il a reçu un Nathanaël , vrai israélite , simple , sans présomption , comme sans fard et sans fraude ; et voilà les Israélites qu'il a protégés ; à cause qu'ils mettaient leur confiance , non point en eux-mêmes , mais en sa grande miséricorde. » Il s'est souvenu des promesses qu'il a faites à Abraham et à sa postérité » qui doit subsister « aux siècles des siècles. »

Heureux que Dieu ait daigné s'engager avec nous par des promesses ! Il pouvait nous donner ce qu'il eût voulu ; mais quelle nécessité de nous le promettre ? Si ce n'est qu'il voulait , comme dit Marie , faire passer d'âge en âge sa miséricorde , en nous sauvant par le don , et nos pères par l'attente. Attachons-nous donc avec Marie aux immuables promesses de Dieu qui nous a donné Jésus-Christ. Disons avec Élisabeth : Nous sommes heureux d'avoir cru : ce qui nous a été promis s'accomplira. Nous sommes ceux que voyait Marie , quand elle voyait la postérité d'Abraham ; nous sommes ceux au salut de qui elle a consenti , quand elle a dit : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Elle nous a tous portés dans son sein avec Jésus-Christ en qui nous étions.

Chantons donc sa béatitude avec la nôtre ; publions qu'elle est bienheureuse , et agréons-nous à ceux qui la regardent comme leur mère. Prions cette nouvelle Ève qui a guéri la plaie de la première , au lieu du fruit défendu dont nous sommes morts , de nous montrer le fruit béni de ses entrailles. Unissons-nous au saint cantique , où Marie a chanté notre délivrance future. Disons avec Saint Ambroise : « Que l'âme de Marie soit en nous pour glorifier le Seigneur ; que l'esprit de Marie soit en nous pour être ravis de joie en Dieu notre Sauveur. » Comme Marie , mettons notre paix à voir tomber toute la gloire du monde , et le seul règne de Dieu exalté , et sa volonté accomplie.

Tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse ; il parle hautement et divinement , même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise ; il nous enseigne avant que de naître , et le sein de sa mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme , ni le lit chaste et virginal où il consume son mariage avec l'humanité son épouse , mais encore c'est une chaire où ce docteur céleste commence à

prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise ; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant, jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs à cette prédication de Jésus qui ne frappe point les oreilles, mais qui parle si fortement aux esprits.

Encore qu'il pourrait peut-être sembler que l'Évangile et la loi sont bien éloignés, toutefois il n'y a rien qui soit mieux uni, et Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophéties par les vérités de son Évangile. Il n'y a dans la loi ni point, ni virgule, si je puis parler de la sorte, qui ne trouve son vrai sens dans Jésus-Christ seul ; et Jésus-Christ n'a jamais fait un seul pas, que pour accomplir exactement, et de point en point, ce qui était écrit de lui dans la loi. Ainsi, quelque différence qui nous y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près ; la Synagogue et l'Église se tendent les mains ; et je considère dans la visite que rend Marie à Élisabeth, et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi, l'Église qui embrasse la Synagogue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle, de Jésus-Christ allant à Saint Jean, de Marie visitant Sainte Élisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une vierge qui éclate en actions de grâces. Vous verrez que toutes les circonstances de l'histoire de notre Évangile conviennent si bien et si justement à la vérité que je vous propose que vous admirerez sans doute avec moi la conduite impénétrable de l'Esprit de Dieu, dans la dispensation des mystères.

La première chose que je remarque, dans le tableau que je vous présente de l'Évangile embrassant la loi, de Marie saluant Sainte Élisabeth, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre Sainte Élisabeth

dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'âge; et je vois en la vieillesse d'Élisabeth la mourante caducité de la loi; et dans la jeunesse de la Sainte Vierge, l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle que le temps n'est pas capable de l'altérer, ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire, ce qui doit périr ne cesse jamais de tendre à sa fin, et par conséquent il vieillit toujours. Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait être un jour abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement. Car comme l'Église remplit tous les lieux, elle doit aussi remplir tous les temps. La fin du monde ne limitera point sa durée: alors elle cessera d'être sur la terre; mais elle commencera de régner au ciel; elle ne sera pas éteinte, mais elle sera transférée en un lieu de gloire, où elle demeurera toujours florissante dans une perpétuelle jeunesse.

Et non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. Je sais que le mariage est sacré et que « son lien est très-honorable en tout et partout. Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut nécessairement avouer que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons attentivement ce que dit l'apôtre, de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. « L'une est tout occupée du soin des choses du monde: » c'est le but de la Synagogue, qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre; elle n'a que des promesses terrestres, cette terre coulante de lait et de miel. Mais que fait la virginité? « Elle est uniquement occupée des choses du Seigneur. » C'est le but de la sainte Église, « qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles. »



Mais continuons de faire voir la figure de l'Église dans la Sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de Saint Augustin, que le mariage de Joseph avec Marie n'étant point lié par les sentiments de la chair, n'avait point d'autre nœud de son union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient donnée; et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église; celle de l'Église à Jésus.

Mais ce que je trouve très-remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie au contraire fait profession d'une perpétuelle virginité; et la même Écriture, qui ne ment jamais, la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel, et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point ! » Toutefois la stérile enfante; Élisabeth a un fils aussi bien que la Sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté; mais des figures et des prophéties. Élisabeth a conçu; mais un précurseur à Jésus, une voix qui prépare les chemins : Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici la dignité de la Vierge aussi bien que celle de la sainte Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang, que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle? Loin de nous cette pensée sacrilège ! Il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père Éternel de rendre Marie féconde

de son propre Fils : puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fit passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie ! Mais l'Église entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu ; celle de la nature, et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie ; la seconde est communiquée à l'Église.

Il me reste maintenant à vous proposer la partie la plus mystérieuse de notre Évangile. Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Elisabeth ; l'Église chrétienne est la Sainte Vierge : il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près ; qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux de race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut encore qu'elles s'embrassent : et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées ? Et voyez cela très-clairement en la personne de Saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit Saint Augustin, est comme le point du jour, qui n'est ni le jour ni la nuit, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Église : il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnaître le Libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean, quand il a reçu son baptême ; Jean a tendu les mains à Jésus, quand il a dit : « Voilà l'Agneau de Dieu. » C'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Elisabeth. Il prévient : le propre de la grâce est de prévenir. Jamais elle ne se montre mieux ce qu'elle est, c'est-à-dire, grâce, que lorsqu'elle vient à nous sans être appelée. C'est pourquoi

Marie prévient Sainte Élisabeth et Jésus prévient Jean-Baptiste:

Marie et Elisabeth s'embrassent, elles se saluent. La loi honore l'Évangile en le prédisant : l'Évangile honore la loi en l'accomplissant ; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent.

« Marie demeura environ trois mois dans la maison d'Élisabeth, et elle retourna en sa maison. » La charité ne doit pas être passagère. Marie demeure trois mois avec Élisabeth : quiconque porte la grâce ne doit point aller en courant, mais lui donner le temps d'achever son œuvre.

Savoir si la Sainte Vierge vit la naissance de Saint Jean-Baptiste, l'Évangile n'a pas voulu nous le découvrir. Élisabeth était dans son sixième mois quand Marie la vint visiter : elle fut environ trois mois avec elle ; elle était donc ou à terme, ou bien près de son terme ; et l'Évangile ajoute aussi, que « le temps d'Élisabeth s'accomplit : » insinuant, selon quelques-uns, qu'il s'accomplit pendant que Marie était avec elle ; mais qui osera l'assurer, puisque l'Évangile semble avoir évité de le dire ? Quoi qu'il en soit, ou, Marie attachée à sa solitude, et prévoyant l'abord de tout le monde au temps de l'enfantement d'Élisabeth, le prévint par sa retraite ; ou, si elle est demeurée avec tous les autres, elle y a été humble et cachée, inconnue, sans s'être fait remarquer dans une si grande assemblée, et contente d'avoir agi envers ceux à qui Dieu l'avait envoyée. O humilité ! ô silence qui n'a été interrompu que par un cantique inspiré de Dieu, puissé-je vous imiter toute ma vie !

## V

## MARIE AVANT SON ENFANTEMENT.

A quelle épreuve Dieu ne met-il pas les âmes saintes ? La jalousie a pensé rompre le lien sacré de l'amitié conjugale de Joseph et de Marie. Joseph, encore ignorant des mystères dont sa chaste épouse était rendue digne, ne sait que penser de sa grossesse. Je laisse aux peintres et aux poètes de représenter à vos yeux les horreurs de la jalousie, le venin de ce serpent et les cent yeux de ce monstre : il me suffit de vous dire que c'est une espèce de complication des passions les plus furieuses. C'est là qu'un amour outragé pousse la douleur jusqu'au désespoir, et la haine jusqu'à la furie, et c'est peut-être pour cette raison que le Saint-Esprit nous a dit : « La jalousie est dure comme l'enfer, » parce qu'elle ramasse en effet les deux choses les plus cruelles que l'enfer ait, la rage et le désespoir.

Mais ce monstre si furieux ne peut rien contre le juste Joseph. Car admirez sa modération envers sa sainte et divine épouse. Il sent le mal tel qu'il ne peut la défendre ; et il ne veut pas la condamner tout à fait. Il prend un conseil tempéré. Réduit par l'autorité de la loi à l'éloigner de sa compagnie, il évite du moins de la diffamer ; il demeure dans les bornes de la justice ; et bien loin d'exiger le châtiement, il lui épargne même la honte. Voilà une résolution bien modérée ; mais encore ne presse-t-il pas l'exécution. Il veut attendre la nuit, cette sage conseillère dans nos ennuis, dans nos promptitudes, dans nos précipitations dangereuses. Et en effet cette nuit lui découvrira le mystère, un ange viendra éclaircir ses doutes ; et j'ose dire que Dieu devait ce secours au juste Joseph. Car, puisque la raison hu-

maine soutenue de la grâce s'était élevée à son plus haut point, il fallait que le ciel achevât le reste; et celui-là était digne de savoir la vérité, qui, sans l'avoir reconnue, n'avait pas laissé néanmoins de pratiquer la justice.

Certainement Saint Jean-Chrysostôme a raison d'admirer ici la philosophie de Saint Joseph. C'était, dit-il, un grand philosophe, parfaitement détaché de ses passions, puisque nous lui voyons surmonter la plus tyrannique de toutes. Combien est maître de ses mouvements un homme, qui en cet état est capable de prendre conseil; et qui, l'ayant pris si sage, peut encore en suspendre l'exécution, et dormir, parmi ses pensées, d'un sommeil tranquille! Si son âme n'eût été calme, croyez que les lumières d'en haut n'y seraient pas sitôt descendues. Il est indubitable qu'il était bien détaché de ses passions, tant de celles qui charment par leur douceur, que de celles qui entraînent par leur violence.

Nous voyons par le même moyen la foi de Marie. Elle voyait la peine qu'aurait son époux, et tous les inconvénients de sa sainte grossesse; mais, sans en paraître inquiétée, sans songer à prévenir ce cher époux, ni à lui découvrir le secret du ciel, au hasard de se voir non-seulement soupçonnée et abandonnée, mais encore perdue et condamnée, elle abandonne tout à Dieu, et demeure dans sa paix.

Dans cet état « l'ange du Seigneur fut envoyé à Joseph, et lui dit : Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. » Quel calme à ces paroles! quel ravissement! quelle humilité dans Joseph! Laissons-le concevoir à ceux à qui Dieu daigne en donner la connaissance.

« Elle enfantera un Fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. » Pourquoi, « vous? » Vous n'en êtes pas le père; il n'a de père que Dieu; mais Dieu lui a transmis ses droits;

vous tiendrez lieu de père à Jésus-Christ : vous serez son père en effet d'une certaine manière, puisque formé par le Saint-Esprit dans celle qui était à vous, il est aussi à vous par ce titre. Vous êtes le vrai époux de Marie; vous partagez avec elle ce Fils bien-aimé, et les grâces qui sont attachées à son amour. Allez donc : à la bonne heure, nommez cet enfant; donnez-lui le nom de Jésus pour vous et pour nous, afin qu'il soit votre Sauveur comme le nôtre.

Dieu préparait à la pureté de Marie, en la personne de Joseph son cher époux, le témoin le moins suspect et le plus certain qu'on pût jamais penser. Pourquoi, saint évangéliste, avez-vous dit ces paroles : « Et il ne l'avait pas connue quand elle enfanta son fils premier né ? » Que ne disiez-vous plutôt qu'il ne la connut jamais et qu'elle fut vierge perpétuelle ? Les évangélistes disent ce que Dieu leur met à la bouche. Saint Matthieu avait ordre d'expliquer précisément ce qui regardait l'enfantement virginal, et l'accomplissement de la prophétie d'Isaïe (1), qui portait qu'« une vierge » concevrait et enfanterait un fils. Au reste on ne peut penser sans horreur que ce sein virginal où le Saint-Esprit avait opéré, dont Jésus-Christ avait fait son temple, ait jamais pu être souillé; ni que Joseph, ni que Marie même, aient pu cesser de le respecter. Avant sa conception et son enfantement, elle avait dit en général : « Je ne connais point d'homme : » Saint Joseph était entré dans ce dessein; et y avoir manqué après un enfantement si miraculeux, c'eût été un sacrilège indigne d'eux, et une profanation indigne de Jésus-Christ même. Les frères de Jésus-Christ dans l'Évangile, et Saint Jacques, qu'on appela frère du Seigneur constamment, ne l'étaient que par la parenté, comme on parlait en ce temps; et la sainte tra-

(1) Voir dans l'appendice qui suit ce chapitre l'explication de cette prophétie.

dition ne l'a jamais entendu d'une autre sorte. Qui a jamais seulement pensé parmi les Chrétiens, que Jésus ne fût pas le Fils unique de Marie, comme de Dieu ? Si (ce qui est abominable à penser) il n'eût pas été son Fils unique, lui aurait-il en la quittant, donné un fils d'adoption ? Dieu a marqué aux Évangélistes ce qu'ils devaient précisément écrire, et ce qu'il voulait qu'on réservât à la tradition de son Église, pour l'expliquer davantage. Apprenons de là qu'il faut penser de Marie tout ce qu'il y a de plus digne d'elle et de Jésus-Christ, quand même l'Écriture ne l'aurait pas toujours voulu exprimer avec la dernière précision et netteté, et qu'il aurait plu à Dieu le laisser expliquer à fond à la tradition de son Église, qui a fait un article de foi de la perpétuelle virginité de Marie.

Après le songe de Joseph et la parole de l'ange, ce saint homme fut changé : il devint père, il devint époux par le cœur. Les autres adoptent des enfants : Jésus a adopté un père. L'effet de son mariage fut le tendre soin qu'il eut de Marie et du divin enfant. Il commence le bienheureux ministère par le voyage de Bethléem ; et nous en verrons toute la suite.

## APPENDICE.

## EXPLICATION DE LA PROPHÉTIE D'ISAÏE,

## SUR L'ENFANTEMENT DE LA SAINTE VIERGE,

(Isaïe, vii. 14.) (1)

On expose la difficulté, et on y répond : Que c'était un des caractères du Messie de naître d'une vierge, et qu'il devait être connu en son temps ; que le Sauveur des hommes est le vrai Emmanuel.

Voici d'abord la difficulté, telle qu'elle me fut proposée dans une lettre du 17 septembre 1703, à l'occasion de ma

(1) [Bossuet explique dans un bref avertissement que nous croyons devoir conserver ici, comment et à quelle occasion il composa son explication de la prophétie d'Isaïe :]

« Pendant que je m'occupais à découvrir les erreurs des critiques judaïsants, je sentais mon esprit ému en soi-même, en voyant des chrétiens, et des chrétiens savants qui semblaient même zélés pour la religion, au lieu de travailler, comme ils le devaient, à l'édification de la foi, employer toute leur subtilité à éluder les prophéties sur lesquelles elle est appuyée, et plus dangereux que les rabbins, leur fournir des armes pour combattre les apôtres et Jésus-Christ même. Les Sociéniens avaient ouvert cette dispute, et la licence augmentait tous les jours. Il me paraissait qu'une courte interprétation de quelques anciennes prophéties pouvait être un remède aussi abrégé qu'efficace contre un si grand mal; et alors il arriva qu'un de mes amis m'ayant proposé ses difficultés sur la prédiction d'Isaïe, où l'enfantement d'une vierge était expliqué, j'avais tâché d'y répondre avec toute la netteté et toute la précision possibles, et néanmoins en faisant sentir la force des preuves de la mission de Jésus-Christ, et un caractère certain de sa divinité.

« En même temps je me souvenais d'avoir prêché, il y a deux ans, une Explication du Psaume XXI, où j'avais démontré d'une manière sensible à toute âme fidèle la passion, le crucifiement, la résurrection de notre Sauveur, et sa gloire qui devait paraître dans la conversion des Gentils.



*Dissertation sur Grotius*, où je découvre en particulier les erreurs de ce critique contre les prophètes qui ont prédit Jésus-Christ.

DIFFICULTÉ.

*Ecce Virgo concipiet, et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel* : « Une vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. » *Is. vii. 14. Matth. 1. 23.*

Cette prophétie n'a pu donner aux Juifs aucune lumière pour connaître que Jésus-Christ fût le Messie ; au contraire, elle a dû leur faire croire qu'il ne l'était pas.

Donc Saint Matthieu n'a pas dû l'alléguer comme prophétie ; donc ce n'en est pas une.

Je prouve ma proposition.

Selon la prophétie, le Messie doit naître d'une vierge ; les Juifs voient Jésus-Christ, fils d'une femme mariée, sans avoir aucun moyen de juger qu'elle est vierge.

« Je me sentais aussi sollicité, durant une convalescence qui ne me permettait pas tout à fait l'usage de mes réflexions, d'entretenir mon esprit de saintes-pensées, capables de le soutenir, et c'est ce qui a produit ces petits écrits.

« Dieu ayant mis dans le cœur de plusieurs personnes pieuses d'en demander des copies, on a eu plutôt fait de les imprimer, et les voilà tels qu'ils sont sortis d'une étude qui n'a rien eu de pénible. Qui sait si Dieu ne voudra pas se servir de cet exemple, pour exciter des mains plus habiles à donner de pareils ouvrages à l'édification publique, et apprendre aux chrétiens, non pas à disputer contre les Juifs, ce qui ne produit que de sèches altercations, mais à poser solidement les principes de la foi, afin que la tentation venant peut-être dans la suite à s'élever par les discours des libertins, aussi remplis d'ignorance que d'inconsidération, elle se trouve heureusement prévenue par une doctrine établie sur la pierre, qui empêche non-seulement les orages et les tempêtes, mais encore qui déracine jusqu'aux moindres doutes, et que nous marchions d'un pas ferme, comme ont fait nos pères, sur le fondement des apôtres et des prophètes ? »

Le Messie doit s'appeler Emmanuel : Jésus-Christ a un autre nom.

Donc , les Juifs ont eu raison de croire , aux termes de cette prophétie , que Jésus-Christ , fils de Marie , femme de Joseph , n'était pas le Messie.

#### RÉPONSE.

#### PREMIÈRE LETTRE.

Quand on dit que la virginité de la Sainte Vierge est donnée en signe prophétique aux Juifs , on voit bien que l'intention n'est pas de dire que ce doit être une preuve dans le moment , et que tous les Juifs fussent obligés de reconnaître d'abord , ni qu'on pût jamais connaître , par aucune marque extérieure et sensible , qu'elle eût conçu étant vierge , ou à la manière ordinaire : un sentiment si grossier ne peut pas entrer dans l'esprit d'un homme. Le dessein d'Isaïe est de marquer en général , par la propriété du terme dont il se sert , qu'un des caractères du Messie , c'est d'être fils d'une vierge : ce qui est si particulier à Jésus-Christ , que jamais autre que lui ne s'est donné cette gloire. Car de qui a-t-on jamais prêché qu'il ait été conçu du Saint-Esprit , et qu'il soit né d'une vierge ? Qui est-ce qui s'est jamais glorifié qu'un ange ait annoncé cette naissance virginale , ni qu'une vierge , en consentant à ce mystère , ait été remplie du Saint-Esprit , et couverte de la vertu du Très-Haut ? On n'avait pas même encore seulement imaginé une si grande merveille.

Les preuves indicatives de la venue du Messie devaient être distribuées de manière qu'elles fussent connues chacune en leur temps. Celle-ci a été révélée , quand et à qui il a fallu : la Sainte Vierge l'a sue d'abord ; quelque temps

après , Saint Joseph , son mari , l'a apprise du ciel , et l'a crue , lui qui y avait le plus d'intérêt : Saint Matthieu la rapporte comme une vérité déjà révélée à toute l'Église ; et maintenant , après la prédication de l'Évangile , Jésus-Christ demeure le seul honoré de ce titre de fils d'une vierge , sans que ses plus grands ennemis , tel qu'était un Mahomet , aient osé seulement le contester.

C'est donc ainsi que la virginité de Marie , en tant qu'elle a été prêchée et reconnue par tout l'univers , est un signe qui ne doit laisser aux Juifs aucun doute du Christ : c'est d'elle que devait naître le vrai Emmanuel , Dieu avec nous , vrai Dieu et vrai homme , qui nous a éternellement réunis à Dieu ; et c'est la vraie signification du nom de Jésus , c'est-à-dire , du Sauveur , venu au monde pour en ôter le péché , qui seul nous séparait d'avec Dieu.

Au reste , Monsieur , ce n'était pas le dessein de l'ouvrage dont vous m'écrivez , d'expliquer le fond des prophéties , puisque même je me suis assez étendu sur cette matière dans la seconde partie du *Discours sur l'Histoire universelle* , où j'ai déduit dans un ordre historique toutes les preuves de fait qui démontrent que les Écritures de l'ancien et du nouveau Testament sont vraiment un livre prophétique , principalement en ce qui regarde la venue actuelle du Christ , dont toutes les circonstances , et le temps même de leur accomplissement , sont si évidemment marqués , tant de siècles auparavant qu'il ait paru sur la terre.

Vous n'avez qu'à lire à votre loisir mes Commentaires sur les Psaumes , et ce que j'ai écrit à la suite des Livres de Salomon , dans la Dissertation qui a pour titre : *Supplenda in Psalmos* , pour y apprendre que David est un véritable évangéliste , qui a vu manifestement toutes les merveilles de Jésus-Christ , c'est-à-dire sa divinité , sa génération éternelle , son sacerdoce ; et jusqu'aux moindres

circonstances de sa passion et de sa résurrection. La vocation des Gentils et la réprobation des Juifs sont choses si publiques et si authentiques qu'il faut être aveugle pour ne les voir pas comme les marques infailibles du Messie actuellement venu au monde.

Et quand il s'en faudrait tenir à mon dernier ouvrage, Grotius n'y est-il pas convaincu d'avoir falsifié les prophéties, en disant que ce qui se trouve clairement écrit dans le livre de la Sagesse, sur la passion du Sauveur, (*Sap. II. 12, 13, 14, etc.*) a été ajouté après coup par les Chrétiens ? comme aussi ce qui est dit dans l'Ecclésiastique, qui regarde manifestement la personne du Fils de Dieu : *Invocavi Dominum patrem Domini mei (Eccli. LI. 14.)* « J'ai invoqué le Seigneur, père de mon Seigneur ; » ce que le même Grotius ose encore rejeter comme supposé par les Chrétiens, quoiqu'il n'appuie pas ces deux prétendues suppositions de la moindre conjecture ; ce qui montre plus clair que le jour, un esprit ennemi des prophéties, et qui ne tend qu'à secouer le joug de la vérité. (1)

Voilà ce que Dieu m'a donné pour vous, sur votre dernière lettre : je vous en fais part, quoique je sache que votre foi n'a pas besoin de cette instruction ; mais je ne puis m'empêcher de déplorer avec vous cet esprit d'incrédulité qui se trouve en effet dans les Chrétiens, vous exhortant de tout mon cœur à inspirer à tout le monde, dans l'occasion, le désir d'apprendre ce qui en effet est pour eux la vie éternelle.

*Signé :* † J. BÉNIGNE, évêque de Meaux.

A Paris, le premier octobre 1703.

(1) Voyez *Dissert. sur Grotius*, n. v. dans la seconde instruction sur le Nouveau Testam. de Trévoux.

## DEUXIÈME LETTRE.

## SUR LA MÊME DIFFICULTÉ

Et sur quelques réflexions dont on la soutient ; où il est prouvé que Jésus-Christ a d'abord autorisé sa mission par ses miracles ; que la plupart des prophéties n'étaient pas connues durant sa vie ; que celle de l'enfantement virginal est de ce nombre ; que plusieurs de ses disciples l'ont ignorée , et qu'il ne s'est pas pressé de les instruire sur ce point , non plus que sur beaucoup d'autres ; qu'il était du conseil de Dieu que ce mystère s'accomplît sous le voile du mariage ; quelles ont été les dispositions de la divine Providence , pour préparer le monde à un si grand mystère.

J'ai, Monsieur, reçu votre lettre du 11 d'octobre , et j'ai vu celle de même date que vous écrivez à M.<sup>\*\*\*</sup> , où vous le priez de me proposer une nouvelle difficulté , si toutefois elle est nouvelle ; car pour moi , je crois y avoir déjà satisfait dans ma lettre précédente , en vous faisant observer que les preuves indicatives de la venue du Messie devaient être distribuées , de sorte qu'elles soient déclarées chacune en son temps ; ainsi, qu'il ne faut pas trouver étrange qu'elles ne pussent d'abord être toutes remarquées par les Juifs. L'on ne doit pas croire, pour cela, qu'il leur fût permis de tenir leur esprit en suspens sur la mission de Jésus-Christ ; puisqu'outre d'autres prophéties plus claires que le soleil , qu'ils avaient devant les yeux , le Sauveur leur confirmait sa venue par tant de miracles , qu'on ne pouvait lui refuser sa créance sans une manifeste infidélité , comme il dit lui-même en ces termes : « Si je n'étais pas venu , si je ne leur avais point parlé , et que je n'eusse pas fait en leur présence des prodiges que nul autre n'a faits avant moi , ils n'auraient point de péché ; mais maintenant leur incrédulité n'a point d'excuse. » (*Joan. xv. 22* ,

24.) Ils devaient donc commencer par croire , et demeurer persuadés que le particulier des prophéties se découvrirait en son temps.

Par exemple , c'était une marque pour connaître le Christ , qu'il devait convertir les Gentils. Mais encore que Notre-Seigneur défendit à ses apôtres « d'entrer dans la voie des Gentils, et de prêcher dans les villes de Samarie, » (*Matth. x. 5.*) il ne fallait pas pour cela refuser de croire cette belle marque de sa venue : et au contraire , il fallait croire avec une ferme foi , que tout ce qui était prédit de Jésus-Christ s'accomplirait l'un après l'autre , au temps et par les moyens destinés de Dieu. Jésus-Christ lui-même avait déclaré qu'il donnerait aux Juifs , dans sa résurrection , le signe du prophète Jonas. (*Matth. xii. 39. 40.*) S'ensuit-il de là qu'ils dussent demeurer en suspens jusqu'à ce qu'ils eussent vu l'accomplissement de ses paroles ? point du tout ; puisqu'ils devaient tenir pour certain que celui qui commandait à la mer et aux tempêtes , qui guérissait les aveugles-nés , qui avait la clef de l'enfer et de la mort , tirant les morts du tombeau quatre jours après leur sépulture , lorsque déjà ils sentaient mauvais , et qui enfin se montrait le maître de toute la nature , était assez puissant pour accomplir tout ce qu'il avait promis. Il était prédit bien clairement que le Christ naîtrait à Bethléem : plusieurs Juifs ne savaient pas que Jésus-Christ y fût né ; Philippe même un de ses apôtres , semble l'avoir ignoré , lorsque l'indiquant à Nathanael comme le Messie , il lui dit : « Nous avons trouvé Jésus , fils de Joseph de Nazareth ; » (*Joan. i. 45. 46.*) et Nathanael lui ayant fait l'objection en ces termes : « Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ? » Philippe ne lui répond autre chose , sinon : « Venez , et voyez , » c'est-à-dire , reconnaissez par vous-même les merveilles qui vous convaincront qu'il est le Messie. Ainsi

Jésus-Christ même ne se pressait pas de les éclairer sur ce point. Et quand les Pharisiens disaient à Nicodème, un des leurs : « Approfondissez les Écritures, et reconnaissez que le prophète (que nous attendons) ne doit point venir de Galilée » (*Joan.* vii. 50. 52.) ; nous ne voyons pas que ce Pharisien, quoique d'ailleurs affectionné à Jésus-Christ, eût rien à leur répondre, content de savoir en général, que « nul homme ne pouvait faire les prodiges qu'il faisait, si Dieu n'était avec lui. » (*Joan.* iii. 2.) Bien plus, Jésus-Christ lui-même ne répondait rien à ceux qui disaient « que le Christ devait sortir de David et de la ville de Bethléem. » (*Joan.* vii. 42.) Rien ne pressait, et Jésus-Christ ayant par avance montré sa venue par les signes les plus authentiques, qui étaient les œuvres de son Père, c'est-à-dire, par le témoignage le plus éminent et le plus sublime que le ciel eût jamais pu donner à la terre, il avait suffisamment fondé la foi qu'on devait avoir à ses paroles, encore qu'on n'entendit pas quelques prophéties particulières : car c'était assez qu'on vit clairement que les merveilles qu'il opérait étaient une preuve certaine et plus que démonstrative de sa mission.

Au surplus, non-seulement l'accomplissement des prophéties, mais encore leur intelligence, avait son temps : souvent elles s'accomplissaient aux yeux et entre les mains des apôtres mêmes, sans qu'ils s'en aperçussent, comme il est expressément marqué en deux endroits de Saint Jean, c'est-à-dire, au Chap. ii. v. 22 ; et au Chap. xxii, v. 16, dans lequel il est marqué que les apôtres n'entendaient pas les prophéties qu'ils accomplissaient eux-mêmes.

Quand donc on dira que le signe de l'enfantement de la vierge était un de ceux qui devaient être révélés des derniers, et que le commun du peuple, pour y faire l'attention convenable, avait besoin d'être averti, comme il le fut par l'Évangile de Saint Matthieu, il n'y aura rien là d'extraordinaire, ni qui affaiblisse la preuve de la venue du Christ.

En effet, nous ne voyons pas dans tout l'Évangile, que les Juifs eussent la moindre attention à l'oracle d'Isaïe. Ils objectaient au Sauveur la prophétie de Michée sur la naissance du Christ en Bethléem ; mais ils ne lui disent jamais un seul mot sur ce qu'il devait naître d'une vierge, et il ne faut pas s'en étonner.

Car si les apôtres, après avoir conversé trois ans avec leur maître, eurent besoin qu'il « leur ouvrit le sens des Écritures » pour être capables de l'entendre comme il est porté dans Saint Luc, Ch. xxiv. v. 45., combien plus le commun du peuple avait-il besoin qu'on lui montrât, comme au doigt, le sens de certaines prophéties plus enveloppées, que de lui-même il n'eût pas dû démêler dans les endroits où elles étaient insérées ; et on doit toujours se souvenir que cette naissance virginale ne pouvant être connue par aucune marque sensible, ni autrement que par un témoignage divin, il fallait rendre ce témoignage authentique et irréprochable par une longue suite de tant de merveilles, que tous les esprits demeurassent convaincus de cette naissance, comme d'un caractère spécial, et digne de la personne seule du Messie.

Mais, dites-vous, ce n'est pas là votre peine : le fond de votre objection n'est pas seulement que la prophétie d'Isaïe n'éclaircissait point les Juifs, mais encore qu'elle les aveuglait, et leur fournissait un argument contre Jésus-Christ, auquel ils ne pouvaient trouver aucune réplique, puisque étant né d'une femme mariée, ils ne pouvaient croire raisonnablement autre chose, sinon qu'il était le fruit de ce mariage, et par conséquent, dites-vous, ils ne pouvaient reconnaître Notre-Seigneur pour Messie, sans démentir le prophète ; ce sont vos propres paroles.

Permettez-moi ici de vous demander si vous trouvez quelque part dans l'Évangile, que le peuple ou les Pharisiens aient



fait, ou insinué par le moindre mot cette objection à Jésus-Christ. Vous croyez la trouver en quelque façon dans un passage de Saint Jean ; mais nous démontrerons bientôt que ce passage n'a point de rapport à notre sujet, et je conclurai, en attendant, que vous ne devez pas attribuer aux Juifs une objection dont ils ne se sont jamais avisés.

Votre objection porte que c'eût été démentir la prophétie, de reconnaître pour vierge la mère du Sauveur, que l'on voyait dans le mariage. Cela serait vrai, s'il n'y avait point de milieu entre être mariée et n'être pas vierge : car si, selon le prophète, Dieu pouvait faire enfanter une vierge, qui empêchait qu'il n'opérât un si grand mystère sous le voile sacré du mariage ? c'était au contraire ce que demandait la convenance des conseils de Dieu, et l'ordre de sa sagesse aussi douce qu'efficace. Et après tout, s'il en faut venir à cette discussion, eût-ce été une œuvre convenable à Dieu, de donner en spectacle aux hommes une fille avec son enfant, pour être le scandale de toute la terre, le sujet de ses dérisions, et l'objet inévitable de ses calomnies ? Quand elle aurait assuré qu'elle était vierge, sa parole particulière n'eût pas été un témoignage suffisant pour l'affermissement de la foi : il fallait que la révélation d'un si grand mystère fût préparée par tous les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres, avant qu'elle fût reçue avec une autorité digne de créance. Ainsi c'était un conseil digne de Dieu, de faire naître dans le mariage le fils de la Vierge, afin que sa naissance parût du moins honnête, jusqu'à ce que le temps fût venu de la faire paraître surnaturelle et divine.

Ce n'était donc pas, comme porte votre objection, démentir la prophétie, de reconnaître que Notre-Seigneur, fils d'une mère mariée, fût le Christ ; Isaïe ayant bien dit que la mère du Christ serait vierge, mais n'ayant dit nulle part que cette vierge ne serait point mariée.

Dieu a dit précisément ce qu'il voulait dire, et ce qui devait arriver selon l'ordre de ses conseils éternels. C'est aussi ce qui convenait à sa prescience; ainsi on ne saurait trop remarquer qu'il a prononcé par son prophète, que cette mère serait vierge, parce que c'était là ce qu'il voulait, et ce qui en effet devait arriver; mais par la même raison il n'a pas dit qu'elle ne serait pas mariée, parce que ce n'était pas en cette manière qu'il avait disposé les choses. D'où il s'ensuit, qu'on aurait tort de regarder comme incompatibles ces deux paroles, « vierge et mariée, » puisque au contraire, quelle que pût être cette vierge-mère, et dans quelque temps qu'elle pût venir, la convenance des conseils divins demandait que ce mystère fût enveloppé sous la sainteté du mariage.

En effet, nous ne lisons pas que la Sainte Vierge voulût passer pour autre chose que pour une femme du commun, à qui rien n'était arrivé d'extraordinaire: elle-même elle appelait Saint Joseph père de Jésus-Christ, ce qu'aussi il était en un certain sens; par le soin qu'il en prenait comme de son fils; c'est ce qui paraît dans ses paroles: « Votre père et moi affligés, vous cherchions parmi les troupes: » (*Luc. II. 48.*) pour montrer que Saint Joseph, son époux, partageait avec elle les inquiétudes que l'enfant leur avait causées en se déroband d'avec eux comme il avait fait. Jésus-Christ lui-même avait, pour ainsi parler, les oreilles rebattues de ce reproche: « N'est-ce pas là le fils de Joseph, cet artisan que nous connaissons; et comment ose-t-il dire qu'il est descendu du ciel? » (*Matth. XIII. 54. 55. Marc.- VI. 3. Joan. VI. 42.*) Nous ne voyons pas que le Sauveur se soit mis en peine de les désabuser, ni de leur dire comment il était venu au monde: ce n'est pas qu'il ne le fit assez entendre, toutes les fois qu'il disait qu'il venait de Dieu, qu'il était descendu du ciel, et qu'il ne reconnaissait d'autre père

que Dieu même : mais pour dire en termes exprès, qu'il était fils d'une vierge, et que Joseph n'était pas son père, il ne l'a pas voulu faire ; parce qu'il fallait qu'une vérité que le monde n'aurait pu porter, fût précédée par l'entière prédication de son Évangile.

Votre objection porte encore que le mariage de la Sainte Vierge était aux Juifs un argument auquel ils ne pouvaient trouver de réponse : vous en pourrez dire autant de la résurrection de Notre-Seigneur. Quand un homme est mort, il demeure mort, et l'on ne doit pas croire naturellement qu'il ressuscite, sans savoir d'ailleurs par des témoignages certains qu'il est sorti du tombeau. Ainsi naturellement on doit croire que tout enfant a un père comme une mère, à moins que Dieu ne révèle expressément le contraire ; ce qu'il peut faire également, soit que la mère soit mariée, soit qu'elle ne le soit pas : ainsi vous voyez que le mariage n'y fait rien, et que votre objection est vaine.

Il est vrai qu'on présume qu'un enfant qui est né dans le mariage en est sorti ; mais si Dieu en a disposé autrement, et qu'il veuille faire prévenir par son Saint-Esprit tout ce qui a coutume d'arriver parmi les hommes, qu'ont-ils à dire contre sa puissance ? Saint Paul disait autrefois au conseil des Juifs : « Vous semble-t-il incroyable que Dieu ressuscite les morts ? » (*Act. xxvi. 8.*) Pourquoi celui qui a donné une fois la vie, ne pourra-t-il pas la rendre à ceux qui l'auront perdue ? On pourrait dire de même : Vous semble-t-il incroyable que Dieu fasse concevoir une vierge ? ne tient-il pas réunie dans sa puissance toute la fécondité qu'il a distribuée entre les deux sexes ? et ne peut-il pas suppléer, par son Saint-Esprit, tout ce qui aurait manqué aux forces de la nature ? C'est ce qu'on ne peut nier sans erreur, quoiqu'on puisse bien l'ignorer, et même ne le pas croire, quand le temps n'est pas arrivé où Dieu le veut révéler expressément.

ment : ce qui paraît même dans l'apôtre Saint Philippe, qui, comme nous avons vu, appelle Jésus-Christ tout court le fils de Joseph (*Joan.* 1. 45.), quoique en même temps il le reconnaisse hautement pour le Messie.

Vous croyez apercevoir votre objection dans ces paroles des Juifs, en Saint Jean, Ch. VII. v. 27, où il est parlé de cette sorte : « Lorsque le Messie viendra, on ne saura d'où il est venu ; mais pour celui-là, nous savons d'où il vient. » Mais il est visible que cette peine des Juifs a un autre objet. Jésus-Christ devait avoir deux naissances, l'une divine et éternelle, et l'autre humaine et dans le temps : cette première naissance devait être inconnue aux hommes : de là s'était répandu le bruit qu'on ne saurait pas d'où le Messie devait venir, ce qui donna lieu à l'objection des Juifs sur l'incertitude de l'origine du Messie : mais pour concilier toutes choses, Jésus-Christ s'écria à haute voix : « Et vous savez qui je suis, et vous savez d'où je viens ; et je ne suis pas venu de moi-même, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connaissez pas. » (*Joan.* VII. 28.) Ainsi, d'un côté vous me connaissez, et vous savez d'où je dois venir, puisqu'il vous a été révélé que je dois sortir du sang de David et de Bethléem qui était sa ville ; mais je vous suis inconnu en un autre sens, puisque, comme il dit ailleurs : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. » (*Joan.* VII. 19.)

Il est vrai que les Juifs se trompaient encore en croyant Jésus-Christ le fils de Joseph, pour conclure de là que c'était un homme sans littérature, et sans aucun talent extraordinaire, qui aussi ne devait pas se dire descendu du ciel (*Matth.* XIII. 54. 55. 56. *Joan.* VI. 41. 42. VII. 15.) ; mais pour ce qui est d'induire que sa mère ne pût être vierge, parce qu'elle était mariée, nous avons déjà remarqué qu'il ne leur est jamais arrivé de faire ce raisonnement, ni de tourner en ce sens l'oracle d'Isaïe, qui n'avait point parlé de cette sorte

Concluons donc que le mariage de la Sainte Vierge ne pouvait être une preuve contre sa virginité ; Dieu ayant révélé le contraire en cette occasion par des témoignages certains. Nous pourrions dire que le premier témoin était Marie elle-même , dont la pudeur et la vertu reconnues paraissent pour son innocence. Afin d'accomplir la prédiction d'Isaïe , la première chose que Dieu devait faire , était d'inspirer à celle qu'il avait choisie , l'amour jusque alors inconnu de la virginité , et la volonté déterminée de la consacrer à Dieu. Marie avait déjà reçu ce don de Dieu , quand l'ange lui vint annoncer qu'elle serait la mère du Fils du Très-Haut. Pour opérer en elle ce miracle , Dieu n'avait pas besoin de son consentement ; mais outre les autres raisons qu'il eut de le demander , s'il n'avait envoyé son ange pour le recevoir , nous n'aurions jamais su cette haute résolution de la Sainte Vierge , de ne se laisser approcher par aucun homme. Il lui fait donc proposer ce qu'il souhaitait d'elle ; et il juge digne d'être la mère de son Fils incarné , celle qui la première de toutes les femmes avait conçu le dessein , et formé le vœu d'être vierge perpétuelle.

Mais il y a un second témoin de la pureté de Marie , qui est sans reproche ; et c'est Saint Joseph , que Dieu lui avait donné pour mari , pour être non-seulement le gardien , mais encore le témoin non suspect d'une si grande merveille. Quand il s'aperçut qu'elle était enceinte , nous savons qu'il fut frappé de l'état où il la trouva , et qu'il avait pris des résolutions convenables à un homme sage : mais après tout , quoi que la vertu de sa sainte épouse lui pût dire en sa faveur , pour modérer ses soupçons , il ne céda qu'à un avertissement du ciel ; et le tendre amour qu'il montra toujours pour la mère et pour l'enfant , fut la preuve incontestable de la parfaite fidélité que la Vierge lui avait gardée , dont aussi Dieu même lui était garant.

S'il faut ici rapporter les autres premiers témoins de la virginité de Marie, nous pouvons compter Sainte Élisabeth; lorsqu'elle dit à la Sainte Vierge : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru; et tout ce qui vous a été dit de la part de Dieu, s'accomplira (*Luc. I. 45.*) : une femme stérile qui avait conçu par miracle, était un digne témoin d'une naissance virginale. Jean-Baptiste sentit l'effet de la présence de cette vierge-mère; et il était convenable que le fils de la stérile rendit hommage au fils de la vierge.

Je donnerai encore pour témoin le saint vieillard Siméon, qui tenant l'enfant entre ses bras au jour qu'il fut présenté au temple (*Luc. II. 34. 35.*), n'attribua qu'à Marie seule le coup de l'épée qui la devait percer un jour, et la douleur maternelle qu'elle devait sentir au pied de la croix.

Mais encore que Jésus-Christ attendant le temps convenable, comme nous l'avons remarqué, n'ait pas voulu exprimer en termes formels toute la merveille de sa naissance, il y préparait les esprits toutes les fois qu'il disait qu'il était descendu du ciel, qu'il était né et sorti de Dieu, et ainsi du reste : ce qu'il n'aurait jamais fait, s'il était venu au monde à la façon ordinaire; de sorte que tous les miracles qu'il a opérés pour montrer que Dieu seul était son père, dans le fond sont confirmatifs de cette vérité, que Joseph ne le pouvait être, et qu'il était né d'une vierge.

C'est ainsi que Dieu allait disposant le monde à la claire intelligence de l'oracle d'Isaïe, qui est demeuré si propre à Jésus-Christ, que jamais il n'a été attribué à autre qu'à lui, et ne le peut jamais être, étant le seul dont on a dit, « qu'il a été conçu du Saint-Esprit et qu'il est né d'une vierge. » (*Luc. I. 34. 35.*)

Il me resterait à vous avertir qu'il serait facile de vous prouver par les Pères, et surtout par Saint Chrysostôme, principalement dans ses « Homélie de l'obscurité des pro-

phéties » (1), et par Saint Jérôme, en divers endroits, la doctrine avancée dans cette lettre ; mais je ne crois pas ce travail nécessaire, puisque la chose est si constante par les Écritures. Au surplus, ne croyez pas, je vous prie, que cette réponse m'ait peiné dans l'obligation où je suis de ménager mes forces : au contraire, elle m'a donné une particulière consolation ; et j'avoue que je suis bien aise de voir perpétuer dans l'Église la sainte coutume qui faisait consulter les docteurs aux laïques, et aux femmes même, sur l'intelligence des Écritures. Je pourrais vous dire beaucoup d'autres choses sur cet endroit d'Isaïe ; mais aujourd'hui il me suffit d'avoir satisfait à votre doute, et je consacre de tout mon cœur cette explication véritable au fils de la Vierge, qui est Dieu béni aux siècles des siècles.

Pour ne pas finir comme un sermon, j'ajoute les assurances d'un attachement sincère.

*Signé* : † J. BÉNIGNE, évêque de Meaux.

A Paris, le 26 d'octobre 1703.

### TROISIÈME LETTRE.

Qui contient l'explication à fond de la prédiction d'Isaïe, chap. VII. v. 14. et chap. IV. v. 6.

Puisque j'ai une fois commencé à glorifier le fils d'une vierge dans la prédiction d'Isaïe, j'en continuerai l'explication avec la grâce de Dieu, qui me le met dans l'esprit ; et je vous l'adresse, Monsieur, comme à celui dont les lettres en ont été l'occasion.

Je dirai donc, avant toutes choses, qu'il n'y a rien de plus précis que les paroles du prophète pour signifier la

(1) Œuvr. de S. Chrys. tom. III. à la fin. (Edit. Bén. tom. VI. et sur S. Matth. Homel. IV et V.)

vierge-mère ; et je dirai en second lieu qu'elle ne peut être que la mère de Jésus-Christ.

Récitons d'abord la prophétie comme elle est dans Saint Matthieu : « Une vierge concevra et enfantera un fils ; et il sera appelé Emmanuel , c'est-à-dire , Dieu avec nous. » (*Matth. I. 23.*) Il faut soigneusement remarquer que l'évangéliste renferme toute la prophétie dans ces paroles. On pourrait traduire , et peut-être mieux , « La Vierge , » non pas une vierge indéfiniment , mais celle que Dieu avait en vue , et qu'il voulait montrer en esprit à son prophète. Quoi qu'il en soit , la version de l'évangéliste ne peut être suspecte aux Juifs , puisqu'il n'a fait que suivre celle des Septante publiée plusieurs siècles avant Jésus-Christ , et par conséquent dans un temps où il ne s'agissait d'autre chose que d'expliquer la vérité de l'Écriture , selon que les esprits en étaient naturellement frappés. On sait que cette version était celle qu'on lisait dans toutes les Synagogues d'Asie , de Grèce et d'autres lieux infinis , où l'hébreu et le syrien n'étaient pas connus , et où néanmoins les Synagogues même de Jérusalem et de Syrie fréquentaient tous les jours ; de sorte qu'elle était approuvée et reçue de tout le peuple de Dieu. On lit encore ici le même mot de « vierge » dans les anciennes paraphrases des Juifs , qu'ils appelaient *Targum* , dans celle d'Onkélos et dans celle de Jonathan , c'est-à-dire , dans leurs livres les plus authentiques , et où ils ont mieux conservé les traditions de leurs pères. Mais sans avoir besoin de nous arrêter à ces éruditons rabbiniques , il nous suffit que ce terme de « vierge » se soit trouvé si propre et si naturel en cet endroit , qu'il ne s'en est pas présenté d'autre à la pensée des Septante , c'est-à-dire , des interprètes reçus dans la nation ; et que Saint Matthieu n'ait pu rapporter cette prophétie , que de la seule version qui était alors en usage. Pour ce qui est des inter-



prêtres postérieurs à la venue de Jésus-Christ, comme Symmaque et Théodotion, qui ont tâché d'affaiblir la prophétie, on ne doit pas les écouter, puisqu'on sait que juifs eux-mêmes, ils n'ont fait leurs traductions, aussi bien qu'Aquila, que pour contredire les chrétiens et flatter l'incrédulité de leur nation.

Saint Jérôme remarque ici très-à-propos, que le mot hébreu est *alma*, qui signifie dans son origine, « cachée, renfermée, » c'est-à-dire, non-seulement une fille, mais une fille comme recluse et inaccessible, à la manière d'une chose sacrée, dont il n'est pas permis d'approcher. C'est pourquoi nous voyons dans les Machabées (*II. Mach. III. 19.*), que, selon cette origine, les filles sont appelées « recluses, renfermées, » *κατάκλιτοι*. Aussi l'usage du mot *alma* est-il constant dans l'Écriture pour signifier une vierge; et il ne s'y trouve jamais joint avec les termes de concevoir ou d'enfanter qu'en ce seul endroit: par conséquent ces deux mots de « vierge et d'enfantement » sont mis là pour signifier un fait unique, et qui n'a point d'autre exemple que celui que nous propose la foi chrétienne.

Les Juifs disent qu'il n'y faut pas chercher tant de finesse, et que le prophète suppose que cette vierge qui devait enfanter, cesserait d'être vierge quand elle deviendrait mère. Mais qu'y aurait-il là d'extraordinaire, et qui méritât d'être donné par un prophète comme un fait singulier et prodigieux? c'est au contraire ce qui arrive à toutes les femmes; et toutes celles qui deviennent mères ont été premièrement vierges: de sorte que ces deux mots « vierge et portant un enfant dans son sein, » sont regardés naturellement comme incompatibles.

On demandera peut-être quelle preuve on a, que ce fils porté dans le sein d'une vierge, soit Jésus-Christ. Mais c'est ce qui n'a point de difficulté, puisque d'un côté, celui

qui sera le fils d'une vierge, n'ignorera point ce don de Dieu ; et de l'autre, qu'on ne connaît que le seul Jésus-Christ à qui on ait appliqué ce titre de fils d'une vierge ; Dieu n'ayant pas même voulu qu'il restât la moindre ambiguïté dans cette application.

Les Juifs demandent à quel propos il serait ici parlé de Jésus-Christ, et quel rapport pourrait avoir avec Achaz cet enfantement virginal, pour être donné en signe à ce roi ; qui vivait plus de sept cents ans auparavant. Mais cette nation aveugle, qui ne connaît pas les prérogatives du Christ qu'elle attend, a ignoré qu'il vient toujours à propos dans tout l'ancien Testament ; puisqu'il devait être la fin de la loi et l'objet non-seulement de toutes les prophéties, mais encore de tous les événements remarquables, qui ne sont qu'une figure des merveilles de son règne. Au surplus, qu'on parcoure toutes les prophéties, on trouvera que, non plus que celle-ci, la plupart ne paraissent pas avoir de liaison avec le reste du discours où elles sont insérées. David, dans le psaume LXXI, ne voulait parler d'abord que du règne de Salomon, qu'il avait nommé son successeur ; mais Dieu, quand il lui a plu, lui a élevé l'esprit, et l'a transporté au temps de celui que tous les rois et tous les Gentils devaient adorer, dont l'empire devait s'étendre par toute la terre, qui était devant le soleil, et en qui toutes les nations de l'univers devaient être bénites ; c'est-à-dire Jésus-Christ, dont Salomon était une si noble figure. C'est pour la même raison qu'au psaume XLIV, qui regarde directement le même Salomon, tout d'un coup il l'appelle Dieu, et l'oint par excellence, ce qui ne peut convenir qu'à Jésus-Christ. Il en est de même des autres prophéties, où sans liaison avec la suite du discours, celui-là nous est annoncé, qui devait être abreuvé de vinaigre (*Ps. LXVIII. 22.*), vendu trente deniers destinés à l'achat du champ d'un potier

ou d'un sculpteur , monté sur un âne pour faire son entrée royale (*Zach. xi. 12. 13. et ix. 9. Joan. xii. 14. 15.*) : ainsi du reste , qui convient manifestement à Jésus-Christ seul. Il n'en était point parlé d'abord dans le prophète Michée ; mais soudain il le voit sortir de la petite ville de Bethléem , comme chef du peuple d'Israël , dont il ajoute que la nativité était éternelle. (*Mich. v. 2.*) C'est ainsi que Dieu agit ordinairement dans les prophètes ; et il leur fait mêler dans leurs discours Jésus-Christ si détaché de toute autre chose , qu'on voit bien qu'il n'y a point d'autre cause qui ait fait parler de lui si clairement en ces endroits , si ce n'est l'instinct du Saint-Esprit , qui souffle où il veut , et qui sait bien s'affranchir de toutes les règles des discours vulgaires.

S'il faut néanmoins marquer dans la prédiction d'Isaïe l'occasion qui le fait parler du fils de la Vierge , il ne sera pas malaisé de la trouver. Il s'agissait de Jérusalem délivrée des mains de Rasin , roi de Syrie , et de Phacée , fils de Romélie , roi d'Israël. Ce qu'il y eut de particulier dans cette délivrance , c'est que les enfants d'Isaïe furent donnés à tout le peuple comme un prodige qui leur pronostiquait ce favorable événement , ainsi qu'il le marque lui-même en termes exprès dans le chap. viii. v. 18. de sa prophétie. « Me voilà avec mes enfants que le Seigneur m'a donnés pour être un signe et un présage de l'avenir à Israël : » *In signum et portentum*. C'est par la même raison qu'il est ordonné au chap. vii. v. 3. au même prophète , « d'aller à la rencontre d'Achaz avec son fils Jasub qui lui restait » (comme un gage des événements favorables dont il avait été le pronostic) , pour lui annoncer avec lui la prompte défaite de ses ennemis. Il est aussi commandé au saint prophète de donner au fils de la « prophétesse » qu'il épousa dans les formes , un nom qui serait le présage de ce succès avantageux. (*Is. vii. 1. 2. 3.*)

A l'occasion de ces merveilleux enfants, il plaît à Dieu, dans le chap. ix. v. 6. de la même prophétie, de parler d'un autre enfant, qui, plus merveilleux que ceux du prophète, en ce qu'il était fils non-seulement d'une prophétesse, mais encore d'une vierge, devait aussi présager une délivrance plus haute, c'est-à-dire, celle dont Jésus-Christ est le seul auteur. Aussi n'est-ce point à Achaz seul que Dieu a donné ce signe, que ce prince avait même refusé de demander, *non petam* : c'est Dieu qui le donne de lui-même à toute la maison de David (*Is. vii. 11. 12. 13.*) : non point à Achaz, à qui il avait dit : *Pete tibi* : « demande pour toi ; » mais à tout le peuple, *Dabo vobis signum* ; et à toute la maison de David, *Audite, domus David* ; de même que s'il leur eût dit : Si j'ai donné aux Juifs du temps d'Achaz les enfants d'Isaïe comme un Jasub, et comme celui qu'il a eu de la prophétesse, pour leur être un signe de délivrance, que ne devez-vous pas attendre du signe nouveau que je vous donne en la personne d'un enfant fils d'une vierge ?

C'est cet enfant que vous devez appeler Emmanuel, « Dieu avec nous : » non-seulement parce qu'il fera votre réconciliation avec Dieu ; mais encore parce qu'il sera un composé miraculeux de Dieu et de l'homme, en qui la divinité habitera corporellement.

C'est pourquoi bientôt après, le prophète nous parlera « d'un petit enfant qui nous est né, et d'un fils qui nous a été donné, dont la principauté est sur ses épaules ; » (*Is. ix. 6. 7.*) soit qu'il faille entendre la marque royale dont il serait revêtu, comme qui dirait la pourpre parmi les Romains ; soit qu'avec les Pères nous devons entendre la croix que Jésus porta, et où, par une secrète inspiration, le titre de sa royauté devait être écrit. Mais ce qu'ajoute le saint prophète est beaucoup plus remarquable, puisqu'il dit que cet enfant sera nommé « admirable, conseiller, Dieu, fort,

le père du siècle futur, le prince de la paix » ; qu'il prendra sa place « dans le trône de David, où il établira la paix et la justice, et enfin qu'il l'affermira pour toute l'éternité. »

Voilà donc ce petit enfant auquel Isaïe donne six beaux noms qui tous l'élèvent au-dessus des hommes, et forment le caractère du Messie. Premièrement il est « admirable » : car quel enfant plus admirable que celui qui est né d'une vierge, et dont on a dit : « Jamais aucun homme n'a parlé comme celui-ci, » (*Joan. vii. 46.*) et n'a rien fait de semblable aux œuvres qui sont sorties de ses mains ? (*Joan. 31.*) Secondement, il est « conseiller » par excellence, parce que par lui se sont consommés les plus secrets conseils de Dieu. Troisièmement, il est « fort » : c'est le « Seigneur Dieu des armées, le fort d'Israël », dit ailleurs Isaïe : (*Is. i. 24.*) celui dont il est écrit que « nul ne peut ôter de sa main ceux que son Père » lui a « donnés. » (*Joan. x. 28. 29.*) Il est le père « du siècle futur », c'est-à-dire, du nouveau peuple qu'il devait créer pour le faire régner éternellement. Il est « le prince de la paix », et seul il a pacifié le ciel et la terre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce prophète l'appelle « Dieu », en nombre singulier, et absolument, qui est le caractère essentiel pour exprimer la divinité : par conséquent il est Dieu et homme, le vrai Emmanuel, Dieu uni à nous, et le seul digne de naître d'une vierge, afin de n'avoir que Dieu seul pour père. On voit par là le rapport manifeste de cet enfant dont il est parlé au Chap. ix avec celui qui devait être le fils d'une vierge dans le Chap. vii.

Toute la suite de l'Évangile atteste cette vérité. Quand il s'est appelé si souvent le fils de l'homme, c'était par rapport à sa sainte mère : c'est la même chose que Saint Paul a exprimée, en disant qu'il a été « fait d'une femme », *factum ex muliere* (*Gal. iv. 4.*) : et les termes « de fils de

l'homme », à celui qui ne connaissait de père que Dieu, ne pouvaient signifier autre chose que le fils d'une mère vierge. C'était en même temps et par la même raison, non-seulement le vrai Emmanuel, mais encore le vrai Melchisédech, (*Heb. vii. 1. 2. 3. 26.*) sans père en terre, sans mère au ciel : digne d'être notre pontife, étant saint, innocent, sans tache par le seul droit de sa conception et de sa naissance, à cause qu'il était conçu du Saint-Esprit.

Il convenait aussi à Jésus-Christ, comme étant le fils d'une vierge, d'être le premier qui ait proposé au monde la haute perfection de la pureté virginale, et celle de ces ennuques spirituels, dont la grâce est si éminente, qu'à peine la peut-on comprendre (*Matth. xix. 12.*) : il s'est déclaré l'époux de toutes les vierges : le fruit de la prédication de son Évangile, c'est qu'on en a vu une infinité qui ont marché sur ses pas, et la chasteté comme la foi, a eu ses martyrs.

Les convenances de ce qui est dit de la vierge mère ne sont pas moins remarquables. En même temps que pour l'élever au faite de la grandeur, Dieu voulut réunir en sa personne toute la perfection de son sexe, c'est-à-dire la souveraine et virginale pudeur, avec la fécondité qui est portée jusqu'à la faire mère de Dieu ; il lui inspira aussi la plus parfaite et la plus profonde humilité. (*Luc. i. 48.*) Jésus-Christ dit qu'il est digne de créance dans le témoignage qu'il se rend à lui-même, à cause qu'il n'y recherche que la gloire de son Père (*Joan. viii. 14. 16. 28. 29. 38. 49. 50.*) : nous pouvons appliquer cette parole à la Sainte Vierge, qui sans tirer avantage des merveilles qui s'étaient accomplies en elle, ne reconnaît de grandeur qu'en Dieu qu'elle glorifie. Si elle est transportée de joie, ce n'est qu'en Dieu son Sauveur : si plus glorieuse prophétesse que celle d'Isaïe, qui aussi, selon Saint Jérôme, n'en est qu'une figure imparfaite, elle voit que toutes les races futures la publieront

bienheureuse ; c'est à cause qu'il a plu à Dieu de regarder la bassesse de sa servante (*Luc. 1. 47. 48 et seqq.*) : il semble qu'elle n'ose dire qu'elle est vierge et mère tout ensemble ; et elle n'exprime un si grand don qu'en disant que ce lui qui seul est puissant lui a fait de grandes choses, et qu'il a voulu exercer la toute-puissance de son bras. (*Luc. 1. 47. 48 et seqq.*) Au surplus, personne n'ignore qu'entendant parler tout le monde de son fils, elle garde un perpétuel silence, sans dire ce qu'elle en savait, ni la manière dont il lui avait été donné ; de sorte que la plus excellente de toutes les créatures était en même temps la plus humble, et celle qui se distinguait le moins du commun des femmes. On voit donc la convenance manifeste de tout le mystère, rien n'étant plus propre à une vierge que le silence et l'humilité.

Que ce soit donc là le glorieux titre du Messie, d'être fils d'une vierge ; qu'il soit seul caractérisé par ce beau nom. Songeons qu'il a trouvé au-dessous de lui, même la sainteté nuptiale ; puisqu'il n'a voulu lui donner aucune part à sa naissance : purifions notre conscience de tous les désirs charnels : quand il nous faudra participer à cette chair virgine, songeons à la pureté de la vierge qui le reçut dans son sein : honorons ensemble, avec la distinction convenable, le fils de la vierge et de la mère vierge ; puisque le fils de la vierge est le fils de Dieu, et que la mère vierge est mère de Dieu : reconnaissons dans ces deux mots « mère vierge », et « fils de la vierge », la plus belle relation qui puisse jamais être conçue : adorons Jésus-Christ comme vrai Dieu ; mais confessons à la fois que ce qui a le plus approché de lui, est celle, qu'en se faisant homme, il a daigné choisir pour être sa mère.

Je pourrais m'ouvrir encore ici une nouvelle et longue carrière, si je voulais rechercher avec les saints Pères les

causes de l'obscurité de quelques prophéties. Saint Pierre nous dit dans sa seconde Épître, que « nous n'avons rien de plus ferme que le discours prophétique » ; et que nous devons y être « attentifs comme à un flambeau qui reluit dans un lieu obscur et ténébreux. » (*II. Petr. I. 19.*) C'est donc un flambeau, mais qui reluit dans un lieu obscur, dont il ne dissipe pas toutes les ténèbres. Si tout était obscur dans les prophéties, nous marcherions comme à tâtons dans une nuit profonde, en danger de nous heurter à chaque pas, et sans jamais pouvoir nous convaincre ; mais aussi, si tout y était clair, nous croirions être dans la patrie et dans la pleine lumière de la vérité, sans reconnaître le besoin que nous avons d'être guidés, d'être instruits, d'être éclairés dans l'intérieur par le Saint-Esprit, et au dehors par l'autorité de l'Église. Je pourrais encore me jeter dans une plus haute contemplation sur le tissu des Écritures que Dieu a voulu composer exprès d'obscurité et de lumière ; afin, comme dit Saint Augustin, de rassasier notre intelligence par la lumière manifeste, et de mettre notre foi à l'épreuve par les endroits obscurs. En un mot, il a voulu qu'on ait pu faire à l'Église de mauvais procès ; mais il a voulu aussi que les humbles enfants de l'Église y pussent assez aisément trouver des principes pour les décider : et s'il reste, comme il en reste beaucoup, des endroits impénétrables, ou à quelques-uns de nous, ou à nous tous dans cette vie, le même Saint Augustin nous console, en nous disant que, soit dans les lieux obscurs, soit dans les lieux clairs, l'Écriture contient toujours les mêmes vérités, qu'on est bien aise d'avoir à chercher, pour les mieux goûter quand on les trouve : et où l'on ne trouve rien, on demeure aussi content de son ignorance que de son savoir ; puisqu'après tout il est aussi beau de vouloir bien ignorer ce que Dieu nous cache, que d'entendre et de contempler ce qu'il



nous découvre. Marchons donc dans les Écritures en toute humilité et tremblement : et pour ne chopper jamais , ne soyons pas plus sages ni plus savants qu'il ne faut ; mais tenons-nous chacun renfermés dans les bornes qui nous sont données.

Je prie Dieu qu'il vous conserve la santé, et vous donne tout le repos que peut souhaiter un homme de bien.

*Signé* : † J. BÉNIGNE, évêque de Meaux.

A Paris , le 8 de novembre 1703.

## VI

### MARIE MET AU MONDE LE SAUVEUR. — ADORATION DES BERGERS ET DES ROIS.

Quand Marie et Joseph furent à Bethléem , au dehors , pour obéir au prince qui leur ordonnait de s'y faire inscrire dans le registre public ; et en effet pour obéir à l'ordre de Dieu , dont le secret instinct les menait à l'accomplissement de ses desseins : « Le temps d'enfanter de Marie arriva ; » et Jésus , fils de David » naquit dans la ville où David avait pris naissance. « Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire romain rendit témoignage à la royale descendance de Jésus-Christ ; et César , qui n'y pensait pas , exécuta l'ordre de Dieu.

C'est la foi de l'Église que Marie, a été exempte de la malediction commune de toutes les mères , et qu'elle a enfanté sans douleur , comme elle a conçu sans corruption. Jésus sort comme un trait de lumière , comme un rayon du soleil : sa mère est tout étonnée de le voir paraître tout à coup : cet enfantement est exempt de cris , comme de douleur et de violence ; miraculeusement conçu , il naît encore

plus miraculeusement ; et les Saints ont trouvé encore plus étonnant d'être né , que d'être conçu d'une vierge.

Entrez en possession du trône de votre pauvreté. Les anges vous y viennent adorer. Quand Dieu vous introduisit dans le monde , ce commandement partit du haut du trône de sa majesté : « Que tous les anges de Dieu l'adorent. » Qui peut douter que sa mère , que son père d'adoption ne l'aient adoré en même temps ? « Sa mère l'enveloppe de langes , » de ses chastes mains , « et le couche dans une crèche , parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie. » Il faut couvrir le nouvel Adam , qui porte le caractère du péché , que l'air dévorerait , et que la pudeur doit habiller autant que la nécessité. Couvrez donc , Marie , ce tendre corps , portez-le à cette mamelle virginale. Concevez-vous votre enfantement ? N'avez-vous point quelque pudeur de vous voir mère ? Osez-vous découvrir ce sein maternel ? Et quel enfant ose en approcher ses divines mains ? Adorez-le en l'allaitant , pendant que les anges lui vont amener d'autres adorateurs.

« Il y avait aux environs , des bergers qui veillaient la nuit , parmi les champs , à la garde de leurs troupeaux. L'ange du Seigneur se présenta tout à coup à eux ; une lumière céleste les environna , et ils furent saisis d'une grande crainte. L'ange leur dit : Ne craignez pas , je vous annonce une grande joie , qui sera ressentie par tout le peuple. C'est que dans la ville de David , aujourd'hui , vous est né le Sauveur du monde , le Christ , le Seigneur. Et voici le signe que je vous donne pour le reconnaître. Vous trouverez un enfant enveloppé de langes , couché dans une crèche. Au même instant , il se joignit à l'ange une grande troupe de l'armée céleste , qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu au plus haut des cieux , et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Dès que les anges se furent re-

tirés dans le ciel, les bergers se disaient les uns aux autres : Allons à Bethléem, et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. Et s'étant hâtés de partir, ils trouvèrent Marie et Joseph et l'enfant couché dans une crèche. Et l'ayant vu, ils reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit de cet enfant ; et tous ceux qui en entendirent parler admirèrent ce que les pasteurs leur en avaient dit. »

Mais voici quelque chose encore de plus merveilleux et de plus édifiant : « Marie conservait toutes ces choses, les repassant dans son cœur. » Et dans la suite : « Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui. » Je ne sais s'il ne vaudrait pas peut-être mieux s'unir au silence de Marie, que d'en expliquer le mérite par nos paroles. Car, qu'y a-t-il de plus admirable, après ce qui lui a été annoncé par l'ange, mais après ce qui s'est passé en elle-même, que d'écouter parler tout le monde, et demeurer cependant la bouche fermée ? Elle a porté dans son sein le Fils du Très-Haut ; elle l'en a vu sortir comme un rayon de soleil d'une nuée, pour ainsi parler, pure et lumineuse. Que n'a-t-elle pas senti par sa présence ? Et si pour en avoir approché, Jean dans le sein de sa mère a ressenti un tressaillement si miraculeux, quelle paix, quelle joie divine n'aura pas sentie la Sainte Vierge à la conception du Verbe que le Saint-Esprit formait en elle ! Que ne pourrait-elle donc pas dire elle-même de son cher Fils ? Cependant elle le laisse louer par tout le monde ; elle entend les bergers ; elle ne dit mot aux mages qui viennent adorer son Fils ; elle écoute Siméon et Anne la prophétesse ; elle ne s'épanche qu'avec Sainte Élisabeth, dont la visite avait fait une prophétesse ; et sans ouvrir seulement la bouche avec tous les autres, elle fait l'étonnée et l'ignorante. Joseph entre en part de son silence comme

de son secret, lui à qui l'ange avait dit de si grandes choses, et qui avait vu le miracle de l'enfantement virginal. Ni l'un ni l'autre ne parlent de ce qu'ils voient tous les jours dans leur maison, et ne tirent aucun avantage de tant de merveilles. Aussi humble que sage, Marie se laisse considérer comme une mère vulgaire, et son Fils comme le fruit d'un mariage ordinaire. Les grandes choses que Dieu fait au dedans de ses créatures, opèrent naturellement le silence, le saisissement, et je ne sais quoi de divin qui supprime toute expression. Car que dirait-on, et que pourrait dire Marie, qui pût égaler ce qu'elle sentait ?

« Le huitième jour étant arrivé, auquel l'enfant devait être circoncis, il fut nommé Jésus. » [Quelques jours après,] des mages, des grands seigneurs d'Orient qu'on appelle rois, des Gentils, conduits par une étoile, vinrent adorer Jésus, et lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; ils lui donnèrent de l'or comme à un roi, de l'encens comme à un Dieu et de la myrrhe comme à un homme, et pour honorer sa sépulture. Fût-ce à l'étable ou à la crèche ? Joseph et Marie y laissèrent-ils l'enfant et ne songèrent-ils point, ou bien ne purent-ils point pourvoir à un logement plus commode ? Contentons-nous des paroles de l'Évangile : « L'étoile s'arrêta sur le lieu où était l'enfant. » Sans doute, ou dans le lieu de sa naissance, ou auprès, puisque c'était là qu'on les avait adressés : et on doit croire que ce fut à Bethléem même, afin que ces pieux adorateurs vissent l'accomplissement de la prophétie qu'on leur avait enseignée. Quoi qu'il en soit, ils l'adorèrent et lui firent leurs présents. »

Dites-moi, je vous prie, après les choses que vous avez ouïes, quelle opinion avez-vous de cet aimable enfant qui vient de naître ? Quel sera-t-il à votre avis dans le progrès de son âge ? Pour moi, je ne puis que je ne m'écrie : ô

Vierge , mille et mille fois bienheureuse d'avoir été prédestinée à un amour si excessif pour celui qui seul mérite nos affections !

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus , c'est le plus beau présent dont Dieu honore les Saints. Dès le commencement des siècles , il était , bien qu'absent , les délices des patriarches. Abraham , Isaac et Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie , quand seulement ils songeaient qu'un jour il naîtrait de leur race. Vous donc , ô heureuse Marie , vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles ; vous qui le contemplez sommeillant entre vos bras , ou attaché à vos chastes mamelles , comment n'en serez-vous point transportée ? En suçant votre lait virginal , ne coulerait-il pas dans votre âme l'ambrosie du saint amour ? Et quand il commencera de vous appeler sa mère d'une parole encore bégayante ; et quand vous l'entendrez payer à Dieu son Père le tribut des premières louanges , sitôt que sa langue enfantine se sera un peu dénouée ; et quand vous le verrez dans le particulier de votre maison , souple et obéissant à vos ordres , combien grandes seront vos ardeurs !

## APPENDICE.

DESCRIPTION DE LA GROTTE OU LA SAINTE VIERGE MIT AU MONDE  
JÉSUS-CHRIST , DU LIEU DE LA CIRCONCISION ET DE CELUI DE L'ADORATION DES BERGERS ET DES ROIS.

La sainte grotte de la naissance du Sauveur du monde est sous le chœur de l'église de Bethléem , et on y descend du côté du midi et du septentrion , c'est-à-dire , de l'un et de l'autre côté de ce chœur par douze ou quatorze degrés de marbre et de porphyre. Les portes sont d'un bronze fort poli et fort ouvragé. On quitte ses souliers pour entrer dans

ce sacré lieu , plus saint sans comparaison , que celui du buisson ardent ; et à l'approche de cet antre obscur , qui n'a point d'autre jour que celui des cierges et des lampes , qu'on y fait brûler en grand nombre , la foi s'allume dans les âmes vraiment chrétiennes , et souvent dans le cœur même de ceux qui n'ont guère de religion. L'on s'y sent saisi d'une crainte respectueuse , et d'une sainte frayeur , qui remplit l'esprit d'une douceur et d'une consolation ineffables. Et l'on peut dire en ce sacré lieu ce que dit Jacob , pénétré qu'il était d'une horreur divine , après que Dieu lui eut apparu en songe , et lui eut promis que toutes les nations de la terre seraient bénites par le Messie , qui devait naître de sa race. *Quam terribilis est locus iste ! non est hic aliud , nisi domus Dei et porta cœli.* (Gen. 28.) Oh ! que ce lieu est terrible ! Ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel.

Cet antre , où pour mieux dire , ce paradis souterrain , que Saint Jérôme (*Epist. ad Paulin. de instit. Monach.*) appelle le plus petit lieu de la terre , et qu'il a trouvé plus grand , plus auguste et plus agréable que Rome et tout son empire , n'a de longueur que 40 pieds à peu près et 12 de largeur. Il est plus large pourtant à son entrée , et il se retrécit insensiblement jusqu'au bout ; mais la différence n'est pas beaucoup considérable. Vous voyez d'abord dans le milieu , qui est entre les deux escaliers , un enfoncement , et comme une niche profonde , qui est coupée environ à la moitié par une table d'autel , où l'on dit la messe devant une image à la grecque , c'est-à-dire , fort mal faite , mais fort éclatante en couleurs , qui représente le mystère de la naissance du Sauveur du monde. Le dessous de cet autel est revêtu de belles pierres de marbre ; il est pavé d'une qui est encore plus riche , et qui est percée d'un petit rond à son milieu , où l'on a enchâssé une autre de jaspe ou de

porphyre à deux pouces de profondeur. On l'a entourée d'un cercle d'argent plein de rayons de même matière. Dans cette même pierre, dont est pavé le dessous de l'autel, on voit, du côté le plus approchant de la porte, qui est au midi, comme une image de la Vierge, que la nature y a formée, ou pour parler plus exactement qu'elle y a légèrement ébauchée. On l'a couronnée d'un petit diadème d'argent doré, pour la rendre plus visible, et la faire mieux distinguer.

Ce dessous d'autel est le vrai Orient du monde, le point oriental, où le soleil de justice est né, et d'où il a commencé de prendre sa course, pour répandre partout ses rayons, et dissiper toutes nos ténèbres. L'entrée de la grotte était, à ce que l'on croit, du côté du septentrion. La Vierge n'y pénétra pas plus avant, pour profiter du jour qui venait de son ouverture, et pour éviter autant qu'elle le pouvait, l'humidité et la saleté de ce lieu rempli de fumer. Elle connut là que son heure était arrivée....

Le Sauveur étant venu au monde, la Vierge l'emballota promptement : car il tremblait de froid, et témoignait par ses pleurs la douleur extrême qu'il en ressentait. Le Verbe de Dieu parut là, muet dans la chair dont il s'était revêtu pour l'amour de nous; et il ne parlait plus que par les yeux, qui sont la langue de la pénitence, comme les larmes en sont la voix, parce qu'il venait la faire pour nous, et nous apprendre aussi à la faire.

Il n'y avait point là de berceau pour donner un peu de repos au roi du ciel et de la terre. Il y avait seulement à deux pas de là un coin assez enfoncé, de figure presque carrée, qui servait d'étable, aussi bien que tout le reste de la grotte. Cette étable étroite avait du côté de l'occident un petit creux, dans lequel Saint Joseph trouva une crèche faite en manière d'auge de bois. L'âne sur lequel il avait fait monter la Sainte Vierge dans le chemin, et le bœuf qu'il

avait amené pour le vendre et pour avoir, en le vendant, de quoi fournir aux frais du voyage, y étaient attachés. Notre-Seigneur pour condamner nos délicatesses, dès le moment même de sa naissance, voulut y être couché sur la dure, sans avoir même ce lit de paille que nos peintres lui donnent. Car il n'y en a point en ce pays, où la coutume est de tout temps, de ne tirer pas les grains de blé en battant les épis avec des fléaux, mais en brisant l'épi et la paille avec une table, où sont enclavés des cailloux, ou des morceaux de fer, que des bœufs traînent dessus, hachant le tout en menus fétus, et mettant presque tout en poudre sous laquelle le grain se ramasse. Cette paille ainsi hachée, se donne aux chevaux, aux mulets, aux bœufs et aux ânes; et on ne voit point d'autre foin en tout ce pays-là. Notre-Seigneur fut donc mis en cette mangeoire, et comme porte la prophétie d'Habacuc (C. 3.), il fut vu et reconnu au milieu de deux animaux. Le bœuf aussi, comme dit Isaïe (C. 1.); connu là son Seigneur, et l'âne, la crèche de son Maître.

Cette crèche a été transportée à Rome, où elle est encore à présent dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. Le lieu de la grotte, où elle était, a été orné et enrichi de beaux marbres. C'est une espèce d'auge carrée, élevée de terre de plus d'un pied. Il y a un marbre à main droite, où la nature par une providence de Dieu admirable semble avoir peint Saint Jérôme, avec sa grande barbe, ses longs habits et une manière de capuce qui lui couvre la tête. Elle fait au moins penser à lui, et à la sainte passion qu'il a eue pour cette sacrée caverne, qui distille plus que la terre de promesse le lait et le miel, et où l'on puise les douceurs et les consolations du ciel, comme dans leur source.

Sainte Paule (*Hieron. in Epist. Paul.*) en fut enivrée, et dans l'extase qui ravit son cœur à la vue de ce sanctuaire, elle s'écria : « Je vous salue, ô Bethléem, ô maison de pain,



où est né le pain qui descend du ciel ! Je vous salue, chère Ephrata, pays abondant et fertile et dont le fruit est Dieu même. Michée a dit autrefois de vous dans sa prophétie : « ô Bethléem, maison d'Ephrata, vous n'êtes pas la plus petite des milliers de Juda. Car c'est de vous que sortira ce prince, qui est le prince d'Israël, » dont la naissance était parfaite dès le commencement du monde et dès l'éternité même. « Elle enfantera, et le reste de ses frères iront aux enfants d'Israël. » Car c'est en vérité chez vous qu'est né ce prince qui est engendré avant que l'étoile du matin eût été créée, qui est né de son Père avant tous les temps. Vous avez toujours eu en vous des descendants de David, jusqu'à ce qu'une vierge ait été mère, et que les apôtres et les restes du peuple fidèle, se soient employés au service et au salut des Israélites, et aient prêché avec liberté. » Cette vertueuse dame conclut enfin après avoir dit plusieurs autres choses : « Et moi misérable et pécheresse que je suis ; on m'a jugée digne de venir baiser la crèche, où mon Dieu devenu petit enfant, a crié et pleuré, et de prier en cette grotte, où une vierge féconde a enfanté son Créateur, le souverain Maître du monde. Oh ! ce sera ici mon lieu de repos, puisque c'est le pays natal de mon Dieu. Ce sera ma demeure, puisque mon Sauveur l'a choisie pour la sienne. J'ai préparé ma lampe pour la gloire de mon Jésus ; mon âme ne vivra que pour lui, et le fruit de mes entrailles sera sacrifié à son service. »

Saint Jean Chrysostôme (*In cap. 2. Luc.*) soupirait après ce saint lieu : « Ah ! disait-il, si je pouvais voir cette crèche où mon Dieu a été couché ! Maintenant nous autres Chrétiens nous avons cru lui faire honneur, en ôtant celle qui était de terre, et en mettant une d'argent. Pour moi, celle qu'on a ôtée me paraît bien plus précieuse. La Gentilité en veut une qui soit d'argent et qui soit d'or ; mais la

foi chrétienne fait plus de cas de celle de boue , et elle lui est plus convenable. Je ne veux pas pourtant condamner ceux qui l'ont fait pour l'honorer , comme je ne blâme pas non plus ceux qui ont fait des vases d'or pour le Temple. Mais j'admire que le Créateur du monde naisse dans la boue, et ne naisse pas au milieu de l'or et de l'argent. »

Devant que Sainte Hélène (*Epist. ad Paulin.*) eût embelli ce lieu , les fidèles n'y avaient pas moins de dévotion ; et l'empereur Adrien pour l'empêcher , y fit élever la statue de l'impudique ami de Vénus, *Adonis*, autrement *Thamur* ; et les femmes infidèles venaient, au rapport de Saint Jérôme , lui faire un sacrifice de leurs pleurs. *In specu, ubi Christus quondam vagiit, Veneris amasius plangebatur.*

Ce fut en ce même endroit que le Fils de Dieu versa les premières gouttes du sang qui devait être le prix de notre salut. Il y fut circoncis huit jours après sa naissance, comme l'écrit Saint Épiphané. *Christus natus est in Bethleem, circumcisis in spelunca, oblatu in Jerusalem.* Et Saint Joseph, au sentiment de Saint Ephrem et de Saint Bernard, fut le ministre de cette sanglante cérémonie. (*Herod. 2. Contr. Herod. — Epiph. Orat. de Transfig. — Bern. Serm. 1. de Circumc.*)

Ce fut là même que Saint Joseph lui imposa l'admirable nom de JÉSUS ; ce nom qui a été conçu et formé dans le Paradis par l'Esprit de Dieu et apporté en terre par un ange , qui signifie toute l'économie de la Rédemption du monde, et ce qu'il y a de perfections dans un Dieu-Homme. Ce nom glorieux qui efface l'éclat de tous les autres noms, qui est, comme le dit Saint Paul, la récompense du sang , de la mort et des mérites infinis du Fils de Dieu et dont la majesté , la sainteté et la douceur s'attirent l'adoration des Anges , et des Séraphins , l'amour des hommes , le respect et la soumission des démons. L'enfer le craint , le ciel le révère , la terre en jouit.

Ce fut aussi en cet endroit que les trois Mages, ces sages et puissants Chaldéens, que Saint Clément Alexandrin appelle philosophes et que nous nommons rois, à la manière de l'Écriture, qui donne ce nom à ceux qui sont seigneurs de quelque ville, ou de quelque petit pays; ce fut là, dis-je, que ces premiers pèlerins des Saints Lieux adorèrent le Sauveur du monde et lui offrirent leurs présents d'or, d'encens et de myrrhe, *Regique, hominique, deoque*, dit Saint Jérôme : signifiant par l'or, sa royauté, par l'encens, sa divinité, et, par la myrrhe, son humanité. Jamais ils ne firent un plus digne emploi de leur sacerdoce, car ils étaient prêtres en leur pays.

Notre-Dame a révélé à sa favorite Sainte Brigitte, que le Sauveur leur fit le plus doux accueil du monde, et que s'étant condamné au silence et aux autres faiblesses de son âge, il ne leur parla pas de vrai de la langue, mais qu'il leur parla de la mine et des yeux, et leur dit par l'épanouissement de son aimable visage, qu'il avait une joie extrême de les voir, et il sembla par les agréables et modestes tressaillements de son petit corps, vouloir s'avancer pour les embrasser. Nous avons eu le bonheur de l'adorer aussi de tout notre cœur en ce sanctuaire, bien des fois. Dieu veuille que nous en ayons rapporté la même bénédiction que ces sages rois; cette foi admirable qui leur donna des yeux assez perçants pour voir la vraie grandeur dans la plus profonde humiliation; toutes les richesses du ciel, dans la plus rude pauvreté du monde; enfin, un Dieu tout-puissant dans un enfant de treize jours, faible, souffrant et abandonné; et ce zèle incomparable qui les porta à prêcher partout les grandeurs de cet Enfant-Dieu, à se faire les disciples de ses apôtres, et à signer de leur sang la vérité de sa doctrine. Saint Thomas les baptisa et les employa à la prédication de l'Évangile. Milan a possédé longtemps

leurs saintes reliques ; mais l'empereur Frédéric Barberousse ayant saccagé cette ville , il les transporta à Cologne , où on les garde comme un grand trésor.

Ils se nommaient *Gaspard*, *Melchior* et *Balthazar*, et étaient vraisemblablement d'un même pays. Je crois qu'ils étaient du vrai orient de la Judée et de la Chaldée, sur les confins de l'Arabie. Ce sentiment accorde tout ce que les anciens en ont dit. Le Platonicien Chalcide les appelle Chaldéens (*In Timæo.*) ; Saint Jean-Chrysostôme les fait Persans (*Hom. 6. in Matth.*) ; Saint Jérôme croit qu'ils étaient Arabes (*Hieron. in Ezech.*) , et Isaïe semble l'enseigner , lorsqu'il prédit , « que les chameaux et les dromadaires de Madian et d'Epha viendront un jour en Jérusalem et que les habitants de Saba y apporteront de l'or et de l'encens , et qu'ils y loueront le Seigneur. » (*Isa. c. 60.*) Car *Saba*, *Madian* et *Epha* étaient des enfants et des descendants d'Abraham , qu'il eut de Cetura sa seconde femme , et leur postérité peupla l'Arabie.

Saint Chrysostôme , Théophylacte et Euthymius écrivent que ce ne fut pas dans l'étable qu'ils lui rendirent leurs hommages ; mais il faut croire Saint Jérôme plus que pas un sur cette matière. Il a vécu longtemps en ce lieu , et il a vécu en homme savant et en Saint ; il en a recherché toutes les particularités et il en a étudié la tradition. Il est vrai que l'Évangile dit qu'ils entrèrent dans la maison , où il était , *intrantes domum.* (*C. 17.*) Mais ce nom se donne à tous les lieux où l'on se retire et où l'on demeure. David appelle le nid des passereaux , leur maison. Job donne le nom de maison à son sépulcre : *Infernus domus mea est* , et dans l'usage même ordinaire de ce pays là , on nomme les grottes des solitaires , des maisons et des monastères.

Il y a un autel dans le lieu où l'on tient que ces heureux Mages adorèrent Notre-Seigneur. Il est à l'orient vis-à-vis

de la Sainte Crèche ; et de cet autel jusqu'à elle , il y a un petit rebord , qui servait de siège à la Bienheureuse Vierge et à Saint Joseph. Cet antre sacré qui fait partie de la sainte Grotte est un peu plus bas que le reste , de deux ou trois degrés , par où l'on y descend ; l'entrée en est fort ouverte et elle l'est de toute la grandeur de l'antre. On l'a ornée de quelques colonnes , et d'une , entr'autres , qui la sépare en deux , à l'endroit où les degrés se courbent et font un angle. La voûte n'est pas fort haute , et elle est de la roche même. — P. NAU.

## VII

## PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

« Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse , ils le portèrent à Jérusalem , pour le présenter au Seigneur , selon ce qu'il est écrit dans la loi du Seigneur.... et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice selon la loi du Seigneur , deux tourterelles ou deux petits de colombe. »

Ce que nous appelons la Purification de la Sainte Vierge entière sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne , que le Fils de Dieu a voulu subir en ce jour , ou en sa personne , ou en celle de sa sainte Mère , non sans quelque profond conseil de la Providence divine. Afin de vous dire en quoi consistaient ces cérémonies , il faut remarquer que selon la loi toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes : d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses. Premièrement il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes ; puis , ce temps étant expiré ,

elles se venaient présenter à la porte du tabernacle , afin d'être purgées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies , ou plutôt ce sont deux parties de la même cérémonie , lesquelles l'une et l'autre ne regardaient principalement que la mère , et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés , de quelque sexe et condition qu'ils pussent être , ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie , elle ne s'observait que pour les mâles et parmi les mâles ce n'était que pour les aînés , que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels , et ensuite les rachetaient par quelque somme d'argent , témoignant par là que tous leurs aînés étaient singulièrement du domaine de Dieu , et qu'ils ne les retenaient que par une espèce d'engagement : c'est ce que Dieu commande à son peuple en l'Exode , chapitre douzième.

La loi de la purification présupposait que la femme eût conçu à la façon ordinaire : le législateur y a voulu toucher à la source de la corruption qui se trouve dans les enfante-ments ordinaires. La raison de la loi étant telle que nous venons de le dire , après les Saints Pères , elle ne regardait en aucune façon la très-heureuse Marie , ne s'étant rien passé en elle dont son intégrité pût rougir. Car son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes , tout ainsi qu'une douce rosée , il en était sorti comme un fleur de sa tige , sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification , c'était seulement à cause de la coutume , et de l'ordre qui ne doit point être changé pour une rencontre particulière. Et , en effet , le cas était si fort extraordinaire , qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale. Or , ce n'est pas

mon dessein d'examiner ici cette question , mais seulement de faire admirer la vertu de la Sainte Vierge , en ce que sachant très-bien l'opinion que l'on aurait d'elle , et qu'il n'y aurait personne qui s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères , elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de sa grossesse. Au contraire elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité , subissant, sans se déclarer , une loi qui , comme nous l'avons dit , en présupposait la perte. Ce silence est une marque certaine d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Ce qui me fait admirer la vertu de la Sainte Vierge , qui ne craint pas d'observer une cérémonie qui semblait si injurieuse à sa très-pure virginité ; qui ayant moins besoin d'être purifiée que les rayons du soleil , obéit comme les autres à la loi de la purification , et offre avec tant de simplicité le sacrifice pour le péché , c'est-à-dire , pour les immondices légales qu'elle n'avait nullement contractées ; et qui par cette obéissance confirme la créance commune qu'elle avait conçu comme les autres femmes , bien loin de désabuser le monde dans une rencontre qui semblait si pressante et de faire connaître aux hommes ce qui s'était accompli en elle par l'opération de l'Esprit de Dieu.

Certes , il faut l'avouer , cela est du tout admirable ; surtout la très-heureuse Vierge , ayant de son côté , si elle eût voulu se découvrir , premièrement la vérité qui est si forte , et après , l'innocence de ses mœurs qui n'appréhendait aucune recherche ; puis , sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu peine de refuser leur créance , et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari , qui avec sa bonté et sa naïveté ordinaires eût dit qu'il était vrai que sa femme était très-chaste , et qu'il en avait été averti de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons

pas qu'elle en ait jamais parlé : au contraire , nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes lettres. Une seule fois seulement sa joie éclata , lorsque sollicitée par la prophétie de la bonne Élisabeth sa cousine , elle lui déchargea son cœur , et se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté , elle chante dans l'épanchement de son âme , que « le Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes. » Partout ailleurs elle écoute , elle remarque , elle médite , elle repasse en son cœur ; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage , c'est qu'elle seule garde le silence , pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas le bon Siméon , et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant , qui fait toute sa joie , toute son espérance et tout son entretien ? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disaient de son Fils , ainsi que l'Évangéliste le remarque fort expressément ; non pas qu'elle en fût surprise , comme si elle eût ignoré quel il devait être , elle à qui l'ange avait dit si nettement qu'il serait appelé le Fils du Très-Haut , et qu'il siégerait à jamais sur le trône de David son Père. Et certes il n'est pas croyable qu'elle ait oublié ces paroles de l'ange , elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu , car du moins ne lui peut-on pas dénier cette connaissance , le moyen de s'en taire à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie !

Mais certes il fallait qu'elle se fit voir par ses actions si soumises , la mère de celui qui , après sa glorieuse transfiguration , dit à ses disciples : « Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir , jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité. » C'était lui qui donnait ce sentiment ?



sa sainte Mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plaît au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus son cher Fils le sait, ce lui est assez. O silence ! ô retenue ! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience ! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son Fils unique, ne parler pas même des choses où sa virginité qui lui est si chère semble intéressée ; laisser croire au monde tout ce qu'il voudra et tout ce que Dieu permettra qu'il croie ; cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive !

La seconde cérémonie consistait en un certain genre de sacrifice. Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes qui pouvaient être offertes légitimement. « On offrira, dit-il, un agneau d'un an, avec une tourterelle ou un pigeonneau. Que si vous ne pouvez offrir un agneau, ajoutez le Seigneur, vous offrirez deux pigeonneaux ou une paire de tourterelles. » Les pigeonneaux et les tourterelles, c'était le sacrifice des pauvres. [C'est celui qu'on offrit pour Jésus-Christ.] Jamais y eut-il un homme plus pauvre que le Sauveur ? Son père gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique ; lui-même, il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure, où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde ? Jésus, rebuté de tout le monde, est plutôt, ce semble, exposé, que né dans une étable. Ainsi il naquit, ainsi il vé-

cut , ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où l'on est le plus dépouillé , et nu qu'il était à la croix , il voyait ces avarés et impitoyables soldats , qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté ? et les draps dont son saint corps fut enseveli , les parfums desquels il fut embaumé , furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que pour ne point se démentir dans cette action , qui était une représentation de sa mort , il veut que l'on offre pour lui le sacrifice des pauvres , une paire de pigeonneaux ou deux tourterelles.

Mais après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse journée , si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie , je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide. Toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figures de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur , et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres , toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur sans en pénétrer le sens. Mais les spirituels et les éclairés , à travers des ombres et des figures externes , contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du Sauveur Jésus. Par exemple , dans la manne , ils se nourrissaient de la parole éternelle du Père , faite chair pour l'amour de nous , vrai pain des anges et des hommes ; et leur foi leur faisait voir dans leurs sacrifices sanglants la mort violente du Fils de Dieu , pour l'expiation de nos crimes. Que si les Juifs éclairés entendaient dans un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement , à plus forte raison , la très-heureuse Marie ayant le Sauveur entre ses bras , et l'offrant de ses propres mains au Père Éternel , faisait cette cérémonie

en esprit, c'est-à-dire joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséricordieusement par sa mort. Ce qui me fait dire, et ce n'est point une méditation creuse et imaginaire, que de même que la Sainte Vierge, au jour de l'Annonciation, donna son consentement à l'Incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange; de même, elle ratifia, pour ainsi dire, en ce jour, le traité de sa passion, puisque ce jour en était une figure et comme un premier préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon. Car comme en cette sainte journée son esprit devait être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé, non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon, après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa Sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé, et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui. « Celui-ci, dit-il, est établi comme un signe auquel on contredira; et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive. » Telle est la prédiction de ce saint vieillard, d'autant plus dure et insupportable, que Siméon ne marquant rien en particulier à cette mère affligée, lui laisse à imaginer et à craindre tout ce qu'il y a de plus rude et de plus extrême. En effet je ne conçois rien de plus effroyable que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, sans qu'elle sache seulement de quel côté elle doit se mettre en garde. Alors cette âme étonnée et éperdue, ne sachant où se tourner, va chercher et parcourir tous les maux pour en faire son supplice, et ne donne aucune borne, ni à ses plaintes, ni à ses peines. Dans cette cruelle incertitude, avouez que c'est une espèce de consolation de savoir de quel coup il faudra mourir, et que Saint

Augustin a raison de dire « qu'il vaut mieux sans comparaison endurer une seule mort , que de les appréhender toutes. » Tel est l'état de la Sainte Vierge , et c'est ainsi qu'on la traite. O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal , pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal , pour lui en ôter du moins la surprise. On lui annoncera son mal de bonne heure , pour qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est , de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon , ce qui a déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère , elle le verra sur la croix plus horrible , plus épouvantable qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait tout sentir ; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence et sans émotion ses terribles prophéties ; elle ne lui demande curieusement , ni le temps , ni la qualité , ni la fin et l'événement de ces funestes aventures dont il la menace : elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet , et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble , ni l'avenir ne l'inquiète. Mais s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu , elle se soumet de bon cœur , sans s'en enquerir , à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la Sainte Vierge unissant son intention à celle de son cher Fils , se dévouait avec lui à la Majesté divine. Ce qu'on lui prédit , lui fait tout craindre : ce qu'on exécute , lui fait tout sentir. Voyez sa tranquillité : là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il ? quoi qu'il arrive ; ici elle ne mur-

mure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse ; la douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir : quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre ; la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait. Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime : elle le voit déjà tout couvert de plaies ; elle le voit dans ses langes comme enseveli ; il lui est, dit-elle, « un faisceau de myrrhe qui repose entre ses mamelles. » C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle horrible pour une mère ! ô mère affligée et désolée, vous aurez part aux contradictions ; vous verrez tout le monde se soulever contre ce Fils ; vous en aurez le cœur percé ; et il n'y a point d'épée plus tranchante que celle de votre douleur ! Votre cœur sera percé par autant de plaies que vous en verrez dans votre Fils ; vous serez conduite à sa croix pour y mourir de mille morts. Combien serez-vous affligée, quand vous verrez sa sainte doctrine contredite et persécutée ! Vous verrez naître les persécutions et les hérésies : le miracle de l'enfantement virginal sera contredit comme tous les autres mystères, pendant même que vous serez encore sur la terre ; et il y en aura qui ne voudront pas croire votre inviolable et perpétuelle virginité. Vous serez cependant la merveille de l'Église, la gloire des femmes, l'exemple et le modèle de toute la terre.

« Le père et la mère de l'enfant étaient en admiration de ce qu'on disait de lui. » Pourquoi tant être en admiration ? Ils en savaient plus que tous ceux qui leur en parlaient. Il est vrai que l'ange ne leur avait pas encore annoncé la vocation des Gentils. Marie n'avait ouï parler que « du trône de David et de la maison de Jacob. » Elle avait senti toute-

fois par un instinct manifestement prophétique et sans limitation, que « dans tous les temps on la publierait bienheureuse ; » ce qui semblait comprendre tous les peuples comme tous les âges ; et l'adoration des mages était un présage de la conversion des Gentils. Quoi qu'il en soit, Siméon est le premier qui paraisse l'avoir annoncé : et c'était un grand sujet d'admiration.

« Après qu'ils eurent accompli tout ce que la loi ordonnait, ils retournèrent en Galilée dans la ville de Nazareth. » Ce passage de Saint Luc insinue que la Sainte Vierge et Saint Joseph demeurèrent avec l'enfant à Bethléem ou aux environs et proche de Jérusalem, jusqu'à ce qu'ils eurent accompli tout ce qui se devait faire dans le temple. Il y avait vingt ou vingt-cinq lieues de là à Nazareth d'où ils étaient venus, et où était leur demeure, et il était naturel, pour éviter ce voyage, de demeurer dans le voisinage du temple. Ce temps fut fort court : la sainte famille était cachée ; et Hérode attendait des nouvelles certaines de l'enfant, par les mages qu'il croyait avoir bien finement engagés à lui en découvrir la demeure. Il était naturel qu'il les attendit durant quelques jours ; et pour ne point manquer son coup, sa politique, quoique si précautionnée, se laissa un peu amuser. Durant ce peu de jours, il fut aisé à Joseph et Marie de porter l'enfant au temple sans se découvrir. Les merveilles qui s'y passèrent, pouvaient réveiller les jalousies d'Hérode ; mais aussi furent-elles promptement suivies de la retraite en Égypte.

## VIII

FUI TE EN ÉGY PTE. — RETOUR A NAZARETH. — PERTE DE L'ENFANT JÉSUS.

Les mages s'étant retirés , Dieu qui voyait dans le cœur d'Hérode ses cruelles dispositions , et le temps des mouvements qu'elles devaient exciter , les prévint par le message du saint ange qui vint dire à Joseph : « Levez-vous : prenez l'enfant et sa mère , et fuyez en Égypte ; car Hérode va chercher l'enfant pour le perdre. Partout où entre l'enfant Jésus , il y entre avec ses croix et toutes les contradictions qui doivent l'accompagner. Pesez toutes ces paroles , vous verrez que toutes inspirent de la frayeur. « Levez-vous , » ne tardez pas un moment : il ne lui dit pas : Allez ; mais : « Fuyez : » L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'enfant : « et il semble , disait un ancien Père , que la terreur ait saisi le ciel avant que de se répandre sur la terre. » Pourquoi ? si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph , qui ne pouvait pas n'être pas ému d'une manière fort vive , en voyant le péril d'une épouse si chère et d'un si cher fils.

Étrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup ! et pourquoi ? parce qu'il est chargé de Jésus et qu'il l'a en sa compagnie. Avant qu'il fût né , lui et sa sainte épouse vivaient pauvrement , mais tranquillement dans leur ménage , gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains ; mais aussitôt que Jésus leur est donné , il n'y a point de repos pour eux. Représentez-vous un pauvre artisan , qui n'a point d'héritage que ses mains , point de fonds que sa boutique , point de ressource que son travail : qui donne d'une main ce qu'il vient de recevoir de l'autre , et se

voit tous les jours au bout de son fonds ; obligé néanmoins à de grands voyages , qui lui ôtent toutes ses pratiques (car il faut parler de la sorte du père de Jésus-Christ) sans que l'ange qu'on lui envoie lui dise jamais un mot de la subsistance. Il n'a pas eu honte de souffrir ce que nous avons honte de dire. Joseph demeure soumis, et ne se plaint pas de cet enfant incommodé qui ne leur apporte que persécution : il part ; il va en Égypte où il n'a aucune habitude , sans savoir quand il reviendra à sa patrie , à sa boutique et à sa pauvre maison. L'affaire pressait : Hérode, voyant que les mages s'étaient moqué de lui, entra en fureur et fit tuer tous les enfants à Bethléem et aux environs, depuis deux ans et au-dessous.

Hérode ne survécut guères aux enfants qu'il faisait tuer pour assurer sa vie et sa couronne. « L'ange apparut à Joseph, » encore « en songe, et lui dit : Levez-vous et retournez dans la terre d'Israël, parce que ceux qui cherchaient la vie de l'enfant sont morts. Il partit « et comme il pensait à s'établir dans la Judée, il apprit qu'Archélaüs, fils d'Hérode, y régnait à la place de son père.... Il fut averti en songe.... de s'établir dans Nazareth, pour accomplir ce qui avait été prédit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen » (c'est-à-dire saint.)

Notre-Seigneur Jésus-Christ étant venu pour mourir et s'immoler, il a voulu mourir et s'immoler pour nous de toutes les manières : de sorte qu'il ne s'est point contenté de mourir de la mort naturelle, ni de la mort la plus cruelle et la plus violente ; mais il a encore voulu y ajouter la mort civile et politique. Et comme cette mort civile vient par deux moyens, ou par l'infamie, ou par l'oubli, il a voulu subir l'une et l'autre. Victime pour l'orgueil humain, il a voulu se sacrifier par tous les genres d'humiliation ; et il a donné à cette mort d'oubli les trente premières années



de sa vie. Ainsi était mort le juste Joseph ; enseveli avec Jésus-Christ et la divine Marie , il ne s'ennuyait pas de cette mort qui le faisait vivre avec le Sauveur. Au contraire, il ne craint rien tant que le bruit et la vie du siècle viennent troubler ou interrompre ce repos caché et intérieur. Mystère admirable ! Joseph a dans sa maison de quoi attirer les yeux de toute la terre , et le monde ne le connaît pas : il possède un Dieu-Homme , et il n'en dit mot ; il est témoin d'un si grand mystère et il le goûte en secret , sans le divulguer. Les mages et les pasteurs viennent adorer Jésus-Christ , Siméon et Anne publient ses grandeurs : nul autre ne pouvait rendre meilleur témoignage du mystère de Jésus-Christ que celui qui en était le dépositaire , qui savait le miracle de sa naissance , que l'ange avait si bien instruit de sa dignité et du sujet de son envoi. Quel père ne parlerait pas d'un fils si aimable ? Et cependant l'ardeur de tant d'âmes saintes qui s'épanchent devant lui avec tant de zèle , pour célébrer les louanges de Jésus-Christ , n'est pas capable d'ouvrir sa bouche pour leur découvrir le secret de Dieu qui lui a été confié. Ils paraissaient étonnés , il semblait qu'ils ne savaient rien ; ils écoutaient parler tous les autres , et ils gardaient le silence avec tant de religion , qu'on dit encore dans leur ville , au bout de trente ans : N'est-ce pas le fils de Joseph ? sans qu'on ait rien appris durant tant d'années du mystère de sa conception virginale. C'est qu'ils savaient l'un et l'autre , que pour jouir de Dieu en vérité , il fallait se faire une solitude ; qu'il fallait rappeler en soi-même tant de désirs qui errent de çà et de là , et tant de pensées qui s'égarèrent ; qu'il fallait se retirer avec Dieu et se contenter de sa vue.

« L'enfant croissait et se fortifiait , rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. » Aimable enfant ! heureux ceux qui vous ont vu hors de vos langes développer vos

bras, étendre vos petites mains, caresser votre sainte Mère et le saint vieillard qui vous avait adopté, ou à qui plutôt vous vous étiez donné pour Fils ; faire, soutenu de lui, vos premiers pas, dénouer votre langue, et bégayer les louanges de Dieu notre Père ! Je vous adore, cher Enfant, dans tous les progrès de votre âge, soit que vous suciez la mamelle, soit que par vos cris enfantins vous appeliez celle qui vous nourrissait, soit que vous vous reposiez sur son sein et entre ses bras.

Jésus-Christ en venant au monde, sans se mettre en peine de naître dans une maison opulente, ni de se choisir des parents illustres par leur richesse ou par leur savoir, se contente de leur piété. Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas, tous les ans, « d'aller célébrer la pâque dans le temple de Jérusalem. » Ils y menaient leur cher Fils. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond. [Dans ce voyage], le saint Enfant échappa à Saint Joseph et à la Sainte Vierge. Jésus s'échappe quand il lui plaît ; son « esprit » va et vient ; et « l'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va. Il passe, » quand il lui plaît, « au milieu de ceux qui le cherchent » sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le Saint Enfant disparut ; et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur, parce « qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent. » Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ? Qui ne

s'affligerait avec lui, et avec la plus tendre des mères, comme la meilleure épouse qui fût jamais ?

Les charmes du Saint Enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir ; et ni Marie, ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe des voyageurs : car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement, « et ses parents marchèrent un jour » sans s'apercevoir de leur perte. « Après trois jours » de recherches laborieuses, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le Saint Enfant, se laissa enfin « trouver dans le temple. » Il était « assis au milieu des docteurs ; il les écoutait et il les interrogeait ; et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. » Ses parents « furent étonnés de le trouver parmi les docteurs » dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie ; car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et, « mon Fils, » dit-elle, « pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre père et moi affligés vous cherchions. » Remarquez « Votre père et moi : » elle l'appelle son père, car il l'était comme on a vu, à sa manière, père, non seulement par l'adoption du Saint Enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douleur : ce qui fait dire à Marie : « Votre père et moi affligés : » pareils dans l'affliction ; puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : « Votre père et moi ; » et lui fait le même honneur que s'il

était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! comme chacun sans avoir égard à sa dignité y fait ce que demandent l'édification et le bon exemple. Bénite famille , c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

« Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père ? » Est-ce qu'il désavoue Marie , qui avait appelé Joseph son père ? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père qui est Dieu , dont la volonté , qui est l'affaire dont il leur veut parler , doit faire son occupation. « Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. » Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Évangile. On dit non-seulement de Joseph , mais encore de Marie même , qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu son Père , puisque l'ange lui en avait appris le mystère : ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait , c'était ces affaires de son Père dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science , mais dans la soumission que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter , Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse ; elle demeura soumise ; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu , faire et dire des choses hautes et impénétrables ; regardons-les comme fit Marie avec un saint étonnement ; conservons-les dans notre cœur pour les méditer , et les tourner de tous côtés en nous-mêmes , et les entendre , quand Dieu le voudra , autant qu'il voudra.

## IX

VIE DE LA SAINTE VIERGE JUSQU'À LA PRÉDICATION DE JÉSUS. —  
 SON AMOUR POUR SON FILS, ET AMOUR DE SON FILS POUR ELLE.  
 — NOCES DE CANA.

« Et il partit avec eux et alla à Nazareth. » Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. Remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, Fils de Dieu ! Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique ? Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent, lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. Le dirai-je ? Il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion, il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé qui la reçut dans sa maison ; ce qu'il n'aurait pas fait, si Joseph son chaste époux eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana ; on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses

frères et ses disciples : Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact, Marie paraît souvent ailleurs ; mais depuis ce qui est écrit de son éducation sous Saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : « N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie ? » Comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. « Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? N'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Jude, et ses sœurs ? » On ne parle point de son père ; apparemment donc qu'il l'avait perdu : Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux ! Vraiment il est mort entre les bras, et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

C'est ici qu'il faut épancher son cœur en silence et en paix, dans la considération de la vie cachée de Jésus-Christ [qui fut le modèle de la vie cachée de Marie.] Le Dieu de gloire se cache sous le voile d'une nature mortelle : « Tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu sont en lui ; » mais « ils y sont cachés : » c'est le premier pas. Le second, il se cache dans le sein d'une vierge : la merveille de sa conception virginale demeure cachée sous le voile du mariage. Se fait-il sentir à Jean-Baptiste, et perce-t-il le sein maternel où était ce saint enfant ? c'est à la voix de sa mère que cette merveille est opérée. « A votre voix, » dit Élisabeth, « l'enfant a tressailli dans mes entrailles. » Peut-être du moins qu'en venant au monde il se manifesterait ? Oui, à des bergers ; mais au res-

te, jamais il n'a été plus véritable qu'alors, et dans le temps de sa naissance, « qu'il est venu dans le monde, et que le monde avait été fait par lui, et que le monde ne le connaissait pas. » Tout l'univers l'ignore, son enfance n'a rien de célèbre : on parle du moins des études des autres enfants ; mais on dit de celle-ci : « Où a-t-il appris ce qu'il sait, puisqu'il n'a jamais étudié, » et n'a pas été vu dans les écoles ? Il paraît une seule fois à l'âge de douze ans ; mais encore ne dit-on pas qu'il enseignât : « il écoutait les docteurs, et les interrogeait, » doctement à la vérité ; mais il ne paraît pas qu'il décidât, quoique c'était en partie pour cela qu'il fût venu. Il faut pourtant avouer que « tout le monde, » et les docteurs comme les autres, « étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses : » mais il avait commencé par entendre et par demander ; et tout cela ne sortait pas de la forme de l'instruction infantine. Et qu'di qu'il en soit, après avoir éclaté un moment comme un soleil qui fend une nue épaisse, il y rentre, et se replonge bientôt dans son obscurité volontaire. Et lorsqu'il répondit à ses parents qui le cherchaient : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé des affaires de mon Père ? ils n'entendirent pas ce qu'il leur disait. » Ce qu'il ne faut point hésiter à entendre de Marie même, puisque c'est à elle précisément qu'il fait cette réponse, pour montrer qu'elle ne savait pas encore entièrement elle-même ce que c'était que cette affaire de son Père. Et encore qu'elle n'ignorât ni sa naissance virginale, qu'elle sentait en elle-même, ni sa naissance divine, que l'ange lui avait annoncée, ni son règne, dont le même ange lui avait appris la grandeur de l'éternité, c'est comme si elle ne l'eût pas su, puisqu'elle n'en dit mot, et qu'elle ne fait qu'écouter tout ce qu'on dit de son Fils, en paraissant étonnée comme les autres, comme

si elle n'en eût point été instruite ; ainsi que dit Saint Luc : « Son père et sa mère étaient en admiration de tout ce qu'on disait de lui. » Car c'était le temps de cacher ce dépôt qui leur avait été confié. Et c'est pourquoi on ne sait rien de lui durant trente ans, sinon qu'il était fils d'un charpentier, charpentier lui-même, et travaillant à la boutique de celui qu'on croyait son père ; obéissant à ses parents, et les servant dans leur ménage et dans cet art mécanique, comme les enfants des autres artisans. Quel était donc alors son état, sinon qu'il était caché en Dieu, ou plutôt que Dieu était caché en lui ? Et nous participerons à la perfection et au bonheur de ce Dieu caché, « si notre vie est cachée en Dieu avec lui. »

Il sort de cette sainte et divine obscurité, et il paraît comme la lumière du monde. Mais en même temps le monde, ennemi de la lumière qui lui découvrait ses mauvaises œuvres, a envoyé de tout côté, comme de noires vapeurs, des calomnies pour l'obscurcir. Il n'y a sorte de faussetés dont on n'ait tâché de couvrir la vérité que Jésus apportait au monde, et la gloire que lui donnaient ses miracles et sa doctrine. On ne savait que croire de lui : « C'est un prophète, c'est un trompeur ; c'est le Christ, ce ne l'est pas. C'est un homme qui aime le plaisir, la bonne chère et le bon vin ; c'est un samaritain, » un hérétique, un impie, un ennemi du temple et du peuple saint : « Il délivre les possédés au nom de Bézébuth ; c'est un possédé lui-même, » le malin esprit agit en lui : « Peut-il venir quelque chose de bon de Galilée ? Nous ne savons d'où il vient ; » mais certainement « il ne vient pas de Dieu, puisqu'il n'observe pas le sabbat, » qu'il guérit les hommes, qu'il fait des miracles en ce saint jour. « Qui est cet homme » qui entre



aujourd'hui avec tant d'éclat dans Jérusalem et dans le temple ? nous ne le connaissons pas : « Et il y avait parmi le peuple une grande dissension sur son sujet. » Qui vous connaissait, ô Jésus ? « Vraiment vous êtes un Dieu caché, le Dieu et le Sauveur d'Israël. »

Mais quand l'heure fut arrivée de sauver le monde, jamais il ne fut plus caché. « C'était le dernier des hommes : ce n'était pas un homme, mais un ver ; il n'avait ni beauté, ni figure d'homme. » On ne le connaissait pas ; il semble s'être oublié lui-même. « Mon Dieu ! mon Dieu ! » ce n'est plus son Père : « Pourquoi m'avez-vous délaissé ? » Quoi donc ! n'est-ce plus ce Fils bien-aimé qui disait autrefois : « Je ne suis pas seul ; mais nous sommes toujours ensemble, moi et mon Père qui m'a envoyé ; et celui qui m'a envoyé est avec moi, et ne me laisse pas seul ? » Et maintenant il dit : « Pourquoi me déaissez-vous ? » Couvert de nos péchés, et comme devenu pécheur à notre place, il semble s'être oublié lui-même ; et c'est pourquoi le psalmiste ajoute en son nom : « Mes péchés, » les péchés du monde que je me suis appropriés « ne me laissent point espérer que vous me sauviez des maux que j'endure : » je suis chargé de la dette, comme caution volontaire du genre humain, et il faut que je la paie tout entière.

Il expire ; il descend dans le tombeau, et jusque dans les ombres de la mort. Tôt après il en sort, et Madeleine ne le trouve plus : elle a perdu jusqu'au cadavre de son maître. Après sa résurrection il paraît et il disparaît huit ou dix fois ; il se montre pour la dernière fois, et un nuage l'enlève à nos yeux ; nous ne le verrons jamais. Sa gloire est annoncée par tout l'univers ; mais « s'il est la vertu de

Gentils. Le monde ne le connaît pas, » et ne le veut pas connaître. Toute la terre est couverte de ses ennemis et de ses blasphémateurs. Il s'élève des hérésies du sein même de son Église, qui défigurent ses mystères et sa doctrine. L'erreur prévaut dans le monde; et, jusqu'à ses disciples, tout le méconnaît. « Nul ne le connaît, » dit-il lui-même, « que celui qui garde ses commandements. » Et qui sont ceux qui les gardent? Les impies sont multipliés au-dessus de tout nombre, et on ne les peut plus compter. Mais vos vrais disciples, ô mon Sauveur! combien sont-ils rares, combien clair-semés sur la terre, et dans votre Église même! Les scandales augmentent, et la charité se refroidit. Il semble que nous soyons dans le temps où vous avez dit: « Pensez-vous que le Fils de l'homme trouvera de la foi sur la terre? » Cependant vous ne tonnez pas, vous ne faites point sentir votre puissance. Le genre humain blasphème impunément contre vous; et à n'en juger que par le jugement des hommes, il n'y a rien de plus équivoque ni de plus douteux que votre gloire; elle ne subsiste qu'en Dieu où vous êtes caché. Et moi aussi, je veux donc « être caché en Dieu avec vous. »

En cet endroit, mon Sauveur, où m'élevez-vous? quelle nouvelle lumière me faites-vous paraître? Je vois l'accomplissement de ce qu'a dit le saint vieillard: « Celui-ci est établi pour être en ruine et en résurrection à plusieurs, et comme un signe de contradiction à toute la terre. » Mais, ô mon Sauveur! que vois-je dans ces paroles? Un caractère du Christ qui devait venir; un caractère de grandeur, de divinité. C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connaissable par tant d'endroits, et d'être si peu connu; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres, et d'être ignoré de ses créatures. Car il était de sa bonté de se com-

muniquer aux hommes, et de ne se pas laisser sans témoignage ; mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes, qui ne daignent, pour ainsi dire, ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il affaire de leur connaissance ? Il n'a besoin que de lui : si on le connaît, ce n'est pas une grâce qu'on lui fait ; c'est une grâce qu'il fait aux hommes, et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même, et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux, et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux, et le plus grand de tous les maux, de ne le pas glorifier ; et en refusant de le glorifier, ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte, parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnaissant. Qu'importe au soleil qu'on le voie ? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée ! Malheur aux yeux faibles qui ne la peuvent soutenir ! Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant, et il demandera : Qu'est-ce qui me brûle ? On lui dira : C'est le soleil. Quoi ! ce soleil que je vous entends tous les jours tant louer et tant admirer, c'est lui qui me tourmente ! maudit soit-il ; et il déteste ce bel astre, parce qu'il ne le voit pas ; et ne le pas voir sera sa punition : car s'il le voyait lui-même, il lui montrerait, avec sa lumière bénigne, où il pourrait se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil, qui après tout n'est qu'un grand corps insensible que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête ? Parlons d'une autre lumière toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrive-t-il à l'aveugle volontaire, qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres, et de se rendre malheureux ? Et vous, ô éternelle lumière ! vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat ; et vous ma-

nifestez votre grandeur, en ce que nul ne vous perd que pour son malheur. Vous donc, Père des lumières ! vous avez donné à votre Christ un caractère semblable, afin de manifester qu'il était Dieu comme vous : « l'éclat de votre gloire, le rejaillissement de votre lumière, le caractère de votre substance. Et il est en ruine aux uns, et en résurrection aux autres ; » et par son éclat immense, « il est en butte aux contradictions ; » car quiconque n'a pas la force ni le courage de le voir, il faut nécessairement qu'il le blasphème.

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ, et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité, s'ennuient aussi pour la Sainte Vierge, et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Évangile : « Marie conservait toutes ces choses en son cœur. » L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie, de méditer nuit et jour le secret de Dieu. Marie est le modèle de la vie cachée. Combien elle a vécu solitaire ! combien elle a été soigneuse de se retirer ! Vous le pouvez juger aisément par le peu que nous savons de sa sainte vie ; et les actions particulières de cette vierge incomparable ne seraient pas, comme elles sont, si fort incon nues, si l'amour de la retraite ne les avait couvertes d'un voile sacré, et n'en avait fait un mystère. Qui vous a poussé, divine vierge, à vous cacher si profondément ? Qui vous a inspiré un si grand amour de cette obscurité mystérieuse, dans laquelle votre vie est enveloppée ? Je pense, pour moi, que ç'a été sa pudeur. Et afin que vous entendiez quelle est cette pudeur merveilleuse, dont la Sainte Vierge nous donne l'exemple, je remarquerai qu'il y en a de deux sortes. Si la chasteté a sa pudeur, l'humilité a aussi la sienne. Ces deux vertus chrétiennes ont cela de commun entr'elles, que toutes deux craignent les regards ; elles croient

toutes deux perdre quelque chose de leur intégrité et de leur force, quand elles s'abandonnent à la vue des hommes ; et c'est pourquoi toutes deux aiment la retraite, et embrassent la vie cachée. Si vous voyez la Sainte Vierge retirée, aimant le secret et la solitude, si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'abord d'un ange, c'est la pudeur de la chasteté qui lui donne cette retenue. Car les vierges, dit Saint Bernard, qui sont vraiment vierges, ne sont jamais sans inquiétude, sachant qu'elles portent un trésor céleste dans un fragile vaisseau de terre ; ou, si les corps des vierges, purifiés et annoblis par la chasteté, méritent un nom plus noble, mettons que ce soit un cristal, il est toujours une matière fragile. C'est pourquoi elles se tiennent sur leurs gardes, pour éviter ce qui est à craindre ; toujours elles craignent où toutes choses sont en sûreté, et, appréhendant partout des embûches, elles se font un rempart du silence, du recueillement et de la retraite.

Si la pudeur de la chasteté doit faire aimer la retraite, elle de l'humilité y oblige beaucoup davantage ; c'est ce qu'il faut encore montrer par l'exemple de la Sainte Vierge. Lorsque toute la Judée accourt à son Fils, étonnée de sa prédication et de ses miracles, elle ne se mêle pas dans ses actions éclatantes, elle demeure enfermée dans sa maison ; et, depuis le temps bienheureux de la manifestation de Jésus-Christ, à peine paraît-elle une ou deux fois dans tout l'Évangile. Au reste durant trente années qu'elle le possède seule, elle ne se vante pas d'un si grand bonheur ; elle garde partout le silence, et nous voyons bien dans l'Histoire Sainte, qu'elle écoute attentivement ce qui se disait de son Fils, qu'elle l'admire en elle-même, qu'elle le médite en son cœur ; mais nous ne lisons pas qu'elle en parle, si ce

n'est à sa cousine Sainte Élisabeth, à laquelle elle ne pouvait se cacher, parce qu'il a plu au Saint-Esprit de lui révéler le mystère.

Mais disons qu'une des plus grandes grâces de Dieu, c'est de penser souvent au Sauveur. Oui, certes, il faut le reconnaître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux; c'est une flamme à nos cœurs; il y a je ne sais quelle grâce que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; y penser, c'est la vie éternelle. C'était toute la douceur de Marie; nous voyons dans les Évangiles que tout ce que lui disait son Fils, tout ce qu'on lui disait de son Fils, elle le conservait, elle le repassait mille et mille fois dans son cœur. Il tenait si fort à son âme, qu'aucune force ni violence n'étaient capables de l'en distraire; car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel, qui ne cessait de lui parler de son Fils. Comme on voit que les mères prennent une part tout extraordinaire à toutes les actions de leurs fils, ainsi dans Marie quelle admiration de sa vie! quels charmes dans ses paroles! quel sentiment de sa charité! quel contentement de sa gloire! et après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre.!

Nous voilà tombés insensiblement sur l'amour dont le Fils de Dieu honore la Sainte Vierge. Que vous en dirai-je? si je n'ai pu dépeindre l'affection de la Mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du Fils; parce que je suis assuré qu'autant que Notre-Seigneur surpasse la Sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle n'était bonne mère. Mais en demeurerons-nous là? Cherchons, cherchons encore quelque puissante considération dans la doctrine des Évangiles: c'est la seule qui touche les cœurs: une seule parole de l'Évangile a plus de pouvoir sur nos âmes que toute la

vélocité et toutes les inventions de l'éloquence profane. Disons donc, avec l'aide de Dieu, quelque chose de l'Évangile : et qu'y pouvons-nous voir de plus beau, que ces admirables transports avec lesquels le Seigneur Jésus a aimé la nature humaine ? Certes, ce nous doit être une grande joie de voir que notre Sauveur n'a rien du tout dédaigné de ce qui était de l'homme : il a tout pris, excepté le péché : je dis tout, jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Jamais homme n'a eu les passions ni si tendres, ni si délicates, ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'elles aient toujours été extrêmement modérées ; parce qu'elles étaient parfaitement soumises à la volonté de son Père. Quoi donc ! notre Maître se sera si franchement revêtu de ces sentiments de faiblesse, qui semblaient en quelque façon être indignes de sa personne ! Ces langueurs extrêmes, au jardin des Olives, ces vives appréhensions, il les aura prises si pures, si entières ; et que sera-ce après cela de l'affection envers les parents ; étant très-certain que dans la nature même il n'y a rien de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, particulièrement à l'égard d'une Mère telle qu'était l'heureuse Marie ? Car enfin, elle était la seule en ce monde à qui il eut obligation de la vie ; et j'ose dire de plus qu'en recevant d'elle la vie, il lui est redevable et d'une partie de sa gloire, et même en quelque façon de la pureté de sa chair : de sorte que cet avantage, qui ne peut convenir à aucune autre mère qu'à celle dont nous parlons, l'obligeait d'autant plus à redoubler ses affections. C'est une doctrine constante que le saint évêque Augustin a prise dans les Écritures ; et d'autant que le corps du Sauveur, je vous prie, suivez sa pensée ; d'autant, dis-je, que le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit ce grand personnage, qu'il s'est choisi dès l'éternité une mère vierge, afin qu'il-

le l'engendrât sans aucune concupiscence, par la seule vertu de la foi.

Je dis donc qu'il n'y eût jamais mère qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisait Marie ; je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante, que faisait Jésus : j'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible : elle vous répondra que le sang ne se peut démentir ; que son fils, c'est sa chair et son sang, que c'est là ce qui émeut ses entrailles et cause ces tendres mouvements à son cœur. Que si ce que je viens de dire est véritable des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la Sainte Vierge ; parce qu'ayant conçu de la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée : et de là je tire une autre considération.

Ne vous semble-t-il pas que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère ? C'est pourquoi elle donne ordinairement au père une affection plus forte, et imprime dans le cœur de la mère je ne sais quelle inclination plus sensible. Si bien que la très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son Fils Jésus, vous ne sauriez assez imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à dire.

Certes, il est véritable que l'amour des enfants est si naturel, qu'il faut avoir dépouillé tout sentiment d'humanité pour ne l'avoir pas. Vous m'avouerez néanmoins qu'il s'y mêle quelquefois certaines circonstances qui portent l'affection des parents à l'extrémité. La manière dont on a les enfants, quand elle est surprenante ou miraculeuse, les



rend de beaucoup plus aimables. Ici quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie ? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils : O Dieu , disait-elle , mon Fils , comment est-ce que vous êtes mon Fils ? qui l'aurait jamais pu croire , que je dusse demeurer vierge et avoir un Fils si aimable ? quelle main vous a formé dans mes entrailles ? comment y êtes-vous entré , comment en êtes-vous sorti , sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage ? Je vous laisse à considérer combien elle s'estimait bienheureuse , et quels devaient être ses transports dans ces ravissantes pensées : car vous remarquerez , s'il vous plaît , qu'il n'y eut jamais vierge qui aimât sa virginité avec un sentiment si délicat. Vous verrez tout à l'heure où va cette réflexion.

C'est peu vous dire qu'elle était à l'épreuve même des promesses des hommes , j'ose encore avancer qu'elle était à l'épreuve même des promesses de Dieu. Cela vous paraît étrange sans doute ; mais il n'y a qu'à regarder l'histoire de l'Évangile. Gabriel aborde Marie , et lui annonce qu'elle concevra dans ses entrailles le Fils du Très-Haut , le roi et le restaurateur d'Israël : voilà d'admirables promesses , les plus magnifiques qui puissent jamais être faites à une créature , et c'est un ange qui les lui fait de la part de Dieu ; remarquez toutes ces circonstances ; elle craint toutefois , elle hésite , elle est prête à dire que la chose ne se peut faire , parce qu'il lui semble que sa virginité est intéressée dans cette proposition : tant sa pureté lui est précieuse. Quand donc elle vit le miracle de son enfantement , quelles étaient ses joies , et quelles ses affections ! Ce fut alors qu'elle s'estima véritablement bénite entre toutes les femmes , parce qu'elle seule avait évité toutes les malédictions de son sexe : elle avait évité la malédiction des stériles par sa fécondité bienheureuse ; elle avait évité la malédiction

des mères, parce qu'elle avait enfanté sans douleur, comme elle avait conçu sans corruption. Avec quel ravissement embrassait-elle son Fils, le plus aimable des fils; et en cela plus aimable, qu'elle le reconnaissait pour son Fils, sans que son intégrité en fût offensée!

Les Saints Pères ont assuré qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur : cela est certain et ils l'ont tiré de Saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la Sainte Vierge? Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avait destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité, lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée, et dans ce sentiment elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère vierge. Voulez-vous quelque chose de plus pour comprendre l'excès de son saint amour? Voici une dernière considération que je vous propose, tirée des mêmes principes.

Le patriarche Jacob préférait Joseph à tous ses autres enfants; c'est qu'il l'avait eu de Rachel, qui était sa bien aimée : cela le touchait au vif. Et Saint Jean Chrysostôme nous rapportant, dans le première livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait, remarque ce discours entre beaucoup d'autres : « Je ne pouvais, disait-elle, ô mon fils! me lasser de vous regarder, parce qu'il me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari. » Que veux-je dire par ces exemples? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente autant l'affection envers les enfants, c'est quand on considère la personne dont on les a eus, et cela est bien

naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils : vient-il d'une race mortelle ? a-t-il pas fallu qu'elle fût couverte de la vertu du Très-Haut ? est-ce pas le Saint-Esprit qui l'a remplie d'un germe céleste parmi les délices de ses chastes embrassements, et qui, se coulant sur son corps très-pur d'une manière ineffable, y a formé celui qui devait être la consolation d'Israël et l'attente des nations ? C'est pourquoi l'admirable Saint Grégoire dépeint en ces termes la conception du Sauveur. Lorsque le doigt de Dieu composait la chair de son Fils du sang le plus pur de Marie, « la concupiscence, dit-il, n'osant approcher, regardait de loin avec étonnement un spectacle si nouveau, et la nature s'arrêta, toute surprise de voir son Seigneur et son Maître, dont la seule vertu agissait sur cette chair virgine. »

Et n'est-ce pas ce que la Vierge elle-même chante avec une telle allégresse dans ces paroles de son Cantique : « Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses. » Et que vous a-t-il fait, ô Marie ! Certes, elle ne peut nous le dire ; seulement elle s'écrie toute transportée, qu'il lui a fait de grandes choses. C'est qu'elle se sentait enceinte du Saint-Esprit : elle voyait qu'elle avait un Fils qui était d'une race divine ; elle ne savait comment faire, ni pour célébrer la munificence divine, ni pour témoigner assez son ravissement d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre Père que Dieu. Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je pour vous décrire ici la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui était enflammé par des considérations si pressantes ? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants ; je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable ; nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait

s'en imaginer ; mais je soutiens , et je vous prie de considérer cette vérité , que l'affection d'une bonne mère n'a pas tant d'avantages par-dessus ses amitiés ordinaires , que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison ? C'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse et avec des circonstances tout à fait extraordinaires , son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme on l'a dit , et je pense qu'il est véritable , qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère , je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la Sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la Sainte Vierge.

Concluons donc de tout ce discours , que l'amitié réciproque du Fils et de la Mère est inconcevable , et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse ; mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flamme qui de Jésus vont déborder sur Marie , et de Marie retournent naturellement à Jésus , croyez-moi , les séraphins , tout brûlants qu'ils sont , ne le sauraient faire. Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que la chair , il me sera aisé de vous faire voir avec quels avantages la Sainte Vierge est entrée dans l'alliance de Dieu par sa maternité glorieuse ; et de là je vous laisserai à conclure quel est son crédit auprès du Père Éternel.

Pour cela , je vous prie de considérer que cet amour de la Vierge , dont je vous parlais tout à l'heure , ne s'arrêtait pas à la seule humanité de son Fils : non , certes ; il allait plus avant ; et par l'humanité , comme par un moyen d'union , il passait à la nature divine , qui en est inséparable. Et pour vous expliquer ma pensée , j'ai à vous proposer une doctrine sur laquelle il est nécessaire d'aller pas à pas ,

de peur de tomber dans l'erreur ; et plutôt à Dieu que je puisse la déduire aussi nettement comme elle me semble solide ! Voici donc comme je raisonne : une bonne mère aime tout ce qui touche la personne de son fils ; je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant , qu'elle porte son amitié jusqu'à ses amis , et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent ; mais particulièrement pour ce qui regarde la propre personne de son fils , vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant, qu'était la divinité au Fils de Marie ? Comment touchait-elle à sa personne ? lui était-elle étrangère ? Je ne veux point ici vous faire de questions extraordinaires ; j'interpelle seulement votre foi ; qu'elle me réponde. Vous dites tous les jours en récitant le symbole , que vous croyez en Jésus-Christ , Fils de Dieu , qui est né de la Vierge Marie ; celui que vous reconnaissez pour le Fils de Dieu tout-puissant ; et celui qui est né de la Vierge , sont-ce deux personnes ? Sans doute ce n'est pas ainsi que vous l'entendez. C'est le même , qui , étant Dieu et homme , selon la nature divine est le Fils de Dieu , et selon l'humanité le Fils de Marie. C'est pourquoi nos Saints Pères ont enseigné que la Vierge est mère de Dieu. C'est cette foi qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius , et qui , jusqu'à la consommation des siècles , fera trembler les démons. Si je dis après cela que la bienheureuse Marie aime son Fils tout entier , quelqu'un pourra-t-il désavouer une vérité si plausible ? Par conséquent , ce Fils qu'elle chérissait tant , elle le chérissait comme un Homme-Dieu : et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre , je suis contraint d'élever bien haut mon esprit , pour avoir recours à un grand exemple , je veux dire à l'exemple du Père Éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe , elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du

Père. Ces vérités sont hautes, je l'avoue ; mais comme ce sont des maximes fondamentales du Christianisme, il est important qu'elles soient entendues de tous les fidèles, et je ne veux rien avancer que je n'en allègue la preuve par les Écritures. Dites-moi, s'il vous plait, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu, « Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu, » de qui pensez-vous que parlât le Père Éternel ? N'était-ce pas de ce Dieu revêtu de chair, qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres ? Cela étant ainsi, vous voyez bien, par une déclaration si authentique, qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils, et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec la divine, il ne les veut plus séparer dans son affection. Ne vous offensez pas si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la Sainte-Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies : car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. C'est l'associer à sa génération que de la faire Mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il coulât en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils ; cela est bien digne de sa sagesse. Comme sa Providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la Sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qui allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu. Vous vivez avec lui, ô Marie, dans une amitié si

parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée. C'est pourquoi votre dévot Saint Bernard a fort bonne grâce, lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Combien de fois cette bonne Mère a-t-elle parlé au cœur de son bien-aimé! elle parla véritablement à son cœur, lorsque touchée de la confusion de ces pauvres gens de Cana, qui manquaient de vin dans un festin nuptial, elle le sollicita de soulager leur nécessité. Le Fils de Dieu en cette rencontre semble la rebuter de parole, bien qu'il eût résolu de la favoriser en effet. « Femme, lui dit-il, que nous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue. » Ce discours paraît bien rude, et toute autre que Marie aurait pris cela pour un refus : je vois néanmoins que, sans s'étonner, elle donne ordre aux serviteurs de faire ce que le Sauveur leur commandera. « Faites tout ce qu'il vous ordonnera, » leur dit-elle, comme étant assurée qu'il lui a accordé sa requête. D'ou lui vient, à votre avis, cette confiance après une réponse si peu favorable? Elle savait bien que c'était au cœur qu'elle avait parlé, et c'est pour cette raison qu'elle ne prit pas garde à ce que la bouche avait répondu. En effet, elle ne fut point trompée dans son espérance; et le Fils de Dieu, selon la belle réflexion de Saint Jean Chrysostôme, jugea à propos d'avancer le temps de son premier miracle, à la considération de sa Sainte Mère. « Jésus fit son premier miracle, et il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » Qui n'admira qu'elle ne se soit mêlée que de celui-ci, qui a été suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs? Cela se fait-il par hasard, ou plutôt ne paraît-il pas que le Saint-Esprit veut nous faire entendre ce que remarque Saint Augustin, en interprétant ce mystère, que la bienheureuse « Marie, étant mère de notre chef par la chair, a dû être

selon l'esprit mère de ses membres, et coopérer par sa charité à leur naissance spirituelle. »

## X

VIE DE LA SAINTE VIERGE PENDANT LA PRÉDICATION DE  
JÉSUS-CHRIST.

Un peu après, Jésus alla à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples. [Saint Jean Chrysostôme pense que Jésus fixa sa demeure dans cette ville, non pas tant pour lui-même que pour sa très-sainte Mère, afin qu'elle ne fût point obligée de le suivre partout où il allait. En effet, parmi les saintes femmes qui étaient à la suite de Jésus, et qui l'aidaient de leurs services, l'Évangile ne nomme jamais sa mère : on ne la retrouve plus qu'au pied de la croix, excepté le jour où] « sa mère et ses frères vinrent le trouver, et restant en dehors de la maison où il était, ils le firent appeler. La foule était assise autour de lui : On lui dit : « Votre mère et vos frères sont là dehors qui vous cherchent. » Jésus étend ses mains à ses disciples, disant : « Voilà ma mère, voilà mes frères ; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère. » O douces et ravissantes paroles, les fidèles sont ses frères ! Ce n'est pas assez ; ils sont ses frères et ses sœurs ; c'est trop peu ; ils sont ses frères, ses sœurs et sa mère. Non, notre Sauveur nous aime si fort, qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'affinité, ni aucun degré d'alliance : il nous donne quel nom il nous plaît ; nous lui touchons de si près qu'il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé ?



[Une autre fois] « pendant que Jésus parlait, une femme, » ravie de son discours, « s'écria parmi la troupe : Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles que vous avez sucées ! Et Jésus dit : Mais plutôt, heureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la gardent ! » Mais plutôt :... est-ce qu'il veut dire que sa Mère n'est pas heureuse de l'avoir nourri, et de l'avoir eu pour fils ? Non, sans doute ; ce n'est pas cela : il ne dédit pas Sainte Élisabeth, qui a dit par l'instinct du Saint-Esprit : « Vous êtes heureuse : ce qui a été dit s'accomplira ; » mais il veut qu'on reconnaisse avec elle, que la vraie cause du bonheur de sa Sainte Mère, c'est d'avoir cru : non pour détruire la vérité de ce qui s'est accompli en Marie selon la chair, mais pour y joindre le fruit intérieur qu'elle a reçu en croyant. De même, quand il répondit : « Ma mère et mes frères sont ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui l'accomplissent, » ce n'était pas qu'il renonçât à la liaison du sang où il était entré en se faisant homme, et encore moins pour nier que, comme les autres hommes, il n'eût été conçu du sang de sa mère ; mais afin que l'on entendit d'où venait la liaison véritable qu'il voulait qu'on eût avec lui, et que sa Mère, qu'on estimait avec raison bienheureuse, selon la parole de Sainte Élisabeth, ne l'était pas tant pour l'avoir conçu selon la chair, qu'à cause qu'ayant cru à la parole de l'ange, elle l'avait auparavant conçu selon l'esprit, comme parlent les Saints Pères.

[L'Évangile ne parle plus de Marie, et nous ne la retrouvons qu'au Calvaire, mais] quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans sa croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce roi a toujours pensé au bien de

ses peuples; ce céleste médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades : et comme telle était la loi que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés, ni ses malades guéris que par sa croix, par ses clous et par ses blessures ; il a toujours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion. Nulle paix, nul repos pour Jésus-Christ : travail, accablement, mort toujours présente ; mais travail enfantant les hommes, accablement réparant nos chutes, et mort nous donnant la vie.

Nous apprenons de saint Paul que Jésus-Christ, faisant son entrée au monde, s'était offert à son Père pour être la victime du genre humain. Mais ce qu'il avait fait dans le secret dès le premier moment de sa vie, il le déclara par une cérémonie solennelle, en se présentant à Dieu devant ses autels ; de sorte que si nous savons pénétrer ce qui se passa en cette journée, nous verrons des yeux de la foi Jésus-Christ qui se présente dès sa tendre enfance aux yeux de son Père pour lui demander sa croix, et le Père qui, prévenant la fureur des Juifs, la met déjà de ses propres mains sur ses tendres épaules. Nous verrons le Fils unique et bien-aimé qui prie son Père et son Dieu qu'il lui fasse porter tous nos crimes, et le Père en même temps qui les lui applique par une opération tellement intime et puissante, que Jésus, l'innocent Jésus, paraît tout à coup revêtu devant Dieu de tous nos péchés, et par une suite nécessaire pressé de toute la rigueur de ses jugements, percé de tous les traits de sa justice, accablé de tout le poids de sa vengeance.

C'est un discours véritable, dit le saint apôtre, et digne d'être reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est venu au monde pour délivrer les pécheurs, et que, pour être le Sauveur du genre humain, il en a voulu être la victime. Mais l'unité de son corps mystique fait que le chef

s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes : ce qui fait dire à saint Augustin, que l'Église catholique apprend tous les jours, dans le sacrifice qu'elle offre, qu'elle doit aussi s'offrir elle-même avec Jésus-Christ qui est sa victime ; parce qu'il a tellement disposé les choses, que nul ne peut avoir part à son sacrifice, s'il ne se consacre en lui et par lui pour être un sacrifice agréable.

Comme cette vérité est très-importante, et comprend le fondement principal du culte que les fidèles doivent rendre à Dieu dans le nouveau Testament, il a plu aussi à notre Sauveur de nous en donner une belle preuve dès le commencement de sa vie. [Lors de la purification, les personnes qui y paraissent] nous sont représentées par le Saint-Esprit dans un état d'immolation. Siméon, ce vénérable vieillard, désire d'être déchargé de ce corps mortel. Anne, victime de la pénitence, paraît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera son âme, ne semble-t-elle pas être déjà sous le couteau du sacrificateur ? et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée ? Quelle est la cause que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment, et répand, si je puis parler de la sorte, cet esprit d'immolation sur tous ceux qui ont part à son mystère ?

C'est donc l'esprit de ce mystère, de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ. Mais il faut aussi qu'ils apprennent de la suite du même mystère

et de la doctrine du même évangile, par quel genre de sacrifice ils pourront se rendre agréables. C'est pourquoi Dieu agit en telle manière dans ces trois personnes sacrées qui paraissent dans le temple avec le Sauveur, que faisant toutes, pour ainsi dire, leur oblation à part, nous pouvons recevoir de chacune d'elles une instruction particulière. Car comme notre amour-propre nous fait appréhender ces trois choses comme les plus grands de tous les maux, la mort, la douleur, la contrainte; pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon détaché du siècle présente l'amour de la vie; Anne pénitente et mortifiée détruit devant Dieu le repos des sens; et Marie soumise et obéissante sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifice : par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie; par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels; par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté.

Quoique l'horreur de la mort soit le sentiment universel de toutes les créatures vivantes, il est aisé de reconnaître que l'homme est celui des animaux qui sent le plus fortement cette répugnance : et encore que je veuille bien avouer que ce qui nous rend plus timides, c'est que notre raison prévoyante ne nous permet pas d'ignorer ce que nous avons sujet de craindre, il ne laisse pas d'être indubitable que cette aversion prodigieuse que nous avons pour la mort vient d'une cause plus relevée. En effet, il faut penser que nous étions nés pour ne pas mourir; et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait avec abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelque goutte, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, fait que nous haïssons d'autant plus la mort,

qu'elle est plus contraire à notre nature. « Car si elle répugne de telle sorte à tous les autres animaux qui sont engendrés pour mourir, combien plus est-elle contraire à l'homme, ce noble animal, lequel a été créé si heureusement, que s'il avait voulu vivre sans péché, il eût pu vivre sans fin ? » Il ne faut donc pas s'étonner si le désir de la vie est si fort enraciné dans les hommes; ni si j'appelle par excellence sacrifice de détachement, celui qui détruit en nous cet amour qui fait notre attache la plus intime, notre inclination la plus inhérente.

Mais de là nous devons conclure que pour nous donner le courage d'offrir à Dieu un tel sacrifice, nous avons besoin d'un grand exemple. Car il ne suffit pas de montrer à l'homme, ni la loi universelle de la nature, ni cette commune nécessité à laquelle est assujéti tout ce qui respire; comme il a été établi par son Créateur pour une condition plus heureuse, ce qui se fait dans les autres n'a point de conséquence pour lui, et n'adoucit point ses disgrâces. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie; conseil certainement admirable et digne de sa sagesse. Il envoie son Fils unique, immortel par sa nature aussi bien que lui, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarment notre mort par la sienne, « délivre, dit saint Paul, de la servitude ceux que la crainte de mourir tenait dans une éternelle sujétion. »

Voici un grand mystère, voici une conduite surprenante, et un ordre de médecine bien nouveau. Pour nous guérir de la crainte de la mort, on fait mourir notre Médecin. Cette méthode paraît sans raison; mais si nous savons entendre l'état du malade et la nature de la maladie, nous

verrons que c'était le remède propre, et s'il m'est permis de parler ainsi, le spécifique infaillible.

Donc, notre maladie c'est que nous redoutons tellement la mort, que nous la craignons même plus que le péché, ou plutôt que nous aimons le péché, pendant que nous avons la mort en horreur. Voilà, dit saint Augustin, un désordre étrange, un extrême dérèglement, que nous courions au péché que nous pouvons fuir si nous le voulons, et que nous travaillions avec tant de soin d'échapper des mains de la mort dont les coups sont inévitables. Aveuglement de l'homme, qui choisit toujours le pire, et qui veut toujours l'impossible ! Et toutefois, si nous savons pénétrer les choses, cette mort, qui nous paraît si cruelle, suffira pour nous faire comprendre combien le péché est plus redoutable. Car si c'est un si grand malheur que le corps ait perdu son âme, combien plus que l'âme ait perdu son Dieu ! Et si nos sens sont saisis d'horreur en voyant ce corps abattu par terre, sans force et sans mouvement, combien est-il plus horrible de contempler l'âme raisonnable, cadavre spirituel et tombeau vivant d'elle-même, qui étant séparée de Dieu par le péché, n'a plus de vie ni de sentiment que pour rendre sa mort éternelle ! Comment une telle mort n'est-elle pas capable de nous effrayer ?

Mais voici ce qui nous abuse. Quoique le péché soit le plus grand mal, la mort toutefois nous répugne plus, parce qu'elle est la peine forcée de notre dépravation volontaire. Car c'est, dit saint Augustin, un ordre immuable de la justice divine que le mal que nous choisissons soit puni par un mal que nous haïssons : de sorte que ç'a été une loi très-juste, qu'étant allés au péché par notre choix, la mort nous suivit contre notre gré, et que « notre âme ayant bien voulu abandonner Dieu, par une juste punition elle ait été

contrainte de quitter son corps. Ainsi, en consentant au péché, nous nous sommes assujétis à la mort, parce que nous avons choisi le premier pour notre roi, l'autre est devenu notre tyran. Je veux dire qu'ayant rendu au péché une obéissance volontaire comme à un prince légitime, nous sommes contraints de gémir sous les dures lois de la mort, comme d'un violent usurpateur : et c'est ce qui nous impose. La mort, qui n'est que l'effet, nous semble terrible, parce qu'elle domine par force ; et le péché, qui est la cause, nous paraît aimable, parce qu'il ne règne que par notre choix : au lieu qu'il fallait entendre, par le mal que nous souffrons malgré nous, combien est grand celui que nous avons commis volontairement. Et nous ne voulons pas entendre que notre grand mal, c'est toujours celui que nous nous faisons.

Vous reconnaissez l'extrémité de la maladie, et il est temps maintenant de considérer le remède. O remède vraiment efficace et cure vraiment heureuse ! Car puisque c'était notre mal de ne craindre pas le péché parce qu'il est volontaire, et de n'appréhender que la mort à cause qu'elle est forcée ; qu'y avait-il de plus convenable que de contempler le Fils de Dieu qui, ne pouvant jamais vouloir le péché, nous montre combien il est exécrable ; qui, embrassant la mort avec joie, nous fait voir qu'elle n'est point si terrible ; mais qui enfin, ayant voulu endurer la mort pour expier le péché, enseigne assez clairement à tous ceux qui veulent entendre, qu'il n'y a point à faire de comparaison ; que le péché seul est à craindre comme le vrai mal, et que la mort ne l'est plus, puisque même elle a pu servir de remède.

Ne craignons donc plus la mort, après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous, mais avec cette différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il

y est allé par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime ; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la peine du péché, et la sienne est le sacrifice qui l'expie. »

Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort, et s'il la défie hardiment par ces paroles. On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur : on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur on ne peut mourir qu'avec trouble. Maintenant que j'ai vu le médiateur, qui expie le péché par sa mort, ah ! je puis, dit Siméon, m'en aller en paix : en paix, parce que mon Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient ; en paix, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent ; en paix, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints.

Que tardons-nous à immoler notre vie avec Siméon ? Il pourrait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre ; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose ; et il aime mieux l'aller attendre avec espérance, que de demeurer en ce monde où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle, que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais. Nous donc qui ne voyons que les vanités, dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face, et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie ?



Songez quelle douceur, quel ravissement sentent ceux qui s'aiment d'une amitié forte, quand ils se trouvent ensemble. On ne peut écouter sans larmes ces tendres paroles de Ruth à Noémi sa belle-mère, qui lui persuadait de se retirer : « Non, non, ne croyez pas que je vous quitte, partout où vous irez, je veux vous y suivre ; partout où vous demeurerez, j'ai résolu de m'y établir. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. Ah ! je le prends à témoin que la seule mort est capable de nous séparer : encore veux-je mourir dans la même terre où vos restes seront déposés, et c'est là que je choisis le lieu de ma sépulture. » Quoi ! la force d'une amitié naturelle produit une liaison si parfaite, et fait même que les amis étant unis dans la sépulture, leurs os semblent reposer plus doucement et leurs cendres même être plus tranquilles ; quel sera donc ce repos d'aller immortels à Jésus-Christ immortel ; l'être avec ce divin Sauveur, non dans les ombres de la mort, ni dans la terre des morts, mais dans la terre des vivants et dans la lumière de vie ?

Après cela, serons-nous toujours enchantés de l'amour de cette vie périssable ? C'est vainement, dit saint Augustin, que vous paraissez passionnés pour elle. « Cette maîtresse infidèle vous crie tous les jours : Je suis laide et désagréable, et vous la chérissez avec ardeur. Elle vous crie : Je vous suis rude et cruelle ; et vous l'embrassez avec tendresse. Elle vous crie : Je suis changeante et volage ; et vous l'aimez avec attachement. Elle est sincère en ce point, qu'elle vous avoue franchement qu'elle ne sera pas longtemps avec vous ; et que bientôt elle vous manquera comme un faux ami au milieu de vos entreprises : et vous faites fondement sur elle, comme si elle était bien sûre et fidèle à ceux qui s'y fient. » Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter, et qui faites tant de choses pour

mourir plus tard. « Songez plutôt , dit saint Augustin , à entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. »

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps à cette amie inconstante , qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture , et que pour empêcher ce dégoût , elles nous promettent de tempérer les amertumes de cette vie par leurs flatteuses douceurs ; faisons un second sacrifice , et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

C'est un précepte du Sage de s'abstenir des eaux étrangères. « Buvez , dit-il , de votre puits et prenez l'eau dans votre fontaine. » Cette parole simple , mais mystérieuse , s'adresse , si je ne me trompe , à l'âme raisonnable faite à l'image de Dieu. Elle boit d'une eau étrangère , lorsqu'elle va puiser le plaisir dans les objets de ses sens ; et le Sage lui veut faire entendre qu'elle ne doit pas sortir d'elle-même , ni aller détourner de quelque montagne écartée les eaux , puisqu'elle a en son propre fonds une source immortelle et inépuisable.

Il faut donc entendre cette belle et sage pensée. La source du véritable plaisir , qui fortifie le cœur de l'homme , qui l'anime dans ses desseins et le console dans ses disgrâces , ne doit pas être cherchée hors de nous , ni attirée en notre âme par le ministère des sens ; mais elle doit jaillir au dedans du cœur toujours pleine , toujours abondante. Et la raison se prend de la nature de l'âme , qui ayant sans doute ses sentiments propres , a aussi par conséquent ses plaisirs à part ; et qui , étant seule capable de se réunir à l'origine du bien et à la bonté primitive qui n'est autre chose que Dieu , ouvre en elle-même , en s'y appliquant , une source toujours féconde de plaisirs réels , lesquels cer-

tes quiconque a goûtés , il ne peut presque plus goûter autre chose : tant le goût en est délicat , tant la douceur en est ravissante.

D'où vient donc que le sentiment de ces plaisirs immortels est si fort éteint dans les hommes ? qui a corrompu , qui a détourné , qui a mis à sec cette belle source ? D'où vient que notre âme ne sent presque plus par les facultés qui lui sont propres , par la raison , par l'intelligence , et que rien ne la touche ni ne la délecte , que ce que ses sens lui présentent ? Et en effet , chose étrange , mais trop véritable ! quoique ce soit à l'esprit de connaître la vérité , ce qui ne se connaît que par l'esprit nous paraît un songe. Nous voulons voir , nous voulons sentir , nous voulons toucher. Si nous écoutions la raison , si elle avait en nous quelque autorité , avec quelle clarté nous ferait-elle connaître que ce qui est dans la matière n'a qu'une ombre d'être qui se dissipe , et que rien ne subsiste véritablement , effectivement que ce qui est dégagé de ce principe de mort ? Et nous sommes au contraire si aveugles et si malheureux , que ce qui est immatériel nous semble une ombre , un fantôme ; ce qui n'a point de corps une illusion , ce qui est invisible une pure idée , une invention agréable. O Dieu , quel est ce désordre ! et comment avons-nous perdu le premier honneur de notre nature en nous rangeant à la ressemblance des animaux muets et déraisonnables ? N'en cherchons point d'autre cause. Nous nous sommes attiré nous-mêmes un si grand malheur. Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles , nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes , et il est arrivé , dit saint Augustin , par un grand et terrible changement , que « l'homme , qui devait être spirituel même dans la chair , devient tout charnel même dans l'esprit. »

† Méditons un peu cette vérité , et confondons-nous devant

notre Dieu dans la connaissance de nos faiblesses. Oui , créature chérie , homme que Dieu a fait à sa ressemblance , tu devais être spirituel même dans le corps , parce que ce corps que Dieu t'a donné , devait être régi par l'esprit : et qui ne sait que celui qui est régi , participe en quelque sorte à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne , par l'impression qu'il en reçoit ? Mais , ô changement déplorable ! la chair a pris le régime , et l'âme est devenue toute corporelle ! Car qui ne voit par expérience que la raison , ministre des sens et appliquée tout entière à les servir , emploie toute son industrie à raffiner leur goût , à irriter leur appétit , à leur assaisonner leurs objets , et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts , et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels à la faveur d'un léger dégoût , il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs. Mais disons ici la vérité , nous ne rompons pas de bonne foi. Apprenons à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui naissent d'attache profonde ; il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes , mais à les demander mieux préparées. O raison , tu crois être libre dans ces petits moments de relâche , où il semble que la passion se repose : tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés , tu loues la vertu et l'honnêteté , la modération et la tempérance ; mais la moindre caresse des sens , ce qui montre trop clairement combien notre engagement est intime , te fait bientôt revenir à eux , et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés. « Tous mes bons desseins s'en vont en fumée , les pensées de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage , et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents. »

Telle est la maladie de notre nature ; mais maintenant voici le remède. Voici le Sauveur Jésus , nouvel homme et

nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour le détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet « plaisant à la vue, et y cueillir un fruit agréable au goût; » mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous, ses épines, ses blessures et ses douleurs fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il l'a commencé dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le regard et le souris attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre. « Il est mis pour être en butte, dit le saint vieillard Siméon, à toutes sortes de contradictions. » Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles. Ah ! qu'il souffrira de maux et qu'il sera contredit ! contredit dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes; par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers, par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et par ses disciples. A quoi êtes-vous né, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées ! mais vous les souffrez déjà par impression; et votre prophète a raison de vous appeler « l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmités : » parce que si vous savez par votre science divine, par votre expérience particulière, vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs et les peines.

Mais ce Dieu, qui se dévoue aux douleurs pour l'amour

de nous, demande aussi que nous lui sacrifions l'amour des plaisirs; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée, qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes : elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des plaisirs spirituels; elle veut aussi troubler à son tour ces sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours, elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence, pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusques au principe, modérons-en du moins les excès damnables : marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement; fuyons les rencontres dangereuses, et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, on ne soutient pas longtemps sa vigueur quand il la faut employer contre soi-même.

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. C'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste, du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uni-

forme , qui naît non du trouble de l'âme , mais de sa paix ; non de sa maladie , mais de sa santé ; non de ses passions , mais de son devoir ; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs , mais de la rectitude immuable de sa conscience ! Que ce plaisir est délicat ! qu'il est généreux ! qu'il est digne d'un grand courage , et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards , et de porter dans les yeux , sur le visage , un caractère d'autorité ; combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née ; cette majesté intérieure qui modère les passions , qui tient les sens dans le devoir , qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux , qui rend l'homme maître en lui-même ! Mais pour être maître en soi-même , il faut être soumis à Dieu.

La sainte et immuable volonté de Dieu à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue , se déclare à nous en deux manières ; et Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous , et par les commandements qu'il nous fait et par les événements qu'il nous envoie. Car comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être , il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut , et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire , et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive , reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine.

C'est donc en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne ; parce qu'y ayant deux choses à régler en nous , ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir , il propose dans ses préceptes ce qu'il lui plaît qu'on pratique , il dispose par les événements ce qu'il

veut que l'on endure ; et ainsi , par ces deux moyens , il nous range parfaitement sous sa dépendance. Mais notre liberté toujours rebelle s'oppose sans cesse à Dieu , et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs , en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements , en s'abandonnant aux murmures , aux plaintes , à l'impatience dans les accidents fâcheux de la vie. Et pourquoi ces murmures inutiles dans des choses résolues et inévitables ? si ce n'est que l'audace humaine , toujours ennemie de la dépendance , s' imagine faire quelque chose de libre , quand , ne pouvant éluder l'effet , elle blâme du moins la disposition , et que ne pouvant être la maîtresse , elle fait la mutine et l'opiniâtre.

Prenons d'autres sentiments : considérons le Sauveur pratiquant la loi ; le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie ; et à l'exemple de ce fils unique , nous qui sommes aussi les enfants de Dieu , nés pour obéir à ses volontés , adorons dans ses préceptes les règles immuables de sa justice ; regardons dans les événements les effets visibles de sa toute-puissance. Apprenons dans ceux-là ce qu'il veut que nous pratiquions avec fidélité , et reconnaissons dans ceux-ci ce qu'il veut que nous endurions avec patience.

Et pour ôter tout prétexte à notre rébellion , toute excuse à notre lâcheté , toute couleur à notre indulgence , la bienheureuse Marie , toujours humble et obéissante , recevant cet exemple de son cher Fils , l'a donné aussi publiquement à-tous les fidèles. Elle a porté le joug d'une loi servile , de laquelle , comme nous apprend la théologie , elle était formellement exceptée ; et quoiqu'elle soit plus pure et plus éclatante que les rayons du soleil , elle vient se purifier dans le temple. Après cela , quelle excuse pourrions-nous trouver pour nous exempter de la loi de Dieu , et pour colorer nos rébellions ? mais le temps ne me permet pas de vous



décrire plus amplement cette obéissance. Voici le grand sacrifice. C'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux, et digne de l'admiration de toute la terre.

« Cet enfant, dit Siméon à la Sainte Vierge, est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Il est posé comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera percée d'un glaive. » Paroles effroyables pour une mère ! je vous prie de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils ; mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur ; au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est ? C'est là que cette pauvre âme confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous : si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir : et saint Augustin a raison de dire, « qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir

frir une seule mort, que de les appréhender toutes. » Tel est l'état de la Sainte Vierge, et c'est ainsi qu'on la traite, O Dieu ! qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Il n'en sera pas de la sorte. On lui annonce son mal de bonne heure, afin qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable, qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait tout sentir ; voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point, qu'arrivera-t-il ? ici elle ne se plaint point de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse, sa douleur n'est pas impatiente. Ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice ? Marie vous parle assez fortement. C'est elle qui vous invite à consacrer à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux ? est-ce un fils ? et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume, ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant en ses mains. Il le conservera au contraire avec une bonté d'autant plus soigneuse, que vous le lui aurez déposé avec une plus entière confiance.

## XI

## MARIE AU PIED DE LA CROIX. — SA DOULEUR.

[Lorsque Jésus-Christ, après avoir accompli le temps de sa prédication, y mit le socle en mourant pour le salut du genre humain,] « Marie, sa mère, était debout au pied de sa croix. » Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête ; sa constance lui donne un nouvel éclat, qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux : on se croit plus obligé de la plaindre, en cela même qu'elle se plaint moins, et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble, ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point d'assurer que c'est dans le mystère des douleurs de Marie. Quand je vois l'âme de la Sainte Vierge blessée si vivement, au pied de la croix, des souffrances de son Fils unique, je sens déjà, à la vérité, que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la tendresse du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse, qu'inspire une tristesse si majestueuse, doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc avec pleurs et gémissements de cette Mère également ferme et affligée, et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle

le a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui, elle surmonte toutes les douleurs ; mais, comme lui, elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue, et Jésus-Christ, qui veut faire en sa Sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle. De même que les rayons du soleil redoublent leur ardeur étant réfléchis, ainsi les douleurs du Fils, réfléchies sur le cœur de la Mère, auront plus de force pour toucher les nôtres.

Ne croyez pas que la Sainte Mère de notre Sauveur soit appelée au pied de la croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la Providence divine sur cette Mère affligée, et elle est conduite auprès de son Fils dans cet état d'abandonnement, parce que c'est la volonté du Père Éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui la percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort.

Remarquez que trois choses concourent ensemble au sacrifice de notre Sauveur et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est toute brisée ; il y a secondement la résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père ; il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce et nous donne la vie en mourant. Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère ; joignez-vous à votre Fils et à votre Dieu, et approchez-vous de sa croix, pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois sacrés caractères, par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié. C'est ce que nous verrons

bientôt accompli sans sortir de notre Évangile ; car ne voyez-vous pas comme elle se met auprès de la croix , et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant , tout couvert de plaies , et qui n'a plus figure d'homme. Cette vue lui donne la mort : si elle s'approche de cet autel , c'est qu'elle veut y être immolée ; et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant , qui , selon la prophétie du bon Siméon , devait déchirer ses entrailles , et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Elle est donc auprès de son Fils , non tant par le voisinage du corps , que par la société des douleurs , et c'est le premier trait de la ressemblance. « Elle se tient vraiment au pied de la croix ; parce que la Mère porte la croix de son Fils avec une douleur plus grande que celle dont tous les autres sont pénétrés. »

Mais suivons l'histoire de notre Évangile , et voyons en quelle posture elle se présente à son Fils. La douleur l'a-t-elle abattue , l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire , ne voyez-vous pas qu'elle est droite , qu'elle est assurée ? « Elle est debout auprès de la croix. » Non , le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal ; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc , sinon que son Fils bien-aimé , qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation , lui communique encore sa fécondité ? C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne Saint Jean pour son fils : « Femme , dit-il , voilà votre Fils. » O femme qui souffrez avec moi , soyez la mère de mes enfants , que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple ; je les enfante par mes douleurs ; comme vous en goûtez l'amertume , vous en aurez aussi l'efficace , et votre affliction vous rendra féconde. Marie est auprès de la croix , et elle en ressent les douleurs ; elle s'y tient debout , et elle en

supporte constamment le poids ; elle y devient féconde , et elle en reçoit la vertu.

Il faut donc vous entretenir des afflications de Marie ; il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur , et que vous voyiez , s'il se peut , saigner encore cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes. Non , il ne faut point allumer de feux , il ne faut point armer les mains des bourreaux , ni animer la rage des persécuteurs , pour associer cette Mère aux souffrances de Jésus-Christ. Si cet appareil était nécessaire pour les autres Saints , il n'en est pas ainsi de Marie ; et c'est peu connaître quel est son amour , que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre ; il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous , ô Père éternel , qu'elle soit couverte de plaies ? faites qu'elle voie celles de son Fils , conduisez-la seulement au pied de sa croix , et laissez ensuite agir son amour.

Pour bien entendre cette vérité , il importe que nous fassions quelques réflexions sur l'amour des mères ; et ce fondement étant supposé , comme celui de la Sainte Vierge passe de bien loin toute la nature , nous porterons aussi plus haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur , en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères. On ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants ; car c'est le but auquel elle vise , et elle tâche de n'en faire qu'une même chose : il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature , c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères ? Elle veut que leur nourriture

et leur vie passent par les mêmes canaux ; ils courent ensemble les mêmes périls ; ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite ; mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants, en venant au monde, rompent le noeud de cette union. Non, ne le croyez pas ; nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié ; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre en sa place ; elle forme d'autres liens qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon ; et ils ne sont pas plus tôt sortis des entrailles, qu'ils commencent à tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature, ou plutôt de celui qui la gouverne ; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants, et empêcher qu'elles ne s'en détachent ; l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte : rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme qu'aussitôt que les enfants sont agités, les entrailles des mères sont encore émues, et elles sentent tous leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante, qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en soient déchargées.

Un exemple en dira plus que tous les discours. Considérez les empressements d'une mère, que l'Évangile nous représente. J'entends parler de la Cananée, dont la fille est tourmentée du démon : regardez-la aux pieds du Sauveur : voyez ses pleurs, entendez ses cris, et voyez si vous pouvez distinguer qui souffre le plus de sa fille ou d'elle. « Ayez pitié de moi, ô Fils de David ! ma fille est travaillée du démon. » Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur, ayez pitié de ma fille : Ayez, dit-elle, pitié de moi. Mais si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille. Pour-

quoi exagérer mes douleurs ? N'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? Il me semble que je la porte toujours en mon sein, puisqu'aussitôt qu'elle est agitée, toutes mes entrailles sont encore émues. Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères ; vous voyez la merveilleuse communication par laquelle il les lie avec leurs enfants, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées ; il est temps de tenir parole et de vous montrer des choses bien plus admirables. Tout ce que vous avez vu dans la Cananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire en la Sainte Vierge. Son amour, plus fort sans comparaison, fait une correspondance beaucoup plus parfaite ; et encore qu'il soit impossible d'en comprendre toute l'étendue, toutefois vous en prendrez quelque idée, si vous en cherchez le principe en suivant ce raisonnement : que l'amour de la Sainte Vierge, par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité. La raison en est évidente : tout ce qui produit, aime son ouvrage ; il n'est rien de plus naturel. Le même principe qui nous fait agir, nous fait aimer ce que nous faisons ; tellement que la même cause qui rend les mères fécondes pour produire, les rend aussi tendres pour aimer. Voulons-nous savoir quelle cause a formé l'amour maternel qui unit Marie avec Jésus-Christ ? voyons d'où lui vient sa fécondité. Écoutez ce que lui dit l'ange : « La vertu du Très-Haut vous couvrira toute. » Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

C'est vous, ô Père éternel, qui communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez Mère de votre Fils ; il faut



que vous acheviez votre ouvrage, et que l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance. Voilà l'amour de Marie ; amour qui passe toute la nature ; amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe qui est l'unité même ; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la Sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous si je dis que son affliction n'a point d'exemple, et qu'elle opère des effets en elle que l'on ne peut voir nulle part ailleurs : il n'est rien qui puisse produire des effets semblables. Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire, la Mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances : le Père et le Fils une même source de plaisirs, la Mère et le Fils le même torrent d'amertume : le Père et le Fils un même trône, la Mère et le Fils une même croix. Si on perce sa tête d'épines, Marie est déchirée de toutes leurs pointes : si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume : si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence. Qui fait cela, sinon son amour ? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que Saint Augustin : « Mon amour est mon poids ? » car, ô amour, que vous lui pesez ! ô amour, que vous pressez son cœur maternel ! Cet amour fait un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'opresse si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots ; il amasse sur sa tête une pesanteur, en cela plus insupportable, que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes ; il pèse incroyablement sur tout son corps par une langueur qui l'accable, et

dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même : car Jésus n'est pas le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs. Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour : ils se percent tous deux de coups mutuels. Il est de ce Fils et de cette Mère comme de deux miroirs opposés, qui se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini. Ainsi leur douteur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et un reflux continuel : si bien que l'amour de la Sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas : au contraire, il se voit forcé de redoubler les peines du Fils, en les communiquant à la Mère. Mais arrêtons ici nos pensées ; n'entreprions pas de représenter quelles sont les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort. Mais ne croyez pas qu'elle soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils ; elle ne donne point de bornes à son affliction, parce qu'elle ne peut contraindre son amour ; elle ne veut point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père Éternel ! que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de demander ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que vous même le délaissez. Non, elle ne prétend pas d'être mieux traitée : il faut qu'elle dise avec

Jésus-Christ que tous vos flots ont passé sur elle ; elle n'en veut pas perdre une goutte , et elle serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc , que ses douleurs s'élèvent , s'il se peut , jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser croître. Le Saint-Esprit ne permettra pas que son temple soit ébranlé ; « il en a posé les fondements sur le haut des saintes montagnes : » Les flots n'arriveront pas jusque-là ; ni que cette fontaine si pure , qu'il a conservée avec tant de soin des ordures de la convoitise , devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme , en laquelle il a mis son siège , gardera toujours sa sérénité , malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Voilà Marie au pied de la croix qui s'arrache le cœur pour livrer son Fils unique à la mort : elle l'offre , non pas une fois ; elle n'a jamais cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit , par l'ordre de Dieu , les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Dieu rend le tout au centuple. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé ; et en attendant , en le lui ôtant pour trois jours , il lui donne , pour la consoler tous les Chrétiens pour enfants. O bonté ! ô miséricorde ! ce Père ayant un Fils si parfait , ne laisse pas d'en adopter d'autres. Il donne son propre Fils à la mort , pour faire naître les enfants d'adoption : comme si le Père Éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables , son amour inventif et ingénieux lui avait heureusement inspiré pour nous ce dessein de miséricorde , de perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption , et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits. Par conséquent , enfants d'adoption , que vous coûtez donc au Père Éternel !

Mais ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à

meilleur marché : elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles ; mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père Éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix ; elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfants. « Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après, il dit à son disciple : Voilà votre mère. »

Si l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'amitié semble ne vivre que dans la compagnie de l'objet aimé, quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant qu'une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordinairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses. L'Histoire Sainte ne les oublie pas. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'Évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant et sa Sainte Mère et son bon ami, c'est-à-dire les deux personnes du monde qu'il aimait le plus. O Dieu ! que ces paroles sont dignes d'être méditées, et qu'elles peuvent servir de matière à de belles réflexions ! Car, je vous demande, y a-t-il chose plus agréable que de voir le Sauveur Jésus être libéral, même dans son extrême indigence ? Hélas ! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre, il

n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête : et pendant qu'il est à la croix , je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements et joue à trois dés sa tunique mystérieuse ; tellement qu'il semble que la rage de ses bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser quelque précieux gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain philosophe, Eudamidas de Corinthe , qui , ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille , s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon maître d'une manière bien plus admirable. Il ne donne pas seulement sa Mère à son ami , il donne encore son ami à sa sainte Mère ; il leur donne à tous deux , et il les donne tous deux , et l'un et l'autre leur est également profitable : « Voilà votre Fils , voilà votre Mère. »

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix , non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour mon salut , mais encore comme un père de famille , qui , sentant approcher son heure dernière , dispose de ses biens par son testament. Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa Mère ni que ses disciples , puisqu'il se les achetait au prix de son sang ; c'est une chose très-assurée , et il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or , dans cette dernière disgrâce , tous ses disciples l'ont abandonné ; il n'y a plus que Jean son bien-aimé qui lui reste ; tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles , et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois , ô mon Sauveur , que vous lui donnez votre Mère , et « incontinent il eu prend

possession comme de son bien. » Sans doute nous avons bonne part dans ce legs pieux : c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Employons tous nos soins à considérer attentivement le bien qu'on nous fait.

Jésus regarde sa Mère, dit l'auteur sacré; ses mains étant elouées; il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux; et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre Mère; par conséquent sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre Mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination de nous bien faire. Afin que nous puissions espérer quelque assistance d'une personne près de la Majesté divine, il est nécessaire et que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous. Marie étant mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père Éternel; Marie étant notre mère, son affection la rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse. En un mot, elle peut nous soulager, parce qu'elle est Mère de Dieu, elle veut nous soulager à cause qu'elle est notre Mère.

D'où vient que Notre-Seigneur attend cette heure dernière pour nous donner à Marie comme ses enfants? Vous direz peut-être qu'il a pitié d'une Mère désolée qui perd le meilleur Fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide; mais je pense que le dessein du Fils de Dieu est encore de lui inspirer pour nous une tendresse de mère. Marie était au pied de la croix; elle voyait ce cher Fils tout couvert de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable, son sang qui débordait de tous côtés par ses veines déchirées: qui pourrait vous dire quelle était l'émoi-

tion du sang maternel ? Non , elle ne sentit jamais mieux qu'elle était mère ; toutes les souffrances de son Fils le lui faisaient sentir au vif.

Que fera ici le Sauveur ? Vous allez voir qu'il sait parfaitement le secret d'émouvoir les affections. Quand l'âme est une fois prévenue de quelque passion violente touchant quelque objet , elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tous les autres qui se présentent. Par exemple , vous êtes possédé d'un mouvement de colère ; il sera difficile que tous ceux qui approcheront de vous , si innocents qu'ils puissent être , n'en ressentent quelques effets ; et de là vient que dans les séditions populaires , un homme adroit , qui saura manier et ménager avec art les esprits de la populace , lui fera quelquefois tourner sa fureur contre ceux auxquels on pensait le moins ; ce qui rend ces sortes de mutineries extrêmement dangereuses. Il en est de même de toutes les autres passions ; parce que l'âme étant déjà excitée , il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets ; à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée.

C'est pourquoi le Fils de Dieu , qui avait résolu de nous donner la Sainte Vierge pour mère , afin d'être notre frère en toute façon , admirez son amour ! voyant du haut de sa croix combien l'âme de sa Mère était attendrie , et que son cœur ébranlé faisait inonder par ses yeux un torrent de larmes amères , comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue , il prit son temps de lui dire , lui montrant Saint Jean : « Femme , voilà ton fils. » Ce sont ses mots , et voici son sens , si nous le savons bien pénétrer : O femme , lui dit-il , affligée , à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère , cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi , ayez-la pour Jean , mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles , que je vous re-

commande en sa personne , parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés. De vous dire combien ces paroles, poussées du cœur du Fils, descendirent profondément au cœur de la Mère, et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle, opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux, surtout sur sa Sainte Mère, et que pour lui donner plus de force, il l'a animée de son sang et l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs : tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce qu'elle était capable de faire dans l'âme de la Sainte Vierge. Il n'a pas plus tôt lâché le mot à Saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'incontinent ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, et depuis cette heure-là il la prit chez lui. A plus forte raison, sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de la Sainte Mère, et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous comme pour ses véritables enfants !

Jésus voyant enfin la mesure comble, et qu'il ne restait plus que sa mort pour désarmer entièrement la justice, il recommande son esprit à Dieu ; puis élevant la voix, avec un grand cri qui épouvanta tous les assistants, il dit hautement : « Tout est consommé, » et remet volontairement son âme à son Père. O Marie ! divine Marie ! ô de toutes les mères la plus désolée ! qui pourrait ici exprimer de quels yeux vous vîtes cette mort cruelle ? Tous les coups de Jésus sont tombés sur vous, toutes ses douleurs vous ont abattue, toutes ses plaies vous ont déchirée, votre accablement incroyable vous ayant en quelque sorte rendue insensible, le dernier adieu qu'il vous dit renouvela toutes vos douleurs et rouvrit violemment toutes vos blessures : quand vous lui vîtes rendre le dernier soupir, c'est alors que vous



ne pouviez plus supporter la vie , et que votre âme , le voulant suivre , laissa votre corps longtemps immobile. Ce n'est pas pour cette Vierge , ô Père Éternel ! qu'il faut faire éclipser votre soleil , ni éteindre tous les feux du ciel ; il n'est pas nécessaire que vous ébranliez tous les fondements de la terre , ni que vous couvriez d'horreur toute la nature , ni que vous menaciez tous les éléments de les remettre dans leur première confusion. Après la mort de son Fils , tout le monde lui paraît couvert de ténèbres ; la figure de ce monde est passée pour elle , et de quelque endroit qu'elle se tourne , ses yeux ne découvrent partout qu'une ombre de mort.

## XII

VIE DE LA SAINTE VIERGE APRÈS LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Notre-Seigneur Jésus , après avoir subi volontairement une mort infâme , veut après cela que « son sépulcre soit honorable , » comme dit le prophète Isaïe. Il veut qu'il soit vierge aussi bien que le sein de sa mère. Il faut qu'il y dorme et qu'il repose encore quelque temps jusqu'à ce que l'heure de se lever soit venue. Nous aurons jusqu'à la nuit quelque reste de tristesse , mais demain , dès le matin , sa résurrection nous comblera d'une sainte réjouissance. O Marie , qui ne viviez plus depuis que vous aviez vu mourir votre Fils , nous savons que l'amertume de vos douleurs est bien adoucie ; bientôt vous apprendrez que votre Fils aura pris une nouvelle naissance ; et vous ne porterez point d'envie à son saint sépulcre , de ce qu'il aura été comme sa seconde mère ; au contraire , vous n'en recevrez pas moins de joie que vous en conçûtes , lorsque l'ange vous vint an-

noncer qu'il naitrait de vous. Sa miraculeuse résurrection vous a tirée comme d'un sépulcre, en dissipant cette profonde tristesse où vous étiez, pour ainsi dire, ensevelie.

Le Fils de Dieu, dans la gloire de sa résurrection, a bien la vérité de la chair, mais il n'en a plus les infirmités; il a eu deux naissances et deux vies, qui sont infiniment différentes. La première de ces naissances l'a tiré du sein de Marie, la seconde l'a fait sortir du sein du tombeau. En la première, il est né de l'Esprit de Dieu, mais par une mère mortelle, et de là il en a tiré la mortalité. Mais en sa seconde naissance, nul n'y a part que son Père céleste; c'est pourquoi il n'y a plus rien que de glorieux. Il était de sa providence d'accommoder ses sentiments à ces deux manières de vie si contraires; de là vient que dans la première, il n'a pas jugé indignes de lui les sentiments de faiblesse humaine; mais dans sa bienheureuse résurrection, il n'y a plus rien que de grand, et tous ses sentiments sont d'un Dieu qui répand sur l'humanité qu'il a prise, tout ce que la divinité a de plus auguste. Jésus en conversant avec les mortels, a eu faim, a eu soif: il a été quelquefois saisi par la crainte, touché par la douleur: la pitié a serré son cœur, elle a ému et altéré son sang, elle lui a fait répandre des larmes. Je ne m'en étonne pas, c'étaient les jours de son humiliation qu'il devait passer dans l'infirmité. Mais durant les jours de sa gloire et de son immortalité, après sa seconde naissance par laquelle son Père l'a ressuscité pour le faire asseoir à sa droite, les infirmités sont bannies; et la toute-puissance divine déployant sur lui sa vertu, a dissipé toutes ses faiblesses. Il commence à agir tout à fait en Dieu: la manière en est incompréhensible, et tout ce qu'il est permis aux mortels de dire d'un mystère si haut, c'est qu'il n'y faut plus rien concevoir de ce que le sens humain peut imaginer; si bien

qu'il ne nous reste plus que de nous écrier hardiment avec l'incomparable docteur des Gentils, que si nous avons connu Jésus-Christ selon sa naissance mortelle dans les sentiments de la chair, maintenant qu'il est glorieux et ressuscité, nous ne le connaissons plus de la sorte, et tout ce que nous y concevons est divin.

Selon cette doctrine du divin apôtre, je ne craindrai pas d'assurer que Jésus-Christ ressuscité regarde Marie d'une autre manière que ne faisait pas Jésus-Christ mortel. Car sa mortalité l'a fait naître dans la dépendance de celle qui lui a donné la vie : « Il lui était soumis et obéissant, » dit l'Évangéliste. Tout Dieu qu'était Jésus, l'amour qu'il avait pour sa sainte Mère était mêlé sans doute de cette crainte filiale et respectueuse que les enfants bien nés ne perdent jamais. Il était accompagné de toutes ces douces émotions, de toutes ces inquiétudes aimables, qu'une affection sincère imprime toujours dans les cœurs des hommes mortels : tout cela était bienséant durant les jours de faiblesse. Mais enfin voilà Jésus en la croix : le temps de mortalité va passer. Il va commencer désormais à aimer Marie d'une autre manière ; son amour ne sera pas moins ardent ; et tant que Jésus-Christ sera homme, il n'oubliera jamais cette Vierge-Mère. Mais après sa bienheureuse résurrection, il faut bien qu'il prenne un amour convenable à l'état de sa gloire. (1)

(1) Selon la tradition, la Sainte Vierge fut la première à qui Notre-Seigneur apparut après sa résurrection. Une chapelle a perpétué le souvenir de cette apparition. On croit qu'elle est bâtie à l'endroit où était la maison du jardinier qui cultivait le jardin dans lequel Saint Joseph d'Arimathie avait fait creuser le sépulcre, où il mit le corps du Sauveur ; que la Sainte Vierge y fit sa retraite jusqu'à la résurrection de son Fils ; et que ce fut là, qu'au moment qu'il ressuscita, il se fit voir à elle dans sa gloire, devant que d'apparaître aux femmes dévotes et aux disciples.

Cette tradition, me semble, ne devait pas être rejetée. Car il est pro-

Que deviendront donc ces respects , cette déférence , cette complaisance obligeante , ces soins si particuliers , ces douces inquiétudes qui accompagnaient son amour ? Mourront-ils avec Jésus-Christ ? Et Marie en sera-t-elle à jamais pri-

vable que Joseph d'Arimathie ayant là un jardin , y avait aussi un logis pour sa commodité , et pour celle de son jardinier. Et quand la Madeleine prit Notre-Seigneur pour un jardinier , elle se figura qu'il l'était , parce qu'ayant le visage tourné au lieu où elle se trouvait , elle s'imagina qu'il venait de cette maison , et que n'approuvant pas l'action de son maître , il pourrait avoir enlevé secrètement le corps du Sauveur , pour ne voir pas son jardin souillé du corps d'un homme crucifié et maudit.

Il est croyable aussi que Joseph d'Arimathie voyant la Sainte Vierge si désolée , et presque demi-morte par la violence des douleurs qu'elle avait souffertes , l'invita à s'y retirer et à s'y reposer.

Je sais bien que Saint Bernard pense qu'elle retourna dans la ville. *Cruciata gemitibus , fatigata doloribus , afflicta plorantibus , pedibus se sustinere nequibat ; tamen sicut potuit , a mulieribus honestis ac sanctis adjuta , cunctis simul plorantibus , urbem ingreditur.* Ses douleurs , dit ce Père , ses gémissements et ses pleurs l'avaient si tourmentée , si fatiguée et si abattue , qu'elle ne pouvait se tenir sur pied ; néanmoins les femmes dévotes lui prêtant la main , et la soutenant , elle entra , comme elle put en Jérusalem , n'y ayant pas une personne de cette sainte compagnie , qui ne joignît ses larmes aux siennes. Mais c'est une conjecture de Saint Bernard , qui n'avait pas vu les saints lieux , et elle n'ôte pas , ce me semble , aux autres la liberté de former la leur , et de suivre celle des auteurs qui disent que la Vierge ne s'éloigna pas du sépulcre.

Que si nous voulons accorder Saint Bernard avec les autres , nous pouvons dire qu'en effet la Vierge retourna dans la ville , de la manière qu'il l'écrit ; mais que dès le lendemain l'amour de son Fils l'attira auprès du sépulcre , dans cette maison d'ami , pour y attendre le moment heureux de sa Résurrection , qu'elle savait devoir arriver le troisième jour.

Cela paraît bien vraisemblable , et même de cette manière , elle y fut plus secrètement , et elle put , sans être troublée des visites des femmes dévotes , qui ignoraient qu'elle y fût vaquer , plus en repos à son éminente contemplation.

Il est donc très-probable que ce fut là , que Notre-Seigneur apparut à sa Sainte Mère , devant que de se faire voir à d'autres personnes. Elle était infiniment plus aimée , elle avait plus de mérite , elle était mère ,

vée? Sa bonté ne le permet pas. Puisqu'il va entrer par sa mort en un état glorieux, où il ne les peut plus retenir, il les fait passer en Saint Jean, et il entreprend de les faire revivre dans le cœur de ce bien-aimé. Et n'est-ce pas ce que veut dire le grand Saint Paulin par ces éloquentes paroles : « Étant près de passer, par la mort de la croix, de l'infirmité humaine à la gloire et à l'éternité de son Père, il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine? » Tout ce que son amour avait de tendre et de respectueux pour sa Sainte Mère vivra maintenant dans le cœur de Jean : c'est lui qui sera le Fils de Marie; et pour établir entr'eux éternellement cette alliance mystérieuse, il leur parle du haut de sa croix, non point avec une action tremblante comme un patient prêt à rendre l'âme, « mais avec toute la force d'un homme vivant, et toute la fermeté d'un Dieu qui doit ressusciter. » Cette parole entra au fond de leurs âmes, ainsi qu'un glaive tranchant; elles en furent percées et ensanglantées avec une douleur incroyable : mais aussi leur fallait-il faire cette violence; il fallait de cette sorte entr'ouvrir leur cœur, afin, si je puis parler de la sorte, d'enter en l'un le respect d'un fils, et dans l'autre la tendresse d'une bonne mère.

Voilà donc Marie mère de Saint Jean. Quoique son amour

et enfin, ayant goûté plus que pas un l'amertume de la passion de son Fils, il était tout à fait juste, qu'elle eût les prémices de la joie de sa résurrection.

Il n'y a que Saint Marc qui semble combattre ce sentiment. Car il dit qu'il apparut premièrement à la Madeleine, dont il avait chassé sept démons. Mais en cet endroit, il parle de la Madeleine, et des autres femmes dévotes, qui vinrent de grand matin au sépulcre. Et en disant que Notre-Seigneur apparut premièrement à la Madeleine, il veut seulement dire qu'il lui apparut devant que de se montrer aux autres saintes personnes, qui avaient apporté avec elles des parfums pour embaumer encore une fois son sacré corps. Enfin la Sainte Vierge a révélé à Sainte Brigitte qu'elle fut la première honorée de la visite de son cher Fils, après qu'il fut ressuscité. — P. NAU.

maternel accoutumé d'embrasser un Dieu , ait peine à se terminer sur un homme , et qu'une telle inégalité semble plutôt lui reprocher son malheur , que la récompenser de sa perte ; toutefois la parole de son Fils la presse ; l'amour que le Sauveur a eu pour Saint Jean l'a rendu un autre lui-même , et fait qu'elle ne croit pas se tromper quand elle cherche Jésus-Christ en lui. Grand, incomparable avantage de ce disciple chéri ! Car de quels dons l'aurait orné le Sauveur , pour le rendre digne de remplir sa place ? Si l'amour qu'il a pour la Sainte Vierge l'oblige à lui laisser son portrait en se retirant de sa vue , ne doit-il pas lui avoir donné une image vive et naturelle ? Quel doit donc être le grand Saint Jean , destiné à demeurer sur la terre pour y être la représentation du Fils de Dieu après sa mort , et une représentation si parfaite , qu'elle puisse charmer la douleur , et tromper , s'il se peut , l'amour de sa Sainte Mère par la naïveté de la ressemblance ?

D'ailleurs quelle abondance de grâces attirait sur lui tous les jours l'amour maternel de Marie , et le désir qu'elle avait conçu de former en lui Jésus-Christ ? Combien s'échauffaient tous les jours les ardeurs de sa charité , par la chaste communication de celles qui brûlaient le cœur de Marie ! et à quelle perfection s'avancait sa chasteté virginale , qui était sans cesse épurée par les regards modestes de la Sainte Vierge , et par sa conversation angélique ?

Ceux qui s'ennuient pour Jésus-Christ , et rougissent de lui faire passer sa vie dans une si étrange obscurité [jusqu'au temps de sa prédication ,] s'ennuient aussi pour la Sainte Vierge et voudraient lui attribuer de continuels miracles. Mais écoutons l'Évangile : « Marie conservait toutes ces choses en son cœur. » L'emploi de Jésus était de s'occuper de son métier ; et l'emploi de Marie , de méditer nuit et jour le secret de Dieu.

Mais quand elle eut perdu son Fils, changea-t-elle d'occupation ? Où la voit-on paraître dans les actes ou dans la tradition de l'Église ? On la nomme parmi ceux qui entrèrent dans le cénacle, et qui reçurent le Saint-Esprit ; et c'est tout ce qu'on en rapporte. N'est-ce pas un assez digne emploi que celui de conserver dans son cœur tout ce qu'elle avait vu de ce cher Fils ? et si les mystères de son enfance lui furent un si doux entretien, combien trouva-t-elle à s'occuper de tout le reste de sa vie ? Marie méditait Jésus : Marie avec Saint Jean, qui est la figure de la vie contemplative, se fondant, se liquéfiant, pour ainsi parler, en amour et en désirs. Que lit l'Église au jour de son Assomption glorieuse ? L'Évangile de Marie sœur de Lazare, assise aux pieds du Sauveur, et écoutant sa parole. Depuis l'absence du Sauveur, l'Église ne trouve plus rien pour Marie Mère de Dieu dans le trésor de ses Écritures ; et elle emprunte, pour ainsi dire d'une autre Marie, l'évangile de la divine contemplation. Que dirons-nous donc à ceux qui inventent tant de belles choses pour la Sainte Vierge ? Que dirons-nous ? si ce n'est que l'humble et parfaite contemplation ne leur suffit pas. Mais si elle a suffi à Marie, à Jésus même durant trente ans, n'est-ce pas assez à la Sainte Vierge de continuer cet exercice ? Le silence de l'Écriture sur cette divine Mère est plus grand et plus éloquent que tous les discours. O homme ! trop actif et inquiet par ta propre activité, apprends à te contenter, en te souvenant de Jésus, en l'écoutant au dedans, et en repassant ses paroles. Voici donc quel est mon partage : « Marie conservait ces choses dans son cœur. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera point ôtée ; » et : « Il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire. » Orgueil humain, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes ? de n'être de rien dans le monde ? Quel personnage y faisait Jésus ? Quelle figure y faisait

Marie ? C'était la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges : et que faisaient-ils ? De quoi étaient-ils ? Quel nom avaient-ils sur la terre ? Et tu veux avoir un nom et une action qui éclate ? Tu ne connais pas Marie ni Jésus.

## XIII

## LA SAINTE VIERGE ET LA PRIMITIVE ÉGLISE.

[Quand les apôtres, témoins de l'Ascension de Jésus-Christ, retournèrent à Jérusalem, ils se renfermèrent dans le Cénacle,] « avec les femmes, avec Marie, Mère de Jésus, et avec ses frères. » « Il y avait environ cent vingt personnes. » « Et lorsque les jours de la Pentecôte étaient accomplis, tous [et Marie avec eux] étaient réunis dans le même lieu, lorsqu'un bruit qui venait du ciel se fit entendre, pareil à un vent impétueux, et retentit dans toute la maison où ils étaient rassemblés. Il parut comme des langues de feu qui, en se divisant, vinrent se reposer sur chacun d'eux, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur en faisait le don. » La loi mosaïque, donnée autrefois avec tant de pompe, est abolie par une loi plus auguste; les sacrifices des animaux étant rejetés, le Saint-Esprit envoyé du ciel se fait lui-même des hosties raisonnables, et des sacrifices vivants des cœurs des disciples. Il est très-certain, bienheureuse Marie, que vous fûtes la principale de ces victimes. Elle reçoit aujourd'hui le Saint-Esprit avec tous les autres, mais elle était accoutumée dès longtemps à sa bienheureuse présence, puisqu'il était survenu en elle, lorsque l'Ange la salua de la part de Dieu.

[Marie se trouvait donc toujours au milieu des disciples, et lorsque l'Écriture parle de ces premiers fidèles qui com-



posèrent l'Église naissante, elle nous rapporte, sans la nommer précisément, toutes les occupations de la divine Vierge, quand elle fut séparée de son Fils.] « Ils persévéraient, nous dit le livre des Actes, dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière. Ceux qui croyaient étaient tous unis ensemble, et tout ce qu'ils avaient était commun. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens, et ils les distribuaient à tous, selon les besoins de chacun. Ils continuaient d'aller tous les jours, avec union d'esprit dans le temple; et rompant le pain par les maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et étant aimés de tout le peuple. Toute la multitude de ceux qui croyaient n'était qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne s'appropriait rien de tout ce qu'il possédait, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait point de pauvres parmi eux, parce que tous ceux qui avaient des terres ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix. Ils le mettaient aux pieds des Apôtres et on le distribuait à chacun selon son besoin. Il se faisait beaucoup de miracles et de prodiges parmi le peuple, par les mains des Apôtres, et ils étaient tous d'un même esprit dans la galerie de Salomon. Aucun des autres n'osait se joindre à eux; mais le peuple leur donnait de grandes louanges; et le nombre de ceux qui croyaient au Seigneur, tant des hommes que des femmes, s'augmentait de plus en plus. »

Marie fut donnée à l'Église pour être son appui et l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre. Elle voyait son Fils dans tous ses membres; sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient; son cœur s'insinuait dans le cœur de tous ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier miséricorde; elle entra dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier soulagement; dans tous

les cœurs charitables , pour les presser de courir au soulagement , au soutien , à la consolation des nécessiteux et des affligés. Elle agissait dans tous les apôtres , pour annoncer l'Évangile ; dans tous les martyrs , pour le sceller de leur sang , enfin généralement dans tous les fidèles , pour en observer les préceptes , en écouter les conseils , en imiter les exemples.

Aussi , toutes les fois que la suite des années nous ramènera vos saintes solennités , ô divine Vierge , l'Église catholique répandue par toute la terre , s'assemblera dans les temples du Très-Haut , pour vous offrir , en unité d'esprit , les respects de tous les fidèles. Toujours nous vous sentirons propice à nos vœux ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée par-dessus tous les chœurs des anges , nos prières pénétreront jusqu'à vous , non point par la force des cris , mais par l'ardeur de la charité.

Peuples chrétiens , élevons d'un commun accord nos cœurs et nos voix , pour lui chanter un cantique de louanges. C'est vous qui êtes le refuge des pécheurs et la consolation des affligés. Lorsque Dieu , touché des misères du genre humain , envoya son Fils au monde , ce fut dans vos entrailles qu'il opéra cet ouvrage incompréhensible. Il donna Jésus-Christ aux hommes par votre moyen ; mais s'il le leur donna comme Maître et comme Sauveur , l'amour éternel qu'il avait pour vous lui fit concevoir bien d'autres desseins en votre faveur. Il a ordonné qu'il fût à vous en la même qualité qu'il lui appartient ; que vous engendrassiez dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité : et pour contracter avec vous une alliance immortelle , il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique , et être le Père du vôtre. O prodige ! ô abîme de charité ! qui nous donnera des conceptions assez hautes pour représenter quelles amours , quelles complaisances il a eues

pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce nœud inviolable de votre sainte alliance, par ce commun Fils, le gage de vos affections mutuelles, que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre; lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtu, pour lui obéir, d'une chair mortelle.

Ainsi le Verbe divin, voulant racheter les hommes, emprunta de vous de quoi payer la justice de son Père; et ne voyant point au monde de source plus belle, il puisa dans vos chastes flancs ce sang qui a lavé nos iniquités. C'est vous qui nous l'avez conservé dans sa tendre enfance; vous avez gouverné celui dont la sagesse administre tout l'univers; et lorsqu'il fut arrivé à sa dernière heure, la Providence vous amena au pied de sa croix, pour participer de plus près à ce sacrifice. Ce fut là que le voyant déchiré de plaies, étendant ses bras à un peuple incrédule, pleurant et gémissant pour nous comme une pauvre victime; et d'autre part, levant au ciel ses mains innocentes, priant avec ardeur, et surmontant par ses cris la colère de son Père, ainsi que le prêtre, vous sentites émouvoir vos compassions maternelles; et lui aussitôt, pour consoler vos douleurs, vous laisse en la personne de son cher disciple, ses fidèles pour enfants.

#### XIV

##### MORT DE LA SAINTE VIERGE. — SON ASSOMPTION.

C'est l'amour qui faisait vivre la Sainte Vierge, c'est l'amour qui la fait mourir, et c'est aussi l'amour qui a fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère de si grands effets, et des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après

cela donner la mort ? L'amour a une force qui fait vivre ; l'amour a des langueurs qui font défaillir. Regardez cette force que l'amour inspire, qui excite, qui anime, qui soutient le cœur, vous verrez facilement que l'amour fait vivre. Regardez les faiblesses, les défaillances et les langueurs de l'amour ; et vous n'aurez pas de peine à comprendre que l'amour peut faire mourir. Mais comment peut-il ensuite faire triompher ? C'est qu'outre sa force qui anime, et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublinités, ses élévations, ses magnificences : et tout cela ne suffit-il pas pour la pompe d'un triomphe ?

D'abord vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère, si elle n'eût pu en même temps être vierge, je vous prie de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son Auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour, dans son origine, n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre que lui.

Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous, pour nous tirer hors de nous, un je ne sais quoi, qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance ? Et n'est-ce pas par une telle inclination, que nous devons honorer celui à qui appartient naturellement tout empire, et tout droit de souveraineté sur les cœurs ? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : « Tu aimeras, dit-il, le Seigneur ton Dieu de toute ta force ; » afin que nous entendions que l'amour seul

est la source de l'adoration légitime que la créature doit à son Créateur , et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître.

Cette sainte doctrine , si nécessaire , étant supposée pour servir et de fondement et d'éclaircissement à ce qui va suivre , parlons maintenant , sans crainte et à bouche ouverte , de la force et des effets de l'amour , et voyons avant toutes choses quel était celui de la Sainte Vierge.

Il est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature , et il emprunte de l'une et de l'autre ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : « Mon bien-aimé est à moi , et je suis à lui. » Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable ; il est à elle comme Sauveur , cela est commun ; mais il est à elle comme Fils ; à elle , comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : « Mon bien-aimé est à moi. » Il est Fils unique ; « et je suis à lui : » il n'a que moi sur la terre , il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort , et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs , Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments , car elle le voyait toujours mourant , toujours expirant , toujours lui disant le dernier adieu , toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. C'est pourquoi l'Écriture , toujours forte dans la simplicité de ses expressions , compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant. D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive ? c'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle , qui est toute pour l'objet aimé : naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour ? il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Épouse ; elle ne pense qu'à son Époux , elle n'est occupée

que de son Époux. Nuit et jour, il lui est présent ; et même pendant le sommeil, elle veille à lui. Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : « J'entends la voix de mon bien-aimé. » Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos ; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle cherche en son lit, et ne trouvant pas son bien-aimé, elle n'y peut plus demeurer ; elle se lève, elle court, elle se fatigue, elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler, elle ne peut souffrir ce qui s'en dit ; ni ce qu'elle en dit elle-même, et l'amour, qui la fait parler, lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la divine Vierge par la force et le transport de son amour. Son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante ; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle que saint Paul a bien pu écrire aux Galates, que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux, combien plus là divine Vierge voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies ! Étant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie et de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'apôtre : « Je meurs tous les jours. » Mais l'amour venait au secours et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé, soutenait ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur; et l'amour soutenait cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir, « Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour. » Son amour languissant et défaillant toujours par la douleur, cherchait du soutien. Quel soutien? des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du calvaire, c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines; les fruits de la croix, ce sont des peines. C'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie. L'amour d'un Jésus crucifié la fait vivre de cette vie; toujours elle voyait Jésus-Christ dans les agonies de sa croix; toujours elle avait non tant les oreilles que le fond de l'âme percé de ce dernier cri de son bien-aimé expirant : cri vraiment terrible et capable d'arracher le cœur.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes. Marie consommait, par ses souffrances infinies, ce qui manquait à la passion de Jésus-Christ. Il semble qu'il avait voulu la laisser au monde après lui, pour consoler son Église, son épouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. « La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre : Revenez, revenez, mon bien-aimé : » c'est le gémissement de l'Église qui rappellé son époux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu : et il laisse sa chaste Épouse sur la terre, jeune veuve désolée qui demeure sans soutien.

Le soutien de l'âme dans cet état de détresse que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est la communion ; car ne pouvant l'embrasser en sa vérité toute nue , elle l'embrasse dans la vérité de son sacrement. « Je me suis reposé sous l'ombre de celui que j'avais tant désiré ; et son fruit est doux à ma bouche. » « Son ombre , dit saint Bernard , c'est sa chair ; son ombre , c'est la foi. Marie a été mise à couvert sous l'ombre de la chair de son propre Fils ; et moi je le suis à l'ombre de la foi du Seigneur. » Reposons donc sous son ombre notre amour languissant , et fatigué de ne voir pas encore la lumière , de n'embrasser pas encore la vérité même : c'est là notre unique soutien. Mais , ô soutien accablant ! la communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'assouvit. O Marie , il faut mourir ; votre amour est venu à un point qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

L'amour profane est toujours plaintif ; il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt. Mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort : je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable , que la nature n'est pas capable de porter ; une si horrible destruction de l'homme tout entier , et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes , que tous les sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout , pour aller à Dieu , qu'il n'y ait plus rien qui retienne ; et la racine profonde d'une telle séparation , c'est cette effroyable jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme , et ne peut souffrir que lui-même dans un cœur qu'il veut aimer : tant il est exact et incompatible. Il veut qu'on détruise , qu'on ravage , qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui ; et pour ce qui est de lui-même , il se cache cependant , et ne donne



presque-point de prise sur lui-même : tellement que l'âme, d'un côté détachée de tout , et de l'autre ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement , tombe dans des faiblesses , dans des langueurs , dans des défaillances inconcevables ; et lorsque l'amour est dans sa perfection , la défaillance va jusqu'à la mort , et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix.

Il réduit tout à une unité si simple , si souveraine , si imperceptible , que toute la nature en est étonnée. Cette unité si simple nous semble une mort parce que nous n'y voyons plus ces délices , cette variété qui charme les sens , ces égarements agréables , où ils semblent se promener avec liberté , ni enfin toutes ces autres choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable. Mais voici ce qui donne le coup de la mort : c'est que le cœur étant ainsi dépouillé de tout amour superflu , est attiré au seul nécessaire avec une force incroyable ; et ne le trouvant pas , il se meurt d'ennui. « L'homme insensé n'entend pas ces choses , dit saint Paul , et le sensuel ne les conçoit pas : mais aussi parlons-nous de la sagesse entre les parfaits , et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit. » Je dis donc que l'âme étant dégagée des empresses superflus , est poussée et tirée à Dieu avec une force infinie ; et c'est ce qui lui donne le coup de la mort ; car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles : et d'ailleurs l'objet qu'elle cherche est tellement simple et inaccessible , qu'elle n'en peut aborder. Elle ne le voit que par la foi , c'est-à-dire qu'elle ne le voit pas : elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages , c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise. C'est là que l'amour frustré se tourne contre soi-même , et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche , il s'empêche et s'embarrasse lui-même , il ne sait ni que faire ni que devenir.

Voilà le mystère d'unité après lequel soupirent toutes les âmes exilées, qui s'affligent démesurément sur les fleuves de Babylone, en se souvenant de Sion. Mystère d'unité, qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable, et qui se consummera par une paix qui sera Dieu même. O quel renversement ! ô quelle violence ! oh ! que le travail de cet enfantement est horrible ! Car Dieu ne délîe pas ; il arrache : il ne plie pas ; mais il rompt : il ne sépare pas tant qu'il brise et ravage tout.

Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi ; je n'oserais en parler ni les approfondir davantage ; et j'en ai dit seulement ce mot pour vous donner quelque idée de l'amour de la Sainte Vierge durant les jours de son exil, et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les séraphins mêmes ne peuvent entendre, ni dignement expliquer avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans cette séparation. Si jamais il y a eu une âme pénétrée de la croix, et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec une angoisse mortelle, et lui disant comme l'Épouse : « Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerf. » C'est en vain que son Fils lui dit : « Encore un peu, encore un peu ; un peu, et vous ne me verrez plus ; un peu, et vous me verrez. » Car que dites-vous, ô Jésus-Christ ? Songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ? Et lorsqu'on vous aime bien, les moments sont autant d'éternités : car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : « Encore un peu. » Ce

n'est pas là consoler, c'est plutôt outrager l'amour, c'est insulter à ses douleurs, c'est se rire de ses impatiences et de ses excès intolérables.

Si vous m'en croyez, vous ne chercherez point d'autres causes de la mort de la Sainte Vierge : son amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret, qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer après soi l'âme tout entière. Je vous ai dit que sa mort est miraculeuse ; je suis contraint de changer d'avis : la mort n'est pas le miracle ; c'en est plutôt la cessation. Le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins, parce que tel était le conseil de Dieu, qu'elle fût conforme à Jésus-Christ crucifié, par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle, que nécessaire à l'Église. Mais comme le divin amour régnait en son cœur, sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, et s'accroissant par lui-même : de sorte qu'il vint enfin s'étendant toujours à une telle perfection, que la terre n'était pas capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Cette âme sainte et bienheureuse attire après elle son corps par une résurrection anticipée. Car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les corps, il y a des raisons particulières qui l'obligent d'avancer le terme en faveur de la Sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison ; mais nous voyons des terres si bien cultivées qu'elles attirent une influence et plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux ; et la sainte chair de Marie est une terre trop bien préparée, pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité.

Pour faire entrer Marie dans sa gloire , il fallait la dépouiller , avant toutes choses , de cette misérable mortalité , comme d'un habit étranger ; ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse , comme d'un manteau royal et d'une robe triomphante ; enfin , dans ce superbe appareil , il la fallait placer dans son trône , au-dessus des chérubins et des séraphins , et de toutes les créatures. Je trouve que trois vertus ont accompli tout ce grand ouvrage. S'il faut la tirer de ce corps de mort , l'amour divin fera cet office. La sainte virginité , toute pure et toute éclatante , est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité , ainsi qu'une robe céleste ; et après que ces vertus auront fait en cette sorte les préparatifs de cette entrée magnifique , l'humilité toute puissante achèvera la cérémonie , en la plaçant dans son trône pour y être révérée éternellement par les hommes et par les anges.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de la nature que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité , parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même , il a posé cette loi , qu'il faut passer par ses mains pour en échapper , qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître ; et enfin qu'il faut mourir une fois , pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée a dû prendre son commencement dans le trépas de la Sainte Vierge. Et c'est une partie nécessaire du triomphe de cette reine , de subir la loi de la mort , pour laisser entre ses bras et dans son sein même tout ce qu'elle avait de mortel.

Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune , elle ait dû aussi la subir d'une façon ordinaire. Tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-

Christ ; un miracle lui doit rendre ce Fils bien-aimé , et sa vie , pleine de merveilles , a dû enfin être terminée par une mort divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Ce sera l'amour maternel , l'amour divin fera cet ouvrage ; c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie , et qui , rompant les liens du corps , qui l'empêchent de joindre son Fils Jésus , réunira dans le ciel ce qui ne peut aussi bien être séparé sans une extrême violence. N'entreprenez pas d'expliquer quel est cet amour maternel , qui vient d'une source si haute , et qui n'est qu'un écoulement de l'amour du Père pour son Fils unique : que si vous n'êtes pas capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence , croirez-vous pouvoir vous représenter et ses mouvements et ses transports ? Il n'est pas possible , et tout ce que nous pouvons entendre , c'est qu'il n'y eut jamais de si grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus , ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette désunion.

Si aimer Jésus , si être aimé de Jésus , ce sont deux choses qui attirent les bénédictions sur les âmes , quel abîme de grâces n'avait point , pour ainsi dire , inondé celle de Marie ! Qui pourrait décrire l'impétuosité de cet amour mutuel , à laquelle concourait tout ce que la nature a de tendre , tout ce que la grâce a d'efficace ? Jésus ne se lassait jamais de se voir aimé de sa mère ; cette sainte mère ne croyait jamais avoir assez d'amour pour cet unique et ce bien-aimé ; elle ne demandait autre chose à son Fils sinon de l'aimer , et cela même attirait sur elle de nouvelles grâces. Il est certain que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles ; mais de concevoir quelle était l'ardeur , quelle la véhémence de ces torrents de flamme qui de Jésus allaient déborder sur Marie , et de Marie retournaient continuellement à Jésus , les séraphins , tout

brûlants qu'ils sont , ne le peuvent faire. Mesurez , si vous pouvez , à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils. Parce que le Fils de Dieu ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités , il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable , jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi ! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous , et sa mère n'en aurait point eue de vivre avec lui ! Si le grand apôtre saint Paul veut rompre incontinent les liens du corps , pour aller chercher son maître à la droite de son Père , quelle devait être l'émotion du sang maternel ? Quoi ! disait-elle , quand elle voyait quelque fidèle partir de ce monde , par exemple saint Étienne et ainsi des autres , quoi ! mon Fils , à quoi ne réservez-vous désormais , et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel , vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien , vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi je ne souhaiterais point de mourir bientôt , pour vous aller embrasser au saint trône de votre gloire ! Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir , comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez , laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel , pour me transporter à vous en qui seul je vis.

Si vous m'en croyez , vous ne travaillerez pas vos esprits à chercher d'autre cause de sa mort. S'il m'est permis de vous dire ce que je pense , j'attribue ce dernier effet , non point à des mouvements extraordinaires , mais à la seule perfection de l'amour de la Sainte Vierge. Car comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle , et occupait toutes ses pensées , il allait de jour en jour s'augmentant par son action , se perfectionnant par ses désirs , se

multipliant par soi-même : de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection, que la terre n'était plus capable de le contenir. O amour de la Sainte Vierge ! ta perfection est trop éminente ; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives, pour pouvoir être couvert sous cette cendre. Vas briller dans l'éternité ; vas brûler devant la face de Dieu ; vas te perdre dans son sein immense qui seul est capable de te contenir. Alors la divine Vierge rendit, sans peine et sans violence, sa sainte et bienheureuse âme entre les mains de son Fils. Il ne fut pas nécessaire que son amour s'efforçât par des mouvements extraordinaires. Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr, comme une flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu de son centre, ainsi fut cueillie cette âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel ; ainsi mourut la divine Vierge par un élan de l'amour divin ; son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints anges : « Qui est celle-ci, qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ? » Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière de cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'en est pas arrachée par force, ni poussée dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement, et la tourne en une vapeur subtile, qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la Sainte Vierge a été séparée du corps ; on n'en a pas ébranlé tous les fondements par une secousse violente ; une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé sur une nuée de saints désirs. C'est son chariot de triomphe ; c'est l'amour qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit, et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau; et le triomphe de Marie serait imparfait, s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source de sa gloire. Venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de corruption; et ainsi elle lui conserve l'être : la sainte virginité lui attire une influence céleste, qui la fait ressusciter avant le temps; ainsi elle lui rend la vie : la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine; et ainsi elle lui donne la gloire.

La sainte virginité est comme un baume divin qui préserve de corruption le corps de Marie. Car Jésus-Christ notre Sauveur, étant uni si étroitement, selon la chair, à la Sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché son semblable; et c'est pourquoi cet époux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée; jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas, qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle, avec abondance, une céleste rosée, qui a non-seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint tout le feu de la convoitise; c'est-à-dire non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrasement qu'elle excite; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme



la flamme qu'elle pousse , et les mauvaises inclinations qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient , mais encore le brasier et le foyer même , comme parle la théologie , *fomes peccati* , c'est-à-dire , selon son langage , la racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela , comment la chair de la Sainte Vierge aurait-elle été corrompue , à laquelle la virginité d'esprit et de corps , et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ , a ôté , avec le foyer de la convoitise , tout le principe de corruption ?

Car ne vous persuadez pas que nous devons considérer la corruption , selon les raisonnements de la médecine , comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées , et croire , selon les principes du christianisme , que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue , c'est qu'elle est un attrait au mal , une source de mauvais désirs , enfin « une chair de péché , » comme parle l'apôtre saint Paul. Une telle chair doit être détruite , je dis , même dans les élus ; parce qu'en cet état de chair de péché , elle ne mérite pas d'être unie à une âme bienheureuse , ni d'entrer dans le royaume de Dieu , « que la chair et le sang ne sauraient posséder. » Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée ; et qu'elle perde tout son premier être , pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce , afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture , il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine , afin de la refaire à sa mode , et selon le premier plan de sa création. C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair , selon les principes de l'Évangile ; c'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre , parce qu'elle a servi au péché ; et de là aussi nous devons entendre que celle de

Marie étant toute pure , elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi pour la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité , par une résurrection anticipée. La sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée , pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité : sa pureté virginale lui attire une influence particulière ; sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante. Et certainement elle peut bien attirer sa vertu , puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair , charmé par sa pureté ; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois , jusqu'à s'incorporer avec elle , « jusqu'à prendre racine en elle , » comme parle Tertullien. Il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée ; mais il la transportera dans le ciel , ornée d'une gloire immortelle.

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire ; et en voici la raison. Jésus-Christ nous représente , dans son Évangile , la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : « Ils seront comme les anges de Dieu. » Et c'est pour cela que Tertullien , parlant de la chair ressuscitée , l'appelle « une chair angélisée. » Or , de toutes les vertus chrétiennes , celle qui peut le mieux produire un si bel effet , c'est la sainte virginité ; c'est elle qui fait des anges sur la terre ; c'est elle dont saint Augustin a dit ce beau mot : « Elle a au milieu de la chair quelque chose qui n'est pas de la chair , » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie , en pourra bien faire en la vie future ; et ainsi j'ai eu raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière , pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là de quel éclat , de quelle lumière sera environné celui de Marie , qui surpasse par sa pureté les séraphins mêmes.

Les préparatifs sont achevés, l'amour divin a fait son office, et lui a ôté sa robe mortelle; la sainte virginité lui a mis son habit royal; je vois l'humilité qui lui tend la main, et qui s'avance pour la placer dans son trône. Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie; et sa gloire ne lui plairait pas, si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière. Vous n'ignorez pas que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler ainsi, et de se dépouiller de ses avantages. Mais aussi, par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouillant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte; et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul, que « elle n'a rien, et possède tout. » Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique: mais il est plus convenable de vous en montrer la pratique par l'exemple de la Sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux: une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit; et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ; elle avait un Fils bien-aimé, dans lequel, dit le saint apôtre, habitait toute plénitude. » Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très-profonde la dépouillera, en quelque façon, de ces merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante: elle qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs, en se purifiant avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille, en s'humiliant, de l'honneur de sa qualité, et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus; elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire: et je ne dis pas

seulement qu'elle perd son Fils , parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle ; mais elle le perd , ce Fils bien-aimé , parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils , et qu'il lui en substitue un autre en sa place : « Femme , lui dit-il , voilà votre fils. »

Méditez ceci , et encore que cette pensée semble un peu extraordinaire , vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne la connaît plus pour sa mère ; il l'appelle femme , et non pas sa mère : « Femme , lui dit-il , voilà votre fils. » Il ne parle pas ainsi sans mystère : il est dans un état d'humiliation , et il faut que sa sainte Mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour son Père , et Marie un Dieu pour son Fils. Ce divin Sauveur a perdu son Père , et il ne l'appelle plus que son Dieu. Il faut que Marie perde aussi son Fils : il ne l'appelle que du nom de femme , et il ne lui donne point le nom de sa Mère. Mais ce qui est le plus humiliant pour la Sainte Vierge , c'est qu'il lui donne un autre fils ; comme si désormais il cessait de l'être , et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : « Voilà , dit-il , votre fils. » Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair , c'est-à-dire , pendant le temps de sa vie mortelle , il rendait à sa sainte Mère les devoirs et les services d'un fils ; il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse. Maintenant qu'il va entrer dans sa gloire , il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu ; et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même , et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : « Jésus étant près de passer de la fragilité humaine , par laquelle il était né d'une femme , à la gloire et à l'éternité de son Père , que fait-il ? il donne saint Jean pour fils à Marie , et il laisse à un homme mortel les sentiments de la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ; Jésus , son Fils

bien-aimé , a cédé ses droits à saint Jean ; et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ma consolation , pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas , et la laisse entre les mains de saint Jean. Qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean ; c'est le fils que Jésus lui donne. C'est votre fils , lui dit-il ; consolez-vous avec lui. Quel est cet échange ? s'écrie saint Bernard ; on lui donne Jean pour Jésus , le serviteur pour le maître , le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu. Il plaît à son Fils de l'humilier ; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour mère ; elle accepte humblement l'échange ; et cet amour maternel, accoutumé à un Dieu , ne refuse pas de se rabaisser à se terminer à un homme. Oui, dit-elle , je veux bien cet homme , et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu : tant son humilité est profonde , tant sa soumission est admirable.

Rassemblons maintenant en un tout ces actes d'humilité de la Sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus ; elle la couvre sous l'ombre de la servitude : sa pureté se retire , cachée sous les marques du péché : elle quitte jusqu'à son Fils , et elle consent par humilité d'en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu , et que son humilité l'a entièrement dépouillée. Mais vous verrez que cette humilité qui la dépouille , lui rend tout avec avantage.

O Mère de Jésus-Christ , parce que vous vous êtes appelée servante , aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône : Montez en cette place éminente , et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures. O Vierge toute sainte et toute innocente , plus pure que les rayons du soleil , vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs ; votre humilité vous va relever : vous serez l'avocate de tous les pécheurs ; vous serez leur second refuge , en leur principale espérance après Jésus-Christ. Enfin vous aviez perdu votre

Fils ; il semblait qu'il vous eût quittée , vous laissant gémir si longtemps dans cette terre étrangère. Parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation , ce Fils veut rentrer dans ses droits , qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois , il vous tend les bras , et toute la Cour céleste vous admire , ô heureuse Vierge , montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé.

Certes , divine Vierge , vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé , c'est de lui que vous tirez toute votre gloire : sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites. Cieux , s'il est vrai que , par vos immuables accords , vous entreteniez l'harmonie de cet univers , entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges : les vertus célestes , qui règlent vos mouvements , vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi , s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes , je m'imagine que Moïse n'ait pu s'empêcher , voyant cette Reine , de répéter cette belle prophétie qu'il nous a laissée dans ses livres : « Il sortira une étoile de Jacob , et une branche s'élèvera d'Israël. » Isaïe , enivré de l'esprit de Dieu , chanta dans un ravissement incompréhensible : « Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils. » Ezéchiël reconnut cette porte close , par laquelle personne n'est jamais entré ni sorti , parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée. Et au milieu d'eux , le prophète royal David animait une lyre céleste par cet admirable cantique : « Je vois à votre droite , ô mon Prince , une Reine en habillement d'or , enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille du roi est intérieure ; elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à mon Roi ; on les lui amènera dans son temple avec une sainte allégresse. » Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence ,

tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles : « Mon âme exalte le Seigneur de tout son pouvoir, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur ; parce qu'il a regardé le néant de sa servante ; et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse. »

Deux choses font partie de son triomphe : la gloire de son âme par l'amour ; la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme. Aussi l'Écriture Sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires, pour nous représenter un si grand éclat, pour nous en tracer quelque image. A peine trouve-t-elle dans le monde assez de lumières, et il a fallu ramasser tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature. « Elle a mis la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête ; le soleil la pénètre toute et l'environne de ses rayons, » tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal. Après cela, je ne dois pas m'étendre en un long discours, pour décrire la magnificence du triomphe de la Sainte Vierge. L'amour qui la fait mourir, la fera aussi triompher. Je m'ouvrirais en ce lieu une trop vaste carrière, si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les magnificences, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot, que c'est à lui qu'il appartient d'élever les cœurs : car c'est lui qui nous fait dire : « Le cœur en haut, le cœur en haut. » C'est une doctrine du grand saint Thomas, que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire, qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche, qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée. De même, l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence même de Dieu, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élançée par une plus grande impétuosité de désirs.

Mais si l'amour de Marie a été si vif et si impétueux, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs ? Qui peut exprimer la gloire dont elle a été revêtue en entrant dans la joie de son bien-aimé ? Son triomphe n'est pas une vaine pompe. Si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et n'ayant pas dédaigné de descendre en elle, il doit ensuite l'élever à soi, pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette Vierge a donné la vie, la lui rend par reconnaissance : et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui en donner en échange une glorieuse.

Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ses cérémonies et ses jours d'entrée, ses magnificences et ses spectacles ; ou plutôt la terre usurpé ces noms, pour donner quelque éclat à ses vaines pompes ; mais les choses ne s'en trouvent véritablement dans toute leur force que dans les fêtes augustes de notre céleste patrie, la sainte et triomphante Jérusalem. Parmi les solennités glorieuses, qui ont réjoui les saints anges et tous les esprits bienheureux, l'exaltation de la Sainte Vierge dans le trône que son Fils lui destine, doit faire l'un des plus beaux jours de l'éternité ; si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente. Pour expliquer les magnificences de cette célèbre entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de tous les ordres des anges et de toute la cour céleste ; je pourrais encore m'élever plus haut, et vous faire voir la divine Vierge, présentée par son divin Fils devant



le trône du Père , pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; le spectacle vraiment auguste , et qui ravit en admiration le ciel et la terre.

Voilà quelle est l'entrée de la Sainte Vierge : la cérémonie est conclue ; toute cette pompe sacrée est finie. Marie est placée dans son trône , entre les bras de son Fils , dans ce midi éternel , comme parle le grand saint Bernard ; et la sainte humilité a fait son ouvrage.

Si la Mère de Dieu est aujourd'hui élevée au-dessus de tous les esprits célestes , une si haute exaltation ne regarde pas seulement sa gloire , mais encore notre avantage. Car si elle est aujourd'hui reçue dans les embrassements de son Fils , dans la participation de son trône , dans la plénitude de sa gloire ; elle est d'autant plus puissante pour nous obtenir ses grâces , et sa charité consommée rendra son intercession plus utile et plus fructueuse à tous les enfants de Dieu , auxquels elle a enfanté leur salut et leur rédemption en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

O sainte , ô bienheureuse Marie , puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant dans ce midi éternel , avec une pleine allégresse , de sa sainte et bienheureuse familiarité , parlez pour nous à son cœur ! parlez , car votre Fils écoute.

## XV

### DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.

« Personne , dit le saint Apôtre , ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis , c'est-à-dire Jésus-Christ. » Soit donc ce divin Sauveur le fondement de notre dévotion pour la Sainte Vierge , parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge Mère, depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité.

Considérez attentivement combien grande, combien éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps, pour donner par elle Jésus-Christ au monde. Mais il faut encore ajouter que Dieu l'ayant appelée à ce glorieux ministère, il ne veut pas qu'elle soit un simple canal, mais un instrument volontaire, qui contribue à ce grand ouvrage non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer ce mystère, qui ne s'achèvera pas tant que Marie sera incertaine; si bien que ce grand ouvrage de l'Incarnation, qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jusqu'à ce que la divine Vierge Marie y ait consenti: tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné ce consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est homme, et les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été en quelque sorte la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas: « C'est de ses bénites entrailles qu'est sorti avec abondance cet esprit de sainte ferveur, qui, étant premièrement survenu en elle, a inondé toute la terre. » « Elle a reçu, dit encore saint Thomas, une si grande plénitude de grâce, qu'elle est parvenue à une union très-intime avec l'auteur de la grâce, et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de toutes les grâces: en l'enfantant elle a, en quelque manière, fait découler la grâce sur tous les hommes. »

Il a donc fallu que Marie ait concouru, par sa charité, à donner au monde son libérateur; une conséquence que peut-être vous n'avez pas assez méditée, c'est que Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la Sainte-Vierge,

cet ordre ne se change plus : Et « les dons de Dieu sont sans repentance. » Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce , nous en recevons encore , par son entremise , les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne. Sa charité maternelle ayant tant contribué à notre salut dans le mystère de l'incarnation , qui est le principe universel de la grâce, elle y contribuera éternellement dans toutes les autres opérations , qui n'en sont que des dépendances.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ. Dieu nous appelle ; Dieu nous justifie ; Dieu nous donne la persévérance. Vous savez qu'en ces trois états l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir , par les Écritures , que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages ; et peut-être ne croyez-vous pas que ces vérités soient si claires dans l'Évangile , que j'espère de les y montrer en peu de paroles.

La grâce de la vocation nous est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle ; vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous , pécheurs ? dans quelle nuit , dans quelles ténèbres ! Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur, il éveille et il attire ce cœur endormi , et auparavant insensible : pensiez-vous à Dieu , ô pécheurs , quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit ? Vous fuyiez et il a bien su vous trouver. Mais s'il nous montre dans ce tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserme , c'est à la voix

de Marie qu'il est excité. « Votre voix n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » C'est Marie, dit saint Ambroise, qui a élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature; et cet enfant, touché de sa voix avant d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété. » Et selon le même saint Ambroise, « la grâce dont fut remplie Marie était si grande, qu'elle ne conservait pas seulement en elle le don de la virginité, mais qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait, la marque de l'innocence.

La justification est représentée aux noces de Cana en la personne des apôtres. Car écoutez les paroles de l'Évangéliste : Jésus changea l'eau en vin : « Ce fut là le premier des miracles de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, et il fit paraître sa gloire, et ses disciples crurent en lui. » Les apôtres étaient déjà appelés, mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que « la justification est attribuée à la foi; » non qu'elle suffise toute seule mais parce qu'elle est le premier principe, et, comme dit le saint Concile de Trente, « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvait nous exprimer en termes plus clairs la grâce justificante, mais il ne pouvait non plus expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage.

Car qui ne sait que ce grand ouvrage sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée. « Femme, lui dit le Sauveur, qu'y a-t-il entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. » Quoique ces paroles paraissent rudes, et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Époux sacré; elle sait

tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent, afin que nous apprenions à emporter par l'humilité, et par une confiance persévérante, ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement ? Et que ne lui donnera-t-il pas, quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, dit saint Jean Chrysostôme, l'heure qu'il avait résolue ? Jésus, qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Mais qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la Sainte Vierge ? Ce miracle en cela différant des autres : miracle pour une chose non nécessaire. Quelle grande nécessité qu'il y eût du vin dans ce banquet ? Marie le désire, c'est assez. Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans celui-ci, qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? Cela s'est-il fait par une rencontre fortuite ? Ou plutôt ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre ce que remarque saint Augustin, en interprétant ce mystère, « que la Vierge incomparable, étant mère de notre chef selon la chair, a dû être selon l'esprit la mère de tous ses membres, en coopérant par sa charité à la naissance spirituelle des enfants de Dieu ? Vous voyez que nous entendons ce mystère comme l'ont entendu, dès les premiers siècles, ceux qui ont traité avant nous les Écritures divines. Mais ce n'est pas assez qu'elle contribue à la naissance des enfants de Dieu ; voyons la part que Jésus lui donne dans leur fidèle persévérance.

Paraissez donc, enfants de miséricorde et de grâce, d'adoption et de prédestination éternelle, fidèles compagnons

du Sauveur Jésus , qui persévérerez avec lui jusqu'à la fin ; accourez à la Sainte Vierge , et venez vous ranger avec les autres sous les ailes de sa charité maternelle. Je les vois paraître , et le disciple chéri de notre Sauveur nous les représente au Calvaire. Puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jusqu'à la croix , pendant que les autres disciples prennent la fuite ; puisqu'il s'attache constamment à ce bois mystique , qu'il vient généreusement mourir avec lui , il est la figure des fidèles persévérants ; et vous voyez aussi que Jésus-Christ le donna à sa Mère : « Femme , voilà votre Fils. » Elle est , dit saint Ambroise , confiée à Jean l'évangéliste , qui ne connaît point le mariage. Aussi je ne m'étonne pas qu'il nous ait révélé plus de mystères que tous les autres ; lui à qui le trésor des secrets célestes était toujours ouvert. » J'ai tenu parole : ceux qui savent considérer combien l'Écriture est mystérieuse , connaîtront , par ces trois exemples , que Marie est par ses pieuses intercessions la mère des appelés , des justifiés , des persévérants ; et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce.

Par conséquent nous avons appuyé la dévotion à la Sainte Vierge sur un fondement solide et inébranlable. Puisqu'elle est si bien fondée , anathème à qui la nie , et ôte aux chrétiens un si grand secours. Anathème à qui la diminue ; il affaiblit les sentiments de la piété. Dirai-je anathème à qui en abuse ? Non , ils sont enfants de l'Église ; soumis à ses décrets quoiqu'ignorants de ses maximes ; ne les soumettons pas à nos anathèmes , mais instruisons-les de ses règles.

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la Sainte Vierge et aux bienheureux esprits , c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel. Car s'il n'était rapporté à Dieu , ce serait un acte purement humain , et non un acte de religion ; et nous savons que les Saints étant pleins de Dieu et de sa gloire , ne re-

çoivent pas des civilités purement humaines. La religion nous unit à Dieu, c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie. Ainsi toute notre dévotion pour la Sainte Vierge est inutile et superstitieuse, si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement, et jouir de l'héritage céleste.

Nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême, et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les Saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion, (car nous sommes libres pour tout autre, et ne sommes assujétis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion); mais « nous les honorons, dit saint Ambroise, d'un honneur de charité et de société fraternelle, » « nous les honorons, comme dit saint Augustin, par la servitude; » et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce, l'épanchement de sa gloire, et la sainte et glorieuse dépendance par laquelle ils demeurent éternellement assujétis à ce premier être, auquel seul nous rapportons tout notre culte comme au seul principe de tout notre bien, et au terme unique de tous nos désirs. Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ, quand ils prennent de hauts sentiments de la Sainte Vierge et des Saints.

Telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Église. Mais certes c'est attribuer à Dieu une faiblesse déplorable que de le rendre jaloux de ses propres dons et des lumières qu'il répand sur ses créatures : car que sont les Saints et la Sainte Vierge, que l'ouvrage de sa main et de sa grâce ? Si le soleil était animé, il n'aurait point de jalousie en voyant

« la lune qui préside à la nuit », comme dit Moïse, par une lumière si claire, parce que toute sa clarté dérive de lui, et que c'est lui-même qui nous luit et qui nous éclaire, par la réflexion de ses rayons. Quelques hautes perfections que nous reconnaissons en Marie, Jésus-Christ pourrait-il en être jaloux, puisque c'est de lui qu'elle est découlée, et que c'est à sa seule gloire qu'elle se rapporte ? C'est une erreur misérable. Mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion, lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte, et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostôme, dont ils confessent eux-mêmes, je n'impose pas, que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables, qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Église catholique, nous aigrissent nous-mêmes contr'eux ; mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et contredisants, et nous inspirent, par la charité, un désir sincère de les ramener et de les instruire.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Quelques philosophes païens estimaient que la nature divine était inaccessible aux mortels, qu'elle ne se mêlait pas immédiatement et par elle-même dans les affaires humaines, où sa pureté, disaient-ils, se serait souillée, et que ne voulant pas que des créatures si faibles que nous pussent aborder son trône, elle avait disposé des médiateurs entre elle et nous, qu'ils appelaient pour cela des dieux mitoyens. Nous rejetons cette doctrine, puisque le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et ressemblance. Nous croyons qu'il nous avait faits dans notre première institution pour converser avec lui ; et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une



si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes ; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Ainsi nous ne doutons pas que les Saints, qui règnent avec Jésus-Christ, ne soient des intercesseurs agréables, qui s'intéressent pour nous. Parce que nous sommes chers à Dieu, tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres ; oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères ; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paraissent pas à nos yeux, notre foi nous les rend présents ; leur charité aussi en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire. Mais écoutez « une doctrine plus utile et plus excellente. » Les idolâtres adoraient des dieux coupables de mille crimes. On ne pouvait les honorer sans profanation, parce qu'on ne pouvait les imiter sans honte. Mais voici la règle du christianisme, que je vous prie de graver dans votre mémoire : Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore ; tout ce qui est l'objet de notre culte, doit être le modèle de notre vie.

Quand nous célébrons les Saints, est-ce pour augmenter leur gloire ? ils sont pleins, ils sont comblés : c'est pour nous inciter à les suivre. Ainsi, à proportion, quand nous les honorons pour l'amour de Dieu, nous nous engageons à les imiter. C'est la tradition et la doctrine constante de l'Église catholique, que la partie la plus essentielle de l'honneur des Saints, c'est de savoir profiter de leurs bons exemples. En vain nous célébrons les martyrs, si nous ne tâchons de nous conformer à leur patience. Il faut être pénitent et mortifié

comme les saints confesseurs, quand on célèbre la solennité des saints confesseurs; il faut être humble, pudique et modeste comme les vierges, quand on honore les vierges, et surtout quand on honore la Vierge des vierges.

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez d'être heureusement adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses fidèles imitateurs, si vous voulez être ses dévots. Vous récitez cet admirable cantique, que la Sainte Vierge a commencé en ces termes : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. » Quand nous récitons son cantique, imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise : « Que l'âme de Marie soit en nous tous pour glorifier le Seigneur; que l'esprit de Marie soit en nous pour nous réjouir en Dieu. » Nous admirons tous les jours cette pureté virginale, qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sachez, dit le même Père, que toute âme chaste et pudique qui conserve sa pureté et son innocence, conçoit la Sagesse éternelle en elle-même, et qu'elle est remplie de Dieu et de sa grâce à l'imitation de Marie. »

On aime à avoir les portraits et les caractères des personnes illustres. Qui me donnera des traits assez délicats pour représenter les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Les peintres hasardent tous les jours des images de la Sainte Vierge, qui ressemblent à leurs idées, et non à elle. Le tableau que je trace aujourd'hui, et que je vous invite de copier dans votre vie, est tiré sur l'Évangile; et il est fait, si je l'ose dire, après le Saint-Esprit même. Mais remarquez que cette même écriture ne s'occupe pas de nous faire voir les hautes communications de la Sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un modèle d'un usage commun et familier. Donc le caractère essentiel de la bien-

heureuse Vierge, c'est la modestie et la pudeur : elle ne songeait ni à se faire voir, quoique belle ; ni à se parer, quoique jeune ; ni à s'agrandir, quoique noble ; ni à s'enrichir, quoique pauvre : Dieu seul lui suffit et fait tout son bien. Combien est-elle éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui se veulent aussi faire regarder par leurs mines et leurs façons affectées ? Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes, qu'elle est même troublée à l'aspect d'un ange. « Elle fut donc troublée, dit l'historien sacré, à la parole de l'ange, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Mais remarquez ces paroles : Elle est troublée et elle pense ; elle est toujours sur ses gardes, et la surprise n'étouffe pas en son âme, mais plutôt elle y éveille la réflexion. « Ainsi sont faites les âmes pudiques ; on les voit toujours craintives, jamais assurées ; elles tremblent où il n'y a rien à appréhender, afin de trouver la sûreté dans le péril même ; elles soupçonnent partout des embûches, et craignent moins les injures que les complaisances, moins ce qui choque que ce qui plaît, moins ce qui rebute que ce qui attire. »

Mais admirez qu'elle pense, et qu'elle ne parle pas ; elle n'engage pas la conversation, elle ne s'épanche pas en discours et en questions curieuses, inutiles. Où sont celles qui se piquent de tirer le plus intime secret des cœurs, et de pénétrer ce qu'il y a de plus caché ? Qu'elles apprennent de Marie à être attentives, et non curieuses et inquiètes ; à veiller au dedans, plutôt qu'à se répandre au dehors. Elle parle toutefois quand la nécessité l'y oblige, quand le soin de sa chasteté le demande. On lui propose d'être Mère du Fils du Très-Haut : quelle femme ne serait point touchée d'une fécondité si glorieuse ? « Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être toujours vierge ? » Elle est prête à refuser

des offres si glorieuses et si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu. Elle n'est point flattée de cette gloire ; et plus touchée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté, qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est, pour ainsi dire, à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu même ! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance.

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur ; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. « Il a, dit-elle, regardé la bassesse de sa servante. » Bien loin de se regarder comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine sainte Élisabeth ; et plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que de considérer les siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente. Elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit. Partout ailleurs elle écoute, et garde un humble silence. « Elle conserve tout en son cœur. » Ainsi elle condamne tous ceux qui ne se sentent pas plus tôt le moindre avantage, qu'ils fatiguent toutes les oreilles de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont mérité, et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trou-

ver la vraie gloire sans le secours de la renommée dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est cette Vierge dont vous ne serez jamais les dévots si vous n'en êtes les imitateurs. Dressez en son honneur une image sainte , soyez vous-mêmes son image. « Chacun, dit saint Grégoire de Nysse , est le peintre et le sculpteur de sa vie. » Formez la vôtre sur la Sainte Vierge, et soyez de fidèles copies d'un si parfait original. Marie avouera que vous l'honorez , quand vous imitez ses vertus ; elle priera pour vous, quand vous serez soigneux de plaire à son Fils ; et vous plairez à son Fils quand il vous verra semblables à la Mère qu'il a choisie. Voulez-vous être dévots à la Sainte Vierge , en sorte que cette dévotion vous soit profitable ? Soyez chastes , soyez droits , soyez charitables ; faites justice à la veuve et à l'orphelin , protégez l'oppressé , soulagez le pauvre et le misérable.

Je loue Dieu de ce qu'il nous a fait la grâce d'établir une dévotion sincère à la Sainte Vierge sur des maximes qui me semblent si chrétiennes. Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements qui doivent nous donner une grande confiance sur l'intercession de la Vierge , ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter : car vous devez avoir reconnu que la dévotion de la Sainte Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Car ne pensez pas qu'elle admette tout le monde indifféremment au nombre de ses enfants : il faut passer par une épreuve bien difficile avant que de mériter cette qualité. Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie , lorsque quel qu'un des fidèles l'appelle sa Mère ? Elle l'amène en présence de notre Sauveur : Ça , dit-elle , si vous êtes mon Fils , il faut que vous ressembliez à Jésus , mon bien-aimé. Les enfants , même parmi les hommes , portent souvent

imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères : la bienheureuse Marie est entièrement possédée du Sauveur Jésus : c'est lui seul qui domine en son cœur , lui seul règne sur tous ses désirs , lui seul occupe et entretient toutes ses pensées ; elle ne pourra jamais croire que vous êtes ses enfants , si vous n'avez en votre âme quelque linéament de son Fils. Que si , après vous avoir considérés attentivement , elle ne trouve sur vous aucun trait qui ait rapport à son Fils , ô Dieu ! quelle sera votre confusion , lorsque vous vous verrez honteusement rebutés de devant sa face , et qu'elle vous déclarera que n'ayant rien de son Fils , et ce qui plus horrible , étant opposés à son Fils , vous lui êtes insupportables !

Au contraire , elle verra une personne , descendons dans quelque exemple particulier , qui pendant les calamités publiques , considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités , en ressent son âme attendrie , et ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable , élargit en même temps ses mains pour le soulager. Oh ! dit-elle incontinent en soi-même , il a pris cela de mon Fils , qui ne vit jamais de misérable qu'il n'en eût pitié. « J'ai compassion de cette troupe , » disait-il , et à même temps il leur faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance , qu'il multiplie même par un miracle , afin de les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage ; quand il est devant Dieu , c'est avec une action toute recueillie ; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu , il ne cherche point de vaines défaites , il s'y porte incontinent avec cœur. Oh ! qu'il est aimable ! dit la bienheureuse Marie ; ainsi était mon Fils , lorsqu'il était en son âge , toujours recueilli devant Dieu : dès l'âge de douze ans , il quittait parents et amis , pour aller vaquer ,

disait-il, aux affaires de son Père. Surtout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté très-entière ; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents ; Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices. Parlez-lui d'une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme ; vous verrez incontinent qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà un enfant de la Vierge : comme elle s'en réjouit ! comme elle s'en glorifie ! avec quelle joie elle le présente à son bien-aimé, qui est, par-dessus toutes choses, passionné pour les âmes pures.

Allez donc à cette Mère incomparable : croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils : elle vous considérera comme « la chair de sa chair, et comme les os de ses os, » ainsi que parle l'apôtre, comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé ; et pour dire quelque chose de plus, elle vous regardera comme autant de Jésus-Christ sur la terre : l'amour qu'elle a pour son Fils sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous, et partant ne craignez point de l'appeler votre mère : elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande.

## XV

### HOMMAGES RENDUS A LA SAINTE VIERGE.

« Et voilà que dès ce jour toutes les générations me proclament bienheureuse. »

Cette prophétie de la Sainte Vierge, l'unique que la sainte Écriture nous ait conservée d'elle, a reçu son accomplissement dès le moment qu'elle a été proférée. « Bienheureuse vous qui avez cru, » lui disait sainte-Élisabeth, à l'instant où Marie ouvrait la bouche pour laisser échapper dans son

sublime cantique l'expression des sentiments dont son cœur était plein. » Bienheureux le sein qui vous a porté, et bienheureuses les mamelles qui vous ont allaité ! » s'écriait cette femme du peuple témoin des miracles de Jésus.

Dès lors, et de siècle en siècle, le concert de louanges qui entoure la Sainte Vierge ne cesse pas de résonner. Dans tous les temps, dans tous les lieux, Marie est saluée comme la plus élevée en dignité, en gloire, en félicité, en puissance, de toutes les créatures intelligentes que Dieu a formées. Non-seulement les générations qui se sont succédé sur la terre depuis l'établissement de la religion chrétienne ont chanté à l'envi la gloire de Marie, mais les plus grands et les plus saints personnages se sont plu à faire éclater dans leurs écrits les vertus et les prérogatives de la Mère de Dieu. Depuis que les chrétiens ont pu bâtir des temples, ils en ont élevé pour les dédier à Marie; dans chaque église, on trouve au moins un autel qui lui est consacré. Chaque contrée possède un lieu plus spécialement favorisé par la manifestation du pouvoir secourable de la bienheureuse Vierge, et les hommages des populations y sont apportés par d'innombrables pèlerins. Loin de s'affaiblir, ces témoignages de la vénération des fidèles envers Marie semblent prendre chaque jour un accroissement nouveau, et vérifier de plus en plus la prophétie de Marie, à mesure qu'il s'écoule plus de siècles depuis qu'elle a été prononcée.

En terminant ce livre que nous avons extrait des œuvres de Bossuet, pour rendre accessibles à tous les hautes pensées que la divine gloire de Marie a inspirées à ce grand génie, nous avons cru devoir y joindre quelques citations empruntées à divers Pères de l'Église ou à des écrivains illustres de toutes les époques. Les écrits qui ont pour objet la Sainte Vierge sont sans nombre : on en compte déjà plus de quarante mille, et l'on est loin de les avoir énumérés



tous. Dans ce concert qui monte vers le trône glorieux où Jésus a fait asseoir sa divine Mère, et d'où elle ne cesse de répandre sur les hommes les grâces que son Fils fait passer par son canal, quelques voix plus mélodieuses, plus éclatantes, ou plus pures se sont élevées, et on entendra volontiers quelques-uns de leurs accents.

Origène.

Marie ne fut jamais infectée par le souffle empoisonné du serpent.

S. Cyprien.

Marie participait avec les autres à la nature humaine, mais non à la faute originelle.

S. Ephrem.

De Marie est sorti l'astre le plus splendide.

Je vous salue, étoile très-brillante d'où est sorti le Christ.

O Marie, vous avez été vraiment la tige de Jessé, et votre Fils est la fleur qui en est sortie.

Marie, très-glorieuse médiatrice entre Dieu et les hommes.

Marie, port très-tranquille, et libératrice après laquelle soupirent avec ardeur ceux qu'agitent les flots et les tempêtes.

Marie, notre Souveraine, fut absolument étrangère à toute souillure et à toute tache du péché.

Marie, échelle céleste par laquelle Dieu est descendu vers nous.

S. Basile.

Le grand mystère de la maternité divine surpasse tout ce que l'on en peut penser et dire.

S. Jérôme.

Personne ne peut douter que tout ce que l'on rend de justes hommages à la Mère de Dieu ne se rapporte entièrement à la gloire et à la louange de Dieu lui-même.

S. Jean Chrysostôme.

Ceux qui sont battus par la tempête trouvent en Marie une ancre et un port très-assurés.

Quoi de plus saint que Marie ? Ni les chérubins ni les séraphins, rien parmi les créatures, soit visibles, soit invisibles.

S. Augustin.

Marie, réparatrice du genre humain.

Ce n'est pas à tort que Marie est exceptée de quelques lois générales, étant si fort élevée au-dessus des autres par la prérogative d'une si haute dignité.

Que dirai-je à votre louange, ô bienheureuse Vierge, moi doué d'un esprit si médiocre, puisque tout ce que je pourrai dire de vous sera toujours infiniment au-dessous de votre excellence et de votre mérite?

C'est pour moi un sujet de vénération profonde, et qui émeut mes entrailles d'un saint respect, que d'avoir à parler, ô Dieu! de la Mère de votre Fils, qui seule, a mérité de recevoir en elle le Dieu qu'elle devait enfanter homme, de devenir le trône de Dieu et le palais du Roi éternel, se-

lon que vous nous l'avez enseigné par tous vos saints patriarches , prophètes et apôtres , en tant de figures et de discours sur lesquels notre foi et notre certitude s'appuient ; parce que jamais vous n'avez trompé , et que vous n'auriez pas commencé à nous tromper et à nous laisser tromper , en nous montrant votre Fils coéternel à vous et consubstantiel , devant s'incarner et s'étant incarné dans le sein de la Vierge , de laquelle a pris chair celui qui avec vous a créé tous les êtres corporels qui sont dans la nature , qui en est l'auteur , le gouverneur et le Dieu. D'elle il a pris notre nature , comme de vous son origine , votre Saint - Esprit ayant sanctifié , purifié et consacré en elle un sein humain pour la conception de votre Fils , merveilleux effet de grâce et de dignité que le cœur ne saurait concevoir et que la langue tenterait en vain d'exprimer. Telle en effet a été cette conception , tel a été cet enfantement qu'il convenait à un Dieu , à un Dieu qui venait racheter ceux qu'il avait voulu créer ; créer par sa puissance , racheter par son humilité : humilité dont il a pris la nature sainte d'un corps sanctifié , la nature immaculée d'un sein immaculé ; grâce ineffable de sanctification qu'en vue de sa conception il lui avait accordée , et que sa conception ni sa naissance ne lui ont ôtée. Par lui je vous supplie , Seigneur , puisque c'est par lui que vous accordez tout bien , et que vous le choisissez pour l'accorder , je vous supplie de m'accorder que , sans offenser une telle sainteté , je parvienne à en parler ; et que , ne le pouvant entièrement , ce qui est impossible à toute langue humaine , en partie du moins , j'en expose le sujet comme il est. Qu'il résonne donc comme de lui-même : que sa profonde richesse retentisse richement , son éminente sainteté saintement , et son estimable valeur fidèlement dans cet ouvrage. Et comme cela excède la raison humaine , que votre Esprit soit avec moi et qu'il m'initie à toute la vérité qu'il

faut dire. Enfin , comme j'ai à répondre à une attente de profondeur et de sublimité que je ne pourrais atteindre , je supplie mon lecteur pieux , qu'il veuille bien , lui aussi , prier pour moi. Que si , sur quelques points , je lui parais au niveau de mon sujet , que sa reconnaissance en rapporte le don à Dieu ; que si , trop souvent , je suis au-dessous , qu'il compatisse à mon insuffisance , parce que , si grande qu'elle soit , elle ne saurait accuser ma bonne volonté.

Fais pénétrer nos prières dans le secret de l'audience , et rapporte-nous-en l'antidote de la réconciliation. Que par toi devienne recevable ce que par toi nous introduisons ; devienne accordable ce que d'un cœur confiant nous demandons. Prends ce que nous offrons : donne-nous en retour ce que nous sollicitons , parce que tu es l'unique espoir des pécheurs , et qu'en toi , bienheureuse Marie , est l'attente de notre grâce.

S. Hilaire d'Arles.

O Marie , c'est de vous que Jésus-Christ a reçu le sang qu'il devait verser pour nous.

S. Pierre Damien.

Par Marie , le Roi des cieus s'est abaissé jusqu'à la terre , et l'homme abattu et humilié , s'est relevé de terre pour monter jusqu'au ciel.

Ce corps qu'elle a engendré et porté dans son sein , qu'elle a enveloppé de langes , qu'elle a nourri de son lait avec des soins et des tendresses si maternelles , c'est ce même corps que nous recevons à l'autel ; c'est son sang que nous buvons au sacrement de notre rédemption. Quelque louange que nous lui puissions donner , elle est au-dessous de ses mérites , puisque c'est elle qui nous a préparé dans ses

chastes entrailles cette chair très-pure qui nous nourrit. Ève nous a donné un fruit qui nous a privés du festin éternel ; Marie nous en a donné un qui nous ouvre le ciel et nous fait asseoir au festin de la gloire.

S. Anselme.

Les apôtres ont appris toute vérité par la révélation du Saint-Esprit ; Marie cependant pénétrait incomparablement plus avant dans les profondeurs de la vérité.

Si c'est en faveur des pécheurs que Marie est devenue Mère de Dieu, comment l'énormité des péchés pourra-t-elle faire désespérer du pardon ?

Jamais personne ne goûta comme Marie combien le Seigneur est doux.

Bénié par-dessus toutes les femmes bénies, choisie de préférence entre toutes les âmes les plus privilégiées, Marie les surpasse encore toutes en beauté, en grâce et en gloire.

Il appartient à Jésus-Christ, comme juge, de punir ; à Marie, comme avocate, d'avoir toujours compassion du pécheur.

On peut dire que, de même que Dieu, produisant toutes choses par sa puissance, en est le Père et le Dieu, Marie, réparant toutes choses par ses mérites, en est la Mère et la Dame.

Dieu, en effet, est le Seigneur de toutes choses, en les constituant chacune en sa nature par son commandement, et Marie en est la Dame, en les restituant dans leur dignité première par cette *grâce* qu'elle a méritée.

Et de même que Dieu a engendré de sa substance Celui par qui il a donné l'origine à toutes choses : de même, la Bienheureuse Vierge Marie, de sa chair immaculée, a enfanté Celui qui a restitué à toutes choses l'honneur de sa première condition.

Pareillement, de même qu'aucune espèce d'êtres ne subsiste que par le Fils de Dieu, de même personne n'est racheté de la damnation encourue que par le Fils de Marie.

Qui donc, pesant attentivement toutes ces choses d'un sens droit et d'un cœur sincère, ne percevra pas pleinement l'excellence de cette Vierge par qui la nature des choses a recouvré des biens inestimables, par qui le monde a reçu la grâce insigne d'être redressé d'une déviation si profonde?

Qui, dis-je, considérant de l'œil de l'esprit une grâce si merveilleuse et si inouïe, ne sera pas saisi d'admiration, jusqu'à rester muet et interdit dans la contemplation d'une si grande chose ?

S. Bernard.

C'est la gloire spéciale de Marie qu'elle ait mérité d'avoir en commun avec Dieu le Père, un seul et même fils.

Le baume précieux de l'Esprit-Saint s'est répandu dans le cœur de Marie avec tant d'abondance et de plénitude qu'il en déborde avec profusion de toute part.

Dieu, voulant racheter le genre humain, a placé tout entier en Marie le prix destiné à notre rédemption.

La violence de votre douleur, ô Marie, était en proportion de la grandeur de votre amour.

Dans les autres martyrs, le sentiment des souffrances fut adouci par l'ardeur de l'amour divin : dans Marie, au contraire, plus cet amour était vif, plus il augmenta l'intensité de sa douleur.

Oui vraiment, ô sainte mère, le glaive de douleur a transpercé votre âme.

Ce que fit la lance dans la chair de Jésus-Christ, les angoisses maternelles le firent dans le cœur de Marie.

Marie accordera toujours ses dons aux hommes, puisque, ni le pouvoir, ni la volonté de donner ne pourront jamais lui manquer.

On croit avec raison que Marie ouvre les trésors inépuisables de la bonté divine, à qui elle veut, quand elle veut et comme elle veut.

C'est avec raison que les yeux de toute la nature se tournent vers Marie, parce que Dieu a créé de nouveau en elle, par elle et d'elle, tout ce qu'il avait créé.

Rien ne saurait être plus saint que Marie, qui est devenue la Mère de la sainteté même.

O bienheureuse Vierge, que celui-là ne parle plus de votre miséricorde qui se souviendra de vous avoir invoquée vainement dans ses nécessités !

Qui pourrait, ô Vierge bénie, mesurer la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de votre miséricorde ?

Honorons donc de toute l'étendue de nos cœurs, de toute l'affection de nos entrailles, de toute l'ardeur de nos vœux, cette Marie par qui Dieu a voulu nous faire tout avoir ; a voulu, dis-je, mais uniquement pour nous. En tout et partout, en effet, Providence des misérables, elle rassure notre trouble, elle excite notre foi, elle renforce notre espérance, elle dissipe notre défiance, elle enhardit notre timidité. Tu redoutais, ô homme, d'approcher du Père ; effrayé au seul son de sa voix, tu te cachais dans le feuillage : il t'a donné Jésus pour médiateur. Que ne peut auprès d'un tel Père obtenir un tel Fils ? Est-ce que tu tremblerais même auprès de lui ? Il est ton frère, il est ta chair, ayant tout éprouvé, sauf le péché, pour être miséricordieux en tout. Mais peut-être, en ce frère même, tu redoutes la Majesté divine, parce que, bien qu'il se soit fait homme, il est cependant resté Dieu. Veux-tu avoir aussi un avocat auprès de lui ? tu n'as qu'à recourir à Marie. En Marie, en effet, il n'y a que la pure humanité, quelque singulière que soit la prérogative à laquelle elle a été élevée. N'en doute pas, elle sera écoutée par égard pour sa maternité. Le Fils exaucera la Mère et

le Père exaucera le Fils. C'est là l'échelle des pécheurs, c'est là ma plus grande confiance, c'est là toute la raison de mon espoir.

Réjouis-toi, Adam, notre père; mais plus encore, ô Ève, notre mère, réjouis-toi : comme vous avez été les auteurs de tous les humains, vous en avez été aussi les parricides, et comble d'infortune ! les parricides, avant d'en être les auteurs. Mais tous deux, dis-je, consolez-vous dans votre fille et dans une telle fille : toi surtout, par qui le mal s'est d'abord introduit, et dont l'opprobre s'est étendu à tout ton sexe. Le temps approche où cet opprobre va être enlevé, et où l'homme n'aura plus lieu de s'en prendre à la femme... Pour s'excuser impudemment, il n'a pas hésité à charger la femme, disant : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté de ce fruit et j'en ai mangé... Change désormais cette excuse criminelle en action de grâce, et dis : La femme que vous m'avez donnée m'a présenté le fruit de vie, et j'en ai été régénéré.

S. Antoine de Padoue.

Le nom de Marie est la plus douce mélodie pour l'oreille, la jubilation la plus suave dans la bouche.

S. Thomas d'Aquin.

En Marie se trouve tout espoir de vie et de vertu.

Cette abondance de grâces est telle que non-seulement Marie en est remplie, mais qu'elle a de quoi en répandre sur tous les hommes, *non solum in se, sed etiam quantum ad refusionem in omnes homines*. C'est beaucoup, que chaque Saint ait eu autant de grâces qu'il en faut pour sauver plusieurs personnes; mais s'il en avait autant qu'il en est nécessaire pour le salut de tous les hommes, ce serait la



plus grande de toutes les plénitudes : c'est cette plénitude qui se rencontre dans Jésus-Christ et dans sa bienheureuse Vierge, *et hoc est in Christo et in beata Virgine* (dans le Christ comme source, et dans la Sainte Vierge comme réservoir) ; car, dans tout danger, vous pouvez trouver par elle le salut ; dans tout combat, l'assistance. C'est pourquoi cette glorieuse Vierge a dit elle-même : *En moi est toute l'espérance de la vie et de la vertu.*

S. Bonaventure.

L'odeur de la céleste grâce sortant du sein de Marie s'est répandue sur toute la terre.

Marie est la fontaine céleste qui arrose la terre des eaux de la charité.

Marie est cette étoile nécessaire pour nous guider au milieu des flots de la vie présente.

Que ferions-nous, malheureux, dans la nuit de ce monde, si nous n'avions Marie pour colonne lumineuse ?

Les ennemis visibles craignent moins la plus nombreuse et la plus formidable armée que les puissances de l'air ne redoutent le nom seul et la protection de Marie.

Les puissances de l'air se dissipent comme la cire se fond à la chaleur du feu, lorsqu'elles rencontrent une âme qui leur oppose le souvenir de Marie, sa dévotion à l'invoquer, son zèle à l'imiter.

Il faut croire qu'au premier instant de la conception de Marie, le Saint-Esprit la racheta du péché originel, et l'en préserva par une faveur spéciale.

Comment ma science si mince et mon esprit si plein de ténèbres, pourraient-ils trouver des louanges dignes de Marie ?

Jean Gerson.

Si donc notre adversaire et accusateur Satan voulait nous charger en quelque manière, dit Jean Gerson, nous t'avons, toi, Patronne toute clémente; toi, Avocate pleine de sagesse; toi, Auxiliatrice très-puissante, Vierge-Mère, que toute l'Église acclame Reine de la miséricorde et notre avocate! — Je vais donc à toi avec confiance, parce que tu es notre sœur, la mère de la grâce, la reine de la miséricorde, qui défends les causes de cette juridiction et de ce ressort.

Marie est plus distante en dignité et en gloire du Séraphin que celui-ci ne l'est du Chérubin et de toute la milice céleste; elle constitue à elle seule une hiérarchie qui est immédiatement la seconde au-dessous de la Trinité du Dieu suprême.

S. Bernardin de Sienne.

Nous devons toujours fixer nos regards sur la Vierge Marie comme sur le modèle et l'exemplaire de la vie chrétienne.

Le Cardinal de Bérulle.

Contemplant ce conseil et cette œuvre, permettez-moi, Seigneur, de vous adresser mes vœux et mes élévations, sur cette qualité que vous établissez au ciel et sur la terre de Mère du Très-Haut, et qu'en mes dévotions et pensées, je suive votre conduite admirable en cette œuvre. Car vous y associez à vous-même la Très-Sainte Vierge, vous l'élevez à opérer avec vous, et à opérer l'Œuvre de vos œuvres; et comme vous associez une *nature humaine* à l'une de vos personnes divines, vous voulez aussi associer une *personne humaine* à l'un de vos œuvres divins. Contemplant donc cet œuvre, ô Trinité sainte, et y trouvant cette Vierge en société avec vous, je la contemple et révère après vous,

et je la contemple et révère comme la *Personne* la plus haute, la plus sainte, et la plus digne de votre grandeur et amour, qui sera jamais : je la contemple et révère comme Celle qui surpasse en hautesse, en dignité et en sainteté toutes les *personnes* humaines et angéliques, même considérées toutes ensemblement.

O grandeur de cette humble naissance du Fils de Dieu ! ô société honorable de la Vierge et du Père éternel au point de leur autorité sur Jésus ! Ne respecterons-nous point deux pouvoirs si conjoints ? Ne servirons-nous pas, bien que différemment, et la Majesté du Père et la Majesté de la Mère ; deux Majestés si saintes, si semblables ? Ne dépendrons-nous pas volontiers de deux puissances si élevées, qui ont un même objet pour sujet, et un même moment et mystère pour origine de leur puissance ? O grandeur de Marie ! vous êtes Mère de celui dont le Saint-Esprit (sans défaut toutefois) n'est pas Père. Vous êtes Mère de celui dont le Père seul entre les personnes divines est Père : Et le Père éternel qui vous devance une éternité en la production de son Fils, ne vous devance pas d'un seul moment en l'exercice de son autorité sur lui. Et en vous et dans vos flancs commence ainsi la première puissance sur un si digne sujet, et la plus haute, la plus digne, la plus souhaitable puissance que le Père éternel aura jamais, qui est la puissance sur son Fils incarné. — Car, reprend excellemment l'éloquent et pieux cardinal, il n'est entré en l'usage de cette puissance que par ce divin mystère. Mystère auquel Dieu, qui ne peut s'agrandir en soi-même, s'agrandit en son œuvre, qui le rend Dieu pour jamais de Celui dont il est Père de toute éternité. Mystère qui par ce moyen rehausse et agrandit l'état et la couronne du Père éternel, d'une dignité infinie. Car ce n'est comme rien à Dieu de commander aux créatures ; mais commander à un

sujet si digne, qu'il est infini en sa dignité, qu'il est Dieu en sa nature, qu'il est Fils unique de Dieu en sa personne; c'est chose digne de Dieu même : son pouvoir et son commandement ne peuvent monter plus haut, et son domaine est rempli de toute la grandeur et dignité qui lui peut appartenir. O grandeur ! ô abîme ! ô bonté du Père qui ne veut point réserver à soi seul cette nouvelle puissance, et qui la communique à cette Vierge sainte, par qui il l'acquiert. Et des esprits faibles et peu connaissant les Mystères de Dieu, ne voudront pas entrer en servitude au regard de Celle avec laquelle le Père éternel semble partager sa qualité, sa puissance et son autorité sur son Fils ! Laissons ces esprits en leurs basses pensées.

Bourdaloue.

Dieu voulait se communiquer à l'homme, mais d'une manière étonnante, et qui devait même surpasser l'intelligence de l'homme; savoir, par la voie incompréhensible de l'incarnation de son Verbe. Parlons plus simplement et plus clairement. Dieu voulait que ce Verbe, que ce Fils du Très-Haut vint au monde revêtu de notre chair; qu'il fût homme comme nous, et, à l'exclusion du péché, parfaitement semblable à nous. Pour cela il cherchait une vierge, qui pût en qualité de mère coopérer à l'accomplissement de ce grand dessein; une vierge selon son cœur, et en qui il trouvât ce fonds d'humilité indispensablement requis pour en faire le temple vivant où devait habiter neuf mois entiers la plénitude de la divinité. Au moment qu'il fallut venir à l'exécution de l'ouvrage qu'il s'était proposé, il jeta les yeux sur Marie; et Marie seule, entre les femmes, lui parut dans l'état de cette humilité parfaite qu'il demandait. C'est pour cela, dit saint Augustin, qu'il la choisit préférablement à toutes les autres, et qu'il l'honora de la plus éminente de

toutes les grâces , qui était celle de concevoir un Dieu , parce qu'elle était sans contestation et sans exception la plus humble des servantes de Dieu. Voilà , dis-je , en deux mots , le mystère que nous célébrons. Mais , pour votre édification et pour la mienne , permettez-moi de vous le développer.

Non , Chrétiens , quand Dieu choisit Marie pour l'élever à la maternité divine , il ne considéra en elle ni la grandeur de sa naissance , ni les talents de son esprit , ni les perfections de son corps , ni tous les autres avantages dont il l'avait , comme Créateur , si libéralement pourvue. Il est vrai : Marie , même selon le monde , était la plus accomplie de toutes les créatures. Issue de David et de tant d'autres rois qu'elle comptait parmi ses ancêtres , elle avait hérité de toute leur gloire : douée des qualités naturelles qu'elle avait reçues de Dieu , elle était , comme parle saint Bernard , le chef-d'œuvre de tous les siècles , et nulle des filles d'Israël ne lui fut jamais comparable dans le merveilleux assemblage de ces grâces extérieures et éclatantes dont elle se trouvait enrichie. Car c'est d'elle à la lettre qu'on pouvait bien dire : *Multæ filia congregarunt divitias , tu supergressa es universas*. Mais rien de tout cela précisément n'engagea Dieu au choix qu'il fit d'elle pour être la mère du Messie , et pour donner au monde le Rédempteur. Je dis plus , et ceci est encore plus digne de vos réflexions. Ce qui décida en faveur de Marie , ce qui détermina Dieu à lui donner la préférence de cette auguste maternité , ce ne fut pas même absolument ni en général le mérite de sa sainteté. Je m'explique : Marie , pour être mère de Dieu , devait être sainte ; mais toute espèce de sainteté n'aurait pas suffi. Il fallait pour cela une sainteté d'un caractère particulier , qui disposât Marie à être la mère d'un Dieu incarné ; c'est-à-dire la mère d'un Dieu qui s'anéantissait en devenant son fils et

se faisant homme. Or ce caractère ne pouvait être que l'humilité ; et si l'humilité n'avait pas été la vertu prédominante de cette Vierge , quand elle eût eu d'ailleurs tous les mérites et toute la sainteté des anges , Dieu ne l'aurait pas choisie. Par où donc entre toutes les vierges se distinguait-elle devant ce Dieu de majesté ? C'est elle-même qui nous l'apprend : par la connaissance qu'elle eut de sa bassesse , et par l'aveu qu'elle en fit. Or cet aveu de sa bassesse ne fut qu'une expression vive et affectueuse de l'humilité de son cœur. Oui , dit-elle dans ce sacré cantique qui , selon la pensée de saint Ambroise , fut comme l'extase de son humilité , mais de son humilité glorifiée ; on m'appellera bienheureuse , et je le suis en effet ; car le Tout-puissant a fait en moi de grandes choses : et pourquoi les a-t-il faites ? parce qu'il n'a pas dédaigné la bassesse de sa servante , et qu'il a eu égard au sentiment qu'elle en avait. Cela seul m'a attiré non-seulement ses bénédictions et ses grâces , mais sa personne et sa divinité même.

Dieu , prêt à se faire homme , obligea l'Ange à s'humilier devant cette Vierge ; et lui-même , tout Dieu qu'il est , par un honneur anticipé qu'il veut bien lui faire comme à sa future mère , il commence en quelque sorte à dépendre d'elle , puisque dans la plus importante négociation il demande son consentement. Ne vous en étonnez pas , poursuit saint Bernard : c'est qu'en effet la pureté de cette Vierge était d'un mérite qui la rendait bien plus précieuse et plus estimable devant Dieu que celle des Anges. L'Ange qui saluait Marie était pur , il est vrai ; mais comment ? par nature et par un privilège de béatitude et de gloire ; mais Marie était vierge par choix , par vœu , par esprit de religion. La virginité de Marie était donc comme un sacrifice continuel qu'elle faisait à Dieu , une oblation de son corps qu'elle immolait comme une hostie vivante et agréable aux yeux de

Dieu , une consécration de sa personne qui devait être le sanctuaire et la demeure de son Dieu. Voyez avec quelle prudence et quelle circonspection elle conserve le trésor de sa virginité. Admirez la constance et la fermeté qu'elle témoigne pour ne le pas perdre. Deux devoirs des vierges chrétiennes , dont Dieu veut que Marie soit aujourd'hui le modèle. Écoutez-moi , et instruisez-vous. Un Ange se présente à elle , et elle se trouble. A peine a-t-il commencé à lui parler , que la crainte la saisit , qu'elle se sent intérieurement combattue de mille pensées. Si Marie eût été de ces personnes mondaines qui ne sont vierges que du corps sans l'être d'esprit , cette visite qu'elle recevait n'aurait eu rien pour elle de si surprenant ; et les louanges qu'on lui donnait , au lieu de l'étonner , l'auraient agréablement flattée. Mais la profession qu'elle a toujours faite de n'avoir , comme vierge , d'entretien particulier qu'avec Dieu ; la loi qu'elle s'est prescrite , et qu'elle a gardée , de fuir tout autre commerce , et de renoncer aux mœurs et aux usages du siècle profane ; son exacte et sévère régularité , son attention à ne se relâcher jamais sur les moindres bienséances , la possession où elle est d'une conduite irrépréhensible et à l'épreuve de la plus rigide censure , la pudeur et la modestie qui lui sont plus que naturelles ; l'opinion dont elle est prévenue , que les louanges données à son sexe et favorablement reçues , que les louanges même souffertes et écoutées tranquillement , sont le poison le plus contagieux et le plus mortel : tout cela lui cause un trouble qu'elle n'a pas honte de faire paraître , parce qu'être troublée de la sorte , c'est le véritable caractère d'une vierge fidèle à Dieu. Voilà sa prudence et sa vigilance : ajoutez-y sa constance et sa fermeté. On déclare à Marie qu'elle doit être la mère du fils qui sera éternellement roi , qui sera le Saint des saints , qui sera le Fils du Très-Haut , qui sera le Sauveur de tout le monde : et elle

demande comment cela se pourra faire , parce qu'elle est vierge par un engagement auquel ni la qualité de mère de Dieu ni celle de Reine du ciel et de la terre ne la feront jamais renoncer. Ah ! Marie, s'écrie là-dessus saint Augustin, c'est pour cela même que la chose se pourra faire , et qu'elle se fera , parce que vous ne comprenez pas comment elle est possible. Car si vous le compreniez de la manière que tout autre l'aurait compris , dès là vous seriez incapable d'être à Dieu ce que Dieu veut que vous lui soyez. Il a fallu que votre virginité parût en ce moment là vous rendre comme incrédule ; il a fallu que la proposition qu'on vous faisait d'être la mère de votre Dieu vous alarmât d'abord et vous troublât , afin que vous fussiez digne de l'être.

Un vierge mère de Dieu , et mère de Dieu selon la chair , c'est ce qui choqua autrefois la fausse piété des hérétiques , surtout de ce fameux Nestorius , patriarche de Constantinople. Cet homme , emporté par l'esprit d'orgueil , en abusant du pouvoir que lui donnait son caractère , osa disputer à Marie sa qualité de mère de Dieu : et dans cette vue y eut-il artifice qu'il n'employât , et déguisement dont il n'abusât pour couvrir ou pour adoucir la malignité de son erreur ? Car , suivant le rapport des Pères , tout ce qu'on peut d'ailleurs imaginer de titres spécieux et honorables , il les accorda à Marie, hors celui dont il était uniquement question. Il confessa qu'elle était la mère du Saint des saints , qu'elle était la mère du Rédempteur des hommes ; il convint qu'elle avait reçu et porté le Verbe de Dieu dans ses chastes entrailles , il se relâcha même jusqu'à dire qu'elle était la mère d'un homme qui dans un sens avait été Dieu , parce qu'il avait été spécialement uni à Dieu. Mais qu'elle fût absolument et sans restriction mère de Dieu , c'est sur quoi on ne put fléchir cet esprit incrédule et opiniâtre. Que fit l'Église ?



elle rejeta toutes ces subtilités ; et plus Nestorius s'obstinait à combattre ce titre de mère de Dieu , plus elle s'intéressa à le maintenir. Il ne s'agissait en apparence que d'un seul mot , et ce seul mot grec , qui signifie mère de Dieu , était le sujet de toutes les contestations. Mais parce qu'il est vrai , comme l'a sagement remarqué Saint Léon pape , que le chemin qui conduit à la vie est un chemin étroit , non-seulement pour l'observation des préceptes , mais encore plus pour la soumission aux vérités orthodoxes. L'Église prit la défense de ce seul mot avec toute la force et toute l'ardeur de son zèle. Elle assembla des conciles , elle fulmina des anathèmes , elle censura des évêques , elle n'épargna pas ceux qui tenaient les premiers rangs , elle les excommunia , elle les dégrada : pourquoi ? parce que dans ce seul titre de mère de Dieu était renfermé tout le mystère de l'incarnation du Verbe. Car c'est pour cela qu'on se fit comme un capital , et un point essentiel de religion , de croire que Marie était dans le sens le plus naturel mère de Dieu. Non pas que cette croyance fut nouvelle , puisque , selon saint Cyrille , toute la tradition l'autorisait , et que depuis longtemps Julien l'apostat l'avait reprochée aux chrétiens. Mais on voulut que cette créance , aussi ancienne que l'Église , fût désormais comme un symbole de foi ; et l'on arrêta dans le concile d'Éphèse que le titre de mère de Dieu serait un terme consacré contre l'hérésie nestorienne , comme celui de consubstantiel l'avait été dans le concile de Nicée contre l'hérésie arienne.

Marie mère de Dieu. Écoutez , ô homme ! s'écrie là-dessus saint Anselme ; contemple et admire. Le Père céleste avait un Fils unique et consubstantiel , mais il n'a pas voulu que ce Fils n'appartint qu'à lui seul ; et il en fait part à Marie , et elle est véritablement sa mère sur la terre , comme il est son Père dans le ciel. Pensée sublime , mais qui dans sa

sublimité n'exprime rien dont notre mystère ne nous fasse voir l'entier accomplissement. Ah ! mes Frères, disait saint Paul, je fléchis le genou devant le Père de Jésus-Christ mon maître, parce que c'est de lui que procède toute paternité, soit dans le ciel, soit sur la terre. Ainsi parlait le grand Apôtre ; et ne puis-je pas ajouter que je me prosterne en la présence de ce Père tout-puissant, pour le reconnaître non plus seulement comme auteur de toute paternité, mais comme principe de cette maternité divine que j'honore dans Marie ? Car quel prodige, Chrétiens, et quel autre que Dieu même a pu opérer ce miracle ? La virginité et la fécondité jointes ensemble ; une Vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu, avant tous les siècles, a produit dans l'éternité ; une mère, dit saint Augustin, devenue mère par la seule obéissance de son esprit, de même que le Père, dans l'adorable Trinité, est Père par la seule connaissance de ses infinies perfections. Qui jamais, avant Marie, entendit rien de pareil ? et si la foi ne nous l'apprenait pas, qui jamais l'eût cru, qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son Créateur, et que le Créateur pût devenir en quelque sorte l'ouvrage et la protection de sa créature ! Qui l'eût cru que Marie dût donner à un Dieu ce qu'il n'avait pas auparavant, et qu'un Dieu en dût recevoir une vie toute nouvelle ! Qui l'eût cru que le Verbe, par qui tout a été fait, dût être formé lui-même par une Vierge, et que par là cette Vierge s'acquittât, pour ainsi dire, envers lui du bienfait de la création ! Permettez-moi, Chrétiens, d'user de toutes ces expressions. Les Pères avant moi s'en sont servis, et ce serait une délicatesse mal entendue, d'avoir peine à parler comme eux, et d'omettre ces magnifiques éloges que la piété leur inspirait, et que la même piété nous doit rendre vénérables.

Ce qui me paraît plus surprenant, reprend l'archevêque

de Ravenne, c'est que le Verbe divin, qui dans le ciel ne dépend point du Père dont il est produit, ait voulu dépendre sur la terre de la mère en qui il s'est incarné. Que dis-je, mes chers auditeurs ? le Verbe dépendant, cela peut-il s'accorder avec la majesté de Dieu ? il faut bien le dire, puisque c'est une suite de la maternité de Marie. Dès là que je la reconnais pour mère de Dieu, non-seulement je puis, mais je dois reconnaître que ce Dieu-Homme a voulu dépendre d'elle ; qu'il lui a rendu des honneurs et une obéissance légitimes ; qu'il s'est soumis à son pouvoir ; et c'est aussi ce que l'Évangile nous a expressément marqué par ces courtes paroles : *Et erat subditus illis*. Paroles à quoi se réduit presque tout ce que nous savons de la vie mortelle du Sauveur jusqu'au temps de sa prédication. Mais encore, demande saint Bernard, de qui parlait l'évangéliste ? Est-ce Dieu, est-ce l'homme qui obéissait à Marie ? Dieu et l'homme tout ensemble, répond ce Père. Or voyez, poursuit-il, lequel des deux est plus digne de votre admiration, ou la soumission du fils, ou l'empire de la mère ? Car voici tout à la fois deux grands prodiges d'humilité, que Dieu soit dépendant d'une femme : « Et prodige de grandeur, qu'une femme commande à Dieu. »

On a blâmé comme indiscret le zèle des fidèles qui attribuaient à Marie des titres d'honneur qu'on prétend ne lui pas convenir : et moi j'avance et je soutiens que depuis que l'Église universelle, par le plus solennel de ses décrets, qui fut celui du concile d'Éphèse, a maintenu la Vierge, dont je défends ici la gloire, dans la possession du titre de mère de Dieu, que l'hérésiarque Nestorius lui disputait, il n'y a point de titre d'honneur qui ne lui convienne, ni de qualité éminente qu'on puisse sans indiscretion lui contester. Appliquez-vous, et vous en allez être convaincus. Car

puisqu'il s'agit surtout de la qualité de médiatrice et de réparatrice du monde , que les réformateurs de son culte voudraient lui ôter , voyons comment en a parlé saint Bernard : non point dans ces occasions et dans ces discours où il n'a pensé qu'à exalter Marie par les magnifiques éloges qu'il en a faits ; mais dans cette célèbre épître aux chanoines de Lyon , où raisonnant en théologien , et décidant à la rigueur , il a voulu nous marquer les bornes que doit avoir le culte que nous rendons à la mère de Dieu. Je me contenterai de traduire ses paroles , et je ne puis douter que vous n'en soyez touchés. Donnez , disait-il , donnez à Marie les justes louanges qui lui appartiennent , et souvenez-vous que la sainteté , pour être honorée , n'a besoin que de la vérité. Dites , par exemple , que Marie a trouvé pour elle et pour nous la source de la grâce ; dites qu'elle est la médiatrice du salut et la restauratrice des siècles : vous le direz avec raison , car c'est ce que toute l'Église publie ; et ce qu'elle chante tous les jours dans ses divins offices. Ceux à qui ces titres déplaisent oseront-ils s'inscrire en faux contre le témoignage de saint Bernard , et recuser un homme d'une si grande autorité parmi les Pères , et qui rapporte en fidèle historien ce que l'Église croyait de son temps , et ce qu'elle pratiquait ? Or voilà ce que j'appelle honorer judicieusement la Vierge , lui attribuer les qualités que toute l'Église lui attribue. On sait bien qu'il n'y a , pour parler ainsi , qu'un médiateur de rédemption : mais on est certain de ne point déroger à ses droits , quand on reconnaît avec l'Écriture , outre cet unique médiateur de rédemption qui est Jésus-Christ , d'autres médiateurs d'intercession ; et Marie entre ceux-ci ne doit-elle pas avoir la première place ? On sait que Jésus-Christ seul a racheté le monde par son sang ; mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu a été formé de la substance même de Marie , et par conséquent que Ma-

rie a fourni , a offert , a livré pour nous le sang qui nous a servi de rançon. Car c'est sur quoi toute l'Église s'est fondée pour la qualifier de médiatrice et de réparatrice des hommes. Ce serait donc encore par là une indiscretion ( je devrais peut-être user d'un terme plus propre et plus fort ) ; ce serait , dis-je , une indiscretion , de lui refuser ces titres glorieux et si solidement établis. Mais , sans raisonner davantage , il me suffit , reprend saint Bernard , que l'Église m'ait appris à honorer de cette manière la mère de Dieu : car ce que m'enseigne l'Église , ajoutait ce saint docteur , c'est à quoi je m'attache inviolablement , et de quoi je ne me départirai jamais. Tout ce qu'elle croit , je le crois ; et tout ce qu'elle pratique , je le veux pratiquer , et en le croyant , en le pratiquant sans distinction et sans restriction , je me tiens en assurance , puisqu'elle est l'oracle que je dois écouter surtout , et le guide infallible que je dois suivre.

Or , selon cette règle , nous ne craignons point d'être des dévots indiscrets de Marie , quand nous l'appelons notre médiatrice et notre réparatrice , quand nous disons qu'elle est pour nous une source de vie , qu'elle est dans cette terre d'exil notre consolation , qu'elle est au milieu de tous les dangers notre espérance : pourquoi ? parce que jusqu'à la fin des siècles , malgré le chagrin de l'hérésie , l'Église la réclamera et la saluera sous toutes ces qualités. Notre vie , comment ? après Dieu , et après Jésus-Christ ; notre consolation , comment ? après Dieu , et après Jésus-Christ ; notre espérance , comment ? après Dieu , et après Jésus-Christ. Peut-on sans indiscretion , et même sans malignité , nous soupçonner , ou plutôt soupçonner l'Église de l'entendre dans un autre sens ? Et parce qu'il est évident et incontestable que c'est là le sens de l'Église , et que nous n'en avons point d'autre , malgré la fausse délicatesse des censeurs de notre dévotion envers la mère de Dieu , nous

ne faisons point difficulté de l'appeler absolument notre vie, absolument notre consolation, absolument notre espérance. Oui, c'est ainsi que nous le chantons avec l'Église, et qu'on le chantera jusqu'à la dernière consommation des temps. Les ennemis de Marie passeront; mais l'Église leur survivra : l'Église après eux subsistera, et touchée des mêmes sentiments, elle dira toujours en s'adressant à la mère de son Époux et de son Sauveur : *Vita, dulcedo et spes nostra.*

Fénelon.

La Sainte Vierge, pauvre, selon sa condition, ennemie des plaisirs grossiers qui touchent les sens, obéissante, toujours humblement renfermée dans l'obscurité, accablée enfin de douleurs par les tourments de son divin fils, sa vie n'a été qu'un long et douloureux sacrifice, qui n'a fini que par sa mort. C'est ainsi, que Dieu détache du monde les âmes dont le monde n'est pas digne, et qu'il réserve toutes pour lui. C'est ainsi que la Providence conduit par un chemin de douleur la mère même du fils de Dieu. Apprenez, chrétiens, apprenez par l'autorité de cet exemple, ce qu'il faut qu'il vous en coûte pour être arrachés à la puissance des ténèbres, comme parle saint Paul; pour être transférés dans le royaume du fils bien-aimé de Dieu, c'est-à-dire pour n'être point aveuglés par l'amour des biens périssables, et pour vous rendre dignes des biens éternels.

Marie, fille de tant de rois, de tant de souverains pontifes, de tant d'illustres patriarches, comme le remarque saint Grégoire de Nazianze dans le poème qu'il a fait sur cette matière, Marie, destinée à être la mère du roi des rois, naquit dans un état de pauvreté et de bassesse : elle était fille de David, comme saint Paul l'assure aux Hébreux; par conséquent elle aurait dû profiter de cette illustre nais-

sance, elle aurait dû avoir part à la succession de la maison royale. Mais, depuis le retour de la captivité de Babylone, les terres de toutes les tribus étaient confondues, les partages faits par Josué ne subsistaient plus ; toutes les fortunes étaient changées dans cette révolution. Joachim et Anne , princes par leur naissance , étaient par leur fortune de pauvres gens. Au lieu de demeurer du côté de Bethléem , où la Sainte Vierge alla avec saint Joseph se faire enregistrer , parce , dit l'Évangile , que c'était leur pays , et qu'ils étaient de la famille de David ; au lieu , dis-je , de demeurer dans ces riches héritages de la tribu de Juda , ils demeuraient à Nazareth , petite ville de Galilée , dans le territoire de la tribu de Zabulon. Là ils vivaient comme étrangers , sans biens , excepté , dit saint Jean de Damas , quelques troupeaux et le profit de leur travail. Ainsi , profondément humiliée dès sa naissance , Marie fut donnée pour épouse à un charpentier. Ne doutons point qu'en cet état elle n'ait été occupée aux travaux qui nous paraissent les plus rudes et les plus bas. Représentons-nous (car il est beau de se représenter ce détail , que Dieu même n'a pas dédaigné de voir avec complaisance) , représentons-nous donc cette auguste reine du ciel toute courbée sous la pesanteur des fardeaux qu'elle portait ; tantôt employant ses mains pures à cultiver la terre à la sueur de son visage ; tantôt faisant elle-même les habits de toute la famille , selon la coutume des femmes juives ; tantôt allant puiser de l'eau pour tous les besoins domestiques , selon l'exemple des plus illustres femmes des patriarches ; tantôt apprêtant les doux repas que devaient faire avec elle son père , sa mère et son chaste époux. Qu'il est beau de la voir ainsi , dans ses humbles fatigues , mortifier son corps innocent , pour faire rougir les femmes chrétiennes de tous les siècles , par un exemple qui confond si bien leur vanité et leur délicatesse !

Marie, ce germe de bénédiction et de grâce, cette semence précieuse d'Abraham, d'où devait sortir le Sauveur des nations, avait été elle-même le fruit des prières et des larmes de ses parents après une longue stérilité. La piété de Joachim et d'Anne rendit à Dieu ce qui venait de lui, cette fille unique; ils la dévouèrent au temple, et cette offrande n'était pas sans exemple parmi les Juifs. Marie, ainsi donnée à Dieu dès sa plus tendre enfance, ne crut pas être à elle-même. Si elle s'engagea dans la suite à un époux mortel, ce ne fut que pour mieux cacher une vertu jusqu'alors inconnue. Alors, vous le savez, la stérilité des femmes était un opprobre parmi les Juifs. Leur gloire était de multiplier le peuple de Dieu, leur espérance était de voir sortir de leur race le fils de Dieu même. Marie, qui devait en être la mère, mais qui ne le savait pas, se propose avec joie la honte de la stérilité pour se conserver pure. Si bientôt un ange descend du ciel pour lui annoncer les desseins du Très-Haut, la présence de cet esprit sous une figure humaine étonne cette vierge craintive. Cette heureuse nouvelle qu'elle va devenir mère d'un Dieu alarme sa pudeur. Ne croyez pas que cet honneur, qui mit à ses pieds toutes les grandeurs de l'univers, puisse changer ni la simplicité de sa vie, ni la pauvreté de son état, ni l'obscurité dont elle goûte les douceurs. Elle accouche à Bethléem dans une étable, n'ayant pas de quoi se loger : mère pauvre d'un fils qui devait enrichir le monde entier de sa pauvreté, selon l'expression de l'apôtre. Elle fuit avec lui en Egypte, pour dérober ce précieux enfant à la persécution de l'impie Hérode; et dans sa fuite il ne lui reste pour tout bien que son cher Jésus. Dieu la console et la rappelle. Voilà enfin son fils arrivé à cet âge où sa souveraine sagesse devait éclater dans la région de l'ombre de la mort. Dès l'âge de douze ans il quitte sa mère pour les intérêts de son père. Bientôt



il ne reconnaît plus pour parents que ceux qui font la volonté de Dieu. Il déclare qu'heureuses sont, non les entrailles qui l'ont porté, non les mamelles qui l'ont nourri, mais les âmes qui l'écoutent, et qui gardent fidèlement la parole de Dieu. Il ne souffre plus qu'on admire les plus excellentes créatures que par rapport à lui. Par cette conduite si austère à la nature, il ne permet plus à sa mère même de s'attacher à lui que par les liens de la plus pure religion. Attentive à l'ordre des conseils de Dieu, comme l'Évangile dit qu'elle fut dès la naissance de ce fils, elle l'écoute, elle l'observe, elle l'admire, elle ne songe qu'à s'instruire dans un humble silence. Nous ne voyons point qu'elle ait fait des miracles : et qu'il est beau à elle de s'en être abstenue ! Nous ne voyons point qu'elle ait entrepris de communiquer aux autres la sagesse dont elle était pleine : que ce silence est grand, et que Marie est admirable dans les endroits mêmes de sa vie les plus obscurs et les plus inconnus ! Qui aurait pu mieux qu'elle se signaler par l'instruction et par les miracles, elle qui avait été la fidèle dépositaire de tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, elle qui était devenue la mère de la sagesse souveraine et de la vérité éternelle ? Elle ne pense néanmoins qu'à obéir, à se taire et à se cacher. Après l'enfance de son fils, il n'est plus parlé d'elle qu'autant que la vie de Jésus-Christ y engage comme par hasard les évangélistes. En cela nous reconnaissons avec plaisir combien la conduite de Marie et le style de l'Évangile viennent d'un même esprit de simplicité. Tout ce qui n'a pas un rapport nécessaire à Jésus-Christ est supprimé. Que de vertus aimables et d'exemples touchants sont dérobés à la vue des hommes par cette conduite ! Marie mène une vie commune et cachée ; les évangélistes nous le laissent entendre sans nous l'expliquer en détail : et en effet ce détail n'est pas nécessaire ; nous comprenons

assez par son état , par ses sentiments, quelle devait être sa vie , dure , laborieuse , soumise. Son obscurité nous instruit infiniment mieux que n'auraient pu faire les actions les plus éclatantes. Nous avons déjà assez d'exemples devant les yeux pour savoir agir et parler : mais il nous en fallait pour apprendre à nous taire , et à n'agir jamais sans nécessité. Trop attentifs aux choses extérieures , toujours poussés au delà des bornes de notre état par notre vanité et par notre inquiétude , accoutumés aux occupations qui flattent les sens et qui dissipent l'esprit , parlant magnifiquement de la vertu et pratiquant mal ce que nous disons , n'avions-nous pas besoin , d'être convaincus par cet exemple que la vertu la plus pure est celle d'une âme qui se retranche modestement dans ses devoirs , qui fuit l'éclat , et qui aime la simplicité ?

Dans cette vie humble et retirée , Marie s'unit à Dieu de plus en plus par la ferveur de sa prière ; elle prépare déjà son cœur au sacrifice qu'elle doit faire de son fils pour le bien du monde. Ce fils qui entraîne les peuples dans les déserts par les charmes de sa doctrine , qui répand ses bienfaits partout où il passe , qui guérit toutes les langueurs , s'est fait lui-même notre remède pour nous guérir du péché , qui est le plus grand des maux ; il faut qu'il meure ce fils , ce cher fils ; il est notre victime , et à la vue des tourments cruels qu'il va souffrir , un glaive de douleur déchirera le cœur de sa mère. Marie , immobile au pied de la croix , y contemple déjà ce mystère d'ignominie. Hélas ! l'eût-elle cru ? Marie , l'eussiez-vous pensé , qu'en donnant au monde celui qui en devait être la joie et le bonheur , qui était l'attente de toutes les nations et de tous les siècles , il dût vous en coûter sitôt après tant de larmes et tant de douleurs ?

Si elle ne meurt pas d'accablement avec son fils qu'elle voit mourir , c'est qu'elle est réservée à une peine plus lon-

gue et plus rude. Que de douloureuses années passées depuis, privée de son bien-aimé, pauvre, errante dans sa vieillesse même, n'ayant d'autre ressource humaine que les soins de saint Jean qui la nourrissait à Éphèse, et exposée à toutes sortes de persécutions !

Telle fut la vie de la Vierge sainte, telle fut sa préparation à la mort. Tout servit à la détacher ; Dieu rompit en elle tous les liens les plus innocents. La pauvreté, le travail, l'obscurité, le renoncement aux plaisirs sensibles, la douleur de perdre son fils, celle de lui survivre longtemps, furent son triste partage. Ce fut par cet exercice continu des vertus les plus pénibles et les plus austères qu'elle arriva au dernier jour de son sacrifice : heureuse de ce que tous les moments de sa vie ont servi à lui accumuler pour celui de sa mort des trésors infinis de grâce et de gloire.

#### N. S. P. LE PAPE PIE IX.

En la bulle publiée au sujet de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge Marie Mère de Dieu.

Nous déclarons, prononçons et définissons que la doctrine selon laquelle la Bienheureuse Vierge Marie fut dès le premier instant de sa Conception, par une grâce et un privilège spécial de Dieu tout-puissant, en vue des mérites de Jésus-Christ Sauveur du genre humain, préservée et exempte de toute souillure de la faute originelle, est révélée de Dieu, et que par conséquent elle doit être crue fermement et constamment par tous les fidèles.

Que tous Nos bien-aimés fils de l'Église catholique entendent Nos paroles ; qu'ils persévèrent, et avec une ardeur encore plus vive de piété, de religion et d'amour, à honorer, invoquer et prier la Bienheureuse Vierge Marie Mère de Dieu, conçue sans tâche originelle, et qu'ils aient recours

avec une entière confiance à cette douce Mère de grâce et de miséricorde dans tous leurs dangers, leurs angoisses, leurs nécessités, leurs craintes et leurs frayeurs. Il n'y a rien à craindre, il n'y a jamais lieu de désespérer quand on marche sous la conduite, sous les auspices, sous le patronage et sous la protection de Celle qui, ayant pour nous un cœur de mère, et se chargeant de l'affaire de notre salut, étend sa sollicitude à tout le genre humain. Établie par le Seigneur Reine du ciel et de la terre, exaltée au-dessus de tous les chœurs des anges et de tous les ordres des saints, assise à la droite de son fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ, ses prières maternelles ont une force toute-puissante; ce qu'elle veut, elle l'obtient.

---

## APPENDICE.

DESCRIPTIONS DE DIVERS LIEUX DE LA PALESTINE CONSACRÉS PAR  
LES SOUVENIRS DE LA SAINTE VIERGE ET DE LA SAINTE FAMILLE.

## Nazareth. — Maison de la Sainte Vierge.

Nazareth est presque tout entouré de montagnes, et il paraît placé presque au milieu de celle qui s'étend à peu près du septentrion au midi. Les maisons qui restent, sont bâties, partie sur le penchant, partie dans une petite plaine qui se forme au bas en approchant de la vallée. C'est au bout de cette plaine, à la pointe la plus orientale qui regarde sur le vallon, qu'est le vrai Paradis terrestre, où non-seulement fut mis, mais où fut formé le second Adam de la matière la plus vierge et la plus précieuse, qui soit jamais sortie des mains de Dieu. Le jardin où Dieu planta l'arbre de vie, qui est tout ensemble celui de la science du bien et du mal, c'est-à-dire, de la bonté de Dieu et de la malice du péché; la fontaine qui se divise en quatre rivières, pour aller porter l'abondance dans toutes les parties du monde, à l'orient, à l'occident, au septentrion, au midi; le Louvre du roi du ciel et de la terre; la pauvre maison de la Mère de Dieu, la plus riche et la plus puissante de toutes les pures créatures. Cette sainte maison est comme dans un creux; on y descend par la maison des RR. PP. de l'Observance de saint François, les illustres et fidèles gardiens de la Terre-sainte, comme on ferait dans une cave, par une ouverture et des degrés qu'on a faits dans le roc. On y descend aussi lorsqu'on y entre par le dehors; mais la descente est moindre; car après sept ou huit marches, on se trouve dans une petite cour, qui est le devant de la chapelle

qu'on a bâtie à la place de celle qui fut enlevée par les Anges, et qu'on révere à Lorette. La maison de la sacrée Vierge et de saint Joseph était composée de deux parties. La première était ce corps de bâtiment qui a été transporté ; et la seconde était une grotte plus intérieure, creusée dans le roc, à la façon qu'on en voit en France, et que j'en ai vu près de Tours, dans les carrières, qui sont sur le bord de la Loire. La grotte était le lieu de retraite de la Sainte Vierge, et apparemment le magasin de provisions de sa pauvreté. Après cet enfoncement taillé dans la pierre vive, il y en a encore un autre moins large et moins grand, d'où l'on monte dans le logis des Pères par les degrés qui servent à la descente dont j'ai parlé d'abord. La chapelle qu'on a élevée à la place de la sainte maison qui est à présent à Lorette, a donné quelque sujet aux incrédules et aux savants de mauvaise humeur, de douter si en effet ce petit bâtiment qu'on voit à Lorette, est celui où la Mère de Dieu demeurait à Nazareth.

Identité de la maison transportée à Lorette avec celle qu'habitait la  
Sainte Vierge à Nazareth.

La chapelle de Nazareth semble à l'œil avoir la même longueur que la sainte maison de Lorette, mais elle a bien moins de largeur, comme me l'assura M. de Bonnacorse, notre consul, qui a vu l'une et l'autre ; et en second lieu, on ne voit là, ni dans aucun endroit de Nazareth aucune brique, et cependant la maison de Lorette en est toute bâtie. Comme cet honnête homme est savant et curieux, il voulut que nous examinassions lui et moi, mais sans préjugé, ce qui en pouvait être au vrai. D'un côté, nous croyions qu'on ne pouvait sans témérité contredire le sentiment général de toute l'Europe, appuyé du témoignage de tant de personnes doctes, et confirmé par le grand nombre de

miracles bien avérés, qui se sont faits dans la sainte maison de Lorette. L'histoire nous apprenait qu'après qu'elle eut été apportée en Dalmatie, l'an 1291, le 9 de mai, et que l'évêque Alexandre eut connu par une apparition dont la bienheureuse Vierge l'honora, que cette maison était celle où elle avait demeuré sur terre, le Seigneur Nicolas Frangipani, alors gouverneur de la Province, envoya à Nazareth quatre personnes des plus considérables du pays, du nombre desquelles était ce Prélat, pour s'éclaircir davantage de la vérité, et que ces envoyés trouvèrent les fondements qui paraissaient avoir été depuis peu séparés du reste de l'édifice, de la même mesure, que ceux de la sainte maison; que quand elle fut transportée de Dalmatie en Italie, seize des principaux de la ville de Recanati étant venus à Nazareth, à même dessein, l'an 1295, ils eurent la même satisfaction; et enfin, que l'an 1530, trois commissaires apostoliques, personnes de grande prudence, ayant été députés par le Pape Clément VII, et ayant pris toutes les dimensions de l'un et de l'autre édifice, c'est-à-dire des murailles qui sont à Lorette, et des fondements qui sont à Nazareth, et fait toutes les informations possibles sur les lieux, rapportèrent que tout était conforme aux preuves qu'on en avait eues jusque-là. D'autre part, nous voyons, comme j'ai dit, la différence qu'il y a pour les mesures de la chapelle d'aujourd'hui, qu'on dit être bâtie sur les fondements de la sainte maison, et celles de la sainte maison de Lorette. Le défaut de briques dans tout Nazareth, où on a des pierres et des carrières en abondance, nous donnait encore de la peine. Mais un honnête homme de la compagnie, nommé M. de Villeneuve, qui faisait pour la seconde fois ce voyage de dévotion, nous dit que pour ce qui était des briques, nous ne devons point avoir de difficulté; qu'il en avait tiré une lui-même des fondements, par

un trou qui était alors au bas de la muraille , qu'y ayant beaucoup enfoncé le bras et fouillé en terre , il la prit , et qu'il nous la ferait voir à Seyde. Un peu après comme on se promenait dans le jardin du couvent , où il y a beaucoup de vieilles démolitions , on aperçut des briques en divers endroits parfaitement semblables en grosseur , en longueur et en couleur , à celles dont la sainte maison de Lorette est bâtie. Cela nous réjouit beaucoup , et raisonnant ensuite sur les dimensions , nous crûmes que ceux qui avaient bâti la chapelle qu'on voit aujourd'hui à Nazareth , ne s'étaient pas arrêtés si précisément aux dimensions de la maison qui avait été enlevée , n'ayant autre dessein que d'en conserver la mémoire par l'édifice qu'ils ont fait , et qu'ils ont fait en forme d'église , et non en forme de pauvre maison , comme était celle de la Vierge , dont craignant que les fondements ne fussent trop faibles pour le soutenir , ils les ont fortifiés par de nouveaux , qu'ils ont mis en dedans ; ce que cette brique que M. de Villeneuve avait tirée en enfonçant assez profondément son bras , nous persuada. Il se peut même faire qu'en la plupart des endroits ils aient tout à fait déterrés les vieux pour en poser de plus solides ; ce que ces briques qu'on trouve dans les démolitions , semblent prouver. Ce qui est de plus étonnant , c'est que dans tout Nazareth il n'y ait aucune marque qu'il y ait eu autrefois d'autres maisons faites de briques. Mais , qui sait comment elles étaient il y a dix-sept cents ans , puisque nous voyons ici des villes qui étaient autrefois superbes et grandes , et qui n'ont été démolies que depuis environ quatre ou cinq cents ans , être néanmoins si ruinées , qu'on passerait souvent au milieu des terres où elles étaient , sans faire réflexion qu'il y eut eu seulement un village. Telle est aujourd'hui , par exemple , Sarepta et Capharnaüm. Et outre cela , il se peut faire encore que celui qui a bâti le premier cette mai-



son , devant qu'elle fût à la Vierge et à ses ancêtres , ait eu la fantaisie de faire quelque chose de particulier , ou pour se satisfaire , ou pour essayer dans un petit bâtiment comme celui-là , si des ouvrages de briques pourraient réussir , ou pour une infinité d'autres raisons et occasions qui ont pu se présenter. Au moins , on ne peut douter que l'usage des briques ne fût connu et commun dans tout ce pays de la Terre-Sainte , et dans les lieux mêmes où l'on ne manquait pas de pierre , les briques étant plus commodes et meilleures , quand ce ne serait que pour les fours et les cheminées.

La chapelle qu'on voit à présent au lieu où était la sainte maison de Lorette , selon les mesures qu'en prit une personne fort exacte , qui faisait avec nous le voyage de Galilée , a en œuvre six pieds et demi de large , et vingt et un de long , et la muraille qui regarde sur le dehors , trois pieds d'épaisseur , moins trois pouces. Celle qui est du côté de la sainte grotte environ deux pieds. Ainsi la largeur de la chapelle , tant en œuvre que hors d'œuvre , est douze pieds moins trois pouces. Il y avait du côté du midi tirant vers l'orient , une porte ouverte , par laquelle on descendait par quelques marches dans ce sacré lieu ; elle est à présent bouchée. Il y en a une du même côté , tirant à l'occident , par où on y entre aujourd'hui. Cette chapelle a trois autels. Le premier qui est à l'orient , est dédié à saint Joseph ; le second qui est enfoncé dans la muraille et dans une arcade vers le midi , est consacré à sainte Anne. Il y a au-dessus une petite fenêtre d'où vient le jour , et dans cette chapelle , et dans la grotte qui la suit. Le troisième qui est à l'occident , est dédié à l'archange saint Gabriel , près du lieu où il parla à la Sainte Vierge. Au-dessus il y a une fenêtre qui est à présent condamnée. Elle est à la hauteur de douze pieds , et l'on croit qu'elle a été faite pour marquer l'endroit par où il entra. Ce lieu d'où saint Gabriel salua la Vierge , était une

porte par où l'on entrait dans la grotte, du moins une fenêtre par où l'on y recevait le jour. Quoi que ce puisse avoir été, la tradition enseigne que ce fut là que l'ange vint se présenter à Notre-Dame, et ce lieu a maintenant la figure d'une porte assez étroite pour la hauteur, où sainte Hélène a fait mettre une belle colonne qui en occupe plus de la moitié. La Vierge était dans la grotte intérieure, lorsque l'ange conclut avec elle de la part de Dieu la plus grande affaire qui fût jamais, et pour mieux dire, l'affaire de tous les siècles. Sa place est marquée par une autre colonne qui est à deux pieds de celle de l'ange.

Ce fut à ce centre du monde que se fit l'Incarnation du Fils de Dieu; et quand on dit qu'elle s'est faite dans la sainte maison de Lorette, on veut seulement dire que l'ange y était quand il en apporta la bonne nouvelle, et que le Verbe fait chair dans cette divine grotte, qui était comme partie de tout le logis de la Vierge, reçut les accroissements de son corps dans le sein de sa Mère, lorsqu'elle était logée dans la maison qui est à Lorette. Les colonnes dont j'ai parlé ont le lustre et la dureté du marbre, elles sont même plus fortes : on ne sait de quelle sorte de pierres elles sont. On dit qu'autrefois on avait l'art de fondre les pierres, et que ces colonnes-là ont été faites de pierres fondues. Celle qui est dans la grotte à l'endroit où était la Vierge, est rompue par le bas, et elle demeure suspendue et soutenue par un bout de voûte, qui tient la place de la sainte maison de Lorette.

#### Grotte de l'Annonciation.

Cette grotte a quinze pieds de long; elle en a un peu moins du côté du septentrion, la muraille n'étant pas droite, mais déclinante vers l'orient, où est l'autel. Elle en a six de large à l'autel, et au bas neuf; sa hauteur est de

sept à huit seulement. La colonne de la Vierge est à deux pieds du fond de la grotte , et à onze environ du commencement de l'autel. Les Mahométans même la viennent baiser par respect , et dans leurs besoins ils visitent ce sanctuaire et se recommandent à la Vierge. Les Chrétiens font toucher des ceintures à cette colonne , et ils disent que les faisant porter aux femmes enceintes dans leurs couches , elles les soulagent dans les douleurs de l'enfantement , et les aident à se délivrer heureusement de leur fruit. De la chapelle bâtie à la place de la sainte maison qui est à Lorrette , on entre en cette grotte par une arcade ouverte de dix pieds et demi ; et de la grotte , on passe , comme j'ai déjà dit , dans une autre plus petite , qui sert de sacristie.

La première chose que nous fîmes en arrivant , fut de descendre à ce sanctuaire , pour y rendre à Dieu nos adorations , nos actions de grâces au Sauveur , et nos respects et nos hommages , à sa sainte Mère. Nous baisâmes et rebaisâmes je ne sais combien de fois cette terre plus sainte que celle où Moïse vit le buisson ardent.

Tout proche du couvent du côté du septentrion , est le lieu où saint Joseph avait sa boutique. Il y avait là autrefois une belle église , autant qu'on en peut juger par quelques bouts de murailles , et par des restes de beaux piliers. Elle est en ce temps toute profanée , servant de maison aux infidèles , qui y vivent dans la pratique de l'impureté de leur loi. C'était dans cette boutique , où le Créateur du monde qui s'est fait pauvre pour nous enrichir , exerçait le métier d'artisan. Quelques-uns ont cru avec saint Hilaire et saint Ambroise , qu'il travaillait en fer. Saint Augustin écrit qu'il était maçon. Mais la commune opinion est qu'il était charpentier. Il s'occupait , selon Sozomène , en son Dialogue contre Tryphon , à faire des charrues et des jougs ; et ce chrétien répondit avec beaucoup d'esprit ,

et dans une vue prophétique à un Gentil, qui l'insultait, et qui lui demandait ce que faisait son Dieu fils du charpentier : « Il faisait, dit-il, une bière pour Julien ton empereur apostat ; » voulant lui faire connaître que son état d'humiliation relevait sa bonté, et ne diminuait point sa puissance, et qu'alors il déterminait des récompenses pour les bons, et des supplices pour les impies. Sa sainte Mère cependant faisait le ménage de la maison, et contribuait à la nourriture de son Dieu par le travail de ses mains virginales, aussi bien que saint Joseph. Elle était lingère, au sentiment de saint Epiphane. Saint Anselme écrit qu'elle travaillait en laine ; et le vénérable Bède, après saint Jérôme, qu'elle était tisserane. Ce n'est pas à dire, à mon avis, qu'elle en pratiquât le métier dans toute son étendue. Mais comme elle avait été élevée dans le temple depuis l'âge de trois ans, elle avait appris tout ce qui était nécessaire pour en faire et pour en refaire les meubles.

Environs de Nazareth.

Un peu plus haut que n'est le lieu de la boutique de saint Joseph, vers l'occident, on voit une espèce de salle assez grande faite en voûte, dont la partie qui est exposée au midi est ruinée. C'est le reste, à ce qu'on dit, de cette synagogue où Notre-Seigneur ayant expliqué une prophétie d'Isaïe qui regardait sa mission, et s'étant fait admirer d'abord, et approuver de ses auditeurs, en fut à la fin maltraité, lorsqu'il vint à leur reprocher l'aveuglement de leur esprit, et la dureté de leur cœur ; de sorte qu'ils s'en saisirent à dessein de l'aller jeter dans un précipice.

Ce précipice est environ à une demi-lieue de Nazareth, et c'est assurément un des plus affreux qui se puissent voir. Il est presque sur l'extrémité de la montagne qui va du nord-ouest de cette ville à son sud-est. Il est extrêmement

profond, et le côté de la montagne par où on avait résolu de jeter le Fils de Dieu, est tout à fait escarpé, et il aboutit à une étroite vallée, qui n'est couverte que de grosses pierres aiguisées par les torrents qui coulent là dans les grands hivers. A l'endroit où ceux qui étaient dans la synagogue de Nazareth conduisirent le Sauveur du monde, il y a une pierre d'une grosseur excessive, élevée et comme mise à dessein sur le haut de la roche qui regarde le précipice. On dit qu'elle se leva d'elle-même, lorsque Notre-Seigneur disparut d'entre les mains des Nazaréens, comme pour marquer le lieu de leur crime, et leur reprocher leur injuste fureur, et le déicide qu'ils voulaient commettre. Mais bien qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire en la situation de cette pierre, elle peut avoir été un effet de la nature et du hazard. On ne trouve point là les vestiges des pieds du Sauveur imprimés dans le roc, sur lequel il était quand il s'échappa des mains de ses ennemis, comme on les trouve sur la montagne des Olives. Lyranus rapporte pourtant ce prodige. On montre seulement au-dessous de ce lieu, dans la descente du précipice, une grotte large environ de quatre ou cinq pieds, et peu enfoncée, où quelques-uns disent avec un peu plus de fondement, quoique sans beaucoup d'assurance, que Notre-Seigneur se cacha, le haut de la montagne s'étant entr'ouvert jusque-là pour l'y recevoir, et s'étant au même moment refermé. Elle a un autel où l'on dit la messe aux pèlerins, et elle servait d'église au monastère qui était-là. On y voit encore quelques peintures, mais si effacées qu'on n'y peut rien reconnaître ni distinguer. Pour venir du haut du précipice en ce lieu, il y a des degrés qu'on dit que sainte Hélène fit faire pour rendre le chemin plus aisé. Près de cette grotte, en retournant vers Nazareth, on rencontre deux citernes, une d'environ douze pieds de diamètre où je vis de l'eau; l'autre une fois plus

grande et qui est vide. Toutes deux étaient pour l'usage du monastère. Vis-à-vis de la haute montagne du précipice , on en voit une encore plus haute , et qui n'est guères moins roide. Leur sommet n'est éloigné que d'une bonne portée de mousquet , et le bas dans la vallée s'entretouche presque , le torrent qui passe entre l'un et l'autre , au temps des grandes pluies , en faisant seulement la séparation. Tous les deux regardent à leur pointe le champ d'Esdrélon , qui est une des plus belles , des plus fertiles , et des plus grandes plaines que j'aie jamais vues. Le torrent de Cisson passe dedans à une lieue de ces montagnes , autant que j'en pus juger à la vue ; mais il est là à sec la plupart de l'année ; il n'a de l'eau en tout temps que depuis Endor , dont il est proche , jusqu'à la mer de Galilée , où il se décharge du côté d'orient. Il en a aussi toujours , à ce qu'on m'a dit , vers le Mont Carmel , le long duquel il coule et va s'emboucher dans la mer méditerranée , à l'occident. Quelques auteurs ont aussi écrit qu'à ce précipice le Sauveur en se retirant du milieu de ses ennemis , arriva à une pierre qui s'amollit et le reçut dans elle comme une statue dans un moule , et que la marque de la robe du Fils de Dieu et de ses sacrés pieds y paraissent. On ne nous montra rien de semblable en cet endroit ; mais à Nazareth , en montant la montagne vers l'occident de la sainte maison , on nous fit voir sur sa descente une grande et grosse pierre , sur laquelle on dit que Notre-Seigneur mangeait quelquefois avec ses apôtres , et sur un côté de laquelle je remarquai comme des plis de robe , et la figure du pli qu'elle fait au genou , quand on courbe un peu les jambes pour se reposer. On voit ces plis comme venant jusqu'à mi-corps , et à présent on n'en voit pas davantage , parce que la pierre est couverte de terre vers l'autre bout. Elle était vers le haut de la montagne , et il y avait à quelques pas d'elle une fontaine que les chrétiens nomment la

fontaine de saint Pierre, parce que, nous dit le truchement, Notre-Seigneur ayant envoyé là saint Pierre chercher de l'eau, il obéit, bien qu'il sût qu'il n'y en avait point, et à son arrivée, elle commença à couler : c'est pour cela qu'on l'appelle aussi en arabe, la fontaine nouvelle. Mais depuis cinq ou six ans, cette fontaine ne paraît plus, et cette grande pierre est descendue bien bas dans le penchant de la montagne, ayant été poussée hors de sa place par un tremblement de terre, et par le tonnerre, qui tomba dans la place où elle était, ce qui renversa tout et tarit toute la fontaine. On allait souvent dire la sainte messe sur cette pierre, et elle est en singulière vénération.

Il y a une autre pierre sur le chemin de Nazareth au saint précipice, laquelle les chrétiens du pays estiment beaucoup. On y aperçoit une figure de genoux imprimés fort avant. On dit que c'est celle des genoux de la Sainte Vierge, qui ayant appris le mauvais dessein que les Juifs avaient de précipiter Jésus-Christ, alla après eux, et ayant su, par le chemin, qu'il s'était heureusement et miraculeusement sauvé de leurs mains, elle se mit à genoux pour rendre ses actions de grâces à Dieu, et que cette pierre, comme si elle eût été molle, en reçut la forme.

Nous allâmes voir la fontaine de la Sainte Vierge, qui est à deux cents pas ou environ de la sainte maison, sur le bord du grand chemin, par où nous avons déjà passé en revenant de Cana à Nazareth. On la nomme la fontaine de Notre-Dame, parce que c'est là qu'elle allait souvent quêrir de l'eau pour les nécessités de son ménage. Notre-Seigneur vraisemblablement y allait aussi fort souvent. L'eau en est excellente à boire. Elle est abondante, et elle sert encore aujourd'hui aux habitants de Nazareth, qui n'en ont point d'autre pour eux, ni pour leur bétail. Les Grecs ont une petite église sous terre tout auprès de là, et le

canal de la fontaine passe par dedans. L'eau vient ensuite se décharger par un chemin couvert, dans un réservoir assez grand, revêtu de bonnes pierres, qui fait un grand et un long carré.

#### Tombeau de la Sainte Vierge.

L'église où se trouve ce tombeau est au delà du pont du torrent de Cédron, au pied de la montagne des Olives. On se rend d'abord dans un grand carré enfoncé, qui est pavé de belles pierres, et qui lui sert de parvis. Le portail n'a rien d'auguste, mais on trouve à l'entrée de l'église, un escalier magnifique fort large et fort droit, couvert d'une belle voûte, qui est d'environ cinquante degrés, par où l'on descend profondément à ce sanctuaire. Les pèlerins les plus dévots le descendent pour l'ordinaire, en chantant les litanies de la Sainte Vierge, ou quelque hymne à son honneur; et il semble alors que toutes les pierres du lieu se veulent mettre de la partie, réfléchissant admirablement leurs voix dans toute la longueur et la profondeur de l'église.

Étant arrivé au bas de l'escalier, on détourne à main gauche vers l'orient. Comme ce saint lieu ne reçoit point de lumière que par la porte qui est en haut, et par un petit soupirail qui est derrière le saint sépulcre de la Vierge, vous vous trouvez d'abord dans une obscurité qui vous cause un saint respect. L'œil s'y accoutume bientôt, et découvre le sacré tombeau, où la Mère des vivants et de la vie même, a semblé être sous l'empire de la mort. C'est là pourtant qu'elle en a glorieusement triomphé, et qu'elle a laissé une abondante source de vie, pour tous ceux qui vont l'y chercher, à la faveur de ses puissantes intercessions.

Ce saint monument est entouré de quatre épaisses murailles qui soutiennent une petite voûte dont il est couvert, et qui forment une chapelle qui ne peut guère tenir que



trois ou quatre personnes à la fois. On y dit la messe sur le même lieu , où a reposé le corps de la Vierge , il est tout revêtu de marbre , et on allume dessus quantité de lampes. On n'y met rien pourtant de précieux ; parce que cette église étant entre les mains des Mahométans , qui y ont aussi leur lieu de prière , et qui en gardent les clefs , ce serait vouloir perdre ce qu'on y mettrait de riche , et se faire une infinité de procès.

Il n'y a guère de nations chrétiennes qui n'aient leur autel en ce sacré temple , pour y honorer , chacune selon son rit , le sépulcre de celle dont tous les peuples du monde doivent admirer les grandeurs , et publier le bonheur , et de laquelle ils sont obligés de reconnaître qu'ils ont reçu ce qu'ils ont de biens et de grâces. Les Grecs ont le leur au bout de l'église , derrière cet auguste tombeau. Les Syriens ont le leur vis-à-vis une des deux portes du sépulcre , qui est ouverte du côté du septentrion. L'autre porte est à l'occident ; et auprès il y a un autel , qui servait autrefois aux Arméniens ; mais , à force d'argent , ils ont obtenu de l'empereur des Turcs , le privilège de dire la messe dans le sépulcre même , une fois la semaine , et c'est le mercredi. L'autel des Géorgiens est au bas du grand escalier dont j'ai parlé : celui des Abyssins est à l'opposite au septentrion : celui des Coptes est dans la nef même , et a en face le saint sépulcre , et au devant il y a un puits , d'où l'on tire d'excellente eau , qu'on boit par dévotion. Les catholiques Latins sont les mieux partagés ; car ils ont le tombeau même de la Vierge pour leur autel , et ce sont eux qui y entretiennent jour et nuit les lampes qui y sont allumées. Le lieu de la prière des Mahométans est au midi , vis-à-vis ce dévot sanctuaire. Ils ont fait là une niche dans la muraille , vers laquelle ils se tournent , quand ils y prient.

Du côté de l'autel des Abyssins , au bout de l'église , qui

répond à l'escalier , on voit une grande ouverture dans la muraille semblable à celle que les religieuses en Europe ont à leur chœur , pour avoir vue dans l'église. Il me semble aussi avoir ouï dire , ou avoir lu quelque part , qu'il y avait aussi un monastère de religieuses bâti au-dessus de cette église souterraine. Ainsi il s'est pu faire qu'elles avaient là un oratoire , où elles descendaient pour y célébrer par leurs chants et par leurs dévotes méditations les louanges de Celle qui est l'amour des anges et des hommes , et qui après son Fils est le plus doux objet des complaisances du cœur de Dieu.

L'empereur Théodose , au rapport de *Sayd ebn Batrik* , est le premier fondateur de cette église. Mais Cosroés l'ayant ruinée , elle demeura longtemps dans ses ruines , qui n'ont été , à ce que je crois , relevées que par la piété des princes croisés. Au moins cet historien , qui les a précédés seulement d'un siècle , témoigne qu'elles ne l'étaient pas encore de son temps.

Il y a de quoi s'étonner que les anciens auteurs , qui ont écrit à dessein , et avec exactitude des divers lieux de la Terre-Sainte , ne parlent point du sépulcre de la Sainte Vierge. Mais il faut considérer qu'en leur temps ce sacré monument était caché sous terre , par les ruines de la ville de Jérusalem , qui furent jetées là , et qui comblèrent cet endroit de la vallée de Josaphat ; et que comme ils n'ont traité que des lieux qu'on voyait et qu'on visitait de leur temps , ils n'ont dit mot de celui-ci , parce qu'il ne paraissait point , et qu'il était alors inconnu aux pèlerins.

Quoi qu'il en soit , on ne peut pas raisonnablement douter de la vérité de ce sanctuaire , dont tant de saints Pères et anciens docteurs de l'Église font mention , comme saint Jean Damascène , André de Crète , Siméon Métaphraste et autres , que toutes les nations du monde reconnaissent selon

la tradition , qu'ils en ont reçue de leurs ancêtres , que cette église si auguste nous marque si clairement , et dont enfin Juvénal , évêque de Jérusalem , rendit un si illustre témoignage à l'impératrice Pulchérie et à Marcian son chaste époux .

Cette princesse avait bâti à Constantinople à l'honneur de la Sainte Vierge cette église célèbre. Elle désira d'y faire apporter le sacré corps de la Mère de Dieu , qu'elle croyait être encore dans son sépulcre de la Vallée de Josaphat. Elle et l'empereur en parlèrent à Juvénal , qui était venu pour assister au Concile de Chalcédoine. Il leur dit , que par une ancienne et incontestable tradition , l'on savait que ce corps virginal n'était plus sur la terre ; que les apôtres qui par un miracle de la Toute-puissance de Dieu , furent transportés en un moment dans la maison , où la Mère de Dieu devait expirer , pour assister à sa mort , et faire ses funérailles , l'enterrèrent dans Gethsémani ; que trois jours durant , les anges y firent entendre une harmonieuse et divine musique , laquelle étant cessée , un des apôtres (c'était saint Thomas) qui ne s'était pas trouvé avec les autres , demanda que le sépulcre fût ouvert , pour y révéler les reliques de la Mère de son Rédempteur ; qu'on l'ouvrit , qu'on n'y trouva point le corps , mais seulement les habits dont il était couvert , et avec lesquels on l'avait mise dans le tombeau : ce qui fit croire à tous les assistants qu'elle était ressuscitée , et montée au ciel en corps et en âme. C'est ce que rapporte Euthymius au L. 3. de son Histoire , chapitre 40. Et il ajoute que cet évêque envoya à l'impératrice les précieux et pauvres vêtements avec lesquels la Sainte Vierge fut ensevelie , et la caisse dans laquelle son corps fut porté et mis dans le sépulcre. Nicéphore Calliste dit à peu près la même chose .

Le vrai lieu du sépulcre de la Sainte Vierge est donc celui que nous avons eu le bonheur de visiter , et où Dieu nous a fait la grâce de lui offrir plusieurs fois le saint sacri-

ficé de la messe. C'est de là que la Sainte Vierge est montée pleine de gloire dans le ciel, et c'est là que nous avons conçu une ferme espérance, que par la faveur de ses puissantes intercessions, Dieu nous fera miséricorde, et nous y élèvera aussi. C'est là, qu'elle apparut aux disciples, après qu'ils lui eurent rendu les derniers devoirs. Ils prenaient là, selon la coutume, un petit repas; et comme à la fin ils rendaient grâces en ces termes : Gloire à vous, ô Dieu ! gloire à vous ! Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ! O que la Trinité est un grand nom ! Seigneur Jésus-Christ assistez-nous ! La Vierge se présenta à eux environnée d'une splendeur nonpareille : sur quoi transportés d'une joie extraordinaire, ils s'écrièrent : O toute sainte, ô toute sainte, secourez-nous ! Elle leur répondit : Je serai toujours avec vous. C'est là qu'en esprit de foi nous l'avons contemplée aussi dans sa gloire, et que dans la connaissance que nous avons de ses bontés incompréhensibles, nous nous sommes persuadés qu'elle serait toujours avec nous.

C'est avec peine que les dévots de la Sainte Vierge sortent de cet aimable lieu. Il faut pourtant le quitter, et en remontant le grand escalier par où nous y sommes descendus, dire un mot de ce qu'on y voit.

#### Tombeau de Saint Joseph.

On trouve d'abord à main droite une assez grande chambre, sans aucune lumière. On ne sait ce que c'était, et l'on ne peut le deviner. Mais de ce même côté, après avoir remonté environ vingt-deux degrés, on rencontre la chapelle de saint Joseph, qui est à ce qu'on dit le lieu de sa sépulture. Le vénérable Bède en fait mention. Il n'est pas pourtant si proche de celui de la Vierge que quelques auteurs l'ont écrit, bien qu'il soit dans la même église. Ce grand saint, le cousin germain et l'époux vierge de la Reine des

vierges, la Mère de Dieu, et neveu de sainte Anne, qui était sœur de son père Jacob; et ce qui est plus que tout cela, le père putatif et adoptif du Fils de Dieu, le Sauveur du monde, et le nourricier de Dieu même, était venu en Jérusalem s'acquitter des obligations de la loi; et il eut la consolation d'y mourir dans la pratique de l'obéissance qu'il rendait à son Créateur, vertu que les services et les soumissions qu'il avait reçus de Jésus son Dieu, pendant près de trente années, lui avaient rendue infiniment chère. Il y mourut entre les bras de la vie, et de la vie éternelle et substantielle de Dieu le Verbe incarné, et entre les mains de sa chère et chaste compagne, les sources fécondes de toute sorte de bénédictions. L'un et l'autre firent ses funérailles. Elles se firent avec plus de dévotion que de pompe, et il y assista plus d'anges que d'hommes. L'assemblée des hommes fut néanmoins assez nombreuse. Jésus-Christ avait déjà des apôtres et des disciples, qui se joignirent apparemment aux amis et aux parents du saint, et à ceux de la Sainte Vierge. Je sais bien que quelques auteurs disent que saint Joseph mourut peu de temps après que la Sainte Vierge et lui trouvèrent notre Seigneur dans le Temple, assis au milieu des docteurs. Mais leur opinion n'est appuyée, ce me semble, d'aucune bonne raison. Quand l'on voit dans l'Écriture les Juifs de Nazareth surpris des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, se dire l'un à l'autre avec étonnement: « N'est-ce pas le fils de Joseph, n'est-il pas charpentier? » S'ils ne disent pas en termes exprès que ce Joseph est encore vivant, ne semblent-ils pas au moins le témoigner? Mais entendant ceux de Capharnaüm dire dans une autre rencontre; « N'est-ce pas le Fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère, » peut-on douter que saint Joseph ne fût en vie, et s'il était mort, ne paraît-il pas qu'il y avait fort peu de temps? Le Sauveur

l'aimait trop , et en avait reçu trop de bons services , pour le priver de la joie de vivre avec lui , et de tant de mérites , dont il enrichissait son âme en vivant en sa compagnie. Il ne mourut pas aussi après la Passion de Notre-Seigneur. S'il eût été de ce temps-là , dit saint Épiphane , le Sauveur n'aurait pas recommandé sa sainte Mère à saint Jean. Il l'aurait laissée sous la conduite charitable de saint Joseph son époux. Il se serait trouvé à cette cruelle tragédie du Calvaire , et les Évangélistes en auraient parlé , comme ils ont parlé de saint Jean et des femmes dévotes qui y assistèrent. Il mourut donc , comme nous avons dit , et le Sauveur le mit en terre de ses propres mains , dans le sépulcre que nous avons eu le bonheur de visiter. Ce ne fut pas , pour l'y laisser longtemps. Il le ressuscita avec lui. Et comme il était le plus grand en dignité et en mérite de tous les saints qu'il tira des limbes , il fut aussi le plus privilégié. Si plusieurs d'eux sortirent vivants de leurs sépulcres , après la résurrection du Fils de Dieu , et apparurent à un grand nombre de personnes dans la sainte Cité , peut-on croire que celui qui a fait vivre de ses sueurs le Fils de Dieu pendant trente ans , ait été laissé mort dans le sien ? Et si Dieu l'y avait laissé , aurait-il laissé ses saintes reliques sans honneur ? Nous n'en avons de reste que le lieu de la sépulture qu'il nous a fait connaître , et il a voulu que tout engagé qu'il soit sous la tyrannie des infidèles , on vienne le révéler de toutes les parties du monde , aussi bien que le sien et celui de sa sainte Mère. Ce saint est dans le ciel en corps et en âme. Il y monta à la tête de tous les saints , qui y furent élevés avec Jésus-Christ le jour de l'Ascension : et comme il n'y perd point la qualité et le nom de son père , il y possède une gloire et une puissance proportionnées à ce grand et à cet ineffable nom.

## Tombeau de Saint Joachim et de Sainte Anne.

Saint Joachim et sainte Anne ont eu aussi en cet endroit leurs tombeaux , de l'autre côté de l'escalier. Ils sont dans une chapelle plus haute de trois ou quatre degrés , et plus ouverte que celle de saint Joseph , et l'on dit la messe dessus. Celui de saint Joachim regarde l'orient , et celui de sainte Anne est tourné au septentrion. Ces deux bienheureuses personnes , à qui toutes les créatures sont infiniment obligées , comme le dit saint Jean Damascène , après avoir présenté à Dieu le plus excellent don et le plus digne de lui , qui pût lui être fait au monde , la sacrée Vierge Marie leur fille , et après avoir survécu cinq ou six années à ce précieux sacrifice , moururent pleins d'années et de mérites, et furent enterrés en ce lieu. Leurs sacrés corps n'y sont plus. On ne sait rien de celui de saint Joachim. La France possède dans la ville d'Apt celui de sainte Anne. Dieu le découvrit à Turpin , archevêque de Reims , lorsqu'il reconsacra l'église où il est. Il y a sous l'autel une cave à double étage.

P. NAU.

FIN.





# PASSAGES

PROPRES A SERVIR DE SUJETS DE MÉDITATION SUR LA VIE  
ET LES VERTUS DE LA TRÈS-SAINTÉ VIERGE.

---

- Admiration de la Sainte Vierge pour les grandes choses accomplies en elle et pour son Fils... pages 101. 111. 124.  
Afflictions de la Sainte Vierge. 101. 106 145. 146. 153.  
Amour de Marie pour la virginité. 28 et suiv. 35. 37. 121. 122.  
Amour de Marie pour le silence. 83. 95. 96. 117. 166.  
Amour de Marie pour Jésus-Christ. 118. 120. 124. 125. 126.  
152. 171 et suiv. 178. 179. 181 et suiv.  
Amour de Jésus-Christ pour la Sainte Vierge. 118. 120.  
Annonciation. 33. 53. 121.  
Assomption de la Sainte Vierge. 180.  
Béatitude de la Sainte Vierge. 37. 46. 84. 129.  
Cantique de la Sainte Vierge. 42.  
Conception immaculée de la Sainte Vierge. 1 à 23.  
Confiance de la Sainte Vierge. 127.  
Constance de la Sainte Vierge. 147. 149.  
Culte dû à la Sainte Vierge. 199.  
Dignité de la Sainte Vierge. 49.  
Enfantement virginal de la Sainte Vierge. 54. 56 et suiv.  
72. 81.  
Fécondité de la Sainte Vierge. 49. 149.  
Foi de la Sainte Vierge. 53.  
Fondements de la dévotion à la Sainte Vierge. 198.  
Gloire de la Sainte Vierge. 190.  
Humilité de la Sainte Vierge. 34. 43. 51. 117. 189. 204.  
Immolation de la Sainte Vierge. 131. 149, 174.  
Mariage de la Sainte Vierge et de Saint Joseph. 31.  
Marie, au pied de la croix. 147. 149.  
— conçue sans le péché originel. 15.  
— co-rédemptrice du monde. 194.  
— est donnée pour Mère à tous les fidèles. 158. 197.  
— exempte même de péchés véniels. 19.

- Marie exempte d'enfanter avec douleur. 18.  
— l'appui et la consolation de tous les fidèles. 169.  
— Mère de Dieu. 36.  
— Mère des vivants. 10.  
— modèle de la vie cachée. 116.  
— nouvelle Eve. 11. 156.  
— offre son Fils pour la rédemption du monde. 98. 153.  
Nativité de la Sainte Vierge. 24.  
Noblesse de la Sainte Vierge. 25.  
Obéissance et soumission de la Sainte Vierge. 37. 100. 108.  
132. 144.  
Pauvreté de la Sainte Vierge. 109. 231. 235.  
Plénitude de grâce donnée à la Sainte Vierge. 194.  
Présentation de la Sainte Vierge au Temple. 27.  
Prophétie de la Sainte Vierge. 43.  
Pudeur de la Sainte Vierge. 116.  
Puissance de la Sainte Vierge. 197.  
Purification de la Sainte Vierge. 93.  
Résignation de la Sainte Vierge. 100. 146.  
Résurrection de la Sainte Vierge. 179. 184. 186.  
Saint Joseph dépositaire de la virginité de Marie. 29.  
Souffrances de la Sainte Vierge. 148. 150. 153. 160. 174. 175.  
Tableau des vertus de la Sainte Vierge. 202.  
Virginité de Marie. 78. 186.  
Visitation. 40.
-

# TABLE.

AVERTISSEMENT.	Page	4
I. Marie annoncée au monde en même temps que le Rédempteur. — Sa Conception immaculée.		9
II. Naissance de la Sainte Vierge. — Sa Présentation au Temple. — Son mariage.		23
III. Annonciation.		35
IV. La Sainte Vierge va visiter Sainte Elisabeth. — Son cantique d'actions de grâces.		38
V. Marie avant son enfantement.		52
Appendice. Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Vierge.		56
VI. Marie met au monde le Sauveur. — Adoration des Bergers et des Rois.		81
Appendice. Description de la grotte où la Sainte Vierge mit au monde Jésus-Christ, du lieu de la Circoncision, et de celui de l'adoration des Bergers et des Rois.		85
VII. Purification de la Sainte Vierge.		93
VIII. Fuite en Égypte. — Retour à Nazareth. — Perte de l'enfant Jésus.		103
IX. Vie de la Sainte Vierge jusqu'à la prédication de Jésus-Christ. — Son amour pour son Fils, et amour de son Fils pour elle. — Noces de Cana.		109
X. Vie de la Sainte Vierge pendant la prédication de Jésus-Christ.		128
XI. Marie au pied de la croix. — Sa douleur.		147
XII. Vie de la Sainte Vierge après la résurrection de Jésus-Christ.		161
XIII. La Sainte Vierge et la primitive Église.		168
XIV. Mort de la Sainte Vierge. — Son Assomption.		171
XV. De la dévotion à la Sainte Vierge.		193
XVI. Hommages rendus à la Sainte Vierge.		207
Appendice. Description des divers lieux de la Palestine consacrés par les souvenirs de la Sainte Vierge et de sa Sainte Famille.		237

FIN DE LA TABLE.





